
V
B
J
C



LES

POLONAIS

ET LES POLONAISES

DE

LA RÉVOLUTION DU 29 NOVEMBRE 1830,

OU

PORTRAITS

DES PERSONNES QUI ONT FIGURÉ DANS LA DERNIÈRE GUERRE DE L'INDÉPENDANCE POLONAISE,

Avec les Fac-Simile de leur Signature

LITHOGRAPHIÉS SUR DESSINS ORIGINAUX PAR LES ARTISTES LES PLUS DISTINGUÉS :

MM. Grévedon, Maurin, Vigneron, Belliard, Devéria, Bazin, Desmadryl, Lecler, Desmaisons, Kurowski, officier polonais, etc., etc.;

ACCOMPAGNÉS

D'UNE BIOGRAPHIE

POUR CHAQUE PORTRAIT.

PAR JOSEPH STRASZEWICZ.

Paris.

Imprimerie et Fonderie de A. Pinard,

Quai Voltaire, N° 15.

1832.





Héroïque dans ses efforts et dans ses sacrifices, la Pologne, après dix mois de lutte contre des forces disproportionnées, touchait à son but de liberté et d'indépendance, lorsque, poussée par un génie fatal, elle retomba mourante au joug de ses despotes.

Mais un grand peuple ne s'anéantit pas; celui-là surtout qui, tant de fois, ressuscita quand on croyait l'avoir éteint, et qui doit se lever encore une fois pour ne plus mourir.

Cette espérance intime est un besoin, un culte pour tout Polonais ; c'est le feu sacré qu'il a emporté de ses foyers et sur lequel il doit veiller sans relâche.

Comme tant d'autres, j'ai combattu pour ma patrie et j'ai sacrifié ma fortune à sa cause. Moins heureux que ceux qui sont morts pour elle, après avoir tout perdu, me voici maintenant sur la terre d'hospitalité, riche seulement de mes souvenirs, acceptant comme une tâche nouvelle le soin de faire revivre notre Pologne, si glorieuse et si maltraitée par le sort.

Bientôt, sans doute, l'histoire dira son dernier drame; elle coordonnera les faits, jettera sur leur ensemble son coup d'œil d'appréciation; mais, avant que sa voix lente et calme ait parlé, il y a pour le peintre et pour le biographe une initiative à prendre. Tiède encore, la cendre de nos victimes attend quelques paroles de deuil; d'illustres exilés, qui se croisent sur le continent, espèrent qu'on portera leur vie au tribunal de l'opinion contemporaine, et l'Europe elle-même, toute pleine de nos gloires et de

nos malheurs, demande instamment qu'on lui en signale les héros : c'est là le cadre que j'ai voulu remplir.

Les portraits, dessinés et lithographiés par les artistes les plus distingués, soit français, soit polonais, avec des biographies impartiales, formeront la Galerie historique de la Pologne contemporaine.

Là tout sera réuni : tous les rangs, toutes les classes, toutes les religions, tous les âges auront leurs représentans. Dans cette guerre sainte et pure, guerre de l'indépendance nationale contre l'abrutissement et l'esclavage, l'amour de la patrie a tout vivifié et enflammé sans distinction ; hommes et femmes, enfans et vieillards, prêtres et laïques se sont confondus sous les mêmes bannières, et l'Aigle blanc de la Pologne, uni au Cavalier armé de la Lithuanie, a plané sur une seule et même famille. La croix à la main, les yeux fixés au ciel, la poitrine ouverte au feu et à la mitraille, tous les enfans de la Pologne ont marché ensemble à la bouche des canons ennemis. Nous suivrons dans cette lutte inégale ces hommes de cœur et de dévoûment ; mais, hélas ! combien sont tombés criblés de balles ! combien restent mutilés ! combien agonisent dans les glaces de la Sibérie !

Je reproduirai les traits et l'histoire de ces héros compatriotes, pour qu'ils vivent dans la mémoire des hommes ; et si j'obtiens pour eux quelques larmes, pour nos revers quelques regrets tardifs, j'aurai rempli le seul vœu qui me reste à former, et satisfait à la plus noble ambition d'un cœur brisé par de si cruels malheurs.

Paris, 12 février 1832.

86e anniversaire de la naissance de Kosciuszko.

JOSEPH STRASZEWICZ,
réfugié polonais.



Lith. de Villain.

Lukasinski

LUKASINSKI.

VALÉRIEN LUKASINSKI.

LUKASINSKI (Valérien), né à Warsovie vers 1790, d'une famille noble, mais pauvre, entra au service de la Pologne à l'époque où l'armée de Napoléon vint appeler sa patrie à l'indépendance. Ses premières armes ne restèrent pas sans éclat, et, dans cette série des guerres de l'empire français, qui date de 1806 et finit à 1814, il servit tour à tour dans le 6e régiment d'infanterie polonaise, comme attaché à l'état-major de son colonel Zielinski, et dans le 13e régiment, dont il fut le capitaine payeur, et dans les rangs duquel il signala sa remarquable bravoure à la bataille de Pawlowice. Plus tard, quand le prince Joseph Poniatowski organisa une armée polonaise à Cracovie pour couvrir la retraite des troupes françaises, Lukasinski fut appelé de Zamosc pour diriger une partie de l'administration militaire; puis, entraîné dans le mouvement rétrograde de la Grande-Armée, il se trouva au siége de Dresde, y combattit vaillamment, et, devenu prisonnier par suite de la capitulation de cette ville, il fut envoyé en Hongrie, où il resta jusqu'à l'arrangement des affaires européennes.

A la chute de Napoléon, le congrès de Vienne ayant reconstitué un simulacre de royaume de Pologne, Lukasinski passa dans la nouvelle armée qui s'organisait par l'ordre de l'empereur Alexandre, et, peu de temps après, il fut nommé major de ce 4e de ligne, devenu si fameux depuis dans la guerre de l'indépendance polonaise. Déjà, avant cette époque, ce régiment se distinguait par l'ordre admirable que Lukasinski avait su introduire dans son administration ; sa tenue, sa discipline, sa beauté, étaient telles que le grand-duc Constantin lui-même lui accorda ses préférences; il aimait à appeler le 4e sa

jeune garde, et ne permettait pas qu'il tînt garnison ailleurs qu'à Warsovie. Certes le proconsul ne se doutait pas encore qu'en organisant si bien des soldats compatriotes, le jeune major visait à quelque chose de plus élevé que le suffrage d'un Moscovite, et il était surtout loin de prévoir qu'un jour ce régiment, l'objet de ses bonnes graces, tournant les armes contre les Russes, mériterait d'être cité comme le plus vaillant et le plus patriote au milieu de bataillons si patriotes et si vaillans.

Dès le milieu du siècle passé, les Polonais, surveillés et opprimés par des voisins sans foi, s'étaient trouvés dans la nécessité de recourir à des associations secrètes pour tromper la tyrannie étrangère et se ménager des points de ralliement contre la perfidie et la violence. C'est dans ce but que furent préparés la glorieuse confédération de Barr en 1769, les grands travaux de la diète constituante, l'insurrection de 1794, et celles qui la suivirent; enfin l'organisation des légions polonaises en Italie et en France. Le patriotisme national se prête singulièrement à ces mystérieuses entreprises; non que le caractère polonais soit dissimulé et astucieux; trop franc au contraire, et trop porté à trahir sa pensée, il a rarement su dérober une conjuration à l'espionnage de ses despotes. Mais en expiation de ce laisser-aller indiscret, les Polonais ont montré dans les cachots une fermeté si admirable que le complot a toujours survécu à l'arrestation de quelques complices. En vain les inquisiteurs ont-ils employé tour à tour la ruse ou la violence, les promesses pompeuses ou les tortures raffinées, jamais le secret de l'affiliation n'a été trahi par ses adeptes, et la perte de quelques membres compromis n'a pu empêcher l'œuvre de se continuer.

Ainsi l'association qui a préparé, mûri, accéléré la dernière révolution n'était que la suite de celle qui, depuis 1819, conduisait tous les ans quelques nouvelles victimes dans les prisons d'État. Souvent traversée par les persécutions moscovites, elle se poursuivait en face des cachots et de la mort, et semblait se grandir de tous ces obstacles.

La première pensée de cette association, dont Lukasinski fut le principal fondateur, est due à l'illustre Dombrowski, général en chef des anciennes légions polonaises en Italie. Il témoignait amère-

ment avant sa mort tous ses regrets sur le sort de la nation polonaise, nation héroïque dont la valeur avait déjà tant de fois contribué à la gloire de ses chefs, sans qu'elle eût retiré aucun profit pour elle-même. « Aujourd'hui même (1818), disait-il, qu'a-t-elle à espérer, « et que ne doit-elle pas craindre? Chaque jour les Polonais ne doi-« vent-ils pas trembler pour le sort qui les attend le lendemain? « Aucun des liens qui faisaient la force de la Pologne ne réunit ses « enfans, et, ainsi divisés, qui peut les rassurer sur les chances des « événemens futurs? Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, eût-il ra-« mené ses aigles triomphantes sur les bords de la Vistule, qu'en « serait-il résulté pour la Pologne? Encore des flots de sang, de « nouveaux combats, de nouvelles victimes; mais de l'indépendance, « de la liberté, jamais. Quel que soit celui pour qui les Polonais aient « brisé leurs lances, que leur fait la défaite ou la victoire? Faibles, « parce qu'ils sont partagés et désunis, quelles conditions peuvent-« ils attendre du vainqueur? Rien que celles que la politique lui con-« seillera de leur imposer. Que n'est-il possible, ajouta-t-il, de ranimer « un jour le feu qui brûle au fond de tous les cœurs vraiment amis de « la patrie? Que ne puis-je réveiller l'antique énergie de ces Polonais « qui, pour être forts et puissans comme leurs aïeux, n'ont besoin « que de croire en leur force et de revendiquer leur puissance dé-« chue! Quels que soient les hommes qui les dirigent et le gouverne-« ment qui les régit, qu'ils réunissent leurs opinions, leurs désirs et « leurs efforts; que la nation divisée redevienne elle-même; un « jour, elle pourra recouvrer enfin l'ancienne indépendance et la « liberté. »

Tels étaient les vœux patriotiques de Dombrowski, du moins d'après le résultat des travaux de la commission qui fut chargée plus tard d'une enquête à ce sujet. Soit que ce général ait réellement tenu les propos qu'on lui attribue, soit que, pour atténuer les charges qui pesaient sur quelques têtes, on ait mis après coup sur le compte de Dombrowski, mort alors, des projets conçus par d'autres patriotes, toujours est-il que Lukasinski, saisi de cette pensée féconde, entreprit de la réaliser.

Profitant de la tolérance que la police accordait alors à la franc-ma-

çonnerie, de concert avec plusieurs de ses camarades, il organisa une association particulière, sous le nom de franc-maçonnerie nationale, dont les institutions maçonniques ordinaires formaient la base. Avec des formes extérieures complétement analogues, les deux rites différaient en ce sens, qu'au lieu d'avoir en vue la fraternité universelle, la franc-maçonnerie nationale se circonscrivait dans la fraternité purement polonaise. La patrie était rappelée aux frères par tous les symboles et toutes les cérémonies; ils se paraient des couleurs nationales; les grands noms historiques leur servaient de mots d'ordre et de mots de passe; le catéchisme ne respirait que l'amour de la patrie, et le serment portait de lui rester fidèle jusqu'à la mort.

Une tendance pareille était de nature à tenir en éveil les ombrageuses susceptibilités du gouvernement. Les fondateurs le sentirent; et, pour voiler le but réel de l'association, ils prirent à tâche de confondre avec adresse les devoirs envers le roi avec ceux que réclamait la patrie; ils appuyèrent sur les œuvres de bienfaisance qui semblaient aux yeux des profanes dominer l'institution, et laissèrent dans le vague sa haute et grande pensée organique. Elle n'était révélée aux frères eux-mêmes que dans le quatrième grade, réservé aux fondateurs et à leurs affidés; et cette pensée était de faire revivre la nationalité dans les plus anciennes provinces de la Pologne; de la conserver vivace et féconde dans toutes les autres; puis, à la première occasion, de mettre en œuvre ces vastes élémens de succès pour reconquérir l'indépendance polonaise.

De Warsovie, la franc-maçonnerie nationale se propagea bientôt jusqu'aux extrémités de l'ancienne Pologne. Dans le royaume il était peu de régimens qui n'eussent leur loge particulière; dans les autres provinces, le nouveau culte avait trouvé pour apôtres une foule d'officiers de la vieille armée de Poniatowski. Informé de ces rapides progrès, Lukasinski se croyait déjà assez fort, en 1821, pour soulever le pays, si Yermoloff, destiné par l'empereur Alexandre à soutenir, à la tête de cent mille Russes, les Autrichiens en Italie, se fût mis effectivement en marche vers l'Allemagne.

Malheureusement, à cette époque, la franc-maçonnerie fut interdite dans l'empire de Russie et dans le royaume de Pologne, et la

franc-maçonnerie nationale perdit le prétexte devant lequel étaient venues s'amortir les défiances de l'autorité. Les plus timides parmi les associés parlèrent alors d'abandonner une réunion positivement prohibée et menacée d'être bientôt poursuivie par la police; les plus ardens, au contraire, persistant dans leur but primitif, entreprirent de transformer l'œuvre prudente de Lukasinski en carbonarisme. Dans le grand-duché de Posen, les associés adoptèrent même la dénomination particulière de *faucheurs*. Pour régénérer l'ancienne institution, soit en lui donnant une forme nouvelle, soit en concentrant sa direction, il y eut, en 1821, une réunion de plusieurs chefs qui vinrent des extrémités de l'ancienne Pologne à Warsovie : Kïovie et Posen y comptèrent des représentans. Par l'influence du brave général Uminski, l'un des principaux associés, un comité-directeur composé de sept personnes fut établi dans la capitale polonaise; Lukasinski en devint bientôt l'ame, et les ventes de provinces (les communes) reprirent un nouvel essor. Par malheur, en fermant les loges maçonniques, la police fut mise sur les traces de la franc-maçonnerie nationale, et par suite sur celles de la nouvelle association patriotique. En même temps, un ancien officier (Karski) qui était allé à Paris pour former des liaisons avec des ventes étrangères, fut arrêté à son retour : ses papiers, confisqués sur les frontières, compromirent plusieurs personnes, notamment Dobrzycki, Szyc, Dzwonkowski, Dobrogoyski, Cichowski et autres; bientôt de nombreuses arrestations s'ensuivirent (1822), et Lukasinski ne fut point oublié dans la liste. Déjà quelques mois auparavant il avait encouru la disgrâce du grand-duc pour un fait qui mérite d'être mentionné.

Un officier supérieur avait été mis en jugement devant une cour martiale dont Lukasinski fut nommé membre. Le grand-duc, comme il le faisait le plus souvent, envoya l'arrêt tout prêt à la cour, afin que les membres y apposassent leurs signatures comme simple formalité. « Je ne signerai pas, dit aussitôt Lukasinski; car, juge, j'ai le droit « et le devoir de juger; et si je ne le suis pas, ma signature est « inutile. » Sa fermeté réveilla les scrupules de ses collègues, et l'ordre du grand-duc resta sans effet; mais à peine rentré chez lui, Lukasinski se vit arrêté. Réduit à la réforme, il fut exilé dans une

ville de province, à Krasnystaw, sous la surveillance du prince Adam de Würtemberg (1) et de la gendarmerie du grand-duc, qui saisit, avec empressement, l'occasion que lui offrit l'imprudence de Karski.

D'autres révélations indiscrètes vinrent bientôt aggraver la position des chefs du complot. Le colonel Szneyder, jadis commandant du 13e d'infanterie, avait été initié par le capitaine Skrobecki dans les symboles et signes de la franc-maçonnerie nationale. Il s'en servit pour gagner la confiance de Lukasinski, et recevoir de lui une mission secrète pour Kalisz; mais, arrêté à la même époque comme polygame, Szneyder promit d'importans aveux en retour de sa grâce. Le grand-duc ayant accédé à sa demande, il livra quelques papiers relatifs à sa mission de Kalisz, et fit devant le général Hauke sa déposition détaillée sur tout ce qu'il savait de la franc-maçonnerie nationale et de ses adhérens; il invoqua le témoignage de Skrobecki, qui, interrogé à son tour, confirma la vérité des faits. On a soupçonné, depuis, que Szneyder et Skrobecki étaient tous les deux des agens de la police secrète. Quoi qu'il en soit, le grand-duc se trouva dès lors sur la trace du complot, et l'on procéda à l'arrestation des personnes compromises.

Mis au secret, Lukasinski resta plus de deux ans, ainsi que ses compagnons d'infortune, dans la fameuse prison d'État, à Warsovie, dite des Carmes. Elle venait d'être établie dans le couvent de ce nom, et ne relevait que du grand-duc lui-même, qui l'administrait par un de ses aides-de-camp, le général Kolzakoff. Tout ce que les geôliers de l'inquisition et de la Bastille ont jamais inventé en sévérité et en vigilance formait la règle de cette prison, à la torture près, qui était remplacée par la faim. Les prisonniers, renfermés dans des cellules de

(1) Déjà à cette époque le prince Adam de Würtemberg servait la tyrannie avec ce zèle forcené dont il a donné tant de preuves dans la guerre de 1831. C'est le même homme qui, à la tête des cosaques, vint piller et ravager le fameux château de Pulawy, propriété du prince Adam Czartoryski son oncle. Ayant appris que la vieille princesse Czartoryska, sa grand'mère, s'était réfugiée dans un pavillon, il cribla de coups de canon l'asile de sa parente octogénaire, et quand le sort eut trahi les armes polonaises, il obtint du czar que les biens de sa propre mère fussent confisqués à son profit.

8 pieds carrés, étaient privés de lumière et d'air; leurs familles ne pouvaient sous aucun prétexte communiquer avec eux, ni recevoir de leurs nouvelles; les plumes et le papier leur étaient interdits, et la lecture rarement permise. Une commission extraordinaire, choisie sous l'influence du grand-duc, instruisait l'affaire de ces malheureux. L'interrogatoire de Lukasinski forme de nombreux volumes. C'est à cette source, et dans le rapport que la commission d'enquête a publié dans le temps, que nous avons puisé les principaux détails de cette biographie.

Ne pouvant renier la franc-maçonnerie nationale, Lukasinski en assuma sur lui seul toute la responsabilité; il se renferma ensuite dans une dénégation complète, quant à son existence, après que l'ukase impérial eut interdit la franc-maçonnerie pure et simple; il compromit moins encore son développement ultérieur. Cette sage circonspection n'empêcha pas qu'en 1824 il ne fût livré, avec cinq de ses compagnons, Dobrogoyski, Dobrzycki, Koszutski, Machniki, Szreder, à une commission militaire, présidée par le ministre de la guerre Hauke, et où le fameux général Blumer commença sa carrière de Jefferies. Cette commission condamna Lukasinski à neuf ans de travaux forcés, Dobrogoyski et Dobrzycki à six ans, et tous les trois à la dégradation; les autres furent acquittés, mais placés arbitrairement par le grand-duc sous la surveillance de la police.

L'empereur Alexandre réduisit dans sa *clémence inépuisable*, dit l'acte d'entérinement, la peine de Lukasinski à sept ans, et celle de ses compagnons à quatre ans de travaux forcés. L'exécution de l'arrêt eut lieu à Warsovie, le 1er octobre de la même année, en face des deux armées polonaise et russe; les condamnés le subirent avec courage, au milieu de la consternation générale; liés sur la brouette, ils furent ensuite envoyés dans la forteresse de Zamosc.

Le cadre de cette biographie ne permet pas de raconter la fermeté avec laquelle Lukasinski endura toutes ses souffrances aux Carmes et à Zamosc : ses compagnons d'infortune aiment à se souvenir des consolations que lui, le plus malheureux de tous, trouvait pour alléger leurs malheurs. Pour se concerter avec eux au sujet de leurs dépositions devant la commission d'enquête, il avait inventé différens

moyens fort ingénieux de correspondance et de communication : la tradition en est restée aux Carmes.

Depuis une année Lukasinski était enfermé à Zamosc, et l'on n'entendait plus parler de ce martyr de l'indépendance nationale. Ses amis déploraient seulement, en secret, sa misère et ses peines; mais nul ne se doutait que, sous les verroux, cette ame indomptable méditait de nouveaux plans pour la délivrance de sa patrie, et poursuivait l'exécution de ses vastes idées dans les fers et au milieu des forçats.

Pour concevoir cette audace héroïque, il faut se souvenir qu'à l'époque où il fut mis au secret, l'Italie fermentait encore après les révolutions de Naples et de Turin, et que celle d'Espagne était pleine de vie et d'avenir. Privé dès lors de toute communication et de toute nouvelle politique, Lukasinski restait persuadé que la révolution avait fait depuis des progrès immenses en Europe et que l'indépendance de la Pologne n'attendait plus qu'un signal. Ce signal, un homme déterminé pouvait le donner seul; il suffisait, pensait-il, d'une tète assez fortement trempée pour oser lever l'étendard de l'insurrection; d'un patriote assez dévoué au pays pour se sacrifier si l'entreprise ne réussissait pas. Décidé à rendre ce service à sa patrie, il crut y parvenir en s'emparant de force de la forteresse de Zamosc : plein de son projet, il le communiqua à quelques jeunes gens hardis comme lui, et qui n'étaient réduits à partager son sort que pour des actes d'insubordination. Mais la vivacité indiscrète de l'un d'eux trahit ce nouveau complot. Une cour martiale, convoquée sur-le-champ, prononça la peine de mort contre Lukasinski.

Cet incident rappela sur le prisonnier d'État toutes les haines du grand-duc. Depuis long-temps ce vice-roi cherchait l'occasion de revenir sur l'ancien procès de Lukasinski; il ne se dissimulait pas l'insuffisance des instructions précédentes; il sentait que la vérité lui échappait sur la franc-maçonnerie nationale, sur sa tendance réelle et ses nombreuses ramifications. L'inutile tentative de Zamosc lui fournit un prétexte pour provoquer des aveux plus complets. La peine de mort prononcée contre Lukasinski fut commuée en un emprisonnement à perpétuité; mais ce qui semblait être une grâce, devint dans l'exécution une atroce aggravation de châtiment. Un

jour toutes les semaines le knout était appliqué au malheureux prisonnier en présence d'un auditeur militaire qui l'interrogeait au plus fort de ses souffrances!... Le désespoir arracha en effet quelques paroles indiscrètes à Lukasinski, par suite desquelles le grand-duc ordonna l'arrestation des membres de l'ancien comité-directeur. C'était au moment même de la mort de l'empereur Alexandre (1825), et l'on sait comment l'avénement sanglant de Nicolas au trône de Russie compromit dans le même temps la célèbre association patriotique russe. Cette circonstance amena bientôt l'emprisonnement des membres les plus distingués de celle de Pologne qui étaient en communication avec Pestel, Bestoujeff et autres chefs moscovites. Toutes les provinces polonaises eurent alors leurs victimes : outre les Carmes, plusieurs autres prisons de Warsovie en regorgèrent. Une commission d'enquête fut instituée par Nicolas, sous la présidence du comte Stanislas Zamoyski, président du sénat ; elle était composée par moitié de Polonais et de Russes. Lukasinski fut aussi amené devant elle. Appelé à confirmer juridiquement ce qui lui était échappé devant l'auditeur militaire, il découvrit ses reins ensanglantés et dit : « Voyez mon corps, messieurs, et pesez à présent la valeur des « dépositions arrachées à la douleur. » Cette fermeté, celle d'autres prisonniers, et par dessus tout la noble indépendance du sénat polonais, convoqué en 1827 pour juger ce procès célèbre, obtinrent ce résultat, que tous les accusés furent acquittés ; mais cet événement n'entre plus dans la tâche du biographe de Lukasinski, qui disparut entièrement de la scène publique depuis son interrogatoire devant la commission d'enquête.

Dans la glorieuse nuit du 29 novembre 1830, où le 4e de ligne, ce brave régiment de Lukasinski, accéda le premier à la révolution et signala son adhésion par la prise de l'arsenal, le peuple et les soldats forcèrent toutes les prisons pour délivrer les victimes de la tyrannie étrangère; mais ce fut en vain que l'on chercha partout Lukasinski. Plus tard, à Warsovie comme à Zamosc, tous les extraits mortuaires comme ceux d'extradition furent compulsés, et nulle part on ne put trouver de trace ni de son existence ni de son décès. A quelque temps de là seulement, des témoins oculaires et des prisonniers russes

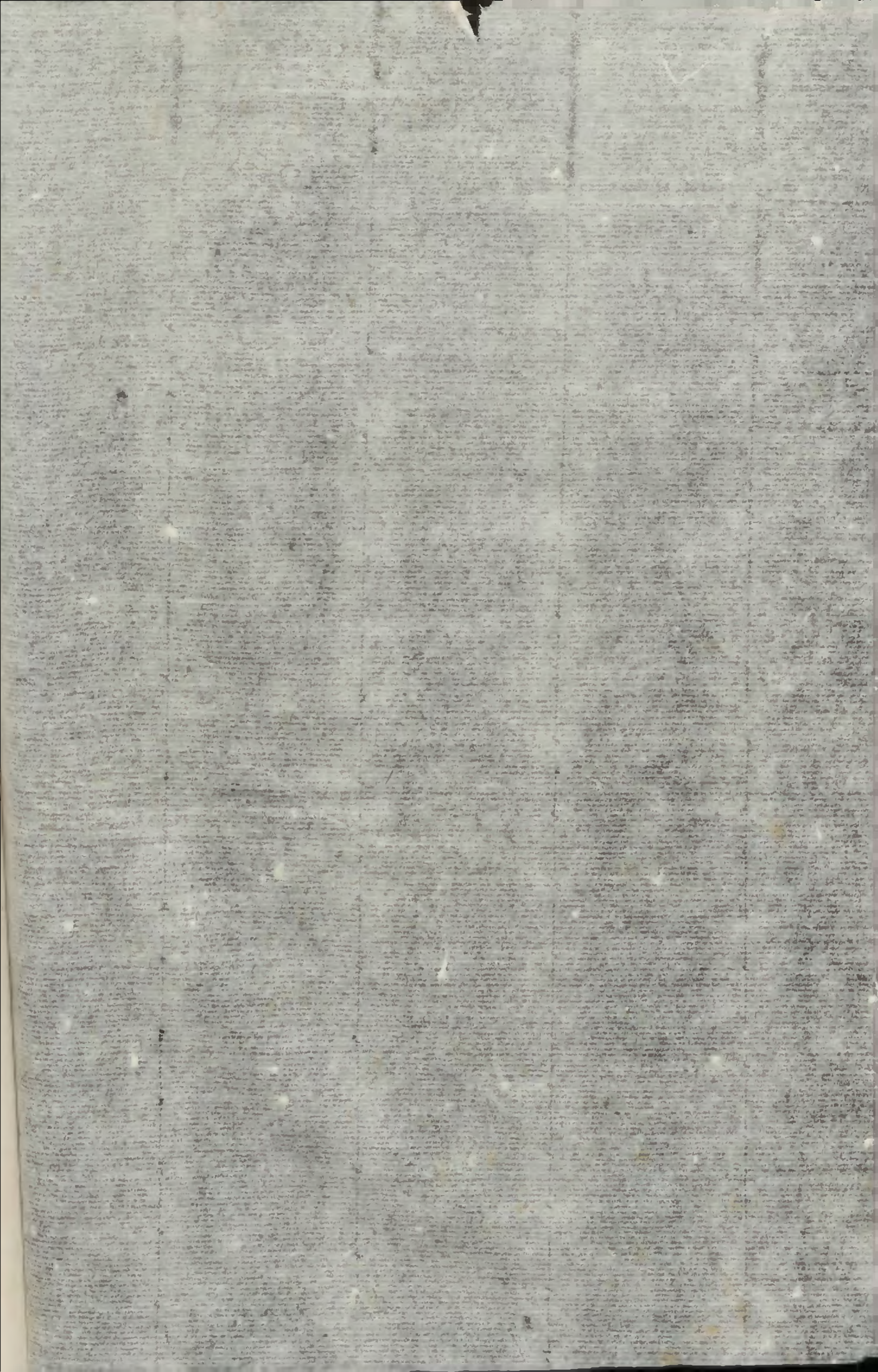
racontèrent que, dans leur fuite, les gardes de Constantin, auxquelles la loyauté polonaise avait accordé la libre sortie de la Pologne, avaient traîné à leur suite, au delà du Bug, un homme en haillons, lié sur un affût, avec des fers aux pieds et aux mains : ses yeux étaient caves, ses traits contractés par la souffrance, une longue barbe noircissait son visage ! !

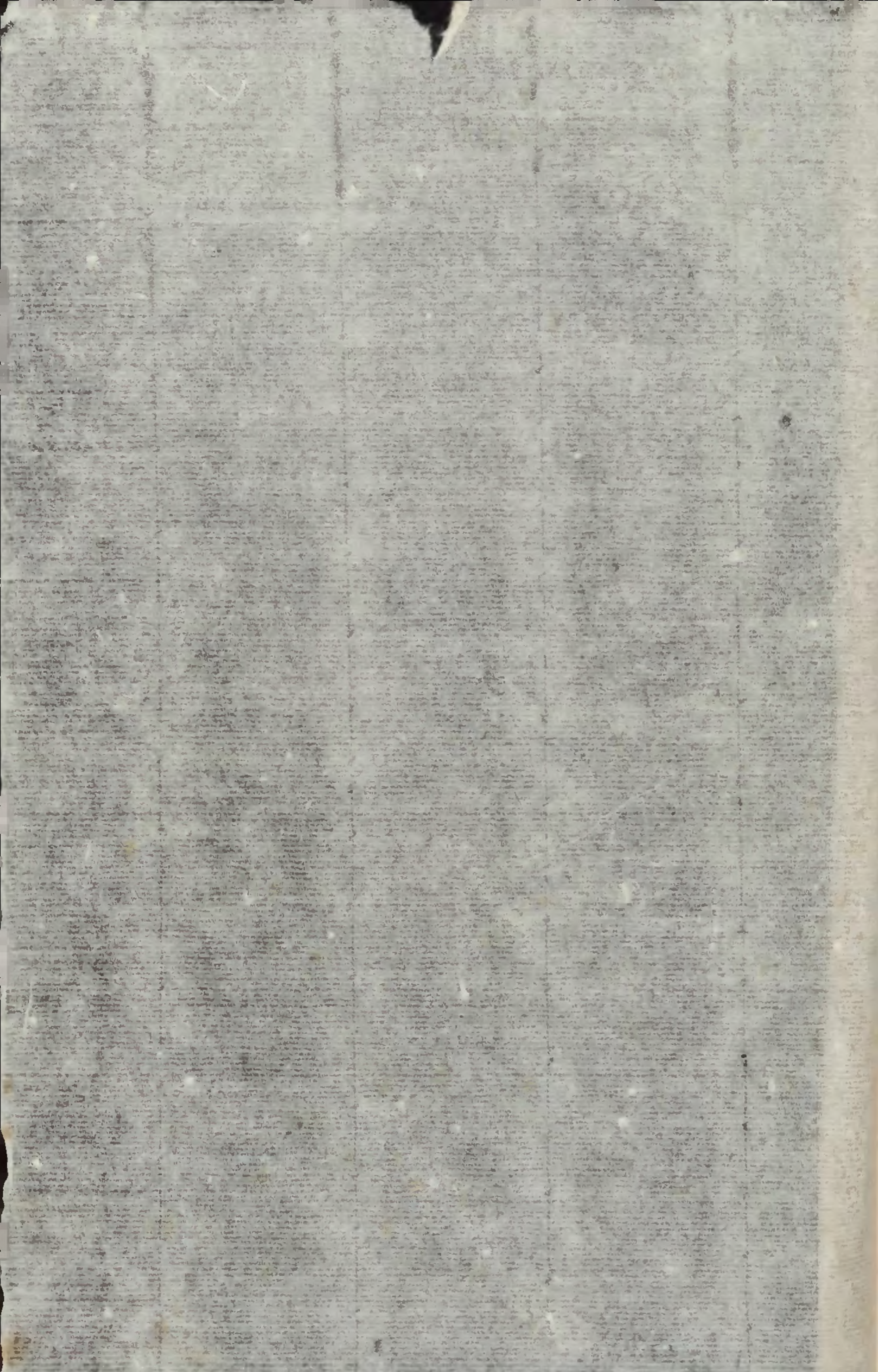
Cet homme, ce joyau vivant que le grand-duc emportait de Warsovie.... c'était Lukasinski !



Claudine Potocka

CLAUDINE POTOCKA.





CLAUDINE POTOCKA.

POTOCKA (CLAUDINE), fille du sénateur palatin, comte Xavier DZIALYNSKI, naquit à Konarzew, dans le grand-duché de Posen, près de la ville de Posen, en 1808, et fut mariée, en 1824, au comte Bernard POTOCKI.

Issue de l'une des plus anciennes maisons de la Pologne, élevée à l'école de toutes les vertus, la jeune Claudine avait sucé avec le lait le germe du patriotisme héréditaire dans sa famille. Quand elle passa dans les bras de son époux, elle retrouva dans ses nouveaux foyers les mêmes sentimens et les mêmes exemples.

Avant qu'une grande commotion politique l'eût jetée vers d'autres devoirs, sa vie s'écoulait heureuse et riante au sein des plaisirs de la jeunesse, et d'études sérieuses vers lesquelles l'entraînait son goût favori; mais le canon du 29 novembre 1830 vint troubler cette existence douce et uniforme. Claudine Potocka habitait alors le grand-duché de Posen. Au premier appel de la patrie, toute la jeunesse de cette vieille province polonaise tressaillit d'un mouvement sympathique. Malgré les menaces du roi de Prusse, et en dépit de tous les ukases moscovites, de courageux citoyens franchirent les frontières par milliers pour aller secourir leurs frères d'armes. Au premier rang de ces glorieux émigrés figurèrent le comte Bernard Potocki et sa jeune épouse.

Arrivée à Warsovie, Claudine Potocka ne marqua point sa place parmi ces intrépides héroïnes, véritables amazones que l'on vit, la lance en arrêt, charger sur des pulks de cosaques, enlever des drapeaux ennemis, et tuer de leur main des généraux russes; mais les

services qu'elle rendit à la cause nationale ne furent pas pour cela ni moins utiles ni moins entourés de périls. C'est au milieu des hôpitaux de Warsovie qu'elle fit ses preuves. Se dévouant avec plusieurs de ses nobles compagnes (*voyez* Émilie Sczaniecka), entourée de blessés et de cholériques, elle oublia tout pour le nouveau rôle qu'elle s'était choisi. Assise au chevet des malades, pendant sept mois consécutifs elle ne songea qu'à panser des blessures, qu'à soulager des souffrances. Ni la vue de plaies hideuses, ni la crainte de la contagion, n'ébranlèrent sa charité persévérante. La fille des Dzialynski, l'épouse d'un Potocki était devenue une simple et bonne garde-malade pour les braves de la Pologne. Ce dévouement modeste et sans éclat a aussi son héroïsme plus vrai peut-être et plus profond que celui des champs de bataille.

Quand vinrent les jours des revers, la comtesse Claudine suivit l'armée polonaise dans sa retraite sur Modlin. Là, au milieu de l'encombrement général, ayant à grand'peine obtenu une botte de paille pour reposer sa tête, elle la céda à un officier malade qui s'offrit par hasard à ses yeux. Ayant eu, comme femme, plus de facilité pour obtenir un passeport, elle en profita pour sauver, à ses risques et périls, les personnes les plus compromises pendant la révolution. Ainsi, revêtus des habits de ses domestiques, le comte Vincent Tyszkiewiecz, le capitaine Tanski, le jeune Vladimir Potocki et autres, purent traverser la Prusse sans être inquiétés. Mademoiselle Sczaniecka, son amie, l'accompagna dans ce triste voyage, déguisée en femme de chambre. Il fut une heure où cette caravane de proscrits courut le plus grand danger. La police prussienne voulait enfermer dans les prisons de Thorn quelques uns de ses membres; mais la comtesse déclara répondre de tous; elle engagea tous ses biens en garantie, et les sauva de nouveau par cette généreuse démarche.

Quittant la Prusse, la comtesse Potocka alla s'établir à Dresde, pour y pleurer dans la solitude sur les malheurs de sa patrie. Elle consentit pourtant, par suite des sollicitations de ses compatriotes, à faire partie d'un comité formé d'abord sous la présidence de feu madame Dobrzycka, et qui continue encore à veiller sur le sort des malheureux réfugiés. Les débris de sa fortune, son influence, ses

soins, sa personne elle-même, tout était au service d'une cause infortunée. Un jour, une dame de ses amies lui ayant demandé un copiste pour un manuscrit volumineux, la comtesse offrit une personne de son choix, et s'étant, sous ce prétexte, emparée de l'ouvrage, elle y travailla elle-même jour et nuit, pour déposer ensuite le fruit de son travail dans la caisse du comité.

Au mois de février dernier, le général Bem, arrivant des frontières prussiennes, vint à Dresde exposer au comité la situation déplorable des soldats polonais qui s'étaient réfugiés sur le territoire du roi Guillaume. Sans pain et sans vêtemens, au fort d'un hiver rigoureux, ces malheureux avaient mieux aimé périr de faim et de froid, affronter même le feu des Prussiens que de remettre le pied sur un sol désormais rendu au despotisme moscovite.

Au récit de tant d'héroïsme et de souffrances, tous les membres du comité fondaient en larmes; mais l'argent manquait, et l'on ne savait comment faire pour envoyer quelques secours, quand la jeune héroïne, plus ingénieuse ou plus dévouée, trouva le moyen de parer à tout. Quelques bijoux, quelques cachemires lui restaient, que la police étrangère n'avait pas pu séquestrer : à l'instant même elle les mit en gage, et le jour suivant 40,000 florins furent comptés au général Bem pour cette pieuse destination. C'est en l'honneur de ce dévouement que les Polonais réunis à Dresde ont récemment offert à leur vertueuse compatriote un bracelet dont l'inscription commémorative signale ce fait à la reconnaissance nationale.

Ce bracelet était fermé par une large plaque d'or, surmontée des armes de la Pologne et de la Lithuanie, avec cette inscription à l'intérieur :

WDZIĘCZNI POLACY ZGROMADZENI W DREZNIE,
1832 R: 18 MARCA.

LES POLONAIS RECONNAISSANS, RÉUNIS A DRESDE,
L'AN 1832, LE 18 MARS.

soins, sa personne elle-même, tout était au service d'une cause infortunée. Un jour, une dame de ses amies lui ayant demandé un copiste pour un manuscrit volumineux, la comtesse offrit une personne de son choix, et s'étant, sous ce prétexte, emparée de l'ouvrage, elle y travailla elle-même jour et nuit, pour déposer ensuite le fruit de son travail dans la caisse du comité.

Au mois de février dernier, le général Bem, arrivant des frontières prussiennes, vint à Dresde exposer au comité la situation déplorable des soldats polonais qui s'étaient réfugiés sur le territoire du roi Guillaume. Sans pain et sans vêtemens, au fort d'un hiver rigoureux, ces malheureux avaient mieux aimé périr de faim et de froid, affronter même le feu des Prussiens que de remettre le pied sur un sol désormais rendu au despotisme moscovite.

Au récit de tant d'héroïsme et de souffrances, tous les membres du comité fondirent en larmes; mais l'argent manquait, et l'on ne savait comment faire pour envoyer quelques secours, quand la jeune héroïne, plus ingénieuse ou plus dévouée, trouva le moyen de parer à tout. Quelques bijoux, quelques cachemires lui restaient, que la police étrangère n'avait pas pu séquestrer : à l'instant même elle les mit en gages, et le jour suivant 40,000 florins furent comptés au général Bem pour cette pieuse destination. C'est en l'honneur de ce dévouement que les Polonais réunis à Dresde ont récemment offert à leur vertueuse compatriote un bracelet dont l'inscription commémorative signale ce fait à la reconnaissance nationale.

Ce bracelet était formé par une large plaque d'or, surmontée des armes de la Pologne et de la Lithuanie, avec cette inscription à l'intérieur :

WDZIĘCZNI POLACY ZGROMADZENI W DREZNIE,

1832 R. 18 MARCA.

LES POLONAIS RECONNAISSANS, RÉUNIS A DRESDE,

L'AN 1832, LE 18 MARS.



UMINSKI.

JEAN-NÉPOMUCÈNE UMINSKI.

UMINSKI (JEAN-NÉPOMUCÈNE) naquit dans le palatinat de Posen, vers l'an 1785. Agé de 14 ans à peine, il s'enrôla comme volontaire dans le corps du général Dombrowski, et fit sous ce chef la campagne de 1794, dernier et vain effort de la Pologne avant son démembrement définitif. Depuis cette époque, il vécut, tantôt à Dresde, étudiant l'art militaire, le seul par lequel sa patrie pût revivre; tantôt retiré dans ses propriétés, et attendant l'occasion de signaler son dévouement à la cause nationale. Cette occasion arriva en 1806, lorsque les armées françaises soulevèrent la Pologne au mot magique d'indépendance. Uminski fut un des premiers à répondre à cet appel; il courut au devant du général Excellmans, qui commandait l'avant-garde impériale, et entraîna par son exemple une foule de compatriotes courageux. Sur l'ordre du général français, il forma, avec l'élite de la jeunesse polonaise, une garde d'honneur pour Napoléon. Dans la suite, chacun des jeunes gens qui en faisaient partie reçut un brevet de sous-lieutenant, et leur commandant Uminski fut nommé chef d'escadron. Il combattit en cette qualité sous les murs de Dantzig; mais, blessé à Dirschau, il tomba entre les mains des Prussiens, qui avaient alors l'étrange prétention de traiter les prisonniers polonais sur le pied de sujets rebelles. Une cour martiale condamna donc Uminski à la peine de mort, comme chef et moteur de la révolte. Déjà la sentence allait être exécutée : conduit sur la place d'armes, Uminski se trouvait en face d'un peloton de fusiliers et le bandeau sur les yeux, lorsqu'arrive un parlementaire français déclarant, de la part de l'Empereur, que la tête du prince Auguste de Prusse, son pri-

sonnier de guerre, répondait de celles des prisonniers polonais, et nommément de celle d'Uminski. A cette menace, la sentence fut révoquée, et Uminski resta à Riga comme prisonnier jusqu'à la fin de la campagne. Nommé, à son retour, major dans le 5e des chasseurs à cheval, il reçut la décoration militaire de Pologne.

En 1809, quand vint la campagne d'Autriche, Uminski commanda l'avant-garde du général Dombrowski, et quelques actions d'éclat lui valurent le grade de colonel. A quelques mois de là, lorsque eut lieu la réorganisation complète des troupes polonaises auxiliaires, il forma lui-même, recruta, organisa ce 10e de hussards, qui passa bientôt pour le plus beau de l'armée. Uminski fit la campagne de Russie à la tête de ce régiment, qui dépendait du corps du général Montbrun ; et ses faits d'armes, dans cette guerre, lui acquirent une belle réputation dans les rangs français.

Après la bataille de Mozaïsk, où il commanda la brigade étrangère, il obtint la décoration de la Légion-d'Honneur. Ses Polonais et lui, furent les premiers à entrer dans Moscou ; et les services de ce corps furent si utiles à cette occasion, que le général Sébastiani proposa à l'Empereur de décerner une médaille au brave 10e de hussards avec l'inscription : *Praga vindicata* (Praga vengée).

Quand vinrent les jours mauvais, on retrouva Uminski aussi ferme dans les revers qu'il s'était montré actif dans la victoire. Lors de la retraite de Russie, il sauva le prince Poniatowski, malade et souffrant, se prodigua partout où il y avait quelque secours à donner et quelque danger à courir. Nommé à cette époque général de brigade, ce fut lui qui, à Krakovie, organisa un régiment de cavalerie légère, auquel il donna par inspiration le nom de *krakus,* nom historique qui fut celui du prince fondateur de Krakovie. Ce régiment, quoique nouvellement formé, se signala dans la campagne de 1813, et les souvenirs qu'il laissa furent si beaux et si durables que toute la cavalerie formée en 1830 reçut la même dénomination.

Commandant l'avant-garde du 8e corps, Uminski trouva, dans le courant de la pénible campagne de 1813, de nouveaux périls et de nouvelles gloires. Sa conduite à l'affaire de Lobau lui valut un ordre du jour à la Grande-Armée. Blessé à Frohbourg, il refusa de suspendre,

par un seul jour de repos, le service le plus pénible; et à la bataille de Leipzig, ce fut lui qui, à la tête de sa brigade, soutenant avec à propos, par une belle charge de flanc, une attaque de front du général Curial et de la jeune garde, contribua à la prise du maréchal Merfeld et de toute sa colonne. Ce fait d'armes lui mérita la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Après la bataille, il resta à Leipzig, avec le prince Poniatowski, pour couvrir la retraite de la Grande-Armée; mais envoyé en mission dans la ville auprès du roi de Saxe, il reçut un coup de feu et fut fait prisonnier.

Là se termine la première époque de la carrière militaire d'Uminski; la chute de la dynastie napoléonienne le rendit à ses foyers. Comme tous ses compatriotes, il avait cru en servant le grand homme servir sa patrie, dont seul il pouvait relever le nom et refaire l'existence. Détrompé sur ce rêve, il se retira dans ses terres pour y attendre les événemens. Ce fut là que le trouva la nouvelle organisation de l'armée polonaise. Appelé à former et à commander une division de chasseurs à cheval, il accepta d'abord; mais le traité de Vienne étant venu le désenchanter des promesses de l'empereur Alexandre, et voyant que le but de l'autocrate était de faire du royaume de Pologne une simple province russe, il donna le premier sa démission, et vécut dès lors, à l'écart des affaires, dans une de ses propriétés du grand-duché de Posen. Occupé toutefois de l'avenir, et l'esprit tendu vers la renaissance polonaise, il chercha par quels moyens on pourrait nourrir dans les vieilles provinces de la république ce patriotisme national capable de si grandes choses. A l'attitude du gouvernement moscovite, il comprit que toute démarche ouverte, pour atteindre ce résultat, serait l'objet de rigoureuses poursuites, et, dès lors, il tourna ses vues vers l'organisation d'une société secrète qui réalisât la pensée du général Dombrowski en conservant à la Pologne ses élémens d'indépendance future. Ce fut dans ce but qu'il fonda, dans le grand-duché de Posen, l'association patriotique connue plus tard sous le nom des *faucheurs* (kossiniery). Il comptait à peine un petit noyau d'adeptes, lorsque, pour rendre son institution plus efficace et plus générale, il vint à Warsovie avec des idées de propagande secrète. Là, il se rapprocha de Lukasinski, dans la tête duquel de

semblables plans avaient germé, caractère d'homme trempé fortement et fait pour comprendre Uminski. Par les soins de ces deux chefs courageux, une réunion des plus ardens patriotes de la Pologne eut lieu dans la forêt de Biélany en 1821, et le 3 mai, jour anniversaire de la célèbre constitution polonaise de 1791. Là, presque sous les yeux des gendarmes du grand-duc, fut discutée et votée l'organisation définitive de ce vaste complot dont l'armée et les provinces furent bientôt solidaires, qui, souvent soupçonné, sans être jamais découvert, fournit chaque année ses victimes au minotaure moscovite jusqu'au jour de l'éclatante revanche du Belvédère.

On sait comment, à l'époque de la mort d'Alexandre et par suite de la découverte de la conspiration russe, le grand-duc Constantin fut mis sur la voie des sociétés secrètes de la Pologne. Quelques hommes faibles ou quelques étourdis, donnant dans les piéges de la police, procurèrent alors à l'autorité des demi-révélations à la suite desquelles les chefs de l'association furent arrêtés. Uminski fut du nombre. Le gouvernement prussien, se constituant geôlier du czar, le fit saisir chez lui, le 21 février 1826, et conduire dans la forteresse de Thorn, où il fut mis au secret. Transporté ensuite dans les prisons de Varsovie pour y être confronté avec ses dénonciateurs, il parut devant la commission d'enquête, répondit aux questions captieuses par un noble silence, assumant sur lui toute la faute, et se sacrifiant pour ne compromettre personne. Aussi porta-t-il seul la peine du complot; condamné à six ans d'emprisonnement, il fut renfermé dans la forteresse de Glogau.

C'est là, dans la cinquième année de sa captivité, que lui parvint l'écho de la révolution du 29 novembre 1830. A cette grande nouvelle, Uminski ne put supporter l'idée de languir inutile dans un château-fort, pendant que ses frères d'armes relevaient le vieil étendard de la Pologne. Surveillé plus que jamais, entouré de gardes et d'espions, voué à des périls sans nombre, il brava tout, surmonta tout par son courage et son sang-froid. Le 17 février, il s'évada de Glogau, et le 22 il entrait à Warsovie. La ville entière accueillit sa venue avec enthousiasme; on se racontait les circonstances de son évasion, les détails de sa vie militaire, et tous ses efforts antérieurs pour la cause

du pays. Le gouvernement national ne resta pas en arrière avec lui : à l'instant même, Uminski fut nommé général de division avec un corps d'armée sous ses ordres. Déjà à son poste trois jours après, la bataille de Grochow du 25 février lui fournit l'occasion de déployer ses talens stratégiques. Commandant l'aile gauche, il sut, par ses dispositions bien combinées, annuler toutes les attaques des ennemis ; et au moment où ils se portaient sur la droite afin d'y poursuivre leurs avantages, ce fut encore Uminski, au dire même d'auteurs étrangers, qui, par l'établissement de deux batteries, arrêta les colonnes russes dans leur marche en avant. On ajoute que si, à ce moment, le général Krukowiecki avait suivi le conseil d'Uminski, qui lui fit dire par trois fois d'exécuter le mouvement de la position de Bialolenka vers la droite, où se portait le corps de Schakhoffskoï, une victoire décisive aurait été acquise aux Polonais, et l'armée de Dybitsch eût été anéantie.

Depuis lors et dans tout le cours de cette mémorable campagne, Uminski ne resta pas un seul jour inactif. Envoyé sur la Narew pour purger de Russes le palatinat de Plock, il manœuvra si habilement qu'avec un seul régiment d'infanterie, quatre régimens de cavalerie et huit pièces d'artillerie, il parvint à contenir pendant trois semaines le corps de Sacken, et celui du grand-duc Michel, qui cherchait à déboucher avec la garde impériale.

Au milieu d'une guerre si féconde en beaux faits d'armes, les conceptions stratégiques d'Uminski méritèrent d'être remarquées. On cite encore comme de brillans mouvemens militaires la rapidité avec laquelle il effectua le passage de la Narew en vue de l'ennemi, et l'à propos de son arrivée pour couvrir l'aile gauche de l'armée polonaise après la bataille de Demby ; comme aussi les deux affaires qui eurent lieu sur le Liwiec lorsque, disputant le passage de cette rivière à des forces quadruples, il se maintint opiniâtrément dans ses lignes et fit subir aux Russes une perte considérable, même d'après leurs propres bulletins.

Le 13 mai, lorsque le généralissime exécuta vers la gauche cette marche qui donna lieu à la célèbre bataille d'Ostrolenka, Uminski fut choisi par lui pour faire face à toute l'armée moscovite, couvrir

la capitale, et masquer le mouvement de Sckrzynecki. A la tète de huit mille hommes seulement, il tint à Kaluszyn contre vingt-quatre mille Russes commandés par Dybitsch en personne. Sa contenance ferme, en cette occasion, imposa tellement à l'ennemi que le feld-maréchal fut complétement trompé sur le mouvement de l'armée polonaise, et ce fait est si vrai que Dybitsch avoue dans ses rapports n'avoir appris la marche sur Ostrolenka que par une estafette que le grand-duc Michel lui envoya le 29 mai, et par laquelle il lui annonçait avoir toutes les troupes ennemies sur les bras.

Homme d'action et de prévoyance, sachant d'ailleurs par expérience ce que valait la foi russe, Uminski voyait depuis long-temps avec douleur que les chefs polonais perdaient un temps précieux en tâtonnemens funestes. Loin de se fier à de trompeuses promesses d'intervention, il eût voulu qu'on profitât de la démoralisation des troupes russes et du belliqueux enthousiasme des Polonais pour trancher avec le sabre la grande question de l'indépendance nationale. Trop franc pour dissimuler sa pensée, il eut à ce sujet des explications assez vives avec le général en chef, qui saisit un prétexte pour lui ôter son commandement; mais cette disgrâce dura peu : soutenu par l'opinion publique et par le gouvernement, Uminski fut, à quelques semaines de là, réintégré dans son grade.

Dans l'intervalle avait eu lieu le désastreux passage de la Vistule par l'armée de Paskewitch. Warsovie était cernée par les Russes; le blocus allait l'étreindre sur ses deux rives. Une grande portion de la défense de la capitale fut confiée à Uminski; et dans cette lutte suprême, il prodigua tout ce que sa tète militaire contenait de courage, de dévouement, d'intelligence et d'activité. Jonchant de cadavres ennemis toute sa ligne de défense, il n'eut pas un seul bastion, une seule redoute d'emportée : à la nuit seulement, la retraite eut lieu sur ce point, et cela d'après des ordres que l'histoire caractérisera quelque jour.

Retiré à Modlin, il figura parmi ces hommes inflexibles qui ne voulaient traiter avec les Russes que par la voie du canon; et lorsqu'à Plock on fit prévaloir l'avis d'une soumission inconditionnelle, et l'envoi d'une députation au czar, il déclara se retirer d'une

armée qui voulait à sa dernière heure flétrir par un acte déshonorant sa riche moisson de gloire. A l'instant même il offrit sa démission.

Quelques jours après, Rybinski ayant été destitué, le gouvernement et la diète offrirent à Uminski la dictature et le commandement en chef de l'armée. Il refusa l'une et accepta l'autre, mais sous la condition que l'état moral de l'armée ne serait pas tellement désespéré qu'il fût impossible de reprendre l'offensive.

N'ayant pas trouvé ces dispositions et n'entrevoyant pas la chance d'une fin honorable, il donna de nouveau sa démission, et quitta Plock avec les membres de la diète et du gouvernement national.

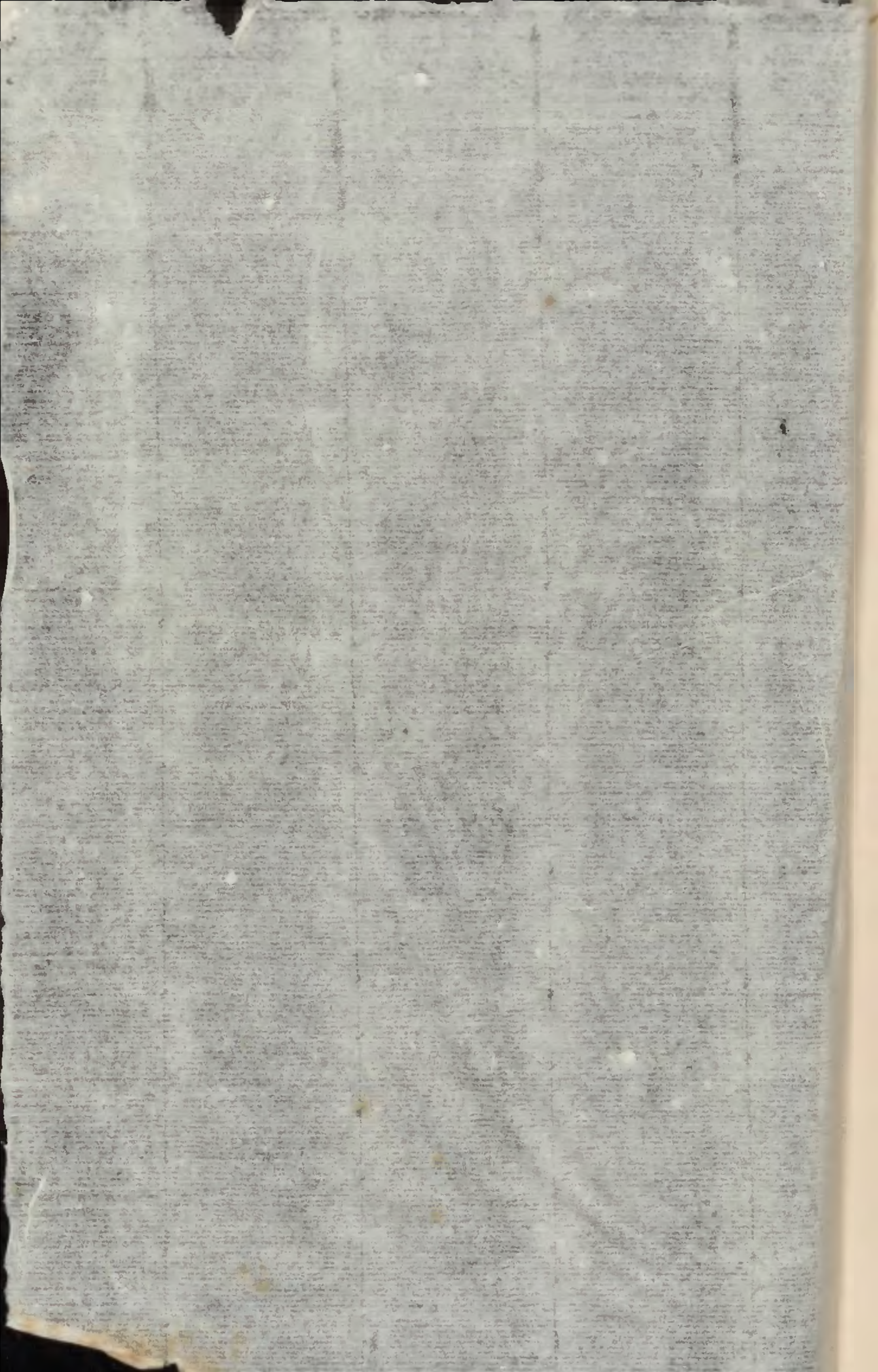
Depuis lors, proscrit par les autorités russes et prussiennes, ne sachant où abriter une tête mise à prix, Uminski erra pendant quatre mois sous divers déguisemens, toujours à deux doigts de la mort jusqu'à ce qu'il eût posé le pied sur la terre de France.

Ne pouvant se venger du patriote vivant, le gouvernement prussien se donna le plaisir de le faire pendre en effigie. Le poteau fut dressé à Posen; mais dès le lendemain on le trouva orné d'une couronne de roses et de lauriers, et depuis lors, tout passant ôte avec respect son chapeau devant le gibet du brave et vertueux contumax.



Bielinski S.W.

BIELINSKI. S.W.



PIERRE BIELINSKI.

BIELINSKI (Pierre), sénateur palatin du royaume de Pologne, naquit, en 1754, d'une famille noble et ancienne. Élu à diverses reprises comme nonce aux diètes nationales, il fut nommé par l'une de ces assemblées, en 1782, membre de la commission des finances chargée de surveiller la perception des impôts. Bielinski apporta dans ces fonctions délicates la plus sévère intégrité, et fit preuve d'un beau désintéressement quand, à l'occasion de l'incendie qui détruisit le palais de la commission, il proposa à ses collègues de sacrifier leurs appointemens à la reconstruction de cet édifice.

Quoiqu'à cette époque Bielinski fût déjà un des premiers dignitaires du royaume, c'est surtout depuis 1806 que nous le voyons primer dans les affaires de l'État. L'existence politique de la Pologne venait alors d'être conquise par les armes françaises. Ayant accepté d'abord la présidence du gouvernement insurrectionnel de Kalisz, Bielinski fut appelé, en 1807, à siéger dans la commission suprême du gouvernement, et il fut, en cette qualité, l'un des signataires de la constitution du grand-duché de Warsovie, pacte organique que Napoléon donna le 22 juillet 1807 à cette partie de la Pologne, relevée par le traité de Tilsitt. Lui, troisième, il vint à Paris la même année, comme délégué spécial auprès de l'Empereur des Français. A quelques mois de là, Frédéric-Auguste ayant, d'après la nouvelle charte, constitué une chambre haute, Bielinski en fut nommé membre, et y siégea jusqu'à sa mort avec le titre de sénateur palatin.

Aussi indépendant qu'éclairé, Bielinski suivit dès lors une ligne de conduite toujours droite et consciencieuse : sa voix s'éleva sou-

vent contre les empiétemens du pouvoir, et prit l'initiative dans toutes les questions où il s'agissait d'intérêt général. Un pareil caractère n'était pas assez malléable pour que les autorités russes le vissent sans ombrage : aussi cherchèrent-elles à diminuer la part d'influence que Bielinski devait et pouvait avoir. Le vertueux vieillard fut arbitrairement privé, en 1821, de la présidence du sénat, qui lui revenait par droit d'ancienneté. Toutefois, en 1827, le sénat ayant été transformé en tribunal de la diète pour juger le célèbre procès de l'association patriotique polonaise, et son président titulaire, Stanislas Zamoyski, ayant accepté la mission de siéger avec des généraux moscovites dans une commission extraordinaire chargée de l'instruction de la même affaire, Bielinski se trouva de droit, et comme le plus ancien sénateur par ordre de nomination, président intérimaire de la chambre haute. Jamais à aucune époque cette assemblée ne se montra ni plus digne ni plus indépendante.

Les limites d'une biographie ne permettent pas de suivre dans ses détails ce mémorable procès, sur lequel, d'ailleurs, nous aurons plus d'une fois occasion de revenir. Il n'est rien que le gouvernement russe n'ait tenté, à cette époque, pour obtenir la condamnation des accusés. Déjà il avait essayé de la provoquer par des emprisonnemens arbitraires, par la faim, par les souffrances, à l'aide desquels il espérait arracher quelques aveux aux détenus. Ces nobles victimes résistèrent à tout ; il y en eut qui se donnèrent la mort, d'autres qui périrent dans les cachots faute d'espace, d'air et de lumière.

Ce fut alors que, par une espèce de retour aux formes légales, le czar se décida à convoquer une haute cour nationale, qui, d'après les lois du royaume, pouvait seule prononcer sur des cas pareils. Par une violation nouvelle du droit des accusés, on força le sénat de procéder dans cette affaire conformément à un décret rendu *ad hoc* par l'autocrate. En même temps on cherchait à surprendre la religion des juges et de leur intègre président : tantôt on leur disait qu'ils pouvaient condamner sans rien craindre, parce que la grâce de l'empereur attendait les coupables ; tantôt on leur insinuait qu'une décision favorable aux prévenus forcerait le monarque à

douter de la fidélité du sénat de la Pologne, et pourrait par la suite exercer une fâcheuse influence sur le sort de ce pays.

Mais toutes ces intrigues, toutes ces manœuvres odieuses vinrent échouer devant le patriotisme éclairé du sénat et de son président. La haute cour nationale remplit noblement sa tâche: elle anéantit d'abord, comme illégal, l'acte de la commission d'enquête nommée par le grand-duc Constantin, ordonna une instruction nouvelle, et, après une longue délibération entravée par le machiavélisme russe, elle prononça à l'unanimité moins une voix (celle du général Vincent Krasinski, vendu aux Moscovites) l'acquittement des accusés. Ce décret déplut tant au pouvoir que la publication en fut interdite par une ordonnance ministérielle, contresignée du sous-secrétaire d'État Voznicki. Ce n'est qu'après six mois de réflexion, et à la suite d'un rapport plein de force et de dignité, présenté à l'empereur par Bielinski, que le gouvernement revint sur sa première décision. Peu de temps après, accablé d'âge et de fatigue, Bielinski mourut à Warsovie, le 6 mars 1829, laissant de profonds regrets dans toute la population.

La capitale entière voulut assister à ses funérailles. Le grand-duc Constantin avait fait défendre aux étudians de l'Université de faire partie du cortége; mais cette jeunesse, jalouse de faire acte de patriotisme, maltraita et chassa les agens de police qui voulaient s'opposer à sa marche, accompagna jusqu'à son dernier asile le citoyen vertueux que la Pologne venait de perdre; et, pour conserver un souvenir de ce jour, coupa en morceaux et se partagea le drap mortuaire qui avait recouvert le cercueil. Ainsi elle préludait par quelques manifestations caractéristiques au grand et beau mouvement du 29 novembre 1830.

[illegible] de la fidélité du sénat de la Pologne, ne pouvait pas la [illegible] une influence suffisante sur le sort de ce pays.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



L. PAC.



LOUIS-MICHEL COMTE PAC.

Louis-Michel, comte PAC, issu de l'illustre famille des Pazzi, originaire de Florence, et qui passa, il y a plus de quatre siècles, de Toscane en Lithuanie, naquit à Strasbourg, en France, le 19 mai 1780, sous les yeux de son grand-oncle Michel comte Pac, grand-maréchal de la confédération de Bar. Élevé en Pologne, il entra au service du grand-duché de Warsovie et fit la campagne d'Espagne, en 1808, en qualité de volontaire, à l'état-major du 1er corps commandé par le maréchal Bessières. Il s'y distingua par son courage et ses talens militaires, fruit des longues études auxquelles il s'était livré en France sur la théorie de l'art de la guerre.

Par ordre du duc d'Istrie, il fortifia le château de Burgos, et le mit à l'abri d'un coup de main ; chargé du désarmement de la ville, il fit déposer un grand nombre de fusils de luxe chez l'intendant de la province, et sut se ménager la reconnaissance des habitans par sa modération dans l'accomplissement de ce devoir rigoureux.

A la bataille de Médina di Rio Secco, commandée en personne par le maréchal Bessières, le 14 juillet 1808, il dirigea l'avant-garde du général Darmagnac, formée en colonnes d'attaque, eut un cheval tué sous lui, et fut atteint d'un coup de baïonnette en occupant la position ennemie. Malgré sa blessure, le comte Pac ne quitta point le champ de bataille, et s'apercevant bientôt après que le centre de l'armée se trouvait compromis au point de battre en retraite devant les masses espagnoles, il avertit de ce danger pressant le général Merle. Cette division prit l'ennemi en flanc, le culbuta, rétablit le combat, et contribua à assurer le succès d'une journée qui contre-

balançait la défaite du général Dupont à Baylen, et qui favorisa la retraite du roi Joseph, obligé de quitter Madrid.

Le comte Pac, à la demande du maréchal Bessières, reçut le même jour la décoration de la Légion-d'Honneur et le grade de chef d'escadron des chevau-légers de la garde.

Depuis, il assista à presque toutes les affaires qui eurent lieu pendant la campagne d'hiver, sous les ordres immédiats de l'Empereur, et fut légèrement blessé à la bataille de Burgos, en portant des ordres au général Lasalle. C'est à l'école de ce célèbre officier qu'il apprit le service d'avant-postes.

Chargé par l'adjudant-commandant Guilleminot, chef d'état-major du 1[er] corps, d'une reconnaissance militaire, pour servir à un projet de défensive du pays entre Logrono et Villa-Franca, en avant de l'Èbre, il s'acquitta de cette mission avec zèle et intelligence. L'aide-major-général de l'armée, Belliard, voulut voir l'officier qui avait présenté le plan et rédigé le mémoire. Le comte Pac vint, par ses ordres, à Miranda, et reçut de ce général un accueil favorable et encourageant.

En 1809, la guerre d'Autriche contre la France étant sur le point d'éclater, le comte Pac rejoignit le régiment des chevau-légers, par ordre du duc d'Istrie, et reçut de lui une lettre où l'on remarque le passage suivant :

« L'Empereur se propose de passer la revue des chevau-légers
« polonais à Paris; ce sera le jour de ses bonnes grâces pour vous
« tous, et je ne voudrais pas, en vous retenant davantage auprès
« de moi, vous priver de celles qui vous sont dues. Je vous envoie
« une lettre pour l'Empereur; demandez-lui ce que vous désirez ob-
« tenir, et je suis persuadé qu'il vous accordera tout. Croyez, mon
« cher Pac, que je n'oublierai jamais les nombreux services que
« vous avez rendus à l'armée lorsque vous faisiez partie de mon
« état-major, etc., etc. »

Le comte Pac prit part à la bataille d'Essling, fit partie du corps d'armée qui eut tant à souffrir dans l'île de Lobau, et se distingua particulièrement à la bataille de Wagram, dans la charge que les chevau-légers effectuèrent, par ordre du maréchal Macdonald, con-

tre la cavalerie ennemie qui débouchait à l'improviste. Une batterie démasquée inopinément avait jeté du désordre dans les rangs des chevau-légers; le chef d'escadron Pac se porta à la tête du premier et du deuxième escadron, tandis que les officiers supérieurs étaient occupés à rallier le reste du régiment; jugea, d'un coup d'œil rapide, que si l'ennemi avait le temps de déboucher et de se former, la partie deviendrait inégale; craignant d'ailleurs que l'honneur de ce corps ne fût compromis, il prit sur lui d'ordonner la charge à tout le régiment, et culbuta les hulans de Schwartzenberg. Ce fait d'armes lui valut la croix d'officier.

Ne laissant échapper aucune occasion d'acquérir de la gloire, le comte Pac passa en Hollande, au retour de la campagne d'Autriche, vint joindre le duc d'Istrie dans l'île de Sudbeveland, et assista aux opérations de ce maréchal, occupé à faire évacuer aux Anglais l'île de Walcheren. Mais, désirant servir son pays de préférence, il offrit bientôt après sa démission à l'Empereur, et, promu au grade de colonel, par le roi de Saxe, en 1810, il entra au service de Pologne.

En 1811 le commandement du département de Lomza lui fut confié, et il y organisa une garde nationale. Par ses soins et à ses frais, cette milice, au nombre de trois mille hommes, fut réunie à Szczuczyn, dans un banquet solennel, le jour de l'anniversaire de la naissance de l'Empereur.

Au commencement de mars 1812 il reçut le commandement du 15e de lanciers, et, à l'approche des Français, il vint trouver, à Wilna, l'Empereur, qui le fit inviter à un dîner où n'assistaient que le prince de Neufchâtel et le duc de Bassano. « Êtes-vous bon Polonais?» lui demanda Napoléon. Piqué de cette question, le colonel répondit vivement qu'il croyait avoir donné des preuves non équivoques de son patriotisme ainsi que de son dévouement à la personne de l'Empereur. Celui-ci, se rappelant alors les services du colonel en Espagne et en Autriche, l'attacha à sa maison militaire, avec le grade de général de brigade dans l'armée française.

C'était le temps où la Pologne croyait toucher à l'instant de sa régénération. On célébra, dans la cathédrale de Wilna, l'union fédérative de la Pologne avec la Lithuanie. Le même jour, et à l'oc-

casion de cette mémorable circonstance, le comte Pac donna, dans son hôtel, une fête splendide à laquelle assistèrent presque tous les généraux et officiers de l'armée et de la garde, les autorités et les dames de Wilna, et que Napoléon honora de sa présence. Une illumination générale de l'hôtel, avec des transparens allégoriques qui retraçaient les grandes victoires de l'Empereur, attira surtout les regards de ce prince. La soirée eut également ceci de remarquable, que le comte Pac y fit tirer, dans sa cour, un grand feu d'artifice préparé par les Russes pour une fête en l'honneur de l'empereur Alexandre, et resté intact par suite du départ précipité de ce souverain.

Le général Pac suivit l'Empereur, qui ne put atteindre l'ennemi qu'à Witebsk. Là, s'apercevant que le 16e de chasseurs avait rompu et se repliait en désordre, il s'élança; et les chasseurs, ramenés par son exemple, culbutèrent l'ennemi, sous les yeux mêmes de Napoléon; mais son cheval s'étant trop avancé, il se vit un moment séparé des siens, abattit un cosaque d'un coup de sabre, et l'emmena blessé devant Napoléon : ce fut là son début de campagne en Russie.

Il fut employé journellement aux avant-postes, avec la mission de rendre compte à l'Empereur de la position de l'ennemi et de la manière dont les troupes prenaient leurs campemens. Au retour d'une de ses courses près de Wereja, le comte Pac fut le premier à lui apprendre qu'il avait un nouvel adversaire dans la personne du comte Kotusoff Swetleyszy; et questionné sur le caractère de ce général, il répondit qu'il était connu en Russie aussi bien qu'en Lithuanie, dont il avait été gouverneur-général, pour l'homme le plus fin et le plus rusé de l'Empire Russe.

Dès que l'Empereur fut maître de Smolensk et des moyens de passer le Borystène, le comte Pac fut appelé auprès de lui. Chargé d'une expédition nocturne, il passa le fleuve à la tête du 33e de ligne, commandé par le colonel Buquet, occupa deux couvens sur la rive ennemie et la position de la Chapelle, se barricada aux barrières, poussa des reconnaissances, et informa Napoléon que l'ennemi était en pleine retraite sur Moscou, et non sur Pétersbourg, comme on le lui avait annoncé. Depuis, chargé à Mozaisk de transmettre les ordres

de l'Empereur aux différens corps d'armée, il eut occasion de bien connaître ce célèbre champ de bataille.

Le jour du combat de Malo-Jaroslawiec, livré par le vice-roi d'Italie, l'Empereur passa la nuit dans une ferme entre cette ville et Borówsk. Il partit le lendemain plus tôt que de coutume, accompagné seulement d'une faible escorte. Avant la pointe du jour, des hurlemens sauvages se firent entendre. « *Que-que c'est?* » demanda Napoléon au duc de Vicence. Le comte Pac, placé à sa gauche, s'apercevant que M. de Caulaincourt hésitait à répondre, s'écria : « C'est un houra de cosaques qui débordent Votre Majesté par la « droite. »— « Mon piquet, mon piquet! » dit vivement l'Empereur. Sentant alors combien il importait de couvrir sa personne, le comte Pac forma sur un rang deux faibles pelotons de chasseurs et de chevau-légers polonais, et les opposa à des masses de plusieurs milliers de cosaques, qu'il réussit à arrêter un instant, par une décharge de carabines. De son côté, le duc d'Istrie venait d'être enveloppé en chargeant l'ennemi à la tête de l'escadron de dragons de service; le comte Pac se précipita à son secours avec l'escadron des grenadiers de la garde qui venait d'arriver, et parvint à dégager ce maréchal, sous lequel il avait fait ses premières armes; puis, voyant que le régiment des dragons de la garde, accouru à la hâte, ne recevait aucun ordre, il ordonna la charge en fourrageurs, laissa le temps au reste de la garde à cheval d'arriver, de culbuter l'ennemi et d'annuler l'effet de cette surprise de nuit.

Échappé aux désastres de la campagne de Russie, le général Pac continua de faire partie de l'état-major de Napoléon; et à la bataille de Lutzen, il lui rendit un service éminent. L'Empereur fut averti que le maréchal Ney, attaqué inopinément par le gros de l'armée alliée, ne pouvait résister long-temps sans être secouru; il comprit qu'il était nécessaire de réunir sa gauche, composée des corps du maréchal Macdonald, du vice-roi d'Italie et de la cavalerie du général Latour-Maubourg, éparpillés sur quatre lieues, dans la direction de Leipzig, et de les former en bataille à la gauche du prince de la Moskowa, sans perdre un moment. Il choisit trois officiers pour transmettre ses ordres, dont dépendait le succès de la journée.

L'officier d'ordonnance Bérenger, parti le premier, eut la jambe emportée ; un colonel, aide-de-camp du major-général, prit un chemin plus long, et ne put arriver à temps ; le général Pac, chargé des mêmes ordres, que l'Empereur accompagna de ces paroles expressives : « Allez ! crevez votre cheval ! » ne parvint à remplir complétement cette importante mission qu'en traversant sans escorte des partis nombreux de cosaques, sous le feu des tirailleurs ennemis. De plus, rencontrant par hasard la division Marchand et ensuite la brigade hessoise commandée par monseigneur le prince Emile de Darmstadt, qui jusqu'alors n'avaient point reçu d'ordre, il prit sur lui de leur indiquer le poste qu'il était urgent de leur faire occuper.

A son arrivée à Dresde, le roi de Saxe le décora de la croix de commandeur de l'ordre militaire de Pologne, et le général profita de l'armistice pour donner une grande fête en commémoration du jour de l'union fédérative célébrée à Wilna. Les terres du comte Pac venaient alors d'être séquestrées par le gouvernement russe ; mais, bien que privé de leur revenu, il tenait à prouver qu'il lui restait encore des ressources pour servir en toute occasion la cause nationale et consacrer le souvenir des grands anniversaires de son pays.

Après la bataille de Dresde, l'Empereur, suivant le conseil du général Pac, chargea le comte de Lobau, aide-major-général de la Grande-Armée, de faire organiser un corps de cinq mille Polonais pris parmi les prisonniers autrichiens et destinés à renforcer l'infanterie du prince Poniatowski. Avant de quitter cette capitale, le roi de Saxe lui donna une nouvelle preuve de sa bienveillance en le décorant du grand cordon de l'ordre de Saint-Stanislas de Pologne.

Il prit une part active aux batailles livrées sous les murs de Leipzig ; et envoyé auprès du duc de Castiglione, pour savoir combien de temps il pouvait encore tenir, « Général ! » s'écria le duc, « dites « à l'Empereur que tout mon monde est tué ou blessé, mais que je « tiendrai jusqu'au dernier. » Fier d'être porteur d'une résolution si héroïque, le comte Pac en rend compte à l'Empereur : « Le duc de « Castiglione fait dire à Votre Majesté que tout son monde est tué ou « bless... — Tiendra-t-il ou non? » interrompit brusquement celui-ci. — « Sire ! jusqu'au dernier, » répliqua le général, imitant son laconisme.

« A la bonne heure! » reprit l'Empereur. Quelque temps après il reçut de Napoléon la croix de commandant de la Légion-d'Honneur, en récompense de services rendus sous ses ordres immédiats.

Après la mort glorieuse du prince Poniatowski et la retraite du prince Sulkowski, Napoléon voulant donner une marque de sa haute confiance au général comte Pac, il lui fit proposer, par le duc de Vicence, le commandement en chef du corps polonais; mais ce général refusa, alléguant que, pour le bien même du service dans des circonstances aussi décisives, le corps polonais avait besoin d'un général ancien, expérimenté, et connaissant parfaitement la capacité et le caractère de ses subalternes.

Avant cette époque, ayant rencontré, auprès de Düben, son ami Dwernicki, qui avait servi sous ses ordres comme chef d'escadron au 15e de lanciers, excellent militaire dont il connaissait le courage et la loyauté chevaleresque, il présenta à l'Empereur, au milieu de son état-major, ce brave qui devait un jour fixer les regards de l'Europe, et demanda pour lui la décoration d'officier de la Légion-d'Honneur, que Napoléon lui accorda aussitôt en lui faisant l'accueil le plus bienveillant.

De retour à Paris, le comte Pac continua à jouir des grandes entrées au lever de l'Empereur, qui, vers le commencement de Janvier, fit encore choix de ce général pour le commandement d'une division de cavalerie, composée des troupes auxiliaires polonaises restées fidèles à la France, quand presque tous ses alliés l'avaient abandonnée. Le comte Pac fut nommé général de division à la parade du Carrousel, et reçut du général Bertrand, grand-maréchal du palais, la lettre d'avis de cet avancement.

Il pressa l'organisation et la remonte du corps de cavalerie qui venait d'être mis sous ses ordres; et, impatient de verser son sang pour une cause qui était devenue la sienne, il donna l'étrange spectacle d'un général de division à la tête de deux cents chevaux, seules forces disponibles de son corps, augmentées en route d'un escadron des gendarmes de la garde et de trois escadrons de vélites. Avec cette poignée de braves, il dégagea Vitry-le-Français, qui allait être forcé par le général York, enleva dans sa marche rapide deux

officiers prussiens et une cinquantaine de cavaliers, et le soir même arriva à Brienne. Sa ferme contenance, en trompant l'ennemi sur le nombre de ce nouveau renfort, arrêta ses progrès. Le jour suivant, il contribua à couvrir la retraite de l'armée sur Troyes.

Dès qu'une brigade de sa division fut équipée et montée, il reçut l'ordre de se réunir à la Grande-Armée, en Champagne. Il arrive à Meaux, et sentant combien il importait à l'Empereur d'avoir près de lui les lanciers polonais pour profiter de ses avantages, au moment surtout où le duc de Padoue, avec toute la grosse cavalerie, devenait inutile par suite de la rupture du pont de Château-Thierry, il ose passer, à la faveur de la nuit, entre la Marne et la grande armée des coalisés, et vient joindre l'Empereur dans un village sous Berry-au-Bac. D'après un ordre dicté en sa présence au secrétaire des commandemens Fain, le 5 mars, signé de la main de l'Empereur, il fait une fausse démonstration à Mézy, passe brusquement sur le pont de Berry-au-Bac, précédé d'une cinquantaine de chevau-légers aux ordres du brave chef d'escadron Ambroise Skarzynski, qui s'y distingua, attaque en plaine, et culbute un ennemi plus de deux fois supérieur, le mène pendant deux lieues, l'épée dans les reins, jusqu'au village de Corbeny, lui enlève deux pièces de canon attelées, et fait prisonniers le prince Gagarin, un colonel des cosaques, le major Rosenbaum, plusieurs officiers de tout grade, près de trois cents hommes de différens corps de cavalerie, et cinq à six cents chevaux dont les hommes avaient trouvé moyen de s'échapper à la faveur des jardins et des broussailles. Placé sur les hauteurs de Berry-au-Bac avec sa lunette, Napoléon fut témoin de cette charge, et dans une lettre adressée au général Pac, il témoigna sa satisfaction de la conduite des lanciers polonais sous ses ordres, en l'autorisant à présenter au major-général les noms des officiers et soldats qui s'étaient particulièrement distingués. Plus de vingt obtinrent la croix d'officier et de chevalier de la Légion-d'Honneur, pour cette action éclatante. Le comte Pac, dont la division était alors, avec la cavalerie de la garde, sous les ordres du général Nansouty, vint faire son rapport à ce général, à Corbeny. Celui-ci approuva ses dispositions, en reconnaissant, avec la sincérité d'un loyal guerrier, qu'il n'aurait pas réussi

s'il avait suivi les ordres confus et contradictoires qu'on lui faisait passer de différens côtés, au moment même de cette brillante charge.

Le 6 mars, le comte Pac passa sous les ordres du prince de la Moskowa, et fit quelques charges heureuses à la bataille de Craonne. Les généraux Laférière, Letort, Grouchy, et le colonel Siemiontkowski avaient été grièvement blessés et forcés de quitter le champ de bataille. Le général Pac prit le commandement de toute la vieille garde à cheval et de plusieurs escadrons de vélites, résista vigoureusement, sur le plateau, aux efforts de l'ennemi, parvint à se maintenir sur ce point, qui était la clef de la position, et donna ainsi le temps à l'Empereur d'accourir en personne, avec la garde, pour décider le succès de cette journée. Le maréchal Ney loua hautement son courage et ses dispositions, et le général Drouot, arrivant bientôt avec l'artillerie de la garde, fut témoin des efforts du général Pac dans cette affaire meurtrière, où les lanciers polonais, et surtout la vieille garde à cheval, firent une perte énorme.

Le 8 mars au matin, placé sous les ordres du maréchal Mortier, il eut la main fracassée en enfonçant un carré russe, sous les murs de Laon, et fit, dans cette charge, quelques centaines de prisonniers. Rentré à Paris, par ordre de l'Empereur, on le vit, la veille de l'entrée des coalisés dans la capitale, combattre sur le plateau de la Villette, le bras en écharpe, à la tête de quelques gardes nationaux réunis à la hâte. Il fit charger les gardes prussiennes par un détachement des chevau-légers aux ordres du capitaine Zajonczeck, et se retira le dernier de cette position, que le général Sicard, avec sa division, avait déjà cru devoir évacuer.

Après la prise de Paris, le comte Pac se replia sur le Mans avec le dépôt et une partie de la division non montée; dès qu'il eut connaissance de l'abdication de Napoléon et de son départ de Fontainebleau, il envoya son aide-de-camp, le chef d'escadron Dowgialo, à M. de Talleyrand, et lui manda que, comme chef du corps de cavalerie auxiliaire, il croyait devoir lui rappeler qu'il était de l'honneur et de la loyauté du gouvernement provisoire français de stipuler auprès de l'autocrate de Russie amnistie générale, et libre retour dans leurs foyers, avec les honneurs de la guerre, pour les braves qui

avaient vaillamment secondé les Français dans cette lutte sanglante. Mais, sur ces entrefaites, le grand-duc Constantin envoya au général Pac l'ordre de réunir les troupes polonaises dans les plaines de Saint-Denis. Le général, jaloux de conserver son indépendance, et ne voulant pas, d'ailleurs, par sa résistance, nuire à ses compatriotes, qui trouvaient dans les promesses de l'empereur Alexandre l'espoir de la régénération future de la Pologne, adressa au grand-duc la réponse suivante :

« Monseigneur,

« Je viens de recevoir les ordres qu'il a plu à Votre Altesse Impé-
« riale de me faire donner ; et comme je ne doute nullement qu'ils
« ne soient parfaitement d'accord avec les intentions du gouverne-
« ment provisoire français, et à la connaissance du ministre de la
« guerre Dupont de Nemours, ne pouvant me rendre en personne,
« à cause de ma blessure, je viens de remettre le commandement au
« général de brigade Klicki, qui se rendra, au jour marqué, dans la
« plaine de Saint-Denis, etc., etc. »

Le comte Pac ne pouvait à cette époque suivre le conseil de quelques généraux de ses amis, qui l'engageaient à rester au service de la France. Son ame était trop vivement affligée des malheurs du grand homme sous les ordres duquel il venait de parcourir une brillante carrière. D'un autre côté, il éprouvait de la répugnance à entrer dans l'armée polonaise qui s'organisait sous l'arbitraire de son nouveau chef : il éluda donc toute proposition à cet égard, donna sa démission, et, dans le but de tourner vers d'autres objets son activité naturelle, il se rendit en Angleterre et en Écosse, pour se vouer entièrement aux recherches agronomiques. En conséquence il ramena dans son domaine de Dospuda un grand nombre d'Écossais, de mécaniciens, d'ouvriers habiles, à l'aide desquels il réussit à établir plusieurs colonies et une grande ferme expérimentale, qui fut visitée par le lieutenant du royaume Zajonczeck, en 1818, et dont l'agronome saxon Schmaltz donna dans ses ouvrages une relation intéressante.

Le comte Pac fut élu unanimement vice-président de la société agro-

nomique formée à Warsovie, et il eut la satisfaction de voir que ses efforts pour se rendre utile au pays ne restèrent pas sans imitateurs.

C'est à cette époque (1816) que survint entre le comte Pac et le prince Adam Czartoryski un duel qui fit beaucoup de bruit. Il eut lieu à l'occasion de la princesse Anne Sapieha, qui épousa depuis le prince Adam, blessé dans cette rencontre. Une réconciliation s'ensuivit entre les deux adversaires, et cimenta leur amitié, fondée sur une estime réciproque.

Depuis la restauration du royaume de Pologne, la voix publique et les vœux des membres du sénat appelaient le comte Pac à faire partie de cette première magistrature de l'État; mais Alexandre était prévenu contre lui, et bien que le sénat l'eût présenté trois fois à différentes époques, l'empereur s'obstinait toujours à rayer son nom de la liste des candidats; enfin il fut nommé sénateur castellan en 1825, à son insu et sans avoir brigué cette dignité ni à la cour ni auprès du sénat.

Quelque temps après son mariage avec la comtesse Caroline Malachowska, il fit un voyage en Italie, visita à Florence le marquis de Pazzi, famille dont il tire son origine; fit venir de ce berceau des arts des artistes habiles; rapporta un grand nombre d'antiquités, de tableaux et de statues, et même un buste demi-colossal, d'une grande valeur, dû au ciseau de Canova, et qui représente Hélène. Ces objets précieux ornèrent le vaste et élégant hôtel que le comte Pac possédait à Warsovie, et surtout un superbe édifice gothique qu'il érigea dans son domaine de Dospuda, et dont la description détaillée se trouve dans le *Tableau de la Pologne de* 1830.

Le comte Pac siégeait à la cour suprême composée de sénateurs, qui fut chargée de décider du sort des principaux membres des sociétés secrètes, accusés de haute trahison. Dans cette circonstance, comme à toutes les époques décisives de sa vie, il ne démentit pas ses principes, et se signala par l'indépendance de ses opinions et sa noble et fière résistance aux boutades du grand-duc. Se tenant autant que possible à l'écart des affaires publiques, il s'acquit, au plus haut degré, l'estime et la confiance de ses concitoyens : aussi, dès la nuit mémorable du 29 novembre 1830, il fut mis au nombre des

notables appelés à augmenter le conseil des ministres; et chargé immédiatement du commandement de la force armée, il monta à cheval, parcourut la ville, harangua les militaires et les habitans armés, parvint à rétablir l'ordre, et, par ses dispositions, mit la capitale à l'abri de toute surprise.

Membre du gouvernement provisoire, il fut le premier à proposer successivement l'organisation de la garde nationale, l'emploi de la faux pour le troisième rang de l'infanterie à défaut de fusils de calibre qui manquaient; enfin, le désarmement des troupes de la garde russe, commandée par le grand-duc.

La diète ayant déclaré la révolution pour nationale, le comte Pac fut nommé membre de la députation chargée de veiller aux intérêts de la patrie pendant la dictature. Depuis, lorsqu'on procéda à la nomination du président du gouvernement, il obtint le plus grand nombre de voix après le prince Czartoryski, et ses pressantes sollicitations pendant la séance purent seules empêcher ses collègues de le nommer membre du gouvernement. Le général préférait offrir son bras à la cause nationale, qui réclamait le secours de son expérience militaire, acquise à l'école du grand Napoléon. Dans ces graves circonstances, il fut le premier à souscrire et à déposer sur l'autel de la patrie le don de cent mille florins de Pologne.

Le souvenir de sa conduite passée et la popularité constante dont il avait joui, lui valurent l'offre de la dignité de régimentaire ou chef des troupes de nouvelle levée sur la rive droite de la Vistule; *puis celle de généralissime, après l'abdication du dictateur; mais l'état de sa santé ne lui permit pas d'accepter une tâche si laborieuse;* néanmoins, vers le commencement de février, au bruit de l'approche de l'armée ennemie, il rentra en activité, et reçut du gouvernement national le commandement de la première réserve, composée de quarante-huit bataillons d'infanterie dont il pressa l'organisation; ce qui ne l'empêcha pas, toutefois, de prendre part aux différens combats qui eurent lieu jusqu'à la bataille de Grochow.

Le général Pac, intimement convaincu que le salut de la patrie dépendait du prompt changement du général en chef, crut devoir conseiller, conjointement avec le général de division Uminski, l'élé-

vation du général Dwernicki ou du général Skrzynecki à ce poste éminent. Quoique un des plus anciens généraux de l'armée polonaise, il s'empressa de donner l'exemple de la subordination militaire, en venant prendre les ordres du nouveau généralissime, et fit avec lui, le 27 février, le premier travail d'organisation de cette réserve, sur laquelle reposait l'espoir de la nation.

Employé, au commencement de mars, avec le corps d'observation de neuf mille hommes de nouvelle levée, à la défense de la rive gauche de la Vistule, il fit construire à *Potycze* un pont qui fut plus tard d'un grand service à l'armée, dans sa retraite commandée en personne par Skrzynecki.

Son infatigable activité et ses démonstrations contribuèrent à rendre nuls, pendant près de deux mois, les grands et laborieux préparatifs que faisait le maréchal Dybitsch pour le passage du fleuve. Le comte Pac prit part aux avantages obtenus par la grande armée, en achevant de brûler et de détruire tous les radeaux, embarcations et moyens de transport éparpillés sur un espace de quarante lieues le long du cours de la Vistule ; puis, passant brusquement ce fleuve, il vint couvrir et assurer la droite de l'armée; et, tout en se conformant aux ordres supérieurs qui lui intimaient de rester sur la défensive et de ne pas se commettre, il parvint, par des avantages obtenus dans les surprises de nuit, et quelques engagemens partiels auprès de Roża, Rossy, Modrzyca, Kock, au but qu'il s'était proposé, de harceler l'ennemi et d'aguerrir ses jeunes soldats, qui, dans chaque rencontre, rivalisaient d'intrépidité avec les vieilles bandes.

Lorsque la réserve active de la grande armée fut réunie et composée d'une division d'infanterie d'élite, de six régimens de cavalerie, et de quarante-cinq pièces d'artillerie, le général en chef en confia le commandement au général comte Pac. — Les généraux Malachowski, Boguslawski et Wengierski de l'infanterie; Skarzynski, Kicki, Dembinski, Wonsowicz de la cavalerie; les colonels Pientka et Bem, de l'artillerie, firent partie du corps de réserve. C'est alors que le général Pac, fatigué de voir l'armée consumer un temps précieux dans une inaction nuisible à la cause commune, au camp de Jendrzejewo, et profitant du franc-parler que lui donnait sa position

comme sénateur et comme ancien général, il conseilla hautement d'attaquer les gardes russes, qui arrivaient par la chaussée de Kowno, la position centrale du général en chef lui permettant de les combattre avec tous les avantages possibles.

Plusieurs sénateurs furent promus à la dignité de palatins par la diète. Le sénateur castellan Pac obtint le plus grand nombre de voix: cette marque de la confiance et de l'estime de ses concitoyens lui fut donnée peu de jours avant la mémorable journée d'Ostrolenka, où il allait sceller de son sang son dévouement à la cause nationale.

Le corps du général Lubienski, pressé par le maréchal Dybitsch, venait de repasser sur la rive droite de la Narew sous Ostrolenka; le général Pac, dont la réserve bivouaquait, par ordre supérieur, à une demi-lieue, incertain si les dispositions du général en chef pourraient être exécutées, vu la faiblesse de la garnison d'Ostrolenka, s'y porta de sa personne. Il s'aperçut que l'armée se trouvait en danger imminent d'être surprise; car l'ennemi, après avoir brusquement occupé la ville, débouchait déjà sur le grand pont que les sapeurs avaient abandonné sans le détruire. A l'instant même il courut à la batterie qui en défendait l'entrée; mais la supériorité de l'artillerie ennemie l'avait en partie démontée et réduite au silence. Alors il mit pied à terre, et n'ayant que les débris d'un bataillon à opposer aux Russes, il se précipita, baïonnette en avant, à l'entrée du pont, et s'efforça vainement avec cette poignée de braves d'arrêter les progrès de la colonne ennemie, sous un feu roulant de mitraille et de mousqueterie.

Sur ces entrefaites, la 3e division d'infanterie, commandée par le général Malachowski, faisant partie du corps de réserve aux ordres du général Pac, était accourue la première sur ce champ de bataille inattendu. Le général, sentant combien il importait de refouler au delà de la Narew plusieurs bataillons que l'ennemi était parvenu à faire passer sur la rive droite, ordonna une nouvelle attaque à la baïonnette, et conduisit en personne le deuxième et troisième bataillon des *Enfans de Warsovie* contre les masses moscovites; mais tandis que, malgré ses efforts obstinés, l'action restait indécise, il reçut deux coups de feu qui le forcèrent de quitter le champ de ba-

taille, emportant le regret de n'avoir pu atteindre son but, et de ne pouvoir rester témoin des actions d'éclat de son corps d'armée. Toutefois son courage, ses dispositions et sa défense opiniâtre, avaient donné le temps aux différens corps éparpillés de se réunir.

A la suite de cette sanglante journée, le comte Pac quitta l'armée: mais les dangers de plus en plus menaçans de la Pologne l'arrachèrent promptement à ce repos qui lui pesait, et, sans attendre que ses blessures fussent cicatrisées, il se mit à la disposition du généralissime, qui lui envoya le chef d'état-major Lubienski, en le prévenant que le même corps de réserve active allait passer sous ses ordres.

Mais les événemens politiques ayant amené la chute de Skrzynecki avant que le général Pac en pût prendre le commandement, le nouveau président du gouvernement, Krukowiecki, fit marcher inopinément la cavalerie de ce corps avec l'expédition du général Ramorino, et la division d'infanterie fut mise sous les ordres du général Dembinski, en indemnité de son commandement en chef de quelques jours, dont il s'était vu presque immédiatement forcé de se désister.

Sur ces entrefaites, le maréchal de la diète, comte Ostrowski, accompagné de son frère le palatin, organes des chambres réunies, se rendirent à l'hôtel du général Pac pour lui proposer le commandement en chef de l'armée; mais ce dernier s'y refusa formellement, ne voulant pas se charger d'une si haute responsabilité, lorsque l'ineptie, une coupable inaction et les fautes sans nombre commises jusqu'alors, ne laissaient aucune chance de succès.

Néanmoins le comte Pac continua provisoirement à servir son pays dans l'état-major général, assista en personne aux combats meurtriers livrés sous les murs de Warsovie, se retira avec l'armée à Modlin, Plock et Rypin, où il donna sa démission la veille du jour où le corps de Rybinski entra en Prusse, et se dirigea vers la France.

Convaincus de son inaltérable patriotisme et de son dévouement sans bornes à la cause nationale, ses frères d'armes lui ont gardé leur confiance, et, dans leur exil même, ils ont témoigné encore l'intention de le voir à leur tête. Quelques jours après son arrivée à Paris il reçut une nouvelle preuve de l'estime et de l'affection de l'armée,

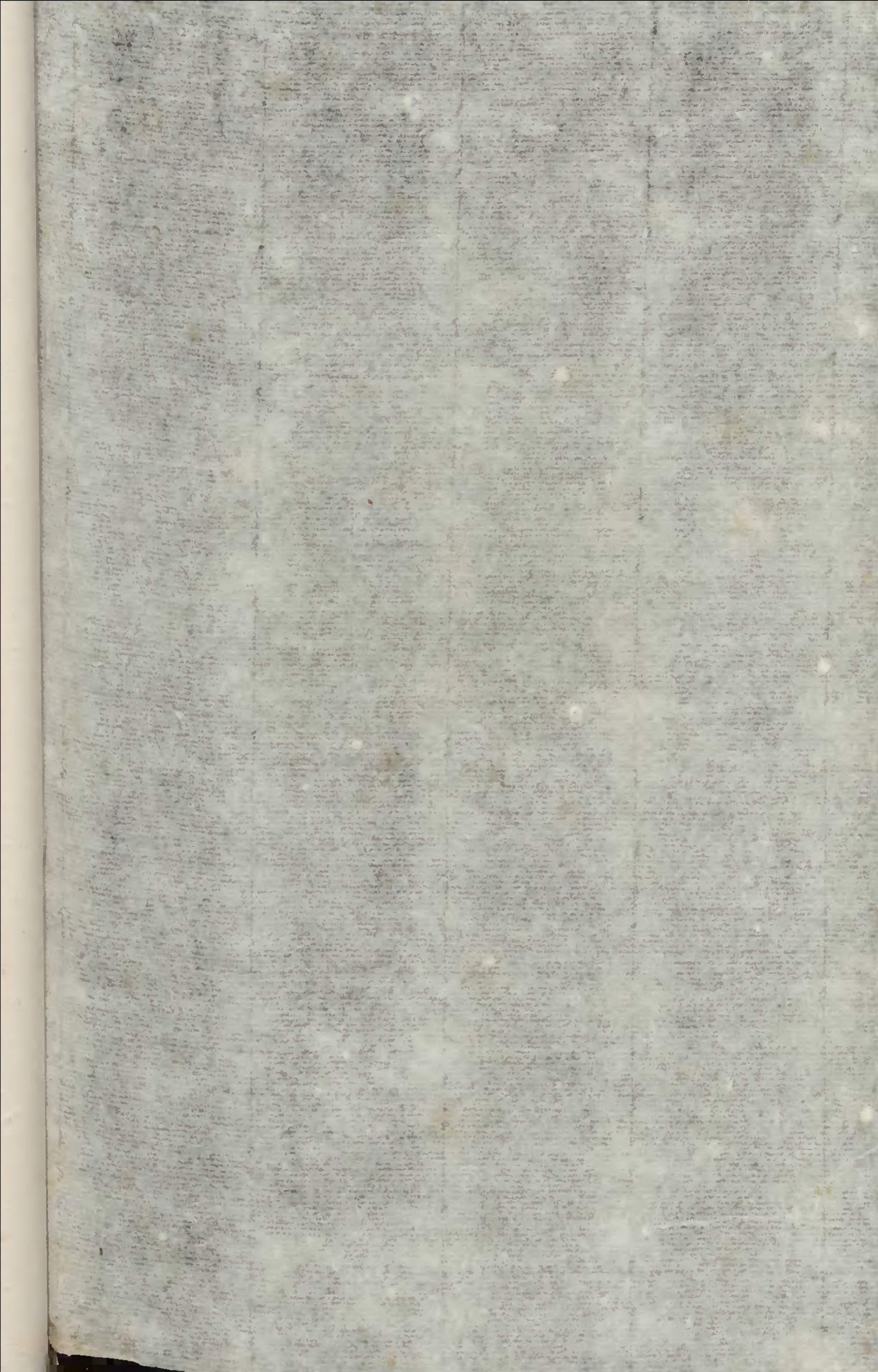
qui, par l'organe des généraux Rybinski, Bem, et du chef d'état-major Lewinski, lui confiait son avenir et le soin de lui ménager un asile sur cette terre hospitalière.

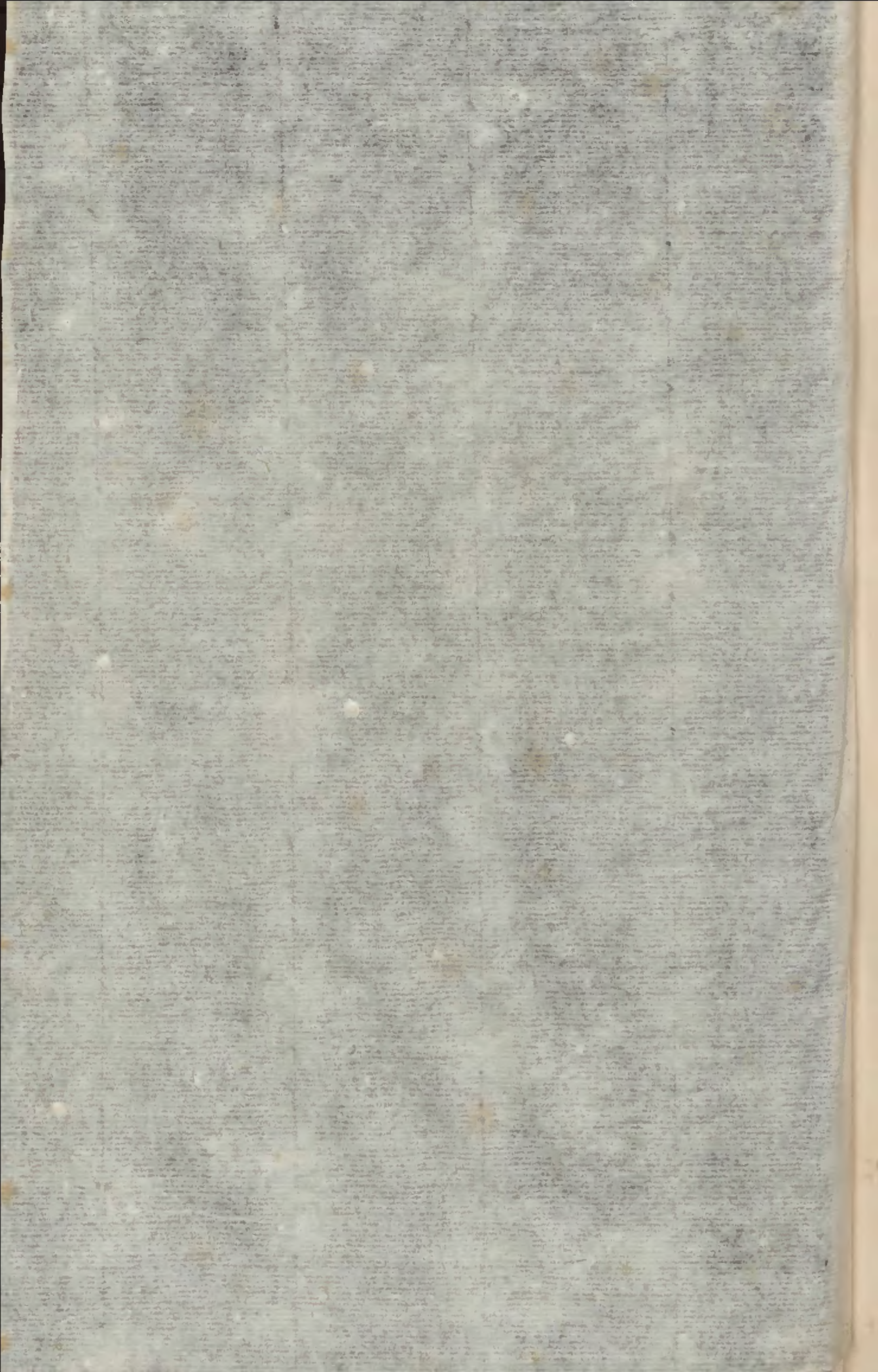
Au milieu de tant de circonstances graves et délicates, au plus fort du déchaînement des passions politiques, la conduite du comte Pac, pleine de droiture et de désintéressement, fut toujours respectée par les différens partis et par la presse périodique.

Après avoir pris part aux actes les plus mémorables de la diète et sacrifié à son pays une fortune de plusieurs millions, il est sorti de la lutte, conservant son honneur intact, avec la conscience d'avoir rempli son devoir comme citoyen, comme militaire et comme membre de la représentation nationale.



Zan





THOMAS ZAN.

ZAN (THOMAS) naquit d'une famille noble en Lithuanie, dans le palatinat de Nowogrodek, vers l'an 1791. Jeune encore, il fut envoyé, avec ses quatre frères, au gymnase de Minsk, qu'il quitta en 1813 pour passer dans les écoles du district à Molodeczno. Dès cette époque, Zan avait compris la puissance de l'esprit d'association, et il avait cherché à l'introduire parmi ses camarades. Par ses soins, une société s'était formée, dont le but était de nourrir le vieux patriotisme polonais. Les élèves qui en étaient membres se donnaient tantôt rendez-vous au sein de la campagne, pour y chanter en chœur des hymnes nationales; tantôt, simulant une guerre, ils se formaient en bataillons, et préludaient, par une lutte feinte, à des combats plus sérieux. Zan était le chef et l'âme de ces jeux significatifs : ici, chef des chœurs; là, généralissime. Ce fut lui qui, pour tromper la surveillance des instituteurs, imagina de donner aux siens des noms mythologiques, et il prit l'initiative en adoptant celui d'*Apollon*[1].

En 1815, Zan quitta Molodeczno pour se rendre à l'université de Wilna. Fils de parens peu fortunés, il se vit obligé d'être à la fois élève dans les cours, et instituteur d'un neveu de Kasimir Kontrym, et plus tard des fils du président Jean Chodzko. Dans cette nouvelle période de sa vie, l'ascendant que le jeune patriote devait exercer sur tout ce qui l'approchait, se révéla d'une manière bien caractéristique.

[1] Ce fut là qu'il se lia d'intime amitié avec M. Léonard Chodzko, auteur des *Légions Polonaises en Italie*, auquel je dois la plus grande partie des renseignemens consignés dans cette notice.

L'université de Wilna attirait autour de ses chaires toute la jeunesse de la Lithuanie, de la Samogitie, de la Russie-Blanche, de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, vieilles provinces de la Pologne, dont les enfans avaient soif d'unité et de nationalité. Zan comprit la force de pareils élémens; il chercha à les lier ensemble dans une association. Reçu maître en philosophie, il acquit une influence sans bornes sur ses condisciples, et fonda une société philantropique dont il fut nommé président à l'unanimité. Bientôt il sentit qu'il y avait là un rôle à jouer pour lui, politique à la fois et social, rôle d'amélioration et de progrès; et, résolu de s'y dévouer, il voulut toujours rester simple étudiant au milieu de ses compagnons qui l'aimaient comme leur doyen et l'écoutaient comme leur maître. Mille jeunes gens au moins fréquentaient alors les cours de l'université; les uns riches, les autres pauvres; les uns de haute, les autres de petite naissance. Pour fondre en un seul corps des caractères et des rangs si divers, il fallut opérer par la conviction une grande réforme morale, rapprocher des hommes que des préjugés séparaient, les maintenir tous sous le niveau d'une égalité fraternelle, enfin les rallier dans un but commun, celui de l'amour des lettres et de la patrie.

Pour effectuer de si nobles projets, Zan chercha d'abord sur quelles bases il poserait une association qui ne donnât point ombrage au gouvernement; il tourna d'abord les yeux vers les universités allemandes; mais aimant mieux créer qu'imiter, il fonda, en 1820, la société des *Frères rayonnans*, en médita, en rédigea seul les statuts qui furent approuvés par le recteur de l'université, Simon Malewski, et par l'évêque Kundzicz.

La société prospéra; mais, comme d'usage, la prospérité amassa sur elle des haines jalouses. Une autre association se forma, dite des *Anti-rayonnans,* qui, ne trouvant pas des armes meilleures, usa de la calomnie à l'égard de Zan et de ses adeptes. Les *rayonnans* furent accusés par leurs adversaires d'avoir outragé la religion dans leurs chants et dans leurs écrits. La chose fut portée d'abord devant l'évêque Kundzicz, et parvint aux oreilles du gouverneur général russe Rimski Korsakoff, qui en référa au recteur Malewski. Ce dernier ordonna la dissolution de la société.

Alors, ne pouvant réaliser ses plans favoris d'une manière ouverte, Zan les poursuivit dans le mystère. Du noyau de la société des *Rayonnans*, il forma l'association secrète des *Philarètes* (Amis de la vertu). Elle se subdivisa en sept sections tirées des sept couleurs de l'arc-en-ciel. Un comité particulier de vingt membres, qui exerçait sur le reste de la société une influence et une suprématie occultes, prit le nom de comité des *Philomates*. Une fois organisée, la société prit un développement immense. L'étude de la langue polonaise, les progrès dans les sciences et dans les arts, les travaux sectionnaires, formaient la base de l'organisation des *philarètes*.

Au moyen d'une cotisation, on parvint à créer une bibliothèque et un fonds commun pour l'usage des sociétaires. Grâce à ce secours, François Malewski et Marjan Piasecki purent être envoyés à l'étranger, aux frais de l'université, pour se perfectionner, l'un dans le droit naturel, le second dans l'économie politique. Joseph Jezowski ouvrit, pour ses condisciples, un cours public d'hodygésie; Joseph Kowalewski donna des leçons particulières de langue latine; Fortuné Jurewicz traitait la zoologie. Ceux qui primaient dans les cours de physique, de chimie et de mathématiques, se faisaient répétiteurs gratuits. Ainsi, la jeunesse qui affluait à Wilna, trouvait dans l'association des ressources morales et un lien de famille. Un comité typographique venait d'être créé pour réimprimer les classiques polonais, et les établir à très bas prix pour qu'ils devinssent populaires; on allait même publier un journal scientifique, où chacun des membres aurait pu consigner le fruit de ses travaux et de ses recherches.

Mais après deux ans d'une existence active et brillante, la société secrète allait à son tour échouer devant la délation et la calomnie. Antoine Wyrwicz, professeur de mathématiques, en dénonça l'existence au prince Adam Czartoryski, curateur de l'université et alors de passage à Wilna. Le prince, quelque bien porté qu'il fût pour de studieux élèves, ne pouvait pas se dispenser de nommer une commission pour constater le fait; mais il eut le soin de confier l'enquête à l'excellent professeur Boïanus, qui, après un court interrogatoire, déclara qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre; mais, ne voulant compromettre personne, les philarètes et les philomates résolurent de

dissoudre spontanément leurs associations. Une séance extraordinaire fut tenue sous la présidence de Thomas Zan, où tous les écrits furent livrés aux flammes, et où les membres, après s'être fait les adieux les plus touchans, jurèrent de ne jamais trahir le secret de la société. Elle fut dissoute au printemps de 1822.

Ainsi cessèrent la cause et le prétexte de toute persécution. Toutefois un incident, puéril par lui-même, ne tarda pas à soulever de plus terribles orages. Au mois de mai 1823, dans un des cours du gymnase de Wilna, Michel Plater, élève de la 5e classe, s'amusa à crayonner sur les murs de la salle d'études : *Vive la constitution du 3 mai* 1791! Il ne fallut rien de plus que cette espiéglerie pour allumer toutes les colères du professeur russe Ivanowitsch Ostroffskoï. A l'instant même il courut chez le gouverneur Korsakoff, où il commenta cet événement à sa guise et lui donna la tournure d'un complot. Averti du fait, le grand-duc Constantin envoya sur les lieux, comme commissaire, Novossiltzoff, qui chercha des coupables et en trouva. Cinq écoliers du gymnase furent envoyés dans l'armée comme simples soldats, et Plater fut sévèrement puni.

Mais cette petite rigueur exercée sur des écoliers n'était que le prélude de persécutions plus générales. Dans l'intervalle des vacances, on multiplia les visites dans les domiciles des étudians, et le hasard fit qu'on trouva chez Jean Jankowski une liste des membres qui composaient, en 1820, la société de littérature et de morale du gymnase de Swislocz. Cet indice insignifiant suffit pour colorer un système d'arrestations; Jankowski fut mis en prison, et Zan lui-même se vit jeter dans un cachot au retour d'un voyage qu'il venait de faire avec Jean Chodzko. On l'interrogea, on le pressa de questions; mais, n'ayant rien obtenu de lui, on l'élargit; alors on revint à Jankowski, espérant de lui plus de faiblesse et moins de tenacité. En effet, Jankowski parla, révéla l'existence de la société des Philarètes, nomma d'abord Zan, Czeczott, Jezowski, Adam Mickiewicz, si célèbre depuis par ses poésies, qui furent incarcérés le 23 octobre 1823; puis, pressé de nouveau, il finit par dénoncer, au hasard, tant d'individus, que dans les journées des 1er et 2 novembre, presque tous les étudians de l'université furent arrêtés et entassés dans les

prisons, dans les couvens et dans quelques édifices de la ville. D'autres mandats partirent de Wilna pour saisir ceux qui alors habitaient la province, et un de ces arrêts alla même frapper à Berlin François Malewski, qui se rapprochait de sa patrie après son voyage scientifique.

Tous ces détenus, interrogés avec instance et séparément, nièrent l'existence d'une société quelconque. Six mois durant on prolongea l'instruction qui n'avait rien fourni de concluant, lorsque Zan, désespéré de voir tant de personnes compromises, résolut d'assumer sur lui l'entière responsabilité et de se sacrifier seul pour tous ses collègues. Dans un écrit signé, il se déclara l'instigateur et le chef de la société des Philarètes, déroula au long l'origine, le but et les travaux de cette institution, réclamant pour lui seul la peine qui menaçait tous ses camarades. Les agens russes se saisirent de cet aveu; toutefois ils ne trouvèrent pas des juges assez dociles pour condamner en masse des jeunes gens dont le but et les intentions étaient honorables et pures. Plusieurs prisonniers furent élargis; mais dans l'intervalle, on avait circonvenu l'empereur Alexandre; on avait réussi à lui faire voir, dans une société purement littéraire, une ligue politique, et un décret arriva bientôt à Wilna, qui destituait quatre professeurs de l'université, et frappait onze philomates et neuf philarètes.

Ce décret, daté du 14 septembre 1824, déclara les prévenus coupables du crime *d'avoir voulu propager l'insensée nationalité polonaise dans les provinces de la Pologne russe*, et les condamna à l'exil en Sibérie. Zan fut envoyé à Orenbourg sur les confins de l'Asie russe, et les autres se virent distribués dans diverses résidences. Les onze philomates ainsi condamnés sont : Thomas Zan, Jean Czeczott, Adam Suzin, François Malewski, Joseph Jezowski, Théodore Lozinski, Adam Mickiewicz, Jean Sobolewski, Joseph Kowalewski, Onuphre Pietraszkiewicz, Vincent Budrewicz. Les neuf philarètes sont : Nicolas Kozlowski, Jean Heydatel, Jean Krynicki, Félix Kolakowski, Jean Wiernikowski, Cyprien Daszkiewicz, Hilaire Lukaszewski, Jean Michalewicz et Jean Jankowski. Les professeurs destitués furent : Joachim Lelewel, Michel Bobrowski, Ignace Danilowicz, Kasimir Kontrym et Joseph Goluchowski.

Outre cette longue liste de victimes, une foule d'écoliers et d'étu-

dians, dont les noms ne figuraient pas dans le décret impérial, furent condamnés à servir dans l'armée moskovite comme simples soldats, et plusieurs trouvèrent la mort devant les murs de Braïlow ou de Warna dans la campagne de 1828-1829 contre la Turquie et contre la Perse. Les autres furent rendus à leurs familles, mais à la charge par elles de payer tous les frais de justice occasionés par la recherche des sociétés secrètes.

Quant aux intrigans, dont les calomnies avaient perdu tant d'innocens, les récompenses impériales plurent bientôt sur eux. L'instigateur principal de ces scènes principales, Novossiltzoff, fut nommé curateur à la place du prince Czartoryski; Venceslas Pelikan devint recteur à vie; Baïkoff, Auguste Becu, Botvinko, Lavrinovitsch, Schlikoff, se virent récompensés en raison de la violence qu'ils avaient déployée contre de faibles élèves. Mais bientôt, à défaut de la justice humaine, la vengeance divine s'appesantit sur ces monstres : Baïkoff mourut, peu de mois après, d'apoplexie foudroyante; Lavrinovitsch succomba à une maladie cruelle, Becu fut tué d'un coup de foudre, et Botvinko n'échappa à la mort qu'après des souffrances horribles.

Par un surcroît d'illégalité barbare, Thomas Zan, qui, d'après la teneur même de son arrêt, devrait aujourd'hui être rendu à sa patrie et à ses amis, se trouve encore renfermé dans la forteresse d'Orenbourg. On a allégué pour prétexte à cette rigueur arbitraire, que le nom du jeune étudiant s'était trouvé mêlé de nouveau dans l'affaire de la société patriotique de Varsovie, et qu'on le retenait dans l'exil par mesure de sûreté.

Quoi qu'il en soit, Zan n'a plus reparu, et les circonstances actuelles ne sont pas de nature à faire espérer de le voir reparaître. Oh! si la nouvelle de la dernière révolution polonaise a retenti jusque dans ses déserts, combien sa belle âme aura battu d'espérance et de joie! Combien surtout il aura eu d'orgueil à savoir quelle part y a prise la Lithuanie, pour laquelle, lui aussi, s'est sacrifié avant tous! Si quelque lettre, si quelque feuille échappée à ses geôliers, est venue lui raconter les hauts faits d'armes de ses amis, de ses compa-

gnons, de ses disciples, quel baume sur ses blessures de l'exil, quel lumineux rayon dans sa solitude!

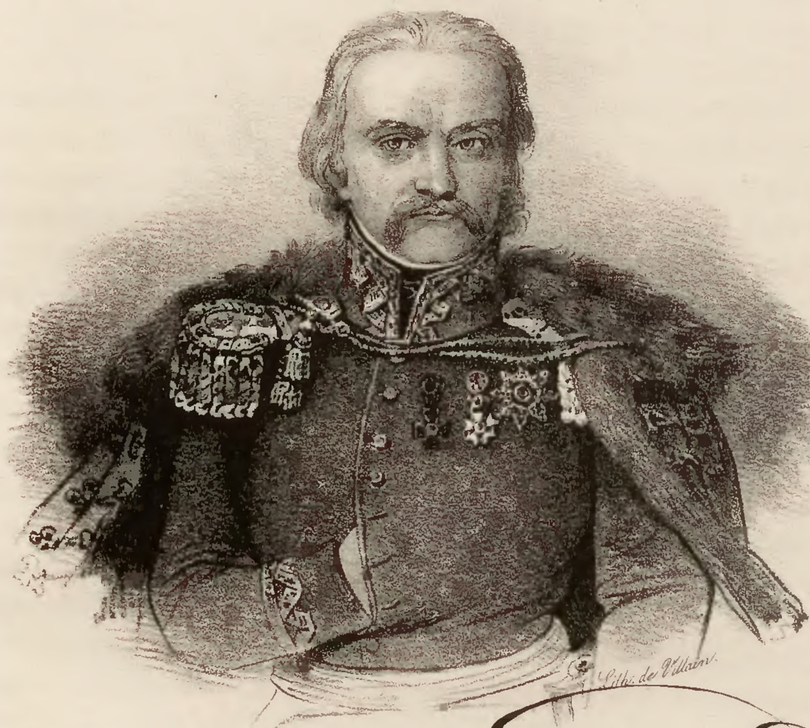
Car, il faut le dire, l'élan, le concours que la révolution polonaise a trouvé en Lithuanie, c'est à Zan qu'on le doit en partie, c'est Zan qui en avait laissé le germe. Sans doute il trouva dans la jeunesse lithuanienne, si pleine de sève et d'activité, de merveilleuses dispositions à seconder ses vues de réforme; mais il fallait encore avoir une grande force d'exemple et une grande énergie de volonté pour donner à ces esprits ardens une direction utile et sérieuse. C'est ce que fit Zan. Il rappela à ses camarades que l'abrutissement de la jeunesse polonaise entrait pour beaucoup dans le système politique de la Russie, et que, pour lutter contre une influence semblable, il fallait avoir le désir et l'énergie d'apprendre. Quand cette pensée fut devenue un pivot d'association, la régénération de la Lithuanie fut accomplie; car l'étude crée des races intelligentes, et l'intelligence est le plus actif mobile du patriotisme.

Ainsi, quoiqu'absent de la dernière lutte, Zan fut un des héros du beau mouvement de 1830, dont il avait, dix ans à l'avance, préparé les élémens. Plus d'une fois son souvenir fut invoqué au milieu de cette grande crise; et comme en France, où le rôle d'appel garda si long-temps le nom du premier grenadier Latour-d'Auvergne, même après sa mort, dans l'insurrection lithuanienne, quand l'on demandait quel était le premier soldat, le premier patriote de la contrée, toutes les voix répondaient : « Zan ! »

gnons, de ses disciples, quel baume sur ses blessures de l'exil, quel immense espoir dans sa solitude!

Car, il faut le dire, l'idée, le mouvement que la révolution polonaise a trouvés en Lithuanie, c'est à Zan qu'on le doit en partie; c'est Zan qui en avait laissé le germe. Sans doute il trouva dans la jeunesse lithuanienne, si pleine de sève et d'activité, de merveilleuses dispositions à recevoir ses idées de réforme; mais il fallut encore avoir une grande force d'exemple et une grande énergie de volonté pour donner à une époque entière une direction aussi exclusive. C'est ce que fit Zan. Il ne faut donc pas s'étonner que l'affranchissement de la jeunesse polonaise entrait pour beaucoup dans le système politique de la Russie, ce qui, peut-être même, semblait assez semblable; il fallut avoir le tsar et l'empereur d'Allemagne. Quand cette jeunesse fut devenue un péril, l'insurrection, la régénération de la Lithuanie fut accomplie par l'ardente élite des races intelligentes, et l'intelligence est le plus actif mobile du patriotisme.

Ainsi, quoique absent de la dernière lutte, Zan fut un des héros les plus honorés de 1830, dont il avait, dix ans à l'avance, préparé les éléments. Plus d'une fois son nom fut invoqué au milieu de cette grande crise; et comme en France, où le rôle d'appel garda le nom du premier grenadier La Tour-d'Auvergne, même après sa mort, dans l'insurrection lithuanienne, quand l'on demandait quel était le premier soldat, le premier patriote de la contrée, toutes les voix répondaient : Zan!



J. SIERAWSKI.

JULIEN SIERAWSKI.

SIERAWSKI (Julien) naquit à Krakovie en 1777, et fut élevé dans l'université de cette ville. Cette école était célèbre alors : elle comptait au nombre de ses professeurs Sniadecki, Soltykowicz et Przybylski, et donnait aux études une tendance militaire qui laissait aux élèves le choix entre la carrière des armes et les professions civiles.

Poussé par de tels maîtres, Sierawski se distingua bientôt entre tous ses condisciples, et, devenu leur instructeur, il monta par ce seul fait au rang d'officier, rang qu'il avait dès-lors le droit de conserver dans l'armée en vertu d'un décret du roi Stanislas-Auguste, régnant alors.

Cependant la révolution polonaise de 1794 ayant éclaté, Sierawski, impatient de servir sa patrie sous l'illustre Kosciuszko, oublia ses droits au commandement, et alla s'offrir comme volontaire. A l'instant même il fut placé dans les rangs comme sous-officier du génie, et reçut l'ordre d'aller travailler aux fortifications des faubourgs de cette ville.

Dans le cours de cette guerre, il assista à la bataille de Raclawicé, où il signala son courage, et à celle d'Opatow, où il reçut un coup de feu à la jambe.

Plus tard, employé pendant le siége de Warsovie à fortifier Wola, il fut détaché de là comme lieutenant du génie pour aller, sous les ordres du général Woyczynski, disputer au général russe Guenta, le passage de la Narew. Les batailles de Rozanna, Markow et Ostrolenka, le virent encore faire ses preuves. Plus tard, envoyé par le général Grabowki jusqu'à Wyszograd à la tête d'un détachement considérable de chasseurs à pied, il soutint une guerre de partisans contre toute la cavalerie de Cyeyanow.

Cependant les jours de désastre venaient d'arriver : Kociuszko

vaincu avait jeté le cri de désespoir, *finis Poloniæ*, et Sierawski, tombé au pouvoir d'une horde de cosaques, fut conduit comme prisonnier à Grodno. Là, vainement le général russe Cicyanow offrit-il au jeune officier du service et de l'avancement; Sierawski déclara qu'à l'exemple de Kociuszko, il préférait l'exil en Sibérie à des avantages qui le déshonoreraient. Le général russe comprit cette noble fierté, et renvoya Sierawski après l'avoir comblé d'égards.

Tout espoir semblait alors anéanti pour la Pologne; et pourtant une poignée de braves résolut de tenter encore quelque chose pour sa résurrection. Les débris de l'armée polonaise se reformaient en Valachie, où ils avaient été reçus avec une sincère hospitalité; Sierawski alla les rejoindre en dépit de toutes les instances contraires. Il eut le temps de prendre part à quelques escarmouches sous les ordres du général Denisko. Envoyé en reconnaissance sur les bords du Dniester à la tête de trois cent soixante cavaliers, il traversa ce fleuve à la nage, et, parvenu sur la rive opposée, mit en fuite avec sa faible troupe un escadron de cuirassiers russes. Mais bientôt le dernier espoir de l'indépendance nationale s'évanouit; ce qui restait de Polonais fut dispersé devant les forces de nos ennemis.

Il fallut se réfugier dans les états du grand-seigneur, et Sierawski reçut du général Denisko une mission pour Constantinople. Là, ayant appris de la bouche de l'ambassadeur français que des légions polonaises se formaient en Italie, il s'embarqua à l'instant même sur un navire ragusais. Capturé en route par des frégates algériennes, il fut conduit à Tunis, et ne dut sa liberté qu'à l'intervention du consul français; enfin, après avoir passé par les chances de l'esclavage et du naufrage, il débarqua sain et sauf dans le port de Livourne.

Arrivé à Pesaro, il se présenta au général Dombrowski, qui le nomma d'abord commandant de place à Calli, puis adjudant-major de la deuxième légion polonaise. En cette qualité, il assista, sous les ordres du général Wielhorski, à toutes les batailles qui se livrèrent en 1797 dans les environs de l'Adige. Renfermé dans Mantoue, il prit part à sa mémorable défense, et y reçut plusieurs blessures.

En 1799, il vint à Paris, où le général Kniaziewicz lui confia l'organisation des compagnies de grenadiers de la nouvelle légion du

Danube cantonnée à Phalsbourg, Metz et Strasbourg, et Sierawski déploya dans cette mission un zèle et un dévouement infatigables.

En 1800, la légion étant complète, Sierawski figura dans plusieurs affaires d'avant-postes à Kelh et à Offenbach; puis, dans la division du général Delaborde, où, placé dans la première ligne du blocus de Philipsbourg, il eut jusqu'à six bataillons sous ses ordres. A la bataille de Francfort-sur-Mein, comme à celle de Hohenlinden, il donna des preuves du plus beau courage, et fut nommé chef de bataillon par le général Moreau.

Sur l'ordre de ce dernier, il franchit la Saltz près de Laufen, enleva les avant-postes placés à la tête du pont, prit deux étendards dans le quartier-général du prince Ferdinand, et coupé de tout renfort par suite de l'incendie du pont, il marcha vers Saltzbourg, pendant que le général Rochambeau attaquait la ville par le côté opposé. Cette manœuvre hardie eut un plein succès. Avant l'arrivée de l'armée, Sierawski avait arrêté les transfuges de la garnison, et s'était emparé d'une douzaine de pièces d'artillerie.

En 1801, la légion du Danube ayant reçu la mission d'occuper la Toscane, le chef de bataillon Sierawski fut nommé commandant de la place de Livourne, où son mérite et sa probité furent appréciés par le général Murat. Envoyé de là à l'île d'Elbe avec son bataillon, il commanda, sous le général Vatrin, l'aile droite de la ligne qui bloquait Porto-Ferrajo. Quand la flotte de Varren effectua son débarquement, de concert avec la 66e demi-brigade, Sierawski cerna, dans une agression nocturne, un corps anglais, et lui fit prisonniers trente-trois officiers et près de quatre cents soldats. A quelques jours de là, il battit la légion de Condé qui bloquait le fort de Porto-Longone, et l'honneur de cette affaire resta tout entier aux troupes polonaises, même dans la rapport officiel du général Vatrin.

Dans les années qui suivirent, aucun fait d'armes important ne marqua la carrière de Sierawski. Tour à tour en garnison à Livourne, à Marseille et à Paris, puis envoyé en Pologne pour une mission du gouvernement, il se trouvait en 1805 à Munich et à Nuremberg, où s'organisait la nouvelle légion de la Vistule sous les ordres du général Wolodkowicz.

En 1806, la campagne s'étant ouverte, il arriva à Posen avec les 1er et 2e régimens d'infanterie polonaise, qui faisaient partie de l'armée de Napoléon. Ces braves troupes auxiliaires prirent part à l'affaire de Dirschau et à plusieurs combats qui se livrèrent aux environs de Dantzig. La campagne finie, Sierawski fut nommé colonel du 6e d'infanterie et chevalier de l'ordre militaire polonais. Celle de 1809 ne le laissa pas inactif : à la tête de son régiment, il figura dans les batailles de Radzimin et de Gora, et fut chargé d'occuper et de défendre Sandomierz, que l'archiduc Ferdinand d'Autriche attaqua trois fois vivement dans sa retraite de Warsovie. Sa conduite à cette époque lui valut la croix de la Légion-d'Honneur.

A trois années de là, en 1812, toujours colonel du 6e polonais, il se montra si bien au siége de Bobroysk et à Borysow, que l'Empereur le nomma lui-même général de brigade. Dans ce grade, il fit la campagne de 1813, se signala aux batailles de Gabel et de Leipsig, et reçut de Napoléon la croix d'officier de la Légion-d'honneur. Déjà blessé à l'épaule, quelques mois auparavant, à l'affaire de Studzienki, il le fut encore dans la campagne de 1813.

Se trouvant à Paris en 1814, il fut chargé par le ministre de la guerre d'organiser une nouvelle légion polonaise à Tours ; mais les circonstances et le manque d'armes firent avorter cette mission.

Quand la capitale française fut tombée au pouvoir des troupes alliées, Sierawski reprit la route de Warsovie avec les débris mutilés de l'armée polonaise. De 1815 à 1817, il y figura à la tête de l'instruction des bataillons modèles, commanda ensuite la garde à pied, et fut nommé par l'empereur Alexandre chevalier du grand ordre de Saint-Stanislas, et chef d'un régiment de grenadiers, auquel fut incorporé un régiment de chasseurs. Dans ce poste, Sierawski se conduisit de telle sorte qu'il attira sur lui les défiances du grand-duc Constantin. L'attachement du soldat à leur général était toujours suspect à ce proconsul, surtout quand il ne trouvait pas dans l'officier qui se le conciliait ce servilisme et cette corruption dont il voulait faire un système dans les rangs polonais. Persécuté pour ce motif honorable, Sierawski offrit à plusieurs reprises sa démission dans le courant de l'année 1818 : en même temps il demandait son congé et un passeport pour les

États-Unis d'Amérique; mais l'empereur Alexandre, pour punir sans doute ce loyal militaire de ce qu'il préférait son honneur à un grade de général aux gardes, au lieu d'accéder à sa demande, le nomma commandant du fort de Modlin, qui, démoli alors et abandonné, était regardé par les Russes comme une Sibérie polonaise. Sierawski se rendit dans sa nouvelle résidence; mais là encore il trouva le moyen de mécontenter les susceptibilités moscovites, et de se rendre utile à la cause nationale. Résistant aux ordres du grand-duc, il traitait avec humanité les prisonniers coupables de patriotisme, et suivait à leur égard les articles du code pénal militaire, et non le régime du bon plaisir et de l'arbitraire familier à Constantin. Cette conduite lui attira de nouvelles persécutions : il fut rappelé à Warsovie, où il arriva malade, et où il resta, depuis 1820 jusqu'au 29 novembre 1830, en butte à toutes sortes de vexations, et sous la surveillance de la police.

Quand la révolution éclata, à l'instant même Sierawski se trouva à cheval; mais arrêté par un détachement russe, il ne dut sa liberté qu'à la précipitation que les Russes mirent à évacuer la ville. A peine échappé des mains de l'ennemi, il se réunit à l'héroïque 4e de ligne, qui l'accueillit avec des cris d'enthousiasme. Appelé auprès du conseil administratif, il démontra l'urgence d'organiser la révolution en mettant un chef à sa tête, et, sacrifiant son amour-propre, il fut le premier à proposer Chlopicki comme le plus ancien de grade. Chlopicki élu, Sierawski se chargea de la défense intérieure de la capitale, et forma les citoyens en légions et en bataillons.

Plus tard, envoyé par le dictateur pour commander la forteresse de Zamosc, il y fit d'abord relâcher quatorze cent victimes du despotisme russe; puis, en peu de jours, il mit cette ville presque démantelée en état de complète défense, et put encore acheminer sur Warsovie vingt-sept pièces de canon de tout calibre.

Il était encore à Zamosc quand le général russe Kreutz envoya un parlementaire pour traiter de la reddition de la place. A la lecture de la dépêche, Sierawski assembla son état-major pour lire en présence de ses officiers la lettre confidentielle du général ennemi. Dans cette lettre, Kreutz, à la suite des plus brillantes promesses, disait à Sierawski que la révolution polonaise n'avait été opérée que par de jeunes

têtes. A ce passage, Sierawski se tournant vers le parlementaire : « Portez en réponse à votre général, lui dit-il, que vous avez vu mes « cheveux blancs, et que je ne trahirai pas la cause nationale. »

A cette époque, on l'envoya comme gouverneur militaire dans les palatinats de Krakovie et de Sandomir, avec ordre de défendre la Vistule depuis l'embouchure de la Piliça jusqu'à Sandomir. A son arrivée dans ce rayon, Sierawski ne trouva que deux mille recrues à peine organisées, et c'est avec cette poignée d'hommes qu'il fut chargé de disputer le passage de la Vistule, dans le cas où le général Kreutz l'eût tenté. Il remplit cette mission avec succès jusqu'à l'arrivée du général Dwernicki; puis, de concert avec ce dernier, il livra la belle affaire de Swiezyny, dans laquelle il commanda l'infanterie.

Après le départ du corps du général Dwernicki pour la Wolhynie, Sierawski reçut l'ordre de protéger les rives de la Vistule depuis l'embouchure de Kamionna jusqu'à Zawichost. N'ayant que trois mille hommes sous ses ordres pour surveiller une aussi grande étendue de terrain, il accomplit néanmoins sa mission avec talent et bonheur. Tous les travaux de ponts commencés par les Russes furent détruits; tous les détachemens qui tentaient le passage du fleuve furent repoussés.

L'ennemi ayant été défait à Iganie, deux régimens de faucheurs vinrent renforcer la petite armée de Sierawski, et à l'instant même, sur des ordres précis, le général passa la Vistule près de Joséfow, s'empara de Kamien, et battit l'infanterie russe avec la brigade de Mloksoiewicz. De là, espérant être appuyé par le général Pac, il passa la Vistule sur trois points ; mais, dans l'intervalle, Pac avait reçu une autre destination, et Sierawski resta isolé.

Profitant de ce répit, le général russe Kreutz concentra ses forces aux environs de Belzyce, et y attendit les Polonais. A la vue d'un ennemi trop supérieur, Sierawski se replia dans la nuit, et prit position aux environs de Wronow, où il reçut des dépêches du quartier-général. On lui donnait l'ordre d'attaquer avec ses seules forces les troupes russes qui se retiraient après la défaite d'Iganie, d'approvisionner la place de Zamosc, et de seconder les opérations du général Dwernicki en Wolhynie.

Cependant l'armée moscovite avait poussé vis-à-vis de Wronow de

fortes colonnes de soldats et un nombre considérable de pièces d'artillerie. Sieraswki n'avait plus alors l'alternative; il fallait donner le combat ou l'accepter. Pendant que le colonel Lagowski combattait avec avantage près de Belzyce, le général tint bon dans sa position près de Wronow jusqu'à quatre heures de l'après-midi. A la nuit seulement, ayant détruit les ponts d'Opole, il se retira en bon ordre dans les montagnes de Kazimierz, et se maintint dans cette position pendant toute la journée du lendemain. Fortement poussé par l'ennemi, il opéra son passage près de Janowiec et Golembie sans avoir perdu ni armes ni bagages; la seule perte sensible qu'il essuya fut en hommes. C'est en couvrant cette retraite que périt le brave colonel Jules Malachowski, dont il sera question dans cet ouvrage.

Depuis lors, appelé dans quelques conseils de guerre, Sierawski se prononça contre l'inertie qui semblait présider aux mouvemens militaires, blâma l'attitude molle que l'on avait prise vis-à-vis de la Lithuanie, et la négligence qui empêchait d'utiliser les plus brillantes victoires.

Après le changement du général en chef à Bolimow, il fut incorporé avec sa division au corps du général Ramorino, commanda dans les batailles de Miedzyrzec, d'Opole et de Josefow, et suivit jusqu'à la fin le sort de ce corps, qui se réfugia en Gallicie.

Aujourd'hui en France, Sierawski a emporté dans son exil la consolation d'avoir fait son devoir dans tout le cours d'une longue carrière. Le premier entre les généraux polonais il se rallia à la révolution du 29 novembre, et il lui resta fidèle jusqu'au dernier moment. Modeste autant que brave, il ne chercha jamais à primer; il ne demanda qu'à servir utilement la patrie, se souciant peu dans quel rôle ni dans quel grade. Émule de cette jeunesse polonaise qui a fait tant et de si glorieuses choses, il se montra, lui, en cheveux blancs, aussi ardent, aussi intrépide qu'elle. Aujourd'hui encore le vieillard proscrit ne désespère pas de la cause qu'il a si long-temps défendue. Que la France s'ébranle, qu'un éclair d'indépendance luise dans l'Europe orientale, et l'épée de Sierawski ne dormira pas dans le fourreau.

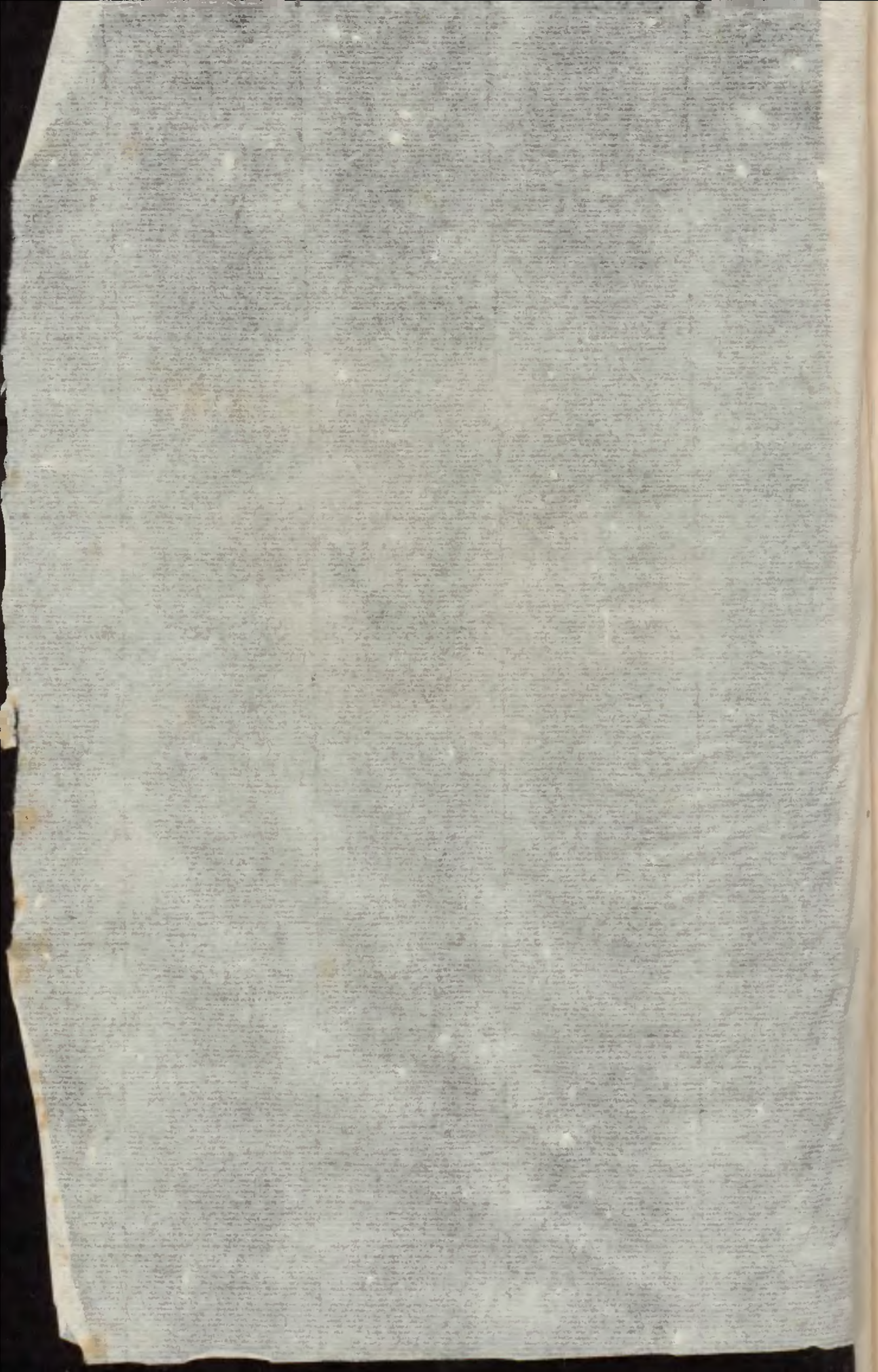
[illegible] colonnes de soldats en nombre considérable de pièces d'ar-
[illegible] Sierawski n'avait plus alors l'alternative ; il fallait donner [illegible]
[illegible] au [illegible]. Pendant que le colonel [illegible] conduisait
[illegible] près de [illegible], le général tint bon dans sa position
[illegible] jusqu'à quatre heures de l'après-midi. À [illegible]
[illegible], ayant [illegible] les ponts d'Opole, il se retira en bon ordre dans
[illegible] montagnes de [illegible], et se maintint dans cette position pendant
[illegible] la journée du lendemain. Fortement poussé par l'ennemi, il
[illegible] passages près de [illegible] et [illegible] sans avoir perdu ni
[illegible] ni bagages ; la seule perte sensible qu'il éprouva fut en la personne
[illegible] colonel [illegible]
[illegible], dont il sera question dans cet ouvrage.

[illegible] appelé dans quelques conseils de guerre, Sierawski se
[illegible] contre l'inertie qui semblait présider aux mouvemens mili-
[illegible] l'attitude [illegible] que l'on avait prise vis-à-vis de la Lithua-
[illegible] qui empêchait d'utiliser les plus brillantes victoires.
[illegible] le changement du général en chef à [illegible], il fut incor-
[illegible] au corps du général Ramorino, commandé dans
[illegible] batailles de [illegible], d'Opole et de Josefow, et suivit jusqu'à
[illegible] le sort de ce corps, qui se réfugia en Gallicie.

[illegible] en France, Sierawski a conservé dans son exil la répu-
[illegible] dans tout le cours d'une longue carrière
[illegible] les [illegible] il se rallia à la révolution de
[illegible], et il lui resta fidèle jusqu'au dernier moment. [illegible]
[illegible], il ne chercha [illegible] à primer ; il ne demanda qu'à
[illegible] utilement la patrie [illegible]
[illegible] qui a fait tant [illegible]
[illegible] cheveux blancs, [illegible]
[illegible]
[illegible] Que la France
[illegible]
[illegible] pas dans le [illegible]



JULIUSZ GRUZEWSKI.



JULIUS GRUZEWSKI.

GRUZEWSKI (Julius), fils de Jacques Gruzewski et de Dorothée Sacken, courlandaise, naquit le 8 février 1808 à Kelmy, terre appartenant à sa famille et située dans le district de Rosienié, gouvernement de Wilna, en Samogitie. Son père, protestant lui-même, le fit élever dans la religion réformée; homme sage et instruit, il ne voulut pas exposer son enfant aux caprices du brutal Nowosilcoff, qui régnait alors en despote dans l'université de Wilna; il craignit que l'influence moscovite n'altérât dans ce jeune cœur le vieux patriotisme héréditaire. Jules fut élevé au sein de la maison paternelle; objet des soins les plus tendres, des leçons les plus assidues, il en profita et révéla dès-lors une aptitude merveilleuse et une étonnante force de caractère.

En 1829, Jacques Gruzewski mourut. Privé de cet excellent mentor, Jules, comme aîné de la famille, vit retomber sur lui toute la gestion des affaires paternelles, et les soins que réclamait l'éducation de ses frères et de ses sœurs. Il remplit ces nouveaux devoirs avec sagesse et persévérance, ne songeant qu'au bonheur des siens, et bornant là son ambition. Cette vie tranquille eût duré long-temps sans doute, si la nouvelle de la révolution du 29 novembre n'avait réveillé dans l'âme du jeune patriote d'autres émotions et d'autres désirs.

La nationalité polonaise venait de ressusciter dans Warsovie, et la Lithuanie frémissait déjà d'espoir et d'impatience. Noble sœur de la Pologne, elle ne pouvait la renier à l'heure du péril; elle devait, fidèle au pacte de famille, renaître à la liberté avec son aînée, ou mourir avec elle.

*

Cette pensée fut celle de tous les Lithuaniens : avec cette sagacité instinctive qui distingue les masses, ils crurent que le premier acte du dictateur militaire Chlopicki serait de pousser vers la Lithuanie les héroïques bataillons du royaume. C'était en effet la seule voie de salut, le seul plan de campagne qui pût ouvrir un large avenir à une révolution commencée sous d'aussi brillans auspices.

Plus que tout autre, Jules Gruzewski compta sur ce mouvement. Déjà, au premier cri de guerre, il avait pris la ferme résolution de ne pas demeurer inactif dans la lutte. Fortune et famille, il avait tout subordonné aux intérêts de la patrie. Chaque jour il allait aux enquêtes dans les villes voisines, espérant apprendre l'arrivée d'un corps régulier auquel il se serait joint avec de nombreuses recrues levées sur ses terres. Mais, deux mois durant, son attente fut vaine. Chlopicki avait laissé glisser l'occasion de ses mains.

Alors, ne comptant plus que sur lui-même, Gruzewski, âgé de vingt-deux ans à peine, conçut le projet de prendre l'initiative insurrectionnelle. Il s'aboucha avec ses amis Dobroslaw, Kalinowski et les deux frères Ignace et Zeno Staniewicz, qui agissaient déjà de leur côté, animés des mêmes vues. Ces dignes patriotes tinrent, dans le courant du mois de février, de nombreuses conférences où ils concertèrent un plan de soulèvement général pour la province. L'entreprise était hardie, les obstacles presque insurmontables : pour oser tant, il fallait des âmes d'une trempe romaine. Gruzewski et ses compagnons ne reculèrent pas. Ils comprirent combien serait puissante pour la cause polonaise cette diversion au cœur de l'empire russe et sur les derrières de son armée ; combien elle serait funeste au czar, en coupant ses troupes de leurs magasins, interceptant les communications, et le privant des contributions, des levées d'hommes et de chevaux que les ukases impériaux demandaient à un pays tout polonais. En présence de pareils résultats, les patriotes lithuaniens ne tinrent compte ni du danger, ni de leur faiblesse numérique. Ils firent d'abord un appel aux personnages les plus influens des provinces voisines ; mais, voyant que l'on perdait du temps en hésitations, sûrs de l'esprit de leur contrée, comptant sur le concours de populations que les agens russes avaient froissées tant de fois, ils

résolurent de donner à la Lithuanie un grand et patriotique exemple.

Dans la nuit du 25 au 26 mars, les conjurés devaient partir de leur maison de campagne, après avoir rallié autour d'eux tous les paysans décidés à combattre, leurs amis, et leurs serviteurs, armés pour la plupart de faulx et de lances. Le plan était de marcher droit à Rosienié, capitale du district et de la Samogitie, et de s'emparer de la ville à force ouverte.

Le 25 mars, à cinq heures du soir, Jules Gruzewski était déjà en route. Parti de sa terre de Kelmy avec quatre cents faucheurs, cinquante cavaliers, et une centaine de chasseurs de profession, le tout armé et équipé à la hâte, il se dirigea vers la ville de Rosienié, distante de quatre milles de Pologne (huit lieues de France). A mi-chemin, Ignace Staniewicz et Kalinowski se réunirent à lui; et, de concert, ils attaquèrent la ville à une heure après minuit. Quand cette petite troupe se répandit dans les rues à l'improviste, la terreur fut grande parmi les soldats russes qui y tenaient garnison. Nombreux et bien armés, ils ne songèrent même pas à se défendre, et se rendirent comme prisonniers de guerre à un détachement dix fois moins fort qu'eux.

Ce brillant fait d'armes, exécuté en quelques heures, eut un retentissement immense. Les vainqueurs trouvèrent dans les magasins de Rosienié deux mille fusils, et cinquante mille roubles dans la caisse. Ils arrêtèrent tous les employés russes, et installèrent sur-le-champ un gouvernement provisoire composé de Kalinowski, de Jules Gruzewski et d'Ignace Staniewicz. Le jour même, ils adressèrent un manifeste à la Lithuanie, faisant un appel à tous les cœurs patriotes pour seconder un mouvement dont le début était si décisif. Dans cette pièce ils rappelaient tous les griefs des habitans contre le joug moscovite, invoquaient les vieux souvenirs de gloire de la dynastie Jagellonienne, et faisaient résonner aux oreilles des peuples les mots magiques de patrie et d'indépendance.

Cette pièce, répandue d'abord dans les districts voisins, puis envoyée dans les autres provinces, remua comme d'un seul coup de levier toutes les populations. En moins de dix jours, la Lithuanie entière était debout et en armes.

Cependant le triumvirat patriote occupait Rosienié depuis quatre jours, lorsque le colonel russe Bartolomy ayant reparu devant la ville avec douze cents soldats et quatre pièces de canon, les insurgés furent obligés de l'évacuer; mais, à huit jours de là, ils la reprirent d'assaut, et forcèrent l'ennemi à se réfugier en Prusse.

Maîtres de tout le district, ils organisèrent l'insurrection de concert avec les notables de la contrée, placèrent à sa tête un homme dont l'influence était puissante dans le pays, et lui confièrent une dictature qui devait cesser avec les jours de crise. Cet homme était Ezéchiel Staniewicz, qui justifia le choix des citoyens qui l'avaient élu et se montra à la hauteur de sa périlleuse mission.

Dès le jour où Ezéchiel Staniewicz fut installé dans ce poste, Jules Gruzewski et Kalinowski résignèrent entre ses mains leurs fonctions provisoires. Désormais simples chefs de détachement et soumis aux ordres de celui qu'ils avaient élevé au pouvoir, leur ambition se borna à briguer le poste le plus périlleux, la mission la plus aventureuse. Jules Gruzewski fit des prodiges à la tête d'une centaine de cavaliers qu'il avait recrutés, montés et équipés à ses frais. Pour subvenir à de telles dépenses, comme ses fonds disponibles ne suffisaient pas, il sacrifia et fit vendre en Prusse une riche collection numismatique, fruit des épargnes de plusieurs siècles, et laborieusement amassée par ses ancêtres. Les Othon, les César, les Titus du médailler de Kelmi furent ainsi troqués contre de la poudre et des munitions de guerre.

A la tête de sa petite troupe, tenue sur pied par ses seules ressources, Jules Gruzewski signala en diverses rencontres sa bravoure chevaleresque. Il coupa plusieurs détachemens ennemis qui infestaient la contrée, les surprit, les tailla en pièces, et se fit un nom dans cette guerre de partisans.

Plus tard, quand Gielgud parut en Lithuanie avec un corps détaché de l'armée polonaise, Jules fut l'un des premiers à rejoindre ce général qui l'envoya sur-le-champ en observation du côté de Teltze. Toujours en activité dans le cours de cette funeste campagne, il rejoignit à Mankuny le corps polonais expéditionnaire, qui se retirait après une tentative malheureuse sur Wilna. Ce fut lui qui, pour protéger la

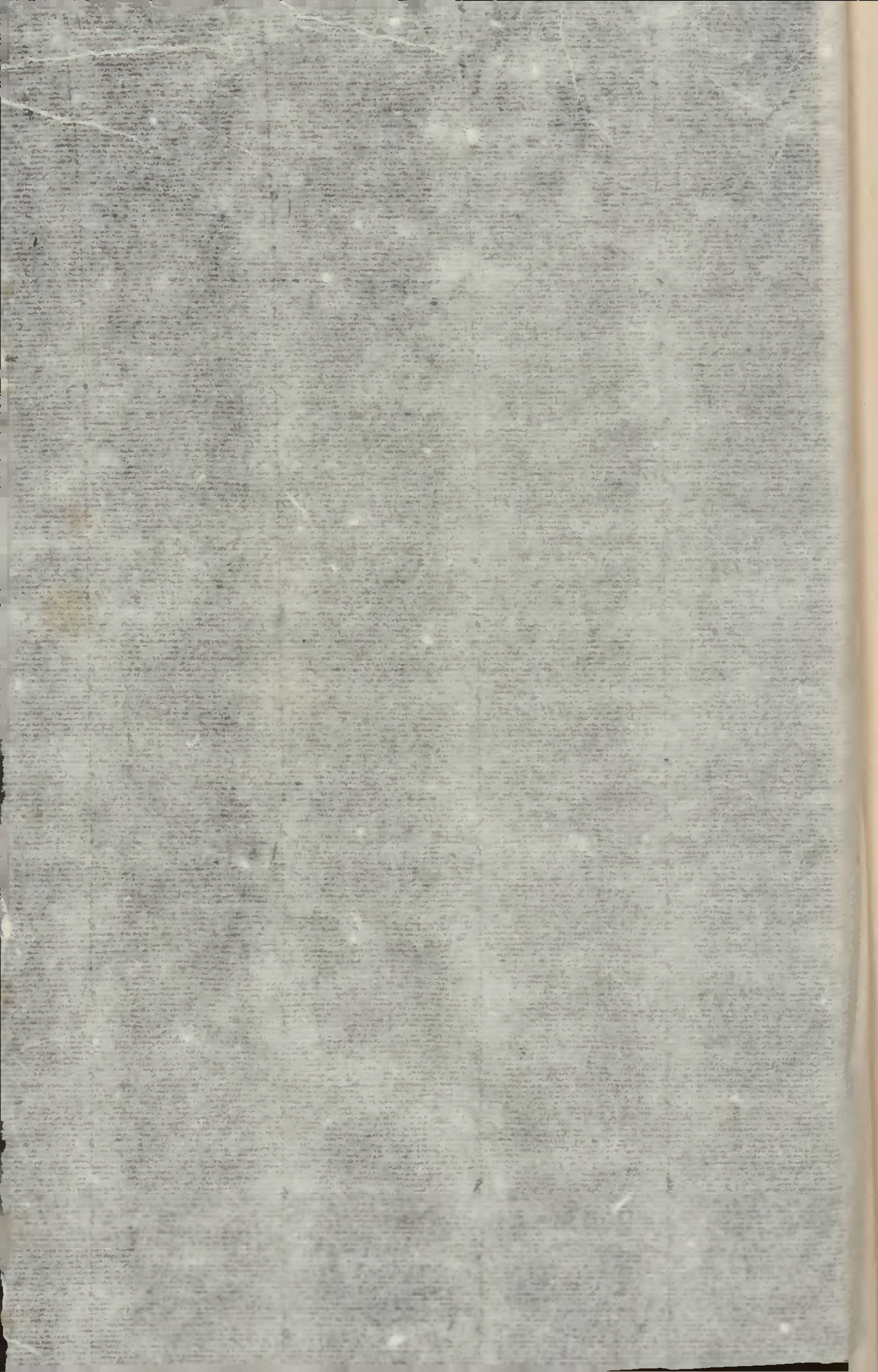
retraite de ses frères d'armes, exécuta une charge brillante contre un bataillon circassien qui les harcelait. Après cet utile et dernier effort, il suivit Gielgud dans son mouvement rétrograde, et se retira en Prusse avec lui.

Depuis cette époque, l'exil et la persécution ont pesé sur l'héroïque et jeune lithuanien. La vie lui était bien belle pourtant! Au sein d'une famille fière de lui, entouré de toutes les jouissances de ce monde; riche, adoré, puissant, bercé de toutes les illusions de l'âge, neuf encore aux plaisirs; quand il avait tant et de si beaux jours à courir, il a tout sacrifié, vie, fortune, tranquillité; il a tout mis aux pieds de la patrie, qu'il aimait avant tout, de la patrie son idole! Et aujourd'hui encore que, retiré en France, Jules Gruzewski peut jeter un regard sur le passé, comparer son sort actuel à sa position antérieure, ne croyez pas que le jeune spartiate regrette ses doux loisirs de Kelmi, et ses fermes, et ses paysans, et tout ce qu'il a laissé en Lithuanie. Non : sa famille seule lui arrache par fois quelques soupirs et quelques larmes. Mais si vous l'interrogez : « J'ai rempli un devoir, « répondra-t-il ; si c'était à refaire, je n'agirais pas autrement. » Noble dévouement à la patrie que la diplomatie européenne dessèche chaque jour, et dont les enfans de la Pologne possèdent encore toute la sève primitive!



Sowiński

SOWINSKI.



JOSEPH SOWINSKI.

SOWINSKI (Joseph) naquit en Pologne, en 1779, d'une famille noble, mais peu fortunée. Élevé dans la maison paternelle, il manifesta de bonne heure beaucoup d'aptitude et de goût pour la carrière des armes; et ses parens, loin de contrarier cette tendance, cherchèrent à lui donner une direction utile et honorable. Malheureusement la Pologne n'avait point alors d'école spéciale militaire, et quelque désir que le père du jeune Sowinski eût de conserver son enfant auprès de lui, il fallut, dans l'intérêt de son éducation, consentir à une absence momentanée, et l'envoyer dans une des meilleures écoles militaires de la Prusse.

Déjà, à cette époque, entre toutes ses études préliminaires, Sowinski avait distingué les mathématiques, qui étaient devenues l'objet de ses soins exclusifs. Quand il s'agit de faire choix de l'arme à laquelle il se vouerait, son penchant pour des occupations graves et sérieuses, les succès qu'il avait obtenus dans les sciences exactes, le firent incliner pour un corps savant, et il entra dans une école d'artillerie.

Ainsi livré à ses travaux d'adoption, Sowinski les poursuivit avec une infatigable activité. Son zèle, sa capacité, sa persévérance, le firent bientôt remarquer des professeurs, qui devinèrent dans le jeune élève un officier plein de mérite et d'avenir. Ses camarades, de leur côté, loin d'envier la supériorité de Sowinski, se plaisaient eux-mêmes à la reconnaître, tant sa bonté et sa douceur avaient su désarmer chez eux toutes les rancunes de rivalité.

Lorsque Sowinski eut terminé son cours, jeune encore, il ne sut

d'abord au service de qui il pourrait mettre ses hautes connaissances militaires. Sans doute, sa patrie eut alors sa première pensée; mais la Pologne n'avait point alors d'existence politique; elle n'avait ni armée, ni généraux; elle ne pouvait utiliser ni le talent, ni le zèle de ses enfans. Élevé d'ailleurs en Prusse, aimé, bienvenu de tous les jeunes officiers dont il avait été le condisciple, Sowinski ne put se défendre du désir de faire ses premières armes avec eux et au milieu d'eux. Ses professeurs venaient de le désigner avec éloges pour être placé, comme officier, dans une des batteries de l'artillerie à pied de l'armée prussienne. On lui envoya son brevet, il l'accepta. Cette circonstance de sa vie, présentée sous ce point de vue, s'explique et se justifie d'elle-même. Quand, plus tard, il fallut donner des gages de dévouement à la patrie, Sowinski fit assez voir que le contact des Prussiens n'avait pas altéré ses sentimens polonais.

Engagé dans l'artillerie prussienne pendant la campagne de 1809, Sowinski fit en face du canon ses preuves de courage, comme il avait fait à l'école et dans sa batterie ses preuves de capacité. Nul mieux que lui ne connaissait la théorie de son arme; nul ne montra plus de sang-froid quand il fallut en venir à la pratique sur le champ de bataille.

La Prusse était alors en guerre avec un formidable adversaire. Les Français s'avançaient précédés par la terreur de leur nom et par la prodigieuse réputation de leur chef: le souvenir des récentes conquêtes de Napoléon, cette longue série de combats où nul peuple n'avait pu le vaincre, tout concourait à répandre la démoralisation dans les rangs prussiens. Sowinski n'en fut pas ébranlé: quoique ses sympathies personnelles et politiques fussent plutôt pour l'ennemi, il remplit avec fidélité ses devoirs de militaire, et montra une bravoure si grande, qu'elle fut remarquée des Français eux-mêmes. A cette occasion, le roi de Prusse le décora de la croix de commandeur, *pour le mérite*, décoration respectée, distribuée avec réserve, et rarement accordée à des officiers subalternes.

Vers cette époque, Sowinski comprit qu'il devait mettre ses talens au service d'une cause meilleure. Quelque brillant avenir qui l'attendît en Prusse, au premier appel de la Pologne, il sacrifia tout pour

elle, et donna sa démission. En 1809, à la tête d'une batterie d'artillerie polonaise, il assista aux combats livrés dans le cours de cette campagne, et fit mieux connaître encore la portée de son mérite. Doué d'un esprit exact et d'un calme héroïque, il eut souvent de ces inspirations hardies qui décident les grands succès. Obéi par ses artilleurs comme un père par ses enfans, il gouvernait sa batterie comme une famille. Bon, affable, sans morgue et sans hauteur, il avait su se concilier l'affection de tout ce qui l'entourait. Aussi la douleur fut-elle presque générale dans l'armée, lorsqu'à la bataille de Mozaisk Sowinski eut la jambe emportée par un boulet de canon. En voyant tomber un chef qu'ils aimaient tous, les soldats se précipitèrent vers lui, et l'emportèrent, les larmes aux yeux, loin du théâtre de l'action.

L'amputation sauva les jours de Sowinski, mais désormais la carrière des camps venait de se fermer pour lui ; il fallait de nouveau qu'il se résignât à un service de théorie et d'enseignement. Nommé lieutenant-colonel, chevalier de l'ordre polonais, *Virtuti militari*, et officier de la Légion-d'Honneur, il resta jusqu'en 1816 dans le corps des invalides, d'où il fut tiré par Alexandre, au moment où cet empereur voulut fonder à Warsovie l'école d'application. Alors Sowinski fut nommé colonel et directeur de cette école, et occupa pendant plusieurs années ce poste honorable. Dans ce laps de temps, le brave et digne colonel sut toujours concilier ce qu'il devait aux exigeances de sa place, avec les égards que méritaient les jeunes disciples ses concitoyens. Persuadé qu'il formait des sujets qui devaient être un jour utiles à la cause de la Pologne, il voulut que les études spéciales de son école fussent sérieuses et complètes. Sa douce fermeté le fit aimer et respecter à la fois ; ses réprimandes, ses punitions toutes paternelles, étaient reçues sans murmure ; car on savait que le directeur ne sévissait parfois que pour arracher les élèves aux châtimens plus graves du grand-duc Constantin.

La révolution du 29 novembre le trouva investi de ces fonctions. Dans la nuit mémorable où le Belvédère fut attaqué, les jeunes élèves de l'école d'application, entendant résonner la mousqueterie, voulurent forcer les portes de l'établissement pour aller se réunir aux patriotes du dehors. Sowinski n'était préparé à rien : ignorant la

portée du mouvement insurrectionnel, craignant pour ses élèves les colères du grand-duc, en cas de non réussite, il se jeta à leurs genoux en les suppliant d'attendre jusqu'au lendemain. « Demain, disait-il, « demain, si l'affaire a quelque gravité, nous sortirons, et je me mettrai à « votre tête. » Les élèves n'insistèrent pas, et le directeur leur tint parole.

Le jour suivant, il sortit de l'école d'application à la tête de ces jeunes gens, et parcourut quelques quartiers de Warsovie, escorté par les cris de *vive Sowinski!* puis, comme sa jambe de bois ne lui permettait pas une longue marche, il fut porté jusque chez lui sur les bras du peuple.

L'école d'application ayant cessé d'exister, Sowinski fut chargé par le gouvernement provisoire des fortifications et de l'armement de Warsovie. Pendant tout le cours de cette guerre meurtrière, il concentra sur cet objet ses soins assidus ; chaque jour il faisait des changemens et des améliorations dans le système de défense. Enfin, quand l'heure décisive arriva, Sowinski, se reprochant de n'avoir pu prendre une part active à cette lutte, et tourmenté de cette idée, demanda au généralissime de lui remettre la défense du point le plus important des fortifications. Sur ses instances, le fort de Wola lui fut confié ; mais ce fort, réduit à un armement incomplet et à une garnison insuffisante, ne put pas tenir long-temps contre l'assaut, des Russes. Forcé dans sa première enceinte et privé de canons, Sowinski se retira dans la seconde, d'où il se défendit par une vive fusillade. Cette résistance se prolongea jusqu'à ce que le feld-maréchal Paskewitch fit cerner de troupes et enlever le point disputé.

Après avoir vu périr tout son monde, resté seul au milieu de cadavres, Sowinski s'empara du fusil d'un soldat tué, et, faisant feu jusqu'à la dernière cartouche, il se laissa acculer dans une petite église, où il lutta avec la baïonnette jusqu'au moment où il tomba percé de six coups. Voici comment un officier russe raconte la scène qu'offrait ce lieu de carnage.

« Échauffés par le combat, dit ce témoin irrécusable, nos soldats « s'emparèrent de l'église de Wola. Des femmes, des vieillards, des « enfans, qui s'étaient mêlés à ces défenseurs, tombèrent victimes « de leur imprudence. Toute l'église était jonchée de cadavres, et

« chacun d'eux comptait plusieurs blessures ; dans le nombre était « le général Sowinski, vieillard sans jambes et d'une stature de « géant. Six coups de baïonnette avaient percé sa poitrine ; son œil « était encore animé du désir de la vengeance : ses traits respiraient « le courage et l'héroïsme, et nos soldats, en passant devant ce ca- « davre, ne pouvaient se défendre de ce sentiment de respect et « d'admiration que pendant sa vie l'on n'avait pu lui refuser. »

Ainsi finit Sowinski, le 6 septembre 1831. Il succomba le jour même où Warsovie fut prise, ne voulant pas sans doute supporter la vue de son nouvel asservissement. Une circonstance extraordinaire dans sa vie, c'est que cette mort lui avait été prédite deux années auparavant, d'une façon très singulière. Esprit fort sur d'autres points, Sowinski avait la faiblesse de croire au magnétisme, et il devait même publier des mémoires sur ce sujet. Toutefois sa croyance dans la divination magnétique était loin d'être entière ; et exprimant ses doutes à cet égard, dans une lettre qu'il écrivait à l'un de ses amis, il lui disait qu'on ne devait se fier qu'avec réserve aux révélations de ce genre. « Pour preuve de cela, figurez-vous, disait-il, qu'une per- « sonne avec laquelle j'ai été mise en rapport m'a prédit que dans « deux années Warsovie serait en sang, et que je périrais dans une « bataille. » L'original de cette lettre existe à Paris. Toutefois ceci est un de ces faits qu'il faut livrer sans commentaire, et sans en rien conclure.

Que sa fin ait été prédite ou non, le général Sowinski n'en mourut pas moins en héros, et son nom restera dans la mémoire des peuples, comme celui d'un des plus nobles martyrs de l'indépendance polonaise.

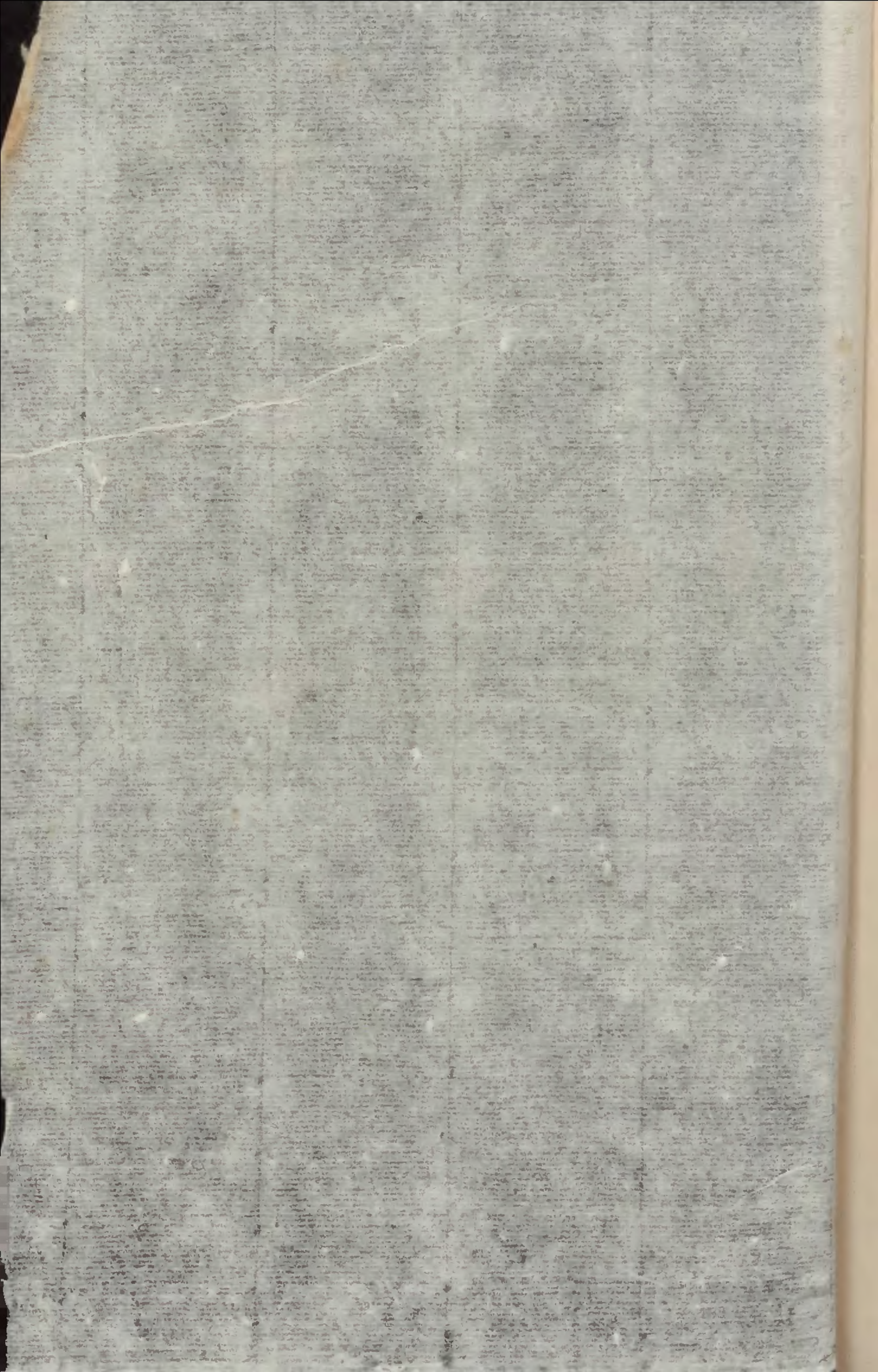
« chacun d'eux comptait plusieurs blessures ; dans le nombre était « le général Sowinski, vieillard sans jambes et d'une stature de « géant. Six coups de baïonnette avaient percé sa poitrine ; son œil « était encore animé du désir de la vengeance ; ses traits respiraient « le courage et l'héroïsme, et nos soldats, en passant devant ce cadavre, ne pouvaient se défendre de ce sentiment de respect et « d'admiration que pendant sa vie l'on n'avait pu lui refuser. »

Ainsi finit Sowinski, le 6 septembre 1831, il succomba le jour même où Warsovie fut prise, ne voulant pas sans doute supporter la vue de son nouvel asservissement. Une circonstance extraordinaire dans sa vie, c'est que sa mort lui avait été prédite deux années auparavant, d'une façon très singulière. Esprit fort sur d'autres points, Sowinski avait la faiblesse de croire au magnétisme, et il devait même publier des mémoires sur ce sujet. Toutefois sa confiance dans la divination magnétique était loin d'être exaltée : il exprimait ses doutes à cet égard, dans une lettre qu'il écrivait à l'un de ses amis, et lui disait qu'on ne devait se fier qu'avec réserve aux révélations de ce genre. « Pour preuve de cela, figurez-vous, disait-il, qu'une per- « sonne avec laquelle j'ai été mise en rapport m'a prédit que dans « deux années Warsovie serait en sang, et que je périrais dans une « bataille. » L'original de cette lettre existe à Paris. Toutefois ceci est un de ces faits qu'il faut livrer sans commentaire, et sans en faire confiance.

Que sa fin ait été prédite ou non, le général Sowinski n'en mourut pas moins en héros, et son nom restera dans la mémoire des peuples, comme celui d'un des plus nobles martyrs de l'indépendance polonaise.



MICHEL WOLLOWICZ. LÉON PRZECLAWSKI.



MICHEL WOLLOWICZ

ET

LÉON PRZECLAWSKI.

Au moment où la nouvelle de la révolution polonaise parvint en Lithuanie, un besoin impérieux d'imiter ce noble exemple éclata parmi les populations ; mais, pour donner à un mouvement insurrectionnel de l'unité et de la force, il fallait se mettre en rapport avec le gouvernement national qui venait de s'installer à Warsovie. Tous le sentaient et le disaient; peu cependant osaient se risquer personnellement dans une initiative aventureuse ; car les communications étaient alors devenues presque impossibles entre Warsovie et la Lithuanie; des espions de la police russe infestaient le pays, et des corps nombreux de troupes ennemies occupaient tous les chemins.

Malgré tant de périls et d'obstacles, deux hommes se rencontrèrent, qui ne tinrent compte ni de la difficulté de l'entreprise, ni des chances auxquelles ils exposaient leur tête. Ce furent MICHEL WOLLOWICZ et LÉON PRZECLAWSKI, jeunes tous les deux, tous les deux de bonne famille, nés l'un et l'autre en 1806, le premier dans le Palatinat de Grodno, district de Slonim, à la campagne de Porzecze, de Casimir et de Marie Felkersambe ; le second dans la ville de Rozanna, d'Antoine et de Christine Ginett. Tous les deux, objets des soins les plus assidus, ils avaient été élevés à Warsovie, Przeclawski dans les écoles de l'artillerie et du génie, Wollowicz dans celles de Jolibor, d'où il passa ensuite à l'université de Wilna.

Leurs études finies, ils s'étaient retirés dans le sein de leurs familles, où la vie la plus douce les attendait. Wollowicz avait même jeté les yeux sur une compagne de son choix, et son mariage allait se faire quand éclata la révolution polonaise.

Tels étaient les deux jeunes hommes qui s'offrirent à franchir les cent vingt lieues de distance qui les séparaient de Warsovie, sans calculer que la mort ou une prison éternelle les menaçait tout le long du chemin. Désirant s'aboucher avec le dictateur Chlopicki, et de lui parler au nom de la Lithuanie, ils partirent, fiers d'une si haute entreprise et pleins de confiance dans leur étoile.

Pour se ménager plus de chances de réussite, les deux envoyés prirent des routes différentes.

Wollowicz se dirigea vers le Niémen, suivi de cinq domestiques armés. Surpris dans les environs de Mereez par deux compagnies de soldats russes, et acculé sur les bords du fleuve, il se vit un instant réduit à l'alternative ou de se livrer à l'ennemi, ou de se jeter dans le Niémen du haut d'un roc escarpé. D'un côté se trouvait l'esclavage sans espoir, de l'autre, un péril grand sans doute, mais surmontable : Wollowicz n'hésita pas. Il se précipita à cheval dans le fleuve qui charriait des glaçons, et ses domestiques l'imitèrent, enhardis par son exemple. Cette intrépidité les sauva tous. Ils parvinrent sur l'autre rive, pendant que les soldats russes regardaient en rugissant la proie qui leur échappait.

Aujourd'hui encore, on parle dans la contrée du noble dévouement du patriote lithuanien, et du désapointement de ses adversaires.

Przeclawski, de son côté, s'était rendu dans le Palatinat de Wolhynie, déguisé en employé russe. A l'aide d'un paysan, il avait pu tromper cinq gardiens et franchir la frontière sans accidens.

Ainsi, par des chemins divers, à l'aide de courage ou de stratagèmes, les deux envoyés parvinrent à mettre en défaut la surveillance moscovite. Ils arrivèrent à Warsovie tous les deux le même jour.

A peine dans la ville, ils songèrent à leur mission. Dans une audience que leur accorda le général en chef, ils lui exposèrent l'état de la Lithuanie, lui firent voir ses populations toutes prêtes à se réunir

au vieil emblème d'une commune nationalité; enfin ils lui demandèrent de ne pas laisser s'éteindre dans l'abandon et l'isolement tant et de si puissans élémens de force. Cette mission remplie, voulant marquer leur voyage par un service actif, Wollowicz et Przeclawski entrèrent comme simples soldats dans la légion lithuanienne qui venait d'être formée. C'était vers l'époque de la célèbre bataille de Grochow. Ne pouvant y marcher avec leur corps, dont l'organisation n'était pas complète, les deux Lithuaniens sortirent de Warsovie presqu'à la dérobée, armés de sabres et de lances; et se mêlant, comme volontaires, dans les rangs des soldats polonais, ils eurent leur part de gloire et de périls dans cette mémorable journée.

A quelque temps de là, une nouvelle inespérée parvint dans la capitale polonaise. La Samogitie venait de consommer toute seule son mouvement insurrectionnel. Impatiens de plus longs retards, sans munitions, armés de faulx et de lances, les patriotes de cette contrée s'étaient levés contre les Russes et les harcelaient par leur active diversion. A cette nouvelle, le gouvernement polonais sentit qu'il devait encourager et soutenir cette insurrection issue de la sienne. Il fit venir les deux patriotes lithuaniens, les engagea à se rendre en Samogitie pour y faire connaître ce qui se passait en Pologne, y réchauffer le zèle et l'espoir des insurgés, et leur annoncer en même temps que deux navires chargés d'armes et de munitions jeteraient bientôt l'ancre dans le port de Polangen (Polonga). Ces deux navires devaient porter pour signal de reconnaissance, dans le jour, un drapeau bleu et jaune, auquel il fallait répondre par un drapeau blanc et rouge; dans la nuit, c'était une lanterne attachée au haut du mât, et, du côté des Polonais, une fusée lancée dans les airs.

Cette nouvelle mission était encore plus chanceuse, plus hardie que la première. Pour l'accomplir, il fallait traverser dans toute sa longueur l'étroit palatinat d'Augustow, qu'occupaient alors vingt mille Russes; il fallait parcourir deux cents lieues de distance, et tromper sur cette route la vigilance des autorités civiles et des corps militaires; mais l'âme de Wollowicz et de Przeclawski était trop fortement trempée pour tenir compte d'aucun obstacle.

Ils partirent de Warsovie le 7 avril 1831, armés de fusils, de

sabres et de pistolets, et se firent conduire jusqu'à Prasnysk. Mais là, voyant que leur voiture devenait un embarras pour traverser l'armée russe, ils résolurent de poursuivre à pied cette longue et périlleuse route. A quelques lieues plus loin, ils rencontrèrent un envoyé, dépêché comme eux en Lithuanie par le gouvernement polonais, et qui rebroussait chemin vers Warsovie, après avoir inutilement tenté de se frayer un passage. Le récit d'une tentative avortée, le détail des périls courus, des difficultés rencontrées, rien ne put arrêter Wollowicz et Przeclawski; ils persistèrent dans leur mission, se fiant à leur courage entreprenant et à la justice de leur cause.

Long-temps ils allèrent tâtonnant sur la route, infestée de partisans moscovites; ici, obligés de se jeter dans un marais, là, de s'enfoncer dans un bois impénétrable, marchant presque toujours de nuit, et parfois au milieu de tempêtes horribles.

Enfin, ils parvinrent à rejoindre un détachement du partisan lithuanien Godlewski, que commandait alors le capitaine Modlinski. Ce détachement battait le pays, avec ordre de s'emparer des déserteurs de l'armée moscovite. Une heure s'était à peine écoulée depuis qu'ils l'avaient quitté, lorsque les Russes parurent et firent le détachement prisonnier ainsi que son capitaine. Celui-ci, voulant sans doute acheter sa grâce, découvrit à l'ennemi que deux émissaires polonais, chargés des instructions secrètes du gouvernement de Warsovie, se trouvaient dans les environs. A l'instant même, cinquante cuirassiers russes et vingt cosaques s'élancèrent à la poursuite de Wollowicz et de Przeclawski, et les poursuivirent jusqu'au Niémen. Cette longue battue, où soixante et dix cavaliers galopèrent sur les traces de deux fugitifs, fut marquée par une série d'incidens qui ne sont pas sans intérêt.

Sur toute cette route, n'échappant aux poursuites que par miracle, Wollowicz et Przeclawski rencontrèrent dans toutes les classes des secours et souvent un asile protecteur. Accablés de fatigues, entourés de dangers sans cesse renaissans, et forcés de faire de longs détours, ce n'était jamais en vain qu'ils invoquaient le nom de la patrie pour obtenir aide et compassion. Ici, au moment où ils arrivaient haletans dans une petite ville, un corps russe, chargé de

butin, entrait par la porte opposée ; ils allaient être pris, chargés de fers, lorsqu'un homme, un passant, leur fait signe de le suivre, et les met en sûreté. Là, des gens vendus aux Russes vont les dénoncer; un détachement s'approche de leur retraite, et c'était fait d'eux sans un brave paysan qui les fit évader et leur indiqua la route la moins chanceuse. Ailleurs, c'est un digne et excellent curé qui accueille les patriotes sous son toit, soigne, guérit Przeclawski malade et épuisé ; dévouement d'autant plus méritoire de sa part qu'il lui valut une visite de cosaques et des persécutions de la part des autorités russes. Plus loin, ce sont des paysans qui viennent avec des barques les arracher à l'ennemi, lorsque, acculés sur les bords d'une rivière, ils allaient infailliblement devenir sa proie. A quelques milles de là, leur présence chez un garde forestier donne lieu à un trait d'héroïsme de la part d'un garçon, enfant de quatorze ans. Les deux émissaires venaient de sortir de cet asile, lorsque cet homme, craignant les vexations des corps ennemis, se cacha lui-même et ne laissa au logis que ce jeune enfant. En effet, peu de minutes après, les Russes arrivent, demandent où est le garde afin de l'interroger ; le jeune garçon répond qu'il l'ignore et borne là ses réponses ; vainement pour obtenir de lui le secret de la retraite de son maître, les Russes employèrent-ils, tour à tour, la ruse et la violence, les propromesses et les menaces : la vue de l'or fut-elle même sans effet sur ce fidèle enfant, qui garda le silence. Enfin, les barbares inquisiteurs ne pouvant rien obtenir de lui, se vengèrent à coups de knout de son héroïque résistance.

De tels actes de patriotique dévouement étaient d'autant plus honorables que le grand-duc Michel et le général Sacken avaient mis à prix la tête des deux envoyés, et promis une prime de mille roubles d'argent à qui les livrerait aux vengeances russes.

Ainsi secourus et sauvés à diverses reprises, Wollowicz et Przeclawski poursuivirent leur route, toute semée d'embuscades et de périls. Arrivés enfin sur les bords du Niémen, ils saluèrent avec ivresse la terre natale et oublièrent toutes leurs fatigues dans les embrassemens de leurs amis.

Mis en rapport à l'instant même avec les chefs des insurgés, ils

leur annoncèrent que le gouvernement national de Warsovie attendait avec impatience que la Lithuanie lui envoyât ses députés, pour délibérer sur le sort et l'organisation future des deux peuples frères. Ils ajoutèrent que deux vaisseaux, chargés d'armes et de munitions, allaient bientôt paraître devant le port de Polangen.

Cette mission remplie, nos deux courageux patriotes ne se crurent pas quittes envers la cause nationale. Sans prendre de repos, ils se joignirent au commandant en chef de l'insurrection de Telsze, et combattirent avec lui à la bataille de Dorbiany. Après une lutte sanglante, dans laquelle la chance des armes tourna deux fois, la ville resta enfin au pouvoir des Samogitiens. Alors deux mille insurgés, ayant chacun sept cartouches à peine, se dirigèrent sur Polangen; mais les forces supérieures que les Russes avaient concentrées sur ce point, les empêchèrent de s'en rendre maître. Dans tous ces engagemens, comme à celui de Tawrogi, qui eut lieu plus tard, Wollowicz et Przeclawski signalèrent leur sang-froid et leur bravoure. Ils furent nommés l'un et l'autre capitaines sur le champ de bataille, et présentés comme candidats à la décoration militaire de Pologne.

A cette époque, l'état des affaires en Lithuanie exigeait encore que l'on dépêchât en Pologne des hommes sûrs et dévoués. Wollowicz et Przeclawski s'offrirent de nouveau et se mirent en route; mais, à Raygrod, ayant rencontré le corps du général Gielgud qui poussait une pointe vers Wilna, ils crurent leur mandat rempli, et se joignirent à lui. Wollowicz, quoique capitaine en Lithuanie, entra comme simple soldat dans le 19e de ligne, qui faisait partie du corps de Szymanowski; puis, nommé aide de camp de ce général, il assista en cette qualité aux trois batailles de Szawlé, et plus tard à celles d'Uzwenty, de Chwaloynié, de Powendenie, de Wornie, de Szweksznie, de Gordona et de Nove-Miasto. Przeclawski, de son côté, attaché au corps Gielgud, figura aussi dans le combat de Szawlé, et se fit remarquer aux premiers rangs.

Enfin, quand la partie fut désespérée, nos deux patriotes se retirèrent en Prusse avec les débris fugitifs de l'armée polono-lithuanienne; mais, préoccupés de l'idée que la question de l'indépendance nationale s'agitait encore sous les murs de Warsovie, ils ne purent se

résoudre à demeurer inactifs en terre étrangère, pendant que leurs compatriotes défendaient le dernier boulevard de la cause polonaise. Wollowicz, le premier, parvint à s'échapper, déguisé en Prussien, avec deux camarades aussi intrépides que lui; mais à peine avait-il fait quelques lieues qu'il se vit arrêté de nouveau. Le général prussien Sthïlpnagel, militaire jadis au service de la Russie, les fit juger par un conseil de guerre. Condamné à la détention, Wollowicz fut conduit par des gendarmes dans les prisons de Tilsitt, où l'on usa de la plus grande rigueur à son égard, lui refusant même la consolation de recevoir les visites de ses amis. A diverses reprises on vint offrir la liberté au brave prisonnier, à la seule condition qu'il donnerait sa parole d'honneur de ne plus se battre contre les Russes; et, sur ses refus réitérés, on le fit conduire, au milieu des traitemens les plus brutaux et les plus inhumains, dans la forteresse de Pilau, où il fut jeté parmi des malfaiteurs. Après la prise de Warsovie, la liberté lui fut rendue, mais non pas complète et entière : car le général Sthïlpnagel lui refusa la consolation d'aller embrasser son vieux père, réfugié comme lui en Prusse, et victime, comme lui, à soixante ans, de la cause de l'indépendance, pour laquelle il avait aussi voulu se sacrifier. Enfin, après bien des fatigues et des vexations, Wollowicz put mettre le pied sur le sol de France. Il y fut rejoint par son père, par son ami et son compagnon d'armes Przeclawski, qui, après avoir, à son instar, concerté d'inutiles tentatives d'évasion, avait été rendu à la liberté vers la même époque, et avait également choisi la terre française pour son séjour d'exil.

Je parlerai plus tard, dans cet ouvrage, de deux autres patriotes, Stanislas Marciejewski et Félix Wrotnowski, qui rendirent aussi, comme émissaires, d'éminens services à la cause nationale; le premier surtout, homme d'un grand courage et d'un dévouement à toute épreuve, et qui fit quatre fois le trajet de Warsovie à la Lithuanie, à travers le camp des Russes, et sans cesse environné de dangers de toute espèce.



JULIUSZ MALACHOWSKI.



JULES MALACHOWSKI.

MALACHOWSKI (Jules) naquit en 1801 d'une ancienne et illustre famille, dans laquelle les traditions de patriotisme s'étaient perpétuées comme un héritage. Doué d'un caractère profond et passionné, plein de foi et d'enthousiasme, Malachowski se sentit porté dès son enfance vers des idées religieuses : elles prirent racine en lui, et ne le quittèrent qu'à la mort. Dieu et la Pologne, voilà toute la vie du jeune héros. Arrivé à l'âge où, lancé dans une sphère nouvelle, l'âme s'ouvre à toutes les émotions, reflète toutes les couleurs, Malachowski resta concentré en lui-même, insensible aux prestiges que le monde étale. A dix-huit ans on l'eût dit blasé sur tout, désabusé de tout. Une mélancolie vague et presque mystique lui faisait fuir ce que recherchent les autres : il était, au milieu de cette société bruyante, incompris et incompréhensible. Comme chrétien, il ne pouvait s'accommoder des futilités mondaines; comme patriote, il souffrait dans son orgueil et dans ses sympathies.

Pour l'arracher à cette vie absorbante, sa famille le fit voyager presqu'à l'issue de ses études. Il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, et chercha moins, dans cette longue tournée à satisfaire une curiosité banale, qu'à se créer un trésor de souvenirs pour charmer sa vie isolée et recueillie.

De retour dans ses foyers, ses goûts de mélancolie et de solitude le dominèrent de nouveau. Le spectacle du despotisme moscovite, rendant le séjour de la capitale intolérable à cette âme grande et forte, il se retira dans ses terres, et là, passant une partie de son temps à la chasse, il acquit dans ce noble délassement une force et une adresse qui devaient bientôt devenir fatales à l'ennemi.

Telle était sa vie, quand la révolution du 29 novembre 1830 ouvrit une autre carrière à ses passions vives et intimes. Au premier signal, Malachowski sentit son cœur bondir d'impatience, et à l'instant même il se trouva prêt.

Habitant alors la ville de Konskié, résidence de sa famille, il y organisa sur-le-champ une garde nationale; puis, revenant à ses goûts favoris, il eut l'idée de créer deux bataillons, qu'il nomma *corps des francs chasseurs*, composés des plus adroits tireurs du pays. Enrégimentés et équipés à ses frais, ces bataillons devinrent bientôt la terreur des Russes. Malheur au corps ennemi qui passait à portée de ces milices nomades, dont le coup d'œil était à la fois sûr et prompt! Au bivouac du soir plus d'un officier moscovite manquait à l'appel, car nos chasseurs choisissaient leur homme, et ne le manquaient pas. Ce genre de guerre aventureuse était celui que préférait Malachowski; il fallait à ce romanesque courage des surprises nocturnes, des attaques imprévues, des combats où la valeur suppléât au nombre. Fier autant qu'intrépide, il se fût soumis difficilement à une guerre régulière, où la discipline maîtrise la bravoure individuelle. Il aimait, il cherchait le péril en enthousiaste, et la mesure ordinaire ne lui suffisait pas. Aussi le peu de faits d'armes qui marquèrent sa courte existence portent-ils tous l'empreinte de ce caractère exceptionnel.

Le premier se passa à Pulawy. C'était au moment où le général russe Kreutz venait de traverser la Vistule, et d'apparaître dans les palatinats de la rive gauche aux environs de Kozienice. Pour arrêter les progrès de l'ennemi, le général Dwernicki, allant de Warki vers Pulawy, donna ordre au colonel du deuxième de cavalerie de Sandomir, Lagowski, de préparer une expédition contre Pulawy où se trouvait un régiment de dragons russes. Bien renseigné sur la position de l'ennemi, Lagowski choisit cent cavaliers sous les ordres du major Wielhorki, et cent chasseurs libres à pied sous les ordres de Jules Malachowski, et dirigea ces forces le 26 février, à dix heures du matin, du village de Lagova à Pulawy. A onze heures elles se trouvaient sur les bords de la Vistule en face de Wlossowice, près de la maison du garde forestier. Là le détachement

polonais se sépara pour surprendre les Russes; Jules Malachowski devait suivre les broussailles jusqu'à la ferme hollandaise de Pulawy, et attendre, pour faire irruption dans le château, que le feu des cavaliers polonais eût commencé. L'attaque principale était dirigée contre les écuries où les dragons se trouvaient réunis en grand nombre. A peine la fusillade avait-elle commencé, que Malachowski se trouva là avec ses chasseurs. Renfermés, bloqués dans leurs écuries, les dragons russes soutenaient l'assaut, et ripostaient aux assaillans par une vive mousqueterie qui partait des toits et des croisées. Voulant en finir par une action d'éclat, Malachowski se précipite, avec huit de ses braves chasseurs, sur la porte principale qui était fermée et barricadée, l'ébranle, la force, et s'élance dans les écuries. La vue d'un de ses plus braves officiers tué à ses côtés ne l'arrête pas; il fond sur les Russes qui, saisis de tant d'intrépidité, mettent bas les armes et se rendent à discrétion. Cent quatre-vingt-douze chevaux tombèrent au pouvoir des Polonais, qui firent deux cent soixante prisonniers, au nombre desquels le capitaine russe Sakinin et quatre de ses officiers. L'ennemi eut trente-neuf morts, les Polonais cinq seulement.

Cette brillante expédition valut à Malachowski le grade de lieutenant-colonel, et la croix de chevalier de l'ordre militaire polonais *pour le mérite*. Mais le jeune héros ne devait pas long-temps jouir de ces honneurs si bien mérités, et la patrie allait bientôt avoir à pleurer un de ses plus nobles enfans.

Après la bataille de Grochow, le feld-maréchal Diebitsch ayant fait un mouvement pour franchir la Vistule, le corps de Sierawski fut détaché pour lui en disputer le passage, ou tout au moins pour l'inquiéter dans la construction des ponts et des bateaux nécessaires pour l'effectuer. Pendant toute la durée de ce mois où les armées belligérantes firent trêve à la guerre active pour se livrer à une guerre d'escarmouches et de contre-marches, Jules Malachowski ne laissa pas un instant de calme à l'ennemi. La nuit, quand d'autres se livraient au repos, lui, se jetant dans une barque avec quelques hommes, allait inquiéter les bivouacs russes, surprenait des corps isolés, et jetait la terreur dans tous leurs cantonnemens.

Vint alors la victoire de Dobré où l'étoile de Skrzynecki, si belle à son début, changea dans un jour la face des affaires. D'assaillis, les Polonais devinrent assaillans; ils poursuivirent l'armée russe jusque sous les murs de Siedlce. Diebitsch, désormais sur la défensive, avait renoncé au passage du fleuve, et le corps de Sierawski se trouvait par conséquent libre de se porter en avant. L'ordre fut donné à ce général de franchir immédiatement la Vistule, et de seconder les opérations de Dwernicki qui marchait vers la Volhynie avec son corps d'armée. Sierawski obéit; mais, parvenu à la hauteur de Wronowo, il se trouva en face d'une division russe quatre fois plus forte que la sienne. Cette énorme disproportion ne l'empêcha pas de prendre l'initiative et d'attaquer vigoureusement l'ennemi. Toutefois, malgré l'ardeur de ses jeunes et braves milices, il fallut bientôt battre en retraite. Débusqués d'une forêt qui les avait abrités jusque là, les Polonais allaient se trouver cernés et faits prisonniers, lorsque arrivèrent à propos le major Wielhorski avec quelques pelotons de cavaliers, et Jules Malachowski à la tête de ses chasseurs libres. Une espèce de panique régnait alors parmi les troupes de Sierawski, et Malachowski comprit que ne pouvant plus espérer la victoire, il fallait au moins atténuer les désastres d'une défaite: il se dévoua.

Seul avec ses chasseurs libres, protégeant la retraite de ses frères d'armes, il fit front vers l'ennemi, et l'intimida par des décharges meurtrières et répétées. Soutenant ainsi le mouvement rétrograde pendant plusieurs heures, il laissa au gros du corps de Sierawski le temps de regagner Kasimierz. Quoique cette position, privée de toute voie de retraite ne fût pas tenable, Malachowski ouvrit néanmoins l'avis de s'y défendre, tant cette âme énergique aimait le danger et les choses impossibles! Cependant le lendemain l'ennemi s'étant montré de nouveau, le jeune héros recommença son rôle de dévouement et de bravoure. Occupant les défilés avec ses chasseurs libres et les faucheurs, il s'y maintint depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et joncha tout le champ de bataille de cadavres russes. Cette héroïque résistance donna le temps nécessaire à Sierawski pour faire traverser la Vistule à ses soldats,

et pour sauver même son artillerie et ses bagages. Pendant tout le cours de cette mémorable journée, on vit Malachowski toujours au premier rang, faisant feu lui-même avec son fusil double, et ne perdant pas un seul de ses coups. Mais quand les cartouches de ses braves tirailleurs furent épuisées; quand les Russes, se rapprochant toujours, ne se trouvèrent plus qu'à quelques pas de lui, alors cet énergique jeune homme bondit d'un élan convulsif, saisit la faux d'un soldat tué à ses côtés, et s'élançant sur les Russes : « A moi, » camarades! s'écria-t-il; c'est avec cette arme que Kosciuszko com- » battait et triomphait! A moi, camarades! en avant! » Ils se précipitent tous, lui en tête, et engagent un combat corps à corps. Déjà, étonné de tant d'audace, l'ennemi se repliait; Malachowski debout dans leurs rangs, avait l'air d'un ange de mort moissonnant tout autour de lui; quelques chances de succès venaient de se manifester, quand deux balles le frappent à la fois, l'une dans la bouche, l'autre dans la poitrine.

Ainsi mourut cette victime de l'indépendance polonaise. Il trouva la fin qu'il avait rêvée, sur le champ de bataille de son choix. A vingt-neuf ans, avec une de ces figures belles comme un buste antique, des yeux noirs où se reflétait la passion des grandes choses, d'un teint foncé et vigoureux, d'une taille élancée, Malachowski était un de ces types d'hommes qui font honneur à la création. Ame et corps, tout chez lui tenait de l'idéal. Comme sa tête, son caractère se dessinait à l'antique. Héros des temps modernes, il l'eût été également aux plus belles époques de Sparte et de Rome. Noble Malachowski! quand il périt dans les défilés de Kasimierz, la Pologne était libre encore; elle venait de vaincre à Dobré; et le jeune patriote a pu du moins emporter quelques illusions dans sa tombe.

La mort de Jules Malachowski fut le sujet d'un deuil universel; les feuilles publiques de Varsovie en parlèrent long-temps, et l'ennemi lui-même, ne pouvant refuser un dernier hommage à tant d'héroïsme, fit rendre les honneurs funèbres au martyr polonais.



A. TOMASZEWSKA.

ANTOINETTE TOMASZEWSKA.

TOMASZEWSKA (Antoinette) naquit en 1814, dans le district de Rosiénié, en Samogitie. Née de parens nobles et aisés, elle fut élevée dans le couvent de Kroze, par des religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, qui y avaient établi un pensionnat. D'une taille moyenne, mais bien prise, avec de beaux cheveux d'un blond cendré, portant sur ses traits caractérisés, dans ses yeux bleus, grands et expressifs, une teinte grave et mélancolique, Antoinette avait à la fois le corps et l'âme d'une amazone. Douée de cette imagination, de ce cœur de feu, de cet héroïsme natif qui est l'apanage des Lithuaniennes et des Samogitiennes, elle ne pouvait entendre le nom de patrie sans que toutes ses fibres y répondissent. On l'avait depuis long-temps distinguée entre ses compagnes par son exaltation raisonnée, par son dévouement profond au culte de la nationalité polonaise. Avec quels transports, avec quelle avidité elle recueillait tout ce qu'elle pouvait entendre de l'ancienne gloire de la Pologne! Que de larmes brûlantes elle versait lorsqu'on racontait devant elle les malheurs de son pays, et le despotisme odieux sous lequel il gémissait! A ces récits, ses yeux s'enflammaient d'indignation et de patriotisme, et tout son cœur rêvait et appelait l'heure de la vengeance.

Quand cette heure vint à sonner, Antoinette avait à peine seize ans. A la première nouvelle d'une prise d'armes la jeune fille est debout. Que lui importent son âge, son sexe, sa faiblesse? elle a tout oublié! tout, jusqu'aux larmes de sa famille. La voix de la patrie est plus puissante que celle de la nature. Elle quitte son couvent, adresse un rapide adieu à ces lieux où s'écoula si paisiblement son enfance, et bientôt elle est auprès de Gruzewski, l'un des chefs des insurgés du district de Rosiénié.

Lorsqu'Antoinette Tomaszewska arriva au camp des Samogitiens, ce fut parmi eux un long cri d'enthousiasme et de sympathie; on ne savait qu'admirer le plus, de sa beauté, ou de son étonnant patriotisme. Mais ce n'étaient point des hommages qu'elle était venue chercher: tout entière au noble sentiment qui la dominait, elle alla droit au chef, exposa en peu de mots les motifs de sa démarche, et demanda un cheval et des armes. En dépit de toutes les objections, il fallut céder à ses vœux.

On l'enrôla dans un corps de cavaliers, et en peu de jours elle sut évoluer et manier la lance aussi bien que tous ses compagnons. Dès lors, elle se fit homme pour servir son pays. Attachée comme simple soldat au corps de Gruzewski, revêtue de l'uniforme, armée de pied en cap, et se réservant pour elle, en cas de malheur, un poignard, qu'elle tenait caché dans sa ceinture, elle accompagna ce corps dans tous les combats, affrontant avec courage les dangers et la mort. Dans une charge qui eut lieu à Mankuni, aux environs de Pleuborg en Samogitie, la jeune Antoinette fit surtout des prodiges. Les généraux Gielgud et Chlapowski commandaient dans cette affaire, où un régiment de Circassiens harcelait en queue les colonnes polonaises, qui ne pouvaient tenir la campagne contre un ennemi dix fois plus fort. Il fallait faire cesser cette poursuite acharnée, et la cavalerie samogitienne reçut l'ordre de piquer vers les Circassiens. Antoinette s'élança avec elle; les yeux animés, le visage brûlant de colère et de courage, la jeune héroïne pénétra dans les rangs moscovites, donnant, elle jeune fille, un exemple d'héroïque énergie à nos braves soldats, qui bientôt eurent tout dispersé. Gielgud, Chlapowski, et tout leur état-major, ne pouvaient revenir de leur admiration à la vue d'un dévouement pareil. Aussi, lorsqu'après cette action décisive les Circassiens furent forcés à la retraite, l'héroïne se vit saluée, au retour dans le camp, par de longs *hourrah* d'enthousiasme.

Quoique alors les jours de revers eussent commencé pour la cause polono-lithuanienne, la brave Antoinette ne cessa de lui rester fidèle. Suivant la retraite de l'armée, elle assista à l'affaire de Schawlé, et se distingua encore dans d'autres combats, et notamment à Powendenie où les épaulettes de sous-lieutenant vinrent enfin récompenser le courage et les exploits de la jeune amazone. Ad-

mirable de patience et de résignation, elle consolait ses compagnons d'armes, en leur faisant espérer un avenir meilleur. Dans le cours d'une pénible retraite, au milieu des fatigues du bivouac, de privations de tout genre, on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte, aucun regret; elle était là comme si vingt années de campagne l'avaient endurcie à la vie des camps. Dès le début, elle avait su commander, par son attitude sérieuse et digne, une vénération, une déférence générale de la part de ses camarades. Sous l'habit de l'amazone, ils avaient appris à respecter la jeune fille que le patriotisme avait jetée d'un couvent sur un champ de bataille.

Enfin, quand tout espoir fut perdu, quand rien ne resta plus à faire sur la terre lithuanienne, Antoinette Tomaszewska suivit le sort de l'armée, et entra en Prusse avec le corps du général Rohland. Là, sur le récit de sa vie aventureuse et de ses précoces exploits, chacun voulut la voir et l'interroger; c'était à qui exalterait son héroïsme, à qui lui offrirait une cordiale hospitalité. Prussiens ou Polonais, tous restaient émerveillés à l'aspect de la vierge délicate qui venait de faire une campagne comme simple soldat, et de gagner à la pointe de la lance ses épaulettes de sous-lieutenant.

Depuis, Antoinette Tomaszewska a épousé un de nos braves officiers polonais, admirateur de son héroïsme et de ses vertus. Les devoirs d'épouse et de mère ont adouci sans doute les douleurs de cette âme ardente et patriote; mais l'anéantissement de la patrie, la perte d'illusions de jeunesse, doivent verser sur toute sa carrière de l'amertume et du désenchantement. Antoinette comptait au nombre de ces créatures fortement trempées, qui se passionnent pour les grandes choses: son rôle était de combattre pour la Pologne, son vœu était de la voir libre: le sort en a décidé autrement.



ROMAN SOLTYK.

ROMAN SOLTYK.

SOLTYK (Roman) naquit à Varsovie en 1791, de Stanislas Soltyk, maréchal de la diète, et de la princesse Caroline Sapieha. Son origine, quoique doublement illustre, ne lui fit cependant trouver dans ses foyers que l'exemple de vertus modestes et du patriotisme le plus pur.

Il avait à peine quatre ans, que son père, nouvel Amilcar, lui fit jurer sur l'autel de la patrie une haine éternelle à la domination russe. Ce serment du premier âge resta gravé dans la mémoire de Roman; il devint la pensée de sa vie entière. Élevé d'abord sous les yeux de ses parens, il reçut des leçons des meilleurs maîtres en tout genre; mais son goût et ses préférences le portèrent vers les sciences exactes. Aussi, étant venu à Paris pour y achever son éducation sous les yeux du célèbre Kosciuszko, ami intime de son père, il n'éprouva point de difficultés à être admis à l'École polytechnique, dont il suivit les cours de 1805 à 1807.

Sorti de là âgé de seize ans, il ne rentra dans sa patrie que pour y prendre du service. Nommé d'abord, par le prince Joseph Poniatowski, sous-lieutenant de l'artillerie à pied, il passa lieutenant en 1808, et en 1809 capitaine d'artillerie à cheval d'une compagnie qu'il avait levée et équipée à ses frais. Cet avancement rapide causa de l'ombrage; on se dit et on répéta dans le corps de l'artillerie que Roman ne devait son grade qu'à sa position et à sa fortune; et les officiers de cette arme firent entendre à ce sujet quelques réclamations. Soltyk le sut, et allant trouver ses compagnons d'armes : « Messieurs, leur dit-il, quand j'ai offert à la patrie une » compagnie levée à mes frais, je n'ai été dirigé par aucune vue » d'ambition. Je maintiens cette offre; mais je resterai simple lieu-

» tenant, et j'obéirai à celui de vous que le général jugera digne de » commander. » Cette franche et modeste déclaration ramena à lui tous ces officiers dignes de l'apprécier, et dès ce moment Soltyk vécut avec eux dans la meilleure intelligence.

Capitaine d'artillerie à l'âge de dix-huit ans, il fit dans ce grade la campagne de 1809, et signala sa bravoure au siége de Zamosc, où, s'avançant à 300 toises des batteries du rempart, il incendia les magasins de la place avec deux obusiers, dont il dirigea lui-même le feu. Plus tard, à la bataille de Wrzavy, quand l'armée du prince Poniatowski fut obligée de se retirer devant l'ennemi, il contribua grandement à son salut en arrêtant les Autrichiens qui allaient couper le pont de San, seul point par lequel la retraite pouvait s'effectuer. Pendant plus de six heures, il neutralisa, avec deux pièces seulement, le feu de neuf canons impériaux. Ce beau fait d'armes fut mis à l'ordre du jour de l'armée, et le prince décora Soltyk de la croix de chevalier de l'ordre militaire de Pologne.

En 1810, il était déjà lieutenant-colonel d'artillerie. En 1812, Napoléon, au moment du passage du Niémen, l'attacha à son état-major en qualité d'aide-de-camp du général Sokolnicki, qui était lui-même aide-de-camp de l'empereur. L'un des premiers il passa le fleuve à Poniemon, avec le général Bonfrère et un détachement du 13ᵉ de ligne. Lorsque l'armée française occupa Witepsk, Soltyk, qui avait des propriétés dans la Russie-Blanche, fut un des députés que cette province envoya auprès de Sa Majesté pour la complimenter, et le discours qu'il prononça à cette occasion fut inséré dans le *Moniteur*. A la bataille de Maly-Yaroslawiec, Soltyk fut envoyé par Napoléon au vice-roi d'Italie, pour lui porter l'ordre de continuer son attaque de front, lui annonçant que Davoust allait le soutenir avec sa réserve. « Il a commencé à boire la coupe, dit » Napoléon, il faut qu'il la vide. » Cet ordre, transmis mot à mot, donna une ardeur nouvelle aux troupes : la vieille garde d'Italie, haranguée par le prince Eugène, fit une charge merveilleuse à la baïonnette, et décida ainsi la victoire.

Pendant l'armistice de Dresde, Soltyk reçut la croix d'honneur des mains même du grand homme qui l'avait créée. Dans le cours

de la malheureuse campagne de 1813, pendant la bataille de Leipsig, le 18, l'empereur lui donna l'ordre d'amener le grand parc d'artillerie qui se trouvait à Elsembourg. Cette mission délicate et périlleuse eût été couronnée d'un plein succès, si l'escorte de Saxons qu'on lui avait donnée n'eût passé à l'ennemi, en lui livrant comme prisonnier le jeune chef polonais. C'est pour rendre témoignage à sa conduite dans tout le cours de cette guerre, que le général Sokolnicki écrivit de sa main sur ses états de service : « Le zèle du » comte Soltyk ne s'est jamais démenti. Son patriotisme, son cou- » rage et ses principes d'honneur, l'ont mis au rang de nos officiers » les plus distingués. »

Depuis cette époque, rendu à la vie civile, Roman Soltyk y apporta les mêmes qualités et les mêmes mœurs. Militaire, il avait acquis tant de popularité parmi ses soldats, que, lorsqu'il changea de corps, ils se cotisèrent pour lui offrir un sabre d'honneur; citoyen, il ne se montra pas plus fier de sa naissance que de sa fortune. Son esprit était porté vers des idées libérales largement comprises : il voulait l'égalité partout où elle était applicable; et différant en cela de certains républicains purement spéculatifs, il joignait la pratique à la théorie. Propriétaire d'une fonderie de fer, il aimait à faire asseoir à sa table, plusieurs fois l'année, ses ouvriers les plus habiles et les plus laborieux, offrant ainsi une prime d'amour-propre à la bonne conduite. Plus tard, pour combattre un préjugé nobiliaire qui existait en Pologne, il ouvrit sous son nom, à Varsovie même, un *magasin de fers* où il vendait les produits de ses fabriques.

Les soins industriels ne remplissaient pas seuls la vie de Roman Soltyk. Son cœur nourrissait toujours cette haine contre l'oppression russe qu'il avait sucée avec le lait, et sa tête méditait des plans de vengeance et de représailles. Dès 1822, il faisait partie des sociétés secrètes qui préparèrent et mûrirent la grande explosion de 1830. Élu en 1822 membre du conseil-général du palatinat de Sandomir, et nonce à la diète en 1824, il remplit ces fonctions en vrai patriote. Enveloppé, en 1826, dans la conspiration dont son père était regardé comme le chef, il fut arrêté à Leipsig, où il venait

de se sauver; amené ensuite et incarcéré à Varsovie, puis relâché faute de preuves suffisantes, libre, il dirigea toutes ses facultés vers la défense et l'élargissement de son père qui, à l'âge de soixante-quinze ans, avait été jeté dans un cachot par ordre de l'empereur Nicolas, et y languissait depuis trois années.

La diète de 1829 offrit à Roman Soltyk l'occasion de se signaler; il y développa une motion tendant à compléter l'émancipation des paysans en les rendant propriétaires. Il fut aussi le seul nonce qui s'abstint de voter, lors du décret de la diète qui ordonnait l'érection d'un monument pour rappeler qu'Alexandre avait donné en 1815 la constitution au royaume de Pologne.

Affilié à toutes les sociétés qui méditaient depuis long-temps l'affranchissement de la patrie, il savait d'avance qu'un mouvement allait éclater. Il attendait seulement qu'on en précisât le jour pour se rendre à Varsovie; mais l'exprès porteur du message décisif fut arrêté par les Russes.

A peine le bruit de la fusillade du Belveder eut-il retenti jusqu'à lui, que déjà il était en route pour la capitale, où, dès son arrivée, le dictateur le nomma régimentaire, c'est-à-dire commandant-général de toute la force armée des quatre palatinats situés sur la rive droite de la Vistule. Il consacra dès lors tous ses instans à la défense de la cause nationale, et forma 47,000 hommes de garde nationale mobile. Le régimentariat ayant été aboli, le gouvernement national manifesta son contentement au régimentaire, et l'assura de la reconnaissance de la nation. Plus tard, Soltyk, simple volontaire dans l'armée de Skrzynecki, marcha avec les bataillons polonais aux combats d'Iganié et de Rutki; et, à la tête de sa nouvelle levée, il coopéra à l'expulsion du corps de Kreutz du palatinat de Sandomir. Sur les bancs de la diète, il rendit d'autres services. Ce fut lui qui eut le courage de proposer la déchéance de la famille Romanoff, et en outre, comme complément de cet acte solennel, la proclamation de la *souveraineté du peuple*. Vice-président de la Société patriotique, il résigna cette fonction dès qu'il la crut entraînée vers une tendance incompatible avec ses fonctions de nonce.

Enfin, dans les derniers jours de la révolution polonaise, quand

Varsovie fut cernée par toute l'armée de Paskéwitsch, Roman Soltyk, nommé chef d'artillerie de la place, et ayant soixante-dix-neuf pièces en batterie, dirigea, pendant les journées des 6 et 7 septembre, un feu meurtrier contre les bataillons moscovites qui se pressaient au pied des retranchemens. Dans les intervalles de l'attaque, il se rendait du rempart à la salle de la diète. Là, lorsque le 7 septembre le général Prondzinski, envoyé de Krukowiecki, vint déclarer que la patrie était perdue, et qu'il fallait capituler, Roman Soltyk fut un de ceux qui se levèrent pour s'opposer à cette mesure. Rendant compte à la diète de la situation de la place, il prouva qu'elle pouvait se défendre encore, et que la cause polonaise n'était pas aussi désespérée qu'on venait de le dire. Son discours, accueilli par les bravos de toute l'assemblée, produisit un effet électrique. Tous les nonces résolurent de ne signer aucun acte qui pût être invoqué plus tard contre l'imprescriptible nationalité de la Pologne. Cette décision une fois prise, Soltyk retourna à son poste, où il combattit jusqu'au dernier moment. Quand l'armée opéra sa retraite, il la suivit à Plock; et là, après avoir vu qu'il n'y avait plus rien à espérer de la chance des armes, il accepta la mission dont le président Niémoiowski le chargea, de passer en France et en Angleterre pour y solliciter une médiation en faveur des débris de l'armée polonaise. Entouré de dangers de toute sorte, en butte sur terre à la police prussienne, échappé avec peine sur mer à une effroyable tempête, il parvint à gagner Londres, et de là Paris, où il se trouve actuellement.

On le voit : jeune encore, Roman Soltyk a déjà parcouru, comme guerrier et comme citoyen, une carrière pleine et glorieuse. Il a ainsi largement satisfait au serment de son enfance; il a prouvé, à l'œuvre, que la haine héréditaire du nom moscovite n'était chez lui ni éteinte ni impuissante. Il a tout sacrifié dans cette lutte, bonheur du foyer domestique, repos, jouissances; mais les âmes de cette trempe, impressionnées par un grand mobile, ne tiennent pas compte des obstacles qui traversent leur vie; elles ont foi en l'avenir, elles esperent, elles attendent!!!

[illegible] la Bourse [illegible] de la peur, et [illegible], lorsque, pendant les [illegible] qui se [illegible] au gré des [illegible] dans les [illegible], il se [illegible] un compagnon [illegible] de la place, [illegible]. Lorsque [illegible] le général [illegible] que la place était [illegible], et qu'il [illegible] un de ceux qui se [illegible] pour [illegible] à la place [illegible] de la place, il [illegible] qu'elle pouvait se [illegible], et que le [illegible] pas [illegible]. Son [illegible] par les [illegible], produisit une [illegible] les [illegible] de ses [illegible] qui [illegible] plus tard contre [illegible] que [illegible] il [illegible] et le [illegible] avoir [illegible] de la chute des [illegible], il accepta [illegible] et en Angleterre [illegible] une [illegible] à la [illegible], [illegible] il [illegible], et de [illegible], où il se trouve [illegible].

[illegible] même encore, [illegible] deux [illegible] et [illegible]. Il a [illegible], que la [illegible], il a [illegible] dans cette [illegible] dans les [illegible] un grand nombre de [illegible] qui [illegible].



KASZYC.

JOSEPH KASZYC.

KASZYC (Joseph), fils de Michel Kaszyc, staroste de Czudiany, et de Rose Kieniewicz, naquit, en 1795, dans le palatinat de Minsk (district de Pinsk), en Lithuanie. Orphelin dès l'enfance, et laissé en possession d'une fortune considérable, il fut envoyé à Wilna par son tuteur pour y faire ses études. Il se trouvait encore dans cette ville, suivant les cours universitaires, lorsque l'entrée des troupes françaises en Lithuanie vint donner une autre direction à ses idées. Il jeta là ses livres pour prendre des armes; engagé comme volontaire dans le dix-neuvième régiment des lanciers polonais, il fit dans ce corps les campagnes de 1812, 1813 et 1814, et marqua sa présence dans cette guerre par plusieurs actions d'éclat.

Au mois de novembre 1813, son régiment faisait partie de la division Lallemand, appartenant elle-même au treizième corps, commandé par le maréchal prince d'Eckmülh, dont le quartier-général se trouvait à Hambourg. Détaché de la garnison de Lubeck pour une reconnaissance dans les environs, le jeune Kaszyc rencontra et attaqua corps à corps, près de Schönberg, le célèbre colonel prussien Schill, le blessa d'un coup de sabre, et le fit prisonnier de guerre. Un ordre du jour, signé *Davoust*, rendit compte de ce beau fait d'armes, si honorable pour le guerrier polonais.

Pendant la retraite de l'armée française, de Lubeck à Remberg, en Danemarck, Kaszyc se jeta avec vingt lanciers seulement au milieu du camp ennemi : semant devant lui une terreur panique, il fit cinquante prisonniers, et s'empara de deux cents chevaux et d'une grande quantité de caissons et de bagages.

Après l'abdication de Napoléon en 1814, les officiers polonais,

alors réunis à Hambourg, ayant rédigé une adresse collective à l'empereur Alexandre pour réclamer sa protection, Kaszyc ne voulut jamais apposer sa signature à cette pièce, et il resta fidèle aux destins de l'armée française jusqu'au moment où il fut forcé de donner sa démission. De retour dans ses foyers, il en repartit bientôt pour aller visiter toutes les capitales de l'Europe, et ne reparut que trois années plus tard en Lithuanie, où son mariage avec mademoiselle Sophie Rajecka fixa désormais son sort. Élu tour à tour, en 1827 juge, et en 1830 maréchal du district de Novogrodeck, il apporta dans ces fonctions un zèle et un patriotisme à toute épreuve.

Ce fut alors que la révolution du 29 novembre vint réveiller les populations polono-lithuaniennes. Kaszyc en tressaillit de joie; mais surveillé par les agens moscovites, auxquels ses sentimens étaient depuis long-temps suspects, il fut obligé, comme maréchal, d'user de la plus grande réserve pour ne pas se compromettre sans utilité. Plus tard même, lorsque la Lithuanie eut à son tour arboré l'aigle blanc, le district de Novogrodeck ne put, malgré l'ardeur de sa population, répondre comme les autres à l'appel commun. Traversé par la grande chaussée qui conduit de Minsk à Brzesc, ce district était la seule route ouverte entre la Russie et la Pologne, et c'était par elle que l'armée de Diebitsch avait marché sur Varsovie. La sûreté des communications, l'échelonnement des magasins, le passage des renforts, la chance d'une retraite, tout commandait au feld-maréchal de comprimer un mouvement dans ce rayon: aussi n'y épargna-t-il rien. Se défiant, à bon droit, de l'esprit des habitans, il mit des garnisons de trois à cinq mille hommes dans les villes de Slonim et de Niesuriez, cantonna un bataillon et deux escadrons à Novogrodeck, et trois dans les campagnes avoisinantes. Tous les citoyens notables furent mis en surveillance, et le maréchal Kaszyc avant tous les autres. Outre les espions subalternes qui ne le perdaient pas de vue, on l'avait entouré de généraux et de propriétaires russes qui ne mettaient pas une ardeur moindre à surprendre ses pensées et ses intentions.

On conçoit que, au milieu d'obstacles pareils, un soulèvement dans le district de Novogrodeck était matériellement impossible. Kaszyc.

obsédé de la pensée que l'on combattait sans lui pour une cause qui était la sienne, rêvait chaque jour de nouveaux plans d'insurrection, et se désespérait ensuite de les voir impraticables.

Il en fut ainsi jusqu'au moment où l'on apprit dans le district la pointe du général Gielgud vers la Lithuanie, le mauvais succès de cette expédition, et l'issue fatale de la bataille de Schawlé. A ce moment, la cause lithuanienne était désespérée; tout mouvement isolé, toute levée de boucliers partielle était visiblement condamnée à l'impuissance et à l'avortement. Il n'y avait plus qu'à se résigner et à attendre des temps meilleurs. Eh bien! à cet instant suprême, la grande âme de Kaszyc se réveille : il lui semble beau de se lever pour une cause mourante, de la réchauffer, de la ressusciter au souffle du patriotisme. Il calcule que le soulèvement complet de son district couperait en deux les forces russes, et les obligerait à se garder sur leurs flancs et sur leurs derrières; que cette diversion une fois opérée, l'armée polonaise, reprenant l'offensive, arriverait à temps pour le secourir. Il espérait d'ailleurs que, déterminé par son exemple, les palatinats de Grodno et de Minsk se lèveraient à leur tour pour le seconder, et donneraient plus de gravité au mouvement insurrectionnel. Plein de cet espoir, mais poussé avant tout par une énergique volonté, il ferma l'oreille aux conseils méticuleux, et se dévoua à sa périlleuse entreprise.

Kaszyc rassembla tous ses paysans dans son château de Jatia, à trois milles de Novogrodeck, les arma de mauvais fusils, de faux et de piques fabriquées à la hâte. Déjà des proclamations énergiques avaient été adressées aux citoyens du district pour les appeler aux armes, et ils y avaient répondu; d'autres proclamations, confiées à des émissaires sûrs, étaient parties pour les districts voisins; enfin, toutes les mesures étaient prises pour que cet élan national ne restât pas sans écho. Peu de jours après, Kaszyc lui-même était en marche sur Bielice, où cent cinquante soldats russes sont surpris par lui et faits prisonniers de guerre. Il s'avance ensuite sur Novogrodeck; mais la garnison, effrayée, ne l'attend pas; elle fuit à son approche, ainsi que les autres détachemens disséminés dans le district. De toutes parts on se rallie à lui, on grossit

sa troupe. Nicolas Mierzejewski, ancien capitaine de la garde impériale, organise, discipline, instruit les bataillons insurgés : Jaczewski, Mackiewicz, Zaleski, Tuchanowski, et une foule d'autres, se rangent sous les drapeaux du maréchal; des détachemens entiers, levés comme par enchantement, arrivent de tous côtés sous les ordres des notabilités du pays, Casimir Wollowicz, Etienne Niezabytowski et Antoine Bronski.

La révolution du district était miraculeusement accomplie; n'ayant point trouvé de résistance de la part des Russes, elle commençait à gagner les districts voisins. Déjà Kaszyc pouvait croire que ses plans allaient se réaliser et s'étendre au loin avec d'immenses résultats, lorsque de funestes nouvelles vinrent détruire ces illusions à peine nées.

Une lettre, envoyée par Dembinski au maréchal, lui annonçait la défaite de Schawlé, et ajoutait qu'à la suite de ce dernier échec, l'armée expéditionnaire s'était partagée à Kurszany en trois corps, dont l'un, placé sous les ordres de Dembinski, cherchait à se replier sur Varsovie, *attendu*, disait la lettre, *que tout paraissait perdu dans les palatinats lithuaniens.* Le général marquait en outre que son détachement était poursuivi par un corps de troupes russes quatre fois plus considérable, et il engageait le maréchal à faire sa jonction avec lui pour se frayer ensemble une route jusqu'à l'armée du généralissime Skrzynecki.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Kaszyc; elle changeait entièrement son rôle; d'agresseur il allait devenir fugitif. Cependant comme il n'y avait pas de temps à perdre, il rallia autour de lui les patriotes de Novogrodek, et le lendemain il rejoignit Dembinski à Dzienciol. La jonction était à peine consommée que les Russes attaquèrent vivement nos soldats, et voulurent leur barrer le passage. L'affaire fut chaude et opiniâtre, mais l'avantage resta aux Polonais : la cavalerie de Novogrodek se signala par des charges brillantes et décisives, et l'attitude du corps fugitif fut telle, que dès ce moment les Russes renoncèrent à l'inquiéter dans sa retraite.

Dembinski continua ainsi son mouvement rétrograde, qui peut

passer pour l'un des plus beaux faits d'armes de cette guerre merveilleuse. Obligé d'user tour à tour de vigueur, de ruse, et de vitesse, il se glissa au travers des bataillons ennemis, ralliant à sa suite tous les détachemens insurgés qui battaient la contrée. Le maréchal Kaszyc se montra digne d'un tel chef. Sa fermeté, sa prudence, son courage, contribuèrent largement au succès de la retraite. Il eut même, au passage du Bug, l'occasion de se signaler personnellement : à la tête de vingt de ses cavaliers, il fit prisonnier quatre officiers russes et trente soldats.

Enfin, après une série de combats, de fatigues et d'obstacles innombrables, il fut donné à ces nouveaux *dix mille* d'arriver en face de Praga, et de faire leur entrée solennelle dans la capitale polonaise. Au récit de leurs exploits, l'enthousiasme fut universel. Le peuple les accompagna dans la ville en les portant presque dans ses bras.

Le même jour le maréchal Kaszyc fut présenté au généralissime Skrzynecki, qui lui fit l'accueil le plus bienveillant, le décora de la croix militaire, et le nomma lieutenant-colonel. Élu à la même époque, par ses compatriotes présens à Varsovie, nonce du district de Novogrodeck, il prit place sur les bancs de la diète, et s'y fit distinguer par son zèle et par son patriotisme.

Bientôt les bataillons insurgés qui étaient venus sous ses ordres furent répartis dans les divers régimens de l'armée polonaise ; et pour conserver le souvenir de ce dévouement local, un escadron du treizième de lanciers prit le nom du district : il fut placé sous le commandement du brave Mierzejewski, qui fit preuve dans ce grade d'un grand courage et d'une grande capacité.

Quand Varsovie fut cernée par les Russes, Kaszyc prit part à sa défense, et après la fatale capitulation il se rendit à Modlin, avec les nonces et l'armée. Plus tard, à l'époque où l'on eut un instant l'énergique volonté de continuer la guerre en la reportant dans les palatinats de la rive gauche, Kaszyc fut attaché à l'état-major du général Dembinski, chargé de l'exécution de ce projet. Enfin il resta fidèle à la cause du pays jusqu'à la dernière heure, et ne se retira sur le territoire prussien qu'avec le dernier noyau de l'armée nationale.

Depuis, il a pu, malgré quelques obstacles, toucher le sol de France, où, privé de sa fortune, loin d'une famille adorée, il console ses douleurs par l'espoir d'une autre renaissance de la Pologne.



Antoine Ostrowski S. P. Gal. Comd. la Garde Nle. de Vars.

ANTOINE OSTROWSKI,

S. P. Gal. Comd. la Garde Nle. de Varsovie.

ANTOINE-JEAN,

COMTE OSTROWSKI.

OSTROWSKI (Antoine-Jean), issu d'une des plus anciennes familles polonaises, celle des *Ravita*, et comptant parmi ses aïeux l'illustre Chrétien Ostrowski, qui, en 1410, commandait les armées victorieuses du roi Jagellon, contre les chevaliers Teutoniques, naquit à Varsovie en 1782, d'Appolonie Ledochowska, fille du palatin de Czerniechow, et de Thomas d'Ostrow Ostrowski, qui fut tour à tour ministre et sénateur de la république de Pologne, palatin, président du sénat du duché de Varsovie, et, depuis encore, de celui du royaume.

A pareille école, le jeune Ostrowski devait voir son esprit dirigé de bonne heure vers les affaires publiques. Son père en effet voulut qu'encore enfant, il suivît les graves débats de cette fameuse diète de quatre ans, dont les travaux se résumèrent dans la belle et libérale constitution du 3 mai 1791. Le spectacle imposant d'une assemblée législative remua vivement cette imagination adolescente, et dès lors naquit chez lui cette passion de patriotisme, qui devint le mobile de sa vie entière.

La jeunesse d'Ostrowski fut marquée par de grands évènemens qui réagirent sur sa destinée et sur son éducation. Ainsi, après le fatal dénouement de la guerre contre les Russes, en 1792, son père ayant refusé son adhésion au pacte honteux de Targowica, se vit destitué par la diète de Grodno, privé de ses charges, et exilé dans ses terres de l'Ukraine qui furent séquestrées, et où il resta consigné pendant toute la révolution de Kosciuszko, en 1794.

Ce digne patriote subit sa disgrâce avec calme; mais, ne voulant pas que son fils souffrît de cet exil, il le laissa dans ses domaines de la Pologne prussienne, pour qu'il pût y continuer ses études. Le croirait-on? la haine moscovite parvint néanmoins à le poursuivre

dans sa prévoyance paternelle. A l'avènement de Paul Ier, prince fantasque et monomane, un ukase ordonna que les enfans des Polonais, nouveaux sujets de la Russie, fussent élevés sur le territoire de l'empire, d'après une méthode prescrite.

Toutefois ce barbare décret n'eut pas long-temps vigueur; les sujets mixtes obtinrent quelques concessions du rigorisme étranger, et le jeune Ostrowski put se rendre à l'université de Leipzig, où il termina ses études vers 1800, sous la direction d'un instituteur français, compagnon d'études du fameux élève de l'école de Brienne.

De retour dans sa patrie, il resta avec son père, profond économiste, dans ses vastes terres d'Ukraine, où il l'aida dans ses travaux et ses améliorations agricoles. C'est auprès d'un tel maître, reconnu pour un des plus habiles ministres des finances de l'ancienne république de Pologne, qu'il puisa les premiers élémens de cette science, dont il sut faire plus tard une si grande et si utile application. A quelque temps de là, Thomas Ostrowski lui ayant cédé ses domaines d'Ujazd, situés dans la Pologne prussienne, Antoine se maria, et connut le bonheur d'une union tendre, calme et assortie.

C'était alors l'époque où les yeux des patriotes polonais se tournèrent vers l'Europe occidentale, malgré les avances de l'empereur Alexandre qui poussait vivement à la fusion de tous les peuples slaves. La France venait de s'ébranler contre la Prusse, et du premier choc Napoléon avait brisé cette puissance. La bataille d'Iéna était gagnée. Bientôt l'avant-garde française, sous les ordres de Murat, fit son entrée à Varsovie. Antoine Ostrowski, qui déjà faisait partie, malgré la menace faite par le gouvernement prussien de le faire fusiller dans les vingt-quatre heures, d'un comité patriotique, qui s'était formé avant l'entrée des Français, s'engagea l'un des premiers dans une garde d'honneur, qui devint le noyau des lanciers polonais, si célèbres depuis.

Sur-le-champ un gouvernement provisoire s'organisa. Au refus du comte Thomas Ostrowski, qui demandait quelques garanties pour l'avenir de la Pologne, le duc de Berg, Murat, en nomma, au nom de l'empereur, Gutakowski président. La chambre suprême pour la guerre et pour l'administration ayant été formée, Antoine Ostrowski fut nommé membre de la section militaire. Dans une audience que la chambre suprême obtint de Napoléon, il calma ses

inquiétudes brusquement manifestées au sujet des approvisionnemens de l'armée, et, joignant le fait aux paroles, il mit le lendemain tout en réquisition, dans les terres de son père, pour le service des troupes impériales: d'autres suivirent cet exemple.

A cette époque il fut un instant question de donner au nouveau gouvernement polonais une forme politique et une constitution libérales. Il ne s'agissait, pour cela, que de convoquer la diète, qui avait été quatorze ans auparavant ajournée, et non dissoute, par son illustre maréchal Stanislas Nalecz Malachowski. Les deux Ostrowski conseillèrent vivement cette mesure; mais d'autres magnats, soit par calcul personnel, soit pour flatter la pensée secrète de Napoléon, l'engageaient à remettre à des temps plus calmes cette régénération de la liberté polonaise, et à concentrer, pour le moment, le pouvoir entre quelques mains, afin de le rendre plus fort.

L'empereur adopta ce parti. Il institua la commission du gouvernement (*Kommissya Rzadzaca*), dont le confiant vieillard Malachowski accepta la présidence. Suivant la volonté de son père, Antoine Ostrowski entra aussi en fonctions comme conseiller du gouvernement. Dans ce poste difficile, chargé de veiller au besoin d'une partie de la grande armée, il eut à concilier les exigences du service et les ressources d'un pays surpris à l'improviste. Au dire unanime des Français et de ses concitoyens, cette tâche épineuse fut habilement remplie.

Cependant la paix de Tilsitt venait d'être signée. La Pologne, qui avait cru à une large et complète émancipation, se vit encore une fois désillusionnée. Napoléon n'avait point rempli toute son attente, en créant un grand-duché de Varsovie, soumis à la maison de Saxe, et en donnant, à la hâte, une constitution à un pays qui avait déjà la sienne.

La diète pourtant venait d'être convoquée, et la carrière législative s'ouvrait devant Antoine Ostrowski, dont la pensée avait toujours été tournée vers de pareils travaux. Élu nonce de Brzeziny, pour la diète de 1809, que présida son père comme maréchal, Antoine Ostrowski remplit son mandat avec un zèle constant, et un patriotisme à toute épreuve. Marquant de bonne heure sa place sur les bancs d'une opposition sage et ferme, il combattit tous les empiètemens de pouvoir, que conseillaient à la cour de Saxe les mi-

nistres de Napoléon, trop habitués à ne traiter les rois que comme des préfets de leur maître.

En 1809, lorsqu'éclata la guerre avec l'Autriche, le comte Antoine Ostrowski fut l'un des directeurs du gouvernement provisoire, chargé de la défense de Varsovie. Après la sanglante bataille de Raszyn et la capitulation glorieuse du prince Poniatowski, Ostrowski, par suite d'ordres supérieurs, resta dans la ville occupée par les Autrichiens, et sut, avec l'appui des autorités municipales, en imposer aux vainqueurs par son énergique fermeté. Grâce à lui et à l'attitude décidée des habitans patriotes, l'ennemi ne put tirer aucun parti de sa conquête. Redoutant une réaction populaire, il bivouaquait sur les places publiques, flanquées de canons, mèche allumée.

Enfin la paix fut signée, et Antoine Ostrowski, rendu à des fonctions moins orageuses, partagea désormais son temps entre ses travaux de nonce, ses affaires de famille, et la gestion de ses terres, qui avaient beaucoup souffert dans les campagnes précédentes par de fréquens passages de troupes.

Mais quand la guerre de 1812 réveilla de nouveau la Pologne, en la faisant renaître à l'espoir d'une indépendance complète, Antoine vola au quartier-général de Napoléon, à Thorn, pour lui offrir ses services. Toutefois, le duc de Bassano lui ayant donné l'ordre de se rendre incessamment à Varsovie, où la confédération générale du royaume de Pologne allait être formée sous les auspices de l'Empereur, il n'hésita pas à obéir, calculant, avec raison, que le dévouement du citoyen et du nonce serait, dans la circonstance, plus utile à la patrie que le sabre du militaire.

La diète, à peine réunie, commença par déclarer : « *qu'elle protestait devant Dieu et devant les hommes contre le déchirement de la patrie ; que le passé était, à ses yeux, comme non avenu, et que tout Polonais, digne de ce nom, devait courir aux armes pour combattre les envahisseurs du sol national.* » On se confédéra, et le vieux prince Adam Czartoryski fut élu maréchal de la diète confédérée. Le mot de Pologne *restaurée, entière et indépendante* circula dans toutes les bouches ; la cocarde polonaise fut arborée ; on eut foi dans l'avenir ; on crut aux bonnes intentions de l'Empereur des Français, et le premier enthousiasme eut un retentissement universel.

Un conseil de confédération ayant été élu par la diète, Antoine Ostrowski y fut appelé. Ce conseil, présidé par Czartoryski, devait réunir dans les momens de crise tous les attributs du pouvoir.

Cependant la restauration polonaise s'organisait peu à peu. Le roi de Saxe, grand-duc de Varsovie, venait d'adhérer solennellement à l'acte de la confédération. L'Autriche, de son côté, avait promis de céder la Gallicie à la Pologne, en échange des provinces illyriennes. En cet état de choses, une députation fut envoyée de Varsovie à Napoléon, dont le quartier-général était alors à Wilna, afin de provoquer une explication sur ses vues futures, à propos de la Pologne. Mais, soit que l'empereur n'eût encore que des idées confuses à ce sujet, soit qu'il n'entrât pas dans sa politique de donner alors son mot final, la députation polonaise n'emporta qu'une réponse évasive. Vainement Antoine Ostrowski, secondé par deux autres membres, insista-t-il pour qu'on fît une nouvelle et solennelle démarche. Le conseil de la confédération, craignant de heurter celui devant qui tremblait l'Europe, combattit la proposition par des argumens dilatoires et l'écarta par un vote négatif.

Cependant les prévisions d'Antoine Ostrowski et de ses collègues s'accomplissaient. Les patriotes de la Pologne, les hommes les plus ardens, les plus dévoués, les plus courageux de la population commencèrent à regarder de nouveau comme suspecte la conduite de Napoléon. Passant de la défiance à la froideur, ils n'entrèrent pas tous avec le même élan dans la cause des Français. Les uns attendirent, les autres se tinrent à l'écart; peu d'entre eux cherchèrent à ébranler les masses qui semblaient rester indifférentes. Alexandre profita de ces circonstances, et fit des propositions aux Lithuaniens.

Plus tard, cette fausse politique porta ses fruits. L'armée de Tchitchakoff et d'autres troupes russes purent se former sur les derrières de la grande armée française, sans trouver dans les provinces de la Pologne les obstacles qu'elles y auraient rencontrés sous l'empire d'autres circonstances.

La fatale automne de 1812 arriva. L'incendie de Moscou, la désastreuse retraite qui en fut la suite, la catastrophe de la Bérézina, vinrent frapper de deuil la population de Varsovie. Bientôt Napoléon lui-même traversa ses murs (1), et la débâcle fut complète.

(1) Ce fut dans cette occasion que Napoléon prononça ces célèbres paroles, en

L'armée russe se rapprochant chaque jour de la Vistule, le gouvernement de Varsovie, le conseil de la confédération et le prince Poniatowski se replièrent sur Cracovie avec les débris de l'armée polonaise; les restes de l'armée française tirèrent près de Kalisch leurs derniers coups de canon.

A cette époque, ébranlée par les revers inouïs de Napoléon, et séduite par les promesses d'Alexandre, la majorité du conseil de la confédération s'ajourna à des temps meilleurs, et signa cette déclaration entre les mains du vice-président Zamoyski, le 30 avril 1813. Trois membres de ce conseil eurent seuls le courage de protester contre cet acte de faiblesse. L'un d'eux était Antoine Ostrowski, qui seul entre ses collègues voulut partager le sort de l'armée polonaise, et rejoignit Napoléon au quartier-général de Dresde. Prenant part aux dangers de cette retraite, il suivit avec le comte Stanislas Potocki, alors président du conseil des ministres, le corps d'armée de Murat, assista au désastre de Leipzig et fut témoin de la fin malheureuse du prince Poniatowski. Il allait même franchir le pont de l'Elster quand ses débris sautèrent en l'air avec fracas. Alors, pressé tour à tour par des Cosaques et par des Prussiens, menacé de mille morts, Ostrowski ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit, et à l'apparition du prince Auguste de Prusse. Fait prisonnier, il se réclama de l'empereur Alexandre, qui lui accorda la permission de retourner à Varsovie.

C'en était fait de l'influence française en Pologne. Napoléon n'était plus qu'un exilé; il expiait à l'île d'Elbe le tort d'avoir trop ménagé les rois qu'il avait vaincus, et de n'avoir pas assez fait pour la liberté des peuples. Le grand-duché de Varsovie, distrait de la couronne de Saxe, relevait de nouveau du Czar moscovite, et Alexandre, pressé par les puissances alliées de créer une *Pologne indépendante*, marchandait dans le congrès de Vienne la somme de nationalité qu'on accorderait aux Polonais. Il se décida pourtant, et écrivit alors une lettre autographe au comte Thomas Ostrowski, en date du 18-30 avril 1815 : « Je vous annonce, lui disait-il, *que le » sort de votre patrie vient enfin d'être fixé par l'accord de toutes les puis- » sances réunies en congrès; le royaume de Pologne sera uni à l'empire*

présence du conseil des ministres du duché : « *Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas.* »

« *de Russie par les liens de sa propre constitution, et j'ai obtenu pour les Polonais la jouissance paisible de leur nationalité*, etc. » Paroles positives et solennelles, qui, à seize ans de là, devaient recevoir un démenti si outrageant pour les co-signataires du congrès. Le comte Thomas Ostrowski, comme président du comité *ad hoc*, fut chargé par l'empereur Alexandre du travail préparatoire pour la nouvelle constitution du royaume, y apporta le secours de sa vieille expérience, et son fils fut initié par lui dans les détails de ce grand travail.

Après l'abdication formelle du roi de Saxe, le sénat du duché de Varsovie ayant décidé qu'une députation se rendrait auprès d'Alexandre, alors à Paris, pour le remercier au sujet de la charte constitutionnelle, le comte Antoine Ostrowski fut désigné pour en faire partie. Distingué par l'empereur, il en fut comblé d'égards, et obtint, avec le reste de la députation, le grand cordon de l'ordre de Sainte-Anne de première classe. Revenu en Pologne, et nommé commissaire de la liquidation générale entre les cours de Russie, de Prusse, d'Autriche et le Grand-Duché, il reçut celui de Saint-Stanislas de première classe.

A cette époque, on croyait dans le royaume à la bonne foi et aux intentions de l'empereur Alexandre. L'octogénaire Thomas Ostrowski lui-même, séduit par la franchise apparente du czar, par ses promesses sur l'avenir de la Pologne et de la Lithuanie, avait accepté le nouveau régime comme un progrès. Confirmé dans sa charge de président du sénat, et recevant en séance solennelle le dépôt de la charte polonaise des mains des commissaires impériaux, il s'écria avec chaleur : « *Malheur à qui osera la violer !* »

Mais ces illusions ne furent pas longues. Le rayon d'espoir qu'Alexandre avait fait luire, son frère le grand-duc Constantin fut chargé de l'amortir et de l'éteindre. A peine était-il arrivé dans la capitale, et chacun prévoyait déjà ce que l'on pouvait attendre d'un homme pareil.

Le comte Thomas Ostrowski fut désenchanté l'un des premiers, et le coup fut si fort, qu'il l'entraîna au tombeau. Il mourut le 5 février 1817, en paix avec lui-même, et entouré de tant d'estime, que l'empereur écrivit au comte Antoine : « *Votre père a passé en faisant le bien.* »

La même année, le comte Antoine Ostrowski fut présenté par le

sénat comme candidat à la place de sénateur : grâce à la haine que lui portait le grand-duc, ce ne fut que sur la seconde présentation que l'empereur le nomma sénateur castellan. Passant de la chambre des nonces dans celle des sénateurs, il persévéra dans la ligne politique qu'il s'était tracée, ligne d'opposition ferme, sage et rationnelle. Plus d'une fois, dans le cours de ses fonctions, il heurta de front les volontés altières du grand-duc Constantin, et combattit les empiètemens du commissaire impérial Novosiltzoff. Faisant partie, comme sénateur, de la célèbre cour de justice qui, sous la présidence du palatin *Bielinski*, jugea les Polonais accusés de complot contre l'état et d'intelligence avec les conspirateurs russes, il contribua au solennel acquittement de ses courageux compatriotes. Les haines de Constantin en devinrent même plus vives et plus tracassières à son égard. Il se vit consigné à Varsovie pendant plusieurs mois, et cela avec une rigueur telle, qu'il ne pouvait aller voir à sa campagne, à quelques lieues de là, un de ses enfans qui se mourait. Il y a plus : le grand-duc, par un raffinement inouï de vengeance, enjoignit aux autorités du pays d'entraver les progrès industriels que le comte Ostrowski réalisait dans ses domaines.

Depuis plusieurs années, moins absorbé par des soins politiques, le comte Antoine Ostrowski s'était rejeté sur les occupations favorites de sa jeunesse : reportant son activité vers les travaux économiques industriels et agricoles, il créa, dans l'espace de huit années, depuis l'introduction du tarif de 1822, un nouveau monde sur le sol antique de Lech. Sa terre d'Ujazd, bornée par la rivière navigable de Piliça, était devenue une grande et belle colonie manufacturière. Là où on ne voyait que des chutes d'eau perdues, des forêts et des champs, une nature sévère et sauvage, grâce à lui une ville s'éleva bientôt sous le nom de *Tomaszow Mazowiecki*, et, au bout d'une courte existence, elle comptait déjà, avec ses environs colonisés, à peu près 7,000 âmes de population toute active et commerçante. De nombreuses filatures et teintureries s'élevèrent comme par enchantement. Les grands bazars de Riga, Moscou, Pétersbourg, et même celui de Makariew, aux confins de la Chine, étalèrent bientôt les beaux draps de Tomaszow, et l'exportation des produits commençait à s'élever à plusieurs millions

par année. Tomaszow, régulièrement bâti et d'une architecture moderne, peuplé d'industriels qui affluaient de l'étranger pour y former des établissemens en tout genre, reçut, en 1830, les priviléges de ville. Son fondateur même, que les habitans appelaient, dans l'épanchement de leur reconnaissance, président de la nouvelle république industrielle, obtint pour sa création de grands priviléges commerciaux et quelques lois municipales. Quelque précaire que fût l'avenir sous un protectorat aussi despotique et aussi peu homogène que celui de l'autocrate, cependant tout marchait, tout prospérait, tout s'organisait sur une base large, libérale, et généreuse surtout, dans les rapports entre le fondateur et le colon. Paisible et merveilleuse conquête d'un esprit positif qui marquera dans la carrière d'Ostrowski comme un de ses plus beaux titres à la reconnaissance contemporaine!

Le génie du comte Antoine était tourné vers des créations de ce genre; il venait à peine de commencer à recueillir le fruit de tant de travaux et de dépenses, lorsque la nouvelle lui parvint de la révolution du 29 novembre. Il se trouvait alors à Leipzig, après avoir parcouru la Suisse, la France et l'Allemagne, et voyageant pour explorer l'état industriel des contrées européennes. A l'instant même il oublia tout pour se rendre à l'appel de la patrie. Arbitrairement retenu à Breslau pendant plus de quinze jours, il ne put arriver que le 24 décembre à Varsovie, où, comme patriote et comme sénateur, il se trouva mêlé dès son arrivée dans les grandes questions politiques et militaires qui s'agitaient. L'un des premiers il trouva qu'on n'avait pas poursuivi avec une énergie suffisante l'œuvre dont les débuts avaient été si beaux. Il eut plus d'une fois l'occasion de dire sa pensée franche à cet égard, et combattit constamment l'opinion des temporisateurs, qui aimaient mieux négocier que de combattre.

Dans la mémorable séance du 25 janvier, où fut déclarée la déchéance de Nicolas, il se montra par le sentiment de la justice et de la légalité même, l'un des plus ardens promoteurs de cet acte solennel, devenu indispensable, surtout après d'inutiles tentatives d'accommodement et les déclarations hostiles de l'empereur Nicolas. Et parlant immédiatement après le maréchal de la diète, il prononça ces mémorables paroles : « *Messieurs, le maré-* » *chal de la diète ne m'a prévenu que d'un instant, en appuyant la mo-*

» *tion sur la vacance du trône. Or, pour épargner un temps bien pré-* » *cieux dans les circonstances actuelles, je tâcherai de développer ma* » *pensée de la manière la plus concise. Les pièces diplomatiques dont la* » *lecture vient d'être faite nous apprennent que l'empereur Nicolas a* » *avoué en bonne conscience, et consacré par ses propres paroles, la* » *vérité immuable, qu'un serment réciproque n'est valable qu'autant* » *que les parties l'observent de bonne foi, et ce souverain déduit de ce* » *principe dans les notes autographes crayonnées sur l'adresse du nonce* » *Jezierski* (1), *que la nation polonaise lui ayant manqué de bonne foi,* » *il ne se croyait pas en devoir de la lui garder à son tour. L'univers* » *le sait, et nos consciences sont vivement pénétrées de la conviction* » (et c'est ce que l'empereur Nicolas ne saurait se dissimuler) *que* » *c'est à leur source et par le législateur lui-même, première partie* » *contractante, que les rapports constitutionnels du royaume de Po-* » *logne ont été rompus... La dissolution légale de ce pacte ne peut* » *donc plus être révoquée en doute, quand bien même nous n'en appel-* » *lerions pas aux droits imprescriptibles de notre indépendance, et* » *c'est à cette grande cause que se rattache la prophétie du président* » *du sénat Ostrowski, qui, en recevant la charte des mains des com-* » *missaires impériaux, fit entendre ces paroles mémorables : Malheur* » *à qui osera la violer!* »

Peu de jours avant ce grand évènement, pour satisfaire à un vœu presque général, le dictateur nomma Antoine Ostrowski général et commandant de la garde nationale (*Gwardya narodowa*) de Varsovie, et de la garde de sûreté (*Straz Bezpieczenstwa*) de cette capitale. Le premier de ces corps, composé des propriétaires et des notabilités de la ville, comptait près de huit mille hommes sous les armes. Le second, qui comprenait le reste de la population, aussi vaillante et aussi bien disposée au combat, était de seize mille environ. Dans ce poste, le comte Antoine déploya d'autant plus d'énergie et d'activité, qu'il fallait parer à l'insuffisance des ressources. Il parvint, en outre, à créer un corps spécial de garde urbaine, composé des notabilités israélites, et réussit à amortir ces haines

(1) Jean Jezierski était membre de cette députation que le dictateur Chlopicki envoya à Pétersbourg, avec des propositions d'accommodement pour Nicolas. L'autocrate y répondit par le fameux manifeste de Diebitsch, précurseur d'une guerre d'extermination.

religieuses si vives et si tenaces chez les sectateurs de Moïse. Affable et sans hauteur, Ostrowski ne voulut voir que des camarades dans les soldats citoyens placés sous ses ordres. Il les administra sur le pied d'une égalité tolérante et douce, rigide seulement pour ce qui concernait le service militaire. Aussi son influence était-elle grande dans les bataillons, et plus d'une fois elle devint utile au milieu des commotions populaires qui agitaient la capitale. Ainsi lorsque l'excitation toujours croissante força le dictateur à résigner des pouvoirs dont il avait si mal usé, et avant que le nouveau généralissime prince Radziwill fût élu, ce fut lui qui, à la tête de ses milices, empêcha le peuple de se porter contre le palais des lieutenans, résidence de Chlopicki. Plus tard encore, dans la journée du 30 juin, ce fut lui qui, par sa popularité, préserva, avec le concours de son état-major, des vengeances de la foule, Jankowski Hurtig, et quelques autres prévenus de crime d'état. Chef d'une milice admirable de dévouement et de tenue, il eut l'idée d'envoyer une adresse fraternelle à la garde nationale parisienne, ainsi qu'au général La Fayette, patriarche et fondateur des gardes nationales européennes. Il offrit en même temps un brevet de nomination au grade d'honneur de premier grenadier de la garde nationale polonaise à cet illustre vétéran de la liberté.

Tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la Pologne renaissante briguait l'honneur d'être inscrit sur les contrôles de la garde nationale de Varsovie. Ce corps fournissait à la ligne de courageux volontaires, et fut le premier à former le noyau de cette intrépide artillerie du corps du brave général Dwernicki, qui sut la quintupler en prenant des canons à l'ennemi.

Au milieu du tourbillon des affaires générales, Ostrowski, ne perdant pas de vue sa spécialité, prépara, à cette époque, un plan d'organisation pour toutes les gardes nationales de tout le royaume. Ce plan fut soumis à la diète, examiné par un comité nommé *ad hoc*, puis approuvé par le généralissime prince Radziwill. Mais les chambres occupées d'intérêts plus pressans ne purent donner leur sanction à ce vaste travail (1).

L'importance des fonctions que remplissait Ostrowski le mettait en

(1) Le prince généralissime avait nommé le commandant de la garde nationale membre du comité de défense de la capitale, présidé par son gouverneur.

contact avec tout ce que le nouveau gouvernement comptait de patriotes influens. Au plus fort des querelles d'opinions qui divisèrent vers la fin ces hommes, tous bien intentionnés d'ailleurs à quelques individus près, le comte Antoine se déclara toujours pour la liberté et l'ordre. Comme tous les esprits éclairés, il voulait, et il en donna l'exemple dans ses propriétés, qu'au moyen de concession de terrain, on attachât davantage le paysan au sol polonais, et aux intérêts de la patrie commune. Membre de la diète, il ne voulut jamais faire partie d'aucun club, défendit les franchises de la presse contre les attaques de quelques esprits méticuleux, et poussa avec chaleur vers le mouvement révolutionnaire, en tant qu'il servait les intérêts de la patrie et l'affermissement de son indépendance. Aussi une marche pareille, sage à la fois et patriotique, lui concilia-t-elle l'estime de tous, et, lorsque les sénateurs, les nonces et les députés réunis en une seule chambre, procédèrent à l'élection de nouveaux sénateurs et de nouveaux palatins (*Woiewoda*), cette dernière dignité lui fut conférée.

Il serait trop long de suivre Ostrowski dans sa vie active et méritante pendant les dix mois de la révolution. Voué de corps et d'âme à la cause nationale, il lui consacra ses jours et ses veilles. Au mois d'août 1831, quand une délégation dut, sur l'ordre de la diète, se rendre à Bolimow pour engager Skrzynecki à livrer bataille, le comte Antoine Ostrowski fut un des sénateurs désignés pour accomplir cette mission. On sait quel en fut le résultat. Les délégués s'abouchèrent avec le généralissime, le pressèrent de questions, et, voyant à ses vagues réponses, à ses explications indécises, qu'il était dupe d'une diplomatie occulte, ils se décidèrent à le déposer en présence de l'armée mécontente de l'inactivité de son chef. Pour en agir ainsi vis-à-vis du vainqueur de Dobre, de Wawer et d'Iganie, il fallait qu'il y eût urgence et force majeure. Le commandement fut provisoirement confié au général Dembinski, et ces actes furent le sujet d'un long rapport qu'Ostrowski fit à la diète, et qui fut accueilli avec la plus grande faveur.

Quelques jours plus tard survint la fatale nuit du 15 août, nuit inexplicable encore, nuit affreuse dans ses circonstances et dans ses résultats. Varsovie, calme jusqu'alors, n'avait considéré la révolution que comme un grand mouvement militaire. On n'y avait en-

core été témoin d'aucun de ces accessoires tumultueux, qui accompagnent toujours les ébranlemens politiques. Mais peu à peu cette confiance dans les chefs d'armée, dans les généraux chargés de sauver la patrie, s'était ébranlée, et avait fait place au doute. On commençait à parler de trahison; on taxait de suspectes certaines démarches qui n'étaient peut-être qu'inconsidérées. Le pouvoir exécutif d'ailleurs tenait dans ses cachots des hommes prévenus de crimes d'état, d'autres arrêtés comme espions; et depuis long-temps le peuple attendait que l'on fît justice de ces prisonniers déjà condamnés par lui, et coupables dans sa pensée. Loin de se prêter à cette soif de vengeance, le gouvernement apportait chaque jour de nouveaux retards à l'instruction de ces graves affaires. La population en murmurait. Bientôt les défiances, déjà si vives, redoublèrent à la nouvelle que l'ennemi venait de franchir la Vistule, et dès ce jour elles s'augmentèrent en raison directe de ses progrès. Quand les Russes se trouvèrent campés à quatre lieues de la capitale, le mécontentement fit explosion. La foule se porta vers le château, demandant à grands cris la mort des prisonniers.

Ce mouvement insurrectionnel ne surprit pas le comte Ostrowski, qui depuis long-temps l'avait prévu et annoncé. Commandant de la garde nationale, il courut vers le château que cette milice défendait contre de nombreux assaillans, et fit barricader la grande porte. Mais la foule s'étant glissée dans les cours intérieures, à la suite d'un bataillon de ligne qu'avait fait entrer le gouverneur de la ville, Wegierski, on en vint à des pourparlers, et, dans le premier entraînement, soldats et peuple s'écrièrent qu'il fallait se défaire des traîtres. Le sang coula; et, dans l'obscurité de la nuit, il fut impossible d'empêcher que la même scène ne se reproduisît sur d'autres points. Une circonstance, d'ailleurs, rendait cette crise dangereuse, et réclamait beaucoup de prudence de la part du commandant de la garde nationale, c'était que Krukowiecki venait d'être spontanément proclamé par la foule gouverneur de Varsovie, et que Paskéwitsch, profitant du désordre, du conflit des autorités, pouvait s'emparer de la capitale et la mettre à feu et à sang.

Sur ces entrefaites, l'astucieux général Krukowiecki se présente. Effrayant le parti aristocratique, et caressant le parti populaire, qui l'avait nommé gouverneur de Varsovie, il parvient à se faire attri-

buer par la diète des pouvoirs presque dictatoriaux, sous le titre de président du gouvernement.

Le palatin Ostrowski protesta contre cet acte devant la diète, et, lorsqu'on eut passé outre, il quitta la séance plutôt que de contribuer à l'élévation d'un ambitieux. Comme conséquence de cette démarche, il dut envoyer le 23 août sa démission de commandant en chef de la garde nationale; mais il demanda en même temps à être employé dans l'armée. Sa démission fut reçue par le nouveau président comme un coup de partie; et quand plus tard, sur les instances des patriotes, et d'après les sollicitations de ses camarades, manifestées dans une adresse qui lui fut présentée, Ostrowski voulut retirer sa démission, Krukowiecki répondant par une fin de non-recevoir, nomma le comte Pierre Lubienski commandant de la garde nationale, et le colonel Zaliwski commandant de la garde de sûreté.

Le dénouement du drame approchait. Les troupes de Paskéwitsch enlaçaient peu à peu la capitale, et le 6 septembre l'assaut commença. Désormais réduit au rôle de simple volontaire, le palatin Ostrowski allait du rempart aux salles de la diète. Là, plaidant encore, *in extremis*, pour la cause de l'indépendance nationale, il se trouvait dans l'assemblée lorsque le général Prondzynski se présenta de la part du président, pour démontrer aux sénateurs et aux nonces l'impossibilité de continuer cette lutte inégale, et la nécessité de parlementer avec l'ennemi. A cette ouverture, Ostrowski se levant : « La meilleure négociation, dit-il, serait de sonner le toc- » sin, d'appeler la population aux remparts, de lui faire servir les » batteries, de défendre les barricades. Si vous organisez la résistance » populaire, ajouta-t-il, Varsovie sera le tombeau de Paskéwitsch » et de son armée. » Cet élan d'énergique patriotisme eut de l'écho dans la diète; mais il était trop tard. Krukowiecki avait traité avec les Russes. Déjà la retraite de l'armée avait été ordonnée, et les troupes polonaises défilaient sur le pont de Praga. C'était le 7 septembre, sur les dix heures du soir; une partie de la diète, présidée par le maréchal Wladislas Ostrowski, frère du palatin, venait de se réunir au palais des lieutenans, afin d'aviser au parti qu'elle devait prendre dans une situation aussi critique. Le premier acte de l'assemblée fut de casser le pouvoir de Krukowiecki, et de nommer à

sa place, comme président, le nonce de Warta, Bonaventure Niemojowski. Les deux frères Ostrowski, l'un comme maréchal, l'autre comme présidant le sénat, signèrent cette démission. Après cette mesure décisive, la diète se sépara, et la plupart de ses membres suivirent l'armée. Le palatin Antoine Ostrowski fut du nombre.

Arrivé à Modlin, il assista à la nomination du général Rybinski, comme commandant en chef de toutes les forces polonaises, et fit adopter quelques mesures qui arrêtèrent les défections. Plus tard, appelé à la présidence de la diète dans la séance qu'elle tint à Zakroczym, il insista pour prolonger la guerre. D'après le vœu d'ardens patriotes, il ouvrit le plan de repasser la Vistule, d'y combattre les corps russes épars, et de se jeter par Lowicz et Rawa dans le Palatinat de Cracovie. Cette idée ne fut point rejetée par le généralissime, et fut vivement soutenue par le vaillant général Dembinski qui ne croyait pas la partie perdue. Un instant, ce projet fut même sur le point de se réaliser. Un pont venait d'être jeté sur le fleuve près de Plock. Déjà les deux frères Ostrowski, et quelques autres membres de la diète qui s'étaient joints au général Dembinski, avaient passé sur la rive gauche, quand un contre-ordre du général en chef arriva. C'était le résultat d'un grand conseil de guerre, où la majorité des généraux s'était déclarée pour l'ouverture des négociations. Quand ce contre-ordre fut rendu public dans les rangs, la démoralisation de l'armée ne connut plus de bornes ; et l'on peut dire que, dès ce jour, il n'y eut plus de chef suprême militaire. La nomination du général Uminski ne fut qu'un acte sans effet, car l'on ne songea plus dès lors qu'à se retirer sur le territoire prussien.

Cependant, la portion la plus énergique de l'armée ne pouvait se résigner à battre en retraite sans avoir tenté encore une fois le sort des armes. Quand le gouvernement et la diète s'étaient éloignés, ce dernier noyau de braves passa de nouveau la Vistule près de Wroctawek pour y rencontrer l'ennemi. Le palatin Ostrowski voulut suivre ces soldats compatriotes sur leur dernier champ de bataille, pour y partager leurs périls et leur sort. Les Russes se trouvaient à peu de distance de là, retranchés dans une position presque inattaquable. Pour éviter les désastres d'une nouvelle Bérésina, force fut de repasser, pour la troisième fois, sur la rive droite du fleuve, et de rompre ensuite le pont. Mais sur ce point

encore se trouvaient presque toutes les forces de Paskewitsch, et, se repliant à la hâte par Rypin et Swiedziebno, l'armée nationale fut forcée de chercher un asile en Prusse, après que Dembinski eut échangé quelques coups de canon avec l'avant-garde moscovite. Là le palatin Ostrowski rédigea, au nom de l'armée, un manifeste adressé aux rois et aux peuples européens, *où, en se reportant aux déclarations énoncées dans le manifeste émis par les chambres réunies*, lorsque la guerre de l'indépendance allait commencer, il termine son *appel* de la manière suivante : « *C'est donc à vous, » puissans de la terre, c'est aux sympathies des peuples, que l'armée nationale de Pologne s'adresse dans son affliction : elle vous conjure, » au nom du Tout-Puissant, au nom de l'humanité, au nom du droit » commun à tous les hommes, de prendre sous votre garde nos libertés, » et de faire présider la justice et l'équité aux arrangemens qui seront » pris à notre égard, et qui, pour assurer la paix de l'Europe, doivent » être conformes au bien général et à celui de la Pologne.* » Cette pièce importante, *testament de la révolution polonaise*, fut signée par le généralissime, le 4 octobre 1831, au quartier-général de Swiedziebno.

Ce dernier acte consommé, Antoine Ostrowski ne songea plus qu'à gagner une contrée hospitalière qui garantît sa personne des vengeances russes. Les terres frontières, après tant de preuves d'énergique patriotisme, n'étaient plus un lieu de sûreté pour lui ; il choisit la France, espérant y trouver le calme et la liberté de rêver encore la restauration de sa patrie.

Époux d'une femme tendrement aimée, père de dix enfans, privé de sa fortune, mise aujourd'hui sous le séquestre, il fallut qu'à un âge où ordinairement on commence à chercher le repos et à jouir des résultats d'une jeunesse active, il recommençât une vie nomade et aventureuse.

Le comte Ostrowski a supporté tout cela avec calme et dignité, ne cherchant pas même à s'en faire gloire, convaincu qu'il est que cette fidélité au malheur et ces sacrifices au pays sont chose obligatoire pour un bon citoyen et pour un homme d'honneur.



X. Ludwik Jasieński

P. LOUIS JASIENSKI.

LOUIS JASIENSKI.

JASIENSKI (Louis) naquit, le 10 octobre 1800, de Jean Jasienski et de Barbe Laskowska. Dès que vint pour lui l'âge de l'éducation publique, il fut envoyé au gymnase de Grodno. Ses cours terminés, il hésita long-temps sur le choix d'une profession, et se décida enfin pour l'état ecclésiastique. Jasienski calculait en effet que, sous le joug de fer de la Russie, toute carrière politique et administrative devait s'entacher plus ou moins d'hypocrite dévouement aux ordres du despotisme étranger. L'habit religieux fut regardé par lui comme une garantie de liberté et d'indépendance; il se fit gloire d'entrer dans un clergé qui, depuis 1792, était resté si noblement fidèle aux souvenirs de la patrie et à sa vieille nationalité.

Il prit donc, le 1er juillet 1818, l'habit de dominicain, et, après avoir suivi des cours de théologie et de philosophie, il fut ordonné le 20 janvier 1824. Chargé depuis lors de différentes missions, il parcourut plusieurs gouvernemens de la Lithuanie et de la Russie Blanche, pour y instruire la jeunésse et la former à l'amour de Dieu et du pays. Se fixant enfin à Oszmiana, ville de district placée dans le gouvernement de Wilna, il y prêcha la parole divine avec onction et avec talent. Dans ses fonctions, ses souvenirs de patriote marchèrent toujours de pair avec ses devoirs de prêtre. Soit que le sentiment national fût devenu en lui le plus vif de tous, soit que des traditions de famille, et l'exemple tout récent de son oncle Jasienski, général d'artillerie en 1792, parlassent à sa jeune et belle imagination, toujours est-il que de la chaire du prédicateur tombaient des accens chers aux patriotes lithuaniens. Quand il parlait

de cette grande histoire que le fer russe avait tranchée, il remuait bien des passions et arrachait bien des larmes.

Il remplissait de tels devoirs quand la révolution du 29 novembre vint lui en révéler d'autres. En dépit des embarras de sa position, malgré des surveillances ombrageuses, il changea son rôle d'apôtre pour un rôle plus actif et plus militant; il activa l'insurrection, pressa les timides, encouragea les hardis. Enfin, le 4 avril, neuf jeunes gens, Eustache Januszkiewicz, W. Jankowski, Vincent Butler, Joseph Zienkowicz, Kajetan Lenartowicz, Napoléon Szuniewicz, Ignace Klukowski, Justin Pohl et E...k..., arborent à Oszmiana l'étendard de la liberté, et enlèvent dans un coup de main l'arsenal des Invalides. Accouru au bruit de cet exploit, le peuple se joint à eux, il s'arme, il marche vers la ville. A cet instant, Jasienski, qui n'était prévenu de rien, réveille son courage et son patriotisme; il s'élance au milieu des groupes, un drapeau à la main, fait sonner le tocsin dans toutes les églises, et se mettant à la tête du peuple: « En avant, mes enfans, s'écrie-t-il, en avant, » au nom de Dieu et de la patrie! » On le suit, on marche vers les Russes. Arrivé devant les casernes, qui étaient barricadées, le prêtre-soldat s'avance seul et somme l'ennemi de se rendre à discrétion. Sur un premier refus, il insiste, ordonne une manœuvre décisive, et prolonge ensuite les pourparlers, afin qu'elle puisse s'accomplir. Bientôt, cernée de toutes parts, intimidée par l'attitude de Jasienski, qui passe de la prière à la menace, la garnison met bas les armes et se rend aux insurgés.

Un pareil évènement se passait à quinze lieues de Wilna, qu'occupait alors un corps russe d'une force imposante. Aussi eut-il une portée immense. Les Russes en furent terrifiés. Les Polonais, au contraire, maîtres, par cette capture, d'armes et de munitions de toute espèce, ne connurent plus de bornes à leur enthousiasme.

Ce fut alors que Wazynski fut nommé chef de l'insurrection de tout le district. Sentant le parti qu'il pouvait tirer du zèle de Jasienski, il l'envoie dans les villages pour y prêcher la cause de la patrie et de l'honneur national. Aux accens d'un pareil missionnaire,

les populations se soulèvent, s'arment et marchent au combat. La voix de cet homme, qu'ils aiment et vénèrent, est pour eux comme la voix de Dieu. Religion sublime que celle qui parle de liberté au nom du ciel! Jusqu'ici, pour leur bonheur, la Pologne et la Lithuanie n'en ont point connu d'autre!

Cependant les Russes marchaient vers Oszmiana, promise d'avance au pillage et au massacre. Trois cents femmes, vieillards et enfans devaient punir cette ville d'avoir pu se faire libre. La tragédie de Praga allait avoir son second acte. Le règne de Nicolas ne crut pas devoir rester en arrière de celui de Catherine.

Vainement les patriotes polonais se défendirent-ils en désespérés sous les murs d'Oszmiana; en vain Jasienski conduisit-il le peuple à l'attaque, la croix à la main; il fallut céder au nombre, se retirer devant une force majeure. Battu devant Oszmiana, le jeune dominicain rallie les siens, combat de nouveau à Wiszniew, à Rum, et trouve partout des ennemis décuples. Forcé de fuir, il rejoint l'insurrection de Wileyka et prend part à l'affaire qui a lieu devant cette ville, puis à celles de Glembokie et de Koczerhiszki.

A ce moment, le corps d'armée du général Gielgud ayant percé jusqu'au territoire lithuanien, les corps insurgés furent organisés en régimens, et Jasienski devint aumônier du 12e de lanciers. Attaché à ce corps, il partagea ses périls et ses triomphes jusqu'à ce que les fatigues d'une vie si orageuse eussent profondément altéré sa santé. Ses forces dépérissaient graduellement; son corps trahissait l'énergie de son âme, et, quelque regret qu'il en eût, il fut obligé de prendre quelque repos et de se réfugier dans les forêts de son pays natal. Là, malade encore, il apprit les funestes résultats des affaires de Szawle et de Powondenie; il sut que l'armée polono-lithuanienne, pressée de toutes parts, accablée par le nombre et par la fatalité, avait été contrainte de chercher un asile en Prusse.

L'adversité trouva dans Jasienski un homme plus indomptable qu'elle. Le découragement, le désespoir, n'allèrent pas jusqu'à cette âme d'une trempe peu commune. Dès qu'il eut repris quelque vigueur, il se remit de nouveau en campagne, et ralliant les patriotes fugitifs, il parvint à en former un corps de partisans, à la

tête duquel il ne cessa de harceler l'ennemi. Même à l'heure dernière, quand Varsovie succomba, l'espoir du succès resta à Jasienski. Ce ne fut que long-temps après et quand le dernier noyau des troupes polonaises eut été forcé de chercher un asile soit en Prusse, soit en Gallicie, qu'il se résigna à suspendre la lutte jusqu'à des temps plus propices. Pris par les Russes, il fut incarcéré et destiné aux déserts de la Sibérie.

Ici finit la vie politique de Jasiensky. Quand il vit que la cause nationale était perdue, il chercha à se sauver lui-même, s'échappa de prison, erra long-temps dans les forêts, au milieu de périls de tous les genres, et finit par atteindre le territoire prussien, d'où il passa en France.

Telle a été la carrière d'un jeune ecclésiastique patriote, d'un humble serviteur de l'autel, d'un vertueux et vaillant dominicain; modeste et pure dans le for intérieur, elle est devenue, sur la scène publique, glorieuse et pleine d'éclat. Quand sonna l'heure de la guerre sainte, l'homme de paix ceignit le glaive; il se souvint qu'il était Polonais avant d'être prêtre. La Pologne, faite pour donner au monde tous les genres d'exemples, devait lui offrir encore celui d'une alliance intime entre la religion et la liberté!



Eustachy Grotthuz.

EUSTACHY GROTTHUZ

EUSTACHE GROTHUS.

GROTHUS (Eustache) naquit le 20 septembre 1792, dans la terre ci-devant de *Czersk*, dans le palatinat de Sandomir en Pologne. Resté veuf, son père tourna toutes les affections de son âme vers ce jeune fils, et il voulut avant tout que son éducation fût dirigée vers l'amour de la patrie et le désir de son indépendance.

Les évènemens de 1809 trouvèrent Eustache Grothus aux écoles de la capitale. Agé de dix-sept ans, il entra comme volontaire dans le corps des guides attaché à l'état-major du prince Joseph Poniatowski, et passa de là comme sous-lieutenant dans le 17e de ligne, que commandait Joseph Hornowski. Il partagea la fortune de ce régiment jusqu'en 1811, époque à laquelle la mort de son père le força de quitter le service.

Nommé organisateur de la levée en masse (*Pospolite Ruszénié*) en 1812, il y déploya beaucoup de zèle, et lorsque les revers de Napoléon amenèrent dans son district les armées moscovites, il fut obligé de se dérober par la fuite à d'inévitables persécutions.

Plus tard, quand le congrès de Vienne eut stipulé quelques concessions libérales en faveur de la Pologne, Grothus rentra dans sa patrie, où il ne tarda pas à figurer au rang des patriotes les plus dévoués. Long-temps il se tint à l'écart des affaires : révolté du spectacle qu'offrait alors la scène politique, incapable de supporter en face le despotisme du grand-duc, il vécut dans la solitude, jusqu'à ce que le vœu de ses compatriotes l'appelât aux fonctions de conseiller palatinal.

Il les exerçait avec zèle et loyauté, quand se consomma l'œuvre du 29 novembre 1830. A peine le général Chlopicki eut-il été nommé dictateur, que le conseiller Grothus lui demanda de for-

mer un bataillon de chasseurs à pied; *tireurs au but* (celnych strzelcow); mais, par des motifs difficiles à préciser, cette offre ne fut acceptée qu'un mois après (le 30 décembre 1830), époque à laquelle Grothus reçut l'autorisation du dictateur, avec son brevet de major.

Suppléant par son activité à l'insuffisance du temps et des ressources, Grothus organisa quelques compagnies d'élite qui furent prêtes le 27 février 1831.

Après la célèbre bataille de Grochow, Grothus reçut l'ordre d'aller avec son bataillon défendre le passage de la Vistule près de Siekierki. Pendant un mois entier, à la tête de miliciens à peine formés, il neutralisa les efforts d'un corps d'armée considérable, et plusieurs fois, sous la mitraille ennemie, il parvint à rompre les glaces du fleuve. Côtoyant la Vistule près de Varsovie, il sauva le pont de Praga, en détruisant un détachement russe qui en approchait sur trois brûlots. Le même jour, il reçut l'ordre de se rendre au village de Gas, pour disputer à l'ennemi le passage de la Vistule sous Karczew. Il occupait cette position, lorsque le 31 du mois de mars la bataille de Wavré marqua les débuts du généralissime Skrzynecki. On sait quel retentissement eut cette merveilleuse victoire. Grothus, impatient d'y avoir sa part, n'attendit pas l'ordre de franchir le fleuve : il s'élança contre les Russes, les attaqua, s'empara de plusieurs bateaux chargés de vivres et de munitions, fit quelques centaines de prisonniers, et revint, après ce succès, reprendre sa position.

A la suite de cet heureux coup de main, le généralissime Skrzynecky, le 5 avril 1831, lui ordonna de repasser encore une fois la Vistule à la tête de huit cent cinquante hommes bien équipés, pour faire une guerre de partisans. Attaché en cette qualité à différens corps d'armée, il y fit preuve d'un sang-froid et d'une intrépidité rares. Au mois de mai, il reçut l'ordre de se rallier au corps du général Chrzanowski, qui se dirigeait vers Zamosc. Dans cette marche, se passa un fait d'armes qui fit le plus grand honneur au vaillant officier. Dans les environs de Firleie, il découvrit une embuscade russe de deux régimens de chasseurs de la brigade

du général Fessy, destinée à s'emparer de l'artillerie polonaise qui traversait la forêt. Chargé de les débusquer, Grothus manœuvra si habilement, que le corps ennemi fut presque entièrement détruit et que plusieurs officiers de distinction y furent faits prisonniers. Cette brillante affaire valut à Grothus la décoration de *la croix militaire d'or*.

Dès que Chrzanowski parvint à la forteresse de Zamosc, Grothus fut détaché contre le général russe Rüdiger, afin de le harceler par des attaques journalières, intercepter ses convois, battre ses détachemens isolés, enfin le tenir dans une alerte continuelle. Cette périlleuse mission fut remplie pendant cinq semaines avec autant de bravoure que de sagacité. Vingt fois près d'être cerné par des forces supérieures, Grothus sut leur échapper par sa présence d'esprit et sa vigilance. De nombreux et éclatans combats s'en suivirent; et l'histoire du régiment du colonel Grothus aura sans doute quelque jour son biographe spécial. Mentionnons ici seulement la mémorable bataille livrée près de Wieprzowe Jezioro, où, réduit à cinq cents hommes, attaqué par le corps entier du général Rüdiger, Grothus parvint non seulement à lui tenir tête, mais à s'emparer de ses vivres, après lui avoir causé des pertes considérables.

Ayant passé sur la rive gauche de la Vistule, il se réunit au corps du général Rozycki. Sous ce dernier chef, il se signala tour à tour dans les affaires d'Itza, de Przytyk, et de Lipsk.

Au mois de septembre, envoyé dans les forêts, il continua avec le plus grand succès cette guerre de partisans dans laquelle il avait déjà fait ses preuves. Là comme partout, il frappa l'ennemi d'épouvante par la hardiesse de ses attaques et la vivacité de ses mouvemens militaires. Son dernier fait d'armes fut une marche hardie à travers le corps de Rüdiger, pour occuper la ville de Koziennice, située à dix lieues derrière le corps russe. Dans ce mouvement, il s'empara de la caisse ennemie, délivra les prisonniers polonais, battit plusieurs détachemens de la cavalerie russe, et vint ensuite rejoindre le général Rozycki sans avoir essuyé aucune perte.

Ainsi pendant plusieurs mois il suivit le corps de ce général, et lorsque, plus tard, la prise de la capitale, la retraite de la grande armée sur Modlin, et enfin la catastrophe du général Ramorino, obligèrent Rozycki à se réfugier, lui aussi, mais à son grand regret, et le dernier, sur le territoire gallicien, Grothus resta fidèle à ses compagnons d'armes, dans l'infortune comme dans le danger.

Aujourd'hui encore, de ce lieu d'exil, l'œil fixé sur la frontière polonaise, il se nourrit des souvenirs de la patrie absente, prêt à se rendre à son premier appel.



EZECHIEL STANIEWICZ.



EZECHIEL STANIEWICZ.

STANIEWICZ (Ezéchiel) naquit en Samogitie, en 1796, d'une famille ancienne et distinguée.

Élevé dans la haine des oppresseurs de la Pologne, patriote dès l'adolescence, Ezéchiel Staniewicz se trouva mêlé dans tous les complots ourdis contre le despotisme russe. Il compta au nombre des plus ardens francs-maçons lithuaniens, et quand leurs loges furent fermées, il se rallia aux ventes des Carbonari qui en furent la dérivation.

Telle était la disposition de son esprit, quand la secousse du 29 novembre vint diriger ses pensées vers une lutte plus active. A l'instant même il fit un appel à ses collègues, et forma une nouvelle société qui devait révéler son existence par une sérieuse prise d'armes. Espérant que le dictateur Chlopicki jetterait un corps de partisans en Lithuanie, les patriotes samogitiens attendaient ce moment pour attaquer et désarmer la brigade de hussards qui avait ses cantonnemens dans cette province. Ainsi, dès le début, les Lithuaniens insurgés avaient étendu la révolution polonaise jusqu'à la Dwina, et mis le corps russe de Rozen entre deux feux. Les résultats d'un pareil concours eussent été incalculables, mais le dictateur n'agissait pas; il tâtonnait, il négociait, et l'occasion fut perdue. Le gouvernement russe prit de l'ombrage; il fit diriger la brigade de hussards vers Grodno, et donna des ordres pour que les patriotes Romer, Zawisza, Giédroyc, Billéwicz, beau-père de Staniewicz, et beaucoup d'autres fussent arrêtés et déportés au fond de la Russie.

Plus tard, quand, par suite d'un plan commun à la Lithuanie et à la Samogitie, ces deux provinces durent lever, à une époque fixe, l'étendard de l'indépendance, la bouillante jeunesse samogitienne n'attendit pas le signal et devança l'heure convenue. Staniewicz était à Libau pour faire des achats d'armes et de munitions, quand

l'explosion eut lieu à Rosiénié le 25 mars 1831. Il accourut sur-le-champ, se mit à la tête des insurgés, et dès le lendemain de son arrivée il eut une rencontre sur les bords de la Dubissa avec le colonel russe Bartolomey. Forcé de quitter Rosiénié devant des forces supérieures, il concentra son détachement jusqu'à ce qu'appuyé par des renforts arrivés de Szawlé, il pût attaquer de nouveau la ville, l'emporter de vive force et poursuivre Bartolomey jusqu'à la frontière prussienne. Plus tard, ce même corps russe, ainsi repoussé, obtint du gouvernement de Guillaume le libre passage par Tilsitt et Memel; les autorités prussiennes eurent l'ordre de lui fournir des vivres et des munitions jusqu'à sa rentrée sur le théâtre des hostilités. Ce fait, entre mille autres, peut donner la mesure de la neutralité prussienne!

A peine libres, les citoyens du district de Rosiénié conférent à Staniewicz un pouvoir presque dictatorial et le proclamèrent chef de l'insurrection samogitienne. Aidé par un citoyen à vues nettes et larges, M. Casimir Kontrym, il rédigea et fit promulguer une forme de gouvernement provisoire que plusieurs autres districts de Lithuanie s'empressèrent d'adopter.

Dans sa courte administration, Staniewicz eut le temps d'établir des moulins à poudre à Jaswoynie, et plus tard à Montwidow. Il fit également venir des munitions de la Prusse, se servit du plomb trouvé dans les ateliers des écluses de Vindau, et en fit confectionner des cartouches qu'il partagea avec les Lithuaniens. En même temps il poussait avec la plus grande activité la fonte des canons que les insurgés faisaient fabriquer à Wornie; et à cette occasion, Staniewicz reçut un message du respectable évêque de Samogitie, Joseph Giedroyc, qui lui offrit les cloches de toutes ses églises; concours sublime et rare de la religion et du patriotisme!

Mais bientôt le général russe Ma linowski vint occuper de nouveau Rosiénié avec deux régimens de lanciers, trois bataillons d'infanterie et huit pièces de canon. Changeant alors de tactique, Staniewicz divisa les corps insurgés par petits détachemens, et bientôt fut organisée une guerre de partisans qui ne laissant aux Russes ni trève, ni repos, les força à se tenir nuit et jour sur le *qui vive*.

Sur ces entrefaites, parvint en Samogitie la nouvelle de la marche

de Gielgud et de sa victoire à Raygrod. Au bruit de cet évènement, Malinowski s'effraya : craignant d'être coupé du reste des divisions russes, il battit en retraite sur Kowno pour se joindre aux fuyards du corps de Sacken, et se concentrer à Wilna avec les diverses colonnes disséminées en Lithuanie. Dans ce mouvement rétrograde, il se trouva à Gialow en face de l'intrépide Stanievicz, qui l'attaqua et le força à précipiter sa marche.

Délivrés de leur ennemi, les Samogitiens purent alors faire leur jonction avec leurs frères de Varsovie. Ce fut une scène imposante et belle que celle où l'aigle blanc de la Pologne et le cavalier armé de la Lithuanie rallièrent les soldats des deux provinces. On se jeta en pleurant dans les bras les uns des autres; on répéta en chœur immense des hymnes patriotiques communs aux deux peuples, et l'on jura de vivre et de mourir ensemble pour l'indépendance nationale.

Gielgud s'étant dirigé sur Wilna, détacha le général Szymanowski avec huit cents hommes du 19ᵉ de ligne pour balayer la Samogitie et pour prendre le commandement de cette province. A ce moment, Staniewicz, secondé par la présence de troupes régulières, reporta plus que jamais sa prodigieuse activité vers l'organisation de la défense. Par ses soins, le corps de Gielgud, qui manquait de tout, fut bientôt pourvu en partie de vivres, de munitions et d'habillemens. La fabrique de poudre, alimentée par des achats de salpêtre faits dans les comptoirs prussiens, avait reçu une impulsion nouvelle et commençait à en produire jusqu'à cent livres par jour, lorsque la malheureuse affaire de Wilna, et la retraite précipitée de Gielgud, annulèrent ces résultats si prompts et si utiles.

Staniewicz suivit le sort de ses compagnons d'armes : attaché au corps de Szymanowski, il signala les derniers efforts d'une énergique bravoure aux affaires de Szawlé et de Powendenie, et accompagna l'armée juqu'aux frontières prussiennes. Là, quoique sa tête eût été mise à prix, Ezéchiel voulut rester sur le sol polonais. Il savait que, pris et reconnu, les tortures de la Sibérie l'attendaient; mais il croyait que son devoir de patriote l'obligeait à rester sur le théâtre de l'insurrection. Il espérait, d'ailleurs, que sa présence, que son nom tout-puissant sur les populations samogitiennes, pourraient prolonger un état de guerre qui perpétuait

une diversion utile à l'armée de Varsovie. Ainsi pendant plusieurs mois il parcourut les campagnes et les villes, réchauffant l'espoir de ses amis, et les maintenant dans une attitude menaçante. Durant cette longue période d'épreuves, que de dangers ne courut-il pas! Poursuivi par des détachemens entiers, surveillé par des espions juifs que la police russe avait mis à ses trousses, il ne dut d'échapper à tant de périls qu'au dévouement des populations et à son influence sur les localités. Partout le paysan se sacrifia pour le sauver, supporta tout, amendes, confiscations, mauvais traitemens, plutôt que de le trahir. Parfois, travesti en paysan, il se mêla aux soldats moscovites; ailleurs, cerné dans une chaumière par des cosaques, il y passa trois jours caché. Souvent, en automne, serré de près, il se vit obligé de se jeter dans les bois et dans les marais, où il s'enfonçait au milieu des joncs, avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

Enfin, tout étant disposé pour une insurrection nouvelle, Staniewicz traversa le Niémen avec V. Nasierowski, l'inséparable compagnon de ses souffrances. Déjà il s'était abouché avec le chef de partisans Mirski; tout était prêt, armes, munitions et hommes, quand arriva le jour d'agonie de la révolution polonaise. Varsovie était prise; le généralissime Rybinski se repliait sur la frontière prussienne avec les débris de l'armée nationale. Tout était perdu; il fallait renoncer à l'espoir de combattre encore pour l'indépendance de la Pologne. Staniewicz en prévint ses amis, et les engagea à réserver leurs bras et leur courage pour un temps meilleur.

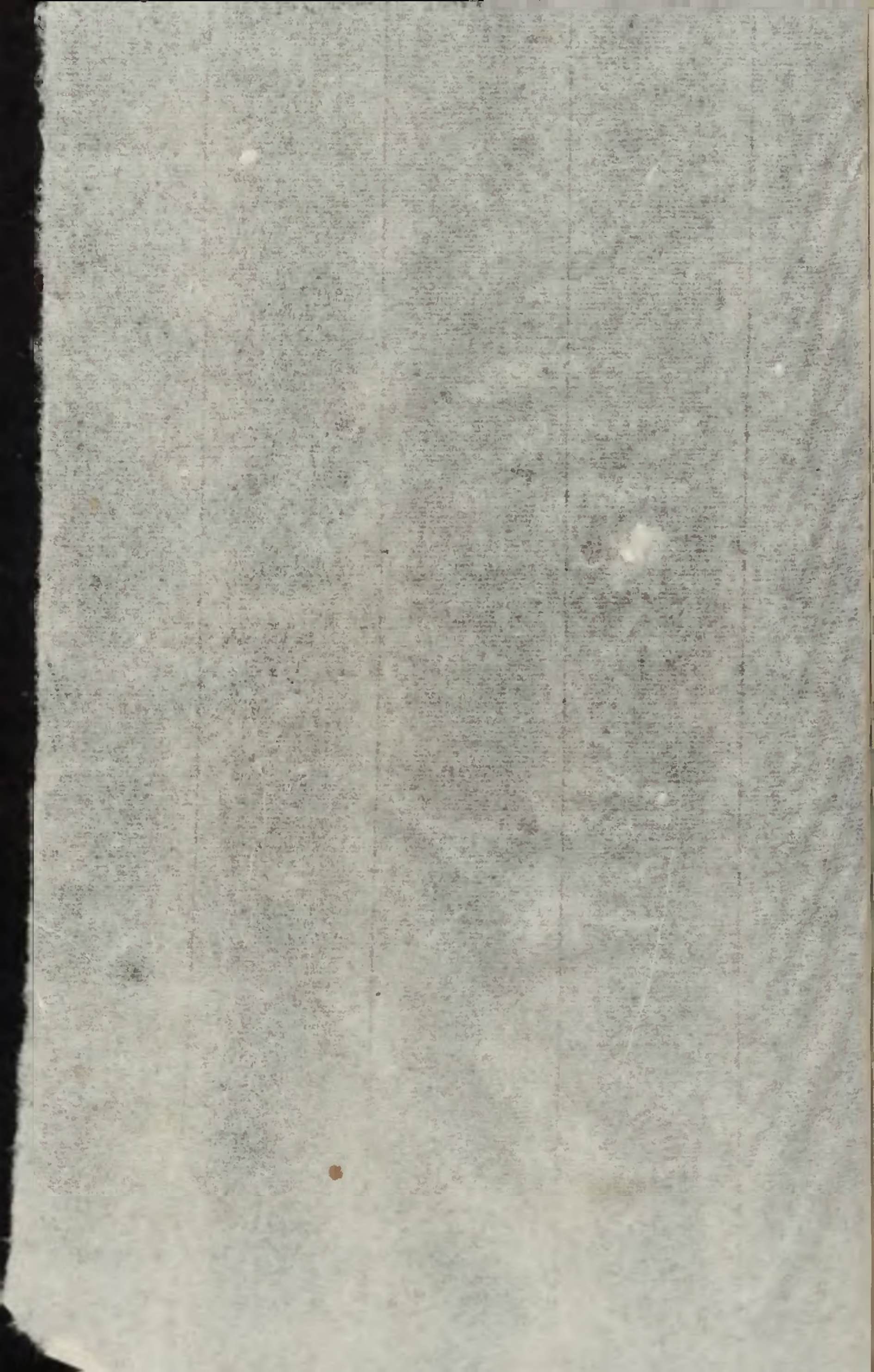
Toutefois il ne quitta pas encore le pays, où il séjourna jusqu'au mois d'octobre. Alors seulement il traversa la Prusse pour se rendre en France, où il vit aujourd'hui.

Ainsi dans le bel épisode du drame polonais qui eut la Samogitie pour théâtre, Staniewicz se plaça en première ligne, et devint le point de mire de tous les patriotes de la contrée. Son court gouvernement fut marqué par des actes de haute sagesse et d'énergique habileté. Aussi le nom du chef samogitien est-il resté dans la mémoire de ce peuple héroïque, et si le ciel réserve à la Pologne d'autres combats dans l'avenir, ce nom suffira pour faire sortir de terre des milliers de combattans.



S. WOLOWSKI.





FRANÇOIS WOLOWSKI.

WOLOWSKI (François) naquit à Varsovie en 1786. A cette époque cette capitale se trouvait sous la domination prussienne, et les parens de Wolowski destinant leur fils au barreau, l'envoyèrent à l'université de Halle, où il fit des études brillantes. En 1808 quand elles furent terminées, Varsovie était polonaise, et la langue nationale était redevenue celle des actes administratifs et judiciaires. Toutefois une tâche difficile restait à accomplir, celle de concilier le droit nouveau avec le droit ancien, et d'effacer le choquant disparate que devait occasioner cet intervalle de dix années, où la langue allemande avait été imposée dans les lois et dans les contrats. Wolowski fut appelé à concourir à cette réforme. Nommé, en 1808, membre du tribunal de Varsovie, c'est à lui que fut confié le travail difficile de la section des hypothèques prussiennes dont il fallait opérer l'épuration. Avant cette époque, mettant à profit sa connaissance des langues étrangères, le gouvernement provisoire de Pologne l'avait nommé secrétaire d'une légation spéciale envoyée en Prusse pour y réclamer les actes et dépôts judiciaires enlevés de Pologne à l'approche de l'armée française. Une volumineuse correspondance qu'il entretint en français avec l'intendant-général Daru, ainsi qu'avec d'autres autorités françaises et prussiennes, se trouve encore dans les dépôts du ministère de la justice, et atteste la manière remarquable dont il remplit cette mission.

Mais bientôt, changeant de carrière, Wolowski quitta la diplomatie pour le barreau; et de là surtout date cette réputation qui n'a depuis fait que grandir. Nommé en 1809 avocat près la cour d'appel, et plus tard avocat près la cour suprême du royaume de

Pologne, il fit preuve en tout temps et en toute occasion de vastes connaissances, d'éloquence haute et profonde, de vues nettes et larges, et surtout d'une intégrité à toute épreuve. Agé de trente-cinq ans à peine, il était déjà l'un des plus célèbres jurisconsultes du royaume, et peu de causes importantes passèrent sans qu'il leur prêtât le secours de son talent.

Toutefois il fut obligé de suspendre une carrière aussi belle. Un travail excessif et continu avait ruiné sa santé, et la faculté le condamna à une inaction et à un repos absolus. Possesseur d'une fortune considérable acquise au prix de ses veilles, il chercha une distraction dans les voyages et vint passer quelques années en France.

De retour dans sa patrie, il fut élu, en 1830, député du district de Varsovie. Jamais, à aucune époque, mandat ne fut à la fois plus glorieux et plus pénible. Il s'agissait de lutter contre le pouvoir discrétionnaire qu'une série d'empiètemens avait valu au grand-duc Constantin, de jeter un coup d'œil sur le passé, de faire un retour sur tant de promesses violées, sur la constitution mise en lambeaux, sur les garanties du traité de Vienne que tour à tour Alexandre et Nicolas avaient anéanties. L'opposition patriote dont Wolowski faisait partie remplit tous ses devoirs. Ce dernier surtout se mit hors de ligne dans une question à la fois d'ordre moral et politique; question capitale pour le gouvernement russe, et que celui-ci croyait emporter d'emblée. C'était une loi sur le divorce élaborée à Saint-Pétersbourg, et pour laquelle on s'était déjà entendu avec la cour de Rome.

Wolowski prononça, à cette occasion, un discours qui peut passer pour un chef-d'œuvre oratoire et pour un traité complet sur la matière. Chargé de lui répondre, le conseil d'état ne trouva rien qui balançât ses argumens pressans et élevés, et les membres de l'opposition renoncèrent à la parole après le discours entraînant de Wolowski. Malgré la présence du grand-duc, qui, député de Praga, était venu pour en imposer à l'assemblée, la motion du gouvernement fut rejetée à une majorité de quatre-vingt-treize voix contre vingt-deux.

Ce début de Wolowski à la diète y marqua sa place et son degré d'influence. Désormais les plus importans travaux des commissions roulèrent sur lui : il fut chargé entre autres de la réponse au rapport du conseil d'état pour la partie de la justice criminelle, dans laquelle il ne ménagea pas aux violateurs de la constitution polonaise les paroles graves et accusatrices. Il parla avec courage de tous les droits foulés aux pieds, et démontra jusqu'à l'évidence la violation des garanties principales de la constitution de 1815, telles que la liberté individuelle, la liberté de la presse, l'indépendance de l'ordre judiciaire ; il flétrit surtout la conduite arbitraire du gouvernement dans le procès des patriotes accusés de crime d'état, revéla les cruautés inouïes auxquelles ils avaient été en butte, les manœuvres de la basse police, et le système de délation et d'embauchage que le grand-duc avait organisé. Ainsi, en Pologne comme en France, la tribune parlementaire préparait le grand acte insurrectionnel qui devait se réaliser sur la place publique ; ainsi la lutte de la parole préludait à l'action de l'épée.

Quand le mouvement éclata, Wolowski fut l'un des premiers députés présens à Varsovie qui se réunirent dans ces orageuses circonstances. Les premiers actes issus de la révolution, la dictature provisoire du général Chlopicki et la convocation de la diète obtinrent l'assentiment général. Il n'en fut pas de même lorsque, vers le 18 décembre, jour fixé pour la convocation, on apprit que Chlopicki demandait que la diète confirmât ses pouvoirs dictatoriaux. Dans une assemblée préparatoire, Wolowski s'opposa vivement à cette mesure; il fut même chargé, lui troisième, d'aller faire à ce sujet des observations au général; mais Chlopicki ayant persisté, et la diète ne croyant pas devoir priver la patrie de ses talens militaires, la malencontreuse dictature fut confirmée.

Plus tard on s'aperçut qu'on avait commis une grande faute ; mais il n'était plus temps. Le czar avait pu se reconnaître; il avait rallié ses forces, et Diebitsch s'avançait à la tête de cent vingt mille hommes. Un foudroyant manifeste apprit à Chlopicki quel sort Nicolas réservait à la Pologne. En réponse à cette pièce menaçante, dès la séance du 24 janvier 1831, Wolowski prépara les es-

pris à la décision solennelle que la diète devait prendre le lendemain : « Nous ne pouvons répondre plus dignement aux menaces de l'autocrate, dit-il, qu'en déclarant qu'il a cessé de régner sur nous. »

Mais ce fut surtout dans la séance du 25 janvier, où se consomma le vote de la déchéance, que Wolowski s'éleva à une éloquence entraînante et décisive : « Il ne nous suffit pas, dit-il, d'avoir, le 18 décembre, déclarée nationale l'immortelle révolution du » 29 novembre. Tant qu'il reste un simulacre de pouvoir à un mo- » narque parjure; tant que le czar se croira en droit de porter le » titre de roi de Pologne, le grand œuvre restera incomplet. L'em- » pereur de Russie, en violant toutes les garanties de la charte de » 1815 jurée par lui, a le premier rompu le pacte qui nous avait » été imposé par le congrès de Vienne. Je l'ai dit hier à la chambre » des députés, je le répète aujourd'hui; nous y sommes autorisés » et nous ne saurions répondre avec plus de dignité aux menaces » insolentes que l'empereur nous envoie par l'un de ses esclaves, » qu'en déclarant définitivement la déchéance de Nicolas et de ses » successeurs du trône de Pologne. Faisons-le sans aucun délai; ce » n'est qu'alors que nous aurons rempli le devoir de représentans » d'une nation indépendante. » Ces paroles entraînèrent l'assemblée, et le nonce Ledochowski s'étant écrié : « Il n'y a plus de Nicolas! » Ce mot eut un écho immense dans toute l'assemblée; la déchéance fut votée à l'unanimité.

Depuis, et jusqu'aux jours de la grande catastrophe, Wolowski, malgré la faiblesse de sa santé, travailla nuit et jour dans la diète et dans les commissions. Nommé d'abord membre, puis président de la commission législative, il fut le rédacteur et le rapporteur de la plupart des lois adoptées par l'assemblée. Modeste et désintéressé, il borna son ambition à ces utiles travaux, et donna même sa démission du poste de premier conseiller d'état au département de la justice, qu'on lui avait confié au commencement de la révolution.

Il serait trop long de dire ici tout ce que fit Wolowski pendant cette session mémorable. Pas une question importante ne passa

sans qu'il y apportât le tribut de ses lumières; il défendit à plusieurs reprises la presse contre ceux qui voulaient en restreindre les libertés, et sortit victorieux de ces débats. Il coopéra puissamment à la décision importante de la diète, qui déclara reconnaître le gouvernement monarchique et héréditaire, mais limité par une constitution et une représentation nationale, assises sur des bases larges et libérales, comme le seul gouvernement adapté aux besoins et aux vœux du pays.

Le lendemain de la déplorable nuit du 15 août, alors que les exécutions populaires avaient encore leur cours, il demanda dans les bureaux des commissions, que la diète manifestât hautement son indignation contre cet excès. Mais l'ennemi était aux portes de Varsovie, et les commissions ne jugèrent pas le moment opportun pour une déclaration pareille.

Cependant l'heure fatale approchait : dans la journée du 6 septembre, les Russes s'étaient emparés de Wola et le soir même, Kruekowieki osa proposer aux commissions, et par leur intermédiaire à la diète, de traiter sur la base du *statu quo* d'avant la révolution; mais les députés Wolowski et Swidzinski s'opposèrent énergiquement à cette démarche. « Aucun partage de la Pologne, dirent-ils, n'a été sanctionné par l'organe légal de la nation; » et nous, nous souscririons à cette spoliation de nos droits! La » diète de 1831 ne peut laisser la patrie dans un état pire qu'elle » ne l'a reçue; elle se couvrirait d'une honte éternelle, et mériterait » les imprécations de la postérité.»

Le 7 septembre, quand le canon grondait presque sous les murs de la salle du conseil où les députés continuaient leurs calmes délibérations, les propositions de la veille furent renouvelées, et instamment reproduites à mesure que la force brutale l'emportait sur le courage du petit nombre; mais la diète ne se démentit pas : elle refusa tout consentement en adoptant la motion de Wolowski, déclarative de ce fait, « que la ratification seule était » de la compétence de l'assemblée. »

Après l'évacuation de Varsovie, Wolowski, fidèle jusqu'au bout à son mandat de député, le remplit à Modlin comme à Zackrozzyn.

Il crut le remplir encore en s'exilant de sa patrie avec une famille nombreuse, en abandonnant une fortune considérable, et en demandant un asile à une terre étrangère. Il aima mieux souffrir l'exil, que de violer dans l'adversité le plus saint de tous les sermens, celui qu'il avait prêté à une cause condamnée par le sort, mais juste et glorieuse.



Chlopicki J.

CHLOPICKI.

CHLOPICKI.

CHLOPICKI. Le premier fait historique dans lequel le nom de Chlopicki se trouve mêlé remonte à 1792. Stanislas était alors roi de Pologne : élu par l'influence de Catherine, et voué de cœur à la Russie, il venait d'accéder à la honteuse confédération de Targowica et d'arrêter les opérations de l'armée qui déjà se portait en avant. Cette lâche conduite du souverain avait provoqué une indignation profonde : le général en chef prince Joseph Poniatowski, refusant de s'associer à un acte de lèse-patrie, s'était démis à cette occasion du commandement des troupes polonaises, et, comme preuve d'adhésion à cet acte, les soldats lui avaient offert une médaille avec cette inscription : *Miles imperatori.* Ce haut témoignage d'estime et de sympathie était accompagné d'une lettre couverte de signatures à la tête desquelles figurait celle de Kosciuszko, et dans le nombre se trouvait aussi celle du porte-enseigne Chlopicki.

A l'heure du dernier partage, quand il ne resta plus de choix qu'entre la servitude et l'exil, Chlopicki fut l'un des premiers à voler là où s'offrait la chance de combattre l'un des éternels ennemis de la Pologne. S'engageant, dès leur origine, dans les célèbres légions polonaises, il fut major du second bataillon de la première légion ; et se fit remarquer à Angari par la manière prompte et énergique avec laquelle il comprima une insurrection naissante. Plus tard encore, quand les forces austro-russes obligèrent l'armée de Naples à se replier sur l'armée de Lombardie, Chlopicki eut l'occasion dans cette longue marche rétrograde, de signaler sa bravoure contre les insurgés italiens, et ses preuves furent telles qu'à la suite d'un combat entre Florence et Arrezzo (14 mai 1799) le général Dombrowski le nomma sur le champ de bataille chef du second bataillon de la première légion.

Dès le lendemain, à peine investi de son commandement, Chlo-

picki justifia ce choix par une vive attaque sur la ligne des Apennins, où il emporta la position du côté de Modène. Les sanglantes et malheureuses journées de la Trebbia (18, 19 et 20 juin 1799) ne trouvèrent pas dans le jeune chef de bataillon une vigueur et une audace moindres. Pendant cette lutte acharnée on le vit toujours au poste le plus périlleux, et le général Dombrowski lui rendit cette justice, qu'il avait, dans ces affaires, *montré beaucoup de bravoure et de talens militaires.* (Mémoires du général Dombrowski.)

La campagne suivante ajouta encore à la réputation de Chlopicki. Faisant partie du corps d'armée qui assiégeait Peschiera, ce fut lui qui, le 16 janvier 1800, parvint à déloger l'ennemi de la forte position de la Casa-Bianca, fait d'armes qui lui valut une mention spéciale dans un rapport du général Oudinot au ministre de la guerre.

« Le chef de bataillon Chlopicki, est-il dit dans cette pièce, distingué dans la carrière militaire par plusieurs actions brillantes, » donna dans cette occasion des preuves du plus grand courage, » joint au sang-froid le plus rare. »

Là devait se borner pour le jeune Polonais le cours de ses exploits italiques : le traité de Lunéville signé en 1801 mit en disponibilité les légions auxiliaires de la république française.

La campagne de 1807 le retrouva sur pied. Napoléon avait à son tour créé des bataillons polonais, et Chlopicki commandait le premier régiment de la Vistule, lorsqu'il reçut l'ordre, en 1808, de franchir les Pyrénées avec deux autres régimens d'infanterie et un régiment de lanciers polonais.

Les combats de la Péninsule révélèrent dans le vaillant colonel des talens d'un ordre nouveau. Cette lutte incessante contre un ennemi invisible, cette guerre de rochers, de haies et de buissons, exigeaient d'un officier quelque chose de plus que les connaissances routinières de l'art militaire. Pour se défendre avec succès d'attaques imprévues, il fallait de la sagacité, de l'à-propos, de la présence d'esprit, de l'adresse. Aucune de ces qualités ne manqua à Chlopicki, et les guérillas trouvèrent en lui un puissant adversaire.

Après la brillante victoire remportée sur Palafos près de Tudella, quand le général Lefebvre, à la tête de l'armée française, marcha sur Sarragosse le 15 juin 1808, le colonel Chlopicki fut commandé le premier pour l'attaque, et son mouvement fut si vif et si bien

calculé, que l'ennemi se replia en désordre vers la ville en abandonnant deux pièces d'artillerie.

A quelques jours de là, envoyé du côté d'Epilla, contre des insurgés qui menaçaient les communications, Chlopicki, à la tête de mille soldats et avec un seul canon, se trouva en face du général Palafos, qui commandait huit mille hommes de ligne soutenus par une forte artillerie et occupant de bonnes positions.

Loin de reculer devant le nombre, Chlopicki prend l'initiative: il conduit ses soldats à l'attaque, emporte à la baïonnette les positions espagnoles, disperse l'armée de Palafos, lui fait perdre trois mille hommes, et rentre au camp de Sarragosse avec une foule de prisonniers et quatre pièces de canon enlevées à l'ennemi.

Ce combat, à la date du 24 juin 1808, eut un effet immense sur la contrée; il dut nécessairement réagir sur le sort de Sarragosse.

Le 2 juillet 1808, Chlopicki, à la tête de quatre cents Polonais, s'empara du couvent de Saint-Joseph, qui fut vaillamment défendu par le colonel Cavallero, chef des insurgés sarragossiens. Dans le sanglant assaut du 4 août, lorsque chaque rue, chaque maison, chaque toit, chaque étage, se changèrent en forteresse, lorsqu'il fallut faire mille assauts dans un, Chlopicki, marchant toujours en tête des siens, fut grièvement blessé, et ne dut la vie qu'au dévouement de ses soldats qui l'enlevèrent mourant du théâtre de l'action.

Après l'arrivée du maréchal Lannes devant Sarragosse, un assaut général fut ordonné pour le 27 janvier 1809. Dès le début de l'affaire, un petit détachement de Polonais força la brèche et pénétra dans le couvent d'Engravia; mais cette poignée de braves, cernée de toutes parts, battue par le feu des rues, des fenêtres et des toits, menacée de l'explosion d'une mine, allait succomber jusqu'au dernier homme, lorsque Chlopicki s'élança avec ses soldats au secours de ses compatriotes. Malgré le feu croisé des canons, il entra dans le couvent, enleva une batterie qui prenait de flanc les assiégeans, tourna les pièces contre l'ennemi, et parvint à se retrancher au milieu de la ville dans un poste presque inexpugnable. Ce mouvement fut si hardi, si beau, si bien conduit, qu'un grenadier français s'arrêta saisi d'enthousiasme, et se tournant vers un Polonais: « Camarade, lui dit-il, comment diable votre Pologne a-t-elle pu périr » avec des braves tels que vous? »

Depuis lors, nommé chef d'attaque au milieu de la ville, Chlopicki emporta le 8 février à la tête de quelques braves, l'église de Saint-François opiniâtrément défendue par les Espagnols.

Enfin réduite à n'être plus qu'un monceau de pierres, Sarragosse se rendit. Passant dès lors sous les ordres du maréchal Suchet, Chlopicki prit part aux brillantes campagnes d'Arragon, de Valence et de Catalogne.

Il montra un courage hors de ligne à Maria le 18 juin 1809, lorsque, s'avançant avec le premier régiment de la Vistule, l'arme au bras et sans faire feu, il emporta la position ennemie par un chemin presque inaccessible : à Belchila, le 18 juin, les mêmes dangers le retrouvèrent encore animé du même sang-froid et de la même intrépidité.

A la suite de ces divers combats, Chlopicki, nommé chef de brigade, commanda dans la division Lawal le quatrième régiment de ligne et le deuxième de la Vistule. Envoyé contre des partis de guérillas qui, réunis à la garnison de Molina, inquiétaient les derrières de l'armée française, il les battit complètement le 12 octobre 1809. Lorsque le maréchal Suchet reçut l'ordre de se porter sur la province de Valence, il sentit la nécessité d'éclairer sa marche et de mettre l'Arragon en sûreté en balayant le corps du général Villacampa. Dans ce but, il détacha le général Lawal, qui rencontra les Espagnols le 16 février 1810 retranchés près de Feruel. A peine en présence, Chlopicki reçoit l'ordre de brusquer l'attaque : il marche à l'ennemi, emporte ses retranchemens, et pousse Villacampa jusqu'au delà du Guadalaviar.

Au siége de Lerida, Chlopicki, qui occupait la position de Davoca, ayant appris qu'un détachement de l'armée française avait été détruit (13 mai 1810) par le général Villacampa, prit de lui-même la résolution de tirer vengeance de cet échec. Pour plus de célérité, il renvoya son artillerie à Carinina, et s'élança sur les traces des Espagnols, qui effectuaient leur retraite. Prenant les devans avec sa seule cavalerie, il tomba avec quarante hussards et cinquante cuirassiers sur l'arrière-garde espagnole, lui fit cent soixante-quatorze prisonniers, entra le 17 mai à Campillo et à Molina, et n'arrêta sa poursuite que lorsque l'ennemi fut hors de toute atteinte. Dans le cours de cette expédition il détruisit à Molina une fabrique

d'armes, et envoya à Sarragosse un nombre considérable de fusils.

Présent aux siéges de Mequinenza et de Tortesa, il fut détaché du blocus de cette dernière place pour aller comprimer une insurrection sur les frontières de Castille, insurrection d'autant plus redoutable que les généraux Carabajol et Villacampa récemment réunis, opéraient alors de concert contre l'armée française. Pour accomplir cette mission *qui demandait autant d'activité que de talens* (Mémoires du maréchal Suchet), Suchet désigna Chlopicki. Ce dernier partit donc avec sept bataillons d'infanterie, et quatre cents chevaux. Poursuivant à marches forcées le général Villacampa, il occupa le 30 octobre la ville de Feruel que Carabajol venait à peine d'évacuer; et le 31 ayant rejoint près d'Alventozo l'arrière-garde ennemie, il l'attaqua avec audace et vigueur. La victoire fut complète : une compagnie d'artillerie légère, six pièces de canon, des chevaux, des munitions, tombèrent au pouvoir du vainqueur.

La lutte n'était toutefois que suspendue, et à quelques jours de là les Espagnols reparurent sur les hauteurs de Fuente-Santa. Là, flanqués de remparts naturels, retranchés derrière le cours du Guadalaviar, ils se croyaient inexpugnables, lorsque le général Chlopicki marcha vers eux, gravit les retranchemens et escalada la montagne. Frappée de tant de hardiesse et de bravoure, l'armée espagnole se sauva en jetant ses armes, et un grand nombre de fuyards trouva la mort dans les eaux du Guadalaviar.

Après l'issue de ce combat, Chlopicki, laissant le colonel Klicki sur la rive droite de l'Èbre, rejoignit sa brigade devant Tortosa. Cette ville s'étant rendue, l'armée française reprit ses cantonnemens dans l'Arragon : déjà même elle espérait y trouver quelque repos après tant et de si pénibles combats, quand surgit tout-à-coup un ennemi nouveau, un homme, un chef de bandes, qui seul allait ressusciter la lutte amortie, et créer aux soldats vainqueurs des embarras plus grands encore.

Mina venait de paraître dans la Catalogne : attaquant un à un les détachemens français, cet infatigable général les détruisait et les forçait à se grouper. Détaché contre lui avec mille grenadiers et deux cents hussards, Chlopicki l'atteignit près de Biola, et le poursuivit jusqu'à Coseda avec tant de vigueur, que les insurgés évacuèrent complètement l'Arragon.

Ce répit n'eut pas longue durée: forcé de marcher sur Tarragone, le maréchal Suchet craignit que Mina, reparu sur les derrières, ne lui coupât sa ligne de communication avec la France. « *Il laissa donc » à son grand regret, pour surveiller la rive droite de l'Èbre, le gé- » néral Chlopicki, qu'il aurait voulu emmener au siége, mais dont » l'activité, la fermeté, la capacité, lui inspiraient une grande con- » fiance.* » (Mémoires du maréchal Suchet.)

Après divers engagemens avec les insurgés, Chlopicki prit part aux travaux du siége de Sagonte, et dans la bataille livrée au général Blake sous les murs de la ville, il contribua à cette victoire si célèbre par son attaque vigoureuse contre l'aile gauche de l'ennemi.

Ce fut sous les murs de Valence et de Peniscola qu'eurent lieu les derniers combats des troupes polonaises contre les Espagnols. Napoléon les appelait vers le nord, ils allaient combattre l'œil tourné vers la patrie. Quand ils quittèrent la péninsule, les regrets furent grands dans l'armée française, et le maréchal Suchet a consigné dans ses Mémoires l'effet que produisit sur lui à cette époque le rappel de Chlopicki. « Le départ du général Chlopicki, » dit-il, priva l'armée d'un officier de mérite fait pour s'élever au » premier rang. »

Six mille soldats polonais aguerris et vieillis au feu, quittèrent donc les bords de l'Ebre au mois de janvier 1812, et dès le mois de juin suivant ils saluèrent leur patrie, libre du despotisme étranger. Dans cette marche vers la Russie, Chlopicki commandait les quatre régimens de la Vistule faisant partie de la division de la garde impériale du général Calperède. Blessé à l'attaque de Smolensk, il n'en continua pas moins à prendre part aux travaux de cette mémorable campagne.

En 1814, quand Napoléon tomba, Chlopicki, revenu en Pologne avec les débris de l'armée polonaise, fut nommé général de division par l'empereur Alexandre. On sait quelle fut à cette époque la conduite du czar vis-à-vis des Polonais. Jaloux de les rallier à lui, et visant à faire oublier d'anciennes rancunes, il combla de faveurs et de dignités les hommes le plus haut placés dans l'estime de la nation.

Les Polonais, il faut le dire, furent sensibles à ces avances. Trahis par tous ceux dans les bras desquels ils s'étaient jetés, perdant

avec Napoléon la seule lueur d'espoir qui leur restât, ils se résignèrent à la suzeraineté moscovite, qui s'offrait alors avec des formes libérales et bienveillantes.

Mais l'illusion dura peu : bientôt, à cette comédie jouée, à cet étalage de promesses pompeuses, de sentimens généreux, de philantropiques projets, succédèrent la barbarie la plus odieuse, le despotisme le plus raffiné.

Le premier coup décisif et caractéristique fut la nomination du grand-duc Constantin comme chef de l'armée polonaise. Le choix de l'homme disait tout : l'avenir de la Pologne était dans ce nom seul.

Né avec des habitudes de Tartare, farouche et entêté, tourmenté de passions violentes, élevé dans une cour corrompue, habitué à commander à des esclaves, et à les voir obéir à genoux, Constantin ne connaissait d'autre loi que sa volonté, d'autre raison que son caprice.

Ainsi disposé par son éducation et par ses penchans, il voulut que ces hommes de fer qui avaient grandi à la gloire sous Napoléon, devinssent malléables au gré de ses fantaisies. Ombrageux et emporté, il voulut appliquer à une armée élevée à l'école française la discipline moscovite ou prussienne, et ne craignit pas de faire subir aux plus hauts grades un régime de brutalité et de mauvais traitemens. Aussi, dès les premiers essais qu'il fit en ce genre, les démissions arrivèrent-elles en foule, et, l'un des premiers, le général Chlopicki donna la sienne en 1818.

» « Ce n'est pas sur la place de Saxe (1) que j'ai gagné mes grades » et les signes d'honneur dont je suis décoré, pour les exposer à » être flétris sur la place de Saxe, » dit-il à Constantin en lui annonçant qu'il quittait le service.

Vainement le grand-duc et l'empereur lui-même insistèrent-ils pour retenir dans les rangs de l'armée cette illustration militaire. Pauvre, et réduit à un modeste patrimoine, Chlopicki refusa les offres les plus brillantes ; il persista dans la ligne de ses devoirs Aussi, la sympathie et l'estime publique escortèrent-elles le vertueux guerrier dans sa modeste retraite.

(1) La place de Saxe est le lieu destiné aux exercices de la garnison de Varsovie.

Cependant les choses allaient empirant de jour en jour : déjà ce n'était plus du despotisme mielleux et indirect, c'était de l'oppression directe et brutale. La violence régnait au lieu de la loi : on incarcérait, on déportait sans jugement et sans motifs. Vieillards, femmes et enfans, rien n'était à l'abri de cette justice expéditive et barbare.

Alors les Polonais ne prirent conseil que de leur désespoir. Des sociétés secrètes s'organisèrent en poussant, comme mot d'ordre, le cri de la vieille nationalité. Découvertes et trahies, elles se reformèrent. Les premiers conjurés, victimes de confiances mal placées, firent place à des conjurés plus habiles. La Pologne devint le foyer d'un vaste complot, qui n'attendait plus qu'une étincelle.

A ce complot il fallait un chef, une tête, et dès le début toutes les pensées s'étaient dirigées vers Chlopicki. Ses talens militaires, son courage, ses preuves de patriotisme faites en face du grand-duc, tout concourait à rallier autour de lui les suffrages et les sympathies. Aussi, sans qu'il le sût lui-même, le vieux soldat de Napoléon était désigné d'avance comme chef futur d'une révolution projetée. Depuis long-temps les membres influens des sociétés secrètes avaient mission de préparer les voies à cet avènement. Dans les salons, dans les cercles, dans les lieux publics, l'éloge du général disgracié par le grand-duc était dans toutes les bouches. On savait par cœur ses campagnes ; on citait les ordres du jour qui constataient ses faits d'armes : aux vétérans on parlait de ses guerres sous Napoléon ; aux jeunes soldats, de l'intérêt qu'il avait pris à leur sort, et des causes honorables de sa démission.

Ceci explique comment, à l'heure décisive, Chlopicki, porté sur le pavois, arriva presque sans opposition à une puissance dictatoriale.

On sait comment se fit l'immortelle révolution du 29 novembre, et pourquoi elle se fit. A peine consommée, elle chercha à s'asseoir ; sortie des mains qui l'avaient faite, elle passa dans les mains qui devaient la régulariser. Ce fut alors que la voix publique demanda Chlopicki ; Chlopicki illustré dans les batailles, doué de l'énergie du soldat ; Chlopicki, dont la vie avait été sans tache jusqu'alors, mais qui devait gaspiller dans un rôle civil une réputation toute militaire.

Désigné par le vœu général, ce ne fut pourtant que le troisième

jour que Chlopicki accepta la mission immense de sauver la Pologne. Après quelques tergiversations, il se rendit aux instances de ses concitoyens; et sur une invitation faite, au nom de l'empereur Nicolas, par le conseil des ministres, il quitta sa retraite, et prit le commandement des troupes révolutionnaires. Ce temps consumé en hésitations ne fut pas perdu pour les partisans du gouvernement vaincu. Le prince Lubecki, ministre des finances du royaume, politique adroit et clairvoyant, fit tourner cette circonstance au profit de son maître. Pour donner quelque popularité au conseil d'administration, il sut y appeler quelques hommes bien vus de la nation; il s'empara du mouvement révolutionnaire, et l'amortit en le dirigeant. On résolut alors de calmer l'exaltation, de neutraliser l'élan de la victoire, de régulariser l'enthousiasme. Le grand-duc ne fut pas même inquiété dans sa retraite; on le laissa se retirer tranquille au-delà du Bug avec ses régimens russes. Enfin, le croirait-on! il fut question de nommer une députation qui allât porter à Saint-Pétersbourg les plaintes et les vœux des Polonais.

Chlopicki lui-même ne faisait rien, ne résolvait rien. Un long repos avait refroidi cette tête ardente. Appréciateur soupçonneux et mal instruit, il se défiait du caractère national; militaire, il n'avait foi que dans les gros bataillons. Aussi Lubecki n'eut-il pas de peine à circonvenir le nouveau chef du pouvoir. Il lui insinua d'imprimer à la révolution un caractère de réclamation légale, et de la faire excuser par l'autocrate. Il obtint de lui que les autorités révolutionnaires agiraient au nom de l'empereur Nicolas, et éviteraient avec soin tout ce qui serait trop ouvertement hostile à la suzeraineté russe.

Quand un pareil système fut connu de la capitale, le premier mouvement fut celui de la surprise; mais bientôt arrivèrent les murmures, puis les menaces. Des rassemblemens tumultueux se formèrent : tous les partis, toutes les passions se donnèrent rendez-vous sur la place publique : on cria à la mauvaise foi, à la trahison, et le moment fut proche où la combinaison du juste-milieu, subtilement échafaudée par Lubecki, menaça ruine.

Alors, soit à l'instigation des trembleurs qui voulaient négocier, soit pour prévenir une réaction d'anarchie et de désordre, Chlopicki, après avoir passé en revue, le 5 décembre 1830, la garnison

de Varsovie, se proclama dictateur, et s'investit lui-même d'un pouvoir illimité, qui devait durer jusqu'à l'ouverture de la diète.

Le peuple et l'armée accueillirent avec enthousiasme le nouveau dictateur : ils voulaient un chef qui sût les conduire à la victoire, et de glorieux antécédens recommandaient le général Chlopicki. Le gouvernement provisoire, qui avait pris en main les pouvoirs, s'en dessaisit en faveur de cette grande illustration militaire, et le petit nombre de citoyens qui jugeaient plus froidement la portée de l'homme qu'on élevait ainsi sur le pavois, ne voyant pas, d'un côté, la possibilité de lutter avec fruit contre l'engouement populaire, de l'autre ne voulant pas compromettre par des dissensions précoces le succès de la cause nationale, se résignèrent à subir la dictature comme une inévitable nécessité.

Fort de la confiance publique et d'un pouvoir discrétionnaire, Chlopicki rétablit l'ordre au sein de la capitale ; mais, placé sous l'influence d'un fatal génie, il ne sut pas alors utiliser les élémens de succès qui eussent consolidé et assuré à tout jamais l'avenir de la révolution polonaise.

Un siècle de despotisme et de persécutions aurait dû pourtant révéler à Chlopicki ce qu'on pouvait attendre du machiavélisme moscovite. Toutefois, ne tenant pas compte des leçons de l'histoire, il aima mieux chercher le salut de la Pologne dans une transaction incertaine, faire un appel au pardon de despotes qui n'avaient jamais rien pardonné, que d'invoquer à son aide la justice de Dieu, et l'intrépide désespoir d'une nation de braves.

Le prince Lubecki et le nonce Jezierski furent envoyés à Saint-Pétersbourg pour exposer à l'empereur les griefs des Polonais ; ils étaient chargés de demander à Nicolas l'oubli du passé, une amnistie pleine et entière, et en outre, l'assurance positive que les garanties constitutionnelles accordées à la Pologne par le traité de Vienne seraient désormais remises en vigueur et respectées. Enfin, comme dernière et timide représentation, on devait insinuer à l'autocrate que la réunion au royaume de Pologne des provinces polonaises incorporées à l'empire russe, était l'unique moyen qui lui restât pour regagner la confiance des Polonais, et pour les rallier à lui d'une manière durable.

En attendant le résultat de cette démarche, Chlopicki croyant

aider au succès des négociations, employa tous ses efforts à calmer l'impatience publique et à amortir cet élan national qui demandait à grands cris une guerre d'extermination contre l'éternel oppresseur de la Pologne.

Sous l'impression de ce funeste système, il rejeta avec dureté toutes les propositions qui tendaient à révolutionner les diverses provinces polonaises détachées jadis du royaume. Vainement les Lithuaniens domiciliés à Varsovie offrirent-ils de former une légion dans ce but : non seulement il repoussa cette offre, mais il alla même jusqu'à menacer les patriotes qui la lui faisaient de les faire arrêter comme *sujets de Nicolas*. Enfin il ne voulut pas qu'on marchât sur le corps russe cantonné en Lithuanie, et qui, composé presque tout entier de Polonais, se serait réuni aux bataillons compatriotes. Il faut le dire ici : c'était là peut-être la seule chance d'avenir qu'eût la révolution polonaise ; et quand, plus tard, le moment utile pour ce beau mouvement militaire eut été passé, réduites à leurs seules ressources, coupées de leurs alliés naturels, combattues par des bras amis, les armées nationales ne purent retrouver des chances aussi belles et aussi pleines de résultats.

Cependant la diète convoquée par le gouvernement provisoire s'était assemblée, et une séance préparatoire eut lieu le 18 décembre. Fidèle à sa parole, dès le lendemain, Chlopicki déposa entre les mains des délégués de la nation son pouvoir dictatorial. Mais à la suite de cet acte de condescendance, il déclara au maréchal de la diète, et aux députés qui le suppliaient de rester à la tête des affaires : « qu'il n'accepterait jamais d'autres fonctions que celles » de dictateur ; que là seulement, libre d'entraves légales et affran- » chi des lenteurs d'une autorité partagée, il voyait la mission de » sauver le pays. »

Malgré toutes les représentations des nonces, Chlopicki persista dans ses exigences ; il repoussa toute offre modifiée, tout terme moyen ; et la diète, après avoir épuisé les instances de toute espèce, craignant de priver l'armée d'un chef populaire et expérimenté, dut se soumettre aux conditions imposées par l'intraitable général. Il fut nommé de nouveau dictateur avec un pouvoir discrétionnaire à l'unanimité moins une courageuse voix, celle du nonce de Kalisz, Théophile Morawski qui protesta, quoiqu'il y eût du danger à le faire.

On choisit toutefois une députation de surveillance, composée du président du sénat, du maréchal de la diète, de cinq sénateurs et de huit députés. Cette commission devait, dans le cas où le dictateur viendrait à mourir, ou dans toute autre circonstance extraordinaire, nommer un commandant en chef provisoire, et convoquer la diète close pendant la dictature.

En acceptant le pouvoir des mains de la diète, Chlopicki déclara solennellement devant les deux chambres réunies, que, flatté de leur confiance, il ferait tout ce que l'honneur et le devoir lui dicteraient; il ajouta qu'au moment où ses pouvoirs exorbitans cesseraient d'être utiles, il ferait ployer sa volonté devant celle des représentans de la nation, et s'effacerait de nouveau dans la retraite.

Cette assurance, l'air noble et imposant du dictateur, firent bien augurer de lui et excitèrent l'universel enthousiasme. Reconduit jusqu'à son palais aux acclamations d'un peuple enivré, Chlopicki se vit encore une fois maître et chef absolu d'une nation qui lui confiait aveuglément son avenir. Il nomma un conseil suprême national, composé de cinq membres connus par leur mérite et jouissant de l'estime publique. Ce conseil, toutefois, avec des attributions mal définies, et ne formant qu'une espèce d'intermédiaire entre le dictateur et les ministres, compliqua les affaires au lieu de les aider. Ce ne fut pour le pays ni une garantie ni un contrôle.

Au milieu de ces combinaisons administratives, les préparatifs de guerre étaient conduits mollement et sans esprit d'ensemble. Se défiant de la puissance des moyens nationaux, Chlopicki attendait toujours le succès des négociations entamées; il comptait beaucoup sur le caractère de modérantisme qu'il avait su imprimer à son gouvernement. D'ailleurs lui, vieux soldat, habitué à commander à de vieilles bandes, comptait peu sur une armée de recrues, qui avaient plus de courage que de discipline. Quand on lui parlait d'improviser de nouveaux régimens, il souriait avec incrédulité, y consentait presque pour la forme, et s'en remettait pour leur organisation à des citoyens peu capables de l'accomplir.

Bientôt, pourtant l'évènement vint faire mentir les défiances de Chlopicki. Ces nouveaux régimens sur lesquels il faisait si peu de fonds, dès l'ouverture de la campagne, se signalèrent comme des

bataillons vieillis au feu ; et par la suite chaque combat ajouta à leur gloire, chaque opération militaire à leur discipline.

Mais l'activité du chef suprême ne répondait pas à ce magique élan : des milliers de braves demandaient des armes, et on ne leur en donnait pas ; on ne profitait pas du premier instant de surprise pour en faire venir des royaumes voisins ; au lieu d'utiliser les capitaux de la banque polonaise, on négligea ces ressources pécuniaires qui furent saisies plus tard sur les réclamations des ambassadeurs russes; au lieu de presser la formation des magasins, et de les grouper sur des localités centrales, on n'organisa que peu de dépôts de vivres et de munitions dans des lieux si voisins des frontières, qu'ils tombèrent presque tous au pouvoir de l'ennemi.

Enfin, au mois de janvier 1831, le nonce Jesierski, qui avait été envoyé à Saint-Pétersbourg avec le prince Lubecki, apporta au dictateur la réponse définitive de l'empereur Nicolas. Tout en protestant de son amour pour les Polonais, et en leur faisant de belles promesses confidentielles, l'autocrate déclarait par une dépêche officielle du ministre secrétaire d'État, comte Grabowski, qu'il ne pouvait entrer dans aucune sorte d'engagement avec le gouvernement révolutionnaire de Pologne, et qu'il demandait une soumission prompte et sans conditions de la part des Polonais. Dans une seconde lettre adressée au général Chlopicki par le comte Grabowski, Nicolas ajoutait au crayon, et de sa propre main, qu'il comptait sur le général pour ramener l'ordre et la tranquillité dans le pays.

Après avoir reçu ces dépêches, Chlopicki rassembla le conseil suprême national. Il lui fit part de la réponse de l'empereur, et demanda quel était son avis dans les circonstances graves où le pays se trouvait. Les membres du conseil déclarèrent qu'après avoir épuisé tous les moyens d'un arrangement honorable, il ne restait aux Polonais que le dernier espoir des opprimés, celui de mourir ou de devenir libres par les armes. Chlopicki, irrité d'une réponse contraire à ses intentions, déclara au conseil suprême qu'avec 30,000 soldats sans vivres et sans argent, avec des munitions seulement pour deux batailles, il lui était impossible de combattre une puissance dont le nom seul était un épouvantail pour l'Europe. Il ajouta qu'il ne pouvait assumer sur lui la responsabilité d'une

lutte aussi inégale, et qu'il allait convoquer la diète pour lui remettre ses pouvoirs et se retirer complètement des affaires.

Le lendemain, il fit la même déclaration à la députation de la diète assemblée chez lui pour le décider à conserver au moins le commandement de l'armée. Là, dans la chaleur de la discussion, le dictateur adressa aux nonces des paroles peu convenables, et que nous ne répèterons pas. Qu'il suffise de savoir qu'après avoir perdu un temps précieux en vains pourparlers et en négociations impossibles, Chlopicki se retira des affaires au moment où la patrie avait le plus besoin de force et d'union.

Le 20 janvier, la diète, avertie de ce qui se passait, nomma le prince Radziwill, ancien général au service du grand-duché de Varsovie, commandant en chef de l'armée, et procéda à la création d'un gouvernement national. Mais, cette fois encore, la mauvaise étoile de Chlopicki influa sur la décision que la diète prit à cet égard. Le prince Radziwill, bon citoyen et patriote dévoué, ne se crut pas militaire assez habile pour commander une armée sur laquelle roulaient les destinées de la patrie. Il accepta bien la dignité qui lui était offerte, mais il se réserva d'user de l'aide et des conseils du général Chlopicki, qui s'était présenté pour servir le pays en qualité de simple volontaire. Jaloux de ménager la susceptibilité de Chlopicki, et voulant lui laisser l'entière organisation du système de campagne, il insista pour que le pouvoir militaire fût totalement distinct des autres pouvoirs politiques ou administratifs. La diète accéda à cette fatale combinaison : elle admit de la sorte, par la loi du 24 janvier, deux pouvoirs exécutifs, et cette indépendance absolue du commandement en chef de l'armée eut bientôt les résultats les plus fâcheux.

Après avoir donné un commandant en chef à l'armée polonaise, la diète se fit présenter les correspondances et les documens relatifs à la négociation entamée par Chlopicki avec la cour de Saint-Pétersbourg. La réponse hautaine de l'empereur fut reçue avec indignation, et la déchéance de Nicolas proclamée à l'unanimité par les deux chambres.

L'invasion du territoire polonais suivit de près cet acte de fermeté. Le 6 février, on apprit à Varsovie qu'une armée nombreuse et commandée par le vainqueur des Turcs, le célèbre Diebitsch

Sabalkanski, venait de franchir le Bug, et s'approchait à marches forcées de la capitale polonaise.

Chlopicki était à l'armée en qualité de volontaire. Par ses conseils, le prince Radziwill évitait, autant que possible, tout combat décisif; il cherchait à attirer l'ennemi dans les plaines de Praga. Là, trop faibles pour combattre en rase campagne un ennemi supérieur et aguerri, les troupes polonaises devaient, suivant Chlopicki, combattre avec plus d'avantage, et sauver du moins l'honneur militaire polonais. Ainsi le plan d'une campagne strictement défensive fut arrêté et mis à exécution.

Les détails et les résultats de cette guerre mémorable où une nation de quatre millions d'âmes lutta pendant dix mois contre toutes les forces d'un grand empire ; cette résistance d'une poignée de braves contre des forces décuples, sont des évènemens trop connus pour qu'on les répète ici. Seulement, en ce qui touche Chlopicki, il faut dire que dans les journées sanglantes des 19, 20 et 25 février, où quarante mille Polonais soutinrent, dans les plaines de Grochow, le choc de toutes les troupes de Diebitsch, le général de Napoléon ne démentit pas sa vieille réputation militaire.

Là on ne trouva plus le dictateur jaloux de négocier et attendant de Saint-Pétersbourg le salut de la Pologne ; sur le champ de bataille, Chlopicki redevint soldat ; l'ardeur belliqueuse reprit le dessus ; ce n'était plus le même homme.

Toutefois, par suite de la fausse position dans laquelle il était alors, il ne put agir sur le sort du combat d'une manière ni aussi directe, ni aussi efficace. N'ayant dans l'armée qu'un caractère indécis, tantôt général en chef, tantôt simple volontaire, un moment il donnait des ordres, et d'autres fois il répondait aux officiers qui venaient les prendre : « Que voulez-vous de moi ? je ne suis pas » votre général ; je suis un traître ! »

Cependant, à l'attaque du bois de Bouleaux, sentant que c'était là la clef de la position des Polonais, il intervint avec une vigueur décisive. Le général Zymirski venait d'y périr après l'avoir défendu mollement. Quand on porta cette nouvelle à Chlopicki : « Quel » dommage, s'écria-t-il, qu'il ne soit pas mort une heure plus tôt ! » Et se mettant de sa personne à la tête des colonnes de l'infanterie polonaise, les devançant de trente pas, seul et une baguette à la

main, il fit par son martial aspect une telle impression sur les régimens russes qui occupaient les bois, que la position fut enlevée presque sans résistance.

Le 25 février, après un combat acharné de sept heures, Chlopicki, qui se croyait déjà sûr de la victoire, fut blessé aux deux jambes par les éclats d'un obus qui lui tua son cheval (c'était le troisième tué sous lui dans cette journée). Sa retraite du champ de bataille jeta le découragement parmi les soldats : bientôt les ordres donnés sur toute la ligne manquèrent d'unité et d'à-propos, et l'armée polonaise fut forcée de se retirer sous le canon de Praga, au moment même où l'ennemi démoralisé se repliait en désordre sur Siedlec.

Après la bataille du 25 février, Chlopicki souffrant de ses blessures se retira à Krakovie, où il vécut isolé pendant tout le temps que dura encore la révolution polonaise.

Agé de soixante ans, d'une taille imposante et belle, avec des traits nobles et caractérisés, Chlopicki a ces formes extérieures qui impressionnent les masses. Admirable sur un champ de bataille, s'y dessinant comme un athlète, il remuait vivement l'âme du soldat, et semblait né pour lui commander ; sa carrière était là, là tout entière : l'opinion populaire se trompa quand elle crut qu'un bon général serait un bon dictateur. De là tous les revers de la Pologne (1) !

(1) Un ouvrage allemand très recommandable sous d'autres rapports, et qui a pour titre : *Conversations-Lexicon*, contient dans une de ses dernières livraisons une biographie du général Chlopicki, incomplète ou puisée tout entière à des sources erronées. Je crois devoir engager mes lecteurs à se tenir en garde contre les faits qu'elle avance et contre leur appréciation.



Imp. Lith. de Villain.

WINC. NIEMOJOWSKI.



VINCENT NIEMOIOWSKI.

NIEMOIOWSKI (Vincent) naquit à Slupia (district de Vielun), dans la Grande-Pologne, le 5 avril 1784, d'une famille illustre depuis le seizième siècle par ses traditions d'indépendance et de patriotisme.

Il fit ses premières études dans la maison paternelle, et les continua, depuis 1798, dans le collége des Piaristes (*collegium nobilium*), où il étudia sous les professeurs les plus célèbres de l'époque, Dmochowski, Zaborowski, Joseph Osinski, Dombrowski, Wolski et autres. Ses progrès furent rapides. La littérature et la poésie l'occupèrent tour à tour. En 1800 il se rendit en Allemagne pour y étudier le droit aux universités de Halle et d'Erlangen; mais ayant peu de vocation pour la profession de légiste, cette étude devait servir plutôt à orner son esprit qu'à lui ouvrir une carrière.

La Grande-Pologne, où Niemoïowski possédait son patrimoine, était alors sous la domination prussienne. Pour complément de ses études, il entra, en 1803, dans la régence prussienne de Kalisz en qualité de fonctionnaire honoraire. La glorieuse bataille d'Iéna ranima, trois ans après, l'espoir des patriotes de la Pologne. Appelé par Dombrowski et Wybicki à siéger dans la chambre administrative du département de Kalisz, Niemoïowski exerça ces fonctions jusqu'à l'organisation définitive du duché de Varsovie, qui eut lieu en 1808. Il se retira à cette époque dans ses terres, et bientôt après, en 1810 il se maria avec Catherine Uminska, sœur du général de ce nom. Dans sa retraite, qui dura plusieurs années,

l'économie politique devint son étude favorite, et il s'y livrait avec une assiduité extraordinaire, lorsque ses concitoyens l'élurent, en 1818, nonce de la diète du nouveau royaume de Pologne.

Le gouvernement d'Alexandre paraissait suivre encore à cette époque l'esprit des institutions libérales qu'il avait octroyées à ce pays : les congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone n'avaient pas encore proclamé leurs doctrines. Si quelques légers empiètemens avaient eu lieu dans l'administration publique, on ne pouvait pas encore les rejeter sur la mauvaise foi des autorités. Aussi l'attitude des députés patriotes et celle de Niemoïowski furent-elles, dans le cours de cette diète, plutôt conciliantes qu'hostiles. Mais bientôt arriva cette époque de crise et d'arbitraire qui se prolongea pendant dix ans, et qui ne se dénoua qu'au Belvédère. La liberté de la presse tomba la première, victime de cette guerre à mort que le pouvoir venait de déclarer aux institutions nationales. Toutes les autres garanties firent place peu à peu aux vexations les plus monstrueuses, et ce brusque changement de système réagit forcément sur les actes du corps législatif. Dans la diète de 1820 trois voix à peine appuyèrent à la diète le plus important des projets ministériels.

Cette mémorable session, où Niemoïowski se signala comme chef de l'opposition parlementaire, révéla en lui une énergie et une éloquence peu communes. « Je sais aussi, disait-il dans son dis-
» cours sur le projet d'organisation du sénat, qu'il n'y a qu'un pas
» du Capitole à la Roche Tarpéienne, mais rien ne peut m'empêcher
» de dire la vérité. La Charte est une propriété du peuple : le sou-
» verain n'a le droit ni de la lui enlever, ni même de la modifier.
» Nous avons perdu la liberté de la presse ; nous n'avons plus de
» liberté individuelle ; le droit de propriété est violé ; on veut au-
» jourd'hui nous priver de la responsabilité des ministres. Et que
» nous restera-t-il de toute la Charte ? *Stat magni nominis umbra.....*
» Renonçons plutôt à ces garanties illusoires : qu'elles cessent de
» servir de piége aux patriotes qui s'y fient de bonne foi ; *ut saltim*
» *liceat certos habuisse dolores.* »

Niemoïowski couronna les travaux de cette diète mémorable en

dressant avec son frère (voy. *Niemoïowski Bonaventure*) l'acte d'accusation des ministres signataires des ordonnances contre la presse.

Plus son éloquence acquérait d'influence sur les discussions parlementaires, plus elle inquiétait le pouvoir, qui résolut de l'éloigner de la chambre par tous les moyens possibles. Voici celui dont on se servit, et dont la singularité mérite d'être signalée.

Le major Radonski, accusé d'avoir trempé dans la révolution napolitaine, et illégalement arrêté en 1822, par les ordres du grand-duc Constantin, ayant invoqué l'appui et l'intervention de Niemoïowski, reçut de lui la promesse que cet acte arbitraire serait dénoncé à la diète suivante. Interpellé à ce sujet par le lieutenant du roi, Niemoïowski lui répondit par sa profession de foi constitutionnelle. Sa lettre, aussi éloquente que vive et pleine de dignité, fut présentée à l'empereur. Le grand-duc Constantin l'appela alors à Varsovie, pour lui déclarer solennellement, en présence des ministres « qu'il avait manqué au roi, et que Sa Majesté lui inter- » disait de se jamais trouver en sa présence. » Puis, pour obtenir de lui une pièce qui constatât cette notification, on lui demanda d'apposer sa signature à cette déclaration ainsi formulée; ce qu'il fit en expliquant d'une manière nette au grand-duc Constantin, qu'il n'entendait en aucune manière que la défense de l'empereur pût s'étendre jusqu'à son mandat de nonce, et à sa présence à la diète, que le roi ne présidait d'ailleurs qu'aux séances solennelles d'ouverture et de clôture.

Cependant les mesures de la police ne permirent bientôt plus de douter de ses vrais desseins. Le sort de Manuel attendait Niemoïowski, et il avait à prévoir, de plus, des traitemens ultérieurs auxquels le tribun français n'avait pu être exposé. Le nonce patriote en était prévenu; mais, résolu de mourir à son poste, comme autrefois l'intrépide Reytan, il se mit en route dès que la diète de 1825 eut été convoquée. Une escouade de gendarmes avait reçu l'ordre de le suivre depuis son domicile, et le 7 mai, à peine arrivé aux barrières de la capitale, il fut arrêté, et reconduit dans ses terres sous une forte escorte. Dès ce moment sa maison devint son

cachot : il y fut constamment gardé par un officier et un gendarme, qui s'interposaient dans ses relations les plus intimes.

Dans l'intérêt de la loi violée, plutôt que dans le but d'alléger de dures souffrances, Niemoïowski dénonça à l'empereur Alexandre la mesure arbitraire dont il était victime. La réponse qu'il obtint fut courte : « Le monarque, disait-elle, n'ignore pas ce qui lui est » arrivé; les autorités ont agi d'après ses ordres; il impose silence » au suppliant, et ordonne aux ministres de refuser toute plainte de » sa part. » Cependant, après la mort d'Alexandre, le grand-duc Constantin fit promettre à Niemoïowski, que le nouveau souverain lui ferait grâce, s'il voulait la demander dans une lettre de soumission « où il ferait l'aveu de ses torts. » Le patriote répondit par un noble refus; il préféra la prison à l'humiliation. En vain ses compatriotes présentèrent-ils un mémoire à l'empereur pour demander sa liberté; en vain, attaqué d'une maladie grave, et en butte aux prières d'une épouse désespérée, morte depuis de douleur, se détermina-t-il à vendre ses biens pour être en droit de choisir ailleurs son domicile; en vain refusa-t il, s'appuyant de ce motif, le serment de fidélité à Nicolas; vainement encore les États du grand-duché de Posen, où il voulait s'établir, réclamèrent-ils pour lui la protection du roi de Prusse; rien ne put fléchir ses geôliers. Les instances de son frère Bonaventure, lors du couronnement de Nicolas, restèrent même sans succès. « Vous savez mieux que moi, » répondit le czar, de quoi il s'agit : votre frère connaît les condi- » tions auxquelles il peut recouvrer la liberté. » Il paraît qu'on avait résolu de le tuer d'une mort lente, mais infaillible.

Enfin la révolution du 29 novembre vint briser les fers de Niemoïowski. Libre dès le 3 décembre 1830, il se rendit à Varsovie, où il arriva le 6. Après avoir refusé la présidence de la cour des comptes, le dictateur Chlopicki l'appela plus tard au ministère de l'intérieur.

Sa vie antérieure répondait de sa conduite présente, et il justifia une popularité acquise au prix de tant de sacrifices. Aussi lorsqu'à la séance du 30 janvier, il s'agit de constituer un gouvernement national, la diète l'appela le premier, et à la presque unanimité, à

en faire partie. Dans la distribution des travaux entre les cinq membres, le département de l'intérieur échut à Niemoïowski. Seul parmi ses collègues, il n'était pas membre du corps législatif, attendu que depuis l'acquisition de terres dans le grand-duché de Posen, il ne possédait aucune propriété dans le royaume, et ne pouvait par conséquent être membre d'aucune chambre. Ainsi, au grand regret des admirateurs de son talent, la voix éloquente de Niemoïowski ne retentit pas à la tribune de tout le cours de la révolution. Seulement il prenait quelquefois part aux travaux des comités. Ainsi, prévoyant le cas où la diète serait obligée de se transporter hors du pays, ce fut lui qui, par son influence, fit voter les lois des 19 et 26 février, qui organisent et assurent les assemblées nationales à l'étranger. Toutefois son absence de la diète priva d'un appui capital l'opinion qu'il représentait; mais il n'en resta pas moins fidèle à ses principes. Son attachement inébranlable aux doctrines de la monarchie constitutionnelle, telle que la comprenait Benjamin Constant, lui fit même appliquer fréquemment, ainsi qu'à ses amis, le nom de *benjaministes* ou de *doctrinaires*. Loin de renier un pareil maître, Niemoïowski était fier d'être surnommé son disciple. « Lorsque, sous le gouvernement d'A» lexandre, on m'accusait de jacobinisme, j'ai prédit, répétait-il » souvent, qu'un jour viendrait où l'on me reprocherait ma modé» ration; et alors, comme aujourd'hui, je n'en restai pas moins » fidèle à mes principes. » Ce fut grâce à cette inflexibilité de caractère que le gouvernement national dont Niemoïowski faisait partie, réussit à se renfermer, durant toute son existence, dans le cercle de cette inexorable légalité qu'aucun gouvernement révolutionnaire n'avait, avant lui, voulu ni pu maintenir. Cette légalité, dit-on, la fit manquer d'énergie dans les grandes circonstances; mais peut-on calculer aussi toutes les fautes et tous les crimes qu'elle fit éviter? D'ailleurs, avec ce système, la révolution polonaise a pu compter, à l'étonnement de l'univers, dix mois d'existence miraculeuse; et il reste à faire la preuve que le système contraire eût donné plus de durée à la résistance.

Au surplus, il n'est douteux aujourd'hui pour personne, que si

quelques fautes ont influencé ou hâté le dénouement funeste d'un drame si beau dans ses débuts, ces fautes doivent être plutôt imputées aux chefs militaires ; et à leur égard Niemoïowski ne manquait ni de franchise ni d'énergie. Fort de quelques renseignemens que lui avait fournis le quartier-maître général de l'armée Prondzynski, après la bataille d'Ostrolenka, il fit le premier dans les conseils la motion d'examiner la conduite du généralissime Skrzynecki, mais Prondzynski, appelé en témoignage à la séance, s'étant refusé à donner suite à son accusation, elle resta sans effet. Quand, deux mois plus tard, voyant que la diplomatie étrangère leurrait ce général d'un résultat illusoire, la diète résolut de prendre des mesures sérieuses à son égard, elle invita Niemoïowski à faire partie de la commission qu'elle envoya, dans ce but, au camp de Bolimow. Il y vota le rappel de Skrzynecki, et son remplacement par le général Malachowski, qui n'agréa toutefois pas à la majorité de la commission.

Le passage de Niemoïowski au pouvoir fut marqué encore par d'autres traits qui font honneur à ses principes et à son caractère. A l'époque où le choléra apparut pour la première fois dans le camp d'Iganié, le général Krukowiecki ayant fait établir entre l'armée et la ville une espèce de cordon sanitaire, Niemoïowski s'éleva contre cette mesure qui entravait les mouvemens des troupes, et paralysait les communications. « La ville et le camp ne font qu'un, disait-il ; gloire, » périls, maladie, tout doit leur être commun. » Fidèle à ce stoïcisme inflexible, ce fut encore lui qui à la suite d'un rapport fâcheux sur la bataille d'Ostrolenka, proposa à ses collègues du conseil, d'attendre l'ennemi dans leurs chaises curules, et d'y mourir en Romains.

A quelques jours de là survint, préparée de longue main par des factieux, la funeste nuit du 15 août, seule tache de l'admirable révolution qu'aucun acte criminel n'avait jusqu'alors souillée. A la suite de cet attentat, le gouvernement des cinq crut devoir se démettre de ses pouvoirs, et les déposa entre les mains de la diète le 17 du même mois. Alors Niemoïowski se retira des affaires.

Épuisé de fatigue, il refusa toutes les offres du nouveau président, le général Krukowiecki, qui voulut partager avec lui l'auto-

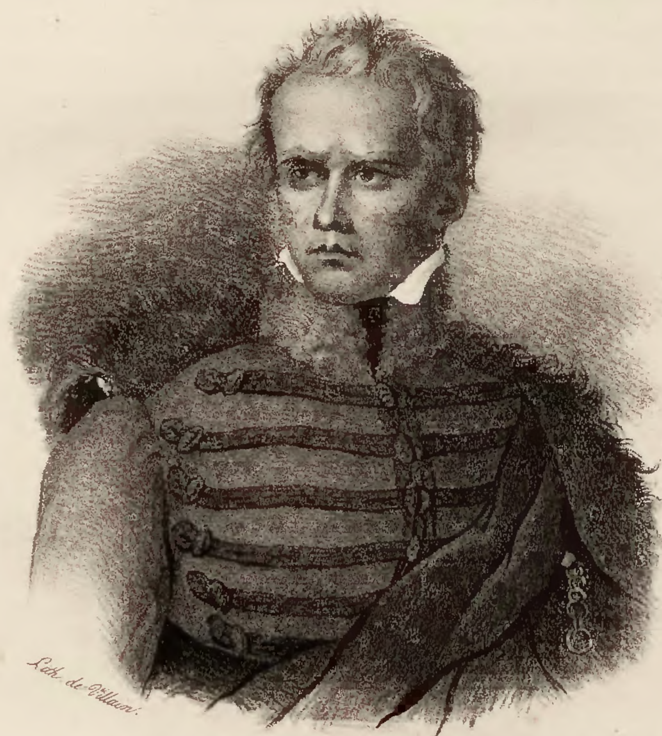
rité. Après la chute de Varsovie, il accompagna l'armée nationale dans sa marche sur Modlin, et il était encore avec elle à Plotzk, lorsque, le 23 septembre, on décida que l'on traverserait la Vistule pour se réunir au reste des troupes nationales dans le palatinat de Krakovie. Ses infirmités physiques ne lui permettant pas de subir les fatigues des marches forcées, ses amis l'engagèrent à passer les frontières prussiennes pour se rendre en France, où l'appelait le soin de sa santé. Il s'y décida; mais le malheur voulut qu'à deux lieues des frontières, près de Rypin, rencontré par un piquet de seize Tschirkassiens vagabonds qui ravageaient cette contrée, il fût pris avec son compagnon de voyage, le sénateur Olizar, tenu ensuite pendant quelque temps prisonnier dans une île sur la Vistule, aux environs de Nieszawa, et conduit enfin à Varsovie, où on l'enferma d'abord dans une maison du' faubourg de Praga: privé d'argent et de toute assistance, il n'eut souvent pour nourriture qu'un petit pain que lui fournissait par pitié une pauvre marchande des rues. Son calme dans cette circonstance frappa d'admiration tous ceux qui pouvaient l'approcher. On lui avait interdit les instrumens tranchans, même pendant les repas: cette tyrannique précaution le forçait à porter une longue barbe dont la blancheur ajoutait à la gravité de sa physionomie. « On » craint de ma part un suicide, disait-il à cette occasion, comme si » six années de souffrances ne témoignaient pas assez de ma patiente » résignation. »

Il eut la douleur d'apprendre en prison, que son neveu, Édouard Niemoïowski, faisait partie de la députation polonaise, envoyée par Paskéwitch à Saint-Pétersbourg, pour y renier devant le czar, la révolution nationale. De retour de cette mission, Édouard crut devoir s'excuser devant son oncle, en l'assurant que le désir seul d'obtenir sa liberté avait pu l'engager à obéir aux ordres du feld-maréchal. Loin d'accepter cette justification, Niemoïowski couvrit son visage de ses deux mains, pour ne pas voir un malheureux qu'il reniait.

Le sort de ce martyr du patriotisme sera incessamment décidé par une commission extraordinaire, présidée par le général Witt,

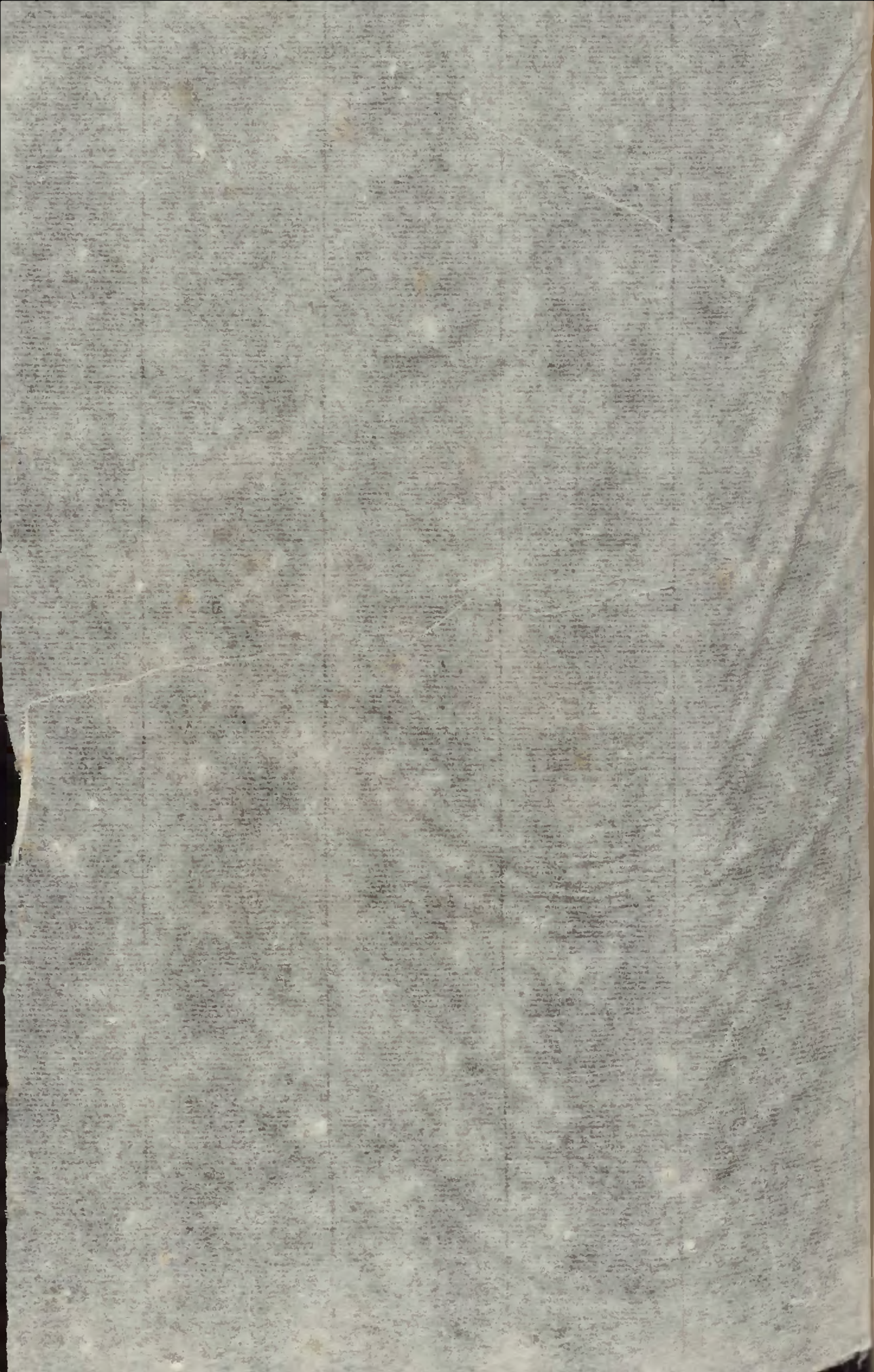
gouverneur actuel de Varsovie, et à laquelle il vient d'être livré ; n'ayant voulu signer aucune lettre de soumission au czar.

Niemoïowski est un littérateur distingué. La Société littéraire de Varsovie l'a admis dans son sein aussitôt que la révolution lui a permis de faire librement ses choix. On n'a cependant livré jusqu'à ce jour au public, qu'une partie de ses discours de tribune, et sa *Théorie du gouvernement représentatif*, d'après les principes de Benjamin Constant, en deux volumes. Ses poésies ne sont connues que de ses amis : une partie a été publiée dans différens journaux, qui renferment aussi beaucoup de ses articles de polémique. Le *Courrier de Pologne* fut pendant la révolution le journal où il déposa habituellement ses pensées politiques. Il se proposait d'écrire l'histoire de la dernière révolution, pour laquelle il avait dejà recueilli de nombreux matériaux et des notes fort précieuses. On dit qu'il trompe actuellement les longues heures de sa captivité en traduisant le Tasse et Alfieri en vers polonais, et en enseignant la langue italienne à son compagnon d'infortune.



L Mycielski

L. MYCIELSKI.



LOUIS MYCIELSKI.

MYCIELSKI (Louis), petit-fils du palatin d'Inovroçlav, naquit à Berlin en 1796. Elevé ensuite en France, il ne put jamais parvenir à savoir parfaitement la langue polonaise, mais son cœur n'en resta pas moins fidèle au culte de la patrie héréditaire dans sa famille.

Agé de quinze ans à peine, il entra dans la garde lithuanienne, formée par le général Konopka, pendant la campagne de 1812, et fut fait prisonnier à la fatale affaire de Slonim. A cette époque, l'empereur Alexandre cherchait par toutes les voies possibles à s'attacher le roi Bernadotte, et pour se faire bien venir de lui, il lui envoyait fréquemment les listes des prisonniers. Sur l'une d'elles, Bernadotte rencontra le nom de Mycielski, et se souvenant des relations qu'il avait eues avec sa famille, lors de la campagne de Pologne, il pria l'autocrate de vouloir bien lui envoyer le jeune Polonais, que le sort de la guerre avait fait tomber entre ses mains. Reçu à Stockholm par le roi de Suède, Mycielski revit bientôt sa patrie comblé d'égards et de bienfaits.

En 1815, après la formation du nouveau royaume de Pologne, Mycielski entra dans le 4e de ligne comme sous-lieutenant, et fut nommé peu de temps après aide-de-camp du général Tolinski, chef d'état-major-général; mais bientôt dégoûté du service, il se retira dans ses terres du grand-duché de Posen, au sein d'une nombreuse famille dont il était l'idole.

Dévoué de cœur à toute tentative de régénération nationale, Mycielski figura comme membre actif dans les associations secrètes qui se formèrent à cette fin. Aussi à peine le bruit de la révolution du 29 novembre vint-il à retentir dans la Pologne prus-

sienne, que Mycielski, bravant les chances de l'exil, de la confiscation, et même d'une sentence capitale, courut au secours de la patrie renaissante. Dés son arrivée à Varsovie, il entra comme volontaire dans ce célèbre 4e régiment, qui mérita d'être désigné comme le plus brave au milieu de cette vaillante armée. A son tour, Mycielski voulut se mettre hors de ligne parmi ses héroïques compagnons d'armes.

Dès le début de la guerre, dans les combats des 19 et 20 février, il signala son étonnante bravoure; mais c'était dans l'affaire du 25 que le jeune guerrier devait faire ses dernières et brillantes preuves.

Il marchait contre les carrés moscovites, la baïonnette en avant, quand un biscaïen l'atteignit, et lui coupa trois doigts de la main gauche. « Vive la Pologne! » s'écrie-t-il, poursuivant sa marche en avant. A quelques minutes de là, une balle le frappe au pied et lui fait une grave blessure. Loin de céder aux instances de ses camarades, qui voulaient le transporter à l'ambulance, Mycielski arrache sa cravate, bande lui-même sa plaie à la hâte, étanche le sang qui sortait à flots, et résistant à l'ordre du colonel lui même, il se précipite de nouveau sur une batterie russe qu'il fallait enlever. Déjà il avait tué de sa main plusieurs artilleurs ennemis; et il enclouait le premier canon, quand arrive un nouvel éclat de mitraille, qui lui fracasse la mâchoire et le renverse sans connaissance. Ainsi mutilé, on allait l'enlever du champ de bataille; mais un dernier coup de canon vint achever la victime.

Cette mort si glorieuse et si romanesque, qui doit à elle seule immortaliser le nom de Mycielski, mérita les honneurs d'un ordre du jour spécial, en date du 6 mars 1831:

« Louis Mycielski, y est-il dit, ancien sous-lieutenant du 4e de » ligne, père de cinq enfans, abandonna, à la voix de la patrie, sa » fortune, sa famille, et vint combattre en volontaire dans les rangs » de son ancien régiment. Il donna de si belles preuves de valeur » dans les batailles des 19 et 20 février, que, de leur propre mouve» ment, ses camarades avaient résolu de le demander pour com» mandant de l'un des bataillons du 4e.

» Sur ces entrefaites arriva la mémorable bataille du 25 février,

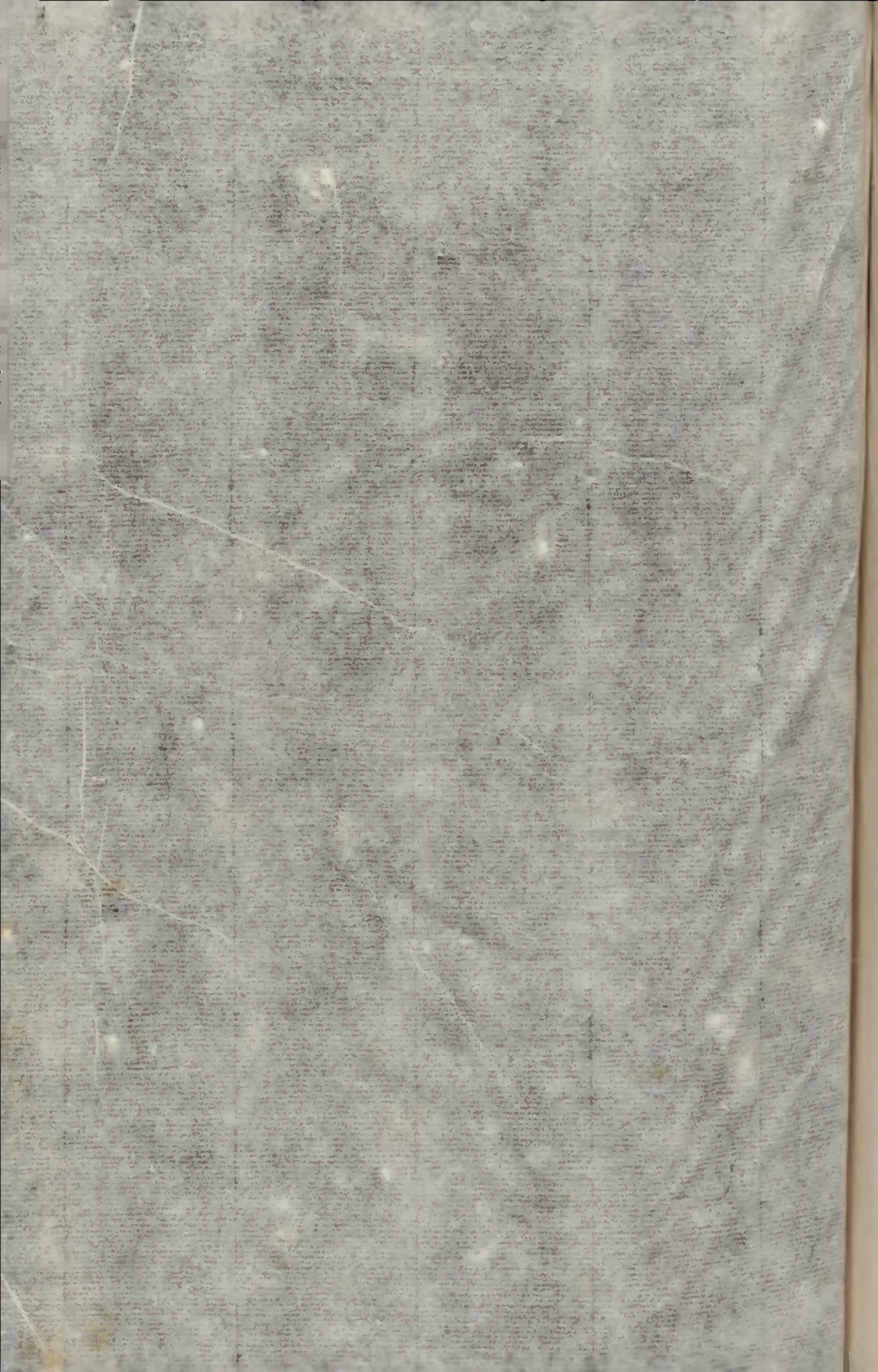
» où Mycielski trouva l'occasion de se surpasser lui-même. Couvert » de glorieuses blessures, il succomba pour la cause sacrée de la » patrie. Gloire à son nom ! »

C'était le premier de trois fils que sa mère perdit dans cette glorieuse guerre.

Mycielski était d'une force de corps extraordinaire. On raconte que, en 1814, attaqué dans les rues de Posen par onze officiers russes tous armés, il se défendit si bien avec ses bras seuls, que, des onze assaillans, pas un seul ne se retira sans blessure. Il ne cessa de se défendre que lorsque, frappé d'un violent coup sur la tête, il tomba sans connaissance. Rétabli, il voulut provoquer un à un ses agresseurs; mais tous les officiers de la garnison déclinèrent la solidarité de ce guet-apens, quoique les onze coupables portassent chacun sur le visage les stygmates évidens de leur lâche attentat.



ROZYCKI.



SAMUEL ROZYCKI.

ROZYCKI (Samuel), fils de Michel Rozycki et d'Anna Wolk, naquit à Bossowice, dans le palatinat de Krakovie, le 19 juin 1784. Orphelin dès son bas âge, il fut surveillé dans ses études par un de ses parens qui lui servit de tuteur et de père.

A l'heure où la chance s'offrit de reconquérir par les armes la vieille indépendance polonaise, Rozycki ne fut pas l'un des derniers à se dévouer. Il s'engagea, comme simple soldat (1806), sous les ordres du général Mencinski. Mais bientôt sa bravoure et ses talens le firent distinguer de ses chefs, et peu de temps après il était aide-de-camp du général Sokolnicki. Avec lui il fit la campagne de Prusse, et se trouva à l'assaut de Dantzig. Nommé capitaine du 11e régiment de ligne, et décoré de la croix-d'or (*virtuti militari*), plus tard, Rozycki fut appelé par le général Dombrowski pour remplacer le colonel Hauke, chef d'état-major de la première division. Il remplit ces fonctions avec un zèle remarquable jusqu'à ce que, remplacé par le colonel Cichowski, il se rendit avec son bataillon à Dantzig. Nommé chef d'état-major près du général Grabowski, son parent, il ne put s'habituer à la vie inactive de garnison; et quand les troupes autrichiennes entrèrent en Pologne, malgré les instances réitérées du gouverneur général Rapp, il quitta Grabowski pour aller rejoindre le prince Joseph Poniatowski, qui le plaça à l'instant dans la division Dombrowski, chargée d'opérer un mouvement insurrectionnel dans le département de Posen.

Leur arrivée à Posen fut un véritable triomphe. *Dombrowski est parmi nous*, répétait-on de tous côtés, et ce cri suffisait pour ranimer les esprits et relever le courage des patriotes polonais. Rozycki

fut nommé chef de bataillon de la levée en masse; et plus tard, après l'organisation des troupes nationales en 1810, il passa dans le 3e régiment de ligne. Ce régiment, qui jouissait dans l'armée d'une grande réputation de bravoure, était alors commandé par le colonel Zakrzewski; mais depuis il fut mis, par le choix de Napoléon, sous les ordres de Blumer, célèbre par ses vertus et par ses crimes.

Dans ce régiment, Rozycki fit la campagne de 1812. Les batailles de Smolensk et de Mozaysk lui valurent la croix de la légion-d'honneur. Son courage avait été, dès cette époque, constaté par tant de faits d'armes, qu'on l'employa à l'avant-garde. Aussi entra-t il un des premiers dans Moscou, le 14 septembre 1812. A la bataille de Woronow, exténué de fatigue, il tomba mourant sur le champ de bataille, et il y serait resté prisonnier ou aurait été massacré par les Russes, si le colonel Blumer n'eût donné l'ordre aux chirurgiens de le transporter à l'avant-garde.

De retour à Wilna, et remis à peine, il suppléa le général Krasinski, malade alors, dans son commandement, et de concert avec le brave Boguslawski, il ramena dans Varsovie les débris de son corps, qui déjà ne comptait plus que sept cent quarante-deux soldats.

En 1813, le prince Joseph Poniatowski confia à Rozycki l'organisation de la levée en masse. Appelé plus tard par le général Sokolnicki, il fit sous lui la campagne de Saxe, et figura à la bataille de Leipzig comme chef d'état-major du général Dombrowski. Dépêché vers le prince Poniatowski, au moment même de la trahison des troupes auxiliaires, il fut arrêté près de la porte Bitexfeld, et fait prisonnier de guerre.

Rozycki retourna en Pologne, où il entra dans le 8e de ligne; mais bientôt la bataille de Waterloo vint désillusionner les patriotes polonais, et laisser leur pays à la discrétion des diplomates du congrès de Vienne. Comme tous les vieux soldats des armées napoléoniennes, Rozycki reçut des avances de la part du czar et du grand-duc Constantin. On lui offrit même le grade de colonel; mais rendu désormais à la vie civile, Rozycki avait résolu d'y chercher de nouvelles occasions d'être utile à son pays. Dans le

cours de quatorze années, tour à tour commissaire palatinal et commissaire du district de Krakovie, il sut se concilier l'amour et l'estime de tous ses concitoyens.

Survint alors la nuit du 29 novembre. A peine informé des premiers résultats, Rozycki organisa le 9e régiment de ligne, et dès le 25 février, il accourait à la défense de Varsovie. Envoyé sur la rive droite de la Vistule, deux fois il chassa l'ennemi de Kock ; mais le plan combiné contre Rüdiger avorta par suite des faux mouvemens de Jankowski et d'autres, arrêtés depuis comme suspects de trahison.

A l'époque où les provinces lithuaniennes s'insurgèrent, Rozycki reçut le commandement d'un corps d'instructeurs composé de huit cents hommes. Passant sur le corps des bataillons ennemis, il franchit le Bug, et vainqueur tour à tour à Drohiczyn, à Liemiatycze, il fit un grand nombre de prisonniers, et parmi eux le général Paniutyn, chef d'état-major de l'armée russe. La rencontre du général Dembinski dans les forêts de Bialowiez, l'obligea de retourner à Varsovie, où le jour même de son arrivée il fut nommé général de brigade et désigné au commandement militaire des palatinats de Sandomir, de Krakovie et de Kalisz. Avec des troupes peu nombreuses, armées à la hâte de faux et de piques, pendant deux mois il ne se borna pas à repousser les attaques du corps de Rüdiger, fort de quinze mille hommes; mais prenant encore l'offensive, il l'intimida et l'empêcha d'occuper la contrée. Tour à tour les batailles d'Ilza, de Przytyk, de Koristié, de Chodecza, de Lipsk, de Lagen, et une foule d'autres, lui fournirent des occasions de signaler sa patriotique bravoure.

Après la prise de Varsovie, quand le corps de Ramorino se fut retiré sur le territoire gallicien; quand toute chance heureuse fut perdue par la Pologne, privé de nouvelles de l'armée nationale, ayant en face un corps de trente mille Russes, Rozycki se vit forcé à son tour de chercher un asile en Autriche avec ses douze cents braves; mais du moins céda-t-il le dernier devant des forces immenses; du moins le dernier coup de canon tiré sur le théâtre de la guerre fut-il tiré par lui.

Proscrit maintenant, Rozycki supporte son malheur avec la résignation d'une âme grande et forte. Privé de ses biens, obligé de pourvoir à l'éducation de ses enfans qui l'ont rejoint dans l'exil, loin de demander grâce à l'autocrate, loin d'abaisser devant lui sa fierté polonaise, Rozycki songe à son testament politique, il publie le compte-rendu de sa conduite en 1831.



ALOIZY BIERNACKI.

ALOISE-PROSPER BIERNACKI.

BIERNACKI (Aloise-Prosper), naquit en 1778 dans le palatinat de Kalisz, et fit ses études en Allemagne, à l'université de Francfort-sur-l'Oder.

Dès ses plus jeunes années, le goût des sciences utiles occupa sa pensée, et dans le nombre il faut citer l'agronomie, qu'il regardait à bon droit comme la première de toutes. Convaincu que les richesses territoriales sont les plus vraies et les plus positives pour la Pologne, il tourna ses idées vers les améliorations que réclamait l'industrie agricole. Non content de faire en ce genre des études profondes, il entreprit plusieurs voyages à l'étranger, dans le but de les rendre plus complètes. Bientôt sa terre de Sulislavice, près de Kalisz, devint pour le pays une espèce de ferme-modèle. Il y suivit les plus fructueux erremens de l'école anglaise, tant pour l'aménagement des terres, que pour l'éducation des bestiaux; et les moutons de race électorale qu'il y éleva, dès 1811, ont une réputation faite non seulement en Pologne, mais encore à l'étranger. Déjà, à cette époque, il avait proposé au gouvernement polonais de fonder dans ses terres un institut agronomique à l'instar de ceux de Thaer à Moegelin; il offrait même de faire personnellement des sacrifices considérables; mais tout concours lui ayant été refusé, il dut abandonner ce patriotique projet. Mal servi de ce côté, et toujours animé du désir d'être utile, il parvint toutefois à créer avec ses seuls moyens une école d'enseignement

mutuel qui réussit au-delà de ses prévisions. Agronomie, horticulture, dessin, histoire naturelle, mathématiques, tout y était professé d'après la méthode lancastrienne, et avec les plus beaux résultats. L'école de *Luiatow* promettait même déjà des instituteurs aux écoles, qu'à l'exemple de Biernacki les propriétaires voisins s'étaient engagés à fonder dans leurs terres pour l'éducation des paysans des environs. Vers ce temps encore, Biernacki écrivit, dans l'intérêt des classes laborieuses, un ouvrage important intitulé: *De la nécessité d'échanger la corvée contre des redevances en blé ou en argent.* Membre de la Société agronomique polonaise, il publia en outre plusieurs livres qui le firent admettre dans la Société littéraire de Varsovie et dans plusieurs académies étrangères.

Intendant des domaines de la couronne pendant l'existence du duché de Varsovie, Biernacki vécut depuis dans la retraite, entièrement livré à ses travaux agronomiques. Il ne parut sur la scène politique qu'en 1820, lorsque le choix de ses concitoyens l'eut fait membre du conseil général du palatinat de Kalisz, et ce nouveau rôle lui donna l'occasion de révéler ses vastes connaissances et son énergique patriotisme. C'était alors l'époque où, irrité de l'opposition de la diète, Alexandre désirait que des députés de tous les conseils généraux de la Pologne, vinssent à Troppau protester humblement devant lui, et en face du congrès qui y était réuni, contre ce qu'il appelait l'esprit factieux de l'assemblée représentative. Grâce aux efforts de Biernacki et de ses amis, cette humiliation fut épargnée à l'honneur polonais. Le conseil général du palatinat de Kalisz osa refuser son assentiment aux volontés du czar, et cette résistance mit au néant la flétrissante démarche.

Membre de ce conseil, Biernacki se signala en outre comme un chaud défenseur des écoles primaires, que déjà, vers ce temps, les autorités moscovites cherchaient à faire fermer. Aussi tant de preuves de patriotisme valurent-elles à ce courageux citoyen la haine du grand-duc et de ses agens; ils comprirent tout ce qu'aurait de puissance sur les bancs de la diète un homme aussi pro-

fond et aussi vertueux, et leurs efforts visèrent à lui en interdire l'accès. Ce fut en vain que Biernacki voulut emporter ce point sur ses antagonistes : partout où, depuis 1822, il se mit sur les rangs comme candidat, il trouva des obstacles invincibles. Par un étrange raffinement d'antipathie, on alla jusqu'à menacer la ville de Kalisz de fermer tous ses établissemens, si elle s'avisait de lui donner sa voix.

Ce ne fut qu'en 1829, et après une lutte de cinq ans, que Biernacki parvint à l'honneur de représenter ses concitoyens à la diète du royaume. Dès lors, collègue distingué de cette élite de patriotes que le palatinat de Kalisz avait coutume d'envoyer à la diète, il partagea et dirigea même ses patriotiques efforts. Ainsi, au couronnement de Nicolas, il fut l'un des principaux signataires de l'adresse où ce palatinat protestait contre les atteintes antérieurement portées à la Charte constitutionnelle du royaume. Dans la diète de 1830, il s'opposa à l'érection du monument voté à la mémoire de l'empereur Alexandre, et à l'établissement d'une maison de refuge conçue dans le but de restreindre la liberté individuelle : il présenta, en faveur de cette liberté, une pétition pleine de chaleur et de logique, dressa l'acte d'accusation contre le prince Lubecki, ministre des finances, et appuya toutes les autres accusations portées contre un système prévaricateur.

Au premier bruit du grand mouvement du 29 novembre, il se rendit à Kalisz et y coopéra au désarmement des troupes russes qui gardaient cette frontière. Appelé ensuite à Varsovie par un ordre exprès du dictateur, il s'y rendit pour présider la cour des comptes. Là, siégeant à la diète comme nonce de Wiélun, il fut un de ceux qui, de prime abord, proposèrent de substituer à une dangereuse dictature un gouvernement fort à la fois et légal ; puis à quelques jours de là il siégea dans le comité qui rédigea le célèbre manifeste de la diète, sous la date du 20 décembre 1831 ; pièce mémorable et grave où sont dénoncés tous les griefs de la Pologne contre le despotisme russe.

A la chute du dictateur, Biernacki obtint du gouvernement national le porte-feuille des finances.

Cette année-là, le budget de la Pologne constitutionnelle présentait un revenu de . . . . 133,112,636 f.

Les dépenses probables étaient évaluées par les divers ministères à la somme de 122,189,618

On se flattait donc d'avoir en excédant pour les cas imprévus. 10,923,018

Et quoique l'occupation de la rive droite de la Vistule par l'ennemi eût réduit les revenus d'une vingtaine de millions, le trésor n'était cependant menacé que d'un déficit de près de quatre millions.

En effet, avant que le premier semestre se fût écoulé, le trésor avait déjà fourni 92,010,409

On possédait en outre dans les caisses un surplus de 3,886.913

Tel était l'état des finances du pays, lorsqu'au mois de mai le ministre de la guerre et l'intendant de l'armée firent savoir qu'au lieu de demander, le premier. 44,000,000
le second 37,102,800
comme ils l'avaient d'abord stipulé, ils auraient besoin : le premier, de 110,000,000
le second, de 67 902,800
c'est-à-dire de 96,800,000 florins de plus.

A la seule menace d'un pareil déficit, et à l'approche d'une crise financière imminente, les ennemis politiques de Biernacki profitèrent de la situation embarrassée du trésor pour faire peser sur sa tête d'odieuses accusations. On lui reprocha de n'avoir pas su prévoir ce déficit et de ne l'avoir pas neutralisé par des contributions extraordinaires, des expropriations forcées, des réquisitions, et autres ressources semblables. Nul doute qu'en suivant un pareil système, on n'eût pu diminuer la disproportion énorme que

présentait le chiffre des dépenses sur celui des recettes; mais était-il utile, était-il légal de recourir à de semblables moyens sans une nécessité antérieurement démontrée? le pouvait-on dans un pays dont la moitié était occupée par l'ennemi, et dont l'autre moitié soutenait un siége presque continuel? Du reste, ce qu'on n'obtint pas alors par des mesures rigoureuses, des dévouemens volontaires le firent : chaque citoyen apporta son offrande aux besoins de la patrie; sans y être forcé il remplit une partie de ce déficit exorbitant. Ainsi des régimens de volontaires vinrent grossir les cadres de l'armée nationale; ainsi encore un huitième des troupes fut habillé et équipé, grâce à des dons patriotiques. Qui peut dire aujourd'hui si le système d'exactions forcées eût produit autant, s'il n'eût pas glacé l'enthousiasme, et réduit les habitans à cacher leurs provisions et à dissimuler leurs ressources? Ce qu'on a réalisé par les réquisitions, résultats de la loi du 3 juin, n'est plus aujourd'hui un mystère pour personne : elles se sont bornées à des chiffres nuls. Et d'autre part, quoique de semblables moyens eussent été négligés, quoique le ministre de la guerre eût placé le trésor, par ses faux calculs, dans une situation fort critique, l'état financier n'était pas aussi alarmant que les détracteurs de Biernacki voulaient le faire croire.

En effet, après avoir évalué, sur les allocations nouvelles, les

dépenses de l'année courante à la somme de . .	66,924,413 fl.
et le revenu probable à celle de.	36,169,238
ce qui constituait un déficit de	30,755,175

Biernacki s'empressa de chercher des ressources équivalentes à ce chiffre, et sans recourir aux moyens extrêmes, il sut trouver une somme de 26,835,033 florins; de telle sorte que le budget de l'année ne présentait plus qu'une différence de 3,920,141 florins entre les dépenses et les recettes. Il l'eût couverte facilement par un impôt personnel, si à cette époque il n'eût attendu l'effet d'un emprunt qu'il négociait à l'étranger, et dont il avait déjà, au mois de mars, signé le contrat pour une somme de 96,000,000 de florins polonais.

Toutefois, en butte alors à des haines malveillantes, craignant que l'opposition, en croyant n'attaquer que le ministre, ne portât tort dans le fait au crédit naissant de la Pologne, Biernacki donna sa démission le 6 juin. Élu député de Sieradz, il rentra dans la chambre législative, qui s'empressa bientôt après de l'appeler dans son comité des finances. Une chose qui, d'ailleurs, est digne de remarque, c'est que tous les projets de Biernacki qui avaient soulevé contre lui de si violentes oppositions, présentés par son successeur, furent adoptés par les chambres presque sans débat.

Biernacki, du reste, était au-dessus de ces petites tracasseries: quoiqu'en butte à de pareilles haines, son activité dans les chambres ne se démentit pas. Il vota contre la réforme du gouvernement, contre l'élection du général Kruckowiecki à la présidence, et enfin contre la capitulation de Varsovie.

Après la funeste évacuation de cette capitale, Biernacki fut de nouveau appelé au conseil, comme ministre, en remplacement de son ancien compétiteur, qui ne suivit pas l'armée. Les caisses du gouvernement renfermaient alors un peu plus de 7,000,000 de florins. Il en laissa 6,523,128 au généralissime, lorsque, après avoir épuisé tous les moyens militaires, le gouvernement national se décida à se réfugier en Prusse.

Préférant la proscription au joug moscovite, Biernacki abandonna sa fortune et sa famille, pour chercher un asile honorable à l'étranger. Il a choisi Paris pour son séjour.



Clémentine Hofman née Tańsko

CLÉMENTINE HOFMAN NÉE TAŃSKA.

CLÉMENTINE HOFFMAN.

HOFFMAN (Clémentine), née Tanska, naquit à Varsovie, le 23 novembre 1798.

Sa mère était de la famille des Czempinski, et l'une des six demoiselles de ce nom, qui marquèrent dans la société polonaise par leurs grâces, leurs talens et leurs vertus.

Ignace Tanski, son père, littérateur distingué, et auteur de productions remarquables, publiées en un volume (1806), fut aussi un patriote plein d'énergie, et l'un des coopérateurs les plus éclairés à la célèbre diète de 1789. A l'époque de la révolution de 1794, ses talens lui valurent un poste éminent dans le département des affaires étrangères. Mais cette année devait être pour Tanski une année de deuil et de malheurs. Surpris dans le sac de Praga, son père et sa mère y périrent avec les milliers de victimes qu'y fit égorger Souvoroff. Ce ne fut que quelques jours après les boucheries du 4 novembre, qu'Ignace retrouva le cadavre de son père, tellement mutilé, qu'il le reconnut seulement au sabre de famille qu'il tenait encore dans sa main. Avec ses vieux parens, Tanski perdit aussi sa fortune, placée dans les opulentes maisons de banque de Tepper et de Kabrytt, ruinées par la même catastrophe.

Ainsi, frappé dans sa famille et dans ses biens, Ignace Tanski se retira à la campagne, où il prit une ferme qu'il fit valoir. Là, sous un toit de chaume, naquit Clémentine. Élevée dans des goûts simples et agrestes, faite de bonne heure à une vie active et pauvre, elle grandit et se développa dans une atmosphère de paix, de candeur et de vertu.

Ses grâces enfantines la firent remarquer de la comtesse Angé-

lique Szymanowska et de sa fille Dorothée (mariée depuis au baron Galichet, ancien colonel de la grande armée). On voulut l'avoir dans cette maison, elle y fut accueillie comme une fille adoptive, et y demeura jusqu'à sa quatorzième année.

Douce, timide et réservée, elle n'eut pas dans son enfance ces petits succès de jargon et de gentillesse qui ne prouvent rien pour l'avenir; mais, se retirant à l'écart de ses compagnes, elle préférait les choses sérieuses aux occupations frivoles; elle choisissait, entre tous les livres, ceux dont la lecture était instructive et grave. Ainsi, dès l'âge de dix ans, elle avait déjà mis de côté les petits recueils de nouvelles pour les meilleurs historiens et les auteurs classiques. Madame de Sévigné eut, entre autres, long-temps ses préférences.

Mais ce qui révéla à la jeune Clémentine son talent littéraire, ce qui lui fit dire un jour: *Ed anche io!* ce fut ce sentiment de patriotisme et de nationalité infusé dans le sang polonais. A l'âge de dix-huit ans, retirée alors à Varsovie auprès de son excellente mère, elle ne put entendre sans tressaillir une pièce de vers où le poète, Casimir Brodzinski, se plaignait aux dames polonaises du délaissement de la langue maternelle. Ce reproche frappa la jeune Clémentine Tanska. Dès ce jour elle négligea le français, jusqu'alors sa langue favorite; elle ne voulut plus s'en servir même dans ses correspondances, et se livra avec une ardeur inouïe à l'étude de l'idiome national. Bientôt les vieux auteurs et les écrivains modernes furent dans ses mains; elle apprit par cœur les meilleurs poètes, étudia le célèbre Krasicki, forma son goût et son style par les grands modèles, et composa, en 1819, sa *Pamiontka* (Souvenirs d'une bonne mère); livre étincelant de patriotisme, et plein de la morale la plus pure. Cet ouvrage eut six éditions, deux contrefaçons et une traduction russe. Plusieurs dames polonaises en essayèrent, à diverses reprises, une traduction en français; mais le caractère original de l'ouvrage et son type éminemment national firent avorter ces tentatives. Quant à la traduction russe, elle fut faite par une dame russe, qui dédia son travail à l'impératrice régnante, et reçut d'elle, en retour de cet hommage, une bague en diamans. On se fût gardé de proposer cette faveur à l'auteur de

l'original, qui d'ailleurs aurait rougi à la seule idée d'avoir mérité une telle récompense, offerte par de telles mains.

Cet ouvrage, précédé de *six Nouvelles historiques*, fut bientôt suivi d'une série de publications qui avaient pour titre : *Rozrywki dlà dzieci*, Journal destiné aux enfans, que Clémentine Tanska rédigea seule pendant cinq ans, de 1824 à 1829, avec un talent et une sagacité remarquables. Désireuse de nourrir dans le cœur de ses jeunes lectrices l'amour de la vieille patrie, elle sut donner à son ouvrage un cachet de nationalité, en éludant avec talent et bonheur les susceptibilités de la censure moscovite. Ainsi elle réussit à la fois à faire un bon livre et une bonne action.

Lorsqu'en 1827 le gouvernement créa un *Institut des gouvernantes*, il ne fit que satisfaire au vœu général en appelant Clémentine Tanska à une chaire de morale appliquée à l'éducation du sexe, et en lui confiant la surintendance de tous les pensionnats de la capitale.

Dès lors s'agrandit le cercle de ses relations et de ses travaux, et sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'illustre parmi les gens de lettres de la capitale. Long-temps ils se souviendront des soirées que donnait Clémentine Tanska, soirées où régnaient l'aisance, le bon ton et l'esprit sans afféterie. Tous les écrivains polonais briguèrent l'honneur d'y être admis et de présenter leurs hommages à une des notabilités littéraires de la Pologne.

Privée de sa mère, morte dans ses bras en 1825, Clémentine Tanska épousa, en 1829, M. Charles-Alexandre Hoffman, conseiller de la Banque, publiciste avantageusement connu par ses écrits, et par l'indépendance de ses opinions politiques, patriote persécuté par les agens russes, et constant objet d'une sévère surveillance. Néanmoins, loin que ses nouvelles affections d'épouse lui fissent perdre de vue sa mission de moraliste, elle se livra avec une ardeur nouvelle à ses travaux de prédilection. Ce fut alors qu'entre autres ouvrages, elle en composa un qu'on pourrait appeler la *Bible des familles*. Il était à peine achevé qu'un fatal accident, la mort d'une sœur chérie, vint troubler cette exis-

tence jusqu'alors *trop heureuse*, comme elle-même le disait.

Ce deuil de cœur durait encore pour Clémentine Hoffman, quand la révolution du 29 novembre lui ouvrit une nouvelle carrière de distractions et de devoirs. Le 29 décembre 1830, elle conçut l'idée d'organiser la coopération de son sexe au grand mouvement politique entrepris en faveur de la liberté et de l'indépendance de la patrie. C'est à cette fin qu'elle fonda la célèbre *Société de bienfaisance patriotique* des dames polonaises, à Varsovie, Société qui rendit des services incalculables à la cause publique. Ce fut Clémentine Hoffman qui régla ses statuts, fixa ses séances, stipula ses ressources, et détermina ses travaux. Proclamée à l'unanimité *présidente* de la société, elle eut pour aides douze *tutrices*, qui s'obligeaient chacune à verser mensuellement dans la caisse de la société une offrande régulière. Chaque tutrice avait le droit de s'adjoindre un nombre illimité de *compagnes*, qui, à leur tour, contribuaient pour une somme plus modique aux besoins de la société, et remplissaient les services de bienfaisance conjointement avec les tutrices. Les dames faisant partie de la Société devaient en outre marquer leur présence aux séances par un don quelconque, fruit de leur travail ou de leurs épargnes. Bientôt les dames et les demoiselles, les mères et les filles, accoururent de toutes parts pour concourir aux bonnes œuvres de la société fondée par Clémentine Hoffman. Avant le commencement des hostilités, les soins de l'association furent dirigés sur l'équipement et les besoins des héros qui s'enrôlaient sous l'étendard de la liberté. Aux jours du carnage, le rôle des dames sociétaires changea : elles se vouèrent avec une admirable sollicitude à la surveillance des hôpitaux. Chaque tutrice choisissait son hôpital, et présidait jour et nuit, elle et ses compagnes, au service intérieur. Ce fut un spectacle sublime de voir ces anges de grâce et de vertu, ces femmes de tout âge et de tout rang, après avoir déposé leur or et leurs bijoux sur l'autel de la patrie, veiller au chevet des blessés et des cholériques, porter dans les dortoirs des alimens préparés chez elles et par elles, bander les plaies, étancher les blessures de leurs doigts délicats, présenter elles-mêmes les potions ordonnées, et distribuer dans cette enceinte de deuil et de mort quelques unes

de ces paroles qui consolent. Clémentine Hoffman surveillait tout, recevait des rapports réguliers de ses compagnes, improvisait des ressources et en réglait l'application. D'une santé frêle et délicate, elle se prodiguait, se dévouait la première, et se montrait partout à la tête de ses compagnes. Pendant la durée de la révolution, la société disposa de 40,000 fl. environ en argent comptant, et de deux fois autant en linge, charpie, habillemens, médicamens, etc. Le nombre de ses membres s'éleva jusqu'à 400; il n'y eut pas jusqu'aux naïves et adolescentes élèves des pensionnats qui ne voulussent participer à l'œuvre patriotique de leur surintendante adorée. Aussi, lorsque l'on réfléchit au puissant concours que la révolution trouva dans les Polonaises, il faut en attribuer une bonne part aux leçons et aux exemples de Clémentine Hoffman.

Toutefois, au milieu de cet appareil guerrier, de ces soins nouveaux que provoquait une situation nouvelle, il ne faut pas croire que Clémentine oubliât son ancien rôle. Le 6 septembre encore, la veille de la chute de Varsovie, elle parut à l'Institut avec ses cahiers, et obtint une longue conférence du ministre de l'instruction publique, au sujet d'un nouveau plan d'éducation pour les jeunes filles.

Mais quand les Russes eurent de nouveau ressaisi leur proie, rien ne put engager Clémentine à continuer en leur présence sa mission de dévouement et d'utilité: prières, larmes, tout fut sans effet. Hors d'état de supporter la vue des oppresseurs de son pays, elle préféra couper court à la plus brillante carrière et se réfugier à l'étranger, où son mari s'était rendu depuis long-temps, chargé par le gouvernement national d'une mission spéciale.

Toutefois avant de quitter la Pologne, Clémentine Hoffman voulut consacrer ses derniers efforts à perpétuer la durée de la société formée par elle : elle voulut léguer quelques secours à ces nombreuses victimes qu'une grande catastrophe laisse toujours à sa suite. Après la prise de Varsovie, un grand nombre de dames, forcées de ménager la position difficile de leurs maris, ayant quitté à regret la société, Clémentine Hoffman les remplaça avec succès par d'autres dont la position était plus indépendante. Forcée de s'éloigner, elle ne voulut le faire qu'après avoir déposé la présidence

entre les mains de la respectable Madame Sowinska, veuve du fameux général de ce nom, qui périt d'une mort si glorieuse à l'assaut de Varsovie. Dans la réunion qui précéda ses adieux, ses patriotiques compagnes, toutes, les larmes aux yeux, lui offrirent, en signe de leur amitié et de leur respect, une bague en or avec cette inscription : *La société de bienfaisance patriotique de Varsovie, à sa tutrice en chef.* Cette bague portait une ancre et le millésime mémorable de 1831 (1).

Après avoir heureusement rejoint son mari à Dresde, Clémentine Hoffman y passa avec lui sept mois, jusqu'à l'époque où l'usurpateur russe parvint à faire prohiber aux réfugiés polonais le séjour de cette capitale, où les attachaient tant de souvenirs nationaux, et où ils avaient droit à une hospitalité fraternelle. Au milieu de ses occupations littéraires elle ne négligea aucune occasion, même sur la terre d'exil, d'être utile à ses compagnons d'infortune. Comme l'excellente Claudine comtesse Potocka, elle fit partie, à Dresde, du comité des dames polonaises, formé à l'effet de pourvoir aux besoins de l'émigration.

Aujourd'hui Clémentine Hoffman figure à Paris dans les rangs de ces nobles réfugiés, qui attendent que l'étoile de la Pologne se relève. Son absence de Varsovie est un vide que les mères sentiront plus vivement encore à mesure qu'elle se prolongera davantage. Au moment du départ, de vifs témoignages d'estime et d'affection accompagnèrent la vertueuse exilée. Voici entre autres une

(1) Après l'occupation du pays par les Russes, cette société n'ayant plus d'autre rôle qu'un rôle d'humanité, fut tolérée par le gouvernement russe aussi longtemps que les hôpitaux furent encombrés de ses propres soldats, et que la ville peuplée de prisonniers polonais, tous dans le dénuement le plus affreux. Mais aujourd'hui que les hôpitaux sont en grande partie évacués, aujourd'hui que tout ce qui fut soldat polonais a pris la route de la Sibérie, ce gouvernement a eu l'infamie de traduire les sociétaires devant une cour spéciale, et de faire une enquête sur les actes passés. Des lettres récentes annoncent que les dames les plus respectables, faisant partie de la société, se voient amenées de force devant la cour prevôtale établie à cet effet au palais de Bühl, et se trouvent obligées d'y répondre aux accusations les plus insensées et les plus insultantes.

pièce de vers qui lui fut adressée, et dont nous donnons la traduction littérale:

« Détournée de son cours régulier, l'aiguille a marqué l'heure du » départ: tu quittes la terre qui t'a nourrie, pour celle qui fut tou- » jours l'amie de la tienne. Le deuil dans le cœur, tu dis adieu à un » pays dont tu fis l'orgueil et la gloire. Après toi un regret amer » nous reste; mais heureusement tu nous laisses la trace de tes ver- » tus. Enfans! vous perdez un vigilant mentor: mères! vous perdez » une amie. La misère perd une main bienfaisante, et la Pologne » une enfant digne d'elle. Quand de Vavre, de Praga et de Dembé, » de valeureux soldats revenaient couverts de blessures, tu les pan- » sais de tes propres mains, sauvant ainsi des existences utiles à » la patrie. Oui! tu as réalisé toutes les espérances de tes compa- » triotes! les Polonais s'enorgueillissent de tes souvenirs, et l'his- » torien te citera dans ses annales. Pars donc! va où le devoir » d'épouse t'appelle, et dans le jardin domestique croîtront les » lauriers dont nous couvrirons un jour ton front. »

Depuis encore, d'autres gages d'intérêt sont venus consoler Clémentine Hoffmann dans son exil. Il y a peu de jours encore, un Polonais de distinction lui écrivait ce qui suit: nous transcrivons, car ceci est de l'histoire.

« Nos Polonaises se montrent admirables. Prêtresses vigilantes, » elles restent près du tombeau de la patrie morte, attendant sa » résurrection. Comme aux jours de guerre elles ont pansé les bles- » sures, aujourd'hui elles pansent les souffrances et la pauvreté. » Long-temps encore elles garderont ce feu de la nationalité, et le » vivifieront au feu céleste de la religion. Je vous écris cela, car » c'est vous, madame, qui avez ranimé cet esprit chez nos Polo- » naises, aux yeux desquelles aujourd'hui on ne saurait être bon » époux, si l'on n'est en même temps bon Polonais. Réjouissez-vous, » madame, dans votre cœur d'un pareil résultat: ces fruits, que » vous avez semés, sont plus précieux que ceux du génie; car pour » lui, bien souvent, les souffrances humaines, l'histoire des na- » tions, la vertu, la nature, ne sont qu'un instrument de célébrité, » et rien de plus. »

NOTE DES OUVRAGES DE MADAME CLÉMENTINE HOFFMANN.

1. *Étrennes d'une jeune Polonaise*, pour 1829, ou six Contes historiques.
2. *Souvenirs d'une bonne Mère*, 1819.
3. *Contes moraux* pour les enfans, 1820.
4. *Amélie, mère*, 3 vol., 1820-1823.
5. *Etrennes de la Petite Hélène*, 1823.
6. *Délassemens pour les Enfans*, 10 vol. 1824-1829.
7. *Second Livre de la Petite Hélène*, 1825.
8. *Livre de Prières* pour les enfans, 1828.
9. *Contes d'après l'Ecriture-Sainte*, 1830.
10. Divers morceaux insérés dans les journaux du temps, surtout dans les almanachs, édition de M. A. Galczowski et Ce.
11. *Cours de Morale*, en quatre parties (manuscrit).



MATUSZEWICZ.

VINCENT MATUSZEWICZ.

MATUSZEWICZ (Vincent), fils unique de Thadée Matuszewicz et de Françoise Rewinska, naquit le 5 avril 1801 à Owsianiszki, terre patrimoniale située en Lithuanie, dans le district de Troki. Il fit ses premières études à l'école de Kowno, d'où il passa à l'université de Wilna. Sorti de là et rentré dans sa famille, il fut élu juge du tribunal criminel de première instance (Grod).

Avant l'heure de la dernière révolution, Matuszewicz n'eut rien dans sa vie d'assez saillant pour être consigné dans une revue biographique. Patriote dévoué, il s'attira, comme une foule d'autres Polonais, les honneurs de la persécution moscovite.

Mais quand le beau mouvement du 29 novembre eut réveillé en Lithuanie d'énergiques échos, Matuszewicz accourut l'un des premiers à l'appel de la patrie renaissante. La ville de Troki, capitale du district de ce nom, était alors occupée par une garnison russe de cinq cents hommes. Matuszewicz comprit toute la force et l'importance de cette position; il résolut de s'en emparer. Invoquant le concours des propriétaires des environs, il fixa le rendez-vous général, à une date désignée, dans la forêt de Troki et à l'heure de minuit. En attendant, il rassembla ses paysans, en choisit quatre-vingts, qu'il arma de fusils et de faux, et marcha avec eux au lieu indiqué. Là, pendant douze heures il attendit vainement les renforts promis; nul ne vint. Alors, sans compter ses forces, Matuszewicz s'élança vers l'ennemi avec une poignée de braves. Il traverse le lac de Troki sur des glaçons flottans, et, sans avoir été aperçu par les Russes, il tombe à l'improviste au milieu de la ville. C'était un dimanche, et une foire qui s'y tenait ce

jour-là avait attiré une foule de paysans. Matuszewicz, à la tête de sa petite troupe, arrive sur la grande place, harangue la populace, et somme la garnison de déposer les armes. Une terreur panique s'empare des Russes; ils n'osent engager la lutte et se rendent à discrétion. A la suite de ce hardi coup de main, l'arsenal de Troki tout rempli de munitions, plusieurs centaines de fusils et la caisse militaire des Russes tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Ce beau fait d'armes eut lieu le 3 avril 1831. A peine maître de Troki, Matuszewicz en repartit pour se rendre à Zosle, à l'effet d'y rejoindre Oginski. Arrivé à point, il repousse l'ennemi, passe la Wilya, et marche vers Kawgany, où les insurgés concentraient leurs forces dans l'intention d'attaquer Wilna.

Depuis ce moment, Matuszewicz fit partie du corps commandé par Zaluski; et lorsque ce dernier se dirigea à la poursuite du général Szyrman, Matuszewicz fut envoyé avec la cavalerie pour seconder Prozor, qui disputait le passage du pont aux généraux russes Malinowski et Sulima (*voyez* Prozor). Cette défense opiniâtre, qui dura neuf heures, est un épisode mémorable de l'insurrection lithuanienne.

A quelque temps de là, lorsqu'on décida, dans un conseil de guerre tenu à Rosiénié, que chaque chef retournerait dans son district avec les troupes sous ses ordres, Matuszewicz reprit le chemin de Troki, et se borna à faire aux environs une guerre de partisans.

Là, ayant fait prisonniers quelques czerkieses appartenant au corps qui avait pris part aux massacres d'Oszmiana (1), il exerça sur eux de terribles mais justes représailles.

(1) Le massacre d'Oszmiana dans la dernière guerre lithuanienne peut être mis à côté des plus sanglantes atrocités qu'aient jamais commises les Souvaroff et les Drevitz. Les Russes s'étant emparés de la ville, s'y livrèrent à toutes sortes d'horreurs. Ils tuèrent dans l'église des prêtres qui y officiaient : sans respect pour le lieu saint où s'était réfugiée une grande partie de la population inoffensive, ils y massacrèrent des femmes et des enfans et y violèrent les filles. Non contens d'assouvir ainsi leur brutalité, ces barbares mutilèrent leurs victimes :

Cette énergie sanglante et nécessaire rendit Matuszewicz la terreur des czerkieses et des cosaques, et bientôt le mot suivant passa parmi eux comme proverbial : « N'attaque jamais Matuska » (Matuszewicz).

Cependant l'intrépide partisan venait d'apprendre que les étudians de Wilna, qui formaient un corps séparé, avaient été acculés dans les forêts de Wy okodwor et qu'ils étaient vivement poursuivis. A l'instant même il vola à leur secours et les rejoignit à Barbaryszki le 24 mai.

aux unes ils coupaient les seins, aux autres les oreilles et les doigts, afin d'avoir plus promptement leurs bagues et leurs boucles d'oreilles; puis, quand l'œuvre fut complète, ils portèrent comme des trophées ces chairs encore palpitantes pour les vendre au marché de Wilna. Les justes représailles de Matuszewicz empêchèrent le renouvellement de pareilles scènes d'horreur, et le général russe gouverneur militaire de Wilna se vit même forcé de punir les auteurs les plus forcenés des massacres d'Oszmiana.

Ces massacres d'Oszmiana ont été décrits avec tant de verve et de vérité dans l'ouvrage de M. Michel Pietkiewicz, intitulé : *la Lithuanie et son insurrection*, que nous lui empruntons ce récit :

« Le 11 avril, après quelques coups échangés et une fusillade insignifiante, » le colonel Werzulin entre dans Oszmiana. C'était le jour d'une fête, l'heure » du service divin. La population mâle prit la fuite, les vieillards et les femmes » se réfugièrent dans l'église, priant Dieu de les protéger. Mais ni la sainteté du » lieu, ni les infirmités de l'âge, ni l'innocence et la faiblesse du sexe, ne purent » adoucir ces tigres. Aux pieds mêmes des autels, ils égorgèrent les prêtres : le » sabre russe se trempe dans le sang des enfans, et les femmes, souillées par » leur souffle luxurieux, reçoivent la mort comme un bienfait après le déshon- » neur. Dans une petite ville trois cents hommes sont égorgés, pas un d'eux » n'était capable de porter les armes; et pour comble d'horreur, on vit, après » cette boucherie, les Russes vendre dans le marché public de Wilna, les » boucles d'oreilles avec les oreilles même d'une fille à peine sortie de l'enfance. » Ce furent les Circassiens, des barbares, qui exécutèrent ce massacre; mais » pour le malheur de l'humanité, la Russie n'a que trop de barbares qui exé- » cutent avec rage ce qu'un Russe civilisé commande de sang-froid. Ce crime » épouvantable fut commis dans le dix-neuvième siècle, de nos jours, hier seu- » lement; le monde cependant l'ignorait, et pendant que ces horreurs s'exécu- » taient, les journaux proclamaient la discipline et l'humanité des troupes » russes qui travaillaient à rétablir *l'ordre et la tranquillité*. Ils y ont parfaite- » ment réussi : rien de plus calme que le tombeau. »

Six jours après ils livrèrent ensemble un combat aux Russes dans les forêts de Duszniany, et tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi.

Pour qui n'a vu que des batailles régulières livrées en rase campagne suivant les règles de l'art, rien de plus poétique et de plus curieux que ces engagemens entre les insurgés et les troupes russes. Ces attaques de nuit au milieu des forêts; ces surprises, cette lutte de citoyens improvisés soldats contre des bataillons formés de longue main à la discipline; ce contraste de dévouement raisonné et d'abnégation stupide, de courage patriotique et d'obéissance passive, tout servait à jeter des épisodes pittoresques dans une guerre inouïe.

Le 6 juin, Matuszewicz fit sa jonction avec le général Chlapowski, et lors de l'apparition des généraux Gielgud et Dembinski, il passa sous les ordres de ce dernier, et suivit ce général dans sa mémorable retraite sur Varsovie.

Matuszewicz arriva en Pologne, précédé de sa renommée; le premier soin du généralissime Skrzynecki fut de le décorer de la croix militaire, et de le faire lieutenant-colonel. Dans ce grade, il organisa avec succès une petite guerre au milieu des forêts de Karnpinos, et s'y maintint jusqu'au jour de la catastrophe du 7 septembre.

Aujourd'hui il partage en France l'exil de ses compatriotes.



JOSEPH PRINCE GIEDROÏC.





JOSEPH GEDROYC.

GEDROYC (Joseph). On sait peu de chose sur la vie de cet intrépide partisan avant l'époque de notre lutte contemporaine. Vieux soldat des phalanges républicaines et impériales, on peut constater seulement qu'il servit avec honneur dans les légions polonaises, en Italie et en Espagne, où la balle d'un guérillas lui emporta le nez.

La révolution de 1830 le trouva dans la forteresse de Zamosc. Lieutenant dans les invalides, il y vivait tranquille auprès d'une épouse jeune et jolie. Déjà avancé en âge, et souffrant de ses blessures, il oublia tout au premier appel de la patrie régénérée. Il se présenta chez le gouverneur de la forteresse, et ayant obtenu de lui le commandement de la compagnie dite *de correction,* il marcha avec elle pour rejoindre le général Dwernicki, récemment arrivé dans le palatinat de Lublin. Là, dans une reconnaissance militaire, se voyant coupé par l'ennemi, il se fraya un chemin vers Zamosc, tandis que le corps de Dwernicki entrait en Wolhynie. Renfermé de nouveau dans la forteresse, il s'y occupa avec succès de l'instruction des nouvelles recrues.

Plus tard, et vers le mois de mai, le général Chrzanowski étant arrivé à Zamosc, Gedroyc obtint le commandement d'une compagnie de francs chasseurs destinée à faire la petite guerre.

De ce moment data la courte et glorieuse carrière de Gedroyc. Habilement dirigé par lui, son petit corps d'armée devint la terreur de l'ennemi, et lui fit essuyer des pertes considérables. Pas un jour ne s'écoula sans être marqué par un succès. Habillé en paysan, il pénétrait dans le camp russe, épiait leurs manœuvres, et dès que venait la nuit, il fondait sur eux et semait l'alarme jusque dans le quartier-général de Rüdiger. Aucun partisan polonais ne mit à harceler les bataillons moscovites une activité aussi incessante et aussi

hardie. Les forêts de Kozienice et de Zwolen furent le principal théâtre de ses exploits. Il n'y laissait passer aucun courrier, il y interceptait tous les transports de vivres. Un jour il s'empara de trois mille mesures d'avoine et de quatre cents bœufs; mais cerné dans la forêt de Zwolen, il ne put utiliser son butin et fut obligé de le brûler ou de le disperser. Menacé d'être pris dans cet asile, il expédia vainement un courrier au général Rozycki, qui le reçut trop tard pour envoyer à son secours. Après une lutte opiniâtre et sanglante, ayant perdu près de la moitié de son monde, il tomba au pouvoir des Russes. Cette capture de l'héroïque partisan fut regardée par eux comme si importante, que le général Rüdiger la mit à l'ordre du jour.

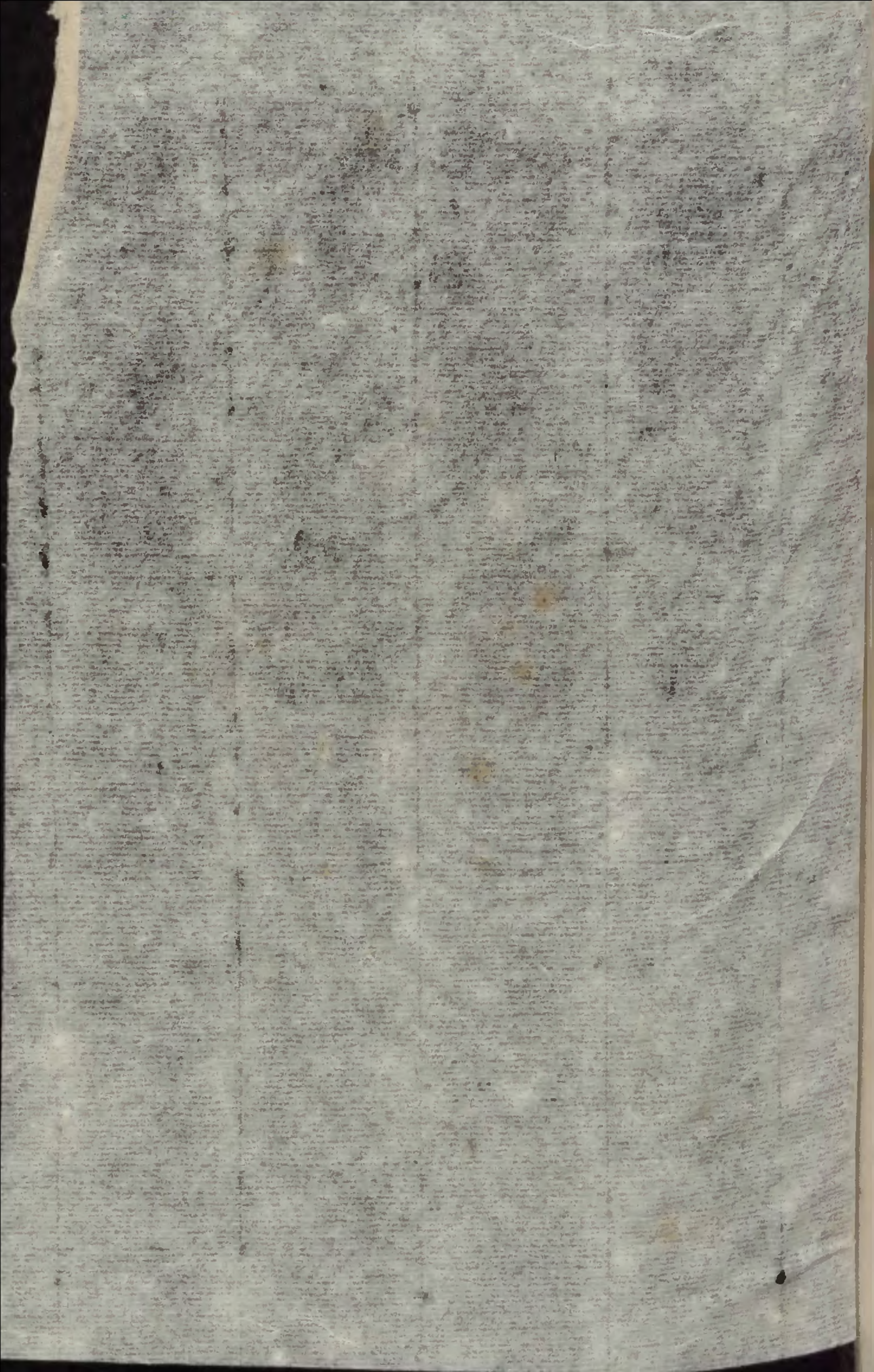
Ceci se passait dans le courant d'août, un mois avant la capitulation de Varsovie. Plus tard, un aide-de-camp du général Rozycki, envoyé au quartier-général de Rüdiger, eut l'occasion de s'assurer que Gedroyc n'avait pas succombé dans la forêt, et qu'il était réellement prisonnier des Russes. Des officiers de l'état-major de Rüdiger montrèrent même à l'aide-de-camp polonais un dessin représentant un bivouac près de Zwolen, et dans lequel Gedroyc, peint d'une manière frappante, figurait comme acteur principal. C'est sur ce croquis original qu'a été fait le portrait lithographié que contient cet ouvrage. A leur tour, les habitans de Janrow racontèrent aussi au général Rozycki, lors de son arrivée en cette ville, qu'ils avaient parmi les prisonniers de guerre que les Russes traînaient à leur suite, remarqué un officier polonais privé de son nez, et surveillé plus strictement que les autres.

Gedroyc est d'une petite taille, peu robuste. Son caractère a quelque chose de pensif et de religieux; et ses rapports militaires se ressentaient de cette tendance : ordinairement ils commençaient ainsi : « Dieu a daigné protéger aujourd'hui les armes polonaises. »

Dès le mois de juin 1831 Gedroyc avait reçu la croix militaire de Pologne, qui lui avait été envoyée par le généralissime Sckzzynecki.



TYSZKIEWICZ.



THADÉE TYSZKIEWICZ.

TYSZKIEWICZ (Thadée) naquit en Samogitie de Stanislas Tyszkiewicz, dont la famille était riche, ancienne et puissante parmi les familles lithuaniennes. Voué de bonne heure à la carrière des armes, déjà en 1794, dans la guerre de l'indépendance de Kosciuszko, il combattait pour la cause nationale comme aide-de-camp du célèbre général Jasinski. Plus tard, en 1807, nommé commandant de la garde d'honneur de Napoléon, il assista à ses côtés à la bataille de Preysch-Eylau, et fut à cette occasion décoré de la croix de la Légion-d'Honneur : celle de Friedland lui valut aussi, à quelques mois de là, la croix polonaise dite *Virtuti militari*.

L'année 1809 le trouva colonel et commandant un régiment de lanciers polonais. Il resta dans ce grade jusqu'en 1812, où, nommé général à l'ouverture de la mémorable campagne de Russie, il eut sous ses ordres la deuxième brigade de cavalerie du corps du prince Joseph Poniatowski. Décoré de la croix d'officier de la Légion-d'Honneur après la bataille de Smolensk, il fut, peu de temps après, grièvement blessé dans un combat près de Miedyn. Laissé sur le champ de bataille, il fut recueilli par les Russes et envoyé comme prisonnier à Astracan, où il demeura jusqu'au dénouement funeste du drame impérial.

Quand vint la paix européenne, Tyszkiewicz fut nommé sénateur castellan du royaume de Pologne. En 1828, il fut l'un des membres que le sénat délégua pour instruire le procès des citoyens compromis dans l'affaire de l'association patriotique.

La révolution du 29 novembre 1830 le surprit dans sa terre de Swislocz en Lithuanie. Soit prudence, soit calcul, il ne se livra

pas au premier élan populaire; il observa froidement la marche croissante de l'insurrection, et se tint tranquille dans son château, où il était d'ailleurs l'objet d'une surveillance de la part des Russes. Ce ne fut que plusieurs mois après que Thadée Tyszkiewicz se prononça. Le général Chlapowski, qui commandait un détachement du corps expéditionnaire, ayant paru aux environs de Swislocz, et ayant fait un appel direct au sénateur-castellan, Thadée se réunit à lui, et l'accompagna jusqu'au moment de sa jonction avec Gielgud, après le passage du Niémen. Depuis ce moment, Tyszkiewicz ne quitta plus le quartier-général de ce dernier. Nommé par lui président du gouvernement suprême provisoire de la Lithuanie, il chercha à y organiser le mouvement révolutionnaire, et à lui créer des ressources. Aujourd'hui, sans doute, que l'on peut peser les résultats obtenus, on serait mal venu à soutenir que Thadée Tyszkiewicz se trouva à la hauteur de sa grande et décisive tâche; mais tout en signalant les fautes commises, en dénonçant à l'appréciation contemporaine les conséquences d'une conduite pleine de lenteur et de tâtonnemens, il faut faire la part des difficultés capitales que Thadée rencontra sur sa route, des obstacles, des impossibilités inhérentes à la situation critique des affaires. Obligé de suivre dans ses marches et dans ses retraites une armée plus forte de son courage que de son nombre, au sein d'un pays coupé en tous sens par les bataillons russes, sans argent, sans munitions, sans magasins, il n'était guère facile de créer une action centrale, et d'utiliser les sympathies des habitans.

Cependant, au milieu d'hésitations inévitables, le temps et l'occasion s'échappaient, et la cause nationale perdait ses avantages. La malheureuse bataille de Wilna vint aggraver cette situation désastreuse. Obligé de se réfugier en Samogitie, avec les débris de son armée, le général Gielgud fut suivi dans sa retraite par Thadée Tyszkiewicz, qui resta fidèle à sa mauvaise fortune. Dans un court séjour qu'il fit à Rosiénié, le sénateur essaya même d'y créer quelques ressources pour les troupes nationales; mais de nouveaux revers ayant bientôt donné le coup de mort à l'insurrection

lithuanienne, il ne resta plus au général Gielgud d'autre parti que celui de se réfugier sur le territoire prussien. Thadée Tyszkiewicz l'y suivit.

Si d'autres chances avaient accueilli le corps de Gielgud sur le sol lithuanien, si le sort des armes avait favorisé ce noyau de troupes qui venaient concourir à son affranchissement, le rôle de Tyszkiewicz eût été beau et plein d'avenir; mais, si bien intentionné qu'il fût, l'espace, le temps, les localités trahirent son entreprise, et sa mission ne fut qu'un avortement.



J. MORAWSKI.

THÉOPHILE MORAWSKI.

MORAWSKI (Théophile) naquit le 23 avril 1793 à Piwonice, palatinat de Kalisz, dans la grande Pologne. Élevé dans les lycées de Breslau et de Varsovie, il termina son droit dans cette dernière ville, et fit partie jusqu'en 1816 de la magistrature judiciaire.

Il fut du nombre des Polonais qui ne s'abusèrent point, ni sur le caractère de l'empereur Alexandre, ni sur ses intentions au sujet de leur patrie. Jaloux, avant tout, de son indépendance, il quitta la carrière publique qui promettait d'être brillante pour lui, et vécut retiré dans ses terres, où il s'occupa d'améliorer le sort des paysans. Plus tard, quand l'âge lui donna le droit de viser à des fonctions électives, il accepta de ses concitoyens le mandat de les représenter d'abord au conseil général du palatinat, puis à la direction de la société du crédit territorial, et enfin, depuis 1826, aux séances de la diète, où il figura comme nonce de Kalisz. Il fut élu à la place de Vincent Niemoïowski, objet d'un injuste ostracisme, pour avoir organisé dans son palatinat cette opposition qui rendit les représentans de Kalisz célèbres par leur énergie et leur patriotisme dans toutes les diètes du royaume, et notamment dans celle de 1818. Appelé à suppléer ce grand citoyen, Morawski s'acquitta avec conscience de la tâche difficile que lui avaient confiée ses compatriotes: li se mit franchement à la tête de l'opposition parlementaire. En butte à des persécutions de police, son courage civique ne s'en ébranla point; et à diverses reprises il fit ses preuves, notamment dans la diète du couronnement, en 1828, et dans la diète ordinaire de 1830. Cette dernière fut témoin de la fermeté avec laquelle il appuya l'accusation de tous les ministres signataires des ordonnances attentatoires à la charte. En son nom personnel, il porta

même une accusation spéciale contre le comte Stanislas Zamoyski, président du sénat, et contre ses collègues, qui avaient fait partie de la commission extraordinaire, nommée en 1826, dans le procès de la célèbre association patriotique. Plus d'une fois, dans le cours de cette session, ses mâles et énergiques discours flétrirent les actes illégaux du pouvoir : il y plaida la cause de la liberté individuelle et de la liberté de la presse : chargé de participer à la rédaction des remontrances de la chambre à propos du rapport du conseil d'Etat sur l'état du pays, il signala tous les abus de l'organisation financière, et dénonça une foule de dépenses illégales ou improductives. Dans cette même diète, quand tous les députés votèrent un monument à l'empereur Alexandre, voulant signaler ainsi leur reconnaissance à l'auteur de la charte, quoiqu'il l'eût tant de fois violée, Morawski était déterminé à refuser seul son suffrage, et à donner ainsi, en s'exposant à la haine de Nicolas, une preuve de ce courage civique qui quelques mois après devait rendre si célèbre sa carrière politique : il avait déjà provoqué, à cet effet, l'appel nominal ; mais il crut devoir céder aux instances de ses collègues, qui, en élevant un monument à l'auteur de la charte, espéraient inspirer ainsi à son successeur du respect pour elle.

Après la glorieuse nuit du 29 novembre 1830, l'un des premiers il poussa au soulèvement du palatinat de Kalisz : après s'être emparé pour ainsi dire de vive force de son administration, il réussit, en exposant sa personne, à désarmer un régiment de Cosaques qui gardait cette frontière, et ne quitta la province pour se rendre à la diète que lorsqu'il y eut complètement organisé le mouvement révolutionnaire. Arrivé à Varsovie, il ne tarda pas à y signaler sa présence par un grand acte de courage et de prévoyance. Effrayé de l'apathie du dictateur dans les débuts de la révolution, Morawski, qui venait de faire embrasser cette révolution par ses concitoyens du palatinat de Kalisz, avec toutes ses conséquences et sans aucune arrière-pensée, Morawski, qui n'avait pas rendu à la liberté les Cosaques qu'il avait désarmés, et qui n'avait pas livré leurs chevaux et leurs armes à la Russie, vit avec désespoir qu'on n'eût pas employé la même énergie à Varsovie contre Constantin

et ses troupes; aussi, dans la mémorable séance du 20 décembre, alors qu'il s'agit de décider si le général Chlopicki serait confirmé dans la dictature, seul entre tous les nonces, il osa dire *non*. A cette époque, il y avait, certes, du danger à avoir raison contre tous: la popularité du dictateur était immense, et, au-dehors de la salle, une foule enthousiaste imposait presque un vote unanime à une assemblée déjà influencée. Chlopicki avait trouvé des partisans fanatiques parmi les nonces eux-mêmes et dans la population; et cela à tel point, qu'avant le scrutin on vint prévenir Morawski qu'une boule négative était presque un arrêt de mort. Lui pourtant, fort de sa conscience et de sa fixe volonté: « Ce que vous me dites là, »répondit-il, suffirait seul pour me faire refuser mon suffrage au »général. » Et il vota contre la dictature.

Tout se borna à des menaces. Le caractère de Morawski, son patriotisme connu, firent excuser son vote et provoquèrent même des applaudissemens. Il y a plus, dans la même séance, ses collègues l'élurent du comité qui devait surveiller le dictateur; et, choisi depuis comme membre de la commission des finances, il justifia toutes ces preuves de confiance par une activité sans bornes et une rare intégrité.

Bientôt la conduite du général Chlopicki dessilla les yeux des enthousiastes. Après avoir vainement essayé de jouer le rôle d'un Monck, il finit par abdiquer son poste, et toutes les invocations faites au nom de sa patrie ne purent l'engager à garder du moins le commandement de l'armée. C'était le plus critique et à la fois le plus beau jour de la révolution. Le seul chef qui possédât la confiance et la confiance aveugle de la nation, désertait sa cause, en la déclarant folle et extravagante. Cependant, loin de se décourager, l'héroïque peuple redoubla d'énergie; il demanda un autre chef: « Qu'on nous donne un tambour! » s'écria l'armée, impatiente de marcher en avant. Dès ce jour, le vote de Morawski contre le dictateur devint historique. Ses collègues lui dévolurent l'honneur d'annoncer le fatal évènement à la diète, qui, ayant résolu, sur son rapport, de remplacer la dictature par un gouvernement national, élut l'habile et courageux patriote, presque à l'unanimité, le 30 jan-

vier 1831, membre de ce gouvernement. La surveillance des finances du pays lui échut en partage.

Défenseur des principes qui assurent l'avenir des peuples, ennemi des abus et des empiètemens de quelque part qu'ils viennent, il contribua à maintenir le gouvernement national dans la voie de la légalité. A la suite de la fatale nuit du 15 août, de concert avec ses collègues, Morawski abdiqua ses pouvoirs : « Nous avons, dit-il, » trop de respect pour les lois ; nous sommes trop ennemis de toute » violence, pour assumer la responsabilité des affaires publiques » dans de si graves circonstances. Cédons le poste à des consciences » moins timides et à des bras plus hardis. »

Rentré dans la chambre des nonces, il partagea ses travaux jusqu'à la dernière heure de la révolution. Se rangeant toujours du côté de ceux qui, antipathiques au parti négociateur, ne voyaient le salut de la Pologne que dans les armes, quelques jours avant l'assaut de Varsovie, il devait quitter cette capitale et rejoindre le corps de Ramorino, comme commissaire extraordinaire du gouvernement. Il est fâcheux que cette mission n'ait pas eu son effet : sans doute elle eût influé favorablement sur les opérations ultérieures.

Après avoir passé les frontières prussiennes, le 26 septembre 1831, avec les membres du gouvernement et de la diète, Morawski a depuis partagé le sort des Polonais proscrits.

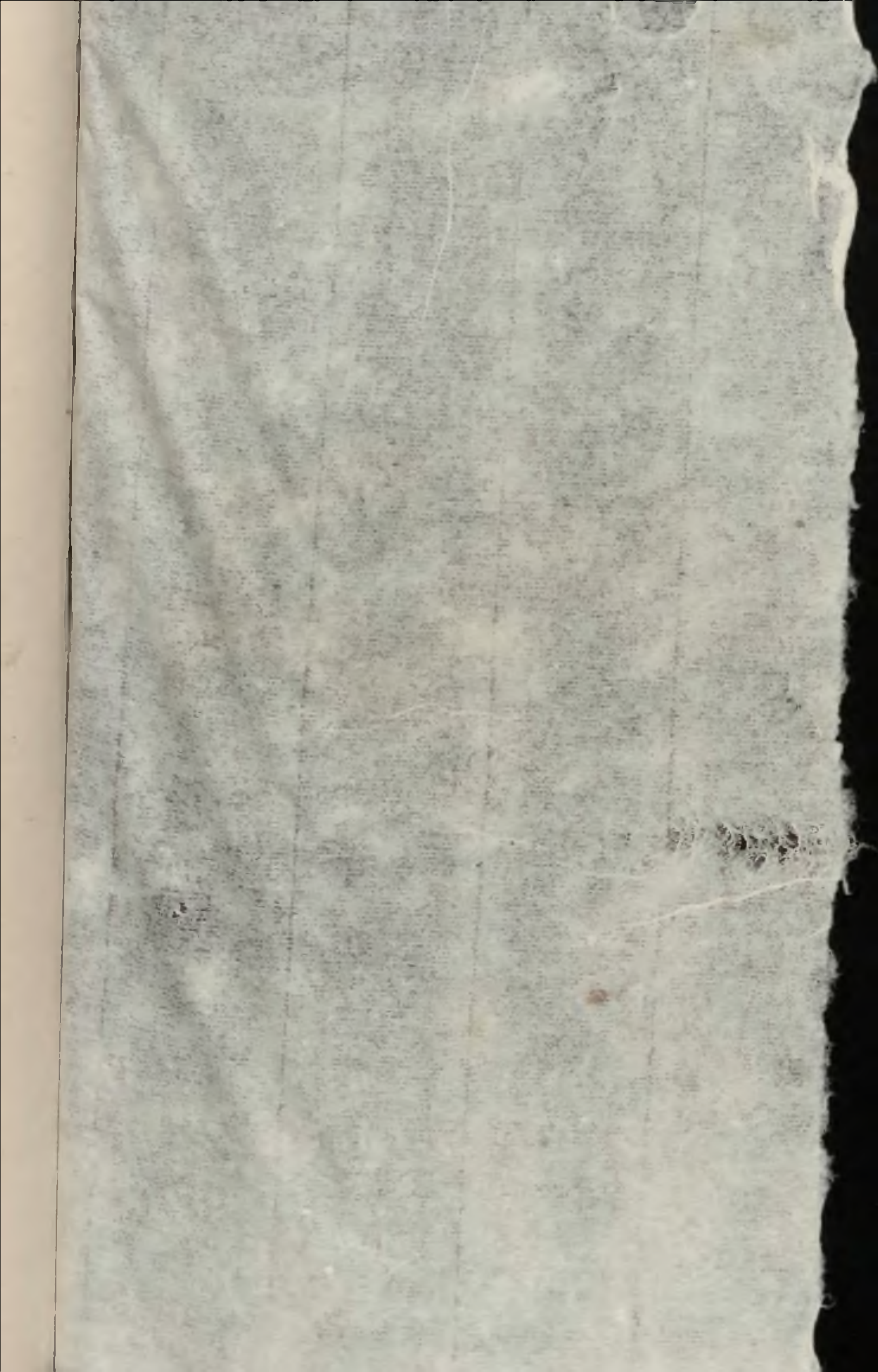
Il est du petit nombre de patriotes respectés par tous les partis et par toutes les opinions : jamais la calomnie n'osa s'attaquer à sa personne. Dans sa vie privée, excellent père de famille, il s'est acquis une telle réputation de probité, que ses compatriotes l'appelaient souvent comme arbitre et comme conciliateur dans leurs affaires litigieuses.



Joseph Dwernicky

JOSEPH DWERNICKI.

Surnommé Fournisseur de Canons { *Der so gennante Kanonen Lieferant.*



JOSEPH DWERNICKI.

DWERNICKI (Joseph) naquit à Varsovie le 19 mars 1779. Son père, propriétaire en Podolie et en Gallicie, habitait pourtant la capitale, où il remplissait de hautes fonctions; mais atteint d'une maladie grave, il fut obligé de s'en remettre, pour surveiller l'éducation de son fils, aux soins de son épouse, née Zalenska, digne et vertueuse Polonaise qui éleva le jeune Dwernicki dans l'amour du pays et le culte de ses glorieux souvenirs. Comme prévoyant sa destinée future, cette excellente mère l'habituait à supporter les fatigues et les privations de tout genre.

Quand pour la première fois, en 1806, Napoléon marcha vers la Vistule, Dwernicki habitait la Podolie. Impatient de concourir à la régénération nationale, il organisa, de concert avec son ami Augustin Trzecieski, une association patriotique qui devait préparer l'insurrection de la province; mais la paix de Tilsitt rejeta au néant les résultats de cette première tentative. Plus tard, la création du grand-duché de Varsovie réveilla des espérances d'émancipation que la guerre de 1809 porta à leur comble.

A cette dernière époque, le colonel Strzyzewski parut sur les bords du Dniester en Gallicie avec un détachement de cavalerie polonaise, et la vue des soldats nationaux fit vibrer dans sa corde la plus sensible le cœur des patriotes de ces provinces. Dwernicki fut l'un des premiers qui en ressentirent le contre-coup. Il arma de lances quatre-vingts hommes environ, leur donna des chevaux, et marcha à leur tête vers les corps libérateurs. Fort de la jonction de cinquante patriotes, il passa à la nage la rivière de Zbrucz qui fait frontière entre la Podolie et la Gallicie, et le 12 juin 1809

il rejoignit le colonel Strzyzewski près de Zaleszczycki où s'était rendu de son côté son ami Trzeciecki à la tête d'un autre détachement de volontaires. Dès le jour qui suivit le passage de la frontière, Dwernicki avait eu à soutenir un combat près de Zaleszczycki avec le général autrichien Biking, et la victoire était restée aux Polonais. A quelque distance de là ce petit corps de partisans que commandait Strzyzewski fit encore mettre bas les armes, près de Winiawka, à une colonne ennemie forte de trois mille hommes d'infanterie, de six cents chevaux et de trois pièces de canon. Dwernicki, la lance à la main, à la tête de son détachement, contribua efficacement à cette victoire.

Pendant l'armistice de Vienne, Dwernicki s'occupa activement à enrôler les jeunes gens qui arrivaient des provinces polonaises envahies par les Russes. Bravant les cordons et les entraves de tout genre, il parvint à réunir huit cents hommes qui, à leur entrée en Pologne, formèrent le quinzième de lanciers, commandé par le colonel Trzeciecki, et dans lequel Dwernicki avait le grade de capitaine. Pour reconnaître le service que Dwernicki venait de rendre, le prince Joseph Poniatowski le nomma chef d'escadron dans ce beau régiment, et lui donna la croix militaire polonaise d'or, dite *Virtuti militari*.

Dwernicki fit dans son nouveau grade la campagne de 1812. Présent à la malheureuse affaire de Mir, il sauva la brigade du général Turno d'un anéantissement total, et, exécutant avec le plus grand succès une de ces charges brillantes qui ont rendu la cavalerie polonaise si célèbre, il dégagea le 7e de lanciers que cernaient des masses de Cosaques de Platow.

Depuis, Trzeciecki étant tombé malade, le commandement du régiment échut à Dwernicki, qui figura à sa tête pendant toute la désastreuse retraite du Niemen, et surtout au passage de la Bérézina. Partout on le vit occupé de ses soldats plus que de lui-même, et par une exception rare, il eut le bonheur de ramener une partie du régiment à Varsovie, en bon ordre.

En 1813, ayant reçu l'ordre de se rendre à Kalish avec les six cents hommes du 15e, Dwernicki fut obligé de passer sur le corps des

colonnes ennemies; et s'ouvrant une route avec le sabre, il rejoignit en Saxe le général Leczynski, en compagnie duquel il fit sa jonction avec la division Dombrowski. Ce beau fait d'armes lui valut la croix polonaise de chevalier, et le grade de gros-major dans le 8ᵉ régiment de lanciers. Ce régiment était alors réduit à un détachement de cent hommes; mais, doué d'un grand talent d'organisation, Dwernicki utilisa les fonds qui se trouvaient dans les caisses du régiment, et en quelques jours quatre cents hommes complètement équipés furent présens sous les armes. Lorsque la division Dombrowski passa de la Saxe à Vetzlar, le maréchal Berthier, envoyé par Napoléon pour la passer en revue, ne put s'empêcher de témoigner au major sa satisfaction sur l'état de son détachement, qui contrastait avec les autres régimens, mal vêtus et mal équipés. Le maréchal fit obtenir au major la croix de la légion-d'honneur, donna ordre au général Dombrowski de confier à Dvernicki l'organisation du 4ᵉ régiment des lanciers, nouvellement formé, et de le présenter au grade de colonel et commandant de ce régiment, qui, dans l'espace de trois semaines, avait été de la sorte organisé par Dwernicki et mis sur le pied de guerre.

Ayant été détaché peu de temps après contre le partisan prussien Lutzow, le major Dwernicki obtint sur lui des avantages signalés. Ce fut vers cette époque que le colonel Kostanecki, officier de l'état-major du maréchal Berthier, fut envoyé pour prendre le commandement de ce même régiment, et après sa mort glorieuse, la voix des officiers et des soldats demandent pour chef le major Dwernicki; mais le général Dombrowski lui préféra son chef d'état-major, le major Siementkowski. Résigné, et fort de sa conscience, Dwernicki n'en montra que plus d'ardeur au service; et quand la division marcha sur l'ennemi retranché près de Wurtemberg, à la tête de trois escadrons du 4ᵉ, il chargea une colonne d'infanterie suédoise, la culbuta et lui prit un canon attelé.

Tant de bravoure ne devait pas rester sans récompense. La plus précieuse de toutes échut à Dwernicki. Dans une revue générale près de Duben, présenté à Napoléon par le général comte Pac, le

major reçut de la main de l'empereur la croix d'officier de la légion-d'honneur.

Les affaires de Leipsig fournirent à Dwernicki l'occasion de se distinguer de nouveau. Le 17 octobre il exécuta à la tête de son escadron des charges brillantes; le 18, rejoignant le corps de Poniatowski, il en couvrit les batteries et joncha de ses morts ce célèbre champ de bataille; enfin, le 19, designé, avec deux escadrons du 4e et un régiment de cuirassiers polonais, sous les ordres du colonel Dziekotiski, pour former l'arrière-garde de toute l'armée, Dwernicki disputa pied à pied le terrain, et évacua le dernier les faubourgs de Leipsig.

Lors de la rentrée sur le territoire français, les débris des troupes polonaises furent réunis à Sedan, et, sur la demande de l'aide-de-camp, général Flahaut, envoyé par l'empereur pour réorganiser la division Dombrowski, le major Dwernicki fut placé comme colonel en second dans le régiment des Cracus, qui s'organisa en quelques jours et prit ses cantonnemens à Corbeil.

A ce moment les armées coalisées avaient déjà entamé le sol français. Les troupes disponibles à Paris et aux environs venaient de recevoir l'ordre de renforcer le corps de Marmont qui était en pleine retraite sur la capitale. Détaché par le général Pac, avec trois escadrons de Cracus, Dwernicki arrive à Claye, et rejoint l'arrière-garde de la division Compans, alors commandée par le général Vincent. Ce corps était alors vivement pressé par l'avant-garde du général prussien York; mais à peine en vue de l'ennemi, Dwernicki s'élance sur lui, charge sa cavalerie deux fois supérieure en nombre, la culbute, entame ses rangs, perce jusqu'au centre du bourg, et y fait prisonnier un bataillon des chasseurs prussiens et plus de cent hussards et cosaques. Cette attaque imprévue, trompant l'ennemi sur la nature des forces survenues, fit gagner à la division Compans quelques heures de repos dont elle avait le plus grand besoin : son résultat immédiat fut l'envoi d'un parlementaire, le colonel prussien Blücher, qui demandait un armistice de quelques heures, afin de faire passer au gouvernement français une lettre de l'empereur Alexandre. Cette trève

fut accordée pour six heures par le général Compans. Pendant qu'elle dura, l'empereur Alexandre, qui en ce moment entrait à Claye, fit faire des ouvertures à Dwernicki pour ébranler sa fidélité. Il lui fit représenter la cause française comme perdue, en l'engageant, lui, citoyen de la Podolie, à passer avec ses soldats du côté de son légitime souverain, et joignant à ces instances les promesses les plus brillantes. « Votre proposition offense l'honneur militaire, » répondit Dwernicki à l'envoyé du czar; l'attachement des Polonais » à la France et à son empereur survivra dans les bons comme dans » les mauvais jours. L'empereur de Russie paraît avoir ignoré qu'on » n'achète point un officier d'honneur, et né homme libre. » Deux fois l'agent d'Alexandre revint à la charge, deux fois il reçut la même réponse. Mais pendant ce temps les troupes ennemies opéraient un mouvement sur la gauche, sans attendre la fin de l'armistice. Le colonel Dwernicki en donna sur-le-champ avis au général Compans, qui aurait été coupé par cette manœuvre. A l'instant même les Français se replièrent sur Paris; mais à peine arrivés sous Belleville, une forte colonne de cavalerie prussienne déboucha, et se mit au trot vers la barrière de Pantin. Le colonel Dwernicki se lance aussitôt à la tête de ses Cracus sous le feu meurtrier du canon, regagne la barrière avant l'ennemi, le charge, et le met en fuite. Rentré à Belleville, il y combattit jusqu'au dernier instant, et ne se retira qu'à l'arrière-garde des troupes qui abandonnaient Paris; le dernier coup du canon coalisé fut encore tiré sur lui.

Après l'abdication de Napoléon, Alexandre fit aux officiers polonais les avances les plus flatteuses. Dans une entrevue avec le colonel Dwernicki, cet empereur lui adressa ces paroles : « Je vous » donne ma parole que les troupes polonaises retourneront dans » leur patrie avec la cocarde nationale, et qu'elles la garderont à » jamais. »

De retour en Pologne, alors constituée selon le bon plaisir du congrès de Vienne, et gouvernée d'après le caprice de l'autocrate, Dwernicki accepta du service, dans l'intention formelle d'être utile à la cause nationale, et il y commanda pendant quinze années le deuxième de lanciers.

En 1826, lors du procès célèbre des prisonniers d'État, ce régiment étant de service à Varsovie, fut chargé d'escorter les prévenus de leurs cachots jusqu'aux salles d'audience. Dans la crainte d'un mouvement populaire, Dwernicki reçut l'ordre de distribuer des cartouches aux soldats; mais, froissé dans ses sentimens de nationalité, il déclara à l'officier de la place qui lui apportait cet ordre, qu'il ne croyait pas qu'en cas de mouvement, ces cartouches seraient employées contre le peuple. Ce propos rapporté au Palais, lui valut, ainsi qu'au régiment, l'honneur des persécutions du grand-duc Toutefois, à l'occasion du couronnement de l'empereur Nicolas, Dwernicki fut promu au grade de général de brigade, par droit d'ancienneté.

La révolution du 29 novembre éclata, et avec elle s'ouvrit une carrière nouvelle au général Dwernicki. Promu au commandement d'un corps séparé, fort de 5000 hommes, il reçut la double mission de protéger Varsovie contre l'armée russe qui la menaçait dans deux directions, et de se porter ensuite en Volhynie aussitôt que les circonstances le permettraient.

Parti de Varsovie le 9 février, il s'avança sur la rive gauche de la Vistule jusqu'à Mniszew, et y passa le fleuve, dont les glaces étaient en partie fondues. La campagne s'ouvrit par le combat de Stozeck, livré le 14 février au général russe Geïsmar, qui commandait en personne quatre régimens de cavalerie d'élite, deux pulks de cosaques et deux batteries d'artillerie à cheval. L'ennemi, complètement battu, laissa quatre cents morts ou blessés sur le champ de bataille, et Geïsmar lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Cinq cents prisonniers, onze pièces de canon avec train et munitions, furent le fruit de cette victoire. Dès lors seulement le général Dwernicki put organiser dans son corps une batterie complète avec les pièces enlevées aux Russes : les autres canons et les prisonniers furent dirigés sur Varsovie. Le général Dwernicki en envoya un, le 18 du même mois, à la garde nationale de Varsovie, « pour reconnaître, disait-il, les services que » lui ont rendus en ce jour les canonniers de cette garde qui s'é» taient engagés comme volontaires dans son corps. »

L'artillerie de la garde nationale fit aussitôt graver sur son canon l'inscription suivante : « Je suis un des onze enlevés à Stoczek au » fameux vainqueur (1) des Turcs. Polonais ! ne m'abandonnez » qu'avec votre dernier souffle de vie. »

Après cette glorieuse journée, Dwernicki repassa le 17 février la Vistule à Gora-Kalwarya, et, renforcé par la division du brave général Sierawski, ayant atteint le 19, près de Nowa-Vies, entre Ryczywol et Kozienice, l'avant-garde du général Kreutz, il la culbuta, lui enleva quatre canons, et lui fit une centaine de prisonniers. Ayant appris le même jour que l'ennemi tentait le passage du fleuve à Karczew, petite ville sur la rive droite, il rebroussa chemin, et, regagnant Gora-Kalwarya par une marche forcée, il empêcha par son apparition seule la tentative projetée.

Nommé général de division à la suite de ces brillans faits d'armes, Dwernicki marcha le 25 contre le général Kreutz qui tenait position à Kozienice, le débusqua, et le rejeta sur la rive droite de la Vistule. Passant ensuite le fleuve pour la troisième fois en face de Pulawy, il chassa de ce bourg un régiment de dragons russes qui en avait commencé le pillage. Le lendemain encore, surprenant l'arrière-garde de Kreutz, que commandait le général Kawer, il la mit en déroute aux environs de Kurow, et s'empara de quatre pièces de canon et d'un grand nombre de prisonniers. A la suite de cet avantage, les Russes, vivement poursuivis, évacuèrent Lublin, qu'occupa Dwernicki.

Alors débouchant dans la direction qu'avait prise le général russe, et le harcelant dans sa retraite, Dwernicki força Kreutz, le 7 mars, à repasser en toute hâte le Wieprz sur plusieurs points, entre Leczna et Krasnystaw. Ainsi, dans l'espace de vingt jours, le palatinat de Sandomir et une grande partie de celui de Lublin furent entièrement purgés d'ennemis. Prenant ensuite sa direction vers Zamosc, il s'y cantonna jusqu'à la fin de mars, les routes étant, à cette époque de dégel, tout-à-fait impraticables dans le pays.

Dans cette position, observé et cerné de près par un corps de

(1) Le général Geïsmar.

vingt mille hommes que le feld-maréchal Diébitsch avait détaché à cet effet de la grande armée, sous les ordres de son chef d'état-major général Toll, Dwernicki sut, non-seulement se maintenir sur un pied de respectable défensive, mais devenant agresseur à son tour, il l'inquiéta par des surprises et des escarmouches incessantes. En même temps il s'occupait de ravitailler Zamosc, et de renforcer, grâce à des levées nouvelles, sa garnison décimée par le choléra.

Mais dès que l'état des routes l'eut permis, Dwernicki fit une fausse démonstration, le 3 avril, vers la Vistule, poussa jusqu'au village de Zwierzynice, et le 9 du même mois, changeant brusquement de direction, il gagna Krylow sur le Bug, et masqua si bien sa marche, qu'un escadron de cosaques qui y faisait le service d'avant-postes fut enveloppé et pris avec son commandant. Un pont fut jeté sur le fleuve dans la nuit même, et le 11 le corps polonais était sur l'autre rive, en marche vers la Volhynie. Dans la journée même il rencontra près de Poryck, petite ville volhynienne, le régiment de dragons russes de Kargapol, célèbre dans la guerre de Turquie, le sabra en partie et fit le reste prisonnier.

Continuant sa marche hardie, Dwernicki arriva le 16 avril à Boremel sur le Styr, où campait le général Rüdiger avec douze mille hommes et une artillerie formidable. Une affaire s'engagea, et l'étoile de Dwernicki lui fut encore fidèle. Outre la forte canonnade et la charge de flanc de l'infanterie, six régimens de cavalerie chargeaient vigoureusement, sur une grande plaine, son corps affaibli par le choléra. La bataille se renouvelait pour la troisième fois, et chaque fois l'ennemi avait été repoussé. Pendant l'action le cheval de Dwernicki tombe sous lui, et un officier lui donne le sien. A ce moment les hussards ennemis ayant cerné les Polonais, le désordre se mit dans les rangs, et remarquant quelque hésitation, Dwernicki s'écria : « Camarades, vous m'abandonnez ! » La voix de leur chef réveillant ses braves soldats, ils chargent de nouveau avec vigueur, délivrent le général, poursuivent long-temps les Russes auxquels ils enlèvent encore quelques canons. Mille Russes tués ou blessés, quatre pièces démontées, huit de prises, deux cents prison-

niers ; tels furent les résultats de cette mémorable journée, où chaque Polonais avait quatre adversaires à combattre.

Dès le lendemain Dwernicki passa le Styr à Berestezcko. Poussant sa marche vers Kamieniec-Podolski, conformément aux ordres qu'il avait reçus du généralissime Skrynecki, et traversant tour à tour Radziwilow, Poczaïow, et Kolodno, il se trouva près de Lulince, et sur la frontière gallicienne, en face du corps de Rüdiger, qui, renforcé par les divisions de Roth et de Krassowski, présentait alors une masse de trente mille hommes. A la vue du danger, le général polonais, par un mouvement rapide et résolu, se porta sur une position élevée où il tint pendant trois jours sans pouvoir décider l'ennemi à lui livrer bataille. Craignant de payer trop cher l'honneur de vaincre cette poignée de braves, les Russes cherchaient à les tourner et à les envelopper : Dwernicki devina leur plan ; instruit qu'au mépris des lois de la guerre, leurs détachemens venaient de franchir la frontière et d'entrer sur le territoire gallicien afin d'investir complètement son petit corps d'armée, il se décida à prendre sur eux l'initiative, se replia avec son artillerie intacte, ses prisonniers et ses bagages, et entra en Gallicie le 27 avril.

Ce corps d'armée qui, en si peu de temps, rendit tant de services et montra tant d'énergique audace, était composé de dix-huit escadrons de cavalerie que Dwernicki avait organisés lui-même en moins de quatre semaines ; de quatre bataillons d'infanterie de nouvelles levées, habillés et armés à la hâte, et de six pièces d'artillerie de 3, servies par des volontaires enrôlés le jour même du départ de Varsovie.

Sans aucun renfort soit en hommes, soit en chevaux, depuis son entrée en campagne, décimé par les combats et par les fatigues, ravagé par le choléra, en butte à des privations de tout genre, manquant de vivres et de fourrages, à la veille parfois de mourir de faim, ce corps ne comptait, le 19 avril, jour de la bataille de Boremel, que 4000 soldats, en y comprenant quelques centaines de volontaires qui s'y étaient jointes dans sa marche. Au jour de la retraite en Gallicie, il était réduit à 3500 hommes.

Ainsi quelques milliers de braves luttèrent pendant deux mois

contre trois corps d'armée envoyés à leur poursuite; ainsi trois généraux russes dont la réputation militaire venait d'être portée à son apogée dans la guerre des Balkans, échouèrent contre une poignée de patriotes polonais commandés par un soldat de l'école de Napoléon!

Accueilli avec enthousiasme par les populations galliciennes et hongroises, Dwernicki fut transporté, par ordre du gouvernement autrichien, à Stadtstayer, dans la haute Autriche. Toutes ses démarches près de la cour de Vienne et de l'ambassadeur français, le maréchal Maison, pour retourner dans son pays, furent inutiles. Une lettre qu'il adressa à l'empereur d'Autriche, et que son aide-de-camp le major Roman Czarnomski lui remit en mains propres, resta elle-même sans réponse. Cette pièce, véritable monument historique, mérite de prendre place ici. En voici le texte:

A Sa Majesté l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie.

« SIRE,

» Au moment où la Pologne, pressée par les évènemens les plus » graves et les dangers les plus imminens, se prépare à ces grands » efforts qui doivent décider de son sort; au moment où, après » les pertes considérables qu'elle vient d'essuyer, luttant pour ses » droits contre un ennemi trop supérieur en nombre, elle a be- » soin de défenseurs, je croirais manquer à mes devoirs de citoyen, » de soldat et d'honnête homme, si j'hésitais d'élever encore une fois » ma voix respectueuse au trône de Votre Majesté Impériale et » Royale, dans un sujet aussi important. Retenu par les chances de la » guerre dans les états de Votre Majesté, et jouissant de toute sa » protection, moi et mes subordonnés, néanmoins nous nous » voyons réduits au plus grand des malheurs, celui de n'être » pas utiles à la patrie pendant que nos frères combattent et pé- » rissent pour défendre leur juste cause, et de ne pouvoir remplir » le vide de leurs rangs éclaircis par le fer ennemi qui, ravageant » le pays, ne respecte même pas les serviteurs de Dieu. Je conjure » Votre Majesté, au nom de tout ce qu'elle a de plus sacré, d'exau-

»cer cette demande, et de permettre que nous retournions dans »notre pays. Ne souffrez pas que nous manquions au plus saint »des devoirs, et que par là nous offensions Dieu même. Daignez, »Sire, prononcer un mot, pour faire tomber les obstacles qui »s'opposent à l'exécution du plus sacré des devoirs. Veuillez »suivre l'impulsion de votre grande âme, qui ne saurait être »indifférente au sort d'une nation opprimée, d'une nation qui, »avant plus d'un siècle, n'écoutant que la voix de sa sainte reli-»gion, arrêta sous les murs de Vienne l'effusion du sang chrétien »versé par les barbares envahisseurs. Ne souffrez pas aussi, Sire, »dans notre position actuelle, que l'ennemi nous apporte la des-»truction et s'abreuve de notre sang. Étranger aux convenances de »la diplomatie, je suis bien loin de chercher à m'étayer ici des »principes puisés à cette source. Je dépose ma prière très humble »directement aux pieds de votre auguste personne; c'est le lan-»gage franc et sans détour d'un vieux soldat blanchi sous les »armes, dont j'ose me servir près de Votre Majesté, dans la »ferme conviction qu'il aura mieux que tout autre trouvé le »chemin de son cœur plein d'humanité. Il y a cependant, Sire, »une considération que je ne croirais pas devoir passer sous si-»lence. Il est de notoriété publique, et les faits authentiques l'at-»testent, que, dans la lutte actuelle entre la Pologne et la Russie, »le gouvernement prussien facilite à la dernière tous les moyens »pour prolonger une guerre qui nous menace d'extermination, »et l'Europe entière d'une peste universelle. Sans ce secours, »l'ennemi, faute de communications par la Lithuanie et la Volhynie »avec son pays, serait forcé depuis long-temps de renoncer à son »entreprise inhumaine, et affranchirait l'Europe du fléau inévitable »du choléra, que ses armées traînent à leur suite, et en empes-»tent l'univers, comme cela se manifeste déjà malheureusement »dans les états de Votre Majesté. J'ose me flatter que Votre Majesté »daignera trouver dans ce simple rapprochement des faits exacts, »des motifs suffisans pour fixer sa haute attention sur cet objet, »aussi bien que pour excuser la hardiesse de cette démarche, à »laquelle je ne me serais jamais décidé sans la confiance illimitée

» dans la sagesse de Votre Majesté, et sans le respect religieux
» pour ses hautes vertus.

» *Signé* le général DWERNICKI. »

Sztadsteyr, le 14 d'août 1831.

Ainsi, pendant la dernière période de la guerre Dwernicki resta enchaîné sur un territoire neutre. Quelle que fût la conscience des services qu'il avait rendus à la patrie, son âme belliqueuse souffrait de voir que la lutte n'était pas finie en Pologne, et qu'il végétait inactif sur sur le sol étranger.

Depuis, quand la prise de Varsovie enleva à l'indépendance polonaise son dernier boulevard, Dwernicki se retira en France. Il habite aujourd'hui Paris.

L'extérieur de Dwernicki commande l'estime et le respect. A un air plein de dignité il sait allier une politesse affectueuse et pleine de franchise. L'amour de la patrie est sa passion la plus vive; et loin d'user ses forces, on dirait que cette passion a servi à les conserver. Prodigue de sa personne, il était le premier à donner l'exemple, montant le premier à cheval et en descendant le dernier.



Andrzej Plichta

ANDRÉ PLICHTA.

ANDRÉ PLICHTA.

PLICHTA (André) naquit à Kurdybanow, palatinat de Mazovie, le 30 novembre 1797. Ayant achevé ses études avec le plus grand succès au lycée et à l'université de Varsovie, il commença sa carrière politique dans les bureaux du conseil d'État, où la jeunesse la plus distinguée de la Pologne faisait son noviciat pour la carrière administrative. Ses talens, son amour pour le travail, la douceur de son caractère, le firent remarquer parmi tous ses camarades, et il se vit bientôt appelé à remplir des fonctions bien importantes pour son âge, celles de secrétaire du conseil et de rédacteur des procès-verbaux. Il s'en acquitta avec un talent remarquable, et l'on cite un conseiller qui, en relisant le compte-rendu des séances, avait coutume de répéter : « C'est singulier, je ne suis « jamais si éloquent qu'au conseil d'État. »

Le gouvernement ne manqua pas de s'attacher le jeune et habile fonctionnaire ; décorations, appointemens, espérances des plus hautes dignités, rien ne fut négligé à cet effet ; mais Plichta voyait tout cela sans envie. Les honneurs et la fortune lui importaient peu ; ce qu'il rêvait, c'était la patrie et la liberté : là était son but ; le reste n'était regardé par lui que comme des moyens d'y atteindre ; et l'ambition d'acquérir de nouvelles connaissances impliquait toujours chez lui le désir de les employer pour la plus grande gloire de la Pologne, et pour sa renaissance nationale.

Précisément vers cette époque (1820) se multipliaient, dans les provinces polonaises, ces sociétés secrètes que l'antique patriotisme y créait comme par enchantement. Elles n'eurent besoin d'aucun effort pour s'associer Plichta, car il alla au-devant d'elles

Reçu dans la société des ***Faucheurs***, qui formait, pour ainsi dire, le noyau de toutes les autres, il devint bientôt le chef de la commune de Varsovie; et ce fut par son entremise que se firent les principales affiliations. Peu de temps après, Lukasinski (voyez cet article) et plusieurs autres fondateurs de cette patriotique association furent enfermés dans les cachots de Varsovie.

Ce fut un moment d'épreuve pour les conjurés. Les traitemens cruels que subissaient les prisonniers, et le sort que leur préparaient les cours martiales, découragèrent un grand nombre d'affiliés. Parmi ceux qui ne s'en effrayèrent pas, et qui restèrent membres actifs du complot, il faut citer Plichta. Devenu confident de l'octogénaire Soltyk, et membre du comité central de la société, il contribua à consolider l'œuvre de Lukasinski, et le jour même où l'on rivait les fers de ce martyr de la liberté, Plichta, inébranlable dans ses projets, faisait de nouvelles réceptions de conjurés.

Bientôt pourtant ce fut à son tour de souffrir. Des relations que l'association polonaise parvint à lier avec des patriotes russes, tels que Pestel, Bestouchef, et autres, amenèrent, lors de l'avènement sanglant de Nicolas, de nombreuses arrestations en Pologne. Plichta, que sa position dans le gouvernement mettait à même d'être informé d'avance du sort qui l'attendait, aurait pu aisément se sauver: ses amis l'en pressaient; mais, pensant que ses souffrances elles-mêmes ne seraient pas sans quelque utilité pour la cause nationale, ne voulant pas d'ailleurs que sa fuite fût l'occasion d'une persécution plus grande pour les autres, Plichta résolut de partager la fortune de ses compagnons de complot. Arrêté le 21 février 1826, il fut mis au secret dans la fameuse prison des Carmes à Varsovie. Là ce caractère d'homme calme et doux se montra capable de la plus héroïque énergie.

Les prisons d'Etat, dont Constantin était le premier geôlier, résumaient dans leur sein toutes les plus horribles traditions des cachots de la Bastille française et de l'inquisition espagnole. Une chambre de six pieds carrés, sans air et sans lumière, car les fenêtres avaient un barrage en planches, et la lampe n'était pas permise au prisonnier; du pain et de l'eau pour toute nourriture,

privation de toute visite du dehors; pas de papier, de plume, ni de crayon; point de livres, point de promenade; tel était le régime de la prison des Carmes. Un prisonnier disparaissait du sein de sa famille, sans qu'elle pût dès lors savoir ce qu'il était devenu. Livré en holocauste à une inquisition secrète, extra-légale, et composée des agens les plus dévoués au grand-duc, il ne pouvait pas deviner à quel genre de souffrances il était destiné, et quel temps elles devaient durer. Un moyen seul existait pour les adoucir, c'était de trahir lâchement ses complices : il est superflu d'ajouter que peu d'entre les détenus profitèrent de cettre voie de salut; les noms du prince Antoine Jablonowski, du prince Xavier Oginski, et de quelques autres, seront long-temps en horreur parmi les Polonais.

Plichta subit son sort avec toute la dignité qu'on devait attendre de lui. Les dénégations absolues étaient difficiles, car les conjurés russes avaient fait à Saint-Pétersbourg des aveux détaillés sur leurs rapports avec l'association polonaise : il fallait donc, en convenant de ce qu'on ne pouvait plus cacher, garder du moins le secret sur les ramifications et sur la tendance secrète de la société; il fallait, en se sacrifiant, sauver d'autres victimes qui pouvaient servir encore la patrie. C'est ce que fit Plichta.

Quand la commission d'enquête, composée à demi de Russes, crut avoir rassemblé contre les prévenus des charges suffisantes, après une année d'interrogatoires, Nicolas, croyant qu'ils ne pouvaient plus être acquittés, voulut donner à l'Europe une preuve de son respect pour la constitution polonaise, et fit livrer ces malheureux à la haute cour nationale. Toutefois, pour se ménager encore de plus sûres chances de condamnation, une ordonnance arbitraire vint aggraver la position des accusés, et régler l'organisation de la cour, de telle sorte qu'elle les priva de la plupart des garanties que la loi leur donnait, telles que publicité des débats, récusation de juges, etc.

Heureusement pour eux, la cour était composée de sénateurs polonais; et des Polonais ne pouvaient voir un crime dans l'amour de la nationalité, et dans des sentimens de liberté et de patriotisme. Les défenseurs surent tirer parti, avec talent et bonheur, de l'intérêt

qui se rattachait aux accusés et des bonnes dispositions des juges. Plichta prit lui-même la parole, et les journaux du temps dirent que l'éloquence simple et pénétrante du jeune accusé attendrit les auditeurs. « Quand il parla des malheurs de la patrie, dit une » de ces feuilles, on vit pleurer les juges, on vit même des larmes » dans les yeux des gendarmes. »

Après de longs débats, la cour acquitta Plichta et ses compagnons d'infortune. Une seule voix sur quarante, celle de Vincent Krasinski, appuya l'accusation de Wyczechowski, qui poursuivait d'office au nom du czar. A la nouvelle de ce résultat, Nicolas reprit ses allures d'autocrate ; par son ordre, la publication du décret fut arrêtée, les sénateurs consignés pendant plus d'une année à Varsovie, et les accusés déportés arbitrairement à Saint-Pétersbourg, où ils furent renfermés dans les célèbres cachots de Petro, Pawlowska, Krepost. Ils y respirèrent onze mois l'air infect des casemates, jusqu'à ce qu'il plut au czar de les rendre à la liberté, à l'occasion de son couronnement comme roi de Pologne (1829).

Désespérant de revoir son fils, la mère de Plichta venait de mourir de douleur; lui-même, éprouvé par tant de souffrances, était devenu maladif. Depuis sa mise en liberté, placé sous la surveillance de la police moscovite, il vivait retiré des affaires, lorsque la révolution du 29 novembre le lança de nouveau dans la carrière publique. Marié depuis deux jours seulement, il quitta sa jeune femme pour se mêler au peuple de Varsovie.

La confiance générale que tant de persécutions lui avaient méritée, désignaient d'avance Plichta pour un rôle important. A peine le conseil des ministres eut-il été formé, qu'on l'appela pour en partager les travaux. Présent aux séances, il chercha à pousser les membres du conseil dans la route de l'énergie révolutionnaire. Il fut un de ceux qui décidèrent le gouvernement, qui jusqu'alors avait agi au nom de Nicolas, à prendre une attitude plus décisive et à s'intituler gouvernement national.

Du conseil des ministres, Plichta passa au conseil municipal, pensant avec raison que son influence n'y serait pas sans utilité pour le maintien de l'ordre et la bonne direction de l'esprit public,

À quelques jours de là, le dictateur nomma Plichta secrétaire général du conseil suprême, et le gouvernement national qui succéda à la dictature le confirma dans le titre de secrétaire général et lui conféra en outre la dignité de conseiller d'État.

Il occupa ces hauts emplois jusqu'à la fin de la révolution. Actif, vigilant, dévoué surtout à la cause de la patrie, il répondit en tout point à l'attente publique et à la confiance des divers gouvernemens qui se succédèrent.

Plusieurs fois le gouvernement lui confia la défense de ses projets devant la diète, et en particulier du projet de loi qui appelait dans le sein de la représentation nationale les députés des provinces polonaises réunies à l'empire russe. Plichta fit preuve, en ces occasions, d'un talent remarquable à discuter les matières de haute politique, et d'une heureuse facilité d'improvisation.

Comme volontaire et comme soldat, il assista, le 25 février 1831, à la fameuse bataille de Grochow, où périt d'une mort glorieuse son frère Casimir Plichta, jeune homme de la plus belle espérance.

Fidèle à son patriotisme, quand vint l'heure de nos désastres, il fit ses adieux à sa femme et à son enfant au berceau, et passa les frontières prussiennes avec le gouvernement national, le 26 septembre 1831. Aujourd'hui, réfugié à Paris, il attend avec résignation que l'heure soit venue de combattre encore en faveur des droits imprescriptibles de la Pologne.


Lith de Villain

MICHEL MYCIELSKI.

MYCIELSKI (Michel), petit-fils du côté paternel du dernier palatin d'Inowroclaw, et du dernier palatin de Posen par sa mère, naquit à Berlin en 1799. Dès l'âge de 13 ans il entra au service comme officier dans l'état-major du général Dombrowski. Il fit la guerre de 1812 contre les Russes; blessé d'un coup de lance à la gorge, il reçut à la fin de cette campagne la décoration militaire de Pologne.

Il fit la campagne de 1813 en Saxe, comme aide-de-camp du général Dombrowski, et fut nommé membre de la légion-d'honneur après la bataille de Leipzig, où il eut trois chevaux tués sous lui et reçut à la jambe un éclat d'obus.

Les débris du corps polonais ayant été réorganisés à Sédan, après la retraite d'Allemagne, et le général Dombrowski n'ayant eu aucun commandement actif, Mycielski demanda à continuer la campagne dans le 2me de lanciers, et assista dans ce régiment à tous les combats qui eurent lieu jusqu'à l'abdication de l'empereur Napoléon. A cette époque il rentra en Pologne avec le reste de l'armée polonaise, et fut nommé capitaine dans les chasseurs à cheval de la garde. En 1824, le grand-duc Constantin qui commandait l'armée polonaise, le nomma son aide-de-camp. Mycielski qui dès 1815 avait tâché de faire sentir aux esprits les divers besoins politiques qu'éprouvait le pays, se trouva compromis dans les arrestations qui eurent lieu en 1826, et subit une détention de deux mois dans la prison des Carmes; le grand-duc, honteux de ce qu'en dépit de sa surveillance tracassière la conspiration avait pénétré dans l'armée, fit tout son possible pour le cacher à l'empereur, et Mycielski dut son élargissement à cette circonstance. En 1829 il quitta le service comme lieutenant-colonel.

Venu à Paris à cette époque pour motifs de santé, il s'y trouvait quand retentit en Europe la nouvelle de la révolution du 29 novembre; à l'instant même Mycielski se mit en route pour Varsovie. Rentré au service dans son grade de lieutenant-colonel, il reçut le 7 février 1831 l'ordre d'organiser un corps de partisans pour faire la petite guerre dans le palatinat de Lublin, et tenter une pointe sur la Wolhynie; mais Chlopicki, qui partait pour l'armée, ayant voulu le garder auprès de lui, ce commandement fut confié au général Dwernicki; et Mycielski, appelé à faire le service d'aide-de-camp auprès du généralissime, assista en cette qualité aux combats de Grochow, et ne quitta Chlopicki que lorsque celui-ci fut blessé et emporté du champ de bataille. Il reçut après cette affaire la croix de chevalier *virtuti militari*.

Après la bataille de Grochow, Mycielski obtint le commandement du 2ᵐᵉ régiment de lanciers; le gouvernement et le généralissime désirant entrer en négociations, le désignèrent comme parlementaire auprès du maréchal Diebitch; les entretiens qui eurent lieu entre l'envoyé polonais et le chef de l'armée russe furent marqués par des aveux étranges et des insinuations singulières. Les mémoires du temps en font mention; Diebitch laissa presque toujours percer le désir d'une solution amiable. « Les Polonais ont assez fait » pour l'honneur, disait-il à Mycielski, dans les combats de Grochow; » leur résistance surpasse tout ce que l'Europe pouvait attendre » d'eux; quant à l'avenir de leur patrie, ils doivent espérer tout de » l'empereur, s'ils s'en remettent à sa parole. Si la charte a été violée, » c'est à l'insu du czar, et il en rétablira l'intégrité. Mais de leur côté, » les Polonais ne doivent pas espérer ni demander plus que le main- » tien de cette charte. Au reste, ils le feraient en pure perte, car l'em- » ploi de la force ne leur réussira point. J'ai dans la poche, ajoutait-il, » des assurances positives que jamais l'Europe ne viendra au secours » des Polonais, et que, même en cas de victoire, jamais ils ne rede- » viendraient nation. » Toutefois le maréchal Diebitch n'ayant voulu fixer aucune base positive d'arrangement avant la révocation préalable de l'acte de déchéance de la famille impériale, les négociations n'eurent point de suite; Mycielski retourna à son régiment, et à la

reprise des hostilités il voulut prouver que si l'intérêt seul de son pays l'avait porté à être négociateur, la gloire des armes avait pour lui plus d'attraits.

Seul, il commanda et exécuta la fameuse charge de Domanice, le plus beau fait d'armes de la campagne, où, à la tête de quatre escadrons il culbuta de fond en comble douze escadrons ennemis; son régiment fit des prodiges de valeur; trois fois réorganisé, il perdit dix-sept officiers; tous les volontaires étrangers se disputaient l'honneur d'y entrer. L'histoire du 2me régiment de lanciers, écrite quelque jour en détail, sera un appendice admirable à notre glorieuse guerre. Après la bataille d'Ostrolenka, où son régiment perdit cent trente soldats, et eut onze officiers tués ou hors de combat, Mycielski, blessé, retourna à Varsovie avec le reste de ses braves, que peu de temps après il quitta, à son grand regret, pour aller commander une brigade; le 29 juillet il fut promu au grade de général.

A la suite des massacres de la désastreuse nuit du 15 août, qui amena le changement du gouvernement, Mycielski fut nommé président de la Cour martiale, qui jugea les accusés; s'il fut impossible d'atteindre les hommes les plus influens de cette émeute, du moins l'honneur national fut sauvé, et quatre des coupables furent fusillés.

Peu de jours après la prise de Varsovie, Mycielski passa la frontière et se réfugia à Paris, où il se trouve actuellement au nombre des émigrés polonais.

[illegible] espèce des hostilités il voulut prouver que si l'homme [illegible] qu'il avait porté à être indépendante, la [illegible] plus d'Albanie.

[illegible], il commanda et [illegible] la fameuse charge de Somosierra, le plus beau fait d'armes de la cavalerie, où, à la tête de quatre escadrons il culbuta de front un corps de [illegible] ; son régiment fit des prodiges de valeur ; trois lieutenants, il [illegible] officiers, tous les volontaires [illegible] en [illegible] [illegible] d'y entrer. L'histoire du [illegible] régiment de [illegible] [illegible] jour en [illegible], sera un [illegible] [illegible] à [illegible] guerre. Après la bataille [illegible] son régiment [illegible] trente soldats, et [illegible] officiers [illegible] hors de combat, [illegible], [illegible] à [illegible] [illegible] que [illegible] il quitta, à son grand regret, pour commander une brigade [illegible] il fut promu au grade de général.

A la suite des [illegible] de [illegible] mois du [illegible], qui [illegible] le [illegible] du gouvernement, [illegible] fut [illegible] de la Cour martiale, qui [illegible] ; il les [illegible] les hommes les plus [illegible] de cette [illegible], [illegible] [illegible], et quelques [illegible]. [illegible] de jours après la prise de Varsovie, [illegible] [illegible] et se [illegible] à Paris, où il se [illegible] [illegible] polonaise.



MARIE RASZANOWICK.

MARIE RASZANOWICZ.

RASZANOWICZ (Marie) naquit en Lithuanie, vers l'an 1809, de parens nobles, mais peu fortunés. Toutefois rien n'avait été négligé par eux pour donner à la jeune fille une éducation complète, et elle en avait si bien profité qu'elle allait entrer comme institutrice dans un pensionnat, lorsque la nouvelle de la révolution du 29 novembre vint donner à cette âme ardente d'autres pensées et une autre direction. L'amour de la patrie, cette première passion des femmes polonaises, parla si vivement alors à cette imagination romanesque, qu'elle n'hésita pas à s'aventurer dans une carrière pénible, même pour les hommes les plus robustes.

A peine les patriotes de la Lithuanie, qui formaient le noyau de l'insurrection, eurent-ils répondu à leurs frères de Pologne, que l'on vit accourir dans le camp une jeune et fraîche amazone, belle de ses vingt-un ans, d'une taille moyenne, mais svelte et bien prise, d'une physionomie douce et riante, d'un abord sérieux et enjoué à la fois; son regard était imposant, ses yeux bleus, ses traits nobles et caractérisés.... C'était Marie Raszanowicz; elle s'était habillée en homme, avait coupé sans regret ses longs et beaux cheveux, s'était armée d'un sabre et de pistolets; à cheval, et toute prête au combat, elle s'offrit ainsi en volontaire, et prit place dans les rangs des insurgés. Pendant quelque temps elle suivit leur bonne ou mauvaise fortune; et plus tard la célèbre Emilia Plater ayant été obligée de se séparer d'avec sa première compagne mademoiselle Pruszynska, Marie remplaça auprès de la comtesse l'amie qu'elle venait de perdre, et partagea depuis tous les dangers et toutes les gloires de l'héroïne.

Dès ce moment, la vie de Marie Raszanowicz se lie d'une ma-

nière intime à celle de la comtesse Emilia Plater, et je ferai connaître les détails dans la biographie de cette dernière. J'ajouterai seulement qu'à l'arrivée du corps de Gielgud en Lithuanie, Marie fut nommée lieutenant; elle assista en cette qualité auprès de la comtesse Plater, à la bataille de Wilna qui fut si meurtrière; elle la suivit à Kowno et prit une part active sous les ordres du colonel Kiekiernicki au malheureux combat qui y fut livré; s'en échappa comme par miracle, et vint rejoindre les généraux Gielgud et Chlapowski dans un petit village voisin du Kurszany. Ralliée à leur corps, elle en fit partie jusqu'au moment de sa retraite sur le territoire prussien. Alors, jalouse encore de servir la cause nationale, la comtesse Plater résolut de pénétrer jusqu'à Varsovie, au travers des bataillons russes, et Marie voulut courir avec elle les chances de ce hardi projet. Nous verrons dans la biographie de la comtesse Emilia, quel fut le sort des deux Amazones dans cet aventureux épisode.

Aujourd'hui, Marie Raszanowicz habite une province polonaise voisine de la Prusse, où elle est fiancée à un jeune et riche Polonais dont son cœur a fait choix.

Dans le cours de sa belliqueuse carrière, la jeune Polonaise se montra dédaigneuse des périls, oubliant son sexe, et ne connaissant rien au-dessus de ses forces quand il s'agissait de servir la patrie. Elle a laissé aux soldats ses compagnons d'armes des souvenirs qui ne s'effaceront point, et son nom vivra inséparablement uni à celui de la comtesse Emilia Plater.



Maurycy Prozor

MAURYCY PROZOR.

MAURICE PROZOR.

PROZOR (Maurice), fils du général de ce nom, et d'Angélique Oskierko, naquit à Romanica, maison de campagne de son père, dans le district de Kowno, palatinat de Wilna, le 15 septembre 1801. Il perdit ses parens en bas âge. Confié à la tutelle de son oncle, il fut envoyé à l'université de Wilna, et de retour à dix-neuf ans, après avoir fini ses études, il épousa Anna Chlopicki, dont il eut cinq enfans. Il vivait au milieu de sa famille, tranquille et heureux, quand la révolution du 29 novembre 1830 retentit dans les provinces lithuaniennes. Les patriotes cherchaient à y organiser un soulèvement général, à la tête duquel devait figurer le prince Gabriel Oginski. Mais une insurrection partielle et trop hâtée par un patriotisme trop ardent ayant éclaté le 25 mars N. S. 1831, ce projet d'ensemble avorta, et il fallut se réduire à des mouvemens isolés. Maurice Prozor ne fut pas l'un des derniers à y prendre part. Déjà, le 27 mars N. S., il arborait l'étendard de l'indépendance dans le district de Kowno.

A la tête de deux mille insurgés, sur lesquels deux cents à peine étaient armés de fusils de chasse, tandis que les autres marchaient avec des faux et des lances, il ne pouvait songer à s'emparer de la ville de Kowno, qui nouvellement fortifiée, avait une garnison de six mille hommes de troupes régulières, et une demi-batterie d'artillerie. Mais il marcha vers la petite ville de Janow, assise sur les bords de la Wilia, à cinq milles de Kowno. Un petit détachement de Russes gardait cette position, qui après quelques coups de fusil,

tomba au pouvoir des Lithuaniens, ainsi que des magasins de vivres, et un dépôt de toutes sortes d'équipemens pour la cavalerie. Là il assigna rendez-vous à tous les patriotes de sa contrée pour signer l'acte de confédération et élire un comité directeur. Ce comité fut formé de sept personnes, et il comptait parmi ses membres les citoyens les plus distingués du district. A peine installé, ce comité s'occupa avec énergie des moyens d'organiser la résistance; il songea à faire des recrues, à former des magasins de vivres, à créer des ressources d'armes et d'équipemens. Obligés de changer chaque jour de rendez-vous, tenant séance dans des granges, dans des forêts, dans des chaumières, ces dignes citoyens persévérèrent dans la noble et pénible tâche qu'ils s'étaient imposée, jusqu'à l'arrivée du général Gielgud, qui, par ses fausses manœuvres, anéantit les espérances des insurgés. C'est encore à Janow qu'un patriote zélé, B... S....., parti le même jour que Prozor, à la tête de ses amis, de ses paysans et de ses domestiques, vint, accompagné de cent cavaliers et deux cents chasseurs, se réunir au détachement de Prozor, avec lequel il partagea depuis tous les dangers de la campagne.

Prozor établit son camp entre Janow et Rumszyszki; de la Wilia au Niémen, il coupait la ligne de communication entre Wilna et Kowno, privait l'ennemi de nouvelles, interceptait ses vivres, ses fourrages, ses chariots. Cette situation décida les Russes à attaquer le corps insurgé; ils présentèrent la bataille à Prozor qui l'accepta, le 18 avril, dans les environs du village de Kunialow. La force et le nombre étaient du côté de l'ennemi; l'avantage de la position du côté des Polonais, abrités par des bois et par des marécages; mais quelques Bourlaques (1) (habitant ces contrées depuis long-temps),

(1) Bourlaques (Burlaki). On appelle de ce nom, en Lithuanie, les paysans russes qui ont fui les cruautés des czars moscovites et surtout de Pierre Ier, qui voulait les forcer à renoncer à leur ancienne croyance et à embrasser le rite établi par les ukases. A cette époque, des milliers de têtes tombèrent sous la hache des féroces convertisseurs. Ceux qui voulurent échapper à ce

ayant guidé, au travers des sentiers dérobés de la forêt, un détachement de cavalerie russe, l'aile gauche de Prozor fut surprise et chargée, et son corps entier se replia sur Janow, où l'ennemi n'osa pas le poursuivre. Cent vingt Polonais restèrent sur le champ de bataille; les Russes perdirent deux cents hommes, parmi lesquels un chef de Cosaques. Le triomphe (si on peut l'appeler ainsi) que les Russes remportèrent sur Prozor fut couronné par des exploits dignes d'eux. Ils incendièrent tous les villages qui avaient été occupés par les Polonais. Dans cet acte de cruauté, ils ne se bornèrent pas à mettre le feu aux maisons; ils y enfermaient les familles des malheureux paysans, et jouissaient à voir brûler ensemble les possessions et les possesseurs.

Affaibli par cet échec, Prozor reçut du comte Charles Zaluski, qui commandait plusieurs corps réunis, une dépêche dans laquelle on lui indiquait de se porter sur la ville de Kieydany, à la frontière de Samogitie, et de couvrir cette province contre l'invasion ennemie. Il s'y rendit : mais, à peine arrivé, il se trouva en face de trois mille fantassins russes avec cinq pièces de canon que commandait le général Malinowski, et de deux mille cavaliers sous les ordres du général Offensberg. Pour résister à cette force imposante, le 29 avril, Prozor n'avait que cent chasseurs, cent hommes armés de faux, et quatre-vingts chevaux. Néanmoins, protégé par la rivière Niewiaza, qui, grossie alors, séparait les corps en présence, comptant sur les maisons qui rendaient la défense du pont praticable, il osa courir la chance d'une affaire. On enleva plusieurs planches du pont, de manière à n'y laisser qu'un passage étroit pour les piétons,

traitement se réfugièrent en Pologne, où ils trouvèrent accueil et hospitalité. Ils y devinrent habitans des provinces lithuaniennes; ils y conservèrent leur religion, leur langue et leurs usages. Ils s'occupent de la culture des terres et de tous les travaux pénibles. Ils sont actifs et laborieux. Les hommes sont grands et beaux; les femmes petites, ramassées et rarement belles. Leur religion est tolérée par le gouvernement russe, mais nullement protégée. Ils ont conservé leur attachement pour la mère patrie, et ne se sont pas identifiés avec la population polonaise. Leur vice dominant est le vol, et, à la façon des Spartiates, ils prétendent que ce n'est pas immoralité, mais seulement pure adresse.

et la cavalerie prit position le long de la rivière pour s'opposer à toute tentative. La cavalerie russe, avec ses *hourrahs* habituels, s'élança en colonne vers le pont; mais là, saluée par les balles des insurgés, elle ne put franchir le passage. Les planches ayant été enlevées, en reculant elle tomba en grande partie dans la rivière, et y trouva la mort. Quatre fois les Russes essayèrent de forcer le passage du pont à la baïonnette, quatre fois ils furent repoussés. Enfin le canon força Prozor de se replier sur la ville, et la nuit mit fin au combat. Le chef polonais profita de l'obscurité pour opérer sa retraite, et à la pointe du jour il se trouvait déjà à deux milles plus loin, dans la ville de Datnow, d'où il annonça à tous les corps insurgés la marche du général russe Sulima. Cette affaire, qui fut l'une des plus marquantes de l'insurrection lithuanienne, se termina à notre complet avantage. Ce fut là que Prozor fit preuve de courage, de sang-froid, et de capacité stratégique. Les Russes y perdirent trois cents hommes tués ou noyés, parmi lesquels plusieurs officiers. Ils eurent près de cent hommes hors de combat. Prozor ne compta que vingt-cinq chasseurs de tués, et dix-sept blessés, et dans ce dernier nombre, le brave Florian Dzierdzieiewski, qui montra dans cette affaire un courage brillant.

Le 5 mai, se trouvant en embuscade dans les environs de Beysagola, il protégea, par un feu bien nourri, la retraite d'un corps d'insurgés que poursuivait vivement la cavalerie russe après la malheureuse affaire de Przystoviany.

Neuf semaines d'une lutte pénible et inégale avaient épuisé les forces et la patience des soldats. Le corps de Prozor était alors réduit à soixante chasseurs à pied et à un nombre égal de cavaliers. Entouré de corps russes, sans nouvelles, sans vivres, sans espoir de renfort, il conçut alors le projet audacieux de traverser toutes les lignes ennemies, et de se frayer un chemin vers la Pologne. Le 22 mai, il passa le Niémen près de Wielona. Ayant appris que le major polonais Puszet, à la suite d'un combat malheureux, s'était retiré dans les forêts de Zielona avec les débris de ses troupes, il s'avança par le palatinat d'Augustow, pour le joindre et le secourir.

Dans cette marche, il trouva sur sa route un corps ennemi de deux mille hommes qui l'attendait en ordre de bataille. La fuite était impossible, il fallait combattre ou se rendre. Prozor fit bonne contenance; résolu de vendre chèrement sa vie, il prit l'initiative, et marcha droit aux Russes. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit la troupe ennemie lui livrer passage sans coup férir! Cet incident inattendu provenait des bruits que Prozor avait eu l'adresse de faire répandre : quelques uns de ses émissaires répandus dans les camps russes, avaient annoncé sa venue à la tête de dix mille hommes, et le corps ennemi prit son petit détachement pour une avant-garde de cette armée.

A la suite de ce succès imprévu, il rejoignit le major Puszet, et se dirigea, de concert avec lui, vers le royaume de Pologne, harcelé par l'ennemi, qui le poursuivait sans relâche. Mais dans une halte qu'ils firent dans le village de Podlipka, près de Grodno, un officier polonais, un traître, déserta de son camp pour aller livrer aux Russes le mot d'ordre de Prozor, et le secret de sa faiblesse numérique : alors surpris, chargés, dispersés par le nombre, les insurgés n'eurent plus de salut que dans la fuite; ils se débandèrent dans diverses directions. Puszet se sauva dans les forêts avec quelques cavaliers, et Prozor, qui venait de recevoir la nouvelle de l'entrée du général Gielgud en Lithuanie, et de la retraite des troupes russes, commandées par le général Sacken, se porta vers la Lithuanie pour y organiser de nouveaux corps insurgés.

Quoique le général Gielgud n'ait pas tiré dans cette campagne tout le parti possible de ces corps insurgés, habitués à la petite guerre, il laissa néanmoins, sous les ordres de Prozor, cent vingt cavaliers, et lui confia la défense de Kowno contre les petits détachemens russes qui s'abritaient dans les forêts voisines. La garnison de cette ville fut ainsi sous les ordres du colonel Kiekiernicki. Après la défaite de Wilna, quand les Russes, suivant les traces des Polonais, attaquèrent Kowno le 29 juin, le colonel Kiekiernicki se croyant assez fort pour résister, accepta la bataille, la perdit, et fut fait prisonnier. Soixante et dix cavaliers à peine échappèrent à cette lutte sanglante : conduits par Prozor, ils parvinrent à se réunir, le

5 juillet, au corps du général Dembinski, et s'ouvrirent avec lui un passage au travers des Russes jusqu'à la capitale du royaume de Pologne. Là, Prozor, réuni à ses frères d'armes, partagea leur sort jusqu'à la fin. Il est aujourd'hui en France; il habite Bourges.



Henri Dembinski

HENRI DEMBINSKI

HENRI DEMBINSKI.

DEMBINSKI (Henri) naquit le 16 janvier 1791, dans le palatinat de Cracovie, d'Ignace Dembinski et de Marie, comtesse Moszynska. Son père, nonce à la glorieuse diète de 1791, mourut en 1799. Dans son testament il recommanda expressément à ses enfans de défendre en tout temps l'indépendance de la patrie et la constitution du 3 mai. Ils étaient cinq frères; trois d'entre eux périrent dans les guerres de Napoléon, estimés de leurs chefs, et regrettés de leurs compagnons d'armes.

Dès l'âge le plus tendre, Dembinski révéla son goût pour l'état militaire. Sa mère, femme de cœur et de chaud patriotisme, donna le plus grand soin à son éducation. Ayant remarqué que, malgré sa vivacité, la lecture des ouvrages militaires et l'histoire des guerres des anciens faisaient son occupation favorite, elle l'envoya, à l'âge de quinze ans, à l'académie militaire du génie à Vienne, où il resta trois années.

En 1809 il refusa une place d'officier dans l'armée autrichienne, et décida, par ses vives instances, vingt de ses jeunes compatriotes à imiter son exemple. Il revint en Pologne, et entra, comme simple soldat, dans le 5e de chasseurs à cheval; après dix mois de service nommé officier, il fut toujours instructeur, et malgré son jeune âge, on lui donna le commandement d'une compagnie.

A la bataille de Smolensk, l'empereur Napoléon le nomma capitaine, et dans cette même campagne, il reçut un coup de baïonnette au ventre, et eut un cheval tué sous lui à Woronow. Il fit la campagne de Saxe sous le général Sokolnicki. Il se distingua à Leipzig, et sur le rapport du chef d'escadron Starzenski, qui, au milieu du feu lui avait cédé le commandement, il reçut des félici-

tations du général Sokolnicki, qui, devant le front de l'armée, cita avec éloges le calme et les bonnes dispositions de Dembinski prises pour la défense d'un point important. Il eut encore, dans cette affaire, un cheval tué sous lui, et y fut décoré de la légion-d'honneur. Lors de l'abdication de Napoléon il était à Paris faisant le service d'aide-de-camp auprès du général Wielhorski, ministre de la guerre du duché de Varsovie. Cet évènement brisa son cœur, et détrompé alors des brillantes illusions de la jeunesse, il rentra dans ses foyers, et épousa, en 1815, mademoiselle Hélène Turno.

Il ne voulut point faire partie de l'armée qui s'organisa sous la direction arbitraire du grand-duc Constantin, et refusa toutes les places que dans sa reconnaissance lui offrait Zaionczek, lieutenant du royaume, qui se rappelait quelques services que lui avait rendus Dembinski lorsqu'il fut blessé près de la Berezyna.

En 1825, Dembinski, nonce à la diète, fit partie de la commission de la chambre pour les finances, et la loi sur l'association territoriale lui doit plusieurs articles essentiels. L'accusation portée contre les commissions par le parti radical de la chambre, pour le retranchement d'articles trop virulens du rapport, le brouilla avec ce parti; d'un mot il pouvait se justifier, mais non sans condamner un ami qu'il regardait en outre comme un homme nécessaire à l'État par sa capacité : peu disposé d'ailleurs par son caractère à descendre jusqu'à une explication sur un sujet de moindre importance, il se tut. Cette brouillerie néanmoins eut une funeste influence sur les derniers évènemens de sa vie publique. Ce fut aussi à cette diète qu'il éleva la voix en faveur des paysans auxquels il voulait faire assurer la propriété des terres qu'ils cultivaient depuis si long-temps; le mode qu'il proposait (celui d'une abolition graduelle de la corvée par un remboursement pécuniaire) aurait eu le double but de ne point léser les intérêts des propriétaires actuels, et de donner de l'impulsion à l'activité des acquéreurs en leur montrant un but à atteindre par leur travail.

Quinze jours avant la révolution de 1830, il conjura ceux qui vinrent l'en prévenir de remettre à quelques mois de là ce hardi projet, attendu que le moment où l'armée russe était en marche contre la Belgique et la France ne lui paraissait pas favorable;

mais aussitôt qu'elle éclata, Dembinski, voyant qu'il n'était plus permis à quiconque portait un cœur polonais de rester inactif, l'embrassa avec ardeur ; il quitta sa femme, sa nombreuse famille, une fortune considérable qui exigeait ses soins, et offrit de servir sans paie, ce qu'il accomplit jusqu'au dernier moment.

Le jour même, au moment où la chambre prononçait la déchéance du trône, Dembinski présenta un projet de loi en deux articles, par lequel il demandait que l'on déclarât que l'on ne déposerait les armes que lorsqu'on aurait recouvré la Lithuanie, la Podolie, la Wolhynie et l'Ukraine ; il demandait en outre que l'on manifestât hautement que ce n'était pas contre la nation russe que la nation polonaise se battait; et que cette dernière ne déposerait, au contraire, les armes que lorsque la Russie jouirait d'institutions constitutionnelles.

Nommé major dans un nouveau régiment, il fut bientôt appelé par les vœux de ses concitoyens au commandement de la garde mobile du palatinat de Cracovie, ce qui lui donnait le rang de colonel ; là il forma plusieurs régimens, entre autres le 1er des Cracus, qui, vingt-deux jours après sa formation, entra en ligne fort de douze cents chevaux, et fut jusqu'au dernier moment un modèle de bravoure et d'exactitude militaire.

Sitôt que la guerre eut commencé, Dembinski entra dans les rangs de l'armée active, et reçut le commandement d'une brigade de cavalerie. Voyant que cela excitait quelque jalousie, il demanda avec instance au général en chef de donner sa brigade à un autre, s'offrant comme aide-de-camp près du nouveau commandant, mais il fut refusé. Le premier coup de sabre qu'il porta fut à Dembe Wielkie, où sa brigade exécuta la mémorable charge qui culbuta le corps de Rosen ; il se distingua dans plusieurs autres expéditions par sa prudence, sa bravoure et son activité ; et le lendemain même envoyé pour nettoyer la rive gauche du Liwiec, par un mouvement exécuté avec célérité sur Liw avec quatre escadrons, il parvint à s'emparer du pont situé sur la rivière, seul point de retraite ouvert aux détachemens de l'ennemi qui occupaient cette partie du pays, et fit par ce mouvement hardi abandonner Wengrow au général Pinabel avec treize cents hommes

d'infanterie, sept cents hommes de cavalerie et cinq pièces de canon; ce mouvement fit en outre tomber entre les mains de Dembinski cinq cents hommes, dont quatorze officiers, deux cents chevaux, et lui fit délivrer un grand nombre de prisonniers qu'ils emmenaient. Il reçut sa nomination de général de brigade, formulée en termes flatteurs, à la suite de la bataille de Kuflew, où, avec trois mille cinq cents hommes et quatre pièces de canon, il soutint un combat de sept heures contre toutes les forces de Diebitch, qui voulait surprendre notre armée par ce point et l'assaillir dans son flanc droit. Cette affaire le fit connaître dans l'armée, et lui valut la confiance du général en chef.

Lors du mouvement contre les gardes, pendant que toute l'armée passait le Bug et allait se trouver sur la rive gauche de la Narew, Dembinski fut envoyé pour prendre le commandement, sur la droite de la Narew, d'un corps situé à l'extrême gauche, et reçut l'importante mission de s'emparer du pont d'Ostrolenka, que défendaient plusieurs redoutes, et une tête de pont qu'occupait Saken avec cinq à six mille hommes et douze pièces de canon. Dembinski n'avait avec lui que trois mille hommes, la plupart armés de faux, et six pièces de canon; mais sentant l'importance de sa mission, après trois jours de marche, il commença l'attaque à une heure après minuit, et après quatorze heures de combat acharné il passa le pont et se rendit maître de la ville.

Il reçut ordre le lendemain d'aller prendre le commandement de l'avant-garde du corps de Gielgud, qu'il devait trouver devant Lomza (soigneusement fortifié par les gardes russes); mais par suite de l'indécision de Gielgud, il le rencontra faisant un mouvement rétrograde. Dembinski l'engagea aussitôt à rebrousser chemin et à attaquer Lomza; il le fit, et trouva que Saken avait déjà évacué la ville après avoir brûlé le pont et les magasins; ne pouvant décider Gielgud à réparer cette faute en tombant par Gacze sur le flanc des gardes russes, qui, pressés par Skrzynecki, se retiraient vers Tykocin; et convaincu que son caractère entreprenant ne pouvait s'allier avec l'irrésolution de Gielgud, il écrivit au général en chef en lui demandant de l'employer ailleurs. Mandé à l'état-major pour y recevoir de nouvelles instructions, il assista à la ba-

taille sanglante d'Ostrolenka, à la suite de laquelle la division de Gielgud ayant été coupée, Dembinski proposa, dans l'abattement général où l'on était, la mesure énergique de l'envoyer en Lithuanie, et s'offrit pour lui en porter l'ordre et pour l'accompagner : proposition hardie dans un moment aussi désespéré. Cette expédition confiée à un homme plus habile aurait eu d'immenses résultats. Il réussit dans cette dangereuse mission en passant avec cent trente-cinq volontaires du régiment de Posen à côté de l'armée russe, et en faisant vingt lieues le même jour sur le même cheval. Ce fut avec cette brillante cavalerie qu'il décida, deux jours après, la victoire de Raygrod, où Saken fut battu et perdit douze cents prisonniers. Il serait trop long de le suivre en Lithuanie, où, le sabre d'une main, la plume de l'autre, il parvint après maints combats, soutenus avec plus ou moins de succès, sans jamais être entouré, à doubler son petit corps, tandis que celui de Gielgud se fondait à vue d'œil. Lorsqu'à la suite des mouvemens indécis, et d'un échec reçu, les esprits étaient tellement abattus, que quatre généraux qui commandaient en Lithuanie résolurent dans un conseil de guerre tenu à Kurszany, le 9 juillet 1831, de se rendre en Prusse avec vingt-sept canons, Dembinski proposa encore la mesure énergique de nommer un dictateur pour ces provinces, puisqu'on ne voulait pas déposer Gielgud, et s'offrit le premier à exécuter ses ordres. Mais voyant que le parti de la retraite était pris, il préféra courir toutes les chances de la fortune que de dévier de la route de l'honneur. Abandonné à lui-même, déjà attaqué par l'ennemi, il entreprit de le tourner en s'enfonçant dans les marais, et commença sous le feu des Russes, avec trois mille huit cents hommes, la plupart nouvelles levées, et six pièces de canon, cette retraite où, sans argent, presque sans munitions, avec douze coups par pièce pour les canons de douze, il pénétra cent lieues plus avant dans le pays pour donner le change à l'ennemi ; et poursuivi par des forces triples, il soutint plusieurs combats, évita et repoussa plusieurs corps qui étaient sur la route qu'il eut à parcourir, enleva quelquefois leurs bagages et plusieurs détachemens qui l'attendaient dans des passages difficiles, prit des caisses et des munitions, et passa quatre fleuves navigables, quelquefois sous le fue

de l'ennemi, se créant des ressources là où tout manquait *hors la bonne volonté*, et justifia ainsi aux yeux de ses braves compagnons d'armes une résolution qui semblait présenter d'insurmontables dangers.

La nature du pays qu'il avait à parcourir lui suggéra l'idée de composer une armée nouvelle en son genre, surtout par la manière dont il l'employa. En mettant quelques centaines de fantassins à cheval, il trouva le moyen d'attaquer un corps à quelques lieues devant lui, tandis que celui qui le suivait était tenu en respect. C'était principalement pour tromper l'ennemi dans les directions qu'il voulait prendre, que cette infanterie lui fut du plus grand secours, et souvent des corps entiers ennemis marchaient là où cent fantassins leur avaient donné le change.

C'est ainsi qu'après 26 jours de marches continuelles, après avoir parcouru près de 300 lieues il ramena ses blessés et un grand nombre de prisonniers et entra le 5 août 1831 à Varsovie.

Les acclamations de la capitale et les touchantes démonstrations de sa joie à la vue de cette troupe qu'on croyait tantôt prisonnière tantôt dispersée et anéantie, et qui, malgré la fatigue et l'état de dénuement, conservait une contenance guerrière, l'accompagnèrent partout et furent sa plus douce récompense.

Le président du gouvernement, Czartoryski, vint deux lieues au-devant de lui accompagné du commandant de la garde nationale et du gouverneur de la ville; les paroles de ce respectable patriote retentirent dans tous les cœurs de ces nouveaux frères d'armes de Lithuanie. Les membres du gouvernement le reçurent à la porte du palais l'éloquent Vincent Niemoiowski, et lui exprima la gratitude de la patrie dans un discours énergique. Le lendemain le gouvernement, dans une séance tenue à cet effet, lui remit sa nomination de général de division.

Les adresses du pays et des autorités lui arrivaient de toutes parts: les chambres votèrent à l'unanimité une loi en sa faveur, et prononcèrent que le général Dembinski, de même que les officiers, sous-officiers et soldats de son corps, avaient bien mérité de la patrie (exemple unique en Pologne), que la liste nominale de ce corps serait déposée dans les archives du sénat en mémoire de leur éton-

nant fait d'armes, et qu'un exemplaire de la loi serait délivré à chaque individu. Nommé contre son gré gouverneur de la ville de Varsovie, il accepta cette place pour prouver à Skrzynecki et aux ennemis de ce général qu'il ne servirait pas d'instrument contre lui.

Appelé (cinq jours après avoir été nommé gouverneur de Varsovie) à remplacer Skrzynecki, il accepta le commandement en chef avec peine, et eut une explication vive avec les membres de la députation au sujet des attributions de sa place, qu'on voulait restreindre au moment où, par suite de l'inaction de l'armée, des méfiances et des calomnies que l'on semait partout, l'insubordination commençait à s'y introduire; il déclara donc que sa conviction ne lui permettait pas d'accepter une autorité tellement restreinte, mais que, ne voulant point laisser l'armée sans chef, il prenait le commandement pour soixante heures, temps nécessaire pour attendre la décision des chambres (1).

En se présentant devant le front de l'armée pour en prendre le commandement, il crut devoir rendre justice à son chef moins heureux, et ne point aggraver, en récriminant sur le passé, les peines qu'il aurait souhaité lui épargner; conduite qui, d'accord avec son caractère loyal, lui était en outre imposée par l'estime qu'il avait pour Skrzynecki, de même que pour l'affection d'une grande partie de l'armée pour son ancien commandant. Cela, ainsi que l'acte où celui qui, ayant été général en chef et avait remporté des victoires, s'offrait à ses compagnons d'armes comme modèle de subordination envers celui que la fortune avait, du rang de capitaine, amené à sa place, fut mal interprété par l'esprit de parti, et servit de prétexte pour révoquer Dembinski et nommer Prondzynski à sa place (2). Il reçut l'avis de

(1) Avant de quitter Varsovie, il offrit à Krukowiecki la place de gouverneur de la ville; mais celui-ci ayant probablement des projets déjà arrêtés, refusa.

(2) Dembinski était d'autant plus porté à rendre justice à Skrzynecki, qu'il croyait voir dans la position des choses des chances assurées de succès. Sur la rive gauche étaient à peu près quatre-vingt-dix mille Russes, l'élite de l'armée russe; sur la rive droite à peu près cinquante mille hommes, disseminés en corps de douze à quatorze mille hommes, la plupart de nouvelle formation; il voulait donc anéantir ces corps, et se placer entre les Russes et son unique armée, en ajoutant les levées en masse dans la province.

la nomination de Prondzynski quelques heures avant le combat de Szymanow, dans le moment où, voulant cesser cet état d'inaction, il s'approchait de Varsovie, qu'il voulait évacuer pour mettre la Vistule entre lui et l'armée russe et battre Rosen et les autres corps situés sur la rive droite; ce fut lui cependant qui soutint le combat. Prondzynski étant alors en pourparlers pour sa nomination. Dans cet intervalle survinrent les horreurs de la nuit du 15. Alors, mais trop tard, on rendit le commandement à Dembinski, le 17 août. Il en profita pour arrêter les désordres et les coupables; et il publia un ordre du jour où le premier il se prononça contre les horreurs commises.

Une malheureuse précipitation de celui qu'il chargea de soigner l'impression substitua une autre rédaction avec des détails exagérés à celle que Dembinski avait rédigée de sa main.

Il crut devoir s'emparer du gouvernement par un coup d'état, mais ne trouvant pas l'appui qu'il désirait, et craignant d'augmenter les troubles, il hésita et céda à des conseils vertueux mais faibles; il n'osait d'ailleurs pas compter assez complètement sur l'armée qui, ne le connaissant, pas devait nécessairement être ébranlée dans sa confiance envers lui par sa révocation. Il eut une heure pour se décider, ce qui, comme il le dit lui-même, était trop ou trop peu.

En attendant, Krukowiecki trompait les chambres, et accaparait le pouvoir, une heure après que Dembinski avait été nommé général en chef.

Il en usa pour relâcher plusieurs accusés, destitua Dembinski le 19 août, pour se rendre agréable au parti exalté et faciliter le moyen d'exercer une vengeance personnelle contre Skrzynecki. Après sa révocation Dembinski présenta encore au conseil de guerre un plan qui, par la situation des choses, offrait quelques chances de succès; et comme Dembinski le soutient encore aujourd'hui, ce projet aurait même dû amener notre triomphe; mais comme c'était une mesure forte qui demandait l'évacuation de la capitale et exigeait quelques innovations, son plan fut rejeté. Krukowiecki voulant nous réduire à la nécessité de traiter avec l'ennemi, Dembinski regarda dès ce moment notre cause comme perdue, d'autant plus que le crime marchait tête levée.

En butte aux vociférations de ses ennemis, il montra un calme et garda un silence peut-être dédaigneux ; méprisant les calomnies et les menaces avec la même tranquillité de conscience avec laquelle il avait pris la défense des hommes poursuivis par la haine des partis. Voyant de plus en plus les mauvaises mesures prises par Krukowiecki, il insista inutilement sur la nécessité de jeter un second pont sur la Vistule et rendre l'évacuation de la ville indépendante de tout évènement.

A l'attaque de Varsovie, où il commandait la droite, il soutint pendant deux jours, avec une division d'infanterie, presque tous les efforts de l'armée russe concentrée sur ce point ; mais sa gauche ayant été découverte par la perte d'un ouvrage important, qui ne faisait plus partie de son commandement et sa ligne de défense rompue, il voulut par sa ténacité compenser l'inégalité des forces ; il eut deux chevaux tués sous lui, et le combat avait cessé depuis six heures sur tous les autres points, quand Dembinski, entouré des maisons du faubourg Czyste en flammes, combattait encore, ne voyant que l'ennemi, et ignorant tout ce qui se passait aux chambres et au gouvernement, et ne sachant pas qu'une grande partie des troupes avait déjà passé le pont. Arrivé au palais du gouvernement, où il crut être appelé, il y vit que notre cause ne pouvait plus se relever. Depuis ce moment, évitant le pouvoir, il chercha le combat qui ne devait même plus venir consoler le malheureux Polonais ; et lorsqu'il fut décidé que la prolongation de la guerre n'amènerait d'autre résultat que la dévastation, Dembinski couvrant la retraite de l'armée, rompit encore le morne silence et l'abattement général, par le bruit du canon ; il repoussa pendant deux jours l'approche de l'ennemi, moins pour lui faire du mal que pour éviter son contact, le forcer à respecter le malheur d'une nation qui, abandonnant le sol natal à d'avides étrangers, voulait montrer jusqu'au dernier moment qu'elle fuyait l'oppression sans chercher à éviter le combat.

Entré en Prusse, il remit à la Banque de Pologne une somme considérable qui était restée entre ses mains par suite des fonds qu'il avait eus à sa disposition, et ceux même qu'il avait enlevés à la baïonnette en Lithuanie, et emprunta dans le moment même la modique somme de 400 francs, pour pouvoir continuer son voyage ;

imitant en cela ses compatriotes, qui, abandonnant tout leur avoir au vainqueur, auraient rougi de profiter même indirectement des dépouilles de la fortune publique.

De Prusse, il se rendit dans la ville libre de Cracovie, dont il est citoyen, pour y secourir sa femme, malade et très souffrante; mais l'implacable vengeance russe lui refusait cette dernière consolation. Une décision du maréchal Paskiewicz, contraire aux traités et à la constitution de la ville libre, défendit au sénat de Kracovie d'y tolérer le séjour du général Dembinski; imputant à crime au général de n'avoir pas imité Gielgud et déposé comme lui les armes sur le territoire prussien; on parvint aussi à lui enlever un sabre d'un très grand prix, produit d'une cotisation volontaire entre les officiers de son corps et offert par eux à leur intrépide chef. Ce sabre, qui portait sur sa garde d'or les armes de la Pologne et de la Lithuanie, avait sur sa lame de Damas l'inscription suivante:

Dembinski, w twey dzielney dloni
Ten orenz zyska hart nowy;
Blysnie; a spadną okowy,
Orla i pogon zasloni. —

« Dembinski, ton bras intrépide donnera à cet acier une trempe » nouvelle: il brillera; les chaînes tomberont; et par lui l'aigle et le » cavalier seront libres. »

Ce sabre portait en outre sur sa garde le nom des régimens qui composaient le corps de Dembinski; et au-dessus d'elle brillait une étoile en diamans avec cette seconde inscription:

« Le corps de la Lithuanie à son chef. »

Par suite d'un abus de confiance, cette arme, au lieu d'être remise au général Dembinski, fut livrée au feld-maréchal Paskiewicz, qui l'a envoyée à Saint-Pétersbourg, où elle est actuellement.

De Kracovie, Dembinski se rendit à Dresde, où la Russie sut encore lui faire refuser un asile. Il est en France aujourd'hui.



GEORGE SOROKA.

GEORGES SKALNIK SOROKA.

SOROKA (Georges Skalnik), naquit vers l'an 1750, dans le palatinat de Wilna. Les relations de son père avec le prince Adam Czartoryski, général des terres russes (1), furent cause que, presque enfant, il dit adieu à la maison paternelle, et à la Lithuanie. Pris en tutelle par le prince général, il lui dut son éducation et sa connaissance du haut monde. A la cour, le jeune Soroka apprit tout ce qu'il fallait pour se lancer dans toutes les carrières, soit celle des armes, soit celle de l'administration. Son début eut lieu dans l'ambassade de Constantinople, où, pendant plusieurs années, il remplit des fonctions délicates et laborieuses.

A son retour en Pologne, jaloux d'un service plus actif, il embrassa l'état militaire, et fut nommé lieutenant de cavalerie. Appelé une seconde fois à la cour du prince, il l'accompagna dans ses voyages à l'intérieur et à l'étranger, séjourna long-temps avec lui à Vienne, et ne le quitta pas dans la période orageuse qui marqua le règne de Stanislas-Auguste. Après le scandaleux partage de la Pologne, la plus grande partie des patriotes polonais chercha un asile à l'étranger. Soroka prit d'abord ce parti; mais ayant appris la mort de son père, et voulant sauver de la confiscation fulminée par les ukases contre les émigrés, sa fortune patrimoniale, il retourna en Lithuanie, et se fixa dans sa terre de Krzywsk à quelques lieues d'Oszmiana.

N'aspirant pas à la vie publique, il se contentait de pratiquer dans sa retraite les vieilles vertus polonaises, la franchise et l'hospi-

(1) Podolie, Volhynie et Ukraine, provinces polonaises, étaient appelées terres russes.

talité. Chéri de ses compatriotes, il fut promu par eux à des fonctions civiques qu'il exerça pendant trente ans. C'est là le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui.

La révolution du 29 novembre le trouva octogénaire ; mais l'amour de la patrie sembla lui redonner de la jeunesse et de la vigueur. Voyant que le manque d'énergie, ou des vues personnelles de quelques chefs, allaient paralyser l'insurrection de son district, Soroka oublia son âge et ses devoirs d'époux et de père pour se mettre lui-même à la tête du gouvernement provisoire à Oszmiana. En cette qualité, il adressa une proclamation aux habitans du district, et cette pièce fit tant d'effet, qu'elle créa en peu de jours plus de sept mille volontaires. Il faut dire que le vénérable président y promettait la liberté aux paysans.

Malheureusement l'énergie des chefs militaires ne répondit pas à celle du pouvoir organisateur. Si on avait résisté plus long-temps dans la position d'Oszmiana, les chances les plus belles était réservées à l'insurrection lithuanienne. Cinq mille hommes accourant par des chemins divers rejoignirent le quartier-général, mais effrayés de la prise d'Oszmiana et des massacres qui l'avaient suivie, ils rebroussèrent chemin et rentrèrent dans leurs foyers. D'un autre côté le corps du colonel Przezdziecki, formé quelque temps auparavant, se dispersa.

Depuis cette funeste époque, il ne resta plus aux insurgés lithuaniens que des chances funestes : la mort pour ceux qui combattirent, les cachots pour les autres. Soroka fut des derniers. Quelques unes de ses hardies proclamations étant tombées entre les mains des Russes, elles motivèrent un ordre d'emprisonnement. Le vieillard fut saisi de nuit dans sa maison, jeté dans un cachot de Wilna, et confondu avec des malfaiteurs. Le conseil de guerre le condamna à mort; mais un délai survint dans la confirmation du jugement. Après huit mois de souffrances, tourmenté par des mesures inquisitoriales, privé de tous les secours si nécessaires à son âge, le patriote octogénaire mourut seul, sans une main amie qui lui fermât les yeux, sur une botte de paille infecte, dans le courant du mois de novembre 1831. La vengeance russe s'acharna même

sur ses dépouilles : sa veuve et ses quatre enfans ne purent obtenir qu'on leur rendît le corps de leur époux et de leur père pour l'inhumer dans le tombeau de la famille. Ses restes furent jetés dans la fosse commune de tous les criminels; et, dérision amère ! le lendemain fut publié un ukase du czar qui faisait grâce à Soroka, pardonnait ses fautes *dans sa clémence*, et *dans son inépuisable bonté* donnait l'ordre de l'élargir.

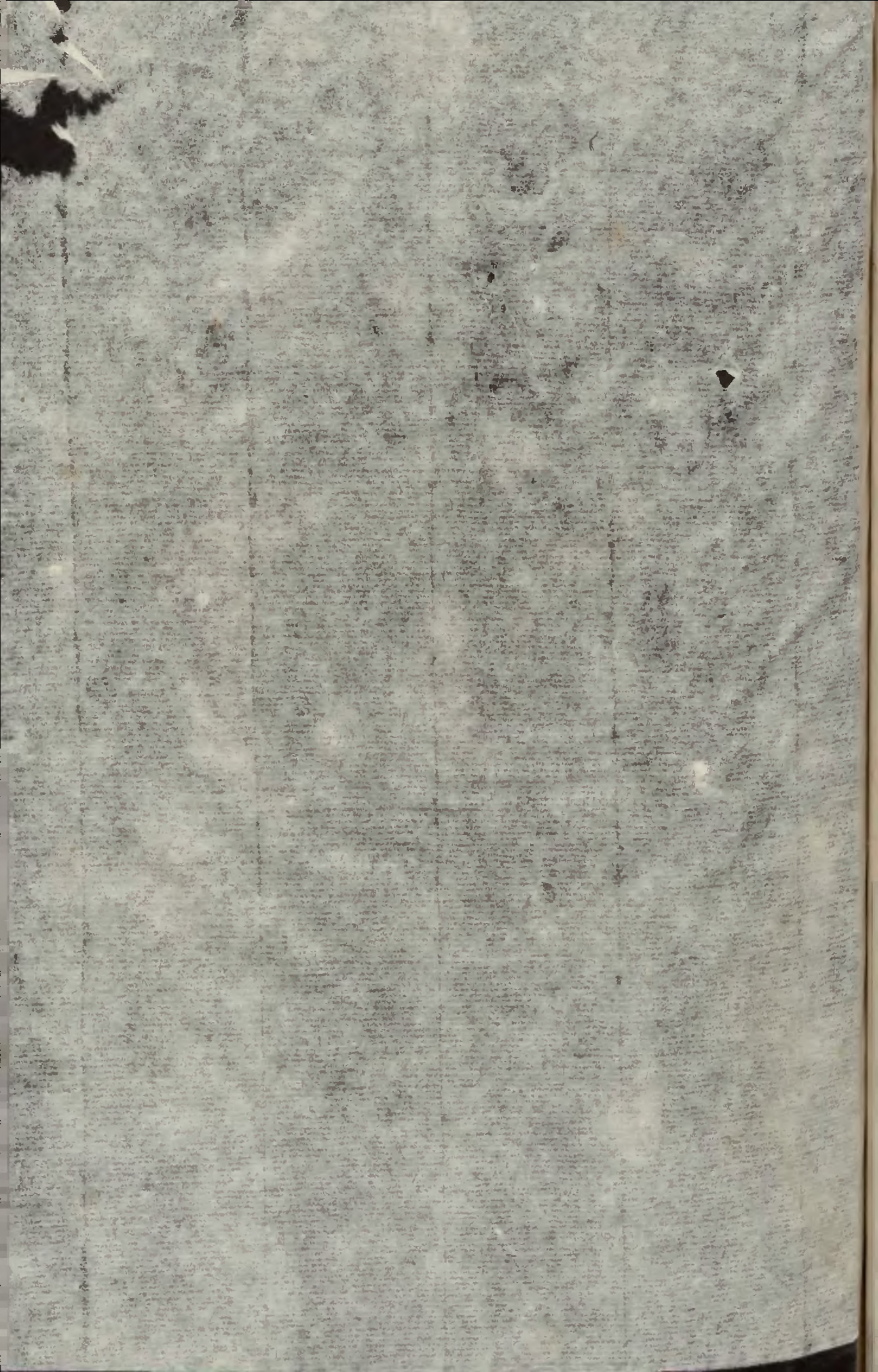
Soroka fut un de ces nobles et fermes caractères qui ne se démentent jamais dans leur vie: aux jours calmes, comme aux heures orageuses, on le retrouva toujours le même, d'un courage égal et tranquille, réalisant la pensée du *justum et tenacem* d'Horace. Interrogé par le commissaire militaire, il déclara dignement et simplement que c'était de sa bonne et propre volonté qu'il avait pris part à l'insurrection.

Soroka était d'une stature imposante. L'habit polonais qu'il ne quitta pas malgré l'interdit porté contre lui, sa casquette de confédéré et le large sabre pendant à son flanc gauche, réalisaient d'après nature le vieux type national. Son langage avait quelque chose de pur et d'antique. La nouvelle de sa mort fut un coup bien sensible pour les patriotes, qui y ont trouvé un exemple de l'amour et du dévouement pour leur patrie.



Barzykowski

BARZYKOWSKI



STANISLAS BARZYKOWSKI.

BARZYKOWSKI (Stanislas), nonce du district d'Ostrolenka, et membre du gouvernement national polonais, est un des hommes les plus recommandables de la dernière révolution.

Né à Droycew, dans le ci-devant duché de Mazovie, le 19 novembre 1792, il fut élevé à Lomza, dans les écoles des Piaristes, d'où il passa au lycée de Varsovie. Sa carrière publique commença en 1808 dans les bureaux du conseil d'État. Nommé en 1810 secrétaire de la section des finances, il fut, l'année d'après, promu au poste de secrétaire du conseil d'État.

Les revers de Napoléon ayant réduit au néant le grand-duché et les administrations qui en dépendaient, Barzykowski se rendit à l'université de Berlin, où il étudia le droit sous les célèbres professeurs Savigny, Hoffman et Fichte, vint ensuite à Heidelberg, où il reçut du célèbre Zacharie des leçons de droit politique. Rentré dans sa patrie en 1818, et propriétaire dans le district d'Ostrolenka, dès la première année il eût été élu membre de la diète, si son âge n'y avait mis empêchement.

Cet honneur ne lui échut donc qu'en 1824.

L'histoire de la diète de 1824 est connue : plusieurs fois déjà elle a figuré dans cet ouvrage. Dans la lutte qui survint alors contre le despotisme et l'arbitraire, Barzykowski ne se montra pas l'un des nonces les moins ardens et les moins dévoués. Il combattit avec un talent lumineux le désastreux projet du ministre Lubecki, au sujet de la vente des domaines nationaux, et fit valoir les droits lésés des colons dans les biens appartenant à l'État; il combattit la loi sur le divorce, et une autre loi plus anti-sociale encore sur la pénalité encourue par les incendiaires. Le discours qu'il prononça

à cette dernière occasion contient quelques passages que nous reproduisons :

« A l'époque funeste, disait-il, où Rome se laissait tout ravir » par ses tyrans, religion, honneur, principes de justice et d'égalité; » sous des Tibère, sous des Néron, qu'on ait fait des lois de sang, » c'était dans l'ordre, car les droits de l'homme n'existaient plus ; » mais il est inouï qu'on ose procéder ainsi au dix-neuvième siècle, » devant les représentans d'une nation libre, et à une époque où, » sur le rapport même du gouvernement, le nombre des élèves fré» quentant les écoles est diminué de seize mille.

» Rejetons donc cette loi, et demandons au gouvernement de » remédier au mal en en tarissant la source. Qu'il augmente les » moyens d'instruction pour les classes inférieures; et les ayant » rendues moins portées au vice, il pourra se passer de loi barbare » pour les punir. »

Nommé depuis membre d'une commission et l'un des rédacteurs de la réponse au rapport présenté par le gouvernement, Barzykowski y signala avec énergie tous les actes coupables du pouvoir exécutif.

Lors du couronnement de l'empereur Nicolas, Barzykowski fut l'un des vingt-huit nonces qui signèrent une protestation contre le fameux acte additionnel. La diète de 1830, où l'opposition était en majorité, offrit une moins belle carrière au courage individuel. Toutefois, à l'occasion du vote pour le monument à ériger à l'empereur Alexandre, Barzykowski fit acte de patriotique résistance. Morawski et lui demandèrent qu'on allât aux voix, et le projet ne passa qu'à la faveur du tumulte. Mais à cette époque la nation polonaise préparait aux czars moscovites un monument d'un tout autre genre.

Déjà depuis long-temps Barzykowski était entré dans l'association secrète des *Faucheurs* (Kossiniery), dont le but était la régénération de la Pologne. Quand il reçut à Plock la nouvelle du beau mouvement du 29 novembre 1830, il se mit en route sur-le-champ, et arriva le 5 décembre à Varsovie. Dans la séance de la diète du 20 décembre, il s'éleva avec force contre la conduite du

dictateur, et prononça à cette occasion un énergique discours: « Subissons donc, disait-il en concluant, les conséquences de l'ob» stination du général Chlopicki, puisque l'avenir de la patrie en » dépend; mais qu'il soit bien constaté ici que toute la responsa» bilité de notre vote pèsera sur lui. » A la suite de cette séance il fut nommé membre de la députation chargée de surveiller les actes du pouvoir exécutif; mais choisi par Chlopicki comme membre du conseil national, il fut obligé de se démettre de ses premières fonctions.

Au retour du colonel Wylezynski, qui rapportait de Saint-Pétersbourg la réponse tranchante de Nicolas, Barzykowski opina avec le reste de corps pour la rupture immédiate de toute négociation.

Après l'abdication de Chlopicki, il fut nommé par la diète membre de la commission des Cinq, chargée du pouvoir exécutif. Dans des embarras qui naissaient d'une autorité partagée entre la diète, le général en chef et le gouvernement, Barzykowski parvint souvent à concilier tout par son influence personnelle. Les opérations de la force armée étant en première ligne, Barzykowski prit la direction des affaires militaires. Pour mieux surveiller cette branche, il se trouva de sa personne, les 19, 20 et 25 février, sur les champs de bataille de Wavres et de Grochow.

Le 2 avril 1831, après les glorieuses affaires de Wavres et Dembe-Wielkie, Barzykowski fut chargé de remettre au généralissime Skrzynecki, au nom du gouvernement, la croix de commandeur de l'ordre militaire, et il devait l'engager en même temps à poursuivre ses succès. Plus tard, Skrzynecki persistant dans une inaction funeste, Barzykowski le pressa de nouveau, de concert avec le président du gouvernement Czartoriski, et réussit à le faire porter en avant de Siedlec. Cette marche valut aux Polonais la bataille d'Iganie, qui malheureusement ne fut pas mise à profit. Simple soldat dans cette affaire, Barzykowski s'y distingua dans le bataillon du colonel Karski, qui y trouva la mort. La baïonnette à la main, il contribua à une attaque décisive du 8e régiment d'infanterie, et mérita la croix du soldat, celle d'argent *virtuti militari*.

Après la victoire d'Iganie, l'inaction de Skrzynecki reprit le dessus, et elle fut alors plus désastreuse que jamais. L'occasion s'échappa de marcher contre la garde impériale, et au lieu d'offrir la bataille dans un moment opportun, il fallut l'accepter à Ostrolenka, sous l'empire de chances désavantageuses. Alors sentant que le pouvoir exécutif était sans influence sur l'autorité militaire, et ne voulant pas encourir la responsabilité d'une position équivoque, le prince Czartoryski parla d'abdiquer ses fonctions. Barzykowski seul eut alors assez d'influence sur lui pour le dissuader d'une démarche qui eût produit le plus mauvais effet dans la nation et à l'étranger.

Sur ces entrefaites eut lieu l'évènement funeste et inqualifiable de la nuit du 15 août. Se tenant depuis lors à l'écart des affaires, Barzykowski remplit jusqu'au bout ses devoirs de nonce et de citoyen. Dans tous ses actes comme membre du gouvernement national, Barzykowski, chargé de la branche la plus essentielle et la plus difficile, s'en acquitta toujours avec talent et zèle, souvent avec bonheur. Ce fut par ses mesures efficaces, que les rangs éclaircis de l'armée purent se refaire et se recruter; il fit présenter à la diète un projet de loi pour la formation de huit régimens de chasseurs à pied; et plus tard, au moment décisif, la diète adopta, sur ses conclusions, un décret de levée en masse qui aurait pu devenir funeste à l'ennemi si le général en chef avait su l'utiliser à temps.

Du reste, les derniers incidens du drame polonais sont encore trop frais, ils ont soulevé trop de passions, pour que l'historien et le biographe puissent assigner à chaque fait son caractère, à chaque homme sa place. Le temps dira qui eut raison parmi ces partis si divers, si nuancés, qui divisaient alors les glorieux martyrs d'une même cause. Mais dès aujourd'hui on peut affirmer sans craindre un démenti futur, que Barzykowski fut l'un des hommes les plus saillans, les plus consciencieux, les plus dévoués qui surgirent de la dernière révolution polonaise.



Leon Stempowski Tranquilin Romanowski

LEON
STEMPOWSKI

TRANQUILIN
ROMANOWSKI.

nanowski

LIN
YSKI.

T

La fam
origine d
plus haut
nous traç
plissait les
simir Sten
Mlodziejov
que, résol
D'abord
nant, ensu
commanda
La Polog
mée avait é
mes, dans c
cèrent les
son instigat
et des émis
boucherie,
se chargèren
chefs qu'ils a
la noblesse d
liers de vieil
ville de Hum
plus près de
la Podolie et
Stempowsk

LÉON STEMPOWSKI

ET

TRANQUILLIN ROMANOWSKI.

La famille des Stempowski, domiciliée dans la Podolie, tire son origine du palatinat de Mazovie, où elle exerça de tous temps les plus hauts emplois; ainsi, le bisaïeul de Léon Stempowski, dont nous traçons la biographie, était sénateur castellan ; son aïeul remplissait les fonctions de grand-veneur de là couronne. Son père, Casimir Stempowski, confié aux soins de l'archevêque-primat, prince Mlodziejowski, malgré sa famille, qui le destinait à l'état ecclésiastique, résolut de servir sa patrie dans les camps.

D'abord volontaire dans le régiment des cuirassiers, puis lieutenant, ensuite porte-enseigne dans la brigade du général Dzierzck, commandant de la Podolie ; il y atteignit le grade de chef d'escadron.

La Pologne languissait alors dans une profonde léthargie. L'armée avait été réduite dans les États de la couronne à 18,000 hommes, dans ceux de la Lithuanie à 12,000. A cette époque commencèrent les intrigues de Catherine II, impératrice de Russie. A son instigation et à celle des prêtres russes, bientôt des cosaques et des émissaires fanatiques, pourvus d'armes ou de couteaux de boucherie, ayant reçu la bénédiction des évêques de Moscou, se chargèrent sous le commandement de Zelezniak et Gonta, deux chefs qu'ils avaient élus entre eux, d'égorger le clergé catholique et la noblesse de ce culte. Ces bandes meurtrières assassinèrent des milliers de vieillards, de femmes et d'enfans; et ayant pris de force la ville de Human, point central de défense comme ville située le plus près de la frontière moscovite, ils se répandirent de là dans la Podolie et la Volhynie.

Stempowski, nommé à cette époque vice-régimentaire, obtint

l'ordre de saisir ces bandits, envoyés par la Russie; et de punir les chefs et les plus coupables. L'armée cantonnée dans ces environs se composait à peu près de la seule brigade du général Dzierzek. Soumis au commandement du vice-régimentaire, Stempowski reçut l'ordre d'attaquer un des chefs de ces bandits, qui s'était déjà approché des rivages du Dniester en marquant son passage par l'incendie et le meurtre. N'ayant qu'un escadron, Casimir Stempowski usa de dévouement; trop faible pour livrer un combat à l'ennemi, il ne cessa d'inquiéter et de harasser ces bandes rebelles, tandis que son détachement se renforçait de jour en jour en des recrues volontaires.

Gonta, s'en étant aperçu, accéléra le combat, mais, malgré la supériorité du nombre, il fut complètement battu. Lui-même, fait prisonnier entre Jampol et Mohilow, expira sur la potence, près du village Gruszka. Le second chef, Zelezniak, ne se sauva que par la fuite, et trouva un asile dans les provinces russes.

En récompense d'une victoire si glorieuse, Casimir Stempowski fut nommé commandant militaire de l'Ukraine. Ce fut vers ce temps qu'ayant épousé Jeannette Ilnicka, il quitta l'armée et se rendit dans son Klucz-Strugski, terres considérables qu'il avait acquises en Podolie.

Bientôt survint la célèbre diète dite de quatre ans, et la mémorable constitution du 3 mai 1791. Pour défendre cette loi sacrée, l'armée nationale fut portée à cent mille hommes. Des forces usées par trente ans de service militaire ne permirent pas à Casimir Stempowski d'être du nombre des défenseurs de la liberté nationale; mais il remplit toutefois ses devoirs de citoyen, en équipant à ses frais un détachement armé, et offrant à la cause nationale son fils aîné Stanislas, âgé de dix-sept ans. Ce jeune homme, victime d'un courage trop ardent, fut fait prisonnier à la première bataille qui fut livrée aux Moscovites, sous le village Borowka, dans le district d'Iampol. Ce n'est qu'après un an de tourmens et d'emprisonnement qu'il retourna au sein de sa famille. Plus tard l'insurrection de la Pologne, sous Kosciuszko, fournit à Casimir Stempowski une nouvelle et dernière occasion de signaler son patriotisme

Il équipa encore un nombre considérable de cavaliers à ses propres frais, et les envoya avec son fils Stanislas, mais la malheureuse affaire de Macieiowice mit au néant l'armée nationale, et la province où se mourait Casimir Stempowski fut occupée par les Moscovites.

Malgré son âge et sa maladie, Casimir Stempowski eut alors à subir tout le raffinement des vengeances russes. Jeté dans un terrible cachot de la ville de Winnica, il y fut long-temps détenu et questionné. Lorsqu'enfin ayant perdu ses forces et sa santé, il fut délivré par l'ordre du gouverneur, ce ne fut que sous la sévère recommandation de ne divulguer jamais nulle part, et devant personne, qu'il eût été accusé et encore moins détenu. Sur la fin de sa vie, il rendit encore des services à sa patrie, en remplissant pendant neuf ans les fonctions de maréchal de district, jusqu'en 1810, époque à laquelle finit une vie si bien remplie.

Casimir Stempowski avait eu de son épouse, Jeannette Ilnicka, cinq enfans, dont quatre prirent une part active à la révolution du 29 novembre. L'aîné, Stanislas, d'un âge déjà avancé, fut arrêté par les ordres du czar, et envoyé en Sibérie, à Orenbourg, où il traîne encore aujourd'hui une existence affreuse. Le second, Vincislas, également emprisonné, puis remis sous la surveillance de la police, mourut quelque temps après. Les deux autres, Léon et Vincent, s'enrôlèrent dans les rangs de l'armée révolutionnaire, et s'y montrèrent dignes de leurs ancêtres. L'un et l'autre naquirent en Podolie, dans le district d'Uszyca, l'un en 1791, l'autre en 1798. Après avoir terminé leurs études dans les écoles publiques de Bar, ils furent envoyés, Léon dans la Kamieniec Podolski, pour s'exercer dans la jurisprudence, et Vincent dans le lycée de Krzeminiec. Versé dans la connaissance des anciennes lois polonaises, véritable dépôt des souvenirs et des gloires nationales, après avoir été chargé pendant seize ans par ses concitoyens des différens emplois, Léon Stempowski fut élu enfin, en 1826, maréchal du district d'Uszyca. Ce poste ne présentait guère que des dangers sous un gouvernement aussi ombrageux que le gouvernement moscovite. Choisi par les vœux unanimes, le maréchal,

pénétré de ses devoirs, devait défendre ses compatriotes contre les empiètemens des autorités moscovites; mais l'autocrate, d'un autre côté, ne voulant voir partout que des fonctionnaires esclaves, faisait souvent payer cher aux maréchaux leur patriotisme et leur indépendance. Quand les contribuables ne payaient pas exactement leurs taxes, la fortune de ces administrateurs en répondait.

Léon Stempowski ne fit jamais ployer sa conscience et son dévouement devant des considérations pareilles : aussi ne gagna-t-il à ces fonctions ni croix, ni médailles, ni récompenses impériales; mais l'estime de son district le dédommagea amplement de ces hochets; et une élection deux fois confirmée lui prouva que s'il n'avait pas attiré sur lui les bonnes grâces de l'autocrate, au moins avait-il bien mérité de ses concitoyens.

Dans toutes les provinces régies par la loi russe, les fortunes privées sont, grâce à elle, à la merci du pouvoir exécutif; les impôts y sont hors de proportion avec les revenus, et leur répartition est presque laissée au libre arbitre des autorités fiscales. Léon Stempowski réclama contre de pareils abus. En 1829 il s'adressa directement à l'empereur pour lui proposer de nouveaux plans de cadastre et d'assiette d'impôt, et lui demander en même temps l'abolition d'une taxe (*drogowe*) qu'on venait d'établir sur l'entretien des routes, quoique les habitans de son district les entretinssent déjà, et depuis long-temps, à leurs frais. Cette pétition resta sans réponse.

Sur ces entrefaites éclata à Varsovie la révolution du 29 novembre. Long-temps elle resta ignorée dans les provinces podoliennes, car l'armée russe formait sur la frontière un cordon qui interceptait les communications. Enfin, un bruit sourd circula dans le district : on parlait de la régénération polonaise, et de l'élection d'un dictateur. A l'instant même, les patriotes de la contrée envoyèrent des émissaires en Pologne. En attendant le résultat de cette mission, ils organisèrent leurs préparatifs, firent dans le plus grand secret des approvisionnemens de toute espèce, armes, chevaux et munitions. Ces préliminaires d'insurrection n'eurent pas lieu sans éveiller la vigilance des espions russes: plu-

sieurs notables du district furent envoyés en Sibérie chargés de chaînes; mais le courage de ceux qui restaient ne s'en ébranla point. Les sociétés secrètes nommèrent chef de l'insurrection, Vincent Tyszkiewicz : les conjurés s'imposèrent eux-mêmes pour parer aux premiers besoins, et jurèrent de donner à leurs serfs la liberté et le droit de propriété. Le maréchal Stempowski fut un de ceux chez lesquels eurent lieu ces séances secrètes.

A cette époque parut en Podolie le major Chruscikowski, se disant autorisé par le gouvernement national. Accueilli avec confiance, il prit de l'ascendant sur les chefs du complot, et fit différer d'un jour à l'autre le moment de l'explosion. Il fallait attendre, disait-il, l'arrivée du général Dwernicki, et il la fixa vers le milieu d'avril.

Le 15 de ce mois, Léon Stempowski reçut l'ordre de se tenir prêt pour se mettre en route, à deux jours de là, avec les insurgés du district. En effet, il rassembla ses serfs, leur donna la liberté, et les conjura au nom de Dieu et de la patrie de défendre la nationalité de la Pologne. Dans la nuit du 17 au 18 avril, il partit avec son frère Vincent, à la tête de cinquante-sept cavaliers équipés à ses frais. Son détachement voulait le nommer son chef; mais il refusa, remit ses pouvoirs au capitaine de hussards Marchocki, et entra lui-même comme simple soldat dans le corps des lanciers. Alors cette petite troupe se dirigea dans le bourg de Wonkowce où le patriote Czerkas devait la rejoindre à la tête de soixante cavaliers. Arrivé au lieu du rendez-vous, Stempowski n'y trouva rien : après quelques heures d'attente, il apprit enfin que Czerkas, tout prêt à partir, avait reçu contre-ordre de Chruscikowski. Ce malentendu mit ce noyau d'insurgés dans la situation la plus critique : ne voulant toutefois pas tromper ses compagnons d'armes, Léon Stempowski les mit au courant de ce qui se passait; leur peignit l'état fâcheux de leurs affaires au milieu des troupes ennemies qui les cernaient, et finit par les autoriser à retourner chacun isolément dans leurs foyers pour y attendre une occasion meilleure. Mais ces braves Polonais s'étaient ralliés pour combattre les Russes, et ils ne voulaient pas se séparer ainsi sans coup-férir : quoique

des forces russes les séparassent du corps expéditionnaire du général Dwernicki, ils demandèrent à grands cris de marcher vers lui pour lui prêter secours.

Léon Stempowski déclara, de son côté, qu'il ne quitterait pas ses camarades, et le major Marchocki prit le commandement de cette poignée d'hommes résolus. Le corps fut partagé en trois détachemens: Stanislas Moniuszko commandait le premier; Albert Bandrowski le second; Moniuszko cadet le troisième; la caisse et les munitions étaient aux soins de Vincent Maier. C'est ainsi que l'on marcha vers le village Szarafka, recrutant en route des volontaires qui s'enrôlaient avec transport sous le drapeau national. Près du bourg de Zinkow, des éclaireurs donnèrent la nouvelle qu'un régiment d'infanterie, une batterie d'artillerie, et un régiment de Cosaques campaient aux environs. En même temps, on fut averti par deux exprès envoyés par les patriotes, de la retraite du général Dwernicki sur le territoire gallicien. Désappointé de ce côté, le détachement se rejeta sur un autre: il forma le projet de se réunir au corps de Jelowicki et de Sobanski qui avaient arboré l'étendard de l'insurrection dans ledistrict d'Hayszyn.

Une fois débarrassée du général Dwernicki, l'armée russe se reporta vers l'intérieur de la Podolie pour y étouffer ces insurrections partielles. Les deux frères Stempowski, cernés de toutes parts, prirent, avec leur détachement, la route de Hayszyn. Ayant appris en route que le district d'Yampol et de Winnica avaient pris les armes, ils marchèrent jour et nuit pour les attendre à Szarogrod sur le chemin des insurgés de Mohilew et de Latyczow, se réunirent à eux. Ils passèrent à Bar, célèbre par la confédération de 1768, et arrivèrent à Szarogrod. Mais là, au lieu de renforts, ils se trouvèrent en face d'un régiment de cavalerie russe qui devait plus tard se renforcer d'une batterie d'artillerie et de plusieurs bataillons d'infanterie.

Séparé d'Ielowicki et de Sobanski par un force majeure, Léon Stempowski exécuta alors de nuit une marche hardie au travers de deux régimens de Cosaques, et parvint à gagner le district d'Uszyca son pays natal; contrée montueuse et boisée, où il avait l'espoir de

se maintenir long-temps. Il espérait même y recruter un bon nombre de cavaliers, quand parut un régiment de lanciers russes, et une affaire s'engagea entre eux et les insurgés. Elle débuta par un feu de tirailleurs polonais si juste et si bien nourri, qu'il eût suffi alors d'une charge vigoureuse pour mettre l'ennemi en déroute. Mais le major Marchocski se défia trop du terrain et laissa échapper l'occasion. Bientôt l'arrivée de l'avant-garde russe ne laissa plus aux Polonais aucune chance de succès; ils furent mis en déroute et se dispersèrent dans diverses directions. Léon Stempowski trouva d'abord un asile dans la ferme d'un de ses amis; mais reconnu et saisi par un détachement russe du corps de Szeremetiew, il fut chargé de chaînes et jeté dans le plus sombre cachot de Kamieniec.

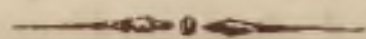
C'était le quatrième Stempowski que les persécutions moscovites atteignaient. Léon ne fut pas plus ménagé que son père et que ses frères. Après cinq journées d'angoisses dans un souterrain humide et infect, on le conduisit devant le tribunal d'inquisition russe, où l'on croyait arracher de lui, par des promesses ou par des menaces, des dénonciations sur tous ses complices d'insurrection. Mais tout fut vain; la faim, les tortures, les horreurs de la captivité restèrent sans effet sur cette âme héroïque. Vainement lui fit-on subir deux interrogatoires, vainement le traîna-t-on aux prisons de Kamienia, dans celle plus horrible encore du couvent des pères Bernardins, à Zytomir; Léon Stempowski fut inébranlable; il refusa de répondre. Alors on le condamna à mort. L'autocrate pourtant commua cette peine en celle de la déportation dans les mines de Nezczyn. Il fit ce voyage avec des forçats pour compagnons de chaîne (1), parcourant à pied des distances immenses; et quand,

(1) Rien de plus barbare que le traitement que font subir les Russes aux prisonniers sans distinction, quelle que soit la cause de leur captivité. Les prisonniers d'état et de guerre ont surtout à redouter ces traitemens barbares, et les Polonais avant tous les autres. Une fois pris, on les charge de chaînes, ou plus souvent encore, on leur met sur le pied un morceau de bois carré (klodka) large, gros et lourd, et on le ferre de clous; le malheureux ne peut marcher qu'en écartant les jambes outre mesure et avec beaucoup de difficulté; c'est ainsi qu'on les envoie d'un endroit à l'autre, leur faisant parcourir à pied plusieurs lieues par jour. Les personnes mêmes dont les crimes manquent de preuves, arrêtées sur de simples préventions, sont traitées de la même manière, et il arrive très souvent qu'après deux ou trois mois, et

épuisé de fatigue, mourant, rongé de fièvre, il ne put aller plus loin, les médecins eurent grand'peine à obtenir pour lui une place sur un chariot.

Léon Stempowski était arrivé au dernier degré de l'affaissement et du désespoir, quand lui apparut un sauveur, un bon génie, un ange. C'était un capucin nommé Tranquillin Romanowski. Autrefois curé à Uszyca, il y avait connu Léon Stempowski, il avait su apprécier ses vertus. Envoyé plus tard à Kiow, il s'y trouvait quand Léon Stempowski y passait moribond et prisonnier des Russes. A peine Romanowski eut-il appris cette circonstance, qu'il quitta le couvent, se rendit vers le prisonnier, trompa ses gardes, l'emmena sous son bras, et le plaçant en guise de cocher sur le siége de sa voiture, l'emmena ainsi jusqu'aux frontières de Gallicie. Miraculeusement sauvé, Léon Stempowski n'a pas quitté depuis le bon prêtre; tous les deux sont aujourd'hui refugiés en France.

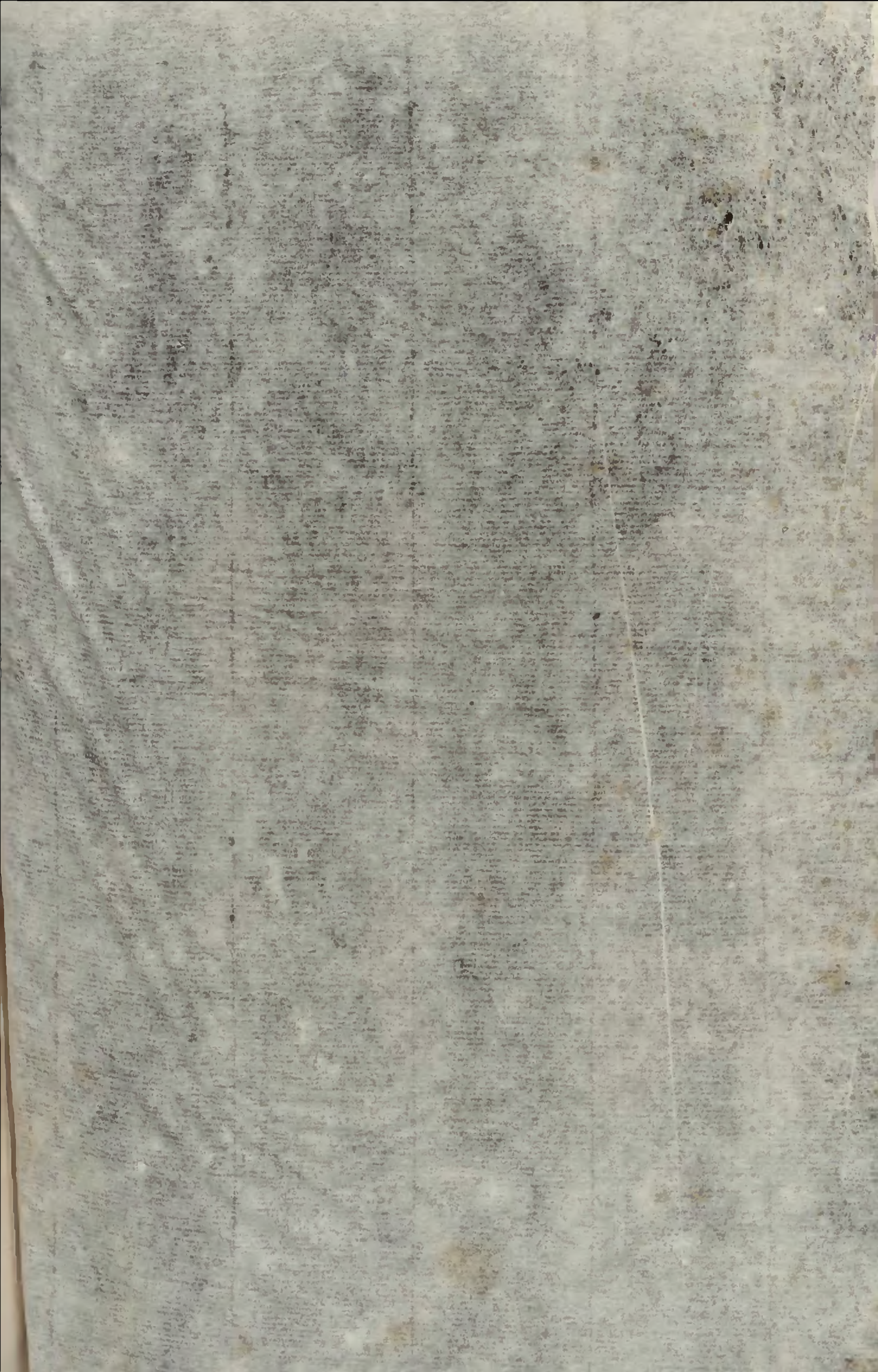
quelquefois plusieurs années de promenades pareilles d'une prison à l'autre, on constate l'innocence de ces martyrs que l'on est alors forcé de relâcher. Quand les condamnés sont une fois en prison, n'importe leur délit, on leur rase la tête, la barbe et les moustaches par moitié, ainsi qu'on peut le voir sur le portrait de Léon Stempowski. Avant même le jugement, on les traîne ainsi défigurés dans les prisons et devant les tribunaux; ils sont conduits d'une ville à l'autre jusqu'à ce qu'on les ait confrontés avec d'autres prisonniers. Les chiens ne mangeraient pas la nourriture qu'on leur jette pour pâture. Comme ils ne changent de linge qu'une fois chaque trois mois, la vermine les dévore et les ronge. Ils couchent côte à côte la nuit, sur de la paille, les pieds entravés dans de longues et lourdes barres de bois. Après la sentence, on les traîne de la même manière en Sibérie, souvent même après leur avoir donné le knout auparavant. Le knout est une espèce de verge faite avec une peau non tannée, de la largeur et de l'épaisseur de deux doigts, remplie de petits crochets de fil de fer; le patient condamné est attaché le dos nu à des traîneaux renversés, ou à une planche arrangée exprès pour ce supplice. Le bourreau prend sa course à dix pas de distance, s'élance sur le patient, et lui applique un coup qui chaque fois ouvre les chairs et en fait jaillir des lambeaux. Il y a des sentences qui portent le nombre des coups de knout à cinq cents. Rarement on survit à cette peine, et le malheureux meurt dans d'affreux tourmens si le bourreau plus humain n'abrège pas ses souffrances en frappant des coups plus forts sur les côtes. De cette manière on a vu quelquefois le cinquième coup donner la mort.





Jan Ledóchowski

JAN LEDOCHOWSKI.



JEAN LEDOCHOWSKI.

LEDOCHOWSKI (Jean) naquit à Varsovie, le 23 juin 1791, de Martin Ledochowski et de Marie-Anne Lenczyuska. La date de sa naissance correspond, comme on le voit, à celle de la célèbre diète dans laquelle son père figura comme un des nonces les plus actifs et les plus dévoués.

Il commença et finit son éducation dans l'académie militaire de Vienne, puis il entra comme étudiant dans le corps du génie. Sorti de cette école avec le grade d'officier autrichien, il le refusa par patriotisme, et quitta Vienne pour retourner en Pologne en 1808.

Arrivé à Varsovie, il fut admis sur-le-champ dans l'état-major du prince Joseph Poniatowski ; blessé à la bataille de Raszyn, dans le courant de mai 1809, il fut promu au grade de capitaine; moins heureux à celle qui se livra près de Jedlinsk, il tomba entre les mains des Autrichiens.

Dans la mémorable campagne de 1812, capitaine des voltigeurs du 14e régiment d'infanterie polonaise, Ledochowski commandait l'avant-garde de la division du général Dombrowski, qui bloquait la forteresse de Bobroysk. Là il trouva l'occasion de signaler son sang-froid et son courage (1), il prit une part active aux batailles de Borysow et d'Oszmiana ; et dans cette dernière il fut fait prisonnier par les Russes.

Quand le congrès de Vienne eut organisé un simulacre de royaume de Pologne, Ledochowski ne voulut pas prendre du service dans l'armée qui s'y formait, quoique le général Dombrowski

(1) Il y fut décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur, et de la Croix Militaire de Pologne, le 22 septembre 1812. Voir les Mémoires d'Oginski.

lui eût fait l'offre flatteuse de le placer auprès de lui en qualité d'aide-de-camp.

En 1819, il épousa Jeanne Wielowieyska, et partagea son temps désormais entre ses occupations domestiques, et les emplois dont l'honora la confiance de ses concitoyens. Ainsi, il fut tour à tour, ou cumulativement, maréchal de la noblesse du district de Jendrzeiow dans le palatinat de Krakovie, conseiller du palatinat, juge de paix du même district et nonce à la diète du royaume.

En 1829, lors du couronnement de Nicolas à Varsovie, Ledochowski se trouvant dans la grande salle d'audience du château royal, avec une foule de sénateurs, de nonces, de généraux, et de notabilités étrangères, interpella vivement le comte Stanislas Potocki, maître des cérémonies de la cour impériale, qui, au mépris des égards dus à la chambre des nonces, voulait les faire devancer par le conseil d'état dans la cérémonie du couronnement. Ledochowski disait avec justice, que la chambre, représentant le pays, devait avoir le pas : et ses reproches à cette occasion furent si énergiques, que l'étiquette d'une cour despotique plia devant la dignité du député polonais, et le conseil d'état ne prit rang qu'à la suite de la chambre des nonces.

La révolution du 29 novembre trouva Ledochowski retiré à la campagne. Dès le 3 décembre 1830 il fut nommé régimentaire et commandant des forces militaires du palatinat de Krakovie. Il y forma le 1er régiment de Krakus et le 9e d'infanterie. Appelé plus tard à Varsovie, et choisi le 20 décembre par la diète pour faire partie de la députation chargée de surveiller la dictature, il remit son commandement au général Henri Dembinski.

Le 15 janvier 1831, la députation se rendit auprès du dictateur pour lui reprocher son inaction ; et comme celui-ci, dans un accès de colère, ne répondait que par l'offre de sa démission, « Chlopicki, lui dit Ledochowski, si, comme chef, vous ne voulez » pas commander l'armée, comme Polonais vous devez entrer sol» dat dans ses rangs. — Et vous aussi, lui cria le dictateur. — Sans » doute, répliqua Ledochowski ; moi aussi ; je ne sais pas reculer » devant mon devoir, » et dès le même jour, il entra dans le 8e d'in-

fanterie, dans le bataillon que commandait le lieutenant-colonel Karski, quoique ce dernier eût jadis été son lieutenant dans sa compagnie de voltigeur du 14e d'infanterie. Simple volontaire, il assista donc aux trois batailles données à Grochow, les 15, 20 et 25 février, et plus tard à celle de Dembe-Wielkie. Le 25 février il eut un cheval blessé sous lui.

Après la bataille d'Ostrolenka, Ledochowski était un de ceux qui croyaient que le gouvernement des Cinq ne répondait pas aux besoins du pays; il présenta à ce sujet, au mois de juin 1831, un projet de réforme qui fit grand bruit à cette époque. Ce projet fut repoussé à la majorité de sept voix. La réforme eut lieu plus tard, à la suite des évènemens de la nuit du 25 août et d'une manière violente, par l'installation de Krukowiecki au pouvoir.

Le 25 janvier 1831, dans la fameuse séance où fut prononcée la déchéance de Nicolas, ce fut encore lui qui détermina ce vote célèbre par une vive sortie : « Qu'est-il besoin de tant de paroles, » s'écria-t-il; la question est vidée : *il n'y a plus de Nicolas*, » et ces mots, *il n'y a plus de Nicolas*, trouvèrent un long écho dans toute la salle : la déchéance fut votée à l'unanimité.

Dans le courant de juillet 1831, nommé commandant de la levée en masse (*pospolité ruszenié*) dans le palatinat de Krakoiec, il s'y rendit sur-le-champ, et assista aux combats de Janowcza et de Chodcza le 8 et le 9 juillet. Dans la première affaire, il conduisit deux bataillons du 6e chasseurs vers une redoute qui se trouvait en avant du pont (1), et dans la seconde, il se montra à la tête de l'avant-garde polonaise.

A la suite de cette bataille, et après la prise de Varsovie, il fut question d'un armistice entre lui et le général Rüdiger; mais, toutes clauses d'ailleurs débattues, Ledochowski refusa sa signature au moment décisif, par ceque cet acte était stipulé au nom de l'autocrate de toutes les Russies et roi de Pologne. Il fallut que le général russe ployât devant la ténacité de Ledochowski, et cette pièce est la seule officielle où le czar se soit vu dépouillé par un de ses généraux du titre de roi de Pologne auquel il attache tant de prix.

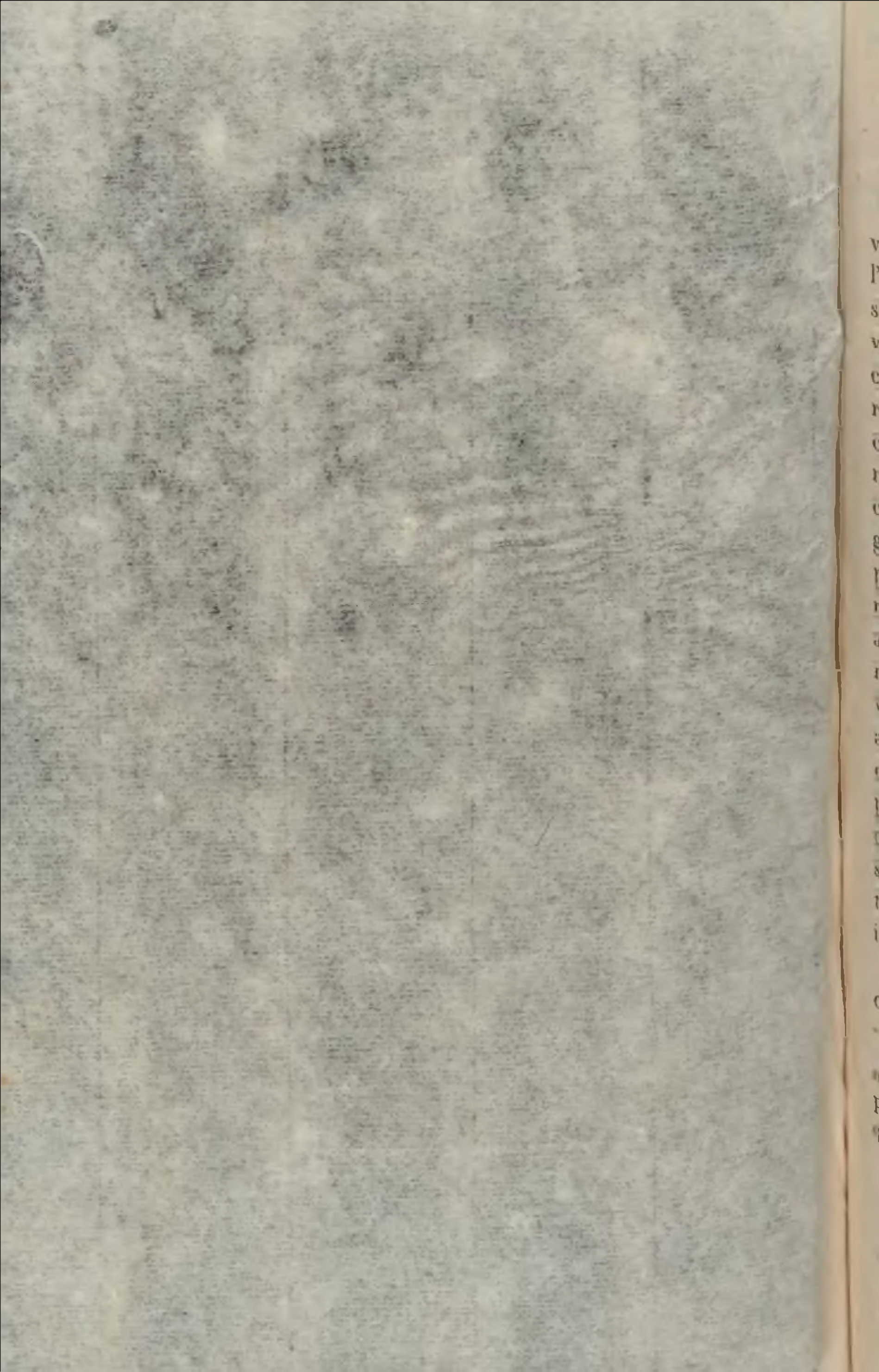
(2) Voyez, à ce sujet, le rapport du général Rozycki.

A la suite des revers des armes polonaises, quand nos armées, jetées au sud et au nord, furent obligées de chercher un asile, les unes en Prusse, les autres en Autriche, Ledochowski passa sur le territoire de la Gallicie, puis se rendit en France, où il se trouve aujourd'hui et fait partie comme membre du comité national polonais.

Patriote dévoué, sa vie entière a été pour son pays, qu'il a servi tour à tour comme nonce et comme guerrier. Sa figure peut passer pour un des types caractéristiques de la physionomie polonaise. D'une taille haute et bien prise, avec des yeux vifs et pénétrans, il a un de ces visages calmes et graves qui saisissent et dominent; sa voix lente et toujours égale ne manque cependant pas d'énergie et d'éclat, surtout quand elle s'anime par la discussion; brave soldat, bon orateur, excellent Polonais, voilà comment on peut résumer ce noble caractère, l'un des plus saillans de notre dernière révolution.



RYBINSKI.



MATHIAS RYBINSKI [1],

DERNIER COMMANDANT EN CHEF DE L'ARMÉE NATIONALE POLONAISE.

RYBINSKI (Mathias) naquit à Slawuta en Wolhynie, le 24 février, l'an 1784. Il fit ses premières études à Miendzyrzec. Son père l'envoya ensuite à l'Académie de Léopol, pour y perfectionner son éducation scientifique. Pendant son séjour dans cette dernière ville, le jeune étudiant se lia d'une grande amitié avec un de ses camarades nommé Wasniewski. La conformité de l'âge et du caractère, les mêmes goûts, la même tendance d'idées augmentaient chaque jour leur sympathie réciproque. Nourris de hautes et généreuses pensées, enthousiastes du bon et du vrai, les deux amis conçurent le projet de visiter ensemble les différentes parties du globe, dans un but scientifique; ils avaient même tout préparé pour leur voyage, quand la mort trop précoce de Wasniewski ruina tout-à-coup ce projet gigantesque. Rybinski, inconsolable après ce triste évènement, et ne trouvant plus personne qui pût remplacer son ami pour l'exécution de ses grands projets de voyage, s'adonna entièrement aux sciences, en faisant de leur application à l'art militaire l'objet exclusif de ses études. La connaissance de plusieurs langues, ainsi que la bienveillance toute particulière de quelques officiers distingués de l'artillerie autrichienne, lui furent d'un puissant secours pour atteindre le but de ses travaux. Mais l'ardeur sans bornes et l'assiduité qu'il y mettait lui occasionèrent alors une grave maladie, la gravelle, dont il fut délivré en s'exposant au danger d'une douloureuse opération.

Peu après, l'année 1806 donnant aux Polonais l'espérance de reconquérir leur indépendance nationale, Rybinski quitta Léopol,

(1) Mes documens sur le général Rybinski ne s'étant pas trouvés complets ni suffisans, j'ai dû m'en rapporter, pour tous les détails de sa vie, à mon compatriote le colonel Chatowski, compagnon d'armes du général, et plus capable que tout autre d'accomplir cette tâche. J. STRASZEWICZ.

et entra dans les rangs de l'armée française, où il fut bientôt placé dans l'état-major du général Suchet, plus tard devenu maréchal de France. Les qualités supérieures de Rybinski, sa loyauté, ses connaissances militaires, la justesse et la précision, avec lesquelles il s'acquitta de la mission qu'on lui avait confiée, de fournir des renseignemens sur la force et la position de l'ennemi, lui gagnèrent promptement l'affection et l'estime de son général. Suchet, lors de son expédition en Espagne, ne cessa à plusieurs reprises, et par la perspective d'une brillante carrière militaire, d'engager Rybinski à l'y accompagner. Il lui écrivit même une lettre de Murviedo (ancienne Sagonte), preuve éclatante de la grande considération qu'il avait pour le jeune officier polonais. Mais Rybinski croyant pouvoir être utile à la sainte cause de sa patrie, préféra rester en Pologne. Le prince Poniatowski le fit entrer dans le 6e régiment d'infanterie du duché de Varsovie.

Dans l'année 1809, quand l'ardeur patriotique de l'armée polonaise repoussa par des prodiges de valeur les forces imposantes de l'Autriche, Rybinski se distingua, le 25 avril, à Radzymin. A la tête de sa compagnie il attaqua cette ville défendue par deux bataillons autrichiens, et après les avoir dispersés complètement et fait beaucoup de prisonniers, il s'en empara, blessé toutefois au visage par un hussard ennemi. Le 3 mai de la même année, pendant la prise de la tête du pont de Gora Kalwarja; le 16 mai, pendant la prise à la baïonnette de la tète du pont de Sandomierz; enfin le 26 mai, en repoussant une attaque obstinée des Autrichiens contre la même ville, Rybinski se signala encore par sa bravoure, sa fermeté, et ses talens militaires. Sachant les apprécier, le prince Poniatowski le décora de la grand'croix du mérite militaire.

En 1812, l'armée polonaise, fidèle à son devoir ainsi qu'à sa destinée, commençait pour la troisième fois dans notre siècle à combattre pour l'indépendance de sa patrie, et marchait avec les phalanges françaises vers Moscou, sous le commandement du prince Poniatowski. Pour réparer le temps perdu à Grodno par la faute du roi de Westphalie, à laquelle le corps entier du général moscovite Bagration dut son salut, on fut obligé de faire jusqu'à dix milles de Pologne par jour (près de vingt lieues de France). Le

Prince Poniatowski, désolé de voir les rangs polonais s'éclaircir de plus en plus par des marches forcées, donna à l'armée l'ordre de défiler devant lui par compagnies. Une d'elles, celle de Rybinski, se trouva presque au complet. Le prince reconnut qu'elle devait son bel état aux soins, au zèle infatigable, et à la présence assidue de son commandant, qui marchait toujours à pied auprès de ses soldats. Il nomma Rybinski chef de bataillon du 15ᵉ régiment d'infanterie. Bientôt les armées s'approchèrent de Smolensk, où le 17 août fut livrée une bataille meurtrière. C'est à cette bataille que Napoléon donna à Rybinski la croix de la légion-d'honneur, et se fit présenter par lui les officiers et les soldats qui l'avaient méritée. Avant la bataille de Mozaïsk, le 5 septembre, Rybinski reçut l'ordre d'attaquer avec quatorze compagnies de voltigeurs, et de chasser de sa position la division russe du général Konowniczyn, ce qu'il exécuta; et le jour suivant, quand Napoléon reconnut la position de l'ennemi, du mamelon qu'il avait emporté d'assaut: « Voilà, l'Oudinot polonais » s'écrièrent les soldats français en voyant passer près d'eux Rybinski revenant de cette attaque. Le jour de la bataille, c'est-à-dire le 7 septembre, Rybinski ayant reçu l'ordre d'attaquer avec son bataillon et de s'emparer d'un mamelon situé à l'aile gauche de l'ennemi, et garni de douze pièces de canon, il l'attaqua, l'emporta, et s'empara des pièces. Mais comme la division qui devait lui porter secours tardait à venir, Rybinski, se voyant entouré de plusieurs bataillons ennemis, l'aigle polonais à la main et ne consultant que son courage, se fit jour à travers les baïonnettes russes, ne perdit que cent hommes, et amena avec lui, du régiment seul des grenadiers russes Petro-Pawlowski, quatre-vingts prisonniers. Il sollicita sur-le-champ du prince Poniatowski la permission d'attaquer de nouveau le mamelon, promettant de s'en emparer; mais le prince ordonna que son bataillon reprît sa première position. Le général Bouturlin, dans son ouvrage sur la campagne de 1812 (1), mentionnant cette évènement, dit que: « Les Polonais attaquèrent avec tant d'impétuosité, que rien » ne pouvait leur résister. » Le 18 octobre, quand l'armée française

(1) L'ouvrage de Bouturlin, traduit en russe, publié à Saint-Pétersbourg.

commença sa retraite de Winkow, Rybinski, avec deux bataillons destinés à appuyer la cavalerie du roi de Naples, ne cessa de repousser avantageusement la cavalerie et l'infanterie ennemie, jusqu'à Woronow. A Czerykow, où le corps de cinq mille Polonais résista dans une bataille meurtrière au corps de Baggawut de trente mille Russes, Rybinski se couvrit d'une nouvelle gloire. Le 27 octobre, il fut envoyé dans la direction de Kaluga sous le commandement du général Lefèvre-Desnouette avec le 12ᵉ régiment de lanciers, et les 4ᵉ et 5ᵉ régimens de chasseurs à cheval, qui avaient à peine six cents hommes disponibles. Près de Medwina, ce petit corps rencontra les armées de Platow et de Jetoweyski, fortes de dix-huit mille cosaques; après des charges réitérées, et une bataille de quelques heures, où la cavalerie polonaise fit des prodiges de valeur, on ordonna la retraite. Rybinski ayant placé sa cavalerie entre deux colonnes d'infanterie, l'opéra en bon ordre et sans perte, malgré le feu d'artillerie et les charges acharnées de l'ennemi, et arriva ainsi avec le général Lefèvre à Hzack, où se trouvait leur corps principal. Pendant cette affaire le général Lefèvre voyant que les cosaques tentaient une attaque générale, dit à Rybinski : « Colonel, formez un carré. — Général, c'est trop d'honneur pour cette canaille, » répondit Rybinski. Lors de la bataille de Wiazma, le 3 novembre, formant l'arrière-garde de l'armée, il soutint avec une fermeté admirable le feu terrible d'une batterie russe, artillerie à cheval, repoussa vigoureusement plusieurs charges de cavalerie ennemie contre ses carrés, et ne se retira enfin par la ville qu'à la nuit tombante, avec le plus grand ordre. Sur la Berezyna, le 27 novembre, malgré une grave blessure reçue à la hanche, il fut présent avec son régiment à tous les combats. Ce n'est qu'à Varsovie qu'on retira la balle qui l'avait frappé.

Après la campagne de 1812, Rybinski se rendit à Kracovie. Là, il forma un régiment, avec lequel il suivit par la Bohême l'armée polonaise en Saxe. En 1813, quand le terme de l'armistice eut expiré, et à la reprise des hostilités, Rybinski sut se maintenir, le 9 septembre, dans le village d'Ebersdorf près de Lobau.

contre les attaques acharnées de six mille Russes commandés par le général Saint-Priest; il leur tua mille hommes, fit quelques centaines de prisonniers, et vit toutes leurs tentatives échouer contre la bravoure de son intrépide bataillon. Et ce ne fut que lorsque le corps entier de Langeron s'avança contre lui entre les villages de Bayerberg et de Jackelsdorf, que le prince Poniatowski donna l'ordre de la retraite. Le lendemain ce bataillon fut salué par le prince devant toute l'armée comme s'étant particulièrement distingué. Près de Langwollensdorf, le 15 septembre, Rybinski arrêta les forces supérieures des Russes et des Prussiens réunies, et fut de nouveau légèrement blessé. Le prince Poniatowski, qui campait alors près de Stolpe, ayant reçu le rapport qu'on entendait une vive fusillade : « Nous pouvons être tranquilles, répondit-il, Rybinski est là. » Près d'Eschenfeld, dans les environs d'Altenbourg, un des généraux commandans reçut, le 9 octobre, du prince Poniatowski, un ordre conçu en ces termes : « Coûte que coûte, il faut » enlever le village Eschenfeld. Le lieutenant-colonel Rybinski » commandera l'expédition. » Bientôt le village fut pris, la division du général Konowniczyn détruite, et quelques centaines de Russes faits prisonniers.

A la bataille mémorable de Leipsick, où pour la première fois la victoire trahit les aigles françaises, le corps polonais qui couvrait la retraite ayant été, par la trop prompte destruction du pont sur l'Elster, séparé du reste de l'armée, Rybinski partagea son sort, et fut fait prisonnier de guerre. Il fut présenté à l'empereur Alexandre, à l'occasion que voici. Une division polonaise avait eu l'ordre de défendre le faubourg de Borna; le pont sur l'Elster avait déjà sauté, les Russes et les Prussiens occupaient déjà Leipsick, que les débris des 1er, 8e, 15e et 16e régimens d'infanterie polonaise, qui ne montaient plus qu'à cinq cents hommes, repoussaient toujours les attaques réitérées des Autrichiens. Un régiment de lanciers prussiens, qui fit une sortie contre eux du côté de la ville, fut repoussé avec une perte énorme. Et cette poignée de braves entourés de milliers d'ennemis ne cessait de combattre à outrance. « Respect à votre courage, s'écria alors un

»général russe, mais le combat n'est plus soutenable ; rendez-»vous, le sort s'est déjà décidé pour nous » La colonne polonaise mit alors arme au bras, et le colonel Bolesta, qui la commandait, dit au général ennemi, qui s'en approcha, en lui montrant un certain nombre de prisonniers appartenant à d'autres divisions, que les alliés maltraitaient à quelque distance : « Mais, général, » avec quelle barbarie traitez-vous donc des prisonniers de guerre? » vous sévissez contre eux, après les avoir dépouillés de leurs » insignes! Eh bien! cette maison que vous voyez là, nous sommes » décidés à en faire notre tombeau, et à vous vendre chèrement » notre vie, avant de subir un sort aussi humiliant. — Que dois-je » donc faire? répliqua le général. — J'arrêterai l'effusion de » sang, répondit Bolesta, si les officiers conservent leurs épées, » et si tous les soldats sont traités en hommes d'honneur. — » Je ne puis à cet égard rien promettre, » reprit le général. « Il » faut solliciter cette grâce de l'empereur. » Un aide-de-camp d'Alexandre étant survenu à ce moment, Rybinski fut envoyé avec lui auprès de l'empereur. Ayant traversé la ville toute encombrée de troupes ennemies, il trouva sur la place de l'Hôtel-de-Ville, Alexandre, entouré de sa nombreuse suite, objet de la curiosité d'un public brillant, et surtout de l'attention empressée d'une multitude de femmes établies aux croisées dans des parures élégantes et riches. Présenté à l'empereur, Rybinski lui parla en ces termes : « Sire, cinq cents Polonais cernés par les corps des alliés de Votre » Majesté, ne veulent pas entrer en pourparler avec eux, parce qu'ils » n'ont aucune confiance dans la magnanimité des alliés envers eux; » ils m'ont envoyé auprès de Votre Majesté, comme à celui à qui appartient la gloire de cette mémorable journée. Si Votre Majesté » daigne accorder aux officiers leur épée, et aux soldats leur équipement, nous déposerons les armes; sinon, quoique entourés » d'ennemis, quoique trahis par le sort, nous préférons la mort » au déshonneur d'être dépouillés. » L'empereur Alexandre l'écouta avec calme, et dit, après quelques momens de réflexion : « Accordé. » Le général du jour Muszkin-Puszkin délivra de suite l'ordre conforme à cette décision. Mais bientôt, en vertu des conventions

entre les alliés, les prisonniers de guerre polonais passèrent à l'Autriche. Rybinski fut conduit en Hongrie.

Quand, en vertu du traité de Vienne, fut créé le royaume de Pologne, Rybinski retourna dans sa patrie, le grand-duc Constantin, devenu alors général en chef de l'armée polonaise, le plaça au premier régiment d'infanterie de ligne. Il serait aujourd'hui superflu de rapporter toutes les persécutions que le gouvernement russe, et surtout le grand-duc Constantin, exercèrent en Pologne pendant leur domination de quinze années. Animé des sentimens les plus généreux, plein de l'amour de la patrie le plus exalté, à cause même de cette noble exaltation, Rybinski fut obligé de rétrécir le cercle de ses relations; franc et sociable, il dut cependant être peu communicatif. Livré avec le dévouement le plus ardent aux études sérieuses, aux travaux, qui pouvaient avoir le plus d'utilité au jour où il serait appelé à servir la sainte cause de la patrie, il évita les salons, arènes de petites intrigues, ne prit même part à aucune société, soit publique soit secrète, et se condamna ainsi à être peu connu, même de ceux avec lesquels il sympathisait le plus vivement. Cependant le gouvernement russe n'ignora pas le patriotisme ardent de Rybinski, dont au reste toute la vie passée appelait le soupçon moscovite; il ne cessa de le surveiller avec la plus grande rigueur; mais, malgré tous ses efforts, il ne put découvrir dans sa conduite autre chose que les travaux de science, auxquels Rybinshi consacrait tout le temps qui lui restait libre de ses devoirs militaires, et qu'il ne passait pas au sein de sa famille. Ce n'est guère qu'avec des amis à toute épreuve, qu'avec ses anciens compagnons d'armes, qu'il aimait à s'entretenir de la gloire d'autrefois, et de la gloire à venir de sa patrie, et qu'il manifestait ses vœux et ses sentimens à cet égard.

Le jour mémorable de l'insurrection nationale, le 29 novembre 1830, fut aussi le jour d'une vraie délivrance pour le cœur patriotique de Rybinski, abreuvé de tant d'amertume par les malheurs de la Pologne. Aussitôt qu'il eut appris la nouvelle de la révolution, Rybinski quitta Mszczonow et se rendit sur-le-champ à Varsovie avec le premier régiment d'infanterie de ligne qu'il com-

mandait, pour grossir les rangs des défenseurs de l'indépendance nationale.

Les trois mois suivans, du temps le plus précieux, se passèrent en pure perte par l'inaction du dictateur Chlopicki, avant que les 19, 20 et 25 février 1831, rendissent aux champs de Grochow un témoignage solennel de la hauteur que peut atteindre le patriotisme d'un peuple de braves. Le 20 février, le régiment de Rybinski remplaçant le quatrième régiment de ligne, dans le célèbre bois des Aulnes, théâtre des luttes les plus sanglantes, repoussa les attaques multipliées de plusieurs bataillons moscovites. Le 25 février, la division du général Krukowiecki combattit avec gloire à Bialolenka contre le corps du prince Szachowski. Dans cette affaire, l'attaque furieuse de Rybinski contre l'aile gauche de l'ennemi empêcha décisivement sa jonction à Grochow avec le maréchal Diebitch. Son régiment prit en outre deux canons et sept caissons de munitions. Le prince Radziwill lui ordonna ensuite de quitter Bialolenka et lui confia à Grochow le commandement d'une division du général Zymirzki, qui venait d'être tué sur le champ de bataille. Après la bataille de Grochow, l'armée polonaise se retira à Varsovie. Skrzynecki, devenu général en chef, s'occupa activement de son personnel, et fit tous ses efforts pour la mettre sur le pied de guerre.

Rybinski reçut alors le commandement de la division de Krukowiecki, et prit position près de Gora-Kalwarja pour défendre à l'ennemi le passage de la Vistule, depuis Karczew jusqu'à l'embouchure de Pilica. Mais bientôt le général en chef ayant reçu de nouveaux renseignemens sur les plans de l'ennemi, fit venir Ribinski à Varsovie, et dans la nuit du 30 mars l'envoya contre les gardes russes à Modlin. A peine y fut-il arrivé, qu'il reçut l'ordre de rétrograder et de passer la Vistule près de Praga pour l'exécution du plan de bataille à Wawer. Pendant la nuit du 31, Rybinski passa le pont couvert de paille avec sa division composée de quinze bataillons d'infanterie et de dix canons, à laquelle se joignirent à Praga deux régimens de cavalerie; et il se dirigea sur Zombki par de grands marais. De là il prit la direction à droite dans les forêts sur les derrières de l'ennemi. Les soldats de sa division étaient fatigués d'une

marche précipitée de dix milles de Pologne; le jour commençait déjà à poindre, le brouillard seul paraissait devoir assurer la réussite de la manœuvre; pour accélérer sa marche, Rybinski, qui possédait au plus haut degré l'affection et la confiance des soldats, leur adressa alors quelques paroles, les encourageant à supporter toutes les fatigues et les privations, les conjurant au nom de la patrie à persister dans leur ardeur, et leur promettant une victoire certaine. Sa promesse ne fut pas trompeuse. Les divisions qui suivaient celles de Rybinski, en passant le pont de Praga, avaient reçu l'ordre de se mettre en marche au point du jour par la chaussée, et en attaquant l'ennemi sur le front, d'attirer ainsi sur elles toute son attention. Rybinski accéléra tellement sa marche, que les divisions de front commençaient à peine à tirailler, et à échanger quelques coups de canon avec l'armée russe, que les réserves de celle-ci étaient déjà attaquées, leurs positions enlevées, et que les débris de leurs régimens cherchaient à échapper par la fuite. On fit prisonniers quatre mille soldats et jusqu'à deux cents officiers; on s'empara de sept canons et de trois étendards. Rybinski envoya ses trophées au général en chef qui s'approchait alors avec les divisions qui devaient attaquer le front de l'ennemi. Cette affaire fut décidée par une attaque à la baïonnette, où plus de huit cents Russes trouvèrent la mort; des monceaux de cadavres couvrirent toute la scène de cette lutte sanglante. La division de Rybinski n'eut que dix-sept hommes tués, et deux cent trente-cinq blessés. Dans cette rencontre, un de ses bataillons, celui du premier régiment d'infanterie sous les ordres du major Kiekiernicki, se préparant à attaquer un bataillon russe posté dans la forêt, aperçut de loin deux autres bataillons qui marchaient contre lui; il fit un moment de halte, comme pour reconnaître sa position, après quoi il fondit avec tant de courage sur le premier de ces bataillons, qu'il le détruisit en un moment, puis battit et dispersa les deux autres. Après l'affaire de Wawer, le général en chef ayant poussé en avant la division à la vue de Dembe-Wielkie, ordonna à Rybinski de s'arrêter à Brzozki, et de former la réserve à Dembe-Wielkie; il y livra le même jour une seconde bataille.

Le lendemain 1er avril, la division du général Rybinski marcha

en avant accompagnée de la cavalerie du général Lubienski. Les beaux faits d'armes de cette dernière resteront long-temps sans rivaux dans l'histoire des guerres, Depuis Dembe-Wielkie jusqu'à Kaluszyn, s'étendent quatre milles de chaussée au milieu d'un terrain libre, qui à quelque dizaine de pas de chaque côté est limité par de grandes forêts. Ce terrain était alors si mou à cause des pluies et de la fonte de neiges, que, non seulement les chevaux, mais à peine les hommes pouvaient y marcher. L'infanterie russe s'avançait sur la route. Le général Lubienski, avec le quatrième régiment de lanciers, malgré les immenses inconvéniens de la position, attaqua constamment les Russes, rompit leurs colonnes, et les dispersa chaque fois qu'elles voulaient tenir front. La division de Rybinski le suivait presque à la course, ne permettant aux tirailleurs ennemis ni de se tenir dans les forêts, ni de se rallier aux colonnes dispersées. Elle fit quelques milliers de prisonniers. La cavalerie s'empara de trois drapeaux. Là se distingua le lieutenant-colonel Ladislas-Zamoyski. L'armée s'arrêta près de la petite rivière de Kostrzyn. Après quelques semaines d'inaction, dans l'intervalle desquelles le colonel Ramorino, commandant une brigade de la division de Rybinski, se distingua à l'affaire d'Iganie; après plusieurs marches et contre-marches, dans différentes directions, on forma le projet de tomber à l'improviste sur les gardes russes. Ce projet décida le commandant en chef de marcher vers Siérock. La division de Rybinski formant l'avant-garde, poursuivit opiniâtrément les gardes, et leur causa des pertes considérables, dans les combats acharnés de Przytycz, Dlugosiodlo, Rudki, Jakacie, et Tykocin. La route qui conduit par Tykocin en Lithuanie est une chaussée très étroite traversant des marais et des prairies à terrain ferme, ayant plusieurs ponts, entrecoupée qu'elle est en divers endroits par les bras de la Narew. Les bataillons de la garde russe et son artillerie étaient si avantageusement postés sur les prairies, qu'en plusieurs lieux ils enfilaient la route et rendaient par là le passage presque impossible. La division de Rybinski surmonta toutes les difficultés; elle chassa les gardes et poussa ses avant-postes jusque sur les terres de nos frères de Lithuanie. Là se distingua le ca-

lonel Langerman, à la tête de sa brigade, comme aussi le commandant du premier régiment de chasseurs à pied, colonel Breanski. Cependant le général en chef ayant appris que le maréchal Diebitch avait passé le Bug, et qu'il ne tarderait pas, selon toutes les apparences, à surprendre Ostrolenka par un chemin raccourci, ordonna à l'armée polonaise de se retirer à marches forcées de Tykocin, pour faire tête aux principales forces de l'ennemi.

Le 26 mai fut livrée entre les deux armées une bataille des plus meurtrières, à Ostrolenka. Les deux divisions d'infanterie des généraux Malachowski et Ribinsky, avec la division de cavalerie de réserve furent postées à la rive droite de la Narew. Le général Lubienski avec sa cavalerie et la division d'infanterie du général Kaminski, reçut l'ordre de défendre la rive gauche de la rivière près du village Lawy; mais ne pouvant tenir tête contre toute l'armée de Diebitch; il opéra bientôt sa retraite sur la rive droite. C'est alors que commença un carnage des plus affreux. Les Russes, appuyés par une artillerie très nombreuse, placée sur la rive gauche position inattaquable voulurent à toute force déboucher par le pont, et déployer leurs colonnes sur la rive opposée. Le général Skrzynecki s'efforça par tous les moyens, de leur disputer le passage. Ce fut là l'objet du combat le plus acharné. Il dura depuis 11 heures du matin jusqu'à dix heures du soir; le champ de bataille n'avait guère que quelques milliers de pas d'étendue. La nuit seule fit cesser la lutte. La perte des deux côtés fut énorme. On se tua mutuellement plusieurs généraux et beaucoup d'officiers de tout grade. Tous les colonels et officiers supérieurs de la division de Rybinski furent, les uns grièvement blessés, et les autres succombèrent sur le champ de bataille. Le général Rybinski lui-même reçut à la jambe une blessure légère, la balle de fusil qui le frappa ayant perdu de sa force en déchirant d'abord les courroies de la selle de son cheval. La division de Rybinski, restée seule avec la cavalerie sur le champ de bataille, reçut à minuit l'ordre de se retirer au-delà de la petite rivière d'Omulew, et puis de se diriger vers Puttusk. La brigade de cavalerie du colonel Turno, partie à 3 heures du matin, marcha sur ses arrières. Bientôt le général Rybinski reçut

l'ordre de former avec sa division renforcée de quinze cents chevaux, l'arrière-garde de l'armée, et il opéra ainsi en bon ordre sa retraite jusqu'à Zegrze, d'où, après avoir brûlé le pont sur la Narew, il se porta sur Praga. Là toute l'armée réunie et complétée par des dépôts des nouvelles levées, se réorganisa promptement.

Le 14 juin le général Rybinski partit par la route de Siennica pour Kuflew. On lui ordonna de marcher, appuyé par une division de cavalerie, par Siedlec et Miedzyrzecz, à Brzésc-Litewski. Quand il eut refoulé la cavalerie du prince de Wurtemberg vers Nur, pris plusieurs grands magasins de vivres, occupé Siedlec et Zbuezyn, il reçut dans la nuit du 19 juin un contre-ordre avec l'injonction de se retirer en toute hâte par Potycza sur Varsovie, pour empêcher que le général russe Toll ne passât la Narew près de Sierock, ne lui coupât la route de Praga, et ne tentât enfin une attaque contre cette ville. D'après cet ordre, Rybinski quitta de suite Zbuczyn. En suivant la route de Lukow, il entendit le même jour une forte canonnade du côté de la rivière de Wieprz; il hâta donc sa marche pour prendre part au combat, et arriva dans la nuit à l'endroit où le général Jankowski s'était rencontré avec le corps de Rüdiger. Mais y ayant reçu de nouveaux ordres de presser sa marche par Potycza sur Varsovie, il ne put prendre sur lui la responsabilité d'une poursuite contre Rüdiger, qui avait même déjà gagné une marche; cependant il laissa à cet effet à Jankowski sa cavalerie, et se mit en marche vers Varsovie, avec le reste de son armée, pour exécuter des ordres si précis. Après s'être arrêté deux jours à Praga, il se rendit près de Kaluszyn, où il fit par détachemens une guerre de partisans. Le 1er juillet il s'avança vers Siedlec, avec l'ordre d'agir en avant, après sa jonction avec le général Ramorino, qui, le 5 de ce mois, devait arriver à Lukow. Cependant, comme le général Ramorino n'avait pas encore reçu ordre, le 6 juillet, de passer la Vistule à Potycza, tandis que le général russe Muraview s'était porté avec des forces considérables sur le Bug, et que le corps du général Golowin se retirait de Siedlec vers Brzésc; le général Rybinski reprit son ancienne position. Le 14 juillet sa division livra à Minsk une bataille au corps du général Golowin, le défit entiè-

rement, tua mille hommes, fit quinze cents prisonniers. et s'empara d'une pièce de canon. Avant cette bataille Rybinski avait reçu une lettre du général en chef Skrzynecki, en date du 8 juillet, dans laquelle celui-ci: « En faisant un appel à leur amitié contractée dès » l'enfance même, et à son patriotisme connu pour être sans bornes, » l'engageait à lui dire franchement si dans une prochaine expé- » dition il consentirait à être placé sous le commandement d'un » général moins ancien que lui. »

Rybinski répondit de suite au général en chef: « Qu'un pareil » procédé de sa part l'étonnait beaucoup; mais que si ce projet » devait servir à l'arrangement et à l'exécution de quelques plans » importans, il n'était point de sacrifice que lui Rybinski ne fît pour » le bien de sa patrie. » Le résultat de ces plans fut la bataille de Minsk, que livra la division de Rybinski, sous le commandement du général Chrzanowski. Mais quand, après le départ de celui-ci, appelé à Varsovie par le général en chef, le général Ramorino, qui venait à peine de se joindre à ce corps, eut été désigné par l'ordre du jour pour le remplacer dans le commandement, Rybinski, voyant qu'il se trouvait en butte aux machinations du généralissime, écrivit au gouvernement national pour être éclairé « sur » les motifs et les projets que pouvait avoir le général Skrzynecki, » en l'éloignant du commandement, et en lui préférant des géné- » raux moins anciens que lui. » Aucune réponse ne lui fut accordée, tandis que Skrzynecki ne cessait de solliciter vivement le gouvernement de nommer Ramorino au grade de général de division. Les gazettes d'alors formèrent à cet égard diverses conjectures. Le *Courrier polonais* disait « que le général Rybinski, se dé- » sistant par patriotisme du commandement, passait sous les ordres » d'un général moins ancien que lui; » mais il n'inséra pas la réponse qui lui fut faite à cette occasion.

Le 16, Rybinski fut posté à Kuflew. Le général en chef y arriva aussi, et croyant qu'il rencontrerait le corps de Rüdiger, il s'avança jusqu'à Siedlec. Cependant, ayant appris que ce corps se trouvait alors au-delà du Wieprz, il ordonna à toute l'armée de se retirer à Praga.

Dans les premiers jours du mois d'août, Rybinski se trouva sur les bords de la Bzura, près de Sochaczew, sur la rive gauche de la Vistule. Ce ne fut que le 3 août que l'armée polonaise y arriva, tandis que les Russes avaient déjà, le 19 juillet, exécuté complètement le passage de la Vistule, occupé le pays, et enlevé ainsi les dernières ressources, même celles des vivres, abandonnés que nous étions par toute l'Europe. Depuis la bataille d'Ostrolenka, toute l'attention du général en chef paraissait portée sur des corps secondaires, qui manœuvraient pour forcer le pays à l'inaction; l'armée polonaise ne fit donc que des marches et des contre-marches sur la route de Brzesc, et on ne pensa pas du tout à l'armée principale de l'ennemi. Ayant passé la Vistule, dans les premiers jours du mois d'août, pour s'interposer entre la capitale et les Russes, on ne fit plus aucun mouvement décisif, quoique d'après les principes de l'art militaire on ne doive jamais se ranger ou se renfermer sur le point contre lequel toutes les opérations ennemies sont dirigées, quand on a le pays libre pour manœuvrer et pour livrer des batailles. Dans le conseil de guerre tenu à Czerwonka, près de Sohaczew, Rybinski déclara qu'il fallait absolument en venir avec les Moscovites à une action décisive avant la jonction de Rüdiger avec leur armée principale. Mais le général en chef Skrzynecki s'opposa à son opinion, disant « qu'il ferait de Varsovie des » excursions à gauche et à droite, et qu'il détruirait ainsi l'ennemi. »

Le 16 août l'armée polonaise, après quelques escarmouches livrées pendant sa retraite, à Szymanow et à Paprotnia, à l'avant-garde de l'armée de Paszkiewicz, entra dans les retranchemens de la capitale. De là, elle fit souvent des sorties pour conquérir ses moyens de subsistance, tant on avait négligé, même après le passage des Russes, de fournir Varsovie de vivres et de fourrages. Après avoir essayé plusieurs modes de défense, on découvrit le point de l'attaque principale des Russes, et on disposa l'armée à cet effet.

Le 6 et le 7 septembre eut lieu le combat décisif pour les parties belligérantes. L'ennemi avait assemblé toutes ses forces; sachant bien quelles suites horribles aurait sa défaite, il n'avait rien né-

gligé pour faire réussir son entreprise, tandis que, de notre côté, on avait donné presqu'à la moitié de l'armée une destination qui n'avait aucun rapport avec l'ensemble des mesures à prendre, et négligé comme exprès ce qui était le plus essentiel, c'est-à-dire la défense de la ville. Le 8 septembre l'armée polonaise évacua Varsovie, et se dirigea sur la forteresse de Modlin. Comme, après chaque désastre, les armées tâchent ordinairement de se concentrer pour leur réorganisation près des forteresses, le rusé Moscovite sut tirer parti des circonstances, et de la position de Modlin dans le palatinat de Plock; et comptant en outre sur la crédulité plus facile à séduire par le malheur, il annonça avec emphase dans ses bulletins: « Que l'armée polonaise s'étant soumise, se rendait, conformément à la teneur d'un ukase précédent, dans les environs de » Plock, pour solliciter et attendre la grâce de l'empereur. »

Le 9 septembre notre armée se trouva à Modlin. Le général Malachowski se décida à déposer le commandement en chef. Le gouvernement national, pour le choix d'un nouveau généralissime, voulant connaître l'opinion de l'armée, fit assembler les généraux et commandans de corps. Le choix tomba sur le général Rybinski. Rybinski hésita long-temps; il offrit, en présence du président Niemoïowski, le commandement suprême au général Bem; mais celui-ci ne voulut point l'accepter; enfin quand l'ancien généralissime Malachowski assura qu'il avait donné au général Ramorino l'ordre positif d'opérer sa jonction avec la grande armée par la route de Karnienczyk, il l'accepta. Muni du commandement en chef, il nomma des inspecteurs-généraux d'infanterie et de cavalerie, et ordonna de lui faire un rapport détaillé sur l'état de l'armée, sur les armemens, les munitions, les vivres, ainsi que sur l'esprit qui l'animait. Les rapports lui apprirent que l'on manquait de tout. L'armée, après l'incorporation de tous les dépôts des régimens de l'ancienne et de la nouvelle formation, montait à plus de vingt mille hommes, plus la garnison de Modlin. Dix-sept cents cavaliers étaient sans chevaux, l'infanterie manquait de cartouches, l'artillerie n'avait que des caissons incomplets. Dans la forteresse il n'y avait pas de magasins de vivres, et on ne possédait en muni-

tions que cinquante coups par canon. Il s'y trouvait près de mille officiers au-delà du service, tant des anciens réformés, que de ceux faisant partie de compagnies correctionnelles, ou de ceux qui étaient restés inactifs depuis Kosciuszko, et créés nouvellement par les régimentaires et les formateurs de régimens, qui, sans avoir de soldats, formèrent souvent un corps entier d'officiers.

Le 11 septembre, le général russe Berg arriva à Nowydwor avec la proposition d'armistice pour trente-six heures. Le général en chef l'accepta, voulant par là gagner du temps pour la réorganisation de l'armée, et pour que le général Ramorino pût faire avec elle sa jonction. Il déclara en même temps au président du gouvernement et au maréchal de la diète, que, ce terme écoulé, et la jonction de Ramorino opérée, il serait en état de continuer la guerre, en passant dans le palatinat de Kracovie, où les nombreuses fabriques et la position du pays offraient encore des ressources importantes.

Le 13 septembre une colonne de l'armée russe parut à Nowydwor; l'autre, celle du général Doktorow, à Nasielsk. Le général en chef ayant appris ce mouvement, envoya le corps du général Uminski, avec la division Milberg, vers Sierock, une autre division sous le général Andrychiewicz sur la Wkra, près de Borkowo, et la cavalerie vers Popielzyn. Ces dispositions forcèrent seules le corps d'ennemis de se retirer tout de suite par Pultusk vers Ostrolenka, en laissant seulement à Makow un régiment d'infanterie, avec quelques escadrons de cavalerie.

Le 16 septembre un officier arrivé du corps de Ramorino, ainsi que d'autres émissaires, donnèrent la nouvelle positive que ce général, en opposition formelle aux ordres du général en chef, marchait en remontant le cours de la Vistule, et qu'il ne songeait guère à se joindre à l'armée principale. « Cet homme ne sait pas ce qu'il vient de faire, » dit alors Rybinski, sûr qu'il était alors que les Russes, après ce mouvement de Ramorino, enverraient un corps considérable et dirigeraient contre lui tant de forces appelées de Wolhynie, qu'obligé à une retraite constante il ne lui serait plus possible d'opérer jamais sa jonction. Cependant, comme

unique moyen de dégager Ramorino, le général en chef traita de nouveau d'un armistice, en se réservant les palatinats de Lublin, de Sandomierz, de Krakow et de Kalisz, voulant y concentrer toutes ses forces. — Ceux qui croient que l'armée principale devait opérer sa jonction avec un corps insubordonné en se portant vers lui, ne font que faire douter de leurs connaissances de l'art militaire. C'était un problème fort difficile que de concentrer des corps polonais dispersés en face de l'ennemi plus fort par le nombre et par la subordination, sur une périphérie dont il occupait le centre, seulement sous la protection de cette forteresse que l'armée devait et pouvait se concentrer, après manœuvres, ou bien en se ralliant par un armistice. A tous ceux qui sont incapables de comprendre des positions, sur lesquels ne pèse pas la responsabilité, qui ne cessent de s'écrier qu'il fallait alors se battre sans aucune considération, cette observation peut servir. Le chef d'une armée, qui est responsable de tout, doit tout examiner, et ce n'est pas une velléité de combat qui doit le déterminer à livrer des batailles, mais bien un calcul profond des probabilités militaires. L'ardeur du combat est fort honorable pour un soldat, mais le chef ne doit pas guerroyer à tort et à travers, brandissant son sabre dans le seul but de se distinguer par sa bravoure.

L'ennemi voyant que l'armée n'était plus en état de se concentrer sur la rive droite de la Vistule, imposa des conditions de plus en plus dures pour l'armistice; enfin il proposa seulement une amnistie, qui fut rejetée. Le général en chef ayant alors appelé auprès de lui les généraux Ledochowski et Kotaczkoski, ainsi que le lieutenant-colonel Szulc, leur ordonna de faire conduire à Tokary, sur la Vistule, au courant du fleuve, un second pont qu'on avait tout prêt à Modlin, et de l'y établir pour le passage, sans que personne s'en aperçût. Pour cacher le véritable but de cette entreprise, la circonstance de plusieurs bateaux qui transportaient tous les jours les malades à Plock servit beaucoup. On résolut donc que le reste de ces bateaux s'y rendrait, sous le commandement du lieutenant-colonel Szulc. Le 3e régiment de chasseurs à pied, qui s'embarquait pour s'assurer de la rive gauche de la Vistule, à l'endroit où l'on

devait construire le pont, reçut ostensiblement l'ordre de se rendre à Plock pour y défendre les hôpitaux.

Quelques individus, mécontens du choix de Rybinski comme général en chef, critiquaient hautement toutes ses dispositions; d'autres, faisant courir le bruit qu'il empiétait sur les attributions du gouvernement national, et qu'il traitait de la paix; d'autres, enfin, criant sans cesse *aux armes!* sans s'être souciés jamais de voir de front l'ennemi, tramèrent à cette époque, contre la vie du général en chef et de tout son état-major, un complot auquel des émissaires russes ne furent pas non plus étrangers. Le général en chef, instruit de toutes ces machinations, augmenta la garnison d'un bataillon de vétérans sous le commandement du major Kolendowski, et fit fermer les portes de la forteresse. La présence seule auprès de lui de vieux soldats habitués aux sentimens d'honneur et au respect pour leurs chefs déconcerta les projets des conspirateurs.

Le 22 septembre, le pont sur la Vistule étant entièrement construit, l'armée s'avança jusqu'à Slupno. Le premier qui le passa fut le général Dembinski, qui, antérieurement, le 17, après que les arrangemens pour l'armistice n'avaient pu avoir lieu, s'était rendu à Plock pour y traverser la Vistule, et aller ensuite dans le palatinat de Kracovie faire la guerre de partisans. L'armée entière allait déjà se porter sur le pont, quand plusieurs généraux représentèrent au général en chef que l'armée était démoralisée et qu'elle commençait à perdre tout espoir de victoire. Rybinski assembla tous les généraux et commandans de corps pour prendre leur avis à cet égard. La plupart d'eux avouaient qu'on ne pouvait plus compter sur l'armée, et ils soutenaient obstinément cette opinion. Toute cette méfiance ne provenait que de quelques agitateurs mécontens qui trouvaient mal tout ce qui n'était pas fait d'après leurs fantaisies, et qui, n'ayant en vue que leur ambition et leurs propres avantages, séduisaient les esprits par des promesses d'exploits au-dessus de leurs talens et de toutes les possibilités; des vrais perturbateurs qui affectent toujours de grandes choses sans en pouvoir produire de petites.

Le lendemain, 23 septembre, on rapporta au commandant en

chef à Slupno qu'un grand nombre d'officiers sans troupe causaient de graves désordres à Plock. Il y envoya de suite le colonel Breanski avec un régiment de grenadiers, nomma le général Wroniecki gouverneur de la ville, et le colonel Antonini commandant de la place.

Bientôt après on lui donna la nouvelle que les mêmes officiers voulaient à toute force faire le général Uminski chef de l'armée : « Je lui céderai volontiers ma place si le gouvernement le reconnaît, » dit alors Rybinski. En effet, le même jour, le général Uminski fut proclamé à Plock commandant en chef de l'armée, et approuvé comme tel par le gouvernement et la diète. Une heure après minuit, les nonces Chelmicki et Plater arrivèrent à Stupno pour remettre au général Rybinski sa démission ; en l'acceptant il leur dit : « Et moi, je voudrais aussi que tous nos vœux fussent couronnés de » succès, mais je considère l'état actuel des choses tel qu'il est dans » toute sa réalité. Sans négocier jamais la paix, j'ai tâché d'obtenir » un armistice, car, avant tout, je voulais concentrer toutes nos » forces. Nous porter en Lithuanie est aujourd'hui de toute impos- » sibilité. L'armée manque de tout, et la Lithuanie n'est ni comme » l'Allemagne, ni comme l'Italie, pour que presque dans chaque » ville on y puisse se procurer tous les approvisionnemens de guerre. » L'armée ne reconnut pas le choix fait du général Uminski. Dans la même journée Rybinski fut réélu commandant en chef. Tous les régimens envoyèrent des députations, en le priant de venir et de rester dans le camp au milieu de l'armée, tandis que le lieutenant-colonel Roslakowski, avec un bataillon du régiment de chasseurs à pied, vint protéger le quartier et défendre la personne de Rybinski contre toutes les tentatives de la malveillance. L'armée entière manifesta son indignation contre ces infâmes projets d'assassinat sur la personne de son chef, au milieu même de ses rangs. On arrêta quelques uns des forcenés qui les avaient tramés ; Rybinski leur accorda pardon et liberté.

Le 24, le quartier-général de l'armée fut transporté à Plock, et la nouvelle d'autres agitations fut encore rapportée au général en chef, que plusieurs individus s'entretenaient avec les officiers de ligne et soldats pour proclamer le général Dembinski commandant en

chef de l'armée. Rybinski invita chez lui celui-ci, lui lut un ordre du jour à l'armée par lequel il lui cédait le commandement en chef, et l'invita à l'accepter : le général Dembinski refusa cette offre.

Les Russes, instruits de tous ces évènemens par leurs émissaires, au lieu de l'armistice, ne proposaient plus que l'entière soumission à l'empereur.

La banque se trouvant auprès du quartier-général et sous l'escorte de l'armée, le directeur Szymanowski vint trouver le commandant en chef, et l'informa des ordres qui lui étaient donnés. Le président du gouvernement national ordonna au directeur de la banque de la Pologne Szymanowski, de rester avec la caisse dans la ville de Plock, ce qui l'exposait à devenir le butin des soldats russes. Rybinski voulant sauver les fortunes et les propriétés privées, qui constituaient les fonds de cette institution, et lever les difficultés que pourraient rencontrer ses administrateurs dans les comptes à rendre, ordonna au directeur Szymanowski de quitter Plock en même temps que l'armée, avec la caisse escortée, comme auparavant, et tenue auprès du quartier-général. En même temps il envoya chercher Henri Lubienski. Aussitôt que celui-ci fut arrivé à Szpital, il lui ordonna de se rendre sous l'escorte du 3e régiment de chasseurs à cheval en Prusse, avec la caisse contenant plus de six millions de florins polonais, pour la préserver ainsi aussi bien des Russes que de tout autre tentative de pillage.

Le 27, l'armée polonaise campa à Szpital. Le commandant en chef fit encore une fois jeter un pont sur la Vistule près Wroctawek; ce que le général Bem exécuta avec promptitude. Mais l'armée ne fut plus en état de tenir front aux forces prépondérantes de l'ennemi; une foule d'officiers quittèrent le service, plusieurs d'entre eux osèrent même arrêter la voiture qui contenait les archives de l'état-major, et se signaient à eux-mêmes leurs démissions, en menaçant de la mort le sous-chef détat-major, s'il se refusait à les signer. Le corps du général Ramorino était déjà entré en Galicie. Des émissaires venaient d'apprendre que le général Rozycki était aussi obligé de se réfugier sur le territoire de la ville libre

de Kracovie. Après ces tristes nouvelles, le commandant en chef rappela les détachemens qui avaient déjà passé sur la rive gauche de la Vistule; assembla tous les généraux et commandans de corps, qui restaient encore à Szpital, et voyant la plupart d'entre eux abattus et incertains : « Remettons à Dieu, dit-il, le sort de notre patrie, faisons nous-mêmes ce que l'honneur nous ordonne. » Il fit ensuite lever le pont. Et ce ne fut qu'alors qu'il se décida à chercher un refuge sur le territoire prussien.

Conformément à cette résolution, le 4 octobre, il établit son quartier-général à Sviedziebno. Là, il adressa deux ordres du jour à l'armée (voyez *a*, *b*), publia un manifeste à l'Europe (*c*), envoya le général Wroniecki en Prusse pour faire avec les autorités les arrangemens sur les conditions du refuge. Il écrivit enfin une lettre à S. M. le roi de Prusse (*d*), en recommandant à sa généreuse protection les restes de notre brave et malheureuse armée; et il l'envoya au général Ziepielin, homme de grand mérite qui commandait les régimens prussiens des environs, et qui promit de la remettre à S. M. A l'entrée des débris de l'armée polonaise, elle n'eut en rien à se plaindre de l'accueil qui lui fut fait par l'armée prussienne, qui sut même reconnaître son honneur intact, et sembla sympathiser avec sa grand infortune.

Quelques heures avant l'entrée en Prusse, le commandant en chef écrivit au général Witt, gouverneur de Varsovie, pour l'informer des mesures prises à l'égard de la Banque, et des sommes déposées et consignées dans la caisse du ministère de la guerre, ainsi que du renvoi des chevaux et de l'argenterie de table appartenant au château royal de Varsovie, qui se trouvaient au quartier-général, pour le service du général en chef; et en même temps il en transmit les registres par l'intermédiaire du commandant de l'avant-garde russe. De pareils actes ne sont-ils propres à désarmer toute médisance, et à convaincre nos ennemis que notre révolution fut faite uniquement dans le grand but de reconquérir l'indépendance nationale, et que toutes les vues sordides qu'ils ont l'audace de nous attribuer, lui restèrent constamment étrangers.

Le 5 octobre l'armée polonaise passa les frontières de la Prusse, et ayant fait la quarantaine près de la ville de Strasburg sur Drwenca, elle alla, par ordre, habiter provisoirement la Prusse orientale. On désigna Elbing pour résidence au commandant en chef. De là il écrivit une seconde lettre au roi de Prusse, quand plusieurs officiers, désirant revenir en Pologne, demandaient au général en chef sa dernière décision sur leur position ; et quand les autorités prussiennes en vertu des ordres du général Kraft, commandant dans la vieille Prusse, voulaient forcer nos soldats et sous-officiers au retour en Pologne, Rybinski s'appuyant sur le rescrit ministériel du 20 octobre nous assurant la protection royale, écrivit au roi une troisième lettre. Enfin, après le malheureux évènement de Fischau il lui en adressa une quatrième.

A cette époque précisément, la France hospitalière envoya dans plusieurs villes d'Allemagne des fonds nécessaires pour faciliter notre arrivée sur son territoire. M. Wegeman à Elbing en reçut 40,000 francs. Mais comme une foule de sous-officiers et de soldats préférait chercher un asile sur une terre étrangère, plutôt que de retourner sous le joug du despotisme russe, le général en chef s'adressa à M. Magnus, banquier, et à M. Bresson, chargé d'affaires de la France à Berlin, en demandant « s'il était possible d'obtenir des fonds plus considérables ? » A quoi M. Bresson répondit : « que la France portait des secours aux malheureux : mais qu'elle ne voulait point encourager l'émigration. »

Au mois de février de l'an 1832, le gouvernement de Prusse accorda un passeport au général Rybinski. Immédiatement après, il se rendit à travers l'Allemagne, en France, n'emportant avec lui qu'un nom sans tache, et les espérances d'un avenir plus propice à sa malheureuse patrie, seules consolations de son cœur vertueux.

Le gouvernement russe s'empressa de confisquer sa fortune qu'il avait héritée en Wolhynie de ses parens.

FERDINAND DIENHEIM CHOTOMSKI.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A. — PREMIER ORDRE DU JOUR.

Au quartier-général de Swiedzibno, le 4 octobre 1831.

Le moment décisif est arrivé! l'ennemi nous a présenté des conditions si humiliantes, et qui blessent si fortement notre dignité nationale, qu'il ne nous reste plus rien pour sauver notre honneur que de les rejeter et de passer les frontières de S. M. le Roi de Prusse, pour y chercher un asile; car la prolongation de la lutte dans l'état actuel des choses ne ferait qu'augmenter les malheurs de notre pays. Les armes que nous avons prises pour la plus sainte cause, pour reconquérir la liberté et l'intégrité de notre patrie, nous ne les déposerons point tant que l'Europe ne décidera pas du sort de notre pays et du nôtre; c'est à elle que nous nous confions, en protestant contre les violences et les injustices exercées contre nous. Si nos vœux ne sont pas exaucés, si la justice ne nous est pas rendue, et si les puissans de la terre nous repoussent, Dieu se vengera de nos injustices, et la pierre funéraire de la Pologne couvrira aussi les tombeaux des autres nations indifférentes à nos malheurs. Notre sang versé dans tant de campagnes, notre fermeté et notre constance, notre dévouement et notre amour de la patrie, seront légués par les annales du monde à l'admiration et à l'exemple de la postérité la plus reculée! Soldats! allons où le devoir nous ordonne, sacrifions tout, hormis la gloire sans tache que personne ne peut nous ravir; et nous mourrons avec une pensée sereine, avec une conscience calme, convaincus que nous avons bien mérité de la patrie.

Signé : MATHIAS RYBINSKI.

B. — SECOND ORDRE DU JOUR.

Au quartier-général de Swiedzibno, le 4 octobre 1831.

Demain nous quitterons la terre natale, nous entrerons dans la Prusse, qui nous présente un asile amical. Dans cette grave circonstance, je m'adresse encore à vous, compagnons d'armes, pour que nous arrivions au terme dignes de nous-mêmes. Que les habitans des pays voisins, qui offrent un accueil hospitalier aux guerriers naufragés, nous voient tels que la gloire leur a tracé notre image; que la propreté, la dignité d'attitude, l'état des armes, la discipline dans les rangs inspirent aux étrangers des idées favorables sur les soldats de la liberté. Je me flatte que MM. les commandans feront tous leurs efforts pour que tout réponde à la gloire du nom polonais, et que les officiers de tout grade se trouveront à leurs places respectives, et garderont l'ordre nécessaire. Attentifs à ce que le monde a ses regards fixés sur nous, que chacun de nos pas appartient à l'histoire, nous devons, dans ce moment si décisif, si solennel, nous élever au-dessus de notre sort, et, par notre noble conduite, démontrer toute son injustice. C'est par cet unique moyen que nous pouvons influer sur les destinées futures de notre patrie, et léguer à la postérité l'estime pour le soldat polonais.

Signé : MATHIAS RYBINSKI.

C. — MANIFESTE.

Swiedziebno, le 4 octobre 1831.

Le monde connaît bien les raisons qui ont engagé la malheureuse mais à jamais impérissable nation polonaise à se lever et à recouvrer par les armes ses droits, qu'aucune force, aucune prescription ne pourront lui ravir ni nier. La diète, dans son manifeste adressé à tous les peuples du monde civilisé et dans ses actes postérieurs, a déjà démontré suffisamment quelles graves réclamations les Polonais avaient à faire, quelle justice ils demandaient, et jusqu'à quel point l'empereur de toutes les Russies était resté sourd à leur voix. Des combats meurtriers dûrent donc s'engager entre le formidable monarque du Nord, et une poignée de braves réduits au désespoir. Par ses victoires et sa gloire, le Polonais prouva comment il sait aimer sa patrie, et que pour son indépendance et pour ses libertés nationales, il n'épargne ni son sang, ni les plus grands sacrifices. L'histoire et la justice des peuples et des monarques, au jugement desquelles les Polonais en avaient toujours appelé, apprécieront la générosité de notre entreprise, la grandeur de nos efforts, et combien il fut difficile de faire triompher notre cause sans aucun des secours étrangers que nous avions cependant espérés. La lutte dura pendant dix mois contre des forces plus que supérieures, non seulement avec un succès égal pour les deux partis, mais souvent avec l'avantage et la gloire du côté du plus faible. Mais à la fin, la force matérielle de l'ennemi, l'épuisement du trésor public, le manque de vivres, de munitions et d'autres articles de guerre, la privation de l'espérance même d'un secours des cabinets européens, le manque de tous les alimens d'une guerre ultérieure, dûrent, à la longue, la rendre tout-à-fait impossible. On la cessa donc après la prise de la capitale, foyer du patriotisme, contre laquelle l'ennemi avait concentré toutes ses forces. Un point si important sous le rapport militaire étant occupé par les Russes, le général en chef voulant épargner chaque goutte de sang polonais versée dans une lutte désormais inutile, ne préjugeant en rien sur ce qui pourrait être statué par la représentation nationale, entama avec le maréchal Paszkiewitz des négociations pour obtenir un armistice ; il lui déclara même, plus tard, que *l'armée serait prête à retourner sous les ordres de l'empereur, s'il voulait, comme roi de Pologne, appuyer son règne sur la constitution ; s'il accordait une amnistie complète pour tous les habitans des provinces polonaises qui avaient pris part à l'insurrection, et s'il ne forçait pas l'armée à ce qui était contraire à l'honneur militaire.* Ces négociations durèrent plus de vingt jours, promettant d'abord un succès complet ; elles aboutirent à la fin à un ordre positif de la part du maréchal Paskiewitz de se rendre sans condition à la grâce de l'empereur ; tandis que les troupes russes s'emparaient avec la mauvaise foi la plus insigne des positions militaires pour entourer et détruire entièrement notre armée. Dans une telle position des choses, le général en chef prit la résolution de s'approcher des frontières de la Prusse, et de demander l'hospitalité pour la malheureuse armée de Pologne au roi connu par sa magnanime générosité. Mais avant de quitter la terre natale, terre arrosée par tant de sang et de larmes, il proteste devant Dieu et devant les hommes, que *chaque Polonais sent comme il sentit, et qu'il ne cessera jamais de sentir, que la cause pour laquelle il a combattu est juste et sainte.* Il croit aussi être de son devoir le plus sacré de s'adresser, par cet acte public,

à tous les peuples et aux gouvernemens, et surtout aux cours qui s'intéressèrent à nous dans le congrès de Vienne, et de réclamer auprès d'eux de vouloir bien s'occuper de la nationalité et de l'état politique de la Pologne, objets aussi dignes de leurs bienveillans égards qu'ils sont importans pour l'équilibre de l'Europe, pour la civilisation et la paix du monde. Les Grecs, les Belges et tant d'autres peuples se trouvent aujourd'hui sous la protection des monarques de l'Europe, pourquoi les Polonais seuls en devraient-ils être privés? Non, ils ne le seront pas, les intérêts des peuples, la conscience et la dignité des monarques leur inspirent cette espérance. C'est donc à vous, grands de la terre, aux vœux des peuples que vous gouvernez, que s'adresse, dans son infortune actuelle, l'armée nationale polonaise. Elle vous demande, au nom de Dieu, de l'humanité et du droit des gens, de lui rendre justice, d'assurer les libertés de sa patrie, de décider toute cette question conformément au bien général et au nôtre.

Signé : MATHIAS RYBINSKI.

D. — PREMIÈRE LETTRE DU GÉNÉRAL EN CHEF AU ROI DE PRUSSE.

Szezutowo, le 4 octobre 1831.

SIRE,

La lutte de dix mois que notre malheureuse patrie soutient avec le courage du désespoir contre toutes les forces de la Russie, est parvenue au point où une plus longue résistance devient une effusion de sang inutile. C'est pour éviter au pays de nouveaux malheurs qui en seraient le résultat que nous avons pris la résolution de nous soumettre à notre roi constitutionnel, sans cependant dévier de la route que nous trace l'honneur. Les conditions humiliantes que le maréchal comte Paszkiewitz veut nous imposer nous raviraient ce dernier bien; nous sommes donc décidés à n'y souscrire jamais. Les évènemens ultérieurs de la guerre nous ayant rapprochés des frontières des états de Votre Majesté, l'armée, qui, tout en cédant à des forces supérieures, ne souscrira jamais à son avilissement, se trouve aujourd'hui dans le cas d'avoir à en appeler à l'hospitalité de Votre Majesté, au nom du droit des nations et de l'humanité. Elle se trouve dans la nécessité de chercher asile dans les états soumis au sceptre de Votre Majesté, convaincue que l'équité connue, les vertus privées qui la caractérisent, garantiront sa haute protection au malheur.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté, le très humble et très soumis serviteur,

Signé : MATHIAS RYBINSKI,
Commandant en chef de l'armée polonaise.

E. — DEUXIÈME LETTRE.

Elbing, le 16 novembre 1831.

SIRE,

Comme, au moment de passer dans les états de Votre Majesté, l'armée polonaise, pleine de confiance dans ses sublimes vertus, n'a point hésité un instant de se mettre, sans autre garantie que celle de sa loyauté, sous sa haute protection, elle attend avec assurance et tranquillité sa destination ultérieure;

car c'est entre les mains de Votre Majesté qu'elle a déposé son avenir. La bonté généreuse avec laquelle Votre Majesté daigna accueillir ladite armée dans ses États, m'impose le devoir sacré d'une reconnaissance sans bornes. Qu'il me soit permis, Sire, de vous en présenter l'hommage au nom de tous mes frères d'armes, au moment même où leur sort est à la veille de prendre une tournure définitive.

Chacun des individus qui composent l'armée polonaise est intimement convaincue que Votre Majesté, guidée par ses sentimens généreux, voudra bien, par sa haute intervention, assurer un retour libre dans leurs foyers, une amnistie totale et l'oubli du passé à ceux qui désirent rentrer en Pologne. De même qu'elle ne refusera point des passeports à ceux qui veulent se rendre à l'étranger. Vu ma position, la nécessité dans laquelle je me trouve de soigner mes affaires de famille exige que je m'établisse pour quelque temps en Prusse; encouragé par les hautes bontés de Votre Majesté, je lui en demande la permission; si cependant, par suite de motifs qui me sont inconnus, cette permission ne pouvait m'être accordée, j'oserais supplier Votre Majesté de daigner me faire délivrer un passeport pour la Saxe.

Votre Majesté a donné à l'armée malheureuse que j'ai l'honneur de commander trop de preuves de sa bienveillance pour que chacun de nous ne puisse compter avec assurance sur sa haute bonté.

Le commandant en chef de l'armée polonaise,
Signé : Mathias RYBINSKI.

F. — TROISIÈME LETTRE.

Elbing, 30 novembre 1831.

Sire,

Par le contenu de l'ordre du ministre de la guerre, daté du 20 octobre, c. a., qui nous a été communiqué par S. Exc. le général de Kraft, chacun des sous-officiers et soldats de l'armée polonaise fut invité de déclarer individuellement s'il désire rentrer dans ses foyers, sauf une amnistie à obtenir par les hautes bontés de Votre Majesté, ou s'il demandait pouvoir se rendre à l'étranger. Ensuite de quoi une partie desdits sous-officiers et soldats s'est déclarée ne pas vouloir rentrer dans ses foyers. En attendant, S. Exc. M. le général Kraft vient de nous annoncer qu'en vertu des ordres de Votre Majesté, tous les sous-officiers et soldats doivent être renvoyés dans leur pays, office qui paraît annuler l'ordre susdit du 20 octobre c. a., qui laissait à chacun des militaires polonais un libre choix de son futur séjour. Comme cependant un nombre assez considérable de sous-officiers et soldats ont participé à la révolution non seulement comme militaires, mais, sous le point de vue politique, comme citoyens habitans le pays soumis au sceptre de la Russie, et qu'une amnistie générale accordée simplement aux sous-officiers et soldats ne suffirait pas pour garantir leur sûreté personnelle, leur avenir; comme, outre cela, il s'en trouve qui ne demandent que la grâce de s'expatrier, je me vois, par ma position, dans le devoir de veiller, autant que c'est en mon pouvoir, sur le sort futur de mes malheureux frères d'armes, à la tête desquels j'ai l'honneur de me trouver. J'ose par conséquent m'adresser aux sentimens d'humanité de Votre Majesté, reconnus par toute l'Europe, à sa loyauté, en la suppliant très humblement de

vouloir bien laisser à chacun des militaires polonais, de tel grade qu'il soit, le libre choix de pouvoir se rendre partout où il désire.

La confiance dans les sublimes vertus de Votre Majesté nous a fait choisir son pays pour lieu d'asile; c'est cette même confiance qui me tranquillise sur l'avenir des sous-officiers et soldats qui ne peuvent ou ne veulent rentrer dans leurs foyers, convaincu que Votre Majesté ne leur refusera pas la liberté de disposer de leur personne.

Le commandant en chef de l'armée polonaise,
Signé: MATHIAS RYBINSKI.

G. — QUATRIÈME LETTRE.

Elbing, le 28 janvier 1832.

SIRE,

Le cœur navré de douleur j'ose m'adresser directement à Votre Majesté, autant pour empêcher qu'un rapport défiguré ne lui présente dans un faux jour le triste accident qui vient d'arriver, que pour implorer sa haute clémence en faveur des malheureux qui n'ont d'autre espoir de salut que celui basé sur la magnanimité, la loyauté et l'humanité du caractère de Votre Majesté. Si, outre cela, je pouvais avoir un intérêt individuel qui me porterait à adresser cette note à Votre Majesté, ce serait celui de la convaincre que pas un seul des militaires polonais que j'ai eu l'honneur de commander, même au moment où ils tombèrent victimes de l'abus de la force, n'a osé oublier, ne serait-ce que pour un seul instant, les égards qu'il doit aux autorités du pays, ni les sentimens de reconnaissance inspirés par la haute protection que Votre Majesté a daigné accorder aux débris de la malheureuse armée polonaise. Le récit simple et vrai du fait suffira à cet effet.

Le major de l'armée prussienne Saweykoski s'étant rendu le 27 c. m. à Fichau, y a passé en revue le détachement de la cavalerie polonaise cantonné dans les environs de Marienbourg; et après en avoir séparé quelques uns qu'il avait reconnus compromis au point qu'ils ne pouvaient rentrer en Pologne, il a déclaré aux autres qu'ils seraient tenus de retourner dans leurs foyers. Tous les soldats faisant partie dudit détachement, qui déjà à plusieurs reprises avaient témoigné la volonté ferme de ne point rentrer volontairement en Pologne, résolurent de se rendre à Marienbourg auprès du général-major de Shmidt, qui leur avait assuré que chacun d'eux serait le maître de choisir son futur séjour, et dans les promesses duquel ils avaient pleine confiance. Ce détachement, sans être muni d'aucune espèce d'armes, s'étant mis en route, délégua un sous-officier au détachement prussien qui barrait le chemin, afin de demander un libre passage; mais dans ce moment même le détachement prussien fit feu sur eux, malgré qu'ils ne se fussent portés à aucun acte de violence, en tua six sur place et en blessa sept très dangereusement; on prétend même qu'un officier prussien qui se trouva parmi les Polonais, afin de les haranguer, fut grièvement blessé par le feu du détachement prussien. Les soldats polonais, quoique quant au nombre très supérieurs, et malgré les victimes qu'ils virent tomber, ne se sont cependant pas permis une seule démarche qui portât l'atteinte la plus légère d'opposition aux autorités et aux troupes de Votre Majesté; ils se contentèrent de se dissiper et arrivèrent un à un à Marienbourg, où le commandant de la place, le major Zelaskouski, les logea dans le château de ladite ville.

Après avoir fait le récit fidèle du malheureux accident qui vient d'arriver, il ne me reste, Sire, que de réclamer ses hautes bontés en faveur des sous-officiers et soldats polonais qui se trouvent encore sur son territoire; toutes les mesures prises, toutes les démarches faites afin de les décider de rentrer en Pologne n'ont servi qu'à prouver qu'ils sont fermement décidés à subir plutôt la mort que de consentir à rentrer volontairement dans leur pays. Daignez par conséquent, Sire, les prendre sous votre protection spéciale, en leur assurant la liberté de disposer de leur personne.

Avant de quitter l'armée que j'ai eu l'honneur de commander, j'ai cru de mon devoir sacré de vous adresser, Sire, cette humble pétition au nom de mes malheureux frères d'armes, au nom de l'humanité souffrante.

Le commandant en chef de l'armée polonaise,
Signé : Mathias RYBINSKI.



J. BEM.

LE GÉNÉRAL JOSEPH BEM.

BEM (Joseph) naquit à Tarnow en 1795, d'une famille noble, connue depuis quatre cents ans à Crakovie et à Lemberg. Son père, d'abord homme de loi, s'établit ensuite dans le palatinat de Crakovie, où il possède une propriété. Bem étudia d'abord dans l'université de Crakovie; mais plus tard, après la guerre de 1809, quand la ville de Crakovie fut réunie au duché, son père, cédant aux instances du jeune homme, le plaça à l'école militaire de Varsovie, qui était alors dirigée par le général français Pelletier. A l'issue de ses cours, Bem entra dans le service de l'artillerie à cheval. A l'ouverture de la campagne de 1812 contre la Russie, il fit la guerre comme lieutenant d'abord sous les ordres du maréchal Davoust, et ensuite sous le maréchal Macdonald, qui, après le désastre de Moscou, se jeta dans la forteresse de Dantzig. Bem y servit pendant treize mois.

Après la capitulation de cette forteresse, il fut envoyé en Pologne avec ses compatriotes, car les Russes violèrent la capitulation qui garantissait aux Polonais leur retour en France. Bem demeura donc dans la maison paternelle jusqu'en 1815.

Lors de la réorganisation de l'armée polonaise sous le commandement du grand-duc Constantin, il rentra au service, mais le nouveau pouvoir n'ayant pas trouvé en lui un fonctionnaire complaisant et dévoué, il se vit bientôt en butte à des persécutions de tout genre; elles allèrent même jusqu'à une complète disgrâce et à une mise hors d'activité. Alors il sollicita sa démission pour aller poursuivre à l'étranger sa carrière militaire; mais quand on se vit à la veille de le perdre, on chercha à le retenir. Enfin, après avoir

résisté pendant quelque temps, Bem se décida en 1819 à accepter le rang de capitaine avec les fonctions d'aide-de-camp auprès du général Bontemps, et en même temps le titre de professeur d'une école d'artillerie nouvellement organisée.

Au bout d'un an de service, il fut nommé capitaine en premier. Pendant ce temps, il s'occupa de l'introduction des fusées à la Congrève dans l'armée polonaise, et publia une dissertation sur cette matière.

La nouvelle direction imprimée au professorat se trouvant alors opposée à ses inclinations militaires, il sollicita un changement, et cette démarche devint un prétexte de persécutions nouvelles de la part du grand-duc, qui ne pouvait pardonner à Bem son patriotisme et son aversion pour le despotisme russe. En vain le général Bontemps voulut-il user de son influence auprès du grand-duc en faveur de son aide-de-camp. De 1820 à 1826, deux fois démissionné sous divers prétextes, trois fois renvoyé devant un tribunal militaire, jeté trois fois dans des cachots fétides où l'on manquait de lumière et d'air, Bem passa par tous les raffinemens de la barbarie et de la vengeance russes. Un conseil de guerre l'ayant acquitté de plusieurs crimes d'état qui lui étaient imputés, le grand-duc convoqua un autre conseil présidé par le général Blümer, et ce conseil condamna Bem à deux mois de prison. Fort de cet arrêt, le grand-duc le fit exécuter avec toute sa rigueur habituelle. Le patriote polonais fut jeté dans une prison affreuse, où il tomba dangereusement malade; et malgré les rapports des médecins, on ne voulut pas autoriser sa translation à l'hôpital. Après deux mois de souffrances, on le tira enfin de ce cachot, pour l'exiler dans la petite ville de Kock, où il demeura sous la surveillance de la police.

Sur ces entrefaites, la mort d'Alexandre étant survenue, il en profita pour demander sa démission à son successeur. Elle lui fut accordée, et sur-le-champ il partit pour Lemberg. Là, pendant son séjour de quelques années en Gallicie, il s'occupa de mécanique, et publia en polonais la première partie d'un ouvrage sur les machines à vapeur.

La révolution du 29 novembre ne lui permit pas d'achever ce travail. A peine informé de ce grand évènement, Bem eut hâte d'accourir à Varsovie, où il fut nommé major avec le commandement d'une batterie de l'artillerie de la garde à cheval. Présent à la bataille d'Iganié, où huit mille Polonais battirent vingt mille Russes, il contribua puissamment à la victoire avec les seize canons qu'il avait à opposer aux quarante pièces de l'ennemi. Cette journée lui valut le grade de lieutenant-colonel.

A l'affaire sanglante d'Ostrolenka, étant accouru au galop avec ses batteries, il protégea la retraite de toute l'armée et repoussa l'ennemi qui cherchait à déboucher par le pont de la Narew. Nommé alors colonel, il eut le commandement de toute l'artillerie active.

Dans ce poste, il chercha à pousser et à produire les jeunes gens qui montraient du courage et de l'aptitude. Nommé général avant la défense de Varsovie, il mit tout en œuvre pour que l'artillerie pût agir avec efficacité. Tous ses efforts, pour protéger le pont du côté de Praga, après l'évacuation de Varsovie, restèrent sans effet par suite de la capitulation perfide qui avait été signée dans la même nuit. Les détails de cette fatale journée ont été consignés par lui dans un article qu'il a donné à la *Gazette universelle d'Augsbourg*. Après la chute de la Pologne, il émigra en France, et depuis le mois de mai 1833 il s'est rendu en Portugal pour y servir la cause de don Pedro.

A l'époque où les débris de l'armée nationale, réfugiés en Prusse, tournèrent leurs regards vers la terre de France, avec la pensée intime d'y perpétuer le noyau de l'armée nationale polonaise, le général Bem s'entremit dans les négociations qui survinrent. Secondé par les Polonais qui se trouvaient en Allemagne, et par tout ce que ce pays renferme de cœurs nobles et généreux, il obtint, après bien des obstacles surmontés, qu'une partie de ses malheureux compatriotes pût se rendre en France, devenue leur patrie d'adoption. Malheureusement ces démarches elles-mêmes, actives et bien intentionnées, ne purent avoir que des demi-résultats, et pour s'en convaincre, il suffit de parcourir une pétition

que le général Bem a adressée dernièrement à la représentation française : pétition qui témoigne de sa constante sollicitude dans cette importante affaire.

D'une taille moyenne, mais bien prise, avec un œil vif et plein d'expression, Bem porte sur toute sa figure un type de gravité et de réflexion. Parlant peu, communicatif seulement avec des hommes de son choix, il a fait des sciences et des choses sérieuses l'étude de toute sa vie. Excellent militaire, plein de courage, d'honneur, de sang-froid et de patriotisme, il aurait pu être encore artiste distingué, car il cultive la peinture avec un talent dont s'honoreraient nos meilleurs maîtres.



JOSEPH SZYMANOWSKI.

LE GÉNÉRAL
JOSEPH SZYMANOWSKI

SZYMANOWSKI (Joseph), général de brigade, naquit en Pologne en 1779 d'une famille illustre déjà par ses traditions de patriotisme et de science. Il fit ses études au corps des cadets à Varsovie.

Bien jeune encore à l'époque de la révolution de Kosciuszko, il ne s'enrôla pas moins dans les rangs des défenseurs de la cause nationale; et quand survint le démembrement de sa patrie, il voyagea ou s'occupa du soin de gérer ses propriétés qui se trouvaient dans la Pologne prussienne.

En 1806, dans l'espoir de concourir à la régénération polonaise, Szymanowski accourut l'un des premiers dans le camp français, et fut attaché à l'état-major du 3ᵉ corps de la grande armée comme aide-de-camp du maréchal Davoust. Les journaux du temps citèrent de lui un beau trait de courage, au passage de la Wkra à Pomiechowo. C'était en présence de Napoléon, et à la première rencontre que l'armée française eut avec les Russes au sortir de Varsovie. Pour la première fois, l'uniforme polonais pouvait sur ce champ de bataille faire ses preuves à côté de l'uniforme français. L'ennemi, en nombre triple, occupait le bord opposé de la petite rivière; une grêle de balles sifflait de toutes parts, et menaçait de mort quiconque aurait osé tenter le passage. Szymanowski n'hésita pas: une frêle chaloupe, qui pouvait contenir à peine dix personnes, s'étant présentée, il s'y élança l'un des premiers, en faisant le signe de la croix. Napoléon aperçut ce geste: il demanda le nom de l'officier polonais, et l'ayant entendu: « C'est bien, jeune homme, » lui cria-t-il, c'est cela: bon chrétien, bon soldat! »

A Preuss-Eylau, Szymanowski reçut une forte contusion. Profitant de l'inactivité de l'armée entre la bataille d'Eylau et celle de Friedland, il se rendit devant Graudenz, où, prenant part au blocus de la place, se trouvait un bataillon du 2e régiment de l'armée polonaise nouvellement créée, précisément celui sur les cadres duquel il figurait. Il s'y distingua de nouveau contre les Prussiens, de manière à mériter une mention dans un ordre du jour du commandant.

Vers la fin de la campagne de 1807, Szymanowski reçut l'ordre de se rendre auprès du maréchal Davoust, qu'il ne quitta plus qu'après la campagne de 1809, et avec le grade de chef de bataillon.

Lors de la guerre contre l'Autriche, l'un des premiers il monta sur la brèche de Ratisbonne, et fut nommé à cette occasion chevalier de la Légion-d'Honneur. Déjà précédemment il avait été décoré de la croix militaire de Pologne, pour ses services pendant la campagne de Prusse.

Présent à toutes les batailles livrées par le 3e corps de la grande armée, jusqu'à celle de Znaym, qui fut comme la clôture de la guerre contre l'Autriche, il retourna en Pologne, et fut nommé gros-major en 1810. La campagne de 1812 le trouva dans ce grade, auquel était attachée l'obligation d'organiser les dépôts de l'armée. Toutefois Szymanowski trouva le moyen d'obtenir le commandement de la première colonne de marche qui serait dirigée sur l'armée. Malheureusement cette colonne se composait de convalescens et de traînards non seulement de diverses armes, mais encore de diverses nations, qui firent partie de l'armée française dans cette mémorable et désastreuse campagne. Par surcroît de contre-temps, il reçut sur sa route des ordres impossibles à réaliser. Il fallait couvrir tantôt le gouvernement de Grodno, tantôt celui de Minsk, contre des forces supérieures détachées des corps des généraux russes Hertel et Czyczagow. Aussi fut-il tour à tour battu à Swirzno, à Koydanowo et à Borysow, où il se réunit à la division Dombrowski. Il ne fut pas plus heureux au passage de la Bérésina, où il commandait les débris du 2e régiment de ligne de l'armée polonaise.

Cependant, après avoir dépassé Wilna, et devant Olita, il trouva le parc de l'artillerie polonaise qu'on allait abandonner aux Russes, parce que les chevaux du train, épuisés de fatigue et déferrés presque tous, ne pouvaient gravir une montagne escarpée. Payant de sa personne, il poussa lui-même avec ses mains les roues des affûts, et tout le régiment imita son exemple. La côte fut dépassée à force de bras, et le parc fut sauvé. Ce fait, qui indique à la fois de la présence d'esprit et du dévouement, se passa en présence de témoins vivans encore, et qui ne l'ont point oublié.

Dans le cours de cette retraite, il prit encore part au combat que le général Regnier soutint devant Kalisz contre les Russes. Ayant réorganisé le 2e de ligne à Dusseldorf sur le Rhin, il fut nommé colonel de ce régiment, dans lequel il avait jusqu'alors servi, et attaché à la division polonaise du général Dombrowski.

Pendant l'armistice qui eut lieu, Napoléon vint à Leipzig en juillet pour y passer en revue la division polonaise, et surtout pour y examiner la brigade de cavalerie, dont il avait alors le plus grand besoin. Malheureusement pour la sûreté des routes, on avait été obligé de disséminer cette brigade en escortes, sur son passage, et de la distribuer de relai en relai. Cette circonstance fut pour Napoléon la cause d'un tel désappointement, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner toute son humeur, et qu'il se montra pendant son séjour prodigue envers tout le monde de choses dures et injustes. Le prince de Neufchâtel, le duc d'Avigny et le général Dombrowski eurent tour à tour à souffrir de cette fâcheuse disposition d'esprit. Le colonel Szymanowski seul parvint à dérider ce front sévère et à lui rendre un instant de bonne humeur. L'empereur faisait faire le maniement d'armes à son régiment; et comme une fois la remise des baïonnettes au bout du fusil s'exécuta sans ensemble : « Comment! dit-il au colonel, vous n'avez donc pas même appris à vos soldats le maniement d'armes? » Sans se troubler de cette brusque apostrophe, et sûr d'ailleurs de l'instruction de sa troupe : « Sire, répondit Szymanowski, si mon régiment remet mal sa baïonnette, je me porte garant auprès de Votre Majesté qu'il la croisera bien. » A cette repartie prononcée d'une

voix ferme, Bonaparte ne répliqua rien. Mais se portant au front de la division, il donna à plusieurs reprises le commandement de croiser la baïonnette. Après cette épreuve, non seulement il témoigna sa satisfaction au colonel, mais encore il se fit présenter à l'instant même quatre officiers et quatre soldats pour la décoration de la Légion-d'Honneur.

A la tête de son régiment, Szymanowski prit part à toutes les affaires où se trouva la division Dombrowski, et entre autres à Vütemberg, Rogun, Roslau, Koswig et Düben ; ainsi qu'à la malheureuse bataille de Juterbock ou Denewitz, que livra le maréchal Ney. Grâces à lui, cette fois encore fut sauvé le parc d'artillerie du corps de Ney, que la déroute d'une partie de la division Duroutte avait laissé à la merci de l'ennemi. A cette occasion Szymanowski fut présenté pour la croix de la Légion-d'Honneur, qu'il obtint après l'affaire de Leipsig, dans laquelle il reçut deux coups de feu sans quitter le champ de bataille. Depuis, il figura encore avec les débris de son régiment au combat de Hanau.

Ayant ensuite passé le Rhin, il rétrograda jusqu'au Mans, avec ce qui restait de la division Dombrowski. Ce fut dans cette ville que lui parvint la nouvelle de la capitulation de Paris et de l'abdication de Napoléon. Député avec le général Sokolnicki, auprès de l'empereur Alexandre, pour obtenir de ce souverain la rentrée en Pologne de l'armée polonaise avec armes et honneurs militaires, il voulut en passant à Fontainebleau faire agréer cette démarche à l'empereur déchu, et il obtint son assentiment.

L'armée polonaise n'avait pas encore effectué sa rentrée en Pologne, quand Szymanowski reçut l'ordre de se rendre en mission auprès de l'empereur Alexandre, à Saint-Pétersbourg. Il y fut très favorablement accueilli par ce souverain et par le grand-duc Constantin, qui déjà à cette époque était destiné à gouverner la Pologne. Un jour que Szymanowski assistait en curieux à une grande manœuvre qui avait lieu à Strelna, le grand-duc l'aborda et lui enjoignit de se présenter avec lui le lendemain chez l'empereur pour le remercier de ce qu'il l'avait nommé aide-de-camp impérial. A cette ouverture, le colonel polonais ne put cacher sa surprise d'une fa-

veur qu'il ne briguait ni n'attendait; il s'excusa auprès du grand-duc, disant: « que tant qu'il ne serait pas dégagé de son serment » de fidélité envers le roi de Saxe (ceci se passait avant le congrès » de Vienne), il se verrait obligé de refuser l'honneur qu'on vou- » lait lui faire. » Ce refus désobligea tellement l'altesse impériale, qu'elle répondit avec humeur qu'elle ne voulait pas se charger de pareilles excuses; que c'était là une susceptibilité romanesque, et que depuis l'existence de l'empire russe, jamais personne ne s'était avisé de repousser une semblable faveur. Mais Szymanowski tint bon, au risque de blesser l'empereur lui-même et de se fermer à jamais la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui; il persista dans une résolution que lui dictaient sa conscience et l'honneur de l'uniforme polonais. Voyant que le grand-duc persistait à ne point vouloir se charger de sa pétition, il la fit remettre à l'empereur par le général russe Siépiagin, qui seul de tous ceux auxquels il s'adressa, consentit à s'en charger. Alexandre dut sans doute en être piqué, comme on pourra le voir plus bas par la date de sa nomination à cette charge; mais pour le moment il dissimula et fit répondre : « que quoiqu'il envisageât les affaires de la Pologne comme » entièrement terminées, il consentait néanmoins à ce que le colonel » Szymanowski ne mît le chiffre sur ses épaulettes qu'après le » congrès de Vienne, et qu'il le louait même des motifs d'un re- » fus qui prenait sa source dans la loyauté caractéristique de sa » nation. »

A la réorganisation de l'armée polonaise, Szymanowski fut nommé commandant des chasseurs à pied de la garde royale. Pendant quelque temps il jouit de la faveur du grand-duc; mais bientôt ses allures franches et loyales encoururent la haine du commandant en chef de l'armée polonaise, et Szymanowski offrit sa démission en 1818. Ce ne fut qu'alors que l'empereur se souvint de sa nomination antérieure, et désireux de le garder au service, il lui fit proposer de rester attaché à son état-major comme aide-de-camp, ajoutant même que, vu le mauvais état de sa santé, il lui accordait un congé illimité pour l'étranger. De cette époque il ne rentra à Varsovie que pour y faire son service auprès de l'empereur, toutes les

fois que ce monarque y venait. Cette situation dura jusqu'en 1820, où il donna sa démission définitive sans obtenir le grade de général, auquel le règlement lui donnait droit.

Lors de la révolution du 29 novembre 1830, il fut appelé à organiser le 19e de ligne de la nouvelle formation, et il en présenta un bataillon le 25 février 1831 aux combats de Grochow. Plus tard ayant obtenu la triste distinction de faire partie de la division Gielgud avec deux bataillons de son nouveau régiment, il enleva, le 29 mai, à la baïonnette le pont de Raygrod dans l'affaire de ce nom. Ce beau fait d'armes, porté à la connaissance du gouvernement national, valut à Szymanowski le grade de général de brigade.

Après le passage du Niémen, la division Gielgud aurait dû se diriger tout entière sur la Samogitie, où les insurgés, quoique luttant de tout leur courage, allaient succomber sous le nombre et sous l'immensité des moyens déployés contre eux ; mais le général, dupe de mauvais conseils, marcha sur Wilna en détachant le général Szymanowski en Samogitie avec les deux bataillons du 19e qui ne comptaient guère plus de huit cents hommes : pour toute cavalerie, il lui donna huit lanciers et y ajouta deux pièces d'artillerie légère avec deux caissons de munitions. Szymanowski sentait bien d'avance qu'un si faible secours serait insuffisant pour délivrer les provinces samogitiennes où chaque petite ville avait garnison russe ; mais vainement insista-t-il pour obtenir un surcroît de forces, et surtout un peu de cavalerie et quelques munitions de plus ; toutes ses prières furent inutiles ; il fallut partir presque avec la certitude de faire une tentative malheureuse.

A peine arrivé en Samogitie, Szymanowski réussit à rassembler autour de lui deux mille insurgés environ, tant fantassins que cavaliers, presque tous mal équipés et mal armés. Avec cette petite troupe, il voulut ouvrir la campagne par un coup d'éclat qui ranimât le courage des patriotes. Il attaqua Szawlé, ville fortifiée, qu'il croyait mal pourvue de garnison ; le 4 juin 1831, il monta à l'assaut de la place. Mais ses renseignemens étaient inexacts ; quatre à cinq bataillons de bonnes et vieilles troupes gardaient les re-

tranchemens sous les ordres des colonels Moest et Kotzebue, et les remparts faisaient jouer leurs pièces d'artillerie. La résistance fut des plus vives. Vainement Szymanowski renouvela-t-il par trois fois ses attaques de front et de flanc, il ne put introduire dans la ville qu'un demi-bataillon du 19e, qui fut bientôt obligé de rétrograder. Enfin il se décida à la retraite, et à cette occasion on put, à lui plus qu'à tout autre, appliquer le vieux proverbe polonais: « Le soldat tire, » mais Dieu dirige les balles. » Car six coups de carabine et un biscaïen avaient percé sa capote, sans qu'il eût été même effleuré.

De Szawlé, Szymanowski se replia sur Cytowiany, pour s'y réorganiser, et y établir un hôpital militaire, auquel les dames samogitiennes concoururent de tout leur patriotisme et de tout leur dévouement. Ayant centralisé le gouvernement samogitien, à Cytowiany, il y réunit les dépôts d'armement, la fonderie, et toutes les ressources que pouvait offrir la contrée.

La perte considérable que les Russes avaient essuyée dans la défense de Szawlé les avait mis dans une telle exaspération, qu'ils recommencèrent à piller et à incendier les villages. Des plaintes et des réclamations arrivaient de toutes parts au quartier-général polonais; mais, vu l'état de ses forces, Szymanowski ne pouvait y répondre que par des promesses et des consolations; toutefois, sous prétexte de demander au général russe des renseignemens sur deux de ses officiers tués à l'attaque de Szawlé, il lui envoya un parlementaire chargé d'une lettre qui se rattachait indirectement aux griefs de la contrée. Comme cette pièce produisit son effet, il n'est pas inutile d'en citer quelques passages.

Lettre du général Joseph Szymanowski à S. E. M. le général Schirmann, commandant la force armée de S. M. l'empereur de Russie en Samogitie.

Cytowiany, 8 juin 1831.

« Général,

» Quoique je ne doute pas que les prisonniers polonais ne soient » chez vous l'objet des mêmes soins et des mêmes égards dont jouis-

» sent ceux des vôtres que les chances de la guerre ont mis entre » nos mains, néanmoins, inquiet comme je dois l'être sur le sort » de M. Kozieracki, capitaine, et du lieutenant Krassyn, du 19e de » ligne, qui ont été grièvement blessés devant Szawlé, je prends la » liberté de vous prier, par un officier parlementaire, de m'en don- » ner des nouvelles; et s'ils existent, je vous demanderai la permis- » sion de leur envoyer des secours pécuniaires. La force des évé- » nemens peut mettre les nations dans le cas de se faire la guerre, » mais l'honneur des militaires leur impose l'obligation d'être hu- » mains, lorsqu'à la fin d'un combat le dernier coup de canon est » tiré. La troupe de V. E. a fait une résistance honorable devant » Szawlé; cela me porte à témoigner à son commandant une estime » qui lui est due. Mais souffrez, général, que j'en appelle à vo- » tre honneur sur le pillage, le viol, sur les vexations, les incen- » dies, et autres cruautés sans exemple dans le siècle où nous vivons, » que commettent vos soldats en ce pays. Je dois bien penser » qu'elles ne sont point ordonnées par V. E. ni même par S. E. » M. le gouverneur général comte Pahlen. Néanmoins l'implacable » histoire vous reprochera un jour de les avoir souffertes; et déjà un » grand nombre de gazettes étrangères cite les atrocités que fait » commettre ici, en Samogitie, M. le colonel B......é. Souffrirez-vous, » général, que votre nom, qui est celui d'un respectable militaire, » soit confondu avec celui à qui le monde civilisé reproche d'être » inhumain? Je doute qu'il existe un ordre ou une instruction qui » puisse forcer un homme à épaulettes de fermer l'œil sur des atro- » cités auxquelles l'honneur, si ce n'est l'humanité, se refuse. Non, » général, je suis certain que vous ignorez tout ce qui arrive à ma » connaissance à cet égard; sans quoi, vous ne le souffririez point, » ou vous seriez en mécompte avec vos propres sentimens; sans quoi, » vous verriez que tôt ou tard la divine providence ferait peser sur » votre propre famille sa divine justice. Ne prenez point en mauvaise » part la franchise d'un vieux militaire, qui sait apprécier l'honneur » des autres, car il met du prix au sien; d'un militaire qui n'ignore » point qu'il ne faut pas ajouter aux malheurs d'un pays où l'on fait » la guerre, car ceux que l'on ne saurait empêcher lui suffisent, etc. »

Bientôt après, Szymanowski ayant appris que la garnison de Szawlé avait fait un mouvement vers la Courlande, il marcha de nouveau vers cette place et l'occupa. S'attendant toutefois à y être attaqué par des forces supérieures, il en évacua les provisions de bouche, et une cinquantaine de blessés polonais qu'il avait trouvés à l'hôpital russe, passablement soignés depuis la réception du parlementaire. Il prodigua également ses soins à une grande quantité de Russes qu'il trouva dans cet hôpital. Il se hâta en outre de mettre en état les remparts du côté où il s'attendait à être attaqué par l'ennemi.

En effet, au bout de quelques jours, il apprit, par des reconnaissances qu'il avait poussées jusqu'à Myszkucić, que des forces russes considérables se dirigeaient sur lui. On lui conseillait de ne point risquer une affaire qui pourrait devenir trop sérieuse, et où il risquait de tout perdre. On exigea de lui qu'il tînt un conseil de guerre; il le convoqua à minuit; là, malgré l'avis de tous les membres présens, qui se défiaient des bonnes dispositions de la troupe, Szymanowski persista à vouloir tenir bon, et voyant que ses argumens n'y faisaient rien, il usa de son autorité et déclara qu'il ne bougerait point de Szawlé sans avoir vu se développer devant ses murailles les forces de l'ennemi, et sans avoir échangé quelques boulets avec lui. A l'heure même, il ordonna que chacun se rendît à son poste, et marcha de sa personne à un demi-mille hors de la ville avec une partie de sa troupe, pour reconnaître les régimens russes envoyés contre lui. Il vit en effet se déployer bientôt environ huit bataillons de vieilles troupes russes, avec de l'artillerie, sous les ordres du colonel Krukow, l'un des officiers les plus intrépides de l'armée russe. Toutefois, malgré l'impétuosité de l'attaque, Szymanowski n'évacua la ville que vers les onze heures, et son artillerie, commandée par le lieutenant Hildebrand, fit un ravage terrible dans les colonnes russes. Tout le reste du jour et la journée du lendemain ne suffirent point à l'ennemi pour ramasser ses blessés et enterrer ses morts. Szymanowski, au contraire, n'avait éprouvé que des pertes insignifiantes : ne laissant rien, ni blessés ni morts, n'ayant pas un seul prisonnier au pouvoir de l'ennemi, il

revint tranquillement à Cytowiany, où il apprit les détails de la défaite de Gielgud devant Wilna.

Cette catastrophe décisive le fit renoncer au plan qu'il avait formé de marcher par Telszé sur Polangen. Le 7-8 juillet, toute la division Gielgud vint de nouveau attaquer Szawlé, que les Russes, dans cet intervalle, avaient de nouveau fortifié d'une manière inexpugnable. Le côté par lequel Szymanowski faisait son attaque le séparait du reste de la division par un grand lac et des marais qui s'étendent au loin; à sa droite étaient encore un autre lac et des marais. Une seule digue bien étroite, défendue, d'un côté, par une redoute hérissée d'artillerie, et de l'autre par une tour avec de hautes murailles, ceinte de banquettes sur lesquelles était postée l'infanterie russe; tel était l'aspect des ouvrages extérieurs. Szymanowski, voyant qu'il aurait inutilement tenté de faire traverser la digue à son infanterie, se mit, pour l'encourager, à la tête d'un escadron de cavalerie samogitienne qu'il introduisit au centre de la ville. Mais son infanterie, qui déjà avait beaucoup souffert en délogeant des maisons de la ville les Russes qui y étaient postés, ne voulut pas mordre franchement à l'attaque; et Szymanowski se vit de nouveau repoussé après avoir encore eu plusieurs éclats de mitraille dans ses vêtemens. L'escadron qu'il avait introduit dans la ville ne pouvant se dégager, y trouva une mort glorieuse avec son chef le major Narbut et le capitaine Mielzynski, et tant d'autres officiers samogitiens dont la bravoure fait honneur à cette patriotique province. L'attaque principale sur le front où était le gros de la division Gielgud, avait été mal dirigée et plus mal soutenue encore. Un seul bataillon du 7ᵉ de ligne, à la tête duquel périt le brave major Jaroma, parvint à pénétrer dans la ville; mais ne se voyant pas soutenu, il fut obligé d'effectuer sa retraite avec une grande perte. Le brave 19ᵉ de ligne qui faisait partie de la brigade Szymanowski, y perdit plusieurs officiers, et entre autres son commandant le colonel Piwecki.

A la suite de cette affaire, Gielgud ordonna la retraite sur Kurszany. Là le reste de la division ayant été partagé en trois

colonnes, Szymanowski fut destiné à celle du général Rohland, et une grande partie des Samogitiens compromis dans ces évènemens s'attacha à sa fortune.

Cette malheureuse colonne, quoique mal organisée, puisqu'elle n'avait pas même un seul peloton de vieille cavalerie, eut la gloire d'attirer sur elle toutes les forces de l'ennemi. Le général Szymanowski commanda constamment son arrière-garde. Les champs d'Uzwenty, de Chwaloyna, de Powondyn, ceux de Wornie, de Szwekszno, de Gordoma, de Nowemiosto, et de tant d'autres, furent témoins des derniers efforts de cette héroïque troupe. Quoiqu'elle marchât de défaite en défaite, quoiqu'elle eût appris coup sur coup le passage inattendu et intempestif des colonnes Gielgud et Chlapowski sur le territoire prussien, elle persista dans sa belle et guerrière contenance, et ne prit pied sur la terre étrangère qu'après avoir brûlé ses dernières cartouches.

Sommés de se rendre sous des conditions honorables tantôt par le général Russe Delingshausen, tantôt par le général Kreutz, entourés de toutes parts, ayant à lutter contre des forces décuples et plusieurs fois par jour, les généraux Rohland et Szymanowski ne ployèrent que devant la nécessité, quand ils virent que toute résistance était inutile, que le soldat était tout-à-fait démoralisé, et que toute munition leur manquait. Pourtant, dans le dernier conseil de guerre qui détermina le passage en Prusse, Szymanowski voulait encore persister, alléguant qu'il y avait encore à tirer quatre gargousses par pièce de canon.

Enfin, sur l'assurance que, leur quarantaine terminée, les Polonais seraient libres de regagner leur patrie; après la garantie donnée qu'aucune extradition ne pouvait avoir lieu, le corps de Rohland entra en Prusse dans les environs de Tilsitt.

A l'issue de la quarantaine, on força tous les militaires qui en faisaient partie de se rendre à un cantonnement désigné, et de s'engager par écrit, ou sous parole d'honneur, à ne point quitter ce cantonnement tant que durerait la guerre. Szymanowski, et avec lui vingt-deux officiers, se refusèrent à signer la pièce commandée.

Il fut alors enfermé dans le fort de Weyschelmünde, près de Dantzig, et y resta jusqu'en décembre 1831, époque à laquelle on permit enfin aux officiers polonais de se rendre à l'étranger. Il s'est depuis fixé à Dresde, que sa famille habite depuis plusieurs années.



Szlegel podpułkownik.

SZLEGEL.

CHARLES SZLEGEL.

SZLEGEL (Charles) naquit à Varsovie le 28 janvier 1802, et fit ses études au corps des cadets de cette ville. Agé de quatorze ans à peine, il entra, le 10 février 1816, comme simple soldat, dans le bataillon des chasseurs à pied de la garde royale, qui plus tard fut réuni à celui des grenadiers, avec lequel il forma le régiment des grenadiers de la garde. Bon et brave militaire, il fut nommé sous-officier le 12 août 1816, sous-lieutenant le 7 mai 1822, et lieutenant le 8 novembre 1830, vingt jours avant la révolution.

Dans le cours de ces quinze ans de service, Szlegel sut concilier les chaudes inspirations de son patriotisme avec ses devoirs de militaire, et sa conduite fut si prudente, si réservée, qu'il échappa aux soupçons du grand-duc. D'un caractère fort et décidé, il lui fallut toutefois bien de l'empire sur lui-même pour se contenir dans les limites de la subordination, à la vue des injustices et des rigueurs de la discipline russe.

Aussi, ne pouvant éclater ouvertement, Szlegel s'empressa de saisir la première occasion qui lui fut offerte de conspirer contre un joug devenu intolérable. Une association secrète avait été formée le 15 décembre 1828 sous la présidence du célèbre Wysocki, alors lieutenant du régiment des grenadiers de la garde et attaché à l'école des porte-enseignes d'infanterie. Au mois de janvier 1829, Szlegel y fut initié : on lui confia le plan, le but, les moyens de l'association, et il embrassa avec ardeur la pensée de la régénération de la Pologne. Au 20 mai 1829, époque du couronnement, la société avait formé le projet de massacrer toute la famille impé-

riale; et Szlegel, qui ce jour-là commandait la compagnie des grenadiers qui montait la garde sur la place de Saxe, devait jouer un rôle important dans l'exécution du complot (1). Ce projet ayant échoué, il fallut réorganiser l'association sur d'autres bases. Szlegel et Urbanski furent choisis pour travailler plus activement à la propagande des affiliations. Dans les dernières séances des conjurés, il fut au nombre de ceux qui firent adopter la nuit du 29 novembre 1830 pour lever l'étendard de la liberté. Chargé de fournir des cartouches à l'école des porte-enseignes, avec laquelle il devait agir, le 29 à six heures et demie du soir, il se rendit à Lazienki (2), où était leur caserne, amenant des munitions dans un fiacre. Sept heures sonnèrent, heure fixée par les conjurés, et l'école, en se soulevant, prit l'initiative de cette grande attaque. Wysocki et Szlegel étaient déjà à leur tête, et sous leurs ordres deux cents jeunes gens se précipitèrent sur les casernes russes, dans lesquelles se trouvaient trois régimens de cavalerie. On leur tua plusieurs hommes; mais quelques efforts que fissent les patriotes, ils ne purent les cerner dans ce local, ni les empêcher de se réunir au dehors. Alors il fallut faire front à des forces considérables qui barraient aux porte-enseignes le chemin de la ville. Toutefois ces héroïques jeunes gens ne se rebutèrent pas; animés par la présence de Wysocki et de Szlegel, ils se précipitèrent contre les trois régimens réunis, tuèrent tout ce qui leur faisait obstacle, et leur marchèrent sur le corps pour rentrer à Varsovie. La cavalerie russe les poursuivit jusqu'à la ville.

Durant les trois premiers jours de la révolution, Szlegel suivit la fortune des porte-enseignes; mais quand les Russes eurent complètement évacué la capitale, après le choix de Chlopicki pour dictateur, il reprit son poste dans le régiment des grenadiers qu'il croyait prêt à se mettre en campagne. Ce régiment reçut, le 10 décembre, l'ordre de quitter la capitale pour occuper la ville d'Oku-

(1) Je parlerai plus au long, dans la Biographie de Wysocki, de cette conjuration et de ses suites.

(2) Lazienki, château de plaisance du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, situé dans le faubourg de Varsovie.

niew et ses environs. Szlegel partit avec lui, et fut nommé plus tard capitaine de la sixième compagnie.

Dans ce cantonnement, Szlegel attendit avec impatience l'ouverture des hostilités que les temporisations du dictateur semblaient retarder chaque jour davantage. En attendant, il préparait et instruisait lui-même les jeunes soldats de sa compagnie, pour qu'ils fussent à même de figurer avec honneur au jour de la lutte.

Enfin l'énergique séance de la diète du 18 janvier vit prononcer la déchéance de la famille impériale, et l'armée russe marcha sur Varsovie. Le 18 février, Szlegel se trouvait à l'affaire d'Okuniew, et le 19 au combat de Waver, où son régiment, qui faisait partie de la division du général Szembek, soutenait l'aile droite de l'armée polonaise. Le 25 du même mois, à la bataille de Grochow, il était dans les trois bataillons de grenadiers qui enlevèrent à la baïonnette le petit bois d'aulnes, clef de la position des Russes. Dans cette attaque, Szlegel, dont la compagnie faisait partie du deuxième bataillon, se précipita, avec Alexandre Zabiello, son sous-lieutenant, sur deux pièces de canon russes qui défendaient l'entrée du bois par un feu nourri, et ne pouvant les emmener, il les encloua. Ce fait d'armes valut à Szlegel la croix militaire d'or, qui lui fut décernée aux applaudissemens de tous ses compagnons d'armes.

Plus tard, il assista encore à diverses affaires; à Susza, à Boinice, à Paprotnia; le 10 avril à celle d'Iganié, et le 13 mai à celle d'Iendrzeiow. Dans toutes ces occasions, il fit preuve d'un beau courage, et d'un grand caractère.

Enfin survinrent les journées funestes des 6 et 7 septembre, où, victime de la diplomatie, l'armée polonaise se vit obligée de se défendre sous les murs même de la capitale. Szlegel, alors chef de bataillon (major), fut posté avec ses soldats sur la ligne de fortification qui s'étendait devant la barrière de Jérusalem, pour garder la route qui conduit au village de Rakowiec, occupé par les Russes, et pour protéger la défense de la lunette n° 73. Dans le cours de l'assaut, le général Uminski, qui commandait sur cette ligne, donna l'ordre au bataillon de Szlegel de déloger l'ennemi d'une lunette inachevée qu'il avait occupée devant notre front

d'opération, et d'où il faisait un feu terrible et meurtrier. Szlegel marcha au pas de charge contre cette position, culbuta le régiment de Samogitie, s'empara de la lunette, et combla le fossé de cadavres russes. Debout sur la barbette de la lunette n° 73, le général Uminski, qui surveillait les mouvemens, salua ce beau fait d'armes par le cri de *vivent les grenadiers*, cri que répétèrent à l'instant mille voix. Ordre en même temps fut donné au deuxième bataillon d'aller soutenir le bataillon de Szlegel. Mais ce renfort était à peine à la moitié du chemin, que la cavalerie ennemie arriva au galop, le força de faire halte, de se former en carré, et de supporter le feu meurtrier de l'artillerie légère qui se trouvait placée entre ses escadrons. Pendant ce temps, Szlegel, attaqué dans la lunette par les débris du régiment de Samogitie, réunis au régiment de Luch qui était venu à son secours, fut obligé de se replier après une résistance opiniâtre. La quatrième division d'infanterie dont il faisait partie se maintint toutefois à son poste jusqu'à la nuit tombante; et elle ne le quitta que lorsqu'à sa droite la barrière de Wola eut été totalement emportée. Le 10 septembre 1830, un ordre du jour du nouveau général en chef, daté de Modlin, cita avec les plus grands éloges la conduite et le dévouement du régiment des grenadiers. Un autre ordre du jour daté du 22 nomma Szlegel lieutenant-colonel et chevalier de la croix militaire de Pologne.

A cette époque, Szlegel fut du nombre de ceux qui, persistant dans leur enthousiasme, voulaient prolonger la lutte jusqu'à la dernière cartouche; mais de nouvelles hésitations ayant encore anéanti cette chance, il fallut se réfugier en Prusse le 5 octobre. Là, Szlegel espérait revoir sa mère, et l'embrasser encore avant de partir pour la terre d'exil; mais sa mère était morte, morte presque en même temps que la Pologne, et Szlegel eut à souffrir comme fils et comme patriote.

Le 15 décembre, il quitta la Prusse et se rendit en France, au dépôt d'Avignon. Il y est mort le 5 juillet 1832, à la suite d'une blessure reçue dans une affaire d'honneur. Ses compagnons d'armes qui le chérissaient comme un frère, lui érigèrent un monument

modeste, pour honorer la mémoire de l'ami dévoué, du soldat intrépide, et du bon patriote. On y lit l'inscription suivante:

HIC JACET
CAROLUS SZLEGEL,
PRÆFECTUS COHORTIS EXERCITUS POLONIÆ,
EQUES ORDINIS
VIRTUTE MILITARI,
NATUS VARSOVIÆ, ANNO 1802 DIE 28 JANUARII,
DEFUNCTUS AVENIONE, ANNO 1832 DIE 5 JULII.

Poloni, defuncti comilitones et amici, patria expulsi, præmaturam mortem unius libertatis suae defensoris lugentes, hoc monumentum posuerunt, anno 1832 *die* 29 *novembris.*

CI-CÎT
CHARLES SZLEGEL,
LIEUT. COL. DE L'ARMÉE POLONAISE,
CHEVALIER DE L'ORDRE DU MÉRITE MILITAIRE,
NÉ A VARSOVIE, LE 28 JANVIER 1802,
MORT A AVIGNON, LE 5 JUILLET 1832.

Les Polonais, ses amis et compagnons d'armes, bannis de leur patrie, pleurant la mort prématurée d'un des vengeurs de la liberté, lui ont élevé ce monument le 29 *novembre* 1832.



Nowosielski

NOWOSIELSKI.

FÉLIX NOWOSIELSKI.

NOWOSIELSKI (Félix) naquit en 1798. Son père, compagnon d'armes de l'immortel Kosciuszko, eut trois fils, qui tous les trois se vouèrent à la carrière des armes. Félix entra de bonne heure dans l'école militaire de Kalisz connue sous le nom d'Ecole du corps des cadets. Ses cours terminés, il passa dans le bataillon des sapeurs avec le grade de porte-enseigne, et fut détaché de là à l'Ecole d'artillerie, pour y suivre les cours de cette école, qui n'avaient lieu que pendant l'hiver.

Promu, en 1824, au grade de sous-lieutenant dans le même bataillon, il s'y fit aimer par la droiture et par l'aménité de son caractère. Une société secrète formée par Wysocki à l'Ecole des porte-enseignes, où se trouvaient plusieurs élèves de l'école des cadets amis de Nowosielski, cherchait alors des affiliations dans les autres corps de l'armée. On connaissait le patriotisme de Félix Nowosielski; on savait quelle influence il avait sur ses camarades; on songea à lui pour les gagner à la cause nationale. En effet, reçu membre de la société au mois de janvier 1829, Félix organisa sur-le-champ dans le bataillon des sapeurs une section de conjurés qui le nomma son chef.

Les choses en étaient là quand sonna l'heure de la révolution du 29 novembre. Au signal convenu, qui était l'embrasement d'une maison, Nowosielski, secondé par d'autres officiers, réunit tout le bataillon dans la caserne, et força le commandant à marcher au secours des insurgés. Bientôt le bataillon entra en ville, tambour battant, son chef en tête, au milieu des acclamations du peuple et de la troupe. Pendant les trois jours que dura la lutte, Nowosielski

fit son service avec le dévouement d'un soldat, et l'âme d'un citoyen se portant là où le danger était le plus pressant.

Quand les troupes russes eurent évacué la capitale, il fit partie du détachement qui, sous les ordres du colonel Kicki, fut chargé de s'emparer de la forteresse de Modlin, qui avait garnison moscovite : quand cette place fut occupée par les troupes nationales, il travailla avec sa compagnie de pionniers à ses travaux de défense.

Dès que la guerre eut commencé, il obtint le grade de lieutenant, et fut placé avec un détachement de sapeurs dans une des divisions de l'armée active. A Ostrolenka, où il fut chargé de la construction d'un pont, il donna des preuves du plus beau courage et du plus étonnant sang-froid. Cette journée lui valut la décoration de la croix militaire de Pologne.

A la suite de cette affaire, on lui confia le soin de fortifier Marymont et Parisow, deux fermes situées aux environs de Varsovie. Plus tard, et dans le courant de juillet, il fut promu au grade de capitaine et chargé de la formation de la cinquième compagnie de sapeurs, qu'il organisa avec la plus grande célérité.

Les journées fatales des 5 et 6 septembre lui fournirent l'occasion de signaler de nouveau son intrépidité et sa présence d'esprit. Une ligne de défense était confiée à ses soins, et il s'y maintint longtemps à la tête de ses sapeurs. Présent partout, soit qu'il fallût combattre le sabre à la main, soit qu'il fallût réparer les ouvrages labourés par les projectiles de l'ennemi, il remplit son devoir jusqu'au bout avec un calme inaltérable.

Le 5 octobre il franchit les frontières de Prusse avec le corps d'armée que commandait le général Rybinski, et de là se rendit en France. Aujourd'hui il partage le sort des cinq cents Polonais, l'élite de notre jeunesse, qui naguère ont abandonné la France pour aller implorer la protection de la république suisse.



Lith. de Villain.

B. Niemojowski

B. NIEMOIOWSKI.

BONAVENTURE NIEMOIOWSKI.

NIEMOIOWSKI (Bonaventure), frère cadet de Vincent, naquit le 4 septembre 1787, et fut élevé d'abord dans le collége des Piaristes, à Varsovie, ensuite dans ceux de Brandebourg et de Berlin, en Prusse.

Ayant achevé ses études à l'université d'Erlangen en Bavière, il travailla, jusqu'en 1811, dans les bureaux du ministère de la justice du duché de Varsovie, et voulant compléter son éducation par quelques voyages, il visita tour à tour, dans ce but, l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. Porté par ses goûts et par ses antécédens de famille vers les affaires publiques, il étudia avec attention l'organisation des deux états les plus avancés en civilisation, et suivit les séances de leurs parlemens.

La diète de 1820 le vit débuter dans la carrière politique comme nonce de Wielun. Excellent patriote et fécond orateur, il prit place sur les bancs où siégeait son frère, et le seconda puissamment dans sa courageuse opposition. Appelés ensemble par leurs concitoyens à siéger dans le conseil général du palatinat, en 1821, ils y essuyèrent les premières persécutions du pouvoir qui les fit éliminer par le sénat, prenant pour prétexte que, parmi leurs électeurs, il s'en trouvait un qui n'avait pas le droit de voter; et lorsque le conseil, qui y était autorisé par la loi, les rappela dans son sein en qualité de suppléans, Alexandre, irrité de cette manifestation de l'opinion publique en faveur des deux chefs de l'opposition parlementaire, rendit sa fameuse ordonnance, contresignée par le prince Lubecki, qui cassa le conseil général du palatinat de Kalisz, et ne lui permit plus de se rassembler. En 1825,

cherchant par toute voie à se débarrasser de l'éloquence incisive de Niémoïowski, le gouvernement moscovite lui suscita, sur le plus frivole prétexte de désobéissance à l'autorité, un procès en police correctionnelle, espérant ensuite le faire écarter de la chambre comme étant sous le poids d'une accusation. Cette machiavélique intrigue réussit en effet. En vain Niemoïowski prouva-t-il en face de toute la Pologne qu'on le calomniait indignement; le sénat, présidé par Zamoyski, dévoué au czar, lui répondit par un déni de justice en invalidant ses pouvoirs. « C'est » un grand malheur que de gémir dans l'esclavage, s'écriait à cette » occasion Niemoïowski dans sa défense devant le sénat; mais se » forger des chaînes à soi-même, voilà une action, sénateurs, que » par respect pour vous je m'abstiens de qualifier. » A peine la diète était-elle close, que Niemoïowski, qui avait été, par ordre de l'empereur, violemment déporté de Varsovie, et gardé par des gendarmes dans sa propre maison, fut acquitté : pour toute réponse à l'arrêt du sénat, il envoya à chacun de ses membres un exemplaire de la sentence d'acquittement. A leur tour ses concitoyens, pour protester contre un ostracisme non mérité, le réélurent à la presque unanimité comme nonce à la Chambre, et le nommèrent en outre membre de la Société du crédit territorial du palatinat.

Mais il en fut en Pologne de Bonaventure Niemoïowski, comme en France de Grégoire et de Manuel. Le pouvoir s'était juré de l'exclure des fonctions législatives. Sous prétexte d'insultes envers la garde qui surveillait son frère alors prisonnier, et l'empêchait de recevoir des lettres d'une épouse mourante, il fut arrêté en 1827, sans égard pour son caractère de nonce, et conduit sous escorte devant le grand-duc. Là, entre mille autres extravagances, le proconsul moscovite lui adressa ces singulières paroles : « Sachez, » monsieur, que vous ne jouirez de la représentation nationale » que tant que cela plaira à l'empereur; sachez encore que vous » ne devez reconnaître d'autre loi que la volonté du monarque : » devant elle tout doit plier, les devoirs de famille et la conscience » elle-même. Craignez sa colère, car il sait tout; il sait par moi

»jusqu'aux secrets de vos lettres; et quand il voudra vous faire »juger, ce ne sera pas par des juges qui ont peur de vous, mais »il vous jugera lui-même, car il est le juge suprême et le plus »juste, etc., etc. » A la suite de cette allocution, un aveu de ses torts prétendus fut adressé à Niemoïowski pour qu'il le signât; mais ce courageux patriote préféra subir dix-neuf mois de rude captivité, plutôt que de se résigner à un acte humiliant.

Mis en liberté à l'occasion du couronnement de Nicolas, Niemoïowski en profita pour présenter, avec ses collègues de Kalisz, au nouveau monarque, une énergique adresse au sujet des atteintes successives portées à la charte constitutionnelle du royaume. Cette pièce, comme on le pense, resta sans effet.

A cette époque, Bonaventure Niemoïowski fit quelques démarches auprès de Nicolas pour obtenir l'élargissement de son frère Vincent (Voyez *Vincent Niemoïowski*), tenu sous la surveillance de la police depuis plusieurs années; mais, voyant que ses démarches avortaient sans résultat, il quitta Varsovie, refusant toutes les invitations qui lui furent faites au nom de l'empereur lui-même, à l'occasion des fêtes du couronnement. Aussi, lorsque, l'année suivante, les chambres furent convoquées, Bonaventure Niemoïowski s'en vit encore exclu par les mêmes moyens et par suite des mêmes influences.

La glorieuse révolution du 29 novembre vint ouvrir enfin un champ plus vaste à ses vertus et à ses talens. Chargé par les citoyens du palatinat de Kalisz de porter à Varsovie leur adhésion au nouvel ordre de choses, il arriva dans la capitale le 6 décembre, et accepta le lendemain, sur les instances du dictateur, le portefeuille de la justice. Toutefois il n'hésita pas à se prononcer franchement contre le maintien du pouvoir exorbitant du dictateur à la séance du 18 décembre 1830. Par respect pour l'indépendance des tribunaux, Niemoïowski se borna à destituer ou suspendre ceux des juges qui s'étaient depuis long-temps constitués les vils instrumens de la police moscovite, et entre autres Wyczechowski, Ilnicki, Falencki, Poklenkowski, etc., etc. Les ordonnances sur la liberté individuelle furent revues par lui, et mises

en harmonie avec la charte. Il introduisit le jugement par jury dans l'institution des gardes nationales. De fortes économies qu'il fit sur le budget de la justice augmentèrent l'actif de celui de la guerre. Il proposa à la diète le *justitium*, qui eut force de loi jusqu'à la fin de la révolution. Enfin une commission fut instituée par lui, pour faire des recherches dans les archives de la police secrète, et pour dresser l'acte d'accusation des espions de police et des agens provocateurs que la clameur publique avait fait incarcérer dans les premiers jours qui suivirent le mouvement du 29 novembre. Les adversaires de Niemoïowski lui reprochent de n'avoir pas livré à l'instant même ces misérables à la justice. Il était à prévoir, disent-ils, que cette indulgence servirait de prétexte aux factieux pour soulever le peuple toutes les fois qu'ils le croiraient utile à leurs vues secrètes. Cette supposition spécieuse n'a été pourtant justifiée par rien ; car, dans la fatale nuit du 15 août, où les espions furent, pour la plupart, massacrés dans leurs prisons, ils ne servirent nullement de prétexte aux fureurs populaires, puisque les généraux accusés de haute trahison furent les premiers assassinés. Le fait est que les lois ne précisaient aucune peine contre ce genre de crime : il aurait donc fallu livrer les coupables à une commission extraordinaire, c'est-à-dire au bourreau; il aurait fallu, en un mot, que Niemoïowski, dans son début au pouvoir, fît mentir par un acte décisif, les principes de toute sa vie.

Après la chute du dictateur, Niemoïowski obtint, le 3 février, du gouvernement national, le portefeuille de l'intérieur. Dès son entrée au ministère, le personnel de l'administration subit une réforme presque complète : les hommes de Constantin firent place aux patriotes. Les villes obtinrent des conseils municipaux électifs, pour gérer leurs intérêts locaux et contrôler les autorités centrales. Sur la motion de Niemoïowski, un million fut accordé aux paysans qui manquaient de semailles par suite des ravages de la guerre. Il pourvut aux approvisionnemens de l'armée, jusqu'à ce que le généralissime Skrzynecki eût fait passer en d'autres mains, cette partie de ses attributions. Enfin ce fut aussi sur l'ordre de Nie-

moiowski que les fonds destinés à l'entretien des spectacles furent employés à l'approvisionnement de la capitale, et servirent à former pour elle un magasin de réserve qui fut plus tard de la plus grande utilité.

Les Lithuaniens présens à cette époque à Varsovie, ayant formé un comité pour appuyer l'insurrection dans les anciennes provinces polonaises, Niemoïowski fut invité par eux à présider leurs travaux. Par ses soins, deux escadrons de lanciers et un bataillon d'infanterie de la légion lithuano-volhynienne entrèrent en campagne au mois d'avril.

La discussion sur les droits à accorder aux Lithuaniens qui avaient pris les armes pour l'indépendance de la patrie commune, amena, le 5 mai, une scission entre lui et le suppléant du ministre des affaires étrangères, le comte Gustave Malachowski. Niemoïowski n'admettait pas que la Lithuanie pût s'unir à la Pologne sans renoncer à ses vieilles lois féodales; et, pour soutenir cette opinion, il donna sa démission, et rentra dans la chambre comme nonce de Wartha.

Dès ce moment, il y figura comme un des membres les plus influens et les plus éclairés. Chef du parti *kaliszien*, ainsi nommé parce que ses notabilités appartenaient au palatinat de Kalisz, il fut l'un des organes les plus puissans de cette fraction de la chambre qui joua en Pologne à peu près le même rôle que les girondins jouèrent en France. Placés entre la *plaine* et la *montagne*, terme moyen entre les préjugés de l'aristocratie et les impatiences des clubs, les *kalisziens* ressemblaient effectivement à un parti distinct; mais vu leur petit nombre, et l'indépendance d'opinion qu'ils se réservaient entre eux, c'était plutôt quelques hommes à part, unis par une longue amitié, par une certaine communauté de principes, et qui, en possession d'une popularité qui datait de quinze ans, avaient acquis une certaine influence sur la chambre. On leur reprochait trop d'inflexibilité dans les *doctrines*, sans réfléchir qu'ayant constitué à eux seuls toute l'opposition pendant le règne de Constantin, seuls ils avaient eu l'occasion de faire leur profession de foi politique, et que par conviction autant que

par probité, ils devaient y rester fidèles. S'ils avaient consenti à transiger avec leurs principes, c'est alors que leurs adversaires auraient eu beau jeu; car, certes, on n'aurait pas manqué de les accuser d'avidité du pouvoir, reproche qui leur fut maintes fois adressé, malgré toute son incompatibilité avec celui de l'immuabilité de principes.

Les partis qui divisaient les chambres polonaises ne commencèrent à se dessiner nettement qu'au mois de juin 1831, lors de la fameuse question de réforme du gouvernement. On sait que le parti dit aristocratique ou diplomatique voulut alors faire passer l'autorité dans les mains d'un seul, pour donner ainsi aux cabinets européens une garantie monarchique de plus. Dès lors la chambre se sépara en deux grandes fractions : les réformistes et les antiréformistes. Parmi les derniers figurèrent Niemoïowski et ses amis, qui parvinrent à maintenir la forme pentarchique : ils n'en ignoraient pas les inconvéniens; mais ils prévoyaient un plus grand danger encore pour la cause nationale, si, avec la centralisation du pouvoir, leurs adversaires avaient fait prévaloir leur système de confiance dans les secours étrangers, et de négociations avec l'ennemi. Le généralissime Skrzynecki, qui, après avoir lié des relations non autorisées avec des puissances étrangères, désirait et appuyait la réforme, pour se débarrasser ainsi de toute entrave dans la marche nouvelle qu'il s'était tracée, se mit dès lors en opposition ouverte avec le gouvernement et la diète. Agissant dès lors à part et sous l'influence de ses inspirations personnelles, il adopta, malgré le gouvernement, malgré la nation, malgré la diète, ce fatal système d'inaction, qui devait anéantir tout le fruit de ses victoires, et préparer à la révolution polonaise son désastreux denouement.

Ce fut alors que Niemoïowski proposa à la diète de nommer une commission pour examiner la conduite du généralissime; malheureusement un amendement malencontreux paralysa l'effet de cette motion : un conseil de guerre fut convoqué le 27 juillet, pour prendre connaissance des plans du généralissime; mais il lui était interdit d'examiner le passé; néanmoins il se prononça à

l'unanimité contre le système de Skrzynecki, qui prit alors l'engagement, et ne le suivit pas, de livrer sans délai une bataille décisive. Toutes les troupes de ligne ayant, par suite de cette résolution, évacué Varsovie pour marcher au-devant des Russes, Niemoïowski proposa à la diète de suspendre ses séances, et de distribuer parmi ses membres des postes avancés pour la défense de la capitale; mais cette motion, qui, si elle eût passé, aurait répandu dans la population un électrique élan; cette motion si belle et si patriotique vint échouer devant l'esprit de parti, qui ne voulut y voir qu'un empiètement sur l'autorité du généralissime. Toutefois on en adopta une partie, et une commission de deux membres, sans aucun pouvoir réel, fut choisie parmi les nonces pour surveiller la défense de la capitale : Niemoïowski fut l'un de ces deux commissaires.

Bientôt après, l'indécision toujours croissante du généralissime Skrzynecki amena enfin son rappel, et servit de prétexte aux affreux massacres de la nuit du 15 août. Le gouvernement des cinq ayant, par suite de cette catastrophe, déposé ses pouvoirs le 17 du même mois, la diète, sur la motion du sénateur Olizar, résolut d'établir une autre forme de gouvernement. L'avis de Niemoïowski qui avait été rejeté lors de la chute du dictateur, prévalut cette fois devant les comités des chambres; et sur leur proposition, la diète réunit le pouvoir exécutif dans les mains du président d'un conseil composé de six ministres responsables. Les comités présentèrent en même temps à la chambre plusieurs candidats pour la présidence, et à leur tête Niemoïowski, comme ayant obtenu dans leur sein une forte majorité; mais la pluralité des membres de la diète désigna à ce poste le général Krukowiecki. Ce dernier, voyant l'impossibilité de se maintenir longtemps sans s'appuyer sur des hommes entourés de la confiance publique, appela le même jour le nonce de Wartha à la vice-présidence.

Avant d'accepter cette dignité, Niemoïowski crut devoir poser plusieurs conditions, par suite desquelles l'organisation du conseil lui ayant été abandonnée, il s'empressa d'inviter le président

du sénat et le maréchal de la chambre à en faire partie : c'était un emprunt aussi habile que patriotique fait à la glorieuse constitution de 1791, si chère aux Polonais. Par son influence encore, les clubistes, qui menaçaient de s'emparer du pouvoir à la suite de Krukowiecki, leur protégé, en furent éconduits, et leur club fut fermé. Bientôt les approvisionnemens de la capitale, qui avaient subi l'influence de ces tristes évènemens, commencèrent à redevenir abondans et faciles ; l'habillement et la solde des troupes furent assurés ; la police et la garde de sûreté, remises entre les mains de patriotes connus, offrirent de nouvelles garanties de sécurité tant extérieure qu'intérieure ; enfin, après deux mois d'inaction, la victoire de Miedzyrzec ranima de nouveau l'espoir de l'armée. Tels furent, grâces surtout aux efforts de Niemoïowski, les premiers résultats de l'administration du général Krukowiecki. Ce fut sur la proposition du vice-président que Krukowiecki signa, à son corps défendant, la veille même de l'assaut de Varsovie (5 septembre), la courageuse réponse faite au feld-maréchal, pièce par laquelle le gouvernement national refusait de traiter autrement avec la Russie que sur les bases du manifeste et des décrets de la nation représentée dans la diète. Quand, dans la matinée du 7 septembre, Krukowiecki résolut, de son propre mouvement, d'envoyer un parlementaire à l'ennemi, Niemoïowski donna aussitôt sa démission, et avertit les chambres de ce qui se tramait contre l'honneur et la sûreté de l'État.

Les chambres polonaises présentèrent ce jour-là un aspect aussi imposant que rare dans les fastes du monde. Sous le feu tonnant de six cents canons, elles discutaient les propositions de Paskewitsch avec calme et dignité. Abandonné par ses ministres, Krukowiecki confia au général Prondzinski la pénible tâche de démontrer au corps législatif la nécessité de capituler ; les paroles de ce général devaient avoir d'autant plus d'autorité, que son caractère de patriote était encore au-dessus du soupçon. Aussi les convictions d'une partie de la diète commençaient-elles à s'ébranler, lorsque Niemoïowski prit la parole, et avec un admirable sang-froid il interpella le maréchal de la diète, et le conjura d'imposer silence

à l'envoyé du président, attendu que, ne faisant partie ni des chambres ni du conseil, il n'avait pas le droit de prendre la parole. Appuyé par ses amis et par le maréchal lui-même, il fit prévaloir son avis, et la capitulation fut rejetée aux cris de : *vive la patrie! vive l'honneur national!* Le même soir, la diète ayant appris que Krukowiecki venait de signer une lettre de honteuse soumission adressée au czar, lettre formulée au nom de la nation, quoiqu'il l'eût écrite sans consulter personne, elle le déposa de ses fonctions, et confia la présidence au plus courageux de ses membres. Dans son dépit, Krukowiecki fit la menace d'attenter aux jours de Niemoïowski et du maréchal; mais ces deux braves citoyens ne s'en émurent pas.

Lorsque Niemoïowski accepta le pouvoir exécutif, les troupes polonaises venaient d'effectuer leur retraite, sur l'ordre de l'ancien président. Il ne pouvait donc plus songer à défendre la ville, dont les fossés étaient en partie occupés par les bataillons de Paskewitsch. N'ayant que quelques heures devant lui, il parvint à sauver les caisses du gouvernement et de la Banque, qui contenaient encore plusieurs millions, et les archives de l'Etat. Il donna les ordres nécessaires pour emporter dans sa retraite toutes les munitions de l'armée; mais aucune disposition à cet effet n'ayant été prise par Krukowiecki, on ne put réussir à en sauver qu'une partie. Le siége du gouvernement fut transporté le lendemain dans le fort de Modlin, et ensuite à Zakroczym.

Convaincu que dans la circonstance extraordinaire où se trouvait l'armée, il lui fallait un chef qui eût toute sa confiance, Niemoïowski crut devoir lui en laisser le choix. Dans le scrutin qui eut lieu, le général Mathieu Rybinski obtint la majorité des suffrages, et fut confirmé le 9 septembre dans la dignité de généralissime. On essaya de ranimer l'espoir du peuple et de l'armée par un appel énergique à leur constance et à leur courage. Aucune ressource ne fut négligée pour assurer les vivres et la solde aux troupes imposantes encore par leur nombre.

Malheureusement le nouveau généralissime, usant de l'un de ses droits, entra en négociation avec l'ennemi pour obtenir un

armistice : ces négociations durèrent trop long-temps. Désabusé plus tard, Rybinski voulut alors traverser la Vistule pour rejoindre les corps de Rozycki et de Ramorino ; mais arrivé à Plotzk, au lieu de continuer sa marche, il se laissa tromper par les intrigues de l'ennemi, et convoqua, le 23 septembre, un conseil de guerre, où, en dehors de toute légalité, il fit poser devant les généraux la question de savoir : si l'on devait envoyer une députation à Saint-Pétersbourg, pour y demander au nom de l'armée des conditions favorables pour le pays? Par suite de cette décision, l'ordre fut donné à l'avant-garde, qui avait déjà passé le pont, de rétrograder. Alors Niemoïowski crut devoir dénoncer la conduite du généralissime à la diète, qui, le même jour, déposa ce dernier de ses pouvoirs. Après avoir confirmé Niemoïowski dans la présidence, les chambres réunies à Plotzk appelèrent le général Uminski au commandement en chef de l'armée. Mais ces mesures arrivaient trop tard. D'un côté, une portion de l'armée, excitée par quelques chefs indignes, refusa de reconnaître le nouveau généralissime; de l'autre, la double défaite de Ramorino et de Rozycki, qui survint à cette époque, rendit presque impossible toute tentative nouvelle.

Niemoïowski, après avoir remis le trésor (6,523,428 fl.) au généralissime, par l'entremise de la commission palatinale de Plotzk, franchit les frontières prussiennes, en laissant comme testament politique le manifeste du 26 septembre, daté de Rypin, dans lequel il déclarait au généralissime : « que tout ce qu'il entre- » prendrait en dehors des pouvoirs à lui donnés ne pourrait porter » atteinte ni à l'honneur national, ni à la cause du pays. » Huit jours après, les troupes polonaises se réfugièrent sur le territoire prussien.

Niemoïowski vint à Paris, au mois d'octobre, pour y plaider la cause de la Pologne et de ses enfans proscrits; mais quelques malentendus de police l'obligèrent bientôt à chercher un asile à Bruxelles, où sa famille l'ayant rejoint, il a pu revenir à Paris, qui est devenu son lieu de résidence.

A une taille haute et noble, Niemoïowski unit une physio-

nomie imposante, sérieuse et pensive; silencieux d'habitude, il n'en exprime pas moins toutes ses opinions avec empressement, franchise, et une rare indépendance de caractère; il est difficile dans le choix de ses intimes, ce qui, joint à son extérieur calme et froid, l'a fait souvent accuser de fierté, et empêcha souvent les opinions de se grouper autour de lui. Sa probité et son désintéressement ont résisté à toutes les épreuves: dans la dernière révolution elle-même, ce n'est qu'en cédant aux plus vives instances de ses amis qu'il accepta les hautes dignités dont il a été revêtu, et dont il se désistait spontanément aussitôt qu'il le pouvait.

Son instructiou est profonde: aussi son avis est-il toujours d'un grand poids dans chaque discussion. Il n'improvise pas avec volubilité; mais ses argumens sont toujours neufs et puissans: il a surtout le rare mérite de se décider promptement; et ce qu'il a une fois résolu, il le soutient avec fermeté et enthousiasme.

Quoique absorbé presque tout entier dans la carrière politique, Niemoïowski eût pu se distinguer dans toutes les branches des connaissances humaines. Agronome éclairé, il avait fait de ses terres de Marchwacz, dans les environs de Kalisz, une vraie ferme-modèle, qui fut bientôt imitée par les propriétaires des environs. Il se propose de publier sur la révolution polonaise des Mémoires qui seront du plus haut intérêt.

La biographie du général Rybinski, que j'ai donnée dans ma huitième livraison, a soulevé des réclamations auxquelles il est de mon devoir de faire justice. Quoique j'aie eu le soin, dans une note, de reporter la responsabilité de cette pièce sur son auteur, M. Chotomski, cependant, jaloux, avant tout, de donner aux faits contenus dans mon ouvrage autant de valeur historique que le permet l'insuffisance des documens (la diète elle-même n'ayant pas encore publié les siens), je mets sous les yeux de mes lecteurs la traduction d'une lettre que m'a écrite le président du gouver-

nement national M. Bonaventure Niemoïowski. Elle redresse plusieurs faits de la biographie du général Rybinski, et appuie ses redressemens sur des textes officiels dont l'autorité me paraît irrécusable. Intermédiaire dans cette question, j'ai dù présenter au public toutes les pièces d'un procès où il s'agissait moins d'une question personnelle que d'un objet d'intérêt national.

J. Straszewicz.

A l'éditeur des Polonais et Polonaises de la révolution de 1830.

(Traduit du polonais.)

Monsieur,

Un récit exact de la révolution polonaise du 29 novembre 1830 ne saurait sans doute être l'œuvre, ni d'un étranger ignorant les relations intérieures du pays, ne connaissant les évènemens que par les récits intéressés des acteurs du drame, récits qui, faits pour la plupart sans critique et sans jugement, sont plutôt de la fable que de l'histoire; ni de ces écrivains qui, sous la forme de mémoires et de tableaux historiques, publient leurs propres biographies, ou qui, en retraçant celles des autres, exaltent les individus aux dépens des faits, et font leurs héros si grands, que devant eux se rabaisse notre révolution elle-même. Si donc les Polonais doivent de la reconnaissance à ceux de leurs compatriotes qui, comme vous, Monsieur, rassemblent des matériaux pour l'histoire future de leur révolution, c'est à cette condition seulement qu'en révélant des évènemens inconnus de l'Europe, et qui ont amené notre chute prématurée, ils auront égard plutôt à l'ensemble de la révolution, qu'aux individus, laissant d'ailleurs à la postérité le soin de juger les derniers sur leurs actes, et non sur les panégyriques de leurs biographes.

L'auteur de la biographie du général Mathieu Rybinski, dernier commandant en chef de l'armée nationale, a dévié de ce principe en outrageant également la vérité et les autorités instituées par la nation, dans son récit des évènemens qui se sont passés du 9 au 24 septembre 1831. S'il eût simplement retracé l'état réel des choses, en laissant à l'histoire de prononcer qui de nous doit être responsable du mauvais succès des affaires, j'aurais aussi abandonné au temps le soin de repousser les accusations adressées à ce sujet au gouvernement et à la représentation nationale; car il ne nous appartient pas de juger nos propres actes. Mais comme voici déjà plusieurs fois que, sous la même influence, les évènemens de Modlin et de Plotzk sont représentés sous un faux jour, et qu'en dépit d'une réclamation (*voyez la note A*) que j'ai été déjà forcé de publier contre les *Mémoires officiels d'un témoin oculaire*, imprimés à Leipzig, les mêmes évènemens se trouvent encore plus altérés dans la biographie du général Rybinski, je crois devoir aux fonctions élevées que j'ai exercées, et à mes concitoyens qui ont droit de m'en demander compte, de ne pas la laisser sans réponse.

Il serait déplacé d'exposer ici les raisons qui m'ont déterminé, en ma qualité de président du gouvernement national, à abandonner aux généraux et aux

chefs de corps le choix du généralissime; je ne ferai point non plus mention de la scène violente que provoqua en cette occasion un de nos généraux; car je veux éviter tout sujet d'irritation qui, loin de tourner à l'utilité commune, ne sert, au contraire, qu'à rompre la bonne intelligence si nécessaire au triomphe de notre cause, et immanquable parmi les Polonais, toutes les fois qu'il s'agira de réunir leurs efforts pour reconquérir l'indépendance nationale. Je rappellerai donc seulement que, sur soixante et douze votans, le général Rybinski ayant obtenu une majorité relative de dix-huit voix, je crus devoir le confirmer dans le commandement en chef. Il ne m'appartient pas de juger jusqu'à quel point son hésitation à accepter le commandement peut justifier sa conduite ultérieure. Je conviens même que sa position était difficile, et la victoire bien douteuse; mais le tableau de la misère et des privations de l'armée, tel qu'il est retracé par l'auteur de sa biographie, est, comme je tâcherai de le prouver, bien loin de la vérité.

« Muni du commandement en chef, dit son biographe, le général Rybinski » ordonna de lui faire un rapport détaillé sur l'état de l'armée, sur les arme- » mens, les munitions, les vivres, etc. Les rapports lui apprirent que l'on man- » quait de tout. L'armée montait à plus de vingt mille hommes; plus, la gar- » nison de Modlin. Dix-sept cents cavaliers étaient sans chevaux; l'infanterie » manquait de cartouches; l'artillerie n'avait que des caissons incomplets. Dans » la forteresse, il n'y avait pas de magasin de vivres, et on ne possédait en muni- » tions que cinquante coups par canon, etc. »

Et moi aussi, je me fis présenter par le ministre de la guerre un rapport détaillé sur l'état de l'armée nationale prête à ouvrir la campagne dans le palatinat de Plotzk. Il s'ensuit (*voyez lettre B*) qu'il y avait trente-six mille sept cent quatre-vingts hommes sous les armes, dont trois mille cent vingt-trois seulement portaient des faux. Outre les canons du fort de Modlin, il y avait quatre-vingt-quinze pièces de campagne avec vingt-cinq mille deux cent trente-cinq cartouches; l'infanterie en comptait huit cent dix-neuf mille, et la cavalerie cinquante mille. L'état de l'artillerie de réserve (*voyez lettre C*) prouve que la forteresse avait non seulement plus de cinquante coups par canon, mais qu'elle pouvait même fournir des cartouches aux troupes de ligne.

Quant aux vivres, jamais l'armée, pendant toute la guerre, ne s'en trouva mieux pourvue que lors de son séjour à Modlin. Après l'avènement du général Krukowiecki à la présidence, un conseil de guerre ayant résolu d'envoyer le corps de Ramorino en Podlachie, et une colonne de cavalerie dans le palatinat de Plotzk pour approvisionner la capitale, le général Lubienski, qui commandait cette dernière expédition, parvint à réunir promptement des provisions considérables, et n'ayant pas pu les transporter à Varsovie avant le 8 septembre, il en remplit les magasins de Modlin. Huit mille moutons, une quantité considérable de bêtes à cornes, de grands dépôts d'eau-de-vie, de sel, des meules immenses de blé en gerbes (qu'on se hâtait de battre avec une machine préparée à cet effet), beaucoup de blé en grain et de farine, suffisaient, certes, à l'entretien de trente-sept mille hommes réunis autour de Modlin, puisqu'en quittant ce fort nous pûmes y laisser des vivres pour trois mois de siége, et l'argent nécessaire pour la solde de la garnison, et pour des dépenses imprévues, sans compter de vastes greniers de sel dont la vente eût été facile. Notre situation à Modlin n'était donc pas aussi désespérée que le prétend l'auteur de la biographie du général Rybinski. Les troupes, quant à leurs vêtemens, manquaient, il est vrai, de plusieurs articles; mais à une autre époque l'armée de Napoléon, à

demi duc, était venue à bout d'une armée autrichienne trois fois plus nombreuse : les soldats polonais, combattant pour la liberté et l'indépendance de la patrie, ne se seraient pas non plus refusés aux privations, si leurs chefs les avaient conduits à la victoire.

Je ne discuterai pas avec l'auteur de la biographie s'il était aisé ou non de pénétrer dans le palatinat de Cracovie, et jusqu'à quel point *le chef d'une armée doit, à l'aide d'un calcul profond des probabilités militaires, examiner s'il faut se battre ou non.* Je ferai la réflexion seulement que Kosciuszko ne calculait pas ainsi à Macieïowice, parce qu'il savait bien que les révolutions une fois vaincues, n'ont plus d'avenir. Au surplus, je suis d'avis qu'en général une révolution doit toujours être continuée dans le même esprit qui caractérise ses débuts. La nation n'avait pas mesuré ses forces, et n'était nullement sûre de vaincre ; toutefois elle n'hésita pas entre l'espoir de la liberté et de l'indépendance, et l'horreur du joug qu'elle subissait ; ainsi, comme elle avait sacrifié tout son avenir à un espoir glorieux, mais précaire, de même l'armée révolutionnaire ne devait jamais transiger entre la soumission au czar et la possibilité de prolonger le combat, quand même ceux qui, comme le biographe le soutient, *sont seuls capables de comprendre les positions militaires* auraient été d'un autre avis. Mais, du reste, à plusieurs reprises, dans le cours de notre révolution, on s'est ainsi arrogé le droit exclusif de juger sans appel l'opportunité du combat. Les généralissimes et la plupart de militaires auxquels le pouvoir du grand-duc était plus supportable que celui des autorités nationales, toutes les fois que celles-ci les engageaient à attaquer l'ennemi, avaient l'habitude de répondre : « Qu'il était plus facile de conseiller le combat que de combattre. » C'était pour eux un moyen de rabaisser les services éclatans que, dans d'autres carrières, on pouvait rendre à la patrie par la comparaison de ceux que rendaient les soldats dans les rangs de l'armée. Plus d'une fois, les suites funestes de ce raisonnement se firent sentir pendant la révolution, et en particulier lorsque Skrzynecki, après avoir souffert que Paskevitsch franchît la Vistule sans perdre un seul homme, expliqua aussi son inaction par les principes de sa haute stratégie. Ces principes serviront-ils encore à justifier les résultats fatals du conseil de guerre à Slupno ? Mais ne devançons pas les évènemens, et parlons d'abord des négociations entamées à Nowydwor.

Aussitôt que les quarante-huit heures d'armistice, consenties par le général Malachowski, après l'évacuation de Varsovie, se furent écoulées, le feld-maréchal Paskevitsch, voulant en proposer un nouveau, envoya à Nowydwor, où étaient alors nos avant-postes, le fameux général Berg, que les négociations avec Krukowiecki avaient déjà fait connaître. Il ne s'agissait sans doute pour lui que de gagner du temps, et voilà pourquoi il choisit un soldat diplomate, possédant en perfection l'art d'en faire perdre beaucoup en l'employant à des courses journalières à Varsovie, sous le prétexte d'y demander de nouvelles instructions, et cela quoique évidemment toutes les propositions fussent faites par Berg lui-même et par l'autorisation du feld maréchal. Comme ces négociations, tant qu'elles ne regardaient que l'armistice, étaient incontestablement dans les attributions du généralissime, une fois seulement à leur début, je fus appelé à Nowydwor, et je n'en eus ensuite que des informations verbales de la part du généralissime. C'est pourquoi je suis forcé, quant aux détails desdites négociations, de renvoyer les lecteurs aux *Mémoires officiels d'un témoin oculaire* sus-mentionnés, et imprimés par l'ordre du général Rybinski, en rappelant toutefois la lettre que j'ai déjà publiée à ce sujet (*voyez lettre A*), et où, après avoir indiqué

plusieurs erreurs, je n'ai pas oublié de parler d'une proposition que m'a faite le généralissime, de lui remettre tous mes pouvoirs pour faciliter ainsi ses négociations avec Paskevitsch. Il paraît, en observant les dates, que le même jour, savoir le 19 septembre, le général Morawski écrivait au général Berg la lettre (*voyez p. 30 des Mémoires*) où il l'informe comme d'un fait déjà accompli : « Que les pouvoirs de la diète et du gouvernement ont cessé, et qu'il n'existe » d'autre autorité que celle qui se trouve entre les mains du général en chef. » Un intervalle de six jours dans cette correspondance, intervalle que les *Mémoires officiels* ne justifient d'aucune manière, donne lieu à beaucoup de réflexions. Néanmoins, par des raisons faciles à apprécier, j'ai passé sous silence, dans la lettre ci-dessus citée, toutes ces circonstances, et les divers détails du conseil de guerre tenu à Slupno, ainsi que le rappel du général Rybinski, et le choix du général Uminski, appelé par la diète au commandement en chef : car j'ai voulu rester fidèle au principe que, dans ma réponse à un article du général Ramorino, j'ai exprimé ainsi dans le *Courrier Français* du 1er juin 1832 : « Les » acteurs de ce grand drame, ai-je dit, devraient s'abstenir de toute récrimination, » et ne comparaître devant le tribunal de l'opinion publique qu'avec des preuves » et des documens authentiques, sur lesquels les contemporains et la postérité » doivent juger leur conduite. »

Comme cependant l'auteur de la biographie du général Rybinski a cru convenable d'exposer prématurément devant l'opinion publique les évènemens les plus récens, et qu'après avoir gardé le silence sur les détails du conseil de guerre de Slupno, il ose soutenir que le général Uminski avait été *proclamé généralissime par des agitateurs et de vrais perturbateurs*; comme il ajoute que les propositions humiliantes de Paskevitsch, qui ont devancé son choix, n'ont été que la suite nécessaire de notions que l'ennemi a dû avoir sur l'indiscipline et le mécontentement de l'armée; comme, en outre, il accuse les autorités civiles d'avoir *exposé la Banque nationale à devenir le butin des soldats russes*, et ne cherche qu'à sauver son héros du naufrage général, je crois de mon devoir de réfuter, les pièces officielles à la main, toutes ses calomnieuses accusations.

Je l'ai déjà dit dans une lettre au général Rybinski, que, sans être invité par lui, je me rendis, le 23 septembre, dans son quartier général à Slupno. Obligé de me porter en hâte vers Plotzk, pour y surveiller les préparatifs de l'expédition projetée sur la rive gauche de la Vistule, tels que les vivres pour l'armée, et les provisions nécessaires aux hôpitaux qui devaient être laissés dans cette ville, je n'avais eu, depuis le 20 du même mois, aucun rapport avec le généralissime. Je trouvai à Slupno le général Morawski, arrivé précisément de Modlin avec une réponse définitive de Paskevitsch, qui, refusant d'adhérer à tout arrangement, exigeait une soumission absolue au czar, et l'envoi à cet effet d'une députation à Saint-Pétersbourg, comme le prouve le rapport du général Mülberg, présenté au généralissime le 25 septembre, et publié dans les *Mémoires officiels*, p. 34. Le généralissime, après avoir convoqué un conseil de guerre composé de quarante généraux et chefs de corps, leur adressa la question : « Si, dans la position où étaient les choses, le trajet de la Vistule et la » prolongation de la guerre promettaient des suites avantageuses? » Après une longue discussion, où, fatigués apparemment par les combats, les membres de ce conseil avaient représenté sous des couleurs exagérées l'état misérable de l'armée, le mauvais esprit du soldat et la sévérité de la saison, il était bien facile de prévoir le résultat du vote : en effet, malgré l'opposition énergique de six généraux et officiers supérieurs qui ne désespéraient pas encore de notre cause,

une majorité de 34 voix résolut de mettre fin à la révolution. Alors je n'attendis plus la décision de la seconde question, qui était : « Si une députation devait être envoyée à Saint-Péterbourg?» mesure qui fut accueillie à l'unanimité moins une voix; mais, persuadé que l'autorité d'un gouvernement dépourvu de toutes forces n'était pas en état de détourner ces projets si contraires aux vœux de la nation, je me rendis sans délai à Plotzk, et après avoir exposé à la diète l'état réel des choses, je lui déclarai qu'il ne restait, selon moi, d'autre moyen de venir au secours de la patrie, que de rappeler le généralissime. J'ajoutai que, autorisé par la loi, j'étais prêt à renvoyer moi-même le général Rybinski; mais son élection ayant été faite par l'armée, il me paraissait que la décision de la diète aurait plus d'effet, et, dans ce but, je m'empressai de remettre mes pouvoirs à la diète. Elle accueillit ma proposition. Les procès-verbaux ci-joints (*voyez lettre D*) prouvent incontestablement que ce n'étaient point *des agitateurs et des perturbateurs* qui *proclamèrent* le général Uminski commandant en chef, et que la diète n'a été nullement leur instrument, comme l'affirme le biographe du général Rybinski; mais, au contraire, ils attestent que le choix du nouveau généralissime a été le résultat des libres discussions de la diète, qui, après avoir reconnu l'état des choses, et après avoir entendu l'avis des généraux fidèles à la révolution et à la patrie, leur resta également fidèle.

Le choix fut prononcé à quatre heures après midi. En acceptant le commandement en chef, le général Uminski déclara à la diète que, vu l'insubordination du soldat, il voulait s'assurer de la confiance des troupes, avant de prendre sur lui, dans des circonstances aussi difficiles, la grande responsabilité que lui imposait le choix dont il était honoré.

Pour sonder l'esprit de l'armée, il se rendit donc sur-le-champ dans le camp de la cavalerie, où il fut reçu au milieu des transports d'une joie presque générale. Le déclin du jour ne lui ayant pas permis de se présenter en personne dans le camp de l'infanterie, qui était un peu plus éloigné, il y envoya le chef de son état-major, pour annoncer aux chefs de régimens le remplacement du généralissime par l'ordre de la diète. Malheureusement la plus grande partie des officiers qui, dans le conseil, avaient voté contre la prolongation de la guerre, étaient de l'infanterie : oubliant le plus sacré des devoirs du soldat, ils déclarèrent aux envoyés du nouveau généralissime qu'ils lui refusaient leur obéissance. Celui-ci, convaincu d'un côté, par les rapports de ses aides-de-camp, que si l'exemple donné par les officiers supérieurs gagnait les soldats, il serait impossible d'empêcher pendant la nuit l'effusion du sang, et d'un autre, voyant que la probabilité de devancer les troupes ennemies qui opéraient sur la rive gauche de la Vistule, devenait, par le manque du temps, nécessaire désormais à la réorganisation de l'armée, de plus en plus problématique, crut devoir déposer entre les mains du président du gouvernement les pouvoirs que lui avait confiés la diète, et qu'il lui était impossible de faire respecter. Ces mêmes raisons ne me permettant plus de revêtir du commandement quiconque essaierait, pour prolonger la guerre, de gagner la confiance et l'obéissance de l'armée égarée par ses chefs, je me vis forcé de le rendre à celui qui l'avait obtenu auparavant par le choix de l'armée elle-même.

Dès ce moment, la tendance à chercher un refuge en Prusse n'était plus douteuse parmi les troupes. Quelque triste que fût la position de l'armée, il est certain que celle des autorités civiles était alors plus critique encore. N'étant qu'une émanation de la diète, le gouvernement national pouvait-il espérer

d'être respecté, quand l'autorité de la diète elle-même était méconnue? Il ne lui restait donc que de quitter Plotzk, car jamais il ne pouvait consentir à prendre part à un arrangement quelconque avec l'ennemi. Il s'y décida enfin; mais, avant de franchir les frontières, il publia un manifeste qui jetait quelque jour sur les derniers évènemens, et expliquait sa conduite (1). J'envoyai ce manifeste au général Rybinski et à plusieurs autres généraux qui n'avaient pas abandonné l'armée. Quant à la caisse publique, qui renfermait encore 6,523,428 fr., n'ayant pu obtenir du général Rybinski qu'il déléguât quelqu'un pour vérifier son état, je fus obligé, pour m'en décharger, de donner l'ordre à la commission palatinale de Plotzk de la recevoir et d'en prendre la responsabilité. Il a plu au biographe du général Rybinski de défigurer ce fait de la manière suivante :

« La banque, dit-il, se trouvant auprès du quartier-général et sous l'escorte » de l'armée, le directeur Szymanowski vint trouver le commandant en chef, » et l'informa des ordres qui lui étaient donnés. Le président du gouvernement » national ordonna au directeur de la Banque Szymanowski de rester avec la » caisse dans la ville de Plotzk, ce qui l'exposait à devenir le butin des soldats » russes. Rybinski voulant sauver les fortunes et les propriétés privées, qui » constituaient les fonds de cette institution, ordonna au directeur de quitter » Plotzk, etc., etc. »

Il n'y a pas un mot de vrai dans ce récit. Et d'abord, la caisse gardée dans le quartier-général sous l'escorte militaire n'appartenait point à la Banque, mais au trésor public. Par conséquent le président du gouvernement national ne pouvait *ordonner au directeur de la Banque de rester avec sa caisse à Plotzk*, parce que la Banque n'avait là aucune caisse à elle. Ensuite, le généralissime n'avait nullement besoin *de s'informer du directeur de la Banque des ordres qui lui étaient donnés* de la part du président, par rapport à la caisse publique, puisque le président lui-même l'en avisa officiellement.

Le 6 septembre, lorsque je n'étais encore que vice-président du gouvernement national, dans la prévoyance qu'un malheureux évènement nous forçât d'évacuer Varsovie, je profitai du moment où je remplaçais le général Krukowiecki qui s'était rendu au camp, pour donner l'ordre au ministre des finances Dembowski et au substitut du président de la Banque de mettre en sûreté, dans le faubourg de Praga, tout ce que le trésor public renfermait en argent comptant dans ses caisses et à l'hôtel de la Monnaie, ainsi que les caisses dépositaires, qui, une fois déjà, avaient été déportées à Miechow. Par malheur, mes ordres ne furent pas remplis à la lettre. Toutefois la première inspection des caisses publiques à Modlin offrit un effectif de plus de sept millions, dont 4,467,453 fr. provenaient, il est vrai, de la Banque nationale; mais cette somme avait été, à Varsovie encore, versée comme emprunt dans le trésor public, par l'arrêté du gouvernement; et la Banque, dont d'ailleurs les premiers fonds étaient également une propriété nationale, en avait la contre-valeur en lettres de gage. Tout ce que renfermait la caisse générale appartenait donc incontestablement au trésor. Aussi les réclamations des fonctionnaires de la Banque, qui montrèrent, dans cette occasion, plus d'ardeur pour ses intérêts que pour ceux de la patrie, et qui en ont été depuis récompensés avec des distinctions teintes du sang de leurs frères, ont-elles excité à Zakroczym tout le mépris qu'elles

(1) Voyez le manifeste du gouvernement national, daté de Rypin, le 26 septembre 1831, et publié dans tous les journaux.

méritaient à tant de titres. Le président du gouvernement national n'avait donc rien à ordonner à M. le directeur Szymanowski, mais comme le prouve la lettre adressée au général Rybinski, le 23 septembre, c'est du général lui-même qu'il avait réclamé de prendre sous sa responsabilité les caisses, qui d'ailleurs étaient déjà sous son escorte. Deux fois il réitéra, le lendemain, sans aucun succès, la même demande, et alors seulement, ne voulant point laisser la propriété nationale sans protection légale, il résolut de la remettre à la commission palatinale, qui, au surplus, ne devait désormais reconnaître d'autre autorité que celle du généralissime. Les documens ci-joints (*voyez lettre E*) convaincront au besoin suffisamment les lecteurs avec quelle bonne foi le biographe du général Rybinski accuse le président du gouvernement national d'avoir *exposé la caisse publique à devenir le butin des soldats russes*, dont, dit-il, lui (Rybinski) l'a sauvée. Probablement ceux qui, par le *manque absolu de tout*, cherchent à justifier leur inaction à Modlin, auraient-ils préféré que ces caisses fussent restées à Varsovie; mais l'histoire dira qui les sauva et qui les a livrées.

Monsieur, je ne dirai rien de plus à l'auteur de la biographie du général Rybinski, imprimée dans votre recueil; mais il me reste à vous expliquer les raisons qui m'ont engagé à vous choisir pour intermédiaire entre lui et moi, quoique, par sa signature apposée au bas de la pièce, vous vous croyiez sans doute libre de toute solidarité avec lui. Cette opinion, monsieur, n'est pas la mienne. Il ne s'agit pas entre nous d'intérêts privés, ni d'opinions personnelles; mais de la vie et des affaires publiques, sur lesquelles l'opinion publique peut seule prononcer définitivement. Dans une entreprise telle que la vôtre, vous êtes l'intermédiaire obligé entre le public et les parties intéressées. Si donc vous avez jugé convenable d'accueillir des accusations sans aucune critique, vous ne refuserez pas au moins de donner la même publicité à la défense. Je laisse à votre choix de le faire à la fin ou dans le cours de l'ouvrage; et en attendant, j'ai l'honneur, etc.

Signé BONAV. NIEMOIOWSKI.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A.

Lettre du président du gouvernement national, Bonaventure Niemoïowski, à Matthieu Rybinski, généralissime de l'armée polonaise.

Bruxelles, le 8 août 1832.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Ce n'est pas sans surprise, que dans les *Mémoires officiels d'un témoin oculaire*, publiés à Leipzig, et qui, renfermant des correspondances officielles avec le général Berg, n'ont pu paraître sans votre connaissance, j'ai lu (p. 9) ce qui suit : « Le général en chef » ayant conféré avec le maréchal de la diète et le président du gouvernement national, » il fut décidé que, si le maréchal Paskevitsch voulait traiter sur les bases du projet de » l'armistice, arrêté entre le général Berg et le général Morawski, les membres de la » diète, rassemblés à Zakroczym, ainsi que le gouvernement national, s'éloigneraient

» du quartier-général de l'armée, et que même la diète serait disposée à concentrer le » gouvernement entre les mains du général en chef, pour ôter tout obstacle à un arran- » gement amiable qui, à la suite, pourrait amener une pacification tant désirée entre les » deux nations. En effet, la diète et le gouvernement national s'acheminèrent vers la » frontière prussienne, et le général en chef voyant dans cette circonstance une facilité » de plus de parvenir à une ratification de l'armistice, chargea le général Morawski d'en » prévenir le général Berg et de lui demander une entrevue. »

Quoique nos relations officielles, depuis le jour où vous avez pris le commandement en chef jusqu'à mon départ de Plotzk, appartiennent déjà à l'histoire et ne sauraient être jugées sans que les deux parties soient entendues, toutefois, avant de rendre compte à mes concitoyens de toute ma conduite dans la dernière révolution ; je dois veiller à ce que l'opinion publique ne soit égarée d'avance par des assertions inexactes : c'est pourquoi je crois de mon devoir de faire, par rapport à l'assertion ci dessus citée, la déclaration suivante :

Jamais je n'ai fait partie d'un conseil quelconque avec le généralissime et le maréchal de la diète où l'on ait dû avoir décidé *que le gouvernement national et la diète s'éloigneraient du quartier-général de l'armée, pour ôter tout obstacle à un arrangement amiable.* En ma qualité de président du gouvernement national, j'ai veillé à ce que, dans les négociations entamées à Nowydwor, le généralissime n'outrepassât pas les pouvoirs que la loi du 24 janvier lui avait attribués. Conformément à l'article 4 de cette loi, la conclusion d'un armistice était dans ses attributions. Ayant donc été informé par le généralissime, qu'il espérait conclure un armistice dans le but de réunir toutes nos forces dans les palatinats de Cracovie, de Sandomir et dans une partie de ceux de Kalisch et de Lublin, je me suis arrangé avec lui, que dans ce cas le gouvernement national accompagnerait constamment l'armée. Sur ces entrefaites (je crois le 19 septembre), le généralissime m'a invité à l'aller trouver à Modlin, et après m'avoir déclaré, dans le quartier du général Ledochowski, que j'étais la seule entrave aux négociations, il m'a proposé de lui remettre mes pouvoirs. C'était dans ce moment même que le général Dembinski avait reçu l'ordre de marcher sur Plotzk, et que le maréchal de la chambre de nonces, après s'être entendu avec lui, s'apprêtait, ainsi que les autres membres de la diète, à traverser la Vistule, sous son escorte. J'ai répondu au généralissime, que l'autorité m'ayant été confiée pour que je l'exerce, et non pour que je la livre aux autres, je ne la déposerais pas, à moins d'y être forcé, ou dans le cas qu'il plairait à la diète de me rappeler, ce que je conseillai au généralissime de réclamer du maréchal.

Je ne saurais dire si le généralissime a eu depuis quelques relations avec le maréchal, par rapport à la réunion de tous les pouvoirs entre ses mains.

Ayant été informé par le généralissime, dans la nuit du 19 au 20 septembre, que l'armée faisait un mouvement sur Plotzk, je m'y suis aussitôt rendu, sous l'escorte du corps du général Uminski et j'étais prêt à passer la Vistule dans la nuit du 22 au 23, lorsque le palatin Ostrowski, et non le généralissime, me fit savoir que l'armée avait reçu l'ordre de s'arrêter, et qu'un conseil de guerre avait été convoqué à Slupno. Sans y être invité, je m'y suis présenté aussitôt....... Le reste est du domaine de l'histoire.

J'ajouterai seulement, que de tout ce que je viens de dire, il paraît clair que *l'acheminement de la diète et du gouvernement national vers Plotzk*, n'a pas été concerté avec le général en chef, pour faciliter les négociations avec le général Berg; mais qu'il a été, au contraire, la suite de la ferme résolution qu'ils avaient de partager jusqu'à la fin le sort de l'armée, si le refus d'obéir à la loi, de la part de ceux qui voulaient absolument négocier, ne les eût pas convaincus que l'autorité civile n'était plus respectée.

Si vous avez, général, quelques réflexions à faire, par rapport à cette déclaration ; veuillez m'en faire part ; dans le cas contraire, j'espère de votre justice que par un article inséré dans les journaux publics vous tirerez de l'erreur ceux qui ont pu ajouter foi à l'auteur des *Mémoires officiels*.

Agréez, etc.,

(*Signé*) B. Niemoïowski.

B.

ÉTAT DE L'ARMÉE NATIONALE

PRÊTE A ENTRER EN CAMPAGNE DANS LE PALATINAT DE PLOTZK.

INFANTERIE.

INDICATION DES CORPS.	SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS.	ARMES : Fusils.	Faux.	Sabres.
Le régim. de grenadiers.	1,821	1,821	»	1,267
Le bataillon de sapeurs.	491	240	»	150
Le 2e de ligne	1,406	1,406	»	520
» 4e —	2,233	2,233	»	536
» 8e —	1,364	1,364	»	521
» 9e —	1,842	950	892	»
» 10e —	1,159	1,159	»	»
» 12e —	1,442	1,442	»	»
» 13e —	1,299	1,136	163	»
» 15e —	1,406	1,116	290	»
» 16e —	1,404	1,404	»	»
» 18e —	1,572	949	623	»
» 23e —	1,327	670	657	»
Le 1er de chasseurs. . .	1,669	1,669	»	»
» 3e —	1,766	1,766	»	»
» 5e —	2,138	2,138	»	»
Le régim. de vétérans. .	1,334	1,334	»	»
2 bataillons du corps de Ramorino.	1,080	600	480	»
Les chasseurs de Slonim.	278	278	»	»
TOTAL	27,031	23,117	3,123	2,994

CAVALERIE.

INDICATION DES CORPS.	SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS.	ARMES : Carab.	Sabres.	Pistol.	Lances.
Le 1er de chasseurs. .	570	460	570	600	220
» 3e — . .	375	300	375	400	115
» 4e — . .	394	289	394	412	190
» 5e — . .	437	379	437	450	207
Le 4e de lanciers. . .	371	64	371	380	260
» 6e — . .	291	64	291	300	110
» 7e — . . et la légion lithuano-russienne.	466	78	466	248	466
Le 8e de lanciers . . .	491	20	491	269	450
» 10e — . .	490	72	490	135	»
» 13e — . .	324	72	324	245	300
Le 1er de Cracus . . .	523	40	523	523	395
» 2e — . .	382	64	382	382	324
Le 2e de Mazures . .	336	12	336	120	200
Le régiment de Sandomir et celui d'Augustow.	462	46	462	114	400
Le régiment de Posen.	515	64	315	315	300
TOTAL. . . .	6,227	2,024	6,227	4,893	3,957

ARTILLERIE.

INDICATION DES CORPS.	SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS.	Canons	Cartouches à canon.	CARTOUCHES d'infanter.	de caval.
La 1re batterie légère à cheval	176	7	1,040	»	»
» 2e —	208	8	1,505	»	»
» 3e —	189	8	964	»	»
» 4e —	232	10	1,519	»	»
La 1re compagnie de position	245	10	1,360	»	»
» 4e —	159	6	574	»	»
» 5e —	129	4	408	»	»
» 6e —	151	6	840	»	»
» 7e —	142	4	562	»	»
La 1re compag. légère à pied	168	10	1,488	»	»
» 3e —	242	12	1,728	»	»
» 6e —	124	6	813	»	»
La Compagnie de garnison.	221	»	»	»	»
Le parc général avec le bataillon d'artillerie de réserve. . .	1,146	4	12,074	819,000	80,000
TOTAL. . . .	3,532	95	25,235	819,000	80,000

Cet État, fait sur les rapports des chefs de régimens, n'est exact qu'autant que lesdits rapports le sont.

Pour le Ministre de la guerre :
(Signé) le Général de brigade,
[illegible]

connaître la déclaration définitive de la part du feld-maréchal Paskévitch, qu'il n'acceptera d'autre arrangement qu'une soumission à discrétion, et par suite de cette déclaration, le conseil de guerre ayant été appelé par le généralissime, à décider : « Si le » trajet de la Vistule promettait encore des résultats favorables ? » trente-quatre voix ont voté *contre*, et six *pour* ce trajet.

» Voyant ainsi les troupes exposées à une perte inévitable, et n'ayant aucun autre moyen de sauver l'honneur de l'armée, qu'en remettant dans les mains de la diète l'autorité qui n'a plus aucune force, le président du gouvernement national s'empresse de donner sa démission, pour que la diète puisse prendre immédiatement des mesures pour sauver, sinon la cause, au moins l'honneur national. »

Fait à Plotzk, le 23 septembre 1831.

Le Président du Gouvernement national,
(*Signé*) Niemoiowski.

Le maréchal de la Diète, pour expliquer la démarche du président du gouvernement national, ajoute : « Ce n'est pas pour déposer un fardeau dans une situation difficile que le président donne sa démission ; mais il croit nécessaire de le faire, d'abord, pour que la diète puisse confier à une seule personne les deux pouvoirs civil et militaire, ce qui, en les rendant plus forts et plus énergiques, sera, selon lui, plus avantageux dans les circonstances actuelles ; ensuite, voyant que l'autorité du gouvernement est chancelante, il pense, quoiqu'il ait le pouvoir de nommer un nouveau généralissime, qu'un commandant en chef élu par la diète elle-même gagnerait plus facilement la confiance de l'armée. »

Après que les chambres eurent accepté la démission du président du gouvernement national, le maréchal pose la question : si les Chambres consentent que l'autorité civile soit réunie à celle du général en chef ?

Consentement unanime.

Morawski (Théodore) lit en conséquence un projet de loi, conforme aux vœux exprimés par les Chambres.

Voté à l'unanimité.

Avant de procéder au choix du généralissime, les Chambres, pour mieux s'éclairer, décident d'entendre le rapport de plusieurs généraux, sur l'esprit de l'armée, sur sa position et sur les détails du conseil de guerre tenu à Stupno.

Le général Uminski, et après lui le général Bem, étant introduits, les Chambres se forment en comité secret.

On procède ensuite à l'élection du nouveau généralissime.

Le général Dembinski, réunit quatre voix ;

Le général Bem, 9 ;

Le général Uminski, 22.

En conséquence, le dernier est proclamé général en chef. Il est introduit devant les Chambres.

Le président du sénat adresse la parole au nouveau généralissime en ces termes :

« Général, la patrie vous donne la plus grande preuve de confiance : elle récompense votre vertu qu'attestent tant de champs de bataille. Aujourd'hui-même quand tant de ses fils ont désespéré d'elle, vous avez prononcé ces paroles à jamais mémorables : « *Préparons-nous à périr tous, et peut-être Dieu voudra-t-il prendre pitié de notre patrie !* » Nous remettons entre vos mains, général, le sort du pays : usez de votre autorité avec force et sagesse, soyez notre père à tous, et encouragez le soldat, par votre exemple et par votre courage. Placez votre confiance dans la nation, comme elle l'a placée en vous ; confiez-vous surtout à Dieu, dans les mains duquel est le sort de tous les peuples. Avec l'autorité de général en chef, vous exercerez celle de Président du gouvernement : exercez-les au nom de Dieu et de la patrie. »

Le général Uminski : Les derniers instans de ma vie ne pouvaient obtenir une plus

belle récompense. J'accepte le commandement en chef, et je conduirai l'armée là où le devoir l'appelle. L'avenir est dans les mains de la Providence ; mais ce qui dépend de l'homme, je le ferai, et j'espère sauver l'honneur du soldat. Quant à l'autorité civile, je ne saurais l'accepter ; je serai au contraire le premier à lui obéir. En réunissant les deux pouvoirs, je craindrais que nous ne nous transformions en une horde de Lissoviens. J'implore donc la diète qu'elle veuille bien confier l'autorité civile end'autres mains. Quiconque l'exercera peut être sûr d'être respecté par moi qui necherche d'autre gloire que de mourir pour ma patrie.

Le cri de *vive le général Uminski!* retentit de toutes parts et il est porté sur les bras hors des Chambres.

Les Chambres procèdent ensuite à l'élection du président du gouvernement national.

Le dernier président, Bonaventure Niemoïowski, est confirmé par acclamation.

« La volonté de la diète, dit-il, est une loi pour moi : j'accepte l'autorité dont elle veut bien m'honorer, quoique je sente toute mon insuffisance à remplir dans des circonstances aussi difficiles les obligations qu'elle m'impose. »

Morawski Théodore lit une nouvelle rédaction de loi, conforme aux décisions des Chambres, sur les attributions du président du gouvernement et sur celles du général en chef.

Adopté à l'unanimité.

Les Chambres décident d'adresser une proclamation à l'armée et autorisent le maréchal de s'entendre avec le président du gouvernement national, pour faciliter aux membres de la Diète les moyens de se réunir dans le palatinat de Crakovie.

(*Extrait des procès-verbaux de la diète polonaise.*)

E.

I. *Le président du gouvernement national, au conseil des ministres.*

Étant sur le point de quitter la ville de Plotzk, invite la commission palatinale à prendre sous sa garde et sous sa responsabilité la caisse du trésor public, emportée de Varsovie le 7 de ce mois.

Le procès-verbal, signé par le ministre des finances à Modlin, témoigne de l'état où elle était alors ; les assignations et les quittances postérieures prouveront ce qu'elle doit renfermer actuellement. A cette fin la commission s'empressera de dresser sans délai un procès-verbal formel.

Ladite caisse se trouve sous l'escorte militaire ; la commission palatinale s'adressera aussitôt au quartier-général, pour prendre les fonds qu'elle contient sous sa garde, et pour en décharger le porteur de l'ordonnance présente : elle s'empressera également de remettre les expéditions ci jointes et qui regardent la même affaire au généralissime et à la caisse générale.

Fait à Plotzk, le 24 septembre 1831.

(*Signé*) NIEMOIOWSKI.

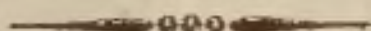
II. *Le président du gouvernement national, au commandant en chef de l'armée nationale.*

N'ayant obtenu aucune réponse à deux lettres où il réclamait du généralissime, qu'il prît les caisses publiques sous ses ordres, le président du gouvernement national s'est vu forcé de les remettre sous la protection de la commission palatinale de Plotzk. Le géné-

ralissime voudra bien donner des ordres nécessaires pour que lesdites caisses soient remises à la commission palatinale, qui ne manquera pas de faire tous les paiemens qu'il croira convenable d'autoriser pour l'armée.

Fait à Plotzk, le 24 septembre 1831.

(*Signé*) NIEMOISOWSKI.





Constantin Herubowicz

CONSTANTIN HERUBOWICZ.

CONSTANTIN HÉRUBOWICZ.

HERUBOWICZ (Constantin), l'un des premiers chefs de l'insurrection du district de Szawlé, naquit en Samogitie en 1796; élevé à l'Université de Wilna, il y obtint un grade savant. Lors de l'entrée de Napoléon en Pologne, adolescent encore, il quitta la maison paternelle, et courut s'enrôler à Varsovie dans le 8e régiment des lanciers polonais, sous les ordres du roi de Naples, où il figura comme soldat et puis comme officier, plein de courage et dévoué à ses devoirs.

Après la chute de Napoléon, Hérubowicz ne voulut point entrer dans l'armée que le czar organisait alors; il se retira dans ses terres, où il fut élu successivement président du jugement criminel, juge d'appel, juge normal, et enfin assesseur au deuxième département civil. Dans tous ces postes il sut mériter l'estime et la reconnaissance générales.

Ce fut là que lui parvint la nouvelle de la révolution du 29 novembre. Au premier bruit de guerre, le soldat patriote ressaisit ses armes, et, trompant la vigilance russe, il prépara tout en secret pour le jour de l'explosion. Il fonda, le premier, en Samogitie, une société patriotique dans le but de seconder la régénération de la patrie à la première occasion qui se présenterait. Il entreprit même un voyage à Wilna, afin de s'y entendre avec le comité central qui commençait déjà à agir. Il propageait l'esprit révolutionnaire dans tout le district, et le préparait à cette lutte imminente, quand la jeunesse de Rossiénié donna le premier signal. Ce signal avait été long-temps désiré par Hérubowicz. A l'instant même, il arma ses paysans, convoqua la noblesse du voisinage, confia à Jean

Gasztowt et à Janczewski le désarmement du train de hussards à Beysagola; puis se joignant à François Szémioth et à Ignace Lutkiewicz à Szawlany, il marcha avec deux cents fantassins et une trentaine de cavaliers à la prise de Szawlé, qui fut enlevée malgré une forte garnison russe. Cent soldats de cette garnison et vingt grenadiers du corps de Schachawskoj furent faits prisonniers.

Ce premier succès ne fut que le prélude d'autres victoires. Hérubowicz, maître de la ville, y organisa un gouvernement provisoire qui le nomma chef de forces insurrectionnelles du district, et ce gouvernement avait à peine été installé dans Szawlé, qu'il fallut marcher sur Rossiénié, chef-lieu du district voisin. Les Russes, vainqueurs à Plemborg, s'emparèrent de cette ville; mais Hérubowicz et Szémioth s'étant réunis à Staniewicz, elle retomba définitivement au pouvoir des insurgés, et le colonel russe Bartolomei, poursuivi jusqu'à Jurbourg, se sauva en Prusse.

A peine le district de Rossiénié se trouva-t-il libre, que les chefs insurgés reçurent la nouvelle du passage de la Wilia par la garnison de Kowno. Rassuré du côté de la Kourlande, où il avait placé Stanislas Tyszkiewicz avec un fort détachement de cavalerie, Hérubowicz marcha vers Kowno, força l'ennemi de se renfermer de nouveau dans la place, après avoir détruit le pont sur la Wilia. Le projet de Hérubowicz fut alors d'attaquer Kowno; et il s'en ouvrit à Léon Potocki, qui marchait vers Wilna avec l'infanterie du district d'Upita; mais ne pouvant obtenir son concours, et recevant de fâcheuses nouvelles du corps détaché de Tyszkiewicz, il se rejeta vers la Kourlande, où cet officier venait d'être battu par les Russes. A peine arrivé sur les lieux, Hérubowicz rallie tout son monde près de Janiszki, et après six heures d'un combat acharné, il ne se replie sur Szawlé que lorsqu'il a épuisé toutes ses cartouches. Dans cette affaire, il eut à regretter le vaillant Jacques Kiewnarski, chef d'escadron de cavalerie, qui, percé de vingt-huit coups dans une charge contre des canons ennemis, tomba presque mort dans les mains des Moscovites.

A la suite du combat de Janiszki, Hérubowicz voulait marcher à la rencontre du général Schirman; mais son infanterie, exténuée de fatigue, ne put arriver assez tôt. Quand l'attaque de Wilna eut com-

plètement avorté, Hérubowicz organisa mieux encore la guerre de partisans en étendant sa ligne dans les bois, depuis Szydlow jusqu'à Cytowiany. Tenant ainsi les Russes dans des alertes perpétuelles, il sauva son district des dévastations que les corps ennemis exerçaient ailleurs. Ne craignant plus rien du dehors, il s'occupa activement de l'organisation de sa troupe; secondé par Vincent Grzymala, chef instructeur de sa cavalerie, et par le capitaine Wierzbicki, il la mit en peu de temps sur un pied qui lui permettait de prolonger long-temps encore, avec avantage, cette guerre de guérillas. Durant cette organisation, le général russe Maninowskoy, maître des insurrections des autres districts, forma le plan de porter le dernier coup à ce terrible ennemi qui restait alors seul. Hérubowicz comprit ses projets; mais malade alors et ne pouvant cette fois le combattre en personne, il confia sa troupe à Szémioth, qui sut déjouer le plan des Russes. (Voyez la *Biographie de Szémioth.*)

Quand le général Szymanowski arriva en Samogitie, il trouva ce partisan à Cytowiany. Hérubowicz fut le premier à se présenter à lui avec deux mille fantassins et quatre escadrons de cavalerie. Szymanowski lui témoigna sa satisfaction pour l'ordre et la discipline de sa petite troupe. Mais à peine la jonction eut-elle été faite, que les Polonais et les Lithuaniens marchèrent de concert vers Szawlé, qui était alors aux Moscovites. A peine remis d'une longue maladie, Hérubowicz demanda au général la permission de monter le premier à l'assaut à la tête de son ancien détachement. En vain Szymanowski lui objecta-t-il sa faiblesse et son état maladif; Hérubowicz persista. Trois fois repoussé par des forces supérieures et par le feu meurtrier de la redoute et des fenêtres de chaque maison, où les Russes se réfugièrent, il reprit encore ses forces, et, voyant le général lui-même donner de sa personne, il s'élance pour la dernière fois avec le capitaine Wierzbicki, plein d'acharnement et d'impétuosité, et parcourt la petite rue nommée ***Fabryczna;*** blessé par le feu roulant d'un peloton entier, démonté, tout couvert de sang, et ne pouvant faire un pas, ce fut à grand' peine qu'il parvint à se sauver en se jetant sur un affût de canon. Les larmes de ses soldats et le chagrin qui se peignait sur les

visages de ses compagnons, qui le croyaient blessé à mort, furent le meilleur témoignage de l'estime et de la confiance que ses nouveaux guerriers avaient mise en lui. Mais lui, toujours intrépide et toujours calme : « Ne pleurez pas, disait-il, c'est pour moi un beau » moment que celui où j'acquitte avec du sang ma dette envers la » patrie. Mon seul regret est de n'avoir pas pu chasser les Russes de » Szawlé. »

A la suite de cette affaire, le général Gielgud offrit à Hérubowicz le grade de lieutenant-colonel; mais ce modeste patriote le refusa. Grièvement blessé et incapable d'un service actif, il obtint la permission de se retirer dans ses terres. Là vinrent l'assaillir les dernières et désastreuses nouvelles de la guerre lithuanienne. Il y apprit tour à tour la défaite de Gielgud, et sa retraite sur le territoire prussien. Ces catastrophes furent un coup de foudre pour Hérubowicz; ils provoquèrent une crise qui fit long-temps désespérer de ses jours. Pour surcroît d'angoisses, les Russes découvrirent sa retraite, et un fort détachement fut envoyé pour se saisir de lui. A cette nouvelle, toute la maison fut en alarmes; et bien qu'on cherchât à cacher la vérité au malade, l'attitude et les gestes de sa famille la lui laissèrent deviner. Ce coup fut trop violent pour sa tête; il s'évanouit et tomba sans mouvement. Ce fut dans cet état que le colonel russe chargé de l'emmener, le trouva. Il le crut mort comme on le lui disait, fit son rapport en conséquence, et courut plus loin chercher d'autres victimes.

Après quelques heures d'évanouissement, Hérubowicz revint à lui, et apprit avec joie la scène qui venait de se passer. Cette crise lui rendit enfin la santé, et ses amis Dziéwonski et Charles Morawski le transportèrent heureusement hors la frontière.

Dans la route, à Dresde, ses plaies se rouvrirent encore; mais guéri bientôt par le docteur Heidenus, habile opérateur allemand, il a depuis regagné la France, où il partage l'exil de ses compatriotes, portant toujours une vive reconnaissance à ses libérateurs.

Durant la campagne, il n'appela jamais ses soldats autrement que ses frères, partageant avec eux tous les périls et toutes les fatigues d'une guerre aussi terrible. Son système était d'attaquer toujours et de ne jamais attendre qu'on le provoquât.



Fr. Szemioth.

FRANÇOIS ZEMIOTH.

FRANÇOIS SZEMIOTH.

SZEMIOTH (François) naquit en mai 1803, à Dyktoryszki (Samogitie), d'Angélique Koszczyc et de Thadée Szemioth, issus l'un et l'autre d'antiques et nobles familles du pays (1). Élevé dans la maison paternelle, puis aux écoles de Rossénié, il fut envoyé plus tard à l'université de Wilna. Avec des dehors graves et sérieux, Szemioth possédait une âme ardente et hautement placée. Doué d'une capacité précoce, et d'une imagination de feu, il comprit de bonne heure le culte de la patrie, et lui voua toutes ses facultés.

Sa vocation bien décidée pour les armes lui fit essayer d'abord d'entrer dans l'armée nationale polonaise; mais ayant rencontré un obstacle insurmontable dans la répugnance du grand-duc à y admettre les Polonais des provinces incorporées à l'empire, il se résigna à se placer, en 1825, dans le secrétariat du royaume de Pologne, et fut employé dans le cabinet du secrétaire d'état Grabowski, à Saint-Pétersbourg.

Lorsqu'à l'époque de son couronnement Nicolas voulut gagner à lui, par des décorations et des titres, quelques vieilles familles polonaises, Szemioth ne fut pas oublié dans cette distribution de faveurs. Nommé gentilhomme de la chambre du roi de Pologne, il accepta, plus résigné que reconnaissant, comme la suite le prouva.

La révolution du 29 novembre 1830 trouva Szemioth en Samogitie, où il était venu en congé de semestre. A la première nouvelle il voulut partir pour Varsovie; mais calculant ensuite que son concours serait plus utile à la cause nationale dans la province où il avait des influences de fortune et de famille, il resta pour se concerter avec les principaux chefs de la conjuration samogitienne, tous ses voisins et ses amis. Comme eux il chercha à ras-

(1) La famille de Szemioth est originaire de Samogitie; nos vieilles chroniques parlent de l'ancienne richesse et splendeur de cette maison. Avant Jagiello, quand la Samogitie fut païenne, cette famille avait ses propres dieux (*dii penates*).

sembler des armes, de la poudre et des munitions; puis il fit un voyage à Wilna, pour s'y entendre avec les chefs des associations secrètes qui recevaient des instructions directes de Varsovie.

C'était vers cette époque que, par suite d'un ukase du czar, la Lithuanie allait se voir contrainte de fournir aux Russes des recrues et des approvisionnemens contre sa sœur la Pologne (1). L'heure de l'insurrection n'était pas fixée; les uns voulaient attendre le retour d'un émissaire envoyé à Varsovie; les autres conseillaient seulement de patienter jusqu'à la fonte des neiges; mais impatient de tout délai, et partant avant le mot d'ordre des sociétés secrètes, la jeunesse de Samogitie se leva dans un mouvement spontané, et data du 25 mars la révolution lithuanienne.

Dès le 26, Szemioth se rallie aux insurgés compatriotes. Il envoie des exprès à Wilna et dans les districts voisins pour donner l'impulsion; et lui-même, réuni à Constantin Herubowicz, attaque, dans la nuit du 27 mars, la capitale du district de Szawlé avec une trentaine de cavaliers et deux cents faucheurs. Szawlé se rend; la garnison reste prisonnière; les hôpitaux tombent aux mains des insurgés. On se repose à Szawlé jusqu'au 30 mars, où, sur la nouvelle que Rossiénié a été occupée par les Russes, Szemioth et Hérubowicz se mettent en marche avec huit cents faucheurs et cent cavaliers. Ce renfort ranime le courage des insurgés de Rossiénié, et cette ville est conquise par les Samogitiens.

Cependant l'insurrection gagnait du terrain; mais, par malheur, les plans du comité central voulaient que tous les corps partiels d'insurgés se réunissent pour une attaque générale de Wilna, au lieu de continuer, chacun sur leur localité, une active guerre de partisans. On voulait avoir une armée en règle, donner des batailles en rase campagne, et déjà le comte Charles Zaluski avait été nommé commandant en chef des forces lithuaniennes réunies à Kowgany (2). Mais la première épreuve devait être fatale à ce système d'attaque; dès la première rencontre à Owsianiszki, ou Kowgany (l'affaire fut connue sous ces deux noms), Zaluski essuya un échec, avant même que tous les détachemens attendus eussent fait leur jonction.

(1) Voyez la biographie de Jules Gruzewski.

(2) Voyez la biographie de Zaluski.

Comme les autres, les Samogitiens voulaient faire acte de ralliement au pouvoir central, et avaient délégué François Szemioth pour offrir leur concours; mais, quand ce patriote arriva, l'expérience d'Owsianiszki était faite, et l'on avait résolu de s'en tenir désormais à la guerre des partisans.

A peine de retour en Samogitie, Szemioth trouva son camarade Herubowicz en face de l'ennemi, près de Janiszki. Prenant sur-le-champ, à Szawlé, deux cents faucheurs qu'avait organisés l'intrépide Narbutt (1), il fit avec eux, le jour même, six milles de Pologne (douze lieues de France), et arriva au point du jour sur le champ de bataille; mais malgré tous leurs efforts combinés, malgré leur courage et leur dévouement, les Samogitiens ne purent résister au nombre; et menacés sur leurs derrières par le général russe Schirmann, qui attaquait Szawlé, ils marchèrent à la défense de leur ville, qu'ils furent cependant obligés d'abandonner.

Leur guerre de guérillas n'en continua pas moins dans le district. Débusqués des villes, Szemioth et Herubowicz se retranchèrent dans les bois. Invisibles et toujours présens, ils tombaient sur l'ennemi qui les croyait loin, coupaient les communications, interceptaient les vivres, battaient des corps isolés, enlevaient les dépêches, et maintenaient l'armée russe dans des alertes perpétuelles. Sentant la nécessité d'en finir avec de pareils adversaires, le général russe Malinowskoj marcha contre eux avec deux régimens de cavalerie, deux bataillons d'infanterie, et huit pièces de canon. Ses ordres portaient de balayer le pays, et de se délivrer, à tout prix de ces infatigables antagonistes. Szemioth se trouvait alors à Cytowiany, à la tête de six cents faucheurs, et de deux escadrons de cavalerie nouvelle, pour garder ce centre de communication entre Szawlé et Rossiénié. Malinowskoj vole vers lui avec l'intention de le cerner et de l'anéantir, ou du moins de lui enlever un fort approvisionnenent de plomb qui servait pour la fonte des balles (trésor précieux pour les insurgés), et qu'il emportait avec lui des bords du canal de Vindaw; mais Szemioth qui joignait à l'intrépidité du soldat la prudence du chef, devina ses plans et les déjoua. Il trompa le général russe, lui échappa par une marche

(1) Mort glorieusement à Szawlé, le 8 juillet 1831, à la tête de son escadron. (Voyez la Biographie de Szymanowski.)

hardie, et l'attira dans une embuscade qui lui coûta quelques hommes.

Ce fut vers ce temps que le général Gielgud apparut en Lithuanie. Quand le général Szymanowski, détaché vers la Samogitie, mit le pied dans cette province, non seulement Szemioth et Herubowicz se trouvaient encore en armes, mais ils pouvaient, malgré les pertes essuyées, présenter encore en ligne deux mille fantassins et quatre escadrons de cavalerie. Ce fut avec ce renfort qu'ils passèrent dans le corps régulier polonais. Réuni à Szymanowski, Szemioth marcha encore sous ses ordres aux attaques répétées de Szawlé (1), et se montra calme et vaillant, unissant l'audace au sang-froid. Szymanowski sut l'apprécier. Il le recommanda à Gielgud, qui le nomma major. Mais, modeste autant que brave, Szemioth refusa long-temps ce grade, et ce ne fut qu'en Prusse qu'il se résigna à l'accepter. Plus tard, il reçut la décoration de la croix militaire que le général en chef lui avait accordée sur la demande du général Dembinski à son retour de Lithuanie en Pologne.

Après le partage du corps de Gielgud à Kurzany, Szemioth passa dans la division du général Rohland, et prit part avec lui à la bataille de Powendénie. Quand le corps de Gielgud fut forcé de se réfugier en Prusse, il y entra comme ses compagnons d'armes; mais désespéré de rester inactif quand on combattait encore, il tenta avec l'un de ses parens et amis, de passer secrètement à Varsovie. Arrêtés tous les deux à Tilsitt, contre le droit des gens, ils furent jetés dans un cachot étroit et malsain, maltraités par les autorités prussiennes, menacés de fers, dépouillés de leurs vêtemens, et forcés de subir plusieurs interrogatoires. Enfin, après plusieurs semaines de captivité, ils se virent relâchés, sur les réclamations du général Rohland, franchirent avec peine les frontières prussiennes, et parvinrent à gagner la France par la Saxe et l'Allemagne.

Depuis, Szemioth a voulu assister à la prise d'Anvers, comme volontaire attaché à l'état-major du général Gérard. Aujourd'hui, il est en Égypte, où l'a conduit la perspective d'une guerre contre la Russie. Il s'y est rendu avec le général Dembinski.

(1) Voyez la biographie de Szymanowski et de Herubowicz.



J. Zaliwski

JOSEPH ZALIWSKI

JOSEPH ZALIWSKI.

ZALIWSKI (Joseph) naquit en 1797, dans le palatinat de Minsk, en Lithuanie. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il fut élevé au collége des jésuites à Polock (Russie Blanche), et entra même dans leur séminaire ; mais, se sentant né pour une autre carrière, il s'affranchit de la règle religieuse, quitta son pays natal, et vint, en 1819, s'enrôler à Varsovie dans le 1er régiment d'infanterie de ligne de l'armée nationale polonaise.

Sans amis et sans protecteurs, il fut obligé de ne compter que sur lui-même. Pour se concilier l'estime de ses supérieurs et l'affection de ses camarades, il lui suffit d'un zèle soutenu dans le service, et d'une conduite ferme à la fois et mesurée. D'un caractère froid et plein de réserve, il eut peu d'amis, mais ce furent des amis dévoués.

Nommé sous-lieutenant en 1822, il partagea son temps entre l'étude et l'idée déjà bien enracinée chez lui de l'affranchissement de la patrie. De concert avec Pierre Wysocki et plusieurs autres officiers tant de l'école des porte-enseignes que de l'armée, il songeait déjà à cette conjuration toute militaire, qui devait faire plus tard ses preuves dans l'immortelle nuit du 29 novembre 1830.

Instructeur à l'école de natation de Varsovie, Zaliwski sut y propager l'esprit révolutionnaire, non seulement parmi les officiers polonais, mais encore parmi les officiers russes qui venaient s'y exercer sous sa direction. Enfin, quand le moment fut arrivé, Zaliwski et Wysocki se concertèrent pour donner le signal de la lutte, et la nuit mémorable du 29 novembre fut témoin des efforts combinés de ces deux conjurés patriotes. La présence d'esprit de Zaliwski, son courage, son désintéressement, le désignaient alors pour un poste proportionné à ses services ; mais ennemi de Chlopicki et de son système temporisateur, il fut laissé dans une inactivité complète pendant toute la durée de la dictature. En vain demanda-t-il à former des corps de partisans dans tout le royaume,

sa proposition fut ajournée et remise, disait-on, à des temps plus propices.

Sur ces entrefaites, arriva l'abolition de la dictature, qui semblait ouvrir d'autres destinées à la révolution polonaise. En effet, quoique le généralissime Radziwill craignît de donner au mouvement insurrectionnel toute l'impulsion possible, il ne négligea pas toutefois la ressource des corps de partisans, et songea à les organiser sous l'influence d'habiles officiers. Parmi ces derniers, Zaliwski attira d'abord les regards : on l'envoya former des recrues dans les palatinats de Plock et d'Augustow, où ce genre de guerre favorisé par les localités, était d'autant plus utile, que c'était par là que passait la grande ligne de communications militaires entre l'empire et l'armée du feld-maréchal Diebitsch. Les marécages et les forêts qui s'étendent des rives de la Vistule aux bords du Niémen et de la Narew servirent admirablement les opérations de Zaliwski, et firent de lui un des plus redoutables chefs de partisans de notre dernière guerre. Les services qu'il rendit furent tels, que le généralissime Skrzynecki crut devoir les mentionner dans un ordre du jour spécial.

A la tête d'une poignée de braves qui, dans les débuts, s'élevait à deux cents hommes à peine, il commença sa petite guerre du 7 au 25 février, sur les bords d'Omulew et de la Narew, dans les environs de Myszeniec. Indépendant des ordres des chefs militaires, il agit d'abord de concert avec les chefs de partisans Godlewski et Wangrocki ; mais les corps de ces braves officiers ayant été détruits, il se maintint et résista seul. L'ennemi était déjà sous Varsovie, que Zaliwski occupant les derrières, le harcelait d'incessantes escarmouches. Toujours aux aguets, audacieux, actif; tantôt caché dans les bois, tantôt se déployant en plaine, changeant à toute heure de position, poursuivi lui-même, et poursuivant encore l'ennemi, ce chef intrépide eut le talent de causer de grands dommages aux Russes, sans éprouver lui-même de grandes pertes. L'armée moscovite eut en peu de temps deux mille hommes hors de combat, tandis que Zaliwski comptait à peine soixante morts, au nombre desquels pourtant se trouvait son camarade le brave Wyzykowski, officier plein de bravoure et de capacité.

Lassés d'une poursuite inutile, les Russes sentirent qu'ils ne se débarrasseraient de leurs audacieux adversaires qu'en les cernant avec des forces considérables. Ils appelèrent donc des renforts, mais, par une contre-marche hardie, Zaliwski leur échappa ; il se replia sur la Basse-Vistule vers le district de Lipno, regagna la grande forêt de Sochoczyn, d'où il communiqua avec la division Uminski, passa ensuite la Narew, et étendit ses excursions jusqu'au Bug. Détaché plus tard par le général en chef à Nowogrod pour seconder le mouvement du général Jankowski sur Ostrolenka, il se vit mal appuyé par ce dernier, et se replia vers Graiewo sur le corps de Gielgud, qui marchait alors dans la direction de la Lithuanie : réuni dès ce moment à cette division, il fut le témoin de tous ses malheurs et de toutes ses fautes. Avec quinze cents partisans tous aguerris et bien disciplinés, il assista deux jours après à l'affaire de Raygrod, et y prit une part active. Laissé à Mariampol comme arrière-garde, il recula devant le général russe Kourouta, se jeta sur Kowno dont il se rendit maître, puis vola au secours de Gielgud occupé à la malheureuse attaque de Wilna. Là le sort ou la trahison peut-être furent funestes aux armes polonaises; mais Zaliwski du moins n'y démentit pas ses antécédens de bravoure et de patriotisme. Attaquant avec vigueur le côté de la Chapelle, deux fois repoussé par des forces supérieures, il culbuta, à la troisième tentative, les bataillons moscovites, et s'empara de leurs retranchemens. Cette attaque qui débordait la droite du corps polonais fut la seule qui réussit ce jour-là ; mais ensuite abandonné, laissé à la merci des Russes par la retraite inattendue de Gielgud et de Chlapowski, Zaliwski ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit et à l'hésitation des Moscowites. Coupé du gros de l'armée, menacé d'un complet anéantissement, il franchit le pont de la Waka au travers des balles et de la mitraille; et parvint à gagner les forêts du palatinat d'Augustow par Troki, Merecz et le Niémen, emportant de dessus ce champ de bataille funeste son second camarade blessé, le lieutenant Czarnecki, l'un des plus braves et des plus capables officiers de son détachement. Alors, de tout le corps de Zaliwski, douze cents hommes restaient seuls; les autres avaient péri à l'assaut de Wilna. Avec cette faible troupe, et ne comptant plus sur Gielgud, il prit

le chemin de Varsovie. Complètement défait au passage de la Sokolda par un corps ennemi quatre fois supérieur au sien, il parvint encore à faire sa jonction par petits détachemens avec le général Dembinski, qui effectuait alors sa mémorable retraite de Lithuanie. Arrivé à Varsovie, on lui confia de nouveau le commandement d'un petit corps léger qui devait opérer sur la Vistule. Nommé par Krukowiecki gouverneur de Praga, puis quelque temps après commandant de la garde de sûreté, Zaliwski fit preuve dans ces fonctions nouvelles d'activité et de dévouement. Il vérifia le recensement de la population et hâta l'organisation de la levée en masse, par d'énergiques et chaudes proclamations. Il eût pu dans ce poste rendre de grands services, si Krukowiecki, qui redoutait tous les noms populaires, ne l'eut employé hors de Varsovie avec huit compagnies de volontaires tirés de la garde nationale. Ce fut dans cette mission, à Gora près de Karczew que Zaliwski reçut la fatale nouvelle de la capitulation. Coupé du reste de l'armée en retraite sur Modlin, ne pouvant traverser la capitale, qu'occupaient alors les bataillons russes, il se jeta seul, dans le palatinat de Krakovie, pour y rejoindre le corps du général Rozycki. Entre Skalmierz et Pinczow, il tomba dans un poste russe et fut fait prisonnier. Le hasard voulut que là aussi se trouvât captif son camarade Gaspard Dziewicki. A l'aide d'un déguisement bourgeois les deux amis s'évadèrent, gagnèrent Krakovie, d'où ils passèrent en France. Dziewicki habita long-temps Avignon, et Zaliwski Paris, où sa femme vint le rejoindre; mais dégoûtés bientôt l'un et l'autre d'un exil oisif et malheureux, ils ont voulu, depuis peu, renouveler, au péril de leur vie, une guerre inégale contre leurs oppresseurs. On sait que le sang coule de nouveau sur la terre des martyrs! On cite déjà les noms de plusieurs victimes, et dans le nombre celui du brave major Dziewicki et de l'infortuné Michel Wollowicz (1). Qui sait ce que l'avenir prépare à notre intrépide colonel Zaliwski?

(1) Voyez sa biographie, 2e livraison.



Małachowski

MALACHOWSKI.

CASIMIR MALACHOWSKI.

MALACHOWSKI (Casimir), fils de Stanislas Kostka Malachowski et de Marianne Kaminska, naquit dans le palatinat de Nowogrodek le 24 février 1765. Il fit ses premières études à Slonim, dans les écoles des Jésuites, puis à Zurowicé, chez les Basiliens, d'où il passa dans l'école du corps des cadets à Varsovie. Se vouant de préférence aux études de l'artillerie, il devint bientôt un bon théoricien dans cette branche de l'art militaire; et, pour y joindre la pratique, il entra, le 24 octobre 1784, comme simple canonnier, dans le corps de l'artillerie.

Nommé tour à tour sous-officier le 22 janvier 1790, sous-lieutenant le 26 février de la même année, le 19 juin 1792 lieutenant, il conquit le grade de capitaine le 27 mars 1794, en combattant à côté de Kosciuszko, et celui de major peu de jours après. A la bataille de Raclawicé il était commandant de l'artillerie.

Après le démembrement de notre patrie, il préféra l'exil à la vue de l'oppression étrangère, se rendit à Vienne, où il passa sept mois auprès du célèbre maréchal de la diète Malachowski. Chargé à cette époque, par ses compatriotes, d'une mission importante en Valachie, rendez-vous des patriotes exilés, employé ensuite à des tentatives périlleuses qui restèrent sans résultat, il finit par passer en Italie, où le général Dombrowski organisait une légion polono-italienne : il y servit comme major en 1797, ensuite comme commandant du bataillon des grenadiers. Blessé aux journées de Trebbia, en 1799, il resta un an et neuf mois prisonnier.

En 1801, il fut incorporé dans la demi-brigade qui, au mois de décembre 1802, entra dans les cadres de l'armée française sous le n° 114, demi-brigade de ligne, dont il fut commandant en 1803.

Envoyé à Saint-Domingue, il échappa au fléau qui moissonna tant de victimes, tomba au pouvoir des Anglais à la suite de la capitulation des Cayes, fut détenu à la Jamaïque; puis relâché quelque temps après, et renvoyé en France par les États-Unis.

En 1805, il prit le commandement du 3e bataillon de la 1re demi-brigade polono-italienne; puis en 1806, quand la guerre dirigée vers le Nord offrit à la Pologne quelque espoir de renaissance, il quitta Milan et retourna dans sa patrie. Le 27 mars 1807, il fut fait lieutenant-colonel, et le 28 mai 1808 colonel du 1er régiment d'infanterie de ligne du duché de Varsovie. En 1810, le 10 octobre, il épousa Benigne Woyczyk, fille d'un bon patriote du palatinat de Plock, et ne jouit pas long-temps du repos domestique.

La campagne de 1812 le rappela à l'activité militaire. Commandant du 1er régiment de l'infanterie de ligne, dans la division Dombrowski, il fit avec elle toute cette campagne, se trouva au blocus de la forteresse de Bobruysk, et combattit à diverses reprises le corps russe du général Hertel. Lors de la désastreuse retraite, Dombrowski reçut l'importante mission de défendre le passage de la Bérézina. Attaquée par l'avant-garde de Tczyczagow forte de 15,000 hommes, sa division trop faible en nombre fut obligée, malgré ses héroïques efforts, d'évacuer la tête du pont de Borisow. Dans cette lutte inégale, Malachowski déploya un beau courage; il resta le dernier sur ce champ de bataille, où périt la moitié de son régiment. Le 21 novembre il fut nommé chef de brigade.

Une maladie grave l'avait attaqué pendant la retraite; il s'en rétablit et rejoignit l'armée. Fait prisonnier à Leipzig, et relâché sur parole, il retourna dans sa patrie.

En 1814, son projet était de quitter le service, et de n'accepter aucun grade dans l'armée qui s'organisait alors: il s'était même retiré à la campagne, quand, le 24 novembre 1815, Constantin le nomma commandant de la forteresse de Modlin. Quelque désir qu'il eût de se soustraire à cette faveur, il ne put obtenir sa démission que le 24 avril 1818. Quoique peu riche, il renonça à des appointemens de 18,000 florins, attachés à ce poste, et ne voulut dès lors recevoir ni emplois, ni faveurs, ni dignités du gouver-

nement russe, pas même la présidence du palatinat de Lublin, qu'on lui offrit en 1821.

Mais à la première nouvelle de la révolution du 29 novembre, son vieux sang patriote se rajeunit dans ses veines. Le même homme, que les Russes avaient vainement poursuivi d'offres de toute espèce, alla s'offrir lui-même le 8 décembre : « Je ne veux, dit-il au » dictateur, ni honneurs, ni titres ; je veux seulement servir ma pa- » trie, et lui vouer mes dernières années. »

Dès les premiers jours, il se rangea au nombre de ces patriotes, qui ne jugeaient pas Chlopicki à la hauteur de son grand rôle révolutionnaire. Nommé d'abord chef d'une des brigades composée des 4ᵉ et 8ᵉ régimens d'infanterie de ligne ; puis désigné au commandement de la forteresse de Modlin, qu'il refusa, voulant rester au nombre des combattans, il eut enfin sous ses ordres une brigade formée des 2ᵉ et 6ᵉ d'infanterie de ligne, avec laquelle il combattit vaillamment à l'affaire de Bialolenka, près de Grochow, les 24 et 25 février. Placé sous les ordres de Krukowiecki, ce n'est pas à lui que l'on doit s'en prendre, si cette journée n'eut pas des résultats plus décisifs. Pour s'excuser peut-être, Krukowiecki fit répandre le bruit que la brigade Malachowski avait marché en désordre à l'attaque du village ; mais Malachowski réfuta dans les journaux victorieusement cette assertion calomnieuse.

Le soir de la bataille de Grochow, Malachowski fut nommé commandant des fortifications de Praga ; mais le lendemain, le généralissime Skrzynecki, autrefois capitaine dans son régiment, lui confia le commandement de la 3ᵉ division d'infanterie. A la bataille de Dembé-Wielkie, les marais empêchant l'armée polonaise de s'étendre, il n'y eut de toute l'infanterie que la division Malachowski qui donna. A la tête du 8ᵉ régiment, et secondé par deux bataillons d'un autre régiment, il repoussa à plusieurs reprises les attaques de la cavalerie russe, et contribua au succès de cette mémorable journée. A dater de cette époque, il resta toujours auprès du général en chef avec sa division, et combattit avec courage à la sanglante bataille d'Ostrolenka.

Enfin, quand l'armée eut été réunie près de Bolimow, et qu'ef-

frayée de l'irritation universelle produite par les hésitations de Skrzynecki, la diète voulut le remplacer, elle jeta les yeux sur Malachowski, et lui proposa ce poste. Celui-ci refusa, ne voulant pas se charger, disait-il, de fonctions au-dessus de ses forces et de son âge.

Quand la nuit du 15 août eut porté Krukowiecki au pouvoir, ce nouveau président voulut mettre à la tête de l'armée un généralissime de son choix. Il songea d'abord à Dembinski, puis ne pouvant ou ne voulant pas s'entendre avec lui, il nomma Malachowski *lieutenant du général en chef.* A la surprise générale, Malachowski accepta; et comme on lui demandait pourquoi, ayant refusé à Bolimow ce grade sans condition des mains de la diète, il l'acceptait alors limité et conditionnel, « J'avais dû, répondit-il, refuser » un fardeau beaucoup trop lourd pour moi, et je ne pouvais assu» mer sur ma tête une aussi grande responsabilité; mais aujour» d'hui que la patrie est en danger, et que je vois qu'aucun de mes » collègues ne pourrait s'accorder avec cet homme orgueilleux et » violent, j'ai dû, pour éviter des mésintelligences qui, dans ce » moment critique, eussent été funestes à notre cause, faire taire » toute autre considération, et jusqu'à la voix de l'amour-propre, » devant l'intérêt de la patrie. »

En effet, le rôle de Malachowski ne fut que secondaire; l'influence de Krukowiecki prévalut seule dans les résolutions. Certes, ce ne furent que de nobles motifs qui déterminèrent Malachowski à accepter un commandement conditionnel; mais il n'en est pas moins vrai que cette acceptation eut des conséquences fâcheuses dans les momens décisifs.

Peu de jours après, il fut agité dans un conseil de guerre, composé de tous les généraux de l'armée, « quelles étaient les meilleures mesures à prendre, pour tirer la cause nationale du mauvais pas où l'avait mise le général Skrzynecki. » Les uns voulaient livrer une bataille rangée dans les plaines de Varsovie et de Blonié; les autres, comme Dembinski et Sierawski, étaient d'avis de transporter le théâtre de la guerre en Lithuanie. On ne se décida à rien de complet. Mais comme Varsovie n'était pas suffisamment approvisionnée, et que le manque de vivres commençait déjà à s'y faire sentir, on

adopta l'idée du général Uminski, qui proposait d'envoyer un corps considérable pour nettoyer le palatinat de Podlachie jusqu'à Siedlce, et surveiller le passage de la Vistule près de Gura, où Paskiewicz faisait mine de jeter un pont. On adopta aussi le projet d'expédier un détachement pour ouvrir les communications avec le palatinat de Plock, et rompre celles de l'ennemi dans sa ligne d'opérations.

Par suite des résolutions prises, Ramorino quittant Varsovie à la tête de vingt mille hommes et de quarante pièces de canon, se porta vers Siedlce et Miendzyrzecz. Le général Lubienski avec un corps de quatre mille cavaliers s'avança vers Plock jusqu'à Nieszava. Ce plan aurait pu avoir de grands résultats, si Ramorino, après avoir approvisionné la capitale, ne s'en était pas éloigné à une distance qui ne lui permettait plus de la secourir à l'instant décisif. Ces deux expéditions diminuèrent de moitié, c'est-à-dire de trente mille hommes environ, l'armée destinée à disputer Varsovie. Cette force armée, soutenue de quatre-vingts pièces de campagne et de cent pièces de siége, devait défendre une ligne de fortifications dont les points les plus saillans étaient Krulikarnia, Wola et la forêt de Bielany, dans une étendue de quatre lieues environ, et soutenue par une ligne de redoutes, lunettes et autres ouvrages; tandis que l'enceinte de la capitale, formée par un ancien rempart en terre et un fossé, et renforcée par de nouveaux retranchemens, devait servir de seconde ligne de défense. Quelque zèle, toutefois, que l'on eût apporté à ces travaux depuis les premiers jours de la révolution, une partie n'était pas terminée, et même au dernier moment, sous le commandement de Malachowski, on jugea nécessaire d'ajouter quelques ouvrages pour couvrir le front.

En nommant Malachowski suppléant du général en chef, Krukowiecki partagea l'armée en deux corps. Le premier, qui formait l'aile gauche, était sous les ordres du général Uminski, et comprenait deux divisions d'infanterie et une de cavalerie; en tout : dix-neuf mille deux cents hommes. L'autre, formant l'aile droite, moins nombreuse, comprenant une division d'infanterie et une brigade de cavalerie, était commandé par le général Dembinski. Le commandement de l'artillerie entière, était exclusivement confié au

général Bem. Les chefs de ces divers corps se partageaient à peu près les pouvoirs. Malgré l'étendue de cette vaste ligne défensive, qu'il était impossible, faute de monde, de garnir entièrement, on avait cependant une confiance entière dans la force de la défense, et jusqu'au dernier moment presque tous nos généraux restèrent persuadés que les Russes n'oseraient pas attaquer une capitale gardée par d'aussi vaillantes troupes.

Dans cet état de choses, Malachowski remplit pendant dix-sept jours le difficile emploi auquel il s'était résigné; il visita tout par lui-même, et tâcha de maintenir dans l'armée une discipline rigoureuse. Le 24 août, il publia la seule proclamation qu'il fit à l'armée : depuis, il voulut lui parler avec plus d'énergie encore, et réorganiser l'état-major; mais Krukowiecki le contraria constamment.

Le 5 septembre, après d'infructueux pourparlers, on reçut la nouvelle à Varsovie que Paskiewicz s'était ébranlé pour l'attaquer le lendemain. Alors une réunion de généraux eut lieu au quartier-général de Malachowski. Là se trouvèrent Krukowiecki, Prondzynski, Bem, Lewinski, alors chef d'état-major, et autres. Après quelques dispositions prises pour repousser l'attaque, Malachowski ouvrit l'avis d'expédier un ordre impératif au général Ramorino, pour qu'il revînt à marches forcées vers Varsovie, et d'envoyer même toutes les voitures que l'on pourrait trouver pour ramener son infanterie. « Il est trop tard, et cela ne servirait à rien, répondirent Prondzynski et Krukowiecki : dans une heure tout sera décidé. » Cette ouverture en resta là; et il est à regretter que l'avis de Malachowski n'ait pas été plus énergiquement soutenu par les généraux présens et par lui-même : telle fut la première conséquence d'une fonction acceptée conditionnellement.

Durant toute la nuit du 5 au 6 septembre, toute l'armée fut sous les armes, et Malachowski visita la ligne de défense. Presque tous les généraux avaient cru que l'ennemi attaquerait la capitale, plutôt du côté de la barrière de Mokotow et de Jérusalem que du côté de Wola, le point le plus formidable. C'était même là l'opinion générale; et ce fut peut-être pour cela qu'on ne laissa

pas à Wola une garnison suffisante, et qu'on ne songea pas à conserver, pour le couvrir en cas de besoin, une partie des forces qu'on avait concentrées sur les autres points. Toutefois, dans la soirée du 5 septembre, Malachowski engagea le général Bem à tenir l'artillerie de campagne prête à se porter sur les points les plus menacés, et celui-ci promit d'agir au besoin avec quarante pièces.

Le 6, à cinq heures du matin, commença la canonnade. L'ennemi débouchant en masse du côté du village de Szczensliwicé, attaqua la redoute n° 54, qui, n'ayant que deux cents hommes et dix pièces, tomba promptement en son pouvoir. Après la prise de cette redoute, de nombreuses et fortes colonnes de Russes se portèrent sur Wola; soixante canons dirigèrent un feu terrible sur ce point défendu par trois bataillons du 8e régiment, un du 10e et quelques pièces. L'ennemi ne rencontrant aucun obstacle, développa toutes ses forces. Dans ce moment décisif, Malachowski voulut faire servir une forte partie de l'artillerie de campagne contre l'ennemi qui attaquait en masse et avec impétuosité. Quarante-huit canons avaient été promis à cet effet; mais l'absence du général Bem empêcha qu'ils arrivassent à temps, et qu'on pût les employer dans le moment nécessaire (1). Ce ne fut guère qu'à huit

(1) Ce retard de l'artillerie est connu de toute l'armée, et déjà le général Uminski l'a consigné dans ses Mémoires. De son côté, le général Bem, dans un récit sur la prise de Varsovie, ne fait pas mention de ce retard, et attribue la prise de la ville au manque de commandement. Au milieu de ces versions contradictoires, il ne nous reste qu'à constater un fait dont l'exactitude nous est garantie par le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, et par l'assertion de Malachowski lui-même. Au commencement de l'attaque, Bem, voulant reconnaître le mouvement de l'ennemi, était monté à la grande tour de l'église protestante, après avoir ordonné à ses subalternes de n'obéir à personne jusqu'à son retour. En attendant, l'ennemi, contre toute prévision, attaqua rapidement Wola. Malachowski, voyant ce point menacé, voulut employer les quarante canons promis par le général Bem; mais le commandant d'une batterie refusa d'obéir, donnant pour motif de son refus l'ordre contraire qu'il avait reçu. C'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer le retard qu'on a mis à faire jouer une grande masse d'artillerie dans le moment, et la divergence des opinions auxquelles ce fait a donné lieu. Tel devait être le résultat de la division du pouvoir entre les chefs des différens corps et Malachowski, division si nuisible dans les momens décisifs.

heures que le général Bem put employer une batterie d'artillerie légère; mais cette batterie, balayée par les pièces russes, n'ayant que peu d'infanterie pour la défendre, menacée par les cavaliers ennemis, fut forcée de se replier sans avoir opéré une diversion utile. Plus tard, le général Bem chercha bien à réparer cet échec: il marcha vers Wola, qui était déjà prise. Mais que pouvait cette artillerie, n'ayant sur sa gauche pour la défendre qu'un seul bataillon d'infanterie, et sur sa droite à peine deux escadrons de cavalerie? Tout ce qu'elle réussit à faire, ce fut d'arrêter les progrès de l'ennemi, maître alors de Wola.

Malachowski dirigea deux attaques contre Wola, dans le but de la reprendre, mais leur effectif étant trop faible, nos trois bataillons furent obligés de se retirer. Vers les quatre heures de l'après-midi, la canonnade cessa, et avec elle finit le combat du 6 septembre. Ce jour-là, Krukowiecki daigna se montrer à huit heures sur le champ de bataille, où il resta jusqu'à midi. Généralissime *de facto*, c'était pourtant là son poste depuis le premier coup de feu jusqu'au dernier. Cette présence momentanée de Krukowiecki laissa Malachowski indécis sur l'étendue de ses pouvoirs. Et en effet, dans la journée du 6 septembre, la responsabilité des ordres et des évènemens pesa tour à tour, mais en proportions différentes, sur Krukowiecki, Malachowski et Bem. Depuis, Krukowiecki s'est excusé, disant que, occupé des affaires de l'État, il ne devait ni ne pouvait songer aux opérations militaires. Belle excuse dans un moment où tout se résumait dans un combat suprême entre le despotisme russe et l'indépendance polonaise!

Quoi qu'il en soit, sur le soir, après la bataille, Malachowski envoya au général Ramorino l'ordre de marcher vers Kaluszyn (1). Le lendemain, 7 septembre, tous les ordres militaires ressortirent de Malachowski. Quant à Krukowiecki, il employa sa journée entière en promenades dans le camp russe, en pourparlers avec Paskiewicz, en même temps qu'il marchandait la diète pour qu'elle lui accordât des pleins pouvoirs pour traiter avec les Moscovites de la soumission de la Pologne. De son côté, Prondzynski, ardent

(1) Voyez les Pièces justificatives, lettre A.

parlementaire, et occupé à épouvanter la diète, ne fut, ce jour-là, comme quartier-maître général et comme officier du génie, d'aucun secours à Malachowski.

Malgré ce défaut de concours, ce dernier combat ne fut pas sans gloire et sans éclat. C'est là que l'artillerie polonaise, sous les ordres du général Bem, prit une revanche éclatante sur l'artillerie russe, en soutenant pendant six heures une lutte acharnée contre quelques centaines de bouches à feu. L'aile gauche, sous les ordres du général Uminski, repoussa l'ennemi à plusieurs reprises : et quelques régimens de ligne y couronnèrent leur belle réputation militaire.

Vers le soir, les redoutes de Czysté et la ferme de ce nom furent enlevées par l'ennemi, faute d'une réserve imposante. Cette absence de toute réserve fut la cause de tous nos revers. Pendant les derniers momens, Krukowiecki, qui n'avait plus ni tête ni cœur, n'osa se montrer dans les rangs à côté de ce brave vieillard qui était son lieutenant; mais, comme pour accélérer la chute de Varsovie, et sous prétexte d'un prétendu mouvement contre sa personne, il fit retirer un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie vers le centre de la ville.

Depuis deux jours Malachowski était sur la brèche, et sa vigueur ne s'était pas démentie un seul instant. A l'heure dernière, il songea à faire armer la population de la capitale. Plusieurs patriotes se rendirent, sur ses ordres, à Varsovie, pour y mettre cette idée à exécution; mais elle rencontra de l'opposition chez le président Krukowiecki et le gouverneur Chrzanowski. Ce dernier voulut même faire arrêter quelques personnes qui excitaient le peuple à la défense.

Les choses en étaient là à six heures du soir le 7 septembre. Ce fut à cette heure que Krukowiecki ayant envoyé illégalement à Paskiewicz, au nom de la Nation, une soumission honteuse et inconditionnelle(1), expédia l'ordre aux divers corps de se retirer sur Praga. Cet ordre, donné à l'insu même de Malachowski, reçut son exécution, et à neuf heures du soir le général se vit forcé de rentrer en ville. Averti de toutes démarches de Krukowiecki, il se hâta de se

(1) Voyez les Pièces justificatives, lettre B.

rendre au palais du gouvernement; là, il exprima hautement son indignation en présence de la diète qui s'y trouvait réunie; il y flétrit dans les termes les plus courageux la conduite de Krukowiecki, et termina en disant que, malgré la perte des batteries de Czysté, il ne désespérait pas de la cause nationale. A l'instant même la diète ôta ses pouvoirs à Krukowiecki, et confia à Malachowski le commandement en chef. Ce dernier, en quittant l'assemblée, repoussa victorieusement Krukowiecki, qui voulait s'opposer à sa sortie, et le renfermer, avec les membres de la diète, dans le palais.

De là il se rendit à son quartier-général, au palais Blacha, près du château royal, livré à ses inspirations, et aux remontrances énergiques de *François Grzymala*, qui fut pendant toute cette nuit auprès de Malachowski; ce dernier semblait accepter un instant des projets de résistance *in extremis*, et de lutte vraiment populaire. Il songea à se défendre dans la troisième ligne de fortifications et dans les barricades de la ville; enfin, à la dernière rigueur, à faire une guerre de rues et de maisons jusqu'à l'arrivée du corps de Ramorino. Dans le plan dont il fut question, il ne s'agissait pas moins que d'arrêter Krukowiecki et Prondzynski, et de changer le gouverneur de la capitale; puis de sonner le tocsin et d'appeler le peuple aux armes. Enfin, dans le cas où une pareille responsabilité semblerait trop lourde au vieux général, on voulait au moins obtenir des Russes, au moyen d'une attitude ferme, une convention militaire pareille à celle qu'obtint, dans une situation semblable, le prince Joseph Poniatowski.

Déjà Malachowski semblait accéder à ce courageux projet; déjà quelques ordres aux généraux avaient été signés par lui; d'autres devaient être adressés au pouvoir municipal, et le vice-président *X. Bronikowski* avait été appelé. Quelques officiers patriotes avaient commencé à réunir une partie de la population; la garde nationale était prévenue que l'on voulait continuer à se défendre; et un escadron de cavalerie, aux ordres du capitaine Bulharin, avait été appelé pour protéger Malachowski contre Krukowiecki et ses créatures. Tout semblait marcher à un dénouement énergique, quand, à une heure après minuit, entrèrent au palais Blacha le général Lewinski, chef de l'état-major, et le colonel Klemensowski, ac-

compagnés des membres du conseil municipal, Laszczynski, président, Zomer, Zeidel, et autres. Instruits des dispositions nouvelles de Malachowski, ils cherchèrent tous à l'en détourner en lui peignant les désastres qui en résulteraient, et la responsabilité qui pèserait sur lui. Lewinski ne voulut pas, comme chef d'état-major, signer les ordres pour prolonger la défense; Klemensowski ajouta qu'il était cruel de faire périr une foule de femmes et d'enfans. Laszczynski alla jusqu'à dire que la population n'était pas bien disposée; mais les patriotes réfutèrent promptement cette calomnie avec les rapports que venaient de leur remettre des officiers chargés de sonder les esprits.

Malachowski parla à son tour. « La population de Varsovie, » dit-il, a donné trop de preuves de patriotisme pour qu'on ose » douter d'elle. Ce n'est pas elle qui refuse le combat; c'est peut-être » vous, messieurs. »

Au même instant survinrent d'autres officiers, et Lewinski, après s'être concerté avec eux, invita Malachowski, au nom des généraux rassemblés dans le palais du gouvernement, à se rendre au conseil. « Les généraux recevront mes ordres, » dit Malachowski. Mais sur les instances des partisans de la soumission, et malgré les prières de quelques patriotes de ne pas quitter le quartier-général, et même d'agir en dictateur, il se décida à cette concession. Entouré d'un nombreux cortége, il quitta le palais de Joseph Poniatowski, où l'avait si bien inspiré, pendant deux heures, l'esprit de ce héros, *qui ne voulait confier qu'à Dieu seul l'honneur des Polonais.*

Dans le palais du gouvernement, il trouva réunis les généraux Isidore Krasinski, ex-ministre de la guerre, et François Morawski, ministre actuel; Henri Dembinski, Lewinski, chef d'état-major; le vice-président du gouvernement Zielinski (Uminski et Bem étaient au camp de Praga), et autres personnes. Tous représentaient l'impossibilité de continuer la défense de la capitale. Le général Lewinski dit ouvertement qu'il fallait enfin terminer ce drame; et Isidore Krasinski, l'un des plus chauds partisans de la capitulation, ajouta que Malachowski n'avait pas des pouvoirs suffisans pour agir d'après sa volonté personnelle, ayant été élu par le petit complet de la diète, et n'ayant pas même sa nomination par écrit.

Malachowski ne se sentit pas assez fort pour lutter seul contre tous. Après un quart d'heure de séance, il sortit de la salle du conseil, et vint dire aux patriotes que, n'étant pas appuyé dans ses projets de défense, il ne pouvait assumer sur lui une aussi grande responsabilité, et qu'il se voyait forcé d'agir de concert avec les autres.

Dans ce moment critique survient Prondzynski avec le général Berg, délégué russe, et le colonel Anenkow. Et alors la scène prit un caractère plus décisif. Dans son trajet, en effet, l'envoyé russe, auquel on n'avait pas bandé les yeux, comme c'est l'usage, avait pu voir que l'armée s'était repliée sur Praga, que le désordre régnait dans la ville, et qu'aucun préparatif de défense n'était fait. Cette conviction le rendit entier et arrogant. Étonné de l'absence de Krukowiecki, il en demanda la cause, et sur la nouvelle timidement articulée de la destitution de Krukowiecki et de la nomination d'un autre président, il déclara qu'il allait retourner au camp, n'ayant mission, disait-il, de traiter qu'avec Krukowiecki. De son côté, Prondzynski soutint le parlementaire russe, et comme lui, fit valoir la menace d'un assaut immédiat.

Alors grand fut l'embarras au palais du gouvernement. Au lieu de maintenir vigueur au dernier acte de la diète, relatif à la destitution de Krukowiecki, on dépêcha Lewinski vers Krukowiecki qui se trouvait à Praga. Cette scène se prolongea pendant deux heures, et Krukowiecki arriva, menaçant et colère. Son premier acte fut de se jeter, l'épée à la main, sur le patriote F. Grzymala, et de le faire arrêter par quelques officiers, ses créatures, comme principal moteur du projet pour la prolongation de la défense, et du projet de l'arrestation de Krukowiecki. Il n'épargna rien dans sa fureur, ni le généralissime, ni le maréchal de la diète qui s'opposait à l'arrestation de Grzymala comme illégale. Ce fut au point que le général Dembinski intervint avec chaleur dans cette scène scandaleuse, et rappela Krukowiecki à la raison et aux convenances. Cet incident se termina par un refus formel de l'ex-président : « Je ne suis plus » rien, dit-il, je ne signerai rien, je ne me mêlerai de rien. »

Dans ce nouvel embarras, les généraux présens déclarèrent à Berg que Malachowski, en qualité de généralissime, signerait la

capitulation, et qu'eux la garantiraient solidairement. Berg accepta cette proposition.

Cependant le jour commençait à poindre: l'heure fatale fixée pour l'assaut, cinq heures, approchait. Rien n'était prêt pour la défense, et les Russes auraient pu entrer dans la capitale ouverte. En présence de cette impérieuse nécessité, sur les instances de tous les généraux présens, Malachowski signa la fatale capitulation, écrite par Lewinski, sous la dictée de Berg. Praga et le pont sur la Vistule étaient compris dans cette pièce; en retour de quoi Berg accordait quarante-huit heures pour l'évacuation de tous les effets nécessaires à l'armée, clause à laquelle le généralissime polonais attachait de l'importance, et que les Russes, toujours perfides, n'exécutèrent pas.

Après la signature de la capitulation, Malachowski voulut se démettre de ses pouvoirs; mais, sur les instances du président du gouvernement Niemoïowski, il consentit à conduire l'armée jusqu'à Modlin. Ayant expédié des ordres à tous les détachemens restés dans la capitale et dans les ouvrages les plus avancés, il se rendit à sept heures du matin à Praga, où se trouvaient la diète et le gouvernement. Après un court conseil de guerre, l'ordre fut donné à l'armée de se mettre en marche pour Jablonna, dans la direction de Modlin (1).

Fidèle à la capitulation qu'il avait signée, Malachowski en main-

(1) Il est difficile de prévoir ce qui serait arrivé, si la défense de Varsovie, guidée par le désespoir, se fût prolongée davantage. Peut-être que cette capitale eût éprouvé le sort de Sarragosse; peut-être aussi que, défendue non seulement par ses fortifications extérieures, mais encore par le patriotisme exalté de ses habitans et de son armée, par ses barricades et ses maisons, elle serait devenue le tombeau de l'armée russe, trop acharnée à sa proie. *Paskiewicz* lui-même craignait de notre part une telle résolution; car on sait qu'il voulait se borner, dans la journée suivante, en cas de défense prolongée, à incendier les maisons de la ville par le feu de son artillerie, qui commençait à manquer de munitions, et qui n'avait pas même de pièces de siége. Sur ces entrefaites, l'arrivée de Ramorino eût fait prendre aux évènemens une tournure bien différente et bien plus favorable à notre cause. C'est dans cette conviction que le général russe *Rüdiger* prononça plus tard ces paroles remarquables: *L'arrivée de Ramorino au moment de l'assaut aurait creusé le tombeau de la Russie sous les murs de Varsovie.*

tint l'exécution rigoureuse, attendant des Russes la même bonne foi. Par un scrupule exagéré peut-être, il voulut même être témoin de la triste occupation de Praga. En quittant cette citadelle, il eut encore une entrevue avec le général Berg, pour lui rappeler la clause relative à l'extradition des effets de l'armée. Berg le rassura à cet égard, et dans le cours de la conversation, il l'engagea, avec une bienveillance feinte sans doute, à dépêcher un exprès en toute hâte vers Ramorino, pour qu'il opérât sa jonction avec la grande armée polonaise, attendu, disait-il, qu'il allait être attaqué par trois corps russes, et qu'il fallait prévenir l'effet des mouvemens ordonnés par Paskiewicz.

A une heure, Malachowski quitta Praga, et se rendit à Jablonna, où toute l'armée polonaise était déjà rassemblée. A dix heures du soir, il expédia l'officier d'état-major Kowalski à Ramorino, avec l'ordre formel de faire sa jonction avec l'armée par le pont construit sur le Bug, près de Kamienczyck (1), ordre dont l'inexécution eut une si désastreuse influence sur le dénouement de notre révolution.

Le 9 septembre, l'armée se trouvant réunie sous Modlin, Malachowski déposa solennellement son généralat entre les mains de la diète, du gouvernement, et de tous les généraux assemblés. A cette occasion, il eut une phrase sublime d'abnégation personnelle, et bien caractéristique pour l'avenir. « J'ai signé la capitulation ; les » circonstances et les arrangemens préliminaires de Krukowiecki m'y » ont forcé. Montrez donc à nos ennemis et à l'univers que l'idée » d'une capitulation ne doit s'offrir à aucun généralissime polonais. » Retirez-moi le commandement ; punissez le vieillard comme je le » mérite, et que ma punition serve d'exemple à tous mes successeurs. »

Ce fut le dernier acte de la carrière publique de Malachowski. Si la vertu seule et les intentions les plus pures suffisaient toujours pour sauver une cause qui se débat sous le conflit de circonstances malheureuses, la Pologne eût été sauvée par l'intégrité et le civisme de Malachowski. Mais revêtu d'une portion essentielle du pouvoir dans un âge avancé, et sous des conditions critiques, il ne

(1) Voyez les Pièces justificatives, lettres C et D.

put en quelques jours réparer les fautes commises, et se trouva débordé par les évènemens quand il eût fallu les combattre et les maîtriser.

La droiture de son caractère, ses mœurs simples, sa pauvreté qui toujours lui fut chère, tout en lui nous rappelle les vertus républicaines de Kosciuszko.

Ne voulant pas entrer dans sa patrie asservie, Malachowski a choisi la France pour asile, et c'est là que le vieux patriote a résolu de passer les derniers momens de sa longue et belle vie.

N. B. Je dois, en grande partie, les détails de cette Biographie aux matériaux qui m'ont été fournis par mon compatriote M. François Grzymala.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

A.

ORDRE DU GÉNÉRAL EN CHEF, AU GÉNÉRAL RAMORINO, APRÈS LA PRISE DE WOLA.

N° 350, le 6 septembre.

Aujourd'hui le 6, à la pointe du jour, l'ennemi nous a attaqués vigoureusement : la bataille a duré presque toute la journée. Nos pertes en hommes ne sont pas considérables ; mais l'ennemi a réussi à s'emparer de trois ouvrages extérieurs, y compris Wola, avec vingt pièces d'artillerie de rempart. Quelques bataillons ont donné mollement.

Vous voudrez bien, monsieur le général, au reçu de la présente, vous porter à Kaluszyn avec la majeure partie de votre infanterie, occupant Siedlce et les abords de cette ville par votre cavalerie, les évènemens subséquens pouvant nécessiter la réunion de toutes nos forces.

Le commandant en chef,

Signé MALACHOWSKI.

B.

LETTRE DE KRUKOWIECKI A L'EMPEREUR NICOLAS.

Varsovie, ce 7 septembre 1831, à six heures du soir.

SIRE,

Chargé dans ce moment même du pouvoir de parler à Votre Majesté Impériale et Royale, au nom de la nation polonaise, je m'adresse par S. Exc. M. le

maréchal comte Paskiewicz d'Erivan, à votre cœur paternel. En nous soumettant, sans aucune condition, à Votre Majesté notre Roi, la nation polonaise sait qu'elle seule est à même de faire oublier le passé, et de guérir les plaies profondes qui ont lacéré ma patrie.

Le comte Krukowiecki,
Général d'infanterie, président du gouvernement.

C.

AU GÉNÉRAL RAMORINO.

N° 8744. Jablonna, le 8 septembre 1831.

J'ai l'honneur de vous prévenir que Varsovie s'est rendu hier après un assaut de deux jours; nos troupes ont évacué la ville, et ont pris la direction de Modlin, afin d'y concentrer toutes nos forces. Vous vous porterez avec votre corps d'armée, le 9 du courant, à Stanisl'awow, le 10 à Kobyl'ka, ou plus loin, si faire se peut; le 11 à Modlin; vous ramasserez tous les détachemens qui se trouvent sur la chaussée de Siedlce : les détachemens du lieutenant-colonel Janowicz et du major Sosnicki, postés sur le Boug et à Minsk, se rendront même à Modlin, en suivant le mouvement de votre corps d'armée. Vous leur donnerez, monsieur le général, vos ordres en conséquence.

Le commandant en chef,
Signé Malachowski.

Craignant qu'une direction trop rapprochée des corps ennemis débouchant de Praga n'expose le corps Ramorino à une attaque en flanc, on s'est empressé de lui faire passer, le même jour encore, par le capitaine du quartier-maîtrat général, Kowalski, l'ordre ci-dessous désigné, par lequel ce corps reçut une autre direction, plus conforme aux renseignemens recueillis en attendant sur les mouvemens de l'ennemi.

D.

AU GÉNÉRAL RAMORINO.

N° 8748. Jablonna, le 8 septembre 1831.

J'ai l'honneur de vous prévenir que nos troupes ont évacué la ville de Varsovie après un assaut de deux jours. Le pont et la tête de pont de Praga se trouvent entre les mains de l'ennemi.

Nos troupes ont pris la direction de Modlin, où nous avons l'intention de réunir toutes nos forces; vous vous dirigerez, avec votre corps d'armée, sur Kamienczyk, où vous trouverez un pont établi sur le Boug.

Vous prendrez vos mesures pour que vous puissiez arriver le 10 du courant à Kamienczyk, où vous attendrez, sur la rive gauche du Boug, des ordres ultérieurs. Vous ramasserez, chemin faisant, tous nos détachemens, et nommément ceux du lieutenant-colonel Janowicz, posté sur le Boug, et du major Sosnicki, qui se trouve à Minsk, ayant des postes sur le Boug.

L'officier porteur a des instructions verbales qu'il ne manquera pas de vous communiquer, monsieur le général. Je vous préviens que le général Krukowiecki s'est démis de son poste de président du gouvernement, et n'en occupe maintenant aucun.

Le commandant en chef,
Signé Malachowski.

les oppositions. Au surplus, nous nions que le fait de proclamer la république et l'appel direct aux masses eussent exercé une influence avantageuse sur les évènemens. Tout ce qui pouvait se lever s'était levé, tout ce qui pouvait être armé avait été armé. Les bras n'ont jamais manqué à la révolution polonaise, mais les armes et les munitions.

A côté de la classification que nous venons de hasarder, on peut encore en baser une autre sur l'influence de quelques noms qui formaient comme la personnification de divers partis. C'étaient les sommités de la diète, les hommes d'influence prépondérante. A la rigueur, on pourrait désigner quatre chefs de partis, qui tous comptaient leurs adhérens: 1° Czartoryski; 2° Ostrowski; 3° Niemoïowski; 4° Lelewel. Les deux premiers se liaient souvent ensemble, comme souvent aussi le dernier votait avec le troisième.

C'est cette division qui a donné aux jeunes gens qui faisaient dans les journaux de Paris leur éducation polonaise, l'idée de trouver dans notre diète des partis à l'instar de ceux de France. On trouva ainsi les *aristocrates* ou *royalistes* dans les adhérens de Czartoryski; les *républicains* ou *démocrates*, ou du *mouvement*, dans les partisans de Lelewel; le *centre*, et par conséquent, le *juste-milieu* et les *doctrinaires* dans les deux partis d'Ostrowski et Niemoïowski. Ceux qui connaissent la Pologne savent combien il y a de justesse à assimiler l'aristocratie et le royalisme français à l'aristocratie de la Pologne, où la royauté était élective, et où jamais il n'y eut de majorats. Lelewel n'a jamais prononcé dans la diète le mot de république, et le mot de *mouvement* était la devise de tous les partis, car pas un seul Polonais n'eût voulu que la Pologne restât comme elle était.

Quant aux dénominations de *doctrinaire, juste-milieu*, elles n'ont aucun sens en Pologne pour quiconque sait leur vraie signification en France. En Pologne, cette qualification voulait dire les *honnêtes gens*, les *loyaux*, les *défenseurs de la légalité;* nous doutons qu'on la traduise ainsi en France (1).

(1) Un écrivain a dernièrement divisé les partis polonais en parti *conservateur* ou *négociateur*, en parti *constitutionnel* qui ne redoutait pas les réformes

Telle fut la position exacte des partis dans la diète polonaise. Vers la dernière époque de la révolution, quand le malheur aigrit les esprits, il y eut une modification sensible. La défaite d'Ostrolenka augmenta considérablement le nombre de ceux qui tournaient leurs regards vers l'intervention étrangère; il en sortit la fameuse proposition de *réforme du gouvernement*, qui tendait à renverser la pentarchie dont la majorité s'opposait aux négociations. Dès lors la diète se partagea en *réformiste* et *anti-réformiste ;* et l'aigreur dont s'empreignit cette discussion laissa de si profondes traces, que cette distinction de partis se manifesta dans tous les débats postérieurs.

Cette classification peut servir à mieux apprécier la position d'Ostrowski dans tout le cours de la diète. Influent comme maréchal, il avait en outre sur la chambre cet ascendant personnel qui ralliait à lui un certain nombre de voix. Aussi, bien souvent son avis prévalut-il dans les discussions; nous disons bien souvent, car dans la plus grave question, la chambre fut d'une opinion contraire à la sienne, et c'est quand il vota *la réforme du gouvernement.* A part cette exception, on peut dire qu'Ostrowski résuma en lui le plus souvent la pensée de la diète polonaise. Il fut noble, désintéressé, dévoué comme elle!

Distinguant sans peine les mérites et les services d'Ostrowski, le sénat polonais voulut l'appeler dans son sein (13 mai 1831) mais sur les instances de ses collègues il refusa cet honneur. Ce fut pour lui une belle et digne récompense que de voir la chambre des nonces tout entière le supplier de ne pas se dessaisir de la *masse.*

Par le même motif, il refusa le poste de ministre des affaires étrangères que lui offrit à la même époque le gouvernement.

Quand, après la fatale nuit du 15 août, la diète procéda au choix d'un nouveau président du gouvernement national, une forte mino-

pourvu qu'elles se fissent par la voie légale; 3° *du mouvement*, auquel nul moyen ne répugnait pour arriver au but. Il se peut que plus tard cette nomenclature fût devenue exacte et que de pareils partis se fussent formés; mais c'eût été l'affaire de temps plus calmes et à une heure lointaine encore, où il se fût agi de formuler définitivement un principe gouvernemental.

rité se réunit en faveur d'Ostrowski; peut-être même eût-il obtenu la majorité s'il n'avait lui-même prié ses amis de reporter leurs voix sur un autre. Un historien, le docteur Spazier, lui reproche ce fait, et non sans quelque justice : « S'il ne voulait pas accepter, » dit-il, pourquoi souffrir que son nom figurât sur la liste des candidats ? » En effet, le troisième candidat (Niemoïowski) aurait eu peut-être plus de chances; car ce qui diminuait le nombre des votans en faveur d'Ostrowski, c'était la difficulté de lui trouver un successeur au maréchalat.

Enfin vinrent les jours d'épreuve pour le civisme de tout Polonais. Le caractère d'Ostrowski ne se démentit pas; il fut ce qu'on devait attendre de lui.

Paskiewicz, avec une armée trois fois plus forte que l'armée polonaise, donna l'assaut à Varsovie. Il s'empara des ouvrages les plus forts; il se rendit maître de la clef de ville. A ce moment suprême Krukowiecki se présente devant la diète, une capitulation à la main. Pour influencer la chambre, on lui dépêche un général (Prondzynski) dont le patriotisme n'était pas encore suspect; déjà une partie des représentans étaient ébranlés, quand un nonce courageux (Bon. Niemoïowski) s'apercevant de l'effet que produisait le discours du général, demanda au maréchal qu'il interdît la parole au commissaire du gouvernement, sous prétexte que la loi ne l'autorisait point à parler dans les chambres. A cette sortie patriotique, quelques voix opposèrent la nécessité, et soutinrent que dans cette crise la motion était au moins déplacée. L'argument paraissait plausible, mais à l'instant même Ostrowski se levant : « Messieurs, » s'écria-t-il d'une voix forte, je dépose la masse si le général ose » encore prendre la parole. » A ces mots le calme renaît, et la capitulation est rejetée aux cris de *vive la patrie! vive l'honneur national!*

Quelques heures après, Krukowiecki fut déposé, et Niemoïowski élu président du gouvernement national. Profitant des derniers instans de son pouvoir, Krukowiecki donna l'ordre de pendre les deux patriotes, ordre que personne n'eût osé exécuter. Bientôt un danger plus réel menaça Ostrowski : occupé à aider le

nouveau président pendant la crise du 7 au 8 septembre, il se trouvait encore dans la capitale lorsque Krukowiecki, à qui la certitude que la ville serait occupée dans quelques quarts d'heure permettait de se ressaisir d'une espèce d'autorité, déclara à Ostrowski qu'il était son prisonnier.

« Nous le tenons donc, dit-il au parlementaire russe Berg, » qui attendait la signature de la capitulation; nous tenons le maré- » chal de cette diète qui excitait la fureur du peuple par une exal- » tation insensée! — Il m'est bien pénible, répondit Ostrowski, » qu'un général ennemi soit témoin de cette scène scandaleuse; » mais l'infamie en retombera sur celui qui oublia ses devoirs » envers la patrie. Quant aux vaines menaces et aux paroles dictées » par l'emportement, je les laisse sans réponse. Au surplus, je vois » encore ici un nombre assez grand de compatriotes pour ne rien » craindre pour ma liberté. Ils savent que vous n'êtes plus rien. — » Puisque je ne suis rien, reprit Krukowiecki, ce sera vous qui » signerez à présent la capitulation, vous qui m'avez arraché ma » démission au moment où la diète m'autorisait à négocier. — Non, » répliqua Ostrowski; vous n'y étiez point autorisé : la diète n'a » fait que vous rappeler vos attributions, que vous aviez dépassées » en osant signer une soumission absolue à l'empereur de Russie. » Aussitôt que vous me l'avez fait savoir, je vous ai fait tenir votre » destitution de la part de la diète. Vous n'aviez donc point le droit » de traiter au nom du peuple. »

Ici le général Berg prit la parole : « Chef de la représentation » nationale, vous m'excuserez, dit-il, si j'accorde créance aux pa- » roles de Krukowiecki : c'est un vieux guerrier blanchi dans le che- » min de l'honneur, et jamais il n'a menti. Je dois donc croire qu'il » avait le droit de faire ce qu'il a fait. » Dans ce moment, le général Dembinski, prévenant la réponse du maréchal, avec sa vivacité habituelle : « Et moi, s'écria-t-il, s'adressant au général Berg, je » vous certifie, au nom de l'armée, que personne ici ne croit » plus aux paroles du général Krukowiecki qui nous a toujours » trahis, et que tout le monde ajoute foi, au contraire, au digne » maréchal de la diète, à qui nous ne permettrons pas qu'on fasse

» ici le moindre tort. — Ceci, dit alors Berg, nous éloigne de notre » sujet : il est quatre heures; le moment de l'assaut approche. J'ad- » jure donc le général Krukowiecki de signer les articles prélimi- » naires s'il ne veut pas que je parte à l'instant même, et s'il » veut sauver la ville. — Vous avez entendu, général, répondit » Krukowiecki, que je ne suis rien; que, par conséquent, je n'ai pas » le droit de signer la capitulation; mais comme la nation n'a de con- » fiance que dans le maréchal, qu'il signe avec moi, ou qu'il m'auto- » rise au nom de la diète à signer. » Sur ces mots, le général Lewinski présenta un papier à Ostrowski, qui, le repoussant : « Je ne le lirai » même pas, dit-il; d'ailleurs ma signature n'a de valeur que par » les décisions de la diète. — Alors je vous arrête, dit Krukowiecki. » — Croyez-vous donc, répondit Ostrowski, que par ce moyen » vous m'obligerez à signer la capitulation? Sachez que toutes les » baïonnettes russes ne sauraient me contraindre à dévier de mon » devoir. Je sors, et je verrai si quelqu'un ose remplir vos ordres. » Il partit; et se rendant à Praga, sans voiture ni bagages, il suivit à pied l'armée dans sa marche sur Modlin.

Toujours dévoué à la patrie, il dirigea jusqu'au dernier jour les travaux de la diète, qui, transférée d'abord dans les écuries du fort de Modlin, ensuite dans le couvent de Zakroczym, accomplit tous ses devoirs, ne quittant jamais l'armée, et toujours prête à l'aider de son concours. « C'est pour sauver de la vengeance du czar les » membres de cette assemblée, lui disait-on le 23 septembre, que » le conseil de guerre décida d'envoyer une députation à Saint- » Pétersbourg. — Il a tort, répondit aussitôt la diète, car il ne » doit songer qu'à sauver la patrie. » Il n'était pas dans ses moyens de prolonger la lutte; mais elle pouvait sauver l'honneur national, et refuser de traiter avec ses oppresseurs. Elle le fit. Ostrowski et ses collègues préférèrent s'expatrier plutôt que de signer une soumission honteuse.

Le 24 septembre Ostrowski quitta avec le Gouvernement la ville de Plock, et le 26 il franchit les frontières prussiennes, après avoir participé à la publication du manifeste du Gouvernement national, daté de Rypin, et qui n'influa pas peu sur la décision

ultérieure du généralissime de quitter plutôt le pays que de subir une capitulation ignominieuse. Ostrowski sauva toutes les archives de la diète ; ignorant la défaite de Ramorino et de Rozycki, il cherchait à se rendre à Krakovie, où tous les représentans s'étaient donné rendez-vous, lorsque, arrêté sur les frontières de Gallicie, il fut conduit à Graetz en Styrie. Il y est encore sous la surveillance de la police autrichienne, surveillance peu rigoureuse, parce qu'on a obtenu de lui sa parole qu'il ne chercherait pas momentanément à se sauver.

Au milieu de ses travaux comme maréchal, Ostrowski n'avait pas oublié ses goûts et ses penchans philantropiques. Il prit l'un des hôpitaux les plus importans sous sa direction immédiate, et en établit en outre un nouveau pour les cholériques : jusqu'au dernier moment il s'y rendit plusieurs fois par jour, et souvent dans la nuit même.

La diète ayant décidé, par sa loi du 19 mars 1831, qu'il serait ouvert dans chaque palatinat des livres pour consigner l'offre des dons volontaires en faveur des paysans qui combattraient pour la patrie, Ostrowski s'inscrivit l'un des premiers, assurant par un acte judiciaire six acres de terre cultivable à chacun des paysans qui retournerait dans ses propriétés après la campagne finie. Cet exemple ne resta pas sans imitateurs. La seule condition qu'il mettait à ce don, était le paiement annuel de vingt-quatre sous par acre pour l'entretien d'une école primaire. Les paysans qui se seraient distingués dans la guerre devaient avoir une récompense à part, et les invalides une pension viagère.

Ostrowski a une belle prestance, une physionomie ouverte et attrayante, un regard où se mêlent l'autorité et la douceur. Doué d'une éloquence douce et entraînante, c'est un Isocrate pour la parole. Nul mieux que lui ne fut propre à des fonctions de présidence législative : dans une diète révolutionnaire, dans les heures de crise, au milieu de tant de passions violentes, il sut conserver l'estime et l'affection de tous, et cela au point qu'au jour où la diète se réunira de nouveau, il reprendra *la masse* de maréchal par un vote unanime. Jamais pendant dix mois de session il ne rappela

à l'ordre et ne censura aucun nonce; jamais il n'ôta la parole à personne; et cependant il sut faire respecter l'ordre des discussions, et maintenir le règlement dans toute sa vigueur. Peut-être serait-il possible de lui faire un reproche de ses habitudes de conciliation. Ce désir, poussé peut-être à l'excès, cette douceur réagissant sur les mesures de la diète, lui ôtait dans maintes occasions quelque peu de cette âpre énergie nécessaire aux assemblées révolutionnaires; mais c'était là le défaut de ses qualités, qui l'ont rendu si propre aux fonctions qu'il occupait. On peut encore lui reprocher sa tolérance envers le public des galeries, qui se livrait à des approbations et des improbations bruyantes, quoiqu'il ait lutté long-temps contre cette intervention des tribunes dans les débats parlementaires. Un autre tort encore, c'est son habitude d'exprimer toujours son opinion sur les projets discutés; il n'aurait pas dû oublier que le jour où il avait accepté la *masse*, il avait limité l'influence de sa parole dans la discussion.

Mais ce ne sont là que des ombres légères dans le tableau le plus brillant: comme maréchal, comme patriote dévoué, comme philantrope, Ostrowski sera l'un des noms les plus purs et les plus saillans de notre révolution contemporaine.

La garde nationale de Varsovie l'avait nommé *son premier canonnier;* c'est dans l'uniforme d'artilleur qu'il présidait habituellement la diète.



L'ABBÉ ADAM LOGA.

L'ABBÉ ADAM LOGA.

LOGA (Adam) naquit dans la grande Pologne (actuellement grand-duché de Posen) en 1800, d'une famille à laquelle ne manquaient pas les traditions de patriotisme. Acteur dans la glorieuse insurrection de 1794, son père avait reçu des mains de Kosciuszko lui-même des bagues d'honneur.

Les conseils de son oncle, chanoine à la métropole de Gnesne, tournèrent le jeune Adam vers une vocation ecclésiastique. Élevé d'abord au gymnase de Posen, il en sortit, en 1818, pour aller suivre, à l'université de Berlin, les cours philosophiques de Hegel, Schleiermacher, et autres professeurs; puis il se rendit à Bonn, où le célèbre Hermès le forma aux sciences théologiques. Ses études étaient à peine achevées, que la police prussienne l'arrêta comme membre d'une association secrète. Transféré à Berlin, il fut condamné, avec plusieurs de ses jeunes compatriotes, à trois mois de prison qu'il subit dans la forteresse de Dantzig.

Patriote ardent et sincère, c'était ainsi que Loga devait débuter dans sa carrière; ce fut aussi par dévouement au pays qu'il embrassa l'état ecclésiastique. A une époque où la Pologne avait tant d'infortunes à consoler, il lui sembla que la mission du prêtre avait un caractère politique, et que l'influence acquise sur le peuple, dans les fonctions du sacerdoce, ne serait pas sans application utile au jour d'une crise nationale.

Accueilli dans le séminaire de Posen, et promu quelque temps après au diaconat dans sa cathédrale, Loga se fit remarquer bientôt par sa piété et par ses lumières. L'archevêque de Posen, le savant Wolicki, ayant su apprécier le mérite du jeune diacre, l'attacha à son consistoire. Ces sermons, où étaient prêchés à la fois

les devoirs envers le prochain et envers la patrie, lui valurent en peu de temps la réputation d'excellent prédicateur et de bon citoyen. Nommé, en 1829, professeur de droit canonique dans le lycée où il avait fait ses premières études, il occupa avec bonheur et talent une chaire qui avait été le plus haut point de mire de son ambition. Sa dignité à remplir toutes les obligations de son état, l'aménité de ses manières, l'intérêt nouveau qu'il savait répandre sur les antiques vérités de sa religion, lui donnaient un empire étonnant sur les mobiles imaginations de ses jeunes élèves.

Aussi, lorsqu'un peu plus tard la révolution de Varsovie vint lui offrir l'occasion de mettre à l'épreuve cette piété patriotique qu'il avait professée toute sa vie, rien ne put arrêter le prêtre dévoué et consciencieux. Les provinces polonaises échues à l'Autriche et à la Prusse n'ayant pas été appelées dans la lutte, par suite d'un prudent calcul, Loga ne put prêcher en public la croisade nationale; mais il ne crut pas que rien au monde dût le relever du sacrifice personnel qu'il devait à la vieille indépendance polonaise. A l'instant même, il écrivit à ses supérieurs, « que l'heure » était venue pour lui de donner l'exemple de ces vertus qu'il re» commandait à ses disciples et à ses ouailles. » Et, sans attendre une réponse, qui aurait été probablement un ordre d'incarcération, il se rendit secrètement à Varsovie.

L'abbé Loga ne fut pas le seul de ses pieux confrères du grand-duché de Posen qui répondit à l'appel de la Pologne. L'abbé Balcerowski de Posen, chapelain des vétérans actifs pendant la révolution; l'abbé Kropiwnicki de Komorniki, chapelain du premier des lanciers; l'abbé Bréanski de Wongrowietz, qui s'illustra comme simple soldat sur le champ de bataille, et une foule d'autres prouvèrent combien les vertus patriotiques étaient familières au clergé polonais. Ce noble exemple fut imité avec enthousiasme par la belliqueuse jeunesse de cette province. (*Voyez* BRZEZANSKI Augustin.)

Entré en qualité de chapelain dans *les braves lanciers de Posen*, Loga résolut de *servir sa patrie avec l'arme de l'enthousiasme.* Avant l'ouverture de la campagne, il fréquenta les clubs qui

s'étaient formés à Varsovie; et le texte habituel de ses discours était l'*union et la mort;* mais, dès le jour où le premier coup de canon fut tiré, il jugea que l'exemple valait mieux que les discours, et les clubs ne le revirent plus.

C'est qu'il était alors sur les champs de bataille. On le vit à Grochow; on le vit à Dembé. Ayant appris qu'une expédition se préparait pour la Lithuanie, expédition peu considérable, et qui devait s'appuyer plutôt sur l'enthousiasme produit, que sur la force du corps détaché, il demanda à en faire partie. La croix à la main, c'était lui qui entrait le premier dans les villages pour engager, au nom de Dieu et des cendres de leurs pères, tous ces simples et pieux villageois à voler au secours de la patrie commune. D'incroyables succès marquèrent cette expédition commandée par le général Chlapowski. Loga y prit part, non seulement par ses chaudes exhortations, mais par ses actes de bravoure au jour du combat. Et lorsque vinrent les jours de revers, la fermeté de ce digne prêtre, au milieu de tant de misères et d'adversités, rappela les vertus des premiers chrétiens.

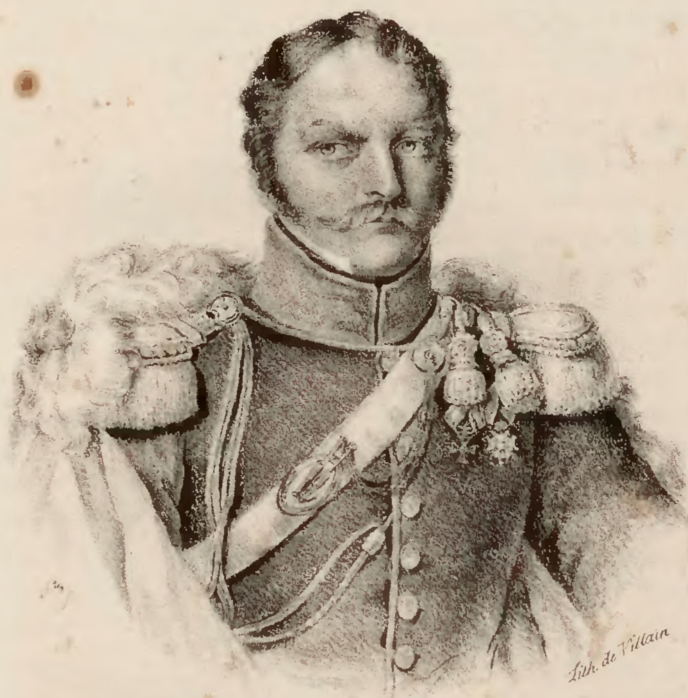
Dans la rencontre de Haynowszczyzna, il pénétra le premier dans les carrés ennemis, et fut blessé au bras droit d'un coup de baïonnette; à Wilna, il se fit remarquer au milieu des plus braves dans une brillante charge de cavalerie; à Szawlé, il voulut se surpasser encore. Au moment où les tirailleurs polonais attaquaient les retranchemens, Loga, aventuré au plus fort de l'action, pansait, comme d'habitude, les soldats blessés. Mais apercevant un recru qui revenait sur ses pas, faisant semblant de boiter, il courut à lui : « Tu es indigne d'être soldat polonais, » lui dit-il, arrachant le mousquet de ses mains; et il s'élança vers l'ennemi. Quelques minutes après, une balle le renversa!...

---

s'étaient formés à Varsovie ; et le trait habituel de ses discours [illegible] et la [illegible], dès le jour où la première [illegible] [illegible] que [illegible] moins que [illegible] et les [illegible] plus.

C'est qu'il [illegible] sur les champs de bataille. On le vit à [illegible]; on le vit à [illegible]. Aussi après qu'une expédition [illegible] pour la [illegible], expédition peu considérable, et qui devait s'appuyer plutôt sur l'enthousiasme produit, que sur la force d'un corps détaché, il demanda à en faire partie. La croix à la main, c'était lui qui ouvrait la première [illegible] les villages pour [illegible]; au nom de Dieu et des [illegible] de leurs pères, tous ces simples et pieux villageois [illegible] au secours de la [illegible]. [illegible] de toutes [illegible] cette expédition [illegible] le général [illegible] à [illegible] part [illegible] par ses [illegible], mais par ses actes de [illegible] au jour du combat, et lorsque vinrent les jours de revers, la fermeté de ce digne prêtre, au milieu de tant de [illegible] et d'adversités, rappela les vertus des premiers chrétiens.

Dans la rencontre de [illegible], il pénétra le premier dans les carrés ennemis, et fut blessé au bras dans d'un coup de [illegible]; à Wilna, il se fit remarquer au milieu des plus braves dans une brillante charge de cavalerie ; à [illegible], il voulut se surpasser encore. Au moment où les tirailleurs polonais [illegible] les retranchements [illegible], [illegible] au plus fort de l'action, [illegible] comme d'habitude, les [illegible]. Mais [illegible] [illegible] qui revenait sur ses pas, [illegible] de [illegible] : « [illegible] d'un soldat polonais, » lui dit-il, [illegible] le [illegible] de ses [illegible] et il [illegible]. Quelques minutes après, une [illegible] le [illegible].



BRZEZAŃSKI

AUGUSTIN BRZEZANSKI.

BRZEZANSKI (Augustin), fils de Michel Brzezanski et d'Augustine Dzierzbinska, naquit, en 1789, dans le grand-duché de Posen. Il suivait le cours de ses études, lorsqu'en 1806 l'entrée de l'armée française en Pologne vint donner une direction plus utile à son jeune patriotisme.

Enrôlé volontaire dans la garde d'honneur que le brave général Uminski organisait pour Napoléon, il passa bientôt dans les chasseurs à cheval du colonel Turno, et y obtint le grade de sous-lieutenant. Présent au siége de Dantzig et aux combats de Guttstadt et de Heilsberg, il y fit ses premières armes. Plus tard, la mémorable bataille de Friedland ayant valu au régiment de Turno une mention spéciale dans l'ordre du jour, Brzezanski qui, faisant partie de l'avant-garde, avait ouvert l'affaire avec les tirailleurs ennemis, ne fut pas oublié dans la répartition des récompenses : il fut décoré de la croix militaire de Pologne. En 1808, il était lieutenant dans le même régiment, qui porta depuis lors le nom de 5ᵉ des chasseurs à cheval.

Dans la campagne de 1809 contre l'Autriche, Brzezanski servait dans le corps du général Dombrowski. Toujours à l'avant-garde avec Uminski, alors gros major du même régiment, il signala sa bravoure dans les combats de Nowe-Miasto, Konskie et Biala. Sur ce dernier champ de bataille, couvrant, avec cinquante chevaux seulement, la retraite de l'armée, il soutint victorieusement le choc de deux escadrons hongrois. Cette même année, il passa capitaine.

En 1812, il prit part à la mémorable campagne de Russie, et se trouva à Krasné, Smolensk, Wiazma et Mozaysk. A Czerykow,

son régiment tailla en pièces une colonne entière d'infanterie russe, et sauva le prince Poniatowski qui allait être fait prisonnier. Dans une surprise près de Rozerstwo, le 18 juillet 1812, l'armée française ayant été assaillie par les Russes, le 5e chargea l'ennemi à diverses reprises, et lui enleva trois carrés. La dernière de ces charges fut commandée par Brzezanski lui-même, tous les officiers supérieurs du régiment ayant été tués ou blessés.

Dans la désastreuse retraite, coupé et harcelé par l'ennemi dans les environs de Wiazma, ce beau régiment perdit la moitié de son monde, et le reste parvint à se frayer un chemin de Orsza jusqu'au pont de la Bérésina. Ce furent ses débris qui formèrent l'arrière-garde; il ne comptait plus que cent soixante et dix chevaux. Brzezanski en prit alors le commandement, et ayant en outre ramassé les restes du 1er des chasseurs à cheval, il put, à la tête de ce faible détachement, balayer la digue de Wilna, et assurer ainsi la retraite de la grande-armée. Arrivé à Varsovie vers la fin de décembre, il y reçut la croix de chevalier de Pologne.

Bientôt les débris de l'armée du grand-duché rejoignirent les troupes impériales par Krakovie et l'Autriche. A Zittau, on réunit en un seul tous les anciens régimens de chasseurs, et les cavaliers du 5e composèrent la 8e compagnie dont Brzezanski eut le commandement. Avec elle, il prit part aux affaires de Hernhut, Lobau, Pennig et Leipsig, où une balle vint le frapper après plusieurs charges brillantes. Cette blessure, qui lui valut la croix de la légion-d'honneur, ne l'empêcha pas de figurer activement dans la retraite.

Après la bataille de Hanau, Brzezanski se rendit avec son régiment à Mayence, puis à Sedan, où toute la cavalerie polonaise fut fondue en deux régimens. Le reste servit à compléter les Krakus, espèce de Cosaques polonais. Les grenadiers du 1er régiment, l'élite de toutes les troupes, échurent à Brzezanski. Ce fut à la tête de ce bel escadron qu'il chargea, à Berry-au-Bac, les deux mille chevaux du prince Gagarin, en bataille derrière la digue et le pont. Cette charge, exécutée sous l'œil même de Napoléon, eut un succès qui est resté historique. Le prince Gagarin, toute son artillerie, et une foule d'officiers de tous grades, tombèrent au pouvoir des

cavaliers polonais. Non content de ce résultat, Brzezanski poursuivit encore l'ennemi pendant plus de deux lieues, lui prit trois cents hommes et cinq cents chevaux dont les cavaliers s'étaient sauvés dans les marais.

A Craonne, il eut un cheval tué sous lui; à Laon, à Épernay, aux environs d'Arcis-sur-Aube, il combattit encore les masses alliées; à Saint-Dizier, enfin, son régiment tailla en pièces deux régimens de cuirassiers et de hussards moscovites, et leur prit tous leurs canons. Après tant d'actes de bravoure, il allait, à l'âge de vingt-cinq ans, obtenir un grade plus élevé et la croix d'officier de la légion-d'honneur, quand l'abdication de Fontainebleau, dont il fut témoin, vint arrêter l'essor de cette brillante carrière.

Lorsque la Pologne fut retombée dans les mains de ses spoliateurs, le service militaire n'eut plus d'attrait pour le jeune Brzezanski. Retiré dans le grand-duché de Posen, vivant d'un patrimoine suffisant à ses besoins, il limita son ambition à l'exercice de quelques fonctions gratuites et électives. Ainsi, tour à tour, ses concitoyens le nommèrent membre de l'association du crédit territorial et des Etats provinciaux du grand-duché.

Mais un autre rôle s'offrit à son cœur de patriote et de soldat, le jour où la nouvelle de la révolution de Varsovie retentit à Posen. Sans calculer quelles pourraient être les conséquences de sa conduite, il confia à la providence sa femme, ses enfans et ses biens, et le 4 décembre, il était déjà sur la route de Varsovie. Ce noble dévouement ne fut pas sans écho dans la contrée. Depuis 1820, en effet, des sociétés secrètes avaient préparé le grand-duché à cet évènement. La politique nationale ayant voulu que la révolution se circonscrivît d'abord dans les provinces russes, les Posnaniens voulurent servir individuellement une cause qu'ils regardaient toujours comme la leur; et sur un million d'habitans, la patriotique province compta bientôt vingt-deux mille émigrés de toutes les classes. Propriétaires, paysans, officiers et soldats de la landwehr, tout, jusqu'aux femmes elles-mêmes, suivit le mouvement général, et rien ne put arrêter cet élan contagieux: ni la confiscation, ni les décrets les plus sévères, ni la condamnation à la prison et

aux travaux forcés. L'affluence des Posnaniens fut si grande, qu'elle effraya le dictateur Chlopicki, absorbé alors dans ses plans de transactions pacifiques : « Je vous livrerai tous à la Prusse, » disait-il avec colère aux émigrés, si le bien public réclame de » moi ce sacrifice. — Oui, livrez-nous, si le bien public l'exige, » répondaient les jeunes patriotes, nous ne sommes venus ici que » pour nous sacrifier à la patrie. » Bientôt pourtant l'espoir d'un accommodement s'étant évanoui, le comte Titus Dzialynski obtint, en janvier 1831, pour lui et pour ses collègues, c'est-à-dire pour la jeunesse des premières familles du grand-duché de Posen, la permission de former à leurs frais un détachement de *volontaires posnaniens*, auxquels, par suite des mêmes scrupules pusillanimes, on donna d'abord le nom d'*escadron* attaché au 2e de chasseurs à cheval. Une jeune demoiselle (Emilie Sczaniecka, *voyez* sa biographie) sacrifia une partie de sa fortune à l'organisation de cette cavalerie. Elle fut formée par Brzezanski, à qui le choix unanime de ses concitoyens en déféra le commandement avec le grade de lieutenant-colonel.

Cette troupe figurait déjà à la bataille de Grochow, où un escadron couvrit l'artillerie polonaise. Un second escadron ayant été formé par Brzezanski, ces volontaires prirent le nom de *lanciers de Posen*, et se signalèrent aux combats de Dembé et de Minsk. Ils firent partie, au mois de mai, de l'expédition contre les gardes russes ; puis on les détacha en Lithuanie avec le corps du général Dembinski.

Ce fut là que, près de Raygrod, ils exécutèrent cette charge si brillante où Brzezanski fut blessé; charge merveilleuse dans la manière dont elle fut conduite, et dans les résultats qui la suivirent. Malgré le désavantage du terrain et la grande supériorité numérique de l'ennemi, les lanciers de Posen tombèrent sur une colonne d'infanterie russe, la taillèrent en pièces, et firent une foule de prisonniers. Les débris de ce corps s'étant réfugiés dans des maisons d'où ils commençaient un feu nourri sur les vainqueurs, Brzezanski donna l'ordre d'incendier ces édifices, et forcés de la sorte dans leur dernier abri, les Russes mirent bas les armes.

Ainsi cent cinquante Posnaniens prirent douze cents grenadiers du corps de Sacken, le lieutenant-colonel Mielichow, du régiment du prince de Guillaume de Prusse, et seize officiers de différens grades.

Cet avantage inouï fut acheté pourtant par des pertes cruelles : un des chefs d'escadron des lanciers de Posen, François Mycielski, y périt en héros : abattu de son cheval et frappé à mort, il essaya cependant de se remettre en selle, et expira un pied dans l'étrier. Severin Mielzynski, Constantin Sczaniecki, Tertulien Koczorowski, Gustave Potworowski, y furent blessés. On cite un domestique qui, ayant eu le nez emporté, n'en continua pas moins la charge, et après avoir fini, vint seulement vers son chef, et lui demanda « s'il pouvait alors, sans manquer à l'honneur, se retirer derrière » le front de bataille pour panser sa blessure. » Le général Dembinski, qui, prévoyant les périls de cette charge, avait cherché à exciter auparavant l'ardeur de ces jeunes guerriers en paraissant douter de leur courage, dit, dans ses Mémoires, qu'il ne crut accomplir qu'un devoir en leur faisant des excuses à *genoux*. Depuis lors il les appelait *escadron de héros.*

Sous Wilna, Brzezanski couvrit, avec le 13ᵉ de lanciers, la retraite du général Dembinski. Après les batailles de Poniewiez et de Szawlé, où Ignace Mielzynski et l'abbé Loga moururent en braves, il assista au fameux conseil de guerre à Kurszany, où il vota contre la séparation de corps et pour le changement du général en chef. Son avis n'ayant pas prévalu, il suivit Dembinski dans sa mémorable retraite de Lithuanie en Pologne. Les Mémoires de son général (*Dembinski's Feldzug*) attestent leurs exploits. Les affaires d'Owanta, de Malaty, de Podbrodzie, et celle de Dziencioly surtout, où, avec soixante chevaux et un canon, Dembinski livra un combat à trois bataillons, quatre escadrons et trois pièces d'artillerie, et fit aux Russes des prisonniers, fournirent aux lanciers de Posen l'occasion, chaque jour renouvelée, de signaler leur activité et leur bravoure. Lonczkowski, Brzostowski, et plusieurs autres périrent dans cette glorieuse retraite.

Arrivés à Varsovie, les Posnaniens partagèrent l'éclatante ré-

compense que la chambre décerna au corps de Dembinski, en déclarant à l'unanimité, « *qu'il avait bien mérité de la patrie.* » Nommé colonel, Brzezanski réorganisa son régiment, et compléta ses cadres soit avec les détachemens de volontaires posnaniens formés pendant son absence, soit avec les corps lithuaniens qui avaient suivi la retraite. A l'assaut de Varsovie, il appuya la droite de l'armée depuis la batterie de Parisow jusqu'à Mariemont.

Il suivit l'armée à Modlin, puis à Plotzk, où, d'après les ordres donnés, il avait déjà passé la Vistule, et se trouvait à Gombin avec l'avant-garde du général Dembinski; mais le projet de résistance ayant avorté, il se replia, et gagna la frontière avec le reste des troupes nationales. Arrivé sur le territoire prussien, Brzezanski brisa ses armes, et ordonna à ses compagnons d'armes d'en faire autant, en ne gardant que les flammes de leurs lances pour souvenir.

Voilà quels furent les faits d'armes de ce magnifique régiment, que les soldats russes, à cause de la richesse de son équipement, avaient surnommé le *régiment des majors.* Modèle de vaillance, il l'était aussi de discipline et de subordination. L'histoire de ce corps ne serait pas complète si, aux noms déjà cités, nous omettions d'en ajouter une foule d'autres qui n'ont pas moins contribué à sa gloire. Tels sont ceux de MM. le docteur Marcinkowski, Potulicki, Mathias Mielzynski, Théodore et Joseph Mycielski, Kalksztein, Czapski, Smitkowski, Boïanowski, Jarochowski, Manty, les frères Zoltowski, Morawski, Zakrzewski, les frères Sczaniecki, Potocki, Baranowski, Mikorski, Dambski, Radonski, Hegel, etc., etc.

De retour dans ses foyers, Brzezanski s'y trouva en butte aux persécutions que le gouvernement prussien avait fulminées contre les émigrés posnaniens. Confiscation de biens, perte de toutes les pensions qu'il touchait comme ancien officier, destitution de ses fonctions électives, déchéance de droits politiques et prison, tels étaient les termes du décret dont le chef des lanciers de Posen subit l'application rigoureuse. Ses compagnons d'armes en furent tous passibles comme lui, et les femmes elles-mêmes, qui s'étaient

rendues à Varsovie pour soigner les blessés, ne s'en virent point exemptées. A l'heure même où nous écrivons, un ordre royal vient de condamner tous les émigrés, sans excepter ceux qui se trouvaient compris dans l'amnistie, à servir comme simples soldats dans les régimens prussiens. Rigueur inouïe et injuste! Nicolas, du moins, a une excuse quand il punit ce qu'il nomme des *rebelles ;* mais Frédéric-Guillaume pousse l'arbitraire à son dernier degré quand il poursuit de rigueurs semblables des jeunes gens qui, aux yeux de la loi, absens, sans passeports, ont commis à peine un délit de police!

Au reste, depuis long-temps c'est, en Prusse comme en Autriche, comme en Russie, un parti formellement arrêté de punir le patriotisme avec une sévérité draconienne. Dans le grand-duché de Posen, on a tout livré au zèle de deux séides du roi Guillaume, Grollmann et Flottwell, qui ont promis de *germaniser en six ans* cette province polonaise. Pour accomplir cette promesse aucun moyen ne leur répugnera.

Ils échoueront pourtant: car les siècles sont là pour prouver que la persécution a fait des martyrs, jamais des renégats. Le culte de la nationalité est assez vivace chez les Posnaniens pour résister aux haines les plus venimeuses, aux rigueurs les plus persévérantes.



W. TYSZKIEWICZ.

LE COMTE
VINCENT TYSZKIEWICZ.

TYSZKIEWICZ (Vincent) naquit en Gallicie vers l'an 1792, et fit ses études à Wilna en Lithuanie. Soldat en 1809 et en 1812, il prit part, après le désastreux dénouement de 1814, à toutes les associations secrètes de la Pologne. Patriote ardent et intrépide, il ne s'inquiéta jamais des chances périlleuses qui attendaient les conjurés. Membre de l'association russe de 1825, dont les chefs Pestel, Bestouchew, Ryléiew, et autres, périrent si noblement; affilié à la société polonaise de Lukasinski, il subit, pour ces faits, une détention de huit mois à Lemberg en Autriche.

Libre, il passa en Ukraine, où son frère Henri était maréchal de la noblesse de Kiiow, s'y maria, et se fixa en Podolie en 1827. Depuis long-temps les citoyens de cette province polonaise cherchaient l'occasion de resserrer leurs liens avec la vieille patrie; ils n'avaient répudié aucun de ses souvenirs, aucune de ses gloires; et le premier signal d'une révolution contre le despotisme russe devait les trouver prêts à la résistance.

En effet, à peine le glorieux mouvement du 29 novembre 1830 eut-il retenti jusqu'en Podolie, que déjà les conjurés de cette contrée envoyaient à Varsovie leur compatriote Denisko pour demander des instructions. Mais repoussé par le dictateur Chlopicki, cet envoyé échoua dans sa mission, et les Podoliens se virent réduits à ne prendre conseil que d'eux-mêmes.

Ils songèrent à Vincent Tyszkiewicz. Quoique peu connu dans l'Ukraine, ce patriote y était devenu populaire par les persécutions qu'il avait essuyées en 1826, par les belles qualités de son âme, et

surtout par son implacable haine contre les Russes. Aussi quand il s'agit de donner un chef à l'insurrection, les citoyens de l'Ukraine, et entre autres les frères Herman et Joseph Potocki, Joseph Tomaszewski, Jean Zapolski et le maréchal Ladislas Krasicki, jetèrent-ils les yeux sur Vincent Tyszkiewicz, alors retiré dans un des domaines de son frère nommé Oczeretna. On le nomma donc organisateur en chef. Modeste, et se défiant de ses forces, Vincent Tyszkiewicz refusa long-temps une si grave responsabilité; mais craignant qu'on n'attribuât son refus à un manque de courage et de fermeté, il accepta, se réservant toutefois de se démettre en faveur d'un officier capable, au moment où, après avoir organisé, il faudrait agir. « Je serai votre chef, dit-il, jusqu'au moment de » monter à cheval; mais alors vous choisirez un chef pour vous » conduire à l'ennemi; moi, j'ai du dévouement et de l'enthou- » siasme; mais je me défie de ma capacité militaire. »

Cette abnégation, si rare dans les plus belles âmes, ne se démentit pas pendant la courte carrière politique du comte Tyszkiewicz. D'autres occasions se représentèrent d'en fournir la preuve; et entre autres l'élection d'un chef pour l'insurrection podolienne. Les citoyens réunis dans le district de Wienniça avaient porté leurs voix sur Tyszkiewicz, tandis qu'une assemblée d'autres patriotes, qui se tint dans le district de Hayssin, nomma Jean Sulatycki à la même dignité. Afin d'éviter une division funeste à la cause commune, Tyszkiewicz s'offrit à remettre tous les pouvoirs à son compétiteur, et à lui prêter le serment d'obéissance comme Podolien. Mais les circonstances n'ayant pas rendu cette combinaison possible, Vincent Tyszkiewicz agit désormais comme organisateur en chef de toute la Podolie et de l'Ukraine.

Oczeretna, séjour de Vincent Tyszkiewicz, devint dès lors le centre de toutes les conférences patriotiques, dont ce jeune chef était l'âme. Il nomma quatre citoyens régens de districts, leur transmit des ordres, et constitua ainsi une espèce de gouvernement provisoire. Avec ce levier, il parvint, malgré les espionnages russes, à combiner tous les élémens de l'insurrection future.

L'entrée du général Dwernicki en Volhynie décida l'explosion.

Mais au moment d'agir avec le merveilleux ensemble préparé par Tyszkiewicz, apparut, sur les frontières de Gallicie, un major Chruscikowski, qui, se disant agent du gouvernement polonais, parvint à se créer un autre centre d'action. Dès lors, avec l'unité disparut la force la plus réelle des patriotes : Chruscikowski donnait tour à tour et retirait ses ordres ; fixait un jour pour la prise d'armes, puis le contremandait.

Toutefois la fermeté et l'active influence de Tyszkiewicz avaient neutralisé ce premier obstacle. Appuyé sur la majorité des Podoliens, et par l'Ukraine tout entière, il était venu à bout de fixer un jour à l'insurrection générale qui fut résolue pour le 5 mai 1831. Ce jour là, tous les chefs-lieux de districts devaient être occupés par les insurgés ; le drapeau national devait flotter dans toute la Podolie et dans toute l'Ukraine, et une loi devait être promulguée pour donner aux serfs des droits à la liberté et à la propriété.

Mais la fatalité n'avait pas encore épuisé tous ses coups sur la Pologne : quelques patriotes devancèrent le moment convenu, et l'insurrection n'étant pas simultanée, fut livrée à toutes les chances du hasard. Dès que la guerre eut commencé, fidèle à son serment, Tyszkiewicz résigna ses fonctions en Ukraine ; et parcourant alors toute la Podolie inondée de troupes russes, il tâcha d'accomplir par là son devoir d'organisateur dans tous les districts de cette province. Volant ensuite rejoindre le corps d'insurgés commandé par le général Kolyszko, il traversa le camp ennemi à l'aide d'un déguisement de domestique, que lui offrit l'intrépide mademoiselle Wislocka (1). Arrêté avec elle pendant quelques heures, puis relâché comme un homme de peu d'importance, il rejoignit les siens à Janow, et partagea leurs dangers jusqu'à l'heure où la force les poussa sur le territoire gallicien.

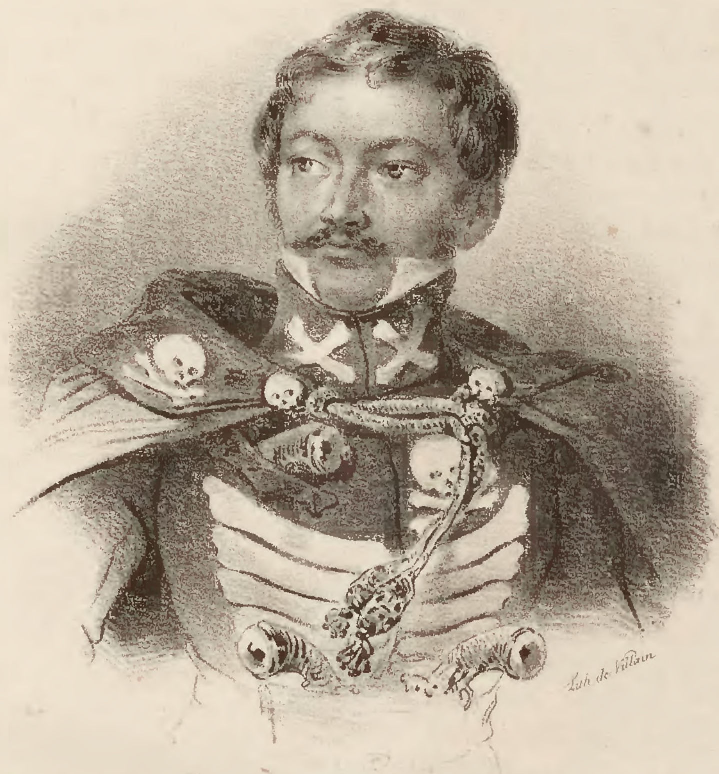
Échappé à la police autrichienne, il parvint, de là, dans le royaume de Pologne, où il fut nommé aide-de-camp du général en

(1) Mademoiselle Wislocka, une des premières patriotes de l'Ukraine, outre ce stratagème qui sauva Tyszkiewicz, donna encore plusieurs fois des preuves éclatantes de son dévouement à la patrie.

chef, puis député de son district à la diète nationale de Varsovie. Comme nonce de cette diète, il fut membre de la députation de Bolimow, investie d'un droit d'enquête sur la conduite du généralissime Skrzynecki, et pouvant, au besoin, le déposer et le remplacer. Nommé ensuite par la diète pour assister, en témoin intègre, aux conférences de la capitulation de Varsovie, il suivit, plus tard, le sort de cette assemblée nationale, et se réfugia en Prusse avec elle.

Arrivé à Leipsig, il y fit partie du comité chargé d'acheminer vers la France les milliers de Polonais qui voulaient y chercher un asile, et s'acquitta de cette tâche avec la plus vigilante sollicitude. Forcé bientôt de quitter la Saxe par suite d'influences moscovites, il gagna le territoire belge, où il doit se trouver encore aujourd'hui.

Actif, entreprenant, il fit pendant notre dernière révolution tout ce qu'il pouvait faire, et ses compatriotes lui ont voué en échange de son zèle la reconnaissance la plus vive.



Joseph Zienkowicz

JOSEPH ZIEŃKOWICZ.

JOSEPH ZIENKOWICZ.

ZIENKOWICZ (Joseph), Lithuanien, fils de Pierre Zienkowicz et de Fortunée Klimanska, naquit à Wilna, le 27 octobre 1807, d'une famille noble et illustrée par son patriotisme. Ses oncles, Xavier et Jean, l'un général, l'autre colonel de l'armée polonaise, avaient pris les armes contre la Russie en 1796, et mérité l'un et l'autre, de la part de Catherine, l'exil en Sibérie et la confiscation de leurs biens.

Héritier de leur sympathie et de leur haine, Joseph, élevé à l'université de Wilna, ne voulut servir en aucune manière l'oppresseur de la Pologne. Il se retira dans ses terres, où des intérêts embrouillés réclamaient sa présence, et s'appliqua avec zèle et bonheur au soin d'améliorer les affaires de sa famille. Son ardeur à ce travail, le chagrin qu'il en ressentit, jeune encore, ruinèrent sa santé et le vouèrent à une prompte fin.

L'appel de la patrie, en novembre 1830, trouva en Zienkowicz un cœur prêt à lui répondre. Il oublia ses souffrances, sa faiblesse, et fut l'un des neuf premiers braves de l'insurrection d'Oszmiana (*Voy.* le dominicain JASIENSKI). Secondé par le colonel Przezdziecki, arrivé avec huit cavaliers, il s'empara de la ville. Il y trouva, dans le dépôt du premier corps russe de Pahlen, dix mille cartouches, des draps, des toiles, et une caisse de 100,000 florins polonais, qui furent confiés au colonel Przezdziecki, nommé chef de l'insurrection.

Mais le succès d'Oszmiana eut des représailles affreuses. Trop faibles en nombre, les insurgés furent obligés de fuir et de se débander devant les troupes du barbare colonel Werzulin, accou-

rues de Wilna. Un second acte du drame de Praga eut lieu dans la ville lithuanienne. Femmes, enfans, vieillards, tout fut massacré. Le récit d'un Lithuanien, M. Michel Pietkiewicz, que nous avons déjà cité dans cet ouvrage (*Voy.* Vincent MATUSZEWICZ), peut donner une idée exacte de cette exécution en masse, qui révolte par son incroyable horreur.

Tels furent les débuts de Zienkowicz dans la carrière militaire.

Repoussés d'Oszmiana, les insurgés furent battus à Wiszniew, puis à Rum, et obligés de fuir dans diverses directions. Le butin fait à Oszmiana fut partagé entre les deux détachemens qui se formèrent alors : l'un sous les ordres de Przezdziecki, alla se réunir aux insurgés de Wilkomierz; l'autre, dont Zienkowicz fut nommé chef, se dirigea vers les insurgés de Zawiley, et chercha à rejoindre Bortkiewicz, à Swienciany.

Zienkowicz comprenait combien était inégale cette lutte qui mettait des partisans inorganisés aux prises avec la plus forte puissances militaire de l'Europe; aussi, ne se faisant aucune illusion sur l'avenir, nomma-t-il son détachement, la *légion des Désespérés* (Desperaty).

Pour en imposer encore plus par l'uniforme, il fit dessiner en drap blanc sur la redingote noire, costume des insurgés, des os de squelette surmontés d'un crâne; et cet ornement fantastique se reproduisait sur les collets noirs de leurs vastes manteaux rouges qu'ils drapaient à la romaine. Tout cela avait été fait avec du drap conquis sur l'ennemi à Oszmiana. Quand ce beau détachement, avec ces insignes de mort et ce costume lugubre, entrait dans une ville, c'était à faire frissonner le plus hardi (1).

A la tête de ce détachement des Désespérés et de quelques fantassins, Zienkowicz rejoignit les insurgés de Swienciany, qui, repoussés de leur district par Chylkow, s'étaient dirigés vers Dzisna, petite ville sur le Dzwina, chef-lieu du district de ce nom dans le gouvernement de Minsk. Les deux troupes réunies marchèrent ensemble sur Dzisna.

Là, sur cette ancienne limite de la Pologne, que Catherine elle-

(1) Le portrait de Zienkowicz reproduit fidèlement ce costume.

même n'osa violer lors du premier partage, venait d'avoir lieu un épisode digne des plus beaux jours de notre histoire. Dix-huit Lithuaniens porte-enseignes de l'armée russe (1) qu'une escorte moscovite conduisait entre des baïonnettes de l'École militaire de Dynabourg vers l'armée du feld-maréchal Diebitsch, échappèrent à leurs gardiens, et à l'aide des citoyens du district, les jeunes Klotts, Lopacinski, Chomski et autres, ils étaient venus à bout de créer dans cette province un foyer d'insurrection, qui, de Luzki, petite ville de Plater, s'était propagé au loin, et avait rejeté les Russes de l'autre côté de la Dzwina. Ainsi, à leur arrivée à Dzisna, les deux corps de Zienkowicz et du vieillard Vincent Bortkiewicz qui commandait les insurgés de Swienciany, trouvèrent des frères dévoués et de courageux auxiliaires : obligés toutefois de se replier avec eux vers la Samogitie, Zienkowicz se trouva avec son détachement à la brillante affaire de Koczergiszki sur la route de Widzé, et se réunit ensuite à l'armée polonaise de Gielgud.

Ce général s'effaroucha du costume de nos *Désespérés*; il ne voulut pas qu'on en conservât la moindre trace.

« A quoi bon se désespérer? leur dit-il, la Pologne triomphe, puis-
» que tant de bras lithuaniens sont prêts à la défendre. Marchons!
» la victoire est à nous. »

Zienkowicz, dont toute l'ambition avait été de devenir utile à la cause nationale, déposa son grade de chef insurgé, et entra comme simple lieutenant dans la légion de Posen. Dès ce moment il se perd dans la foule des braves. On connaît les tristes résultats de l'expédition lithuanienne. L'incapacité ou la mauvaise foi des chefs rendirent toute bravoure inutile, et le malheur fut trop grand et trop général pour qu'on pût tenir compte du courage individuel. Toutefois, plus heureux que ceux qui se réfugièrent en Prusse, Zienkowicz se rallia au corps de Dembinski, et regagna Varsovie avec les restes de l'insurrection lithuanienne.

Là il obtint le grade de capitaine et la croix militaire, et il fut nommé nonce à la diète. Dévoué au pays dans cette assemblée comme il l'avait été sur les champs de bataille, il se montra tou-

(1) Voyez leurs biographies.

jours du parti le plus courageux; et quand toute chance de succès fut perdue, il protesta avec la noble assemblée, et préféra l'exil à l'esclavage.

Les travaux de la guerre et de la tribune, mais par-dessus tout la chute de la Pologne, tuèrent Zienkowicz avant le temps; il mourut à Paris le 17 janvier 1833, âgé de vingt-six ans à peine.

Pauvre et simple a été le convoi du soldat lithuanien, du nonce polonais. Une douzaine de ses compatriotes l'a conduit au champ de repos, et là, d'après son seul, son dernier vœu, on a jeté sur ses dépouilles une poignée de notre terre natale, dont chacun de nous a un sachet sur le cœur. Sa carrière fut courte, mais elle promettait beaucoup. Elle signala une âme de feu, un dévouement sans bornes et un courage héroïque.



Szretter Jakób.-

JACQUES SZRETTER

JACQUES SZRETTER.

SZRETTER (Jacques), fils de Christophe Szretter, et de Catherine Szubert, naquit en 1771 à Haynowszczyzna, district de Pruzany, palatinat de Grodno, en Lithuanie.

Sorti de l'école de Bialystok, il s'était voué à une carrière civile quand la révolution de 1794 le fit militaire. A l'appel de Kosciuszko, le jeune Szretter sentit remuer en lui la fibre du patriotisme, et s'enrôlant dans le corps du général Karbowski, il servit comme volontaire jusqu'à la fin de cette glorieuse et fatale campagne.

La Pologne ayant succombé à Maciéïowicé, Szretter retourna dans le sein de sa famille, et y déposa les armes, résolu de les reprendre toutes les fois que la patrie aurait besoin de son bras. Nommé inspecteur de la forêt de Bialowiéza (1), dans le district de Pruzany, il sut gagner l'affection de tous les gardes et chasseurs de cette immense étendue de bois; il en connut tous les détours et tous les sentiers; et cette connaissance lui fut bien précieuse, quand plus tard il fallut faire contre les Russes une guerre de guérillas.

En 1812, quoique marié et père d'un grand nombre d'enfans, il n'hésita pas à marcher contre les Russes à la tête de ses forestiers, et il les battit en plusieurs rencontres. Blessé au combat de

(1) Rien de plus curieux que la description de cette immense forêt, et du rare animal qu'on y trouve, nommé Zubr (*bison*). Pour en donner l'idée à nos lecteurs, nous les renvoyons au *Tableau de la Pologne, par Chodzko*, et aux *Mémoires sur la forêt de Bialowiéza, par M. le baron Jules Brinken. A Varsovie, chez Glücksberg*, 1826.

rues de Wilna. Un second acte du drame de Praga eut lieu dans la ville lithuanienne. Femmes, enfans, vieillards, tout fut massacré. Le récit d'un Lithuanien, M. Michel Pietkiewicz, que nous avons déjà cité dans cet ouvrage (*Voy.* Vincent Matuszewicz), peut donner une idée exacte de cette exécution en masse, qui révolte par son incroyable horreur.

Tels furent les débuts de Zienkowicz dans la carrière militaire.

Repoussés d'Oszmiana, les insurgés furent battus à Wiszniew, puis à Rum, et obligés de fuir dans diverses directions. Le butin fait à Oszmiana fut partagé entre les deux détachemens qui se formèrent alors : l'un sous les ordres de Przezdziecki, alla se réunir aux insurgés de Wilkomierz; l'autre, dont Zienkowicz fut nommé chef, se dirigea vers les insurgés de Zawiley, et chercha à rejoindre Bortkiewicz, à Swienciany.

Zienkowicz comprenait combien était inégale cette lutte qui mettait des partisans inorganisés aux prises avec la plus forte puissances militaire de l'Europe; aussi, ne se faisant aucune illusion sur l'avenir, nomma-t-il son détachement, la *légion des Désespérés* (Desperaty).

Pour en imposer encore plus par l'uniforme, il fit dessiner en drap blanc sur la redingote noire, costume des insurgés, des os de squelette surmontés d'un crâne; et cet ornement fantastique se reproduisait sur les collets noirs de leurs vastes manteaux rouges qu'ils drapaient à la romaine. Tout cela avait été fait avec du drap conquis sur l'ennemi à Oszmiana. Quand ce beau détachement, avec ces insignes de mort et ce costume lugubre, entrait dans une ville, c'était à faire frissonner le plus hardi (1).

A la tête de ce détachement des Désespérés et de quelques fantassins, Zienkowicz rejoignit les insurgés de Swienciany, qui, repoussés de leur district par Chylkow, s'étaient dirigés vers Dzisna, petite ville sur le Dzwina, chef-lieu du district de ce nom dans le gouvernement de Minsk. Les deux troupes réunies marchèrent ensemble sur Dzisna.

Là, sur cette ancienne limite de la Pologne, que Catherine elle-

(1) Le portrait de Zienkowicz reproduit fidèlement ce costume.

même n'osa violer lors du premier partage, venait d'avoir lieu un épisode digne des plus beaux jours de notre histoire. Dix-huit Lithuaniens porte-enseignes de l'armée russe (1) qu'une escorte moscovite conduisait entre des baïonnettes de l'École militaire de Dynabourg vers l'armée du feld-maréchal Diebitsch, échappèrent à leurs gardiens, et à l'aide des citoyens du district, les jeunes Klotts, Lopacinski, Chomski et autres, ils étaient venus à bout de créer dans cette province un foyer d'insurrection, qui, de Luzki, petite ville de Plater, s'était propagé au loin, et avait rejeté les Russes de l'autre côté de la Dzwina. Ainsi, à leur arrivée à Dzisna, les deux corps de Zienkowicz et du vieillard Vincent Bortkiewicz qui commandait les insurgés de Swienciany, trouvèrent des frères dévoués et de courageux auxiliaires : obligés toutefois de se replier avec eux vers la Samogitie, Zienkowicz se trouva avec son détachement à la brillante affaire de Koczergiszki sur la route de Widzé, et se réunit ensuite à l'armée polonaise de Gielgud.

Ce général s'effaroucha du costume de nos *Désespérés*; il ne voulut pas qu'on en conservât la moindre trace.

« A quoi bon se désespérer? leur dit-il, la Pologne triomphe, puis-» que tant de bras lithuaniens sont prêts à la défendre. Marchons! » la victoire est à nous. »

Zienkowicz, dont toute l'ambition avait été de devenir utile à la cause nationale, déposa son grade de chef insurgé, et entra comme simple lieutenant dans la légion de Posen. Dès ce moment il se perd dans la foule des braves. On connaît les tristes résultats de l'expédition lithuanienne. L'incapacité ou la mauvaise foi des chefs rendirent toute bravoure inutile, et le malheur fut trop grand et trop général pour qu'on pût tenir compte du courage individuel. Toutefois, plus heureux que ceux qui se réfugièrent en Prusse, Zienkowicz se rallia au corps de Dembinski, et regagna Varsovie avec les restes de l'insurrection lithuanienne.

Là il obtint le grade de capitaine et la croix militaire, et il fut nommé nonce à la diète. Dévoué au pays dans cette assemblée comme il l'avait été sur les champs de bataille, il se montra tou-

(1) Voyez leurs biographies.

penser la perte faite dans le bois, où les conjurés avaient ramassé tout leur plomb et vingt-cinq mille cartouches.

Refroidis par cet échec, ne trouvant dans les chefs élus ni l'énergie, ni l'accord désirables, les chasseurs de Bialowiéza désespérèrent de leur fortune et se débandèrent dans diverses directions.

Szretter, prévoyant que la mort seule attendait ces hommes isolés, résolut de rallier et d'organiser leurs débris. A force d'activité et de constance, il parvint à grouper autour de lui ce qui était dispersé dans la forêt, et se trouva encore à la tête de deux cents chasseurs. Kraskowski et Minuczyc se joignirent à lui.

Ce fut alors que le général Chlapowski, marchant au secours de l'insurrection lithuanienne, s'approcha de la forêt de Bialowiéza. A cette nouvelle, tous les insurgés coururent à Masiewo pour y saluer le drapeau national et marcher sous son ombre. Chlapowski prit avec lui la moitié des chasseurs de Szretter, et son compagnon Kraskowski, qu'il attacha à l'état-major, et il voulut qu'un corps de partisans, commandé par Szretter, gardât toujours la forêt. A ce corps il laissa l'ordre de disputer à l'ennemi le passage de la Narew, et de garder le pont à Rudnia contre les cosaques de la garde qui menaçaient ses derrières. Tranquille sur ce point, le général polonais poursuivit sa marche.

Szretter suivit en tout point ses instructions; il tint tête aux Russes, et Chlapowski put franchir le Niémen en toute sûreté.

Réduit à la moitié de ses forces, l'infatigable vieillard n'en surprit pas moins à Haleny un détachement de cavaliers russes, qui, effrayés, abandonnèrent leurs chevaux et se sauvèrent dans le bois. Plus loin, entre Haleny et Suchopolé, ving-cinq hulans et leur lieutenant tombèrent entre les mains des insurgés, qui purent former alors un détachement de cavaliers, pousser jusqu'à Swislocz, et chasser les Russes de la ville. D'autres escarmouches, d'autres surprises aussi heureuses avaient marqué le commandement de Szretter, lorsque arriva chez lui Charles Niemcewicz, maréchal de la noblesse du district de Brzesc, qui lui demanda cent chasseurs pour organiser à leur tête l'insurrection de son district.

Toujours dévoué, Szretter accéda à sa demande. Mais, après quatorze lieues de marche, Niemcewicz fut surpris, dans une halte près du village de Krolowy-Most, par trois compagnies russes, qui taillèrent en pièces les insurgés ou les dispersèrent. A la tête de dix chasseurs à peine, Antoine Szretter vint apporter cette nouvelle à son père.

Cet incident donna le coup de grâce aux insurgés de Bialowiéza. Enhardis de leur succès, les Russes les cernèrent, et les attaquèrent à Swiétliczyska. Cette lutte dura trois heures. Malgré des prodiges de bravoure, les Moscovites, dont les rangs se dégarnissaient sous les coups des chasseurs, furent obligés de se replier sur Rudnia avec une perte qui resta inconnue, car ils brûlèrent leurs morts. Les chasseurs, dont la bravoure avait été miraculeuse dans cette journée, eurent vingt hommes tués; mais la principale cause d'affaiblissement était l'épuisement des cartouches. Dans cette affaire avait été blessé un vaillant chasseur nommé Bartochowski, ex-porte-enseigne dans l'armée russe, qui, dans toutes les rencontres, combattant à côté de Szretter, avait montré une présence d'esprit et une intrépidité héroïques.

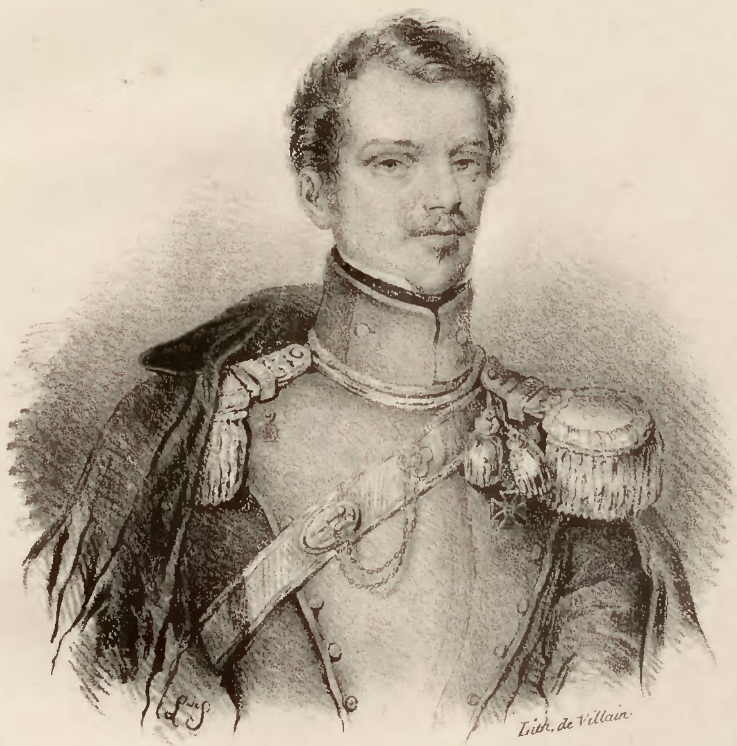
Les Russes attaquèrent encore le lendemain, et après avoir tiré sa dernière balle, Szretter se replia avec quarante chasseurs vers le dictrict de Slonim. L'ennemi, maître de sa maison, la livra aux flammes, sans doute pour se venger de n'avoir pas trouvé le propriétaire, dont la tête avait été mise, par le czar, au prix de mille roubles, ainsi que celles de ses fils, de Ronko et de Niemcewicz. Heureusement aucun de ces patriotes ne fut pris. Huit jeunes gens du détachement, appartenant aux meilleures familles, saisis par les Russes, furent pendus aussitôt à Swislocz.

Szretter, dans sa route sur Slonim, rejoignit le citoyen Bronski, qui, ayant accru de quelques volontaires sa petite troupe, demanda à Szretter de lui céder le commandement. Le modeste patriote y consentit. Ce fut dans cet état qu'ils firent leur jonction avec le général Dembinski, qui opérait sa belle retraite. Réuni à son corps divisionnaire, le détachement de Szretter, commandé par Bronski, ne fut plus connu que sous le nom de chasseurs de

Slonim, qui détrôna ainsi le nom si méritant et si beau d'insurgés de Bialowiéza.

Arrivé à Varsovie, Szetter fut décoré de la croix militaire, et nommé lieutenant au troisième des chasseurs à pied, grade bien disproportionné aux courageux services du vieillard. Son intrépide fils Antoine fut aussi décoré, et fait sous-lieutenant dans le même corps.

Entré en Prusse avec Rybinski, Szretter est maintenant en France avec ses fils. Bon père et bon patriote, il a droit à cette profonde estime que commande le courage en cheveux blancs.



A. JANOWICZ.

ALOÏSE JANOWICZ.

JANOWICZ (Aloïse), fils de Michel Janowicz et de Catherine Rudzinska, naquit le 15 septembre 1792 dans sa terre patrimoniale de Zaosié (Lithuanie). Après avoir fait ses études aux écoles de Stwolowiczé et Nowogrodek, il suivait les cours à Wilna pour entrer dans le barreau, lorsque la campagne de 1812 donna une autre direction à ses idées. Il partit, lui vingtième, pour aller s'enrôler dans les corps polonais qui marchaient contre la Russie; mais, fait prisonnier à Nowogrodek par le colonel des dragons russes d'Izmaïlow, et emprisonné au camp de Breïauka, il ne dut la liberté qu'aux prières de madame Prontnicka et de sa fille Roxalane, qui se portèrent comme cautions. A peine fut-il libre, que, malgré les promesses de ses répondans, il reprit les armes contre les Russes. A la tête de vingt-deux volontaires et d'une patrouille de cuirassiers, il parvint, sans ordre supérieur, à sauver tour à tour des mains des Russes et de l'incendie un grand magasin situé à Stwolowiczé, son pays natal, et alors au pouvoir des cosaques. Sept cosaques et leur capitaine, et cent charrettes chargées furent le résultat de ce coup de main, qui valut à Janowicz le grade d'officier. On lui laissa la surveillance du magasin qu'il venait de conserver à l'armée impériale, et qui suffit à l'approvisionnement des troupes auxiliaires de Bavière et de Saxe qui traversaient alors la contrée.

Ayant passé de là dans le 19ᵉ lanciers, il figura avec honneur aux affaires de Kœnigsberg, Bergedorf, Lubeck, Koeplin et à Rasztock, où il reçut un coup de sabre sur le front, dans une charge contre les hussards prussiens.

Faisant partie du corps d'armée de Davoust, puis de celui de Lallemand, il fut nommé lieutenant par sa belle conduite dans le combat d'Eyten, où il figurait sous les ordres du lieutenant-colonel français Argénie; mais s'apercevant que treize personnes dans le régiment avaient droit avant lui à ce grade, il le refusa.

Janowicz se trouvait dans le corps de Lallemand lors de sa retraite en Danemark. De retour dans sa patrie, après les évènemens de 1814, il prit du service dans le 3e lanciers de la nouvelle armée polonaise; lieutenant jusqu'en 1822, et capitaine depuis cette époque jusqu'en 1830.

Quand sonna l'heure de la révolution, Janowicz l'embrassa de toute son âme et de toute son énergie militaire. L'affaire de Wengrow (26 mai 1831) lui valut le grade de major. Depuis ce moment il ne quitta plus le général Dembinski, qui, lorsqu'on lui proposait, pour des coups de main imposans, des régimens entiers, répondait : « J'aime mieux l'escadron de Janowicz. » Les succès de Dembé et de Liw furent dus en partie à cet escadron; les cavaliers de Janowicz y firent près de quatre cents prisonniers, et lui-même prit de sa main le lieutenant russe Dobiszewski. Près de Liw, cerné par quarante lanciers moscovites, il eut son cheval tué sous lui, et parvint pourtant à se faire jour au travers de l'ennemi. Cette affaire, qui fit du bruit dans les journaux polonais lui valut d'être désigné par ses compagnons d'armes comme ayant mérité la première croix de celles que le généralissime envoya au régiment.

Depuis lors, Janowicz fut l'un des acteurs les plus méritans de la campagne de Dembinski en Lithuanie. A Wilna, placé avec ce général du côté du Pont Vert, tandis que Gielgud et Chlapowski allaient attaquer Ponary, ils eurent un instant toutes les forces ennemies sur les bras par suite d'un retard de ces deux généraux. Obligés de se replier, Janowicz forma l'arrière-garde du corps de Dembinski, et contint l'ennemi d'un côté, pendant que les Posnaniens les repoussaient vaillamment de l'autre. De la sorte Dembinski put opérer tranquillement sa retraite sur Wilkomierz.

Là, le général, songeant à organiser la cavalerie lithuanienne,

confia à Janowicz le soin de former le 13e lanciers, en y incorporant son ancien escadron du 3e, et il le nomma chef de ce régiment. Cette organisation fut promptement achevée; et dix jours après, le 5 juillet 1831, cette troupe figurait glorieusement à l'affaire de Poniewiez. Dans ce dernier endroit, elle s'accrut du détachement volontaire de Prozor, fort de cinquante hommes.

Le 7 juillet au soir, le corps de Dembinski attaqua Szawlé, et fut rejoint dans la nuit par la belle cavalerie des volontaires samogitiens, sous Narbutt, qui se rallia au 13e. Ce fut là, dans cette place, que ces braves épuisèrent, sans résultat, de si beaux et de si héroïques efforts. C'est là que l'immortel Narbutt, à la tête de son vaillant escadron, traversa en entier une ville occupée par les Russes, au milieu du feu roulant des rues et des croisées. Tout l'escadron entra; vingt cinq hommes se retirèrent seulement par la barrière opposée; le reste était mort, et dans le nombre, le capitaine Ostrowski, Narbutt et ses deux fils.

Après le partage du corps de Gielgud à Kurszany, le commandant Janowicz, à la tête de son 13e lanciers, suivit la fortune de Dembinski, et l'assista dans sa merveilleuse retraite.

A Owanty, le 16 juillet, la route s'étant trouvée barrée par de grandes masses ennemies, la retraite devint urgente, et ce fut Janowicz qui la couvrit pendant vingt cinq lieues. A Malaty, il contint et repoussa le gros des Russes pour donner le temps aux Polonais d'évacuer leurs bagages.

Aux approches du Niémen, Janowicz resta à Jwié, deux lieues en avant du fleuve, pour donner au corps de Dembinski le temps de le passer en bon ordre. Avec six escadrons il tint tête à une armée; puis se retirant pas à pas, et en rang de bataille, vers le Niémen, il ne le traversa que le dernier, à la nage, et après avoir détruit le pont aux yeux de l'ennemi. Cette affaire, qui dura quatre heures, et où, de l'avis unanime, il avait sauvé le corps polonais, lui valut le grade de lieutenant-colonel à Orla, le 30 juillet 1831. Bientôt Bocki vit une nouvelle preuve de son courage.

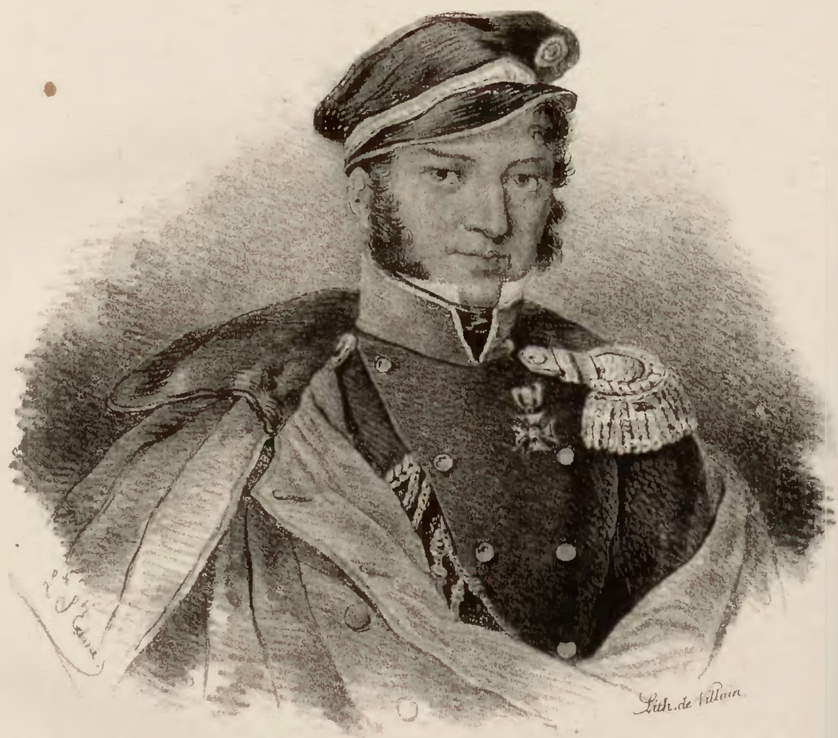
Ce rôle actif à l'arrière-garde fut celui de Janowicz et de son régiment pendant les trois cents lieues de retraite au milieu des

corps moscovites. Il offrit alors un spectacle héroïque, ce 13e de lanciers, composé aux trois quarts de Lithuaniens, sans chaussures et sans vêtemens, usés dans leurs longues luttes de partisans, mal armés, et exténués de fatigue, mais pleins de courage, et retrouvant des forces en face de l'ennemi.

Accueilli en triomphateur à Varsovie, le corps de Janowicz fut bientôt détaché pour aller balayer l'espace triangulaire qui se prolongeait du Bug à la Vistule. Absent lors de la prise de la capitale, il rejoignit, à Serock, le corps du général Milberg, et plus loin le gros de l'armée commandé par Rybinski, avec lequel il se réfugia en Prusse avec trois cent cinquante cavaliers.

Depuis, aimant mieux subir l'exil que de se fier à l'amnistie de ses tyrans, il vint en France, et commanda long-temps le dépôt des réfugiés à Besançon. Chargé ensuite, avec quelques uns de ses compagnons d'armes, de la vérification des grades des militaires polonais, il s'est rendu à Bourges, où il se trouve encore aujourd'hui avec sa jeune femme qui a voulu partager son exil.

Sévère, mais juste envers le soldat, sachant le manier et le conduire; courageux, infatigable, prêchant par l'exemple, Janowicz est un militaire au corps de fer, un patriote à l'âme inébranlable. Aussi rigide sur ses devoirs de citoyen que sur ses devoirs de soldat, il a su les accomplir tous sans ostentation, et trouvant en lui-même sa plus belle récompense.



Michel Czacki

MICHEL CZACKI.

LE COMTE

MICHEL CZACKI. [1]

CZACKI (Michel) naquit en Volhynie. Animé du sentiment de l'amour de la patrie, doué de ce courage chevaleresque qui caractérise nos compatriotes en général, ce noble citoyen n'a pas oublié qu'il était neveu de l'homme le plus distingué du pays, de ce Thadé Czacki, dont le génie bienfaisant renouvela en Pologne les miracles de Francklin, en arrachant quelques jets de lumière à l'obscurantisme de l'usurpation, et en dépouillant le sceptre moscovite de sa barbarie orientale. La carrière occulte politique de M. Czacki date de 1825. Déjà, à cette époque, il était un des membres les plus actifs de la société patriotique de Volhynie, et nommé chef de deux arrondissemens, Louck et Dubno; il sut répondre à la confiance de ses commettans. L'effet immédiat d'une usurpation étrangère est de développer dans le peuple opprimé un système défensif de ruse et de dissimulation qui, dans toute autre circonstance, répugnerait au caractère national de ce peuple. Les Polonais furent toujours bien famés, autant pour leur franchise que pour leur bravoure, et cependant les vrais patriotes devaient sans cesse leurrer le gouvernement oppressif par de fausses démonstrations de résignation, sinon de fidélité, afin de mieux travailler à la grande œuvre de leur régénération! Ce n'était d'ailleurs qu'un prêté rendu.

(1) Cette Biographie, tirée des documens historiques, m'a été communiquée, et reproduite ici textuellement; je n'ai pas voulu en modifier le style.

J. S.

On se rappelle bien que c'est sous le masque de l'amitié que Catherine vint assassiner leur patrie. Puisse l'opprobre ne retomber que sur les premiers introducteurs de ce système de perfidie!

Je ne me suis écarté de mon sujet que pour expliquer la carrière du comte Michel Czacki sous le gouvernement russe. Sorti comme lieutenant des rangs militaires de Pologne, il fut de suite élu par ses concitoyens maréchal de la noblesse d'un district, et puis du gouvernement de Volhynie. Dignités, décorations, tout lui fut bientôt accordé; mais aucune ambition personnelle, aucune cajolerie du pouvoir ne le fit renoncer à sa religion de citoyen; et les derniers évènemens du pays l'ont trouvé pur et intact dans ses sentimens généreux d'un vrai fils de la patrie. Il se distinguait en Volhynie par son zèle à propager, dans le temps de la servitude, tout ce qui pouvait travailler à la renaissance de la Pologne; son rang élevé, sa position, ses mérites personnels l'ont infiniment secondé dans cette tâche noble et périlleuse.

A la nouvelle de l'insurrection de Varsovie, il allait tout quitter, femme (1), enfans et fortune, qui montait à quatre millions, pour aller grossir les rangs de nos guerriers; mais des devoirs plus essentiels l'ont déterminé à comprimer son élan héroïque. Pressé par ses concitoyens, il se décide à rester en Volhynie pour organiser l'insurrection dans cette province et pour y servir d'exemple par son dévouement à la patrie. La vigilance et la cruauté du gouvernement russe ne font que l'encourager; il agit avec sagesse et avec énergie. Il avait tout préparé pour faire une insurrection générale, quand, au désappointement de la Pologne entière, des circonstances les plus malheureuses ont anéanti les plus belles espérances et déjoué les plans les mieux combinés. La Volhynie, au moment de l'insurrection, s'est trouvée doublement enchaînée par le gouvernement russe et par la présence des nombreuses troupes ennemies; cette province n'a pas pu seconder les efforts de nos guerriers vainqueurs, qui venaient à sa délivrance. Czacki en était

(1) L'épouse de Michel Czacki, Françoise Jelowicka, appartenant à une famille patriotique, secondait avec courage tous les projets de son mari, et partage maintenant son exil et sa misère.

au désespoir ; il a cru que son exemple ne serait pas perdu, aussi l'a-t-il donné.

A peine quelques milliers de braves commandés par le général Dwernicki avaient franchi le Boug, refoulant devant eux les forces quadruples de leurs ennemis, que Michel Czacki les avait déjà rejoints avec cent cinquante hommes à cheval, équipés et armés à ses frais. Recevant ensuite dans le château de ses ancêtres cette poignée de libérateurs, il partagea désormais tous les dangers et les succès de cette élite de héros. Boremel devint un vaste champ de carnage et de gloire, et le propriétaire du lieu cueillit ses premiers lauriers au milieu des décombres de son château et sur le sol chéri qui l'a vu naître. Un rapport officiel du général Dwernicki au gouvernement national, en date du 26 avril 1831, certifie que M. Czacki et Louis Stecki se sont les premiers jetés sur les batteries ennemies, et, par leur bravoure personnelle, ont décidé la victoire. En récompense de tant de valeur, Michel Czacki reçut la croix d'or militaire de Pologne, et le général Dwernicki, appréciant la promptitude avec laquelle il vint grossir ses rangs, à la tête de cent cinquante volontaires, le nomma régimentaire de Volhynie. La victoire des Polonais dans la bataille de Boremel, toute glorieuse qu'elle fut, exténua leurs forces, tandis que de nouvelles troupes ennemies vinrent grossir dans une proportion effrayante le corps d'armée du général Rüdiger : il ne fut plus possible de tenir la campagne, et le général Dwernicki, tout en combattant, se jeta en Gallicie. Michel Czacki partagea le sort de ses compagnons d'armes. Dès lors sa carrière militaire fut interrompue ; mais il ne pouvait rester long-temps dans une inactivité forcée. Père de famille, propriétaire d'une fortune considérable, il avait tant sacrifié à la patrie, il avait encore à lui offrir le reste de ses jours... Il vola donc à Varsovie et redemanda du service au généralissime de l'armée, Skrzynecki. Ce dernier, le connaissant déjà par le rapport du général Dwernicki, lui offrit le grade de colonel, correspondant à la charge de régimentaire, dont il avait été revêtu provisoirement ; mais Czacki crut devoir le refuser. Il n'accepta que le grade qui lui revenait de droit par sa démission, et ne brigua

que l'honneur d'être adjoint à la première expédition projetée pour la Volhynie, persuadé que son nom et ses récens faits d'armes le rendraient vraiment utile dans cette province.

Nommé aide-de-camp major du commandant en chef, il fut, en effet, envoyé à Zamosc, auprès du général Chrzanowski, qui devait, à cette époque, conjointement avec les généraux Jankowski et Turno, écraser le corps de Rüdiger, délivrer la Volhynie de ses oppresseurs, et décider par là peut-être le sort de la campagne et du pays!!! On connaît, hélas! les tristes résultats du plus sublime des plans militaires de Skrzynecki! Turno s'est couvert de gloire en résistant à lui seul aux forces entières de Rüdiger; mais ce dernier passa la Vistule, et Czacki, que son général avait envoyé sur les frontières de Gallicie pour établir de nouvelles communications avec la Volhynie, et négocier un achat d'armes pour deux à trois mille hommes, Czacki se trouva coupé des siens par cette marche imprévue de l'armée russe, et obligé de rentrer en Gallicie. Espérant encore s'échapper de là et s'acquitter en même temps des commissions qu'on lui avait données, il arrêta le nombre requis d'armes, et donna pour arrhes 30,000 florins de son dernier sol, se réservant pour unique ressource d'existence quelques bijoux de sa femme! Ici finit la vie politique de Michel Czacki, et, à la même époque, tout avait fini en Pologne, pour être recommencé sous de plus heureux auspices.



Krystyn Lach Szyrma

CHRISTIAN LACH SZYRMA.

CHRISTIN LACH SZYRMA.

SZYRMA-LACH (Christin), naquit le 17 décembre 1791, à Woynasy, dans la Pologne prussienne. Protestant de la communion d'Augsbourg, et destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il était parti pour Kœnigsberg dans l'intention d'y entrer au séminaire. Jeune encore, élevé dans des sentimens religieux, il croyait qu'à cette carrière seule se trouvait attachée l'estime des hommes. Mais le hasard voulut que le jour de son arrivée dans cette ville fût celui des funérailles du célèbre professeur Kant, et Szyrma ayant vu que le philosophe laissait après lui autant de regrets et un aussi beau nom que le prêtre, sa vocation changea dès lors, et il se voua au professorat.

Après des études profondes à Kœnigsberg, il passa à l'université de Wilna, où il fut reçu docteur, et obtint un prix au concours. Placé ensuite par le savant Grodeck comme instituteur dans une des premières maisons de Pologne, il partagea désormais son temps entre son instruction personnelle et l'éducation de son élève. Avec lui il fit un voyage en Europe : il s'arrêta plusieurs années en Ecosse, où il fréquenta les cours du célèbre Wilson, et fit connaissance avec quelques notabilités savantes, Campbell, Bowring et autres. Durant ce séjour, il se perfectionna tellement dans l'anglais, que son premier ouvrage, *Letters on Poland*, fut publié dans cet idiome, ouvrage tout neuf pour l'Angleterre, qui connaissait peu la civilisation et la littérature polonaises.

De retour dans sa patrie en 1824, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Varsovie, malgré les obstacles de religion, et les défiances des Russes pour un homme encore tout imbu du libéralisme anglais. Pour neutraliser cependant toute influence, le gouvernement ne voulut pas que Szyrma développât

ses idées philosophiques dans notre langue nationale, si riche et si féconde; il l'obligea à donner ses leçons en latin, espérant étouffer ses pensées sous les difficultés de l'idiome. En dépit de toutes ces précautions, le génie du maître et ses tendances patriotiques passèrent plus d'une fois aux élèves.

A l'ouverture de l'Ecole polytechnique de Varsovie, Szyrma y donna gratis, pendant un an, des leçons de langue anglaise, et publia plusieurs ouvrages, entre autres celui intitulé: *L'Angleterre et l'Ecosse*, récit pittoresque et profond de son séjour dans la Grande-Bretagne. Plus tard, il fut nommé membre de la Société des Amis des Sciences à Varsovie. Tous ces titres scientifiques, et par-dessus tout l'affection des jeunes élèves pour leur professeur, devinrent suspects au grand-duc, il entoura Szyrma d'espions, se fit rendre compte textuellement de tous ses cours, et prit un jour la peine de l'interroger lui-même dans sa résidence du Belvédère. Mais cet appareil de vexations ne rebuta point Szyrma; il n'ajouta pas, il ne retrancha pas un mot à ses thèses philosophiques. Il y a plus, et ce fait mérite d'être cité comme un des plus beaux traits de courage civique: le jour même où une foule de prévenus venaient d'être arrêtés pour complots patriotiques, au moment où la terreur régnait à Varsovie, où les bancs universitaires s'étaient éclaircis par une foule d'arrestations, Szyrma, monté en chaire, profondément ému, cita à ses élèves le passage de Virgile, livre VI, qui commence par ces mots: *Hic manus ob patriam;* et la voix du professeur, ses gestes, son attitude, indiquaient si bien qu'il s'agissait d'une allusion à l'évènement du jour, d'un encouragement donné au dévouement de cette jeunesse, que maître et élèves se regardèrent fixement, et que tout dans cette salle se recueillit dans un silence significatif. C'était oser beaucoup en présence des espions du grand-duc. Tout le monde croyait à Varsovie que Szyrma serait, le soir même, jeté dans un cachot: son audace même sans doute le sauva.

On sait la part que prit l'étonnante jeunesse de nos écoles au glorieux mouvement du 29 novembre 1830; Szyrma, leur professeur, n'y fut pas étranger, il passa toute la nuit sous les armes; et

avant que l'aurore eût éclairé l'un des plus beaux jours de la Pologne, déjà les étudians de l'Université, transformés en guerriers, le proclamèrent leur chef. Sans égard au voisinage de l'armée russe, qui à chaque moment pouvait fondre sur la ville insurgée, Szyrma accepta cette mission honorable et s'en acquitta noblement. Ce fut lui qui sauva d'une mort certaine le trop fameux général Vincent Krasinski. Déjà une foule immense, réunie sur la place de la Banque, était prête à fondre sur ce renégat, lorsque Szyrma, ajoutant foi à ses paroles de repentir, intercéda pour lui et calma le peuple, en dictant à haute voix au général un serment de fidélité à la patrie, que le traître viola dès qu'il cessa d'avoir peur.

Les actes les plus honorables signalèrent les débuts de la garde d'honneur, qui s'organisa vite, et s'exerça avec ardeur aux manœuvres. Mais bientôt ce corps se trouva, malgré lui, engagé à appuyer quelques fausses démarches. C'est ainsi que quelques uns des plus jeunes s'introduisirent en armes jusqu'au sein de la diète, en soutenant le pouvoir du dictateur. On sentit donc la nécessité de les soumettre à un régime militaire, et le colonel Lagowski prit la place du professeur Szyrma. Avant de résigner le commandement, ce dernier parla ainsi à ses élèves :

« Jeunes guerriers, honoré de votre confiance, ou plutôt de » votre amitié, le commandement que je dépose aujourd'hui sera » l'un des plus beaux souvenirs de ma vie. Je m'en suis tenu, dans » toutes mes démarches, à ce que ma conscience m'a dicté, et j'es» père que ce que nous avons fait était fait pour le bien de la pa» trie. Sans sortir de la modération, la garde d'honneur rétablit » l'ordre dans la capitale, garantit, dans les premiers momens, la » vie et les biens des particuliers. Cette garde d'honneur, au milieu » de ses exercices militaires, n'oublia pas ses travaux scientifiques.

» Aujourd'hui vous échangez les armes contre la toge, vous » allez combattre l'ennemi en rase compagne. Là, je ne pourrai » plus vous guider, quoique mon cœur reste toujours avec vous. » Venez sous ce drapeau : qu'à son ombre je vous embrasse tous » encore; et que cette larme qui tombe de mes yeux soit une prière » de victoire en votre faveur.

» Et toi, chef expérimenté, reçois de ma main cette jeunesse » fleur de la nation ; ménage des jours si précieux ; mais conduis-la » partout où l'honneur et la patrie vous appellent. »

Peu de temps après la démission de Szyrma, la garde fut démembrée et dissoute. Les officiers et les simples gardes passèrent dans les divers régimens de l'armée ; et l'un d'eux, Roman Suchodolski, mort depuis avec gloire à Ostrolenka, conduisait ses camarades au combat avec des chants de guerre. Les gardes d'honneur à cheval prirent, sous Radziwill, le titre de *Guides*, qui furent à leur tour fondus dans les divers corps.

Leur ancien chef continua, dans la sphère de ses attributions, à servir activement la Pologne. On le vit plus d'une fois sur les champs de bataille étonner les plus braves militaires par son intrépide sang-froid. Parcourant les lignes, il avait sur lui des remèdes et des vivres, et plus d'un brave compatriote dut la vie à ce prévoyant volontaire.

Aujourd'hui Szyrma est à Londres, où il cherche à réchauffer en faveur de ses compatriotes les sympathies de la nation anglaise.

Séparé de sa femme et de ses enfans, ayant tout sacrifié à l'avenir de sa patrie, il a, pour se consoler du malheur de l'exil, la conscience d'une vie toute pleine de belles actions.



Wysocki

PIERRE WYSOCKI.

PIERRE WYSOCKI.

WYSOCKI (Pierre), premier héros de notre dernière révolution, naquit à Varsovie en 1799, et fit ses études au lycée palatinal de cette ville.

En 1817, il embrassa la carrière militaire, et entra comme volontaire dans le régiment des grenadiers de la garde royale. Fait sous-officier en 1818, il passa en 1824 dans l'école des porte-enseignes, où il devait se perfectionner dans les études de sa profession. Il s'y occupa avec fruit d'une foule de branches négligées dans son éducation primitive, et tous ses loisirs se portèrent vers des travaux d'histoire, de géographie et de tactique.

D'un caractère liant et sûr, Wysocki se fut bientôt fait de nombreux amis parmi les plus distingués de ses compagnons d'armes, qui l'aidèrent de leurs conseils dans la direction de ses nouvelles études. La plus grande partie de ses camarades les plus intimes appartenait au contingent de 1825.

Dans ses recherches historiques, Wysocki poursuivait de préférence les époques qui pouvaient offrir quelques rapprochemens avec la situation polonaise : dans les annales antiques de Sparte, d'Athène et de Rome, dans les pages modernes de la révolution française, ce qu'il voyait, c'était la Pologne, la Pologne asservie aux czars, la Pologne qui, mieux qu'aucun autre pays, aurait mérité d'exister et d'être libre. Cette tendance assidue à rêver de la patrie avait conduit naturellement Wysocki à la pensée de la venger. Il parlait souvent à ses camarades des gloires historiques de leur pays ; et sa chaleur à sentir et à peindre la dignité nationale lui avait valu un cercle d'auditeurs enthousiastes.

En juillet 1827, à la suite d'un examen de tactique, Wysocki fut nommé sous-lieutenant, avec des fonctions à l'école, comme officier d'inspection chargé d'enseigner les rudimens de la tactique. Dès lors, ses anciens camarades devinrent ses subalternes, mais le jeune patriote sut concilier les devoirs de l'amitié et de la confraternité avec les exigences de la discipline.

La catastrophe qui suivit, en 1825, la mort d'Alexandre, et l'avortement de la conspiration russe, eurent une réaction funeste sur les patriotes de la Pologne L'exil, les fers, les cachots, furent le partage des citoyens qui avaient médité la renaissance de la patrie. Heureusement, le sort de ces hommes généreux et braves fut livré à une haute cour nationale, qui, plus forte que les intrigues et les menaces du grand-duc Constantin, sut prononcer un arrêt solennel d'acquittement. A ces juges vertueux et patriotes, les persécutions de la cour de Saint-Pétersbourg ne manquèrent pas; aux Bielinski, aux Czartoryski, on n'épargna ni les haines secrètes, ni les désapprobations; mais ils s'en consolèrent avec l'assentiment du pays, avec l'affection de tout ce qui portait un cœur polonais. Un seul mot d'eux, à cette époque, eût suffi pour mettre la Pologne en feu; mais pour le prononcer il leur manquait du courage et de l'énergie.

A la suite d'un essai malheureux, tous les complots anciens, toutes les conspirations polonaises qui se liaient à la fois aux conspirations russes et au carbonarisme de l'Italie et de la France, tout ce vaste réseau d'affiliations qu'avaient préparé Dombrowski, Uminski, Lukazinski, Zan, Soltyk et autres, était rompu par le fait de révélations ou de découvertes de la police russe. Les élémens en existaient bien encore intacts, prêts à faire corps, mais ils manquaient d'unité et de cohésion.

Ce fut dans cet état de choses que Wysocki songea à fonder la nouvelle association patriotique, à qui l'on dut le beau mouvement du 29 novembre, et il la recruta d'abord dans l'École des porte-enseignes, où son influence était grande et directe.

Alors, la guerre de la Russie contre la Porte, qui se poursuivait lentement, semblait donner quelques chances de succès à une ten-

tative d'insurrection. Le 15 décembre 1828, Wysocki réunit chez lui quelques jeunes patriotes, qui arrêtèrent entre eux les bases d'une association pour l'indépendance nationale. On jura de garder le plus inviolable secret sur cette entreprise, et de l'accomplir dans le plus bref délai. Cette société primitive se composait des porte-enseignes du régiment des grenadiers de la garde : Stanislas Poninski, Séverin Cichowski, Alexandre Laski, Charles Paszkiewicz; et de ceux du bataillon des sapeurs : Camille Mochnacki, Charles Karsnicki ; et enfin de ceux du 1er de ligne : Joseph Dobrowolski, et Joseph Gurowski. Dans une seconde séance, le serment fut prêté, et Wysocki fut autorisé à recruter de nouveaux membres à l'association, qui seule pouvait les admettre d'une manière définitive.

Fort de son mandat, Wysocki s'aboucha avec quelques officiers de la garnison de Varsovie, et en particulier avec ceux du régiment de grenadiers de la garde royale. Déjà, en janvier 1829, il avait associé à ses projets Casimir Paszkowicz, capitaine dans ce régiment; Pierre Urbanski, lieutenant, Charles Szlegel, sous-lieutenant; les sous-lieutenans du bataillon des sapeurs : Félix Nowosielki et Alexandre Przedpelski, ainsi que le sous-lieutenant Koszucki, de la compagnie d'élite du 1er régiment de chasseurs à pied. Ces nouveaux complices n'étaient pas seulement des hommes courageux, dévoués et porteurs d'un uniforme populaire dans Varsovie; plusieurs d'entre eux, comme Urbanski, et Przedpelski, avaient sous la main, comme ressource immense pour le jour décisif, le magasin à poudre et cent cinquante mille cartouches.

Après les hommes d'action, Wysocki chercha les hommes d'influence. Il fut abouché avec le député de Varsovie, Valentin Zwierkowski, énergique ennemi des Russes, et qui promit au jeune conspirateur le concours le plus absolu. D'un autre côté, prévenu par Charles Karsnicki et Séverin Cichowski, Gustave Malachowski embrassa la cause des conjurés, et, mis en présence de leur organisateur, il ne lui épargna ni offres, ni protestations. Ce fut à cette même époque qu'Adam Gurowski, Maurice Mochnacki et Adolphe

Cichowski, furent reçus membres de l'association. La société secrète était organisée; elle tenait de fréquentes séances et pressait de tous ses vœux le moment propice à une explosion, quand tout-à-coup parvint à Varsovie la nouvelle de la prochaine arrivée de Nicolas et de la famille impériale. Au milieu de l'impression causée par cet évènement, Gustave Malachowski et l'un de ses affidés firent l'ouverture d'un plan hardi, qui devait débuter par le massacre de l'empereur et de sa famille, pour aboutir à une révolution radicale. A l'instant même, ce projet fut accueilli avec enthousiasme; mais à mesure que l'heure de l'exécution approchait, les instigateurs mollissaient et reculaient devant leur propre ouvrage. Les jeunes conjurés n'en persistèrent pas moins; ils ne se laissèrent rebuter par aucune remontrance officieuse. Seulement, pour avoir le cœur net du concours de Gustave Malachowski qu'ils regardaient comme l'organe de la diète, la société lui députa, dans la soirée du 19 mai, veille du jour décisif, Charles Karsnicki, pour forcer le nonce à s'expliquer d'une façon catégorique. Cette entrevue fut si pleine de désappointemens, que les jeunes conjurés renoncèrent à la tentative hardie du lendemain, et se séparèrent avec l'intention d'opérer désormais sans faire intervenir dans leurs plans les hommes de conseil qui déclinaient toute part à l'action.

Après le couronnement, la conspiration devait prendre une autre allure. Ce n'était plus l'affaire d'un coup de main; mais d'une insurrection presque générale; il fallait systématiser son action dans les masses militaires, afin qu'elle s'appuyât sur une force réelle et active.

Au mois d'août 1830, il s'agissait déjà, pour Wysocki et ses complices, d'initier non seulement une foule de citoyens, admis toutefois avec une grande réserve; mais encore presque tous les officiers de la garnison de Varsovie, qui se composait alors de deux régimens d'infanterie, d'un régiment de cavalerie, d'un bataillon de sapeurs, d'une batterie d'artillerie, et de dix-huit compagnies d'élite; sans compter cinq écoles militaires, qui renfermaient quatre cents jeunes gens armés et sûrs.

Dans le mois d'octobre, Wysocki réunit tour à tour les officiers

de chacun de ces corps, leur dévoila le plan de l'association, en indiqua plus qu'il n'en nomma les membres, et finit par leur proposer d'élire des délégués pour y prendre part et se concerter d'un corps à l'autre. Ce grand travail, au milieu de l'espionnage russe, accompli par Wysocki avec la plus circonspecte sagacité, procura à l'association soixante et dix-sept affiliés, qui représentaient la garnison de Varsovie. Un mois avant cette époque, fut introduit dans la société, par Pierre Urbanski, le sous-lieutenant Joseph Zaliwski, de la 1re compagnie de grenadiers du 1er de ligne, qui montra beaucoup de zèle et d'activité à seconder les chefs de l'entreprise. A la même époque, d'autres conjurés furent reçus par les soins de Wysocki; ils appartenaient soit à la représentation nationale, soit à la jeunesse lettrée, comme Lelewel, Xavier Bronikowski, Boleslas Ostrowski, et beaucoup d'autres. Avec de pareils élémens, on se prépara à la levée de boucliers du 29 novembre.

Le travail préparatoire consista dans un plan d'opérations pour désarmer la garnison russe. Wysocki se chargea des trois régimens de cavalerie qu'il devait cerner dans leurs casernes, à la tête de deux cents jeunes gens de l'école des porte-enseignes, de manière à leur barrer le chemin de la ville. Enfin, le 29 novembre, à sept heures du soir, les conjurés ayant été mis au courant de leurs rôles, l'embrasement d'une maison donna le signal du combat. Wysocki se précipita vers l'école des porte-enseignes, qui faisaient une répétition de tactique : « Aux armes! s'écria-t-il en entrant, aux » armes! l'heure de la vengeance est sonnée! » Et ces jeunes patriotes s'étant élancés sur leurs fusils, Wysocki leur distribua des cartouches et les conduisit sur les casernes des trois régimens de cavalerie russe qui allaient monter à cheval. Pour cerner des forces aussi considérables dans un bâtiment d'une très grande étendue, deux cents hommes n'étaient rien; mais ils devaient être appuyés par six compagnies d'infanterie. Toutefois l'attaque des porte-enseignes commença : elle fut vive comme l'éclair, et hasardeuse comme les pensées de la jeunesse. Le succès du plan était infaillible, si le renfort était arrivé; mais comme il resta en retard, il fallut aviser à

d'autres moyens. Voyant qu'il allait être débordé et coupé de la ville, Wysocki rallia sa troupe et lui donna l'ordre de se jeter sur la cavalerie qui lui barrait le passage. Nos deux cents héros obéirent et se firent un chemin à la baïonnette jusque sur la hauteur qui dominait Lazienki (1) ; puis, après avoir cherché momentanément un abri dans la caserne de Radziwill, ils passèrent de nouveau sur les cavaliers russes, et parvinrent à gagner l'Arsenal.

Là, dans le centre de la ville. Wysocki trouva une partie des troupes révolutionnaires, avec deux pièces de canon servies par les jeunes gens de l'école d'artillerie. Après avoir pourvu à la sûreté de ce point, où aboutissaient deux issues principales, il se porta ailleurs avec sa jeune et belliqueuse phalange, fière de marcher sous un homme qui avait pris pour devise : *Tout pour ma patrie, rien pour moi.* Toute la nuit il combattit pour assurer le résultat définitif, laissant à d'autres le soin de chercher un chef à la révolution, et de mettre le général Chlopicki à la tête d'une œuvre si glorieusement commencée.

A peine ce dictateur eut-il été investi de l'autorité, que Wysocki se rallia à lui avec ses compagnons de gloire. A cette époque, la confiance était grande, illimitée, en ce vaillant officier, dont les titres militaires étaient si beaux et la vie politique si pure. Ses fautes même avaient des excuses dans l'imprévu de la situation polonaise, dans la nécessité d'organiser tout sur un nouveau pied, dans l'incertitude de l'avenir, dans l'immense responsabilité qui pesait sur une seule tête. Aussi, Wysocki, comme tous les hommes braves et purs, défendit-il souvent Chlopicki contre des accusations clairvoyantes ; il fit plus encore : par grandeur d'âme, par générosité, il sauva la vie à l'homme le plus dangereux dans le moment actuel, au plus subtil contre-révolutionnaire, au prince Lubecki. L'un des principaux acteurs de la nuit du 29 novembre, Maurice Mochnacki, aussi bon patriote que judicieux politique et profond écrivain,

(1) Palais de plaisance des rois de Pologne, auquel attenaient la caserne des porte-enseignes et celles des trois régimens de cavalerie russe.

marchait déjà vers l'hôtel du prince dont il devinait les ruses ; il voulait débarrasser la cause polonaise de cet homme ; mais Wysocki s'y opposa ; il eût voulu que son œuvre fût pure de sang.

A la suite des trois journées varsoviennes, le jeune chef de l'insurrection rédigea et publia dans le *Courrier polonais* un compte rendu, où il détaillait les travaux préparatoires de la société secrète, et ses moyens d'action jusqu'à l'heure finale. Ce compte rendu ne fut pas pour lui une visée d'amour-propre ; en le livrant à la publicité, il chercha seulement à compromettre quelques personnages dont le concours devait être utile à la révolution, et qui paraissaient s'y prêter mollement.

Après la chute de la dictature, et vers la fin du mois de janvier 1831, Wysocki fut nommé capitaine et aide-de-camp du nouveau généralissime prince de Radziwill. En cette qualité, il se trouva, le 18 février, à la bataille d'Okuniew, le 19, à celle de Waver, les 20, 24 et 25, à celles de Grochow. Toujours aux côtés du général Chlopicki, général de fait, il fit preuve d'un beau dévouement et d'un grand courage. A Grochow il eut deux chevaux tués sous lui, et fut décoré de la croix d'or de Pologne.

A l'avènement du généralissime Skrzynecki, Wysocki reçut l'ordre de se rendre au corps du général Dwernicki, qui marchait sur la Volhynie, avec la mission de rendre compte direct de l'état des troupes au généralissime. Cette partie des instructions du jeune patriote fut remplie avec la plus grande réserve. Depuis le mois de mars jusqu'à la retraite sur le territoire autrichien, il partagea les périls et les fatigues du corps expéditionnaire. Nommé major à la suite de ses services, il ne resta pas long-temps en Gallicie, et put regagner la capitale polonaise. Là, nommé commandant du 10e de ligne, il opéra devant le corps d'armée russe qui allait investir la capitale ; et si la conduite du généralissime lui sembla, à cette époque, molle et impolitique, par patriotisme et pour ne pas démoraliser l'armée, il s'abstint de toute dangereuse récrimination.

Enfin, quand l'armée polonaise fut acculée dans son dernier boulevard, on confia à Wysocki le commandement de l'infanterie qui défendait la redoute de Wola, l'un des points les plus impor-

tans de la ligne retranchée. Le 6 septembre, Paskewicz attaqua cette position avec trois divisions d'infanterie, protégées par quatre-vingt-dix bouches à feu. La canonnade dura presque toute la journée. Repoussés à plusieurs reprises, les assaillans revinrent une dernière fois à l'assaut avec des forces si considérables que la redoute fut emportée. Au même instant où les Russes escaladaient le parapet, un éclat de mitraille frappait Wysocki à la jambe, et le livrait sanglant à ses ennemis. C'était le premier prisonnier d'importance de cette journée. Le libérateur de Varsovie devait tomber au jour de la chute de Varsovie; à ses côtés, le brave général Sowinski mourut d'une fin glorieuse.

La prise de Wola fut fatale à la cause polonaise: elle décida la reddition de Varsovie.

Aujourd'hui Wysocki, chargé de fers, attend encore, dans les cachots de Varsovie, que le tribunal moscovite, présidé par le général russe Witt, l'ait envoyé à la mort, lui et d'autres martyrs de l'indépendance polonaise.



Ludwik Plater.

LOUIS PLATER



LOUIS PLATER.

PLATER (Louis), fils de Casimir Plater, castellan de Troki, passa sa jeunesse à Varsovie, à la grande époque où la diète de 1791 formula son bill des droits à la nation polonaise. La guerre de 1792, qui survint, ne vit pas parmi ses combattans le jeune Plater, dont la famille contint l'enthousiasme; mais quand un conflit nouveau éclata en 1794, il partit, enrôlé volontaire, et deux de ses frères le suivirent. Toutefois, avant son départ, il trouva l'occasion de protéger son père contre un mouvement de réaction parti du sein des clubs. Le jeune patriote plaida avec tant de chaleur cette cause de famille, que le nom du castellan fut rayé de la liste de proscription.

A l'armée, Louis Plater fut aide-de-camp du général Sierakowski. Il prit part aux combats de Slonim, de Krupczycé, et à la désastreuse journée de Terespol. Il était officier dans le régiment des gardes à cheval, quand survint le fatal dénouement de Macieiowicé.

Louis Plater retourna dans les foyers paternels; mais, comme désormais, après l'odieux démembrement de 1794, il ne restait plus de carrière politique à des nationaux sans patrie, le castellan prit le parti de se retirer dans ses domaines lithuaniens, et le jeune Louis l'y suivit. Là, devenu sujet russe, il chercha un aliment à son activité, et s'occupa d'économie rurale.

Les années s'écoulèrent; et rien ne se présentait qui offrît à la nationalité polonaise une chance de résurrection. Les empires changeaient de mains; mais les systèmes restaient debout; et plus vieilles chaque jour, les confiscations de territoire semblaient désormais un fait hors de la controverse. Ce fut alors que quelques hommes de bien crurent que l'on pouvait se ployer, dans un intérêt

national, à des fonctions qui relevaient d'une autorité étrangère et usurpatrice. Ainsi, le prince Adam Czartoryski, Thadée Czacki, et plusieurs autres citoyens de la Pologne russe, se vouèrent à l'enseignement public. Louis Plater accepta la place de visiteur des écoles; et ensuite celle d'inspecteur des forêts, croyant d'abord n'avoir sous ses ordres que des Polonais, et n'employer dans les actes de son administration que la langue polonaise. Détrompé par les faits, il donna sur-le-champ sa démission.

En 1812, à l'époque des préparatifs de la France contre l'empire russe, Alexandre chercha à faciliter les rapports de ses généraux avec les autorités lithuaniennes, au moyen d'un comité composé des notabilités de ce pays. Louis Plater fut membre de ce comité. On sait qu'à la suite des progrès de la grande armée, tous ceux qui le composaient, furent emmenés comme otages à Saint-Pétersbourg. Ce fut là que Plater apprit et les triomphes et les désastres de Napoléon.

En 1815, quand on constitua le nouveau royaume de Pologne, Plater fut appelé à Varsovie comme membre du conseil d'Etat, administrant le royaume sous la présidence du vice-roi Zaïonczek. Cette fois on semblait procéder au rétablissement des traditions nationales; et travaillant pour des compatriotes et avec des compatriotes, Plater crut que l'autocrate voulait réaliser ses promesses solennelles, en se prêtant de bon gré à une restauration polonaise. Mais cette illusion dura peu. Bientôt il fut évident que tout pouvoir de fait résidait dans le grand-duc et le commissaire russe Nowosilzoff, installés l'un et l'autre pour anéantir la charte, et comprimer l'esprit national. Devinant tout cela, et le dévoilant avec énergie et franchise, Louis Plater fut d'abord traité de brouillon, puis mis peu à peu à l'écart des affaires. On lui ôta tour à tour ses fonctions d'administrateur des forêts, de directeur des domaines, et de membre du comité de l'instruction publique. Quelque désir que l'on eût d'employer un esprit intelligent et laborieux, on ne se servit plus désormais de lui que pour les affaires courantes, et les rapports à préparer dans les sessions de la diète. Sans la puis-

sante protection du prince Lubecki on l'eût sans doute dépouillé de ce dernier emploi.

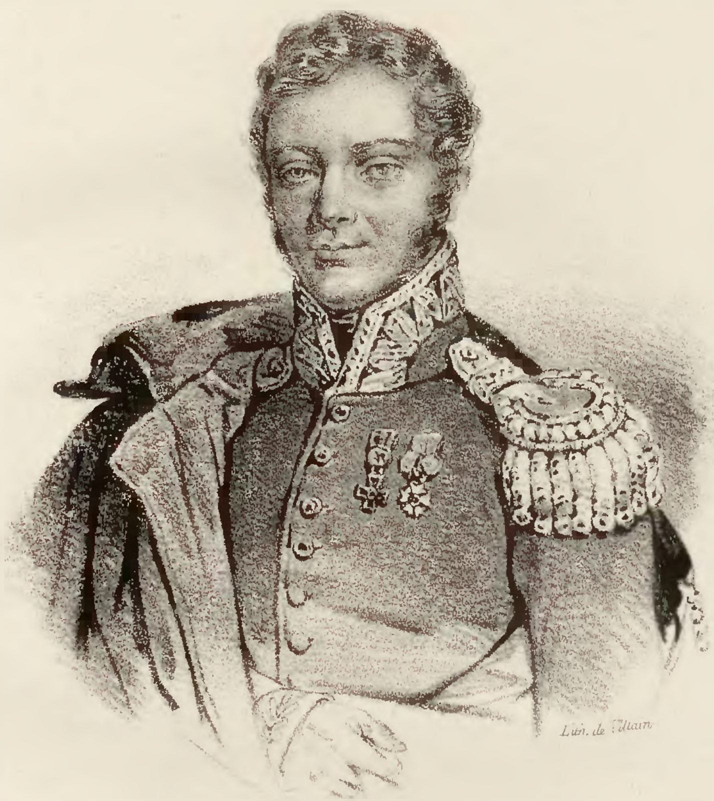
Enfin le jour de la délivrance sonna. Quelques jeunes braves mirent en fuite celui qui se croyait si fort, et une ère nouvelle commença pour la nationalité polonaise. Pendant qu'en Pologne tout s'organisait pour une résistance héroïque et directe, Louis Plater et le général Kniaziewicz recevaient la mission de venir représenter la Pologne auprès du nouveau gouvernement français. La voix publique et le témoignage de la presse parisienne sont là pour dire avec quelle activité ces deux délégués poursuivirent l'accomplissement de leur mandat, et quels obstacles ils rencontrèrent !

Depuis la chute de Varsovie, Louis Plater a partagé les destins de la grande émigration polonaise. Etabli à Paris avec sa famillle, il vient d'être condamné à Wilna comme l'un des principaux fauteurs de la rébellion. Le décret emporte la dégradation civique, et la confiscation de ses biens patrimoniaux.

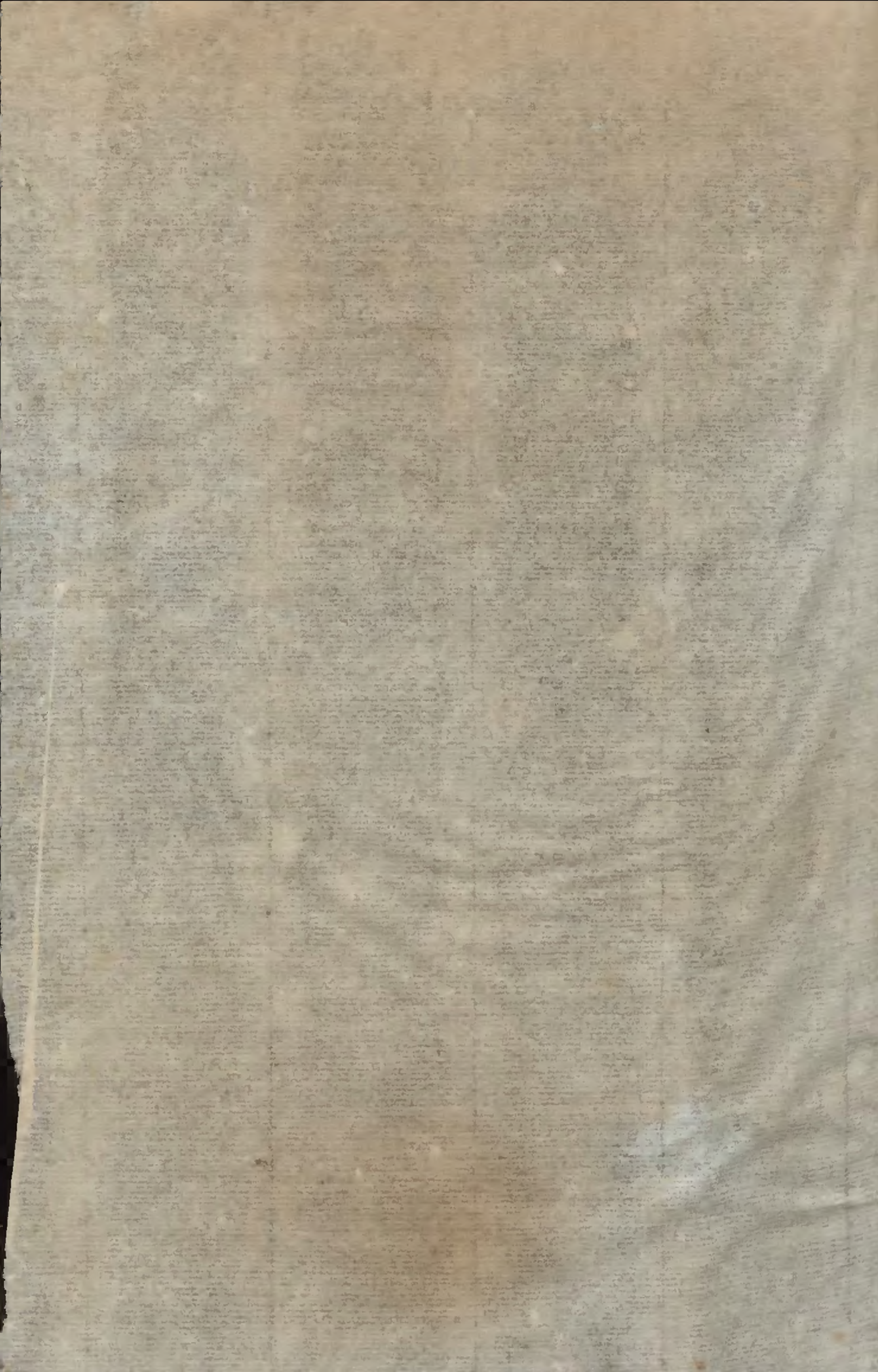
sous protection du général Lubecki on l'eût sans doute dépouillé de ce dernier emploi.

Enfin le jour de la délivrance sonna. Quelques jeunes braves mirent en fuite celui qui se croyait si fort, et une ère nouvelle commença pour la nationalité polonaise. Pendant qu'en Pologne tout s'apprêtait pour une résistance héroïque et directe, Louis Plater et le général Kniaziewicz recevaient la mission de venir représenter la Pologne auprès du nouveau gouvernement français. La vraie politique et le triomphe de la presse patriotique sont là pour dire avec quelle activité ces deux délégués poursuivirent l'accomplissement de leur mandat, et quels obstacles ils rencontrèrent.

Depuis la chute de Varsovie, Louis Plater a partagé les destins de la grande émigration polonaise. Établi à Paris avec sa famille, il vient d'être condamné à Wilna comme l'un des principaux fauteurs de la rébellion. La sentence emporte la dégradation civique, et la confiscation de ses biens patrimoniaux.



LE Gal HENRI KAMINSKI.



HENRI KAMINSKI.

KAMINSKI (Henri), né en Pologne, passa sa jeunesse en France, où il s'adonna aux études militaires. Promu au grade de capitaine des grenadiers dans le corps d'Oudinot, il fut plus tard l'aide-de-camp de ce général, et ensuite chef d'escadron du régiment des lanciers de la garde. La bataille de Friedland lui valut la croix de la Légion-d'Honneur. En Espagne il se trouva au passage de Samo-Sierra, et aux engagemens qui suivirent. Un duel avec son supérieur, le général Krasinski, et une animosité violente contre cet officier déterminèrent la démission de Kaminski en 1810. Il ne rentra au service qu'en 1811, comme colonel du 10e de ligne de l'armée polonaise. Attaché au corps de Macdonald, il suivit ses destinées pendant la campagne; puis, quand la débâcle de Moscou fut survenue, il fit partie du corps de Rapp qui défendit Dantzig pendant treize mois.

A la chute de Napoléon, Kaminski se retira du service militaire; mais, n'oubliant pas son métier d'adoption, il le cultiva dans la paix et la retraite, avec le pressentiment d'être un jour encore utile à sa patrie. La révolution de 1830 réalisa en effet ce vœu : Kaminski l'accueillit l'un des premiers, et la salua avec ivresse : organisant des nouvelles levées à Lublin, il y signala son zèle et sa capacité militaire. Ses connaissances, son dévouement le rendirent en plus d'une circonstance un auxiliaire précieux pour le ministre de la guerre et pour la commission suprême chargée des affaires de l'armée. Comme Skrzynecki, soit par calcul, soit par jalousie, paraissait peu disposé à l'employer, le gouvernement lui força la main, et Kaminski obtint une division. Il la commandait à la rencontre de Nur, où le

corps du général Lubienski fut sauvé par lui d'un péril imminent. Un éclat de grenade vint déchirer son uniforme sans lui faire d'autre mal. Mais à peu de tems de là, le sort de la guerre devait atteindre celui que si long-temps les boulets et les balles avaient respecté. A Ostrolenka, dans une attaque à la baïonnette, Kaminski guidait ses bataillons contre les corps russes campés sur les rives de la Narew, quand un boulet de canon le coupa en deux.

Ce fut une perte pour la Pologne, et, nous pouvons le dire, l'une des plus grandes qu'elle eut à éprouver durant le cours de cette lutte sanglante. Dans la force de l'âge, Kaminski eût encore pu rendre à l'armée et à la cause nationale de nombreux et signalés services. Mais ne le plaignons pas : il est mort les armes à la main; il est mort pendant que la Pologne pouvait rêver encore l'indépendance et le bonheur; il est mort enfin comme il avait vécu, pur et sans reproche; et tous ceux qui lui survivent, tous ceux du moins dont le cœur ressemble au sien, ne prononceront jamais qu'avec orgueil le nom de Kaminski!...



A. BLENDOWSKI

ALEXANDRE BLENDOWSKI.

BLENDOWSKI (Alexandre), fils d'un militaire distingué, naquit en Volhynie. Doué d'une âme ardente et chevaleresque, ami dévoué, et patriote enthousiaste, dès l'âge de dix-huit ans il s'enròla pour la mémorable campagne de 1809, dans laquelle il se signala par une intrépidité rare : de nombreux faits d'armes lui valurent le grade de capitaine et la croix militaire polonaise. Ici, avec trois lanciers, il chassa de Beltz soixante Autrichiens et s'empara de la caisse du gouvernement ; là, à Zamosc il monta le premier à l'assaut, et sauta presque seul dans l'intérieur des remparts. En 1812, capitaine au 16[e] de ligne de la division Latour-Maubourg, Blendowski se trouva à l'échauffourée de Mir, où de nombreux traits de dévouement personnel le mirent encore en relief. Dans tout le cours de cette désastreuse campagne, il prodigua les soins les plus tendres à ses soldats et fut plutôt pour eux un père qu'un chef. Admirable dans un jour d'action, il vit tous les honneurs militaires venir à lui. Il fut fait chef d'escadron, membre de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre militaire de Pologne et de celui de Naples. Il eût même marché plus vite encore sans une blessure qui fit long-temps craindre pour ses jours.

En 1814 un instant il crut devoir se fier aux promesses d'Alexandre : il accepta du service dans l'armée polonaise qui se reconstituait. Mais son illusion dura peu ; et quand il vit où tendait la politique russe, il se fit rayer des cadres. Ce fut alors qu'il épousa la comtesse Henriette Dzialynska. Heureux dans son ménage, il s'en vit arracher en 1825 comme membre des sociétés patriotiques que

le Czarewitz poursuivait alors : il recouvra plus tard la liberté; mais non pas la santé que cette vie de prison avait détruite.

En décembre 1830, quoique malade encore et souffrant, Blendowski retrouva des forces quand la nouvelle de la révolution polonaise eut retenti jusqu'en Wolhynie. Trompant l'espionnage russe, il s'évada de sa terre de Bludow, et arriva bientôt à Varsovie, où on lui offrit le grade de colonel, qu'il refusa : « Non pas à » présent, répondit-il; quand je l'aurai mérité, nous verrons. » Il accepta le poste d'aide-de-camp du prince Michel Radziwill. Jaloux d'un service actif, il demanda à faire partie du corps de Dwernicki qui devait surveiller les mouvemens de l'ennemi, sur la rive gauche de la Vistule : après une affaire contre le corps de Kreutz, il revint à Varsovie, assista aux batailles de Grochow et à toutes celles qui la suivirent. Mais vers le milieu de mars un boulet de canon lui fracassa la jambe dans une affaire d'avant-garde; et tombé entre les mains du général Geïsmar, il subit l'amputation dans son camp. Ayant déguisé son vrai nom, il obtint son échange contre un officier russe, et fut ramené à Varsovie souffrant. Là, deux Polonaises, deux anges de charité, les comtesses Claudine Potocka et Célina Dzialynska, le recueillirent et le soignèrent. Tour à tour elles veillaient auprès de son lit, cherchant à consoler le blessé en lui parlant de la Pologne et de son avenir.

Après plusieurs mois de traitement on espérait que Blendowski vivrait pour sa famille et pour son pays, quand, le 26 juillet 1831, l'impitoyable choléra le tua en vingt-quatre heures!



CHARLES ROZYCKI.

CHARLES ROZYCKI.

ROZYCKI (Charles) naquit en Wolhynie. Les détails de sa vie, avant l'heure de notre dernière révolution, sont peu connus; mais l'histoire de sa campagne et de sa marche sur Zamosc en 1831 sont au nombre de ces merveilleux faits d'armes qui mettent un homme hors de ligne. Soldat de Napoléon, ancien major dans les armées impériales, Rozycki vivait depuis long-temps dans sa maison de campagne aux environs de Cudnow, district de Zytomierz, quand l'insurrection wolhynienne le nomma l'un de ses chefs. A la tête de sa troupe, il fit en vingt-huit jours cent trente-deux milles de Pologne (264 lieues de France), dans un pays coupé par des corps ennemis, et réussit à se jeter dans le fort de Zamosc. Cette marche hardie racontée par Rozycki lui-même, a été citée dans un recueil intitulé: *Souvenirs de la Pologne*. Je ne puis mieux faire que de lui emprunter cet intéressant article.

« La Wolhynie, par sa position topographique, son étendue et ses productions territoriales, est une des provinces les plus importantes de l'ancien royaume de Pologne. Elle fut incorporée à la Russie lors du dernier partage en 1795. Sa population s'élève à 1,300,000 habitans; son étendue est de 1100 milles carrés; son terrain est plat et très fertile. Elle est riche en blé, en bétail, en forêts, en pâturages et en métaux. La rivière du Bug la sépare de ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Pologne.

Depuis qu'elle gémit sous le despotisme russe, elle porte le nom de gouvernement volhynien. Elle est partagée en douze districts. Ses villes principales sont Lutzk, Berdiczew, Zytomierz, et Krzemieniec. Elle était célèbre par l'abbaye de Poczaiow qui renfermait

d'immenses richesses, et possédait entre autres objets remarquables une image miraculeuse de la Vierge. Les prêtres de cette abbaye, de l'ordre de saint Basile, manifestèrent dans la dernière révolution ces chauds sentimens de patriotisme qui ont caractérisé de tout temps les habitans de cette belle partie de la Pologne.

L'insurrection de cette province est un des évènemens les plus intéressans du grand drame de notre révolution; elle fut faite et dirigée par le colonel Charles Rozycki, patriote dévoué, dont les vertus civiques et les talens militaires lui assurent un rang très honorable parmi ses compatriotes.

En avril 1830, il rallia les amis de la liberté sous l'étendard de l'insurrection, et vint à la tête de son corps d'armée au secours de la Pologne: il combattit pour la cause nationale jusqu'à ce qu'il fut obligé de chercher un asile à l'étranger. Réfugié en France, il a retracé par écrit cet épisode de notre dernière guerre.

Ce précieux document, écrit en polonais, a été récemment imprimé à Bourges, et nous avons cherché, dans cette traduction, à rendre fidèlement la pensée de l'auteur.. Ce récit est empreint de toute la modestie qui suit le vrai mérite. Rozycki s'oublie lui-même pour ne parler que de ses camarades. C'est à eux qu'il attribue toute la gloire d'avoir, inférieurs en nombre, traversé un pays encombré des troupes russes; d'avoir, à tant de reprises et avec tant de bonheur, prolongé une lutte inégale. Voici la version du soldat écrivain.

« Plus d'une fois, camarades, le soir, à la lueur des feux de nos camps, j'ai voulu vous raconter les détails concernant les premières opérations de notre corps dès le moment qu'il s'est formé; mais fatigués d'une longue marche, ou d'un démêlé sanglant avec l'oppresseur de notre patrie, nous cherchions quelque repos dans un court sommeil; ou bien, à peine reconfortés par une nourriture frugale, nous abandonnions nos feux en toute hâte pour surprendre l'ennemi autour des siens. —C'est ainsi que s'écoulèrent les instans de fatigues douces, les instans de l'espoir et du bonheur; ils passèrent gaiement, comme passent les jours de fête, car nous ne connaissions pas la crainte... Aujourd'hui, nous n'avons, hélas! que trop de loisir pour nous rappeler ce qui a été. Les feux des camps sont éteints,

nos chevaux désarçonnés, les fers de nos lances se rouillent. Nous sommes tristes; mais le tyran n'a point de victoire: pour prix d'un triomphe acheté, il nous ravit nos fortunes; des milliers de nos frères ont succombé dans ses tourmens, il a forgé des chaînes pour nos enfans; mais notre amour de la patrie, l'espoir de son existence, il ne nous l'arrachera qu'en nous arrachant le cœur. N'oublions donc pas les camps, et faisons de ce souvenir une vertu nationale.

La nouvelle de la révolution nationale qui venait d'éclater dans les provinces décorées du nom de royaume de Pologne, nous l'apprîmes en Wolhynie avec la joie de l'enfant qui, se croyant déjà orphelin, voit sa mère s'éveiller de sa léthargie. Nous nous visitâmes réciproquement dans nos maisons, et le regard de chacun, à la première rencontre, était le fidèle tableau des sentimens qui remplissaient les cœurs. L'espoir de recouvrer une patrie, des lois nationales, la liberté, brillait sur les visages des jeunes gens. Nos vieillards semblaient retrouver leur ancienne vigueur, nos femmes déploraient leur faiblesse. Nous parlions peu, une joie muette avait pénétré les cœurs nourris de sang polonais, mais les serremens de mains devinrent plus forts. Les progrès de la révolution nous parvenaient successivement. Beaucoup de nos jeunes gens s'échappaient un à un pour accourir au camp devant Varsovie. C'était en hiver. Vous savez, camarades, qu'après vingt années de service militaire, et une longue maladie, je n'étais pas en état de partager les premiers exploits de notre brave armée. J'attendais le printemps pour pouvoir porter le reste de mes forces, le reste de mes jours là où il était de mon devoir de les porter. — D'ailleurs, il semblait que, nous tenant armés dans nos résidences habituelles, nous pourrions devenir plus utiles à la cause générale. Le temps s'écoulait trop lentement selon nos désirs, et le gouvernement national n'avait rien prononcé de décisif, n'avait pas encore dit quel genre de dévouement il exigeait de nous...

Sur ces entrefaites, je tâchais de sonder les forestiers dont j'étais entouré, tous chasseurs renommés, et je vis avec satisfaction qu'ils aimaient la Pologne autant que je l'aimais. J'augmentai sur-le-champ mes travaux dans les forêts, et je comptais qu'au premier signal, sous

prétexte d'une grande chasse, 800 chasseurs pourraient se réunir. Je confiai mes desseins à plusieurs d'entre eux, mais à chacun séparément, et ceux-là avaient leurs sections. Vous savez, mes amis, que ce fut alors que, me visitant dans ma retraite, il vous plut de m'honorer de votre confiance et de me nommer votre chef. J'acceptai d'être votre camarade, votre camarade, dis-je, car vous me connaissez, et vous êtes convaincus que je n'avais pas d'autre désir que le bonheur de la patrie. L'intérêt individuel était alors le plus noir des crimes, et l'amour-propre n'était pardonnable qu'autant qu'il nous excitait à surpasser nos frères d'armes en dévouement. — Je laissais une femme et cinq enfans; les sanglans ukases du czar publiés alors, condamnaient à l'exil de la Sibérie tous les orphelins des insurgés. Lâche est l'époux, plus lâche encore l'homme qui pourrait acheter les grandeurs au prix de telles victimes. La patrie seule a droit à de tels sacrifices, et c'est sur son autel que je laissai ces objets si chéris...

Le printemps et l'espoir du bonheur de notre pays me rendirent la santé.

Nous enviions les héros de Grochow et de tant d'autres batailles. On n'avait rien prononcé sur nous; on n'avait point nommé de chef, on n'avait point désigné l'époque où nous pourrions commencer à agir, et les armées de notre oppresseur, pleines de terreur, se cantonnaient dans les points les plus importans de nos provinces; sous prétexte d'arrêter la marche du choléra, on plaçait des gardes dans chaque village, pour rendre les routes et les communications difficiles. On enleva aux habitans leurs armes, leurs faux, jusqu'à leurs haches. Au nombre des anciennes victimes de la tyrannie, on en ajoutait de nouvelles sous le moindre prétexte, et on les transportait au loin...

De même que les premiers rayons du soleil réjouissent le voyageur égaré, nos cœurs se remplirent de joie en apprenant que le brave Dwernicki avait passé le Bug, et qu'il s'avançait vers nous par un chemin tout sanglant; 25 milles de marches et les armées moscovites nous séparaient encore du héros; nous attendions le moment d'agir avec des cœurs frémissans : ni la distance, ni les corps ennemis ne nous semblaient un obstacle...

Dans la nuit du 25 au 26 avril, au milieu d'un trajet que je faisais pour visiter un des nôtres, le fils d'un digne et brave citoyen me communiqua l'ordre de M. Chruscikowski, de lever l'étendard de l'insurrection le 27 du mois courant. Etonné du court espace de temps, je revins en hâte chez moi afin de pouvoir vous inviter tous pour ce jour de joie ; mais à peine avais-je expédié mes gens, que la terrible nouvelle de la retraite forcée du général Dwernicki dans les États d'Autriche nous parvint. Elle glaça nos cœurs, mais elle les glaça comme le froid de l'hiver glace nos fleuves ; quoique sans mouvement au dehors, les eaux coulent invisibles. Tout-à-coup M. Chruscikowski révoque son mandement pour le 27 : cette révocation nous parvient le même jour au soir, lorsque beaucoup s'étaient déjà compromis. Qui accuser de cette mesure? comment l'appeler? criminelle ou inconsidérée? je ne sais ; mais je dois la maudire, car j'en ai vu les terribles effets, et je faillis en être la victime. Elle ajourna les opérations des nôtres, elle découvrit à l'ennemi toute la trame de notre insurrection, elle sema la défiance.

Cependant l'insurrection avait été faite en Podolie, sous le commandement du général Kolysko. Je choisis pour vous, mes collègues, le jour du 17 mai pour se réunir armés. Vous vous rappelez le serment que je prononçai alors, et qui était en ces termes : « L'heure » resplendissante de la miséricorde divine est venue ; les armées du » tyran disparaissent devant des poignées de nos frères. Moi, Charles » Rozycki, jure devant le Dieu tout-puissant, un en trois personnes, » que nommé commandant provisoire d'un corps d'insurgés, je ne » ferai usage de mon pouvoir que pour le bien de ma patrie, et qu'au- » cune puissance, aucune crainte de persécution ne m'en détourne- » ront ; tous les trésors de l'ennemi et des vues personnelles ne sauront me gagner. Ainsi me soit en aide Dieu et Jésus-Christ. » Chacun de vous prêta le même serment en y ajoutant encore les paroles suivantes : « Je jure de me rendre au temps et à l'endroit indiqués » par le commandant, et d'exécuter tout ce dont il me chargera. »

Dans la nuit du 16 au 17 mai, nous nous réunîmes dans nos forêts à quatre milles de Zytomierz, chef-lieu du gouvernement (rempli d'armes et de soldats ennemis) ; mais il en manqua un grand nombre.

Beaucoup de conjurés gémissaient déjà dans les cachots du tyran; beaucoup étaient séparés de nous par les troupes moscovites; et plusieurs, effrayés de la mesure de Chruscikowski, étaient restés lâchement chez eux. Au lieu des 480 cavaliers attendus, il n'en arriva que 130.—Nous plaignîmes ceux qui n'avaient pu venir, en couvrant de mépris ceux qui s'y étaient réfusés d'eux-mêmes.

Nous avions peu d'armes à feu et de sabres, mais chacun de nous avait une lance, cette arme polonaise d'ancienne date, devant laquelle tremblent les autres. Sous l'œil vigilant d'un gouvernement tyrannique, je ne pus vous fournir le nombre de lances nécessaires; les dents de nos herses finement aiguisées devaient nous en tenir lieu.—Ce n'était pas la première fois que nos instrumens de labourage se trouvaient convertis en armes.

A l'endroit du rassemblement je vous partageai en quatre pelotons; je nommai quatre commandans et des sous-officiers; vous vous mîtes en rang, et quelques légères évolutions furent votre premier exercice. Je vous prévins que l'obéissance, et un strict accomplissement des ordres donnés, étaient indispensables, et que vous ne deviez pas chercher à connaître le secret de mes plans. Je n'avais pas besoin de vous recommander le respect dû aux habitans et aux propriétés, vous en étiez pénétrés comme moi; et vivres, fourrages, guides, tout était payé argent comptant avec les sommes que nous avions versées. Le service des camps, le service des postes et des vedettes vous furent indiqués à la hâte, et déjà ils furent en vigueur dès la première nuit.—Les liens d'amitié, du sang, du voisinage, furent tous oubliés dès l'abord; une estime mutuelle nous resta, et le nœud d'une sainte cause nous unissait plus étroitement que tous les autres. Nos sentimens, notre but étaient les mêmes, nous étions tous les enfans d'une même mère... Je recommandai de crier au moment de l'attaque, au lieu du barbare *hurra*, ces mots: Gloire à Dieu! — J'envoyai de tous les côtés des espions bien payés; je résolus de faire plusieurs marches forcées en divers endroits de cette contrée, pour couvrir les démarches de ceux de nos frères qui voulaient s'unir à nous: après quoi nous devions nous rendre en Podolie, y soutenir l'insurrection, enfin faire à l'ennemi tout le mal possible... J'exécutai mes marches;

pendant plusieurs jours j'évitai toute rencontre avec l'ennemi, je voulais que mon corps fût augmenté de renforts, et qu'il s'exerçât aux manœuvres militaires... A *Korozenki*, j'appris qu'un transport de conscrits faiblement escortés s'avançait vers nous... Et bientôt après trois cent soixante bouches vous bénissaient, et l'officier du convoi, effrayé, nous remerciait à genoux de sa vie épargnée, et peut-être plus encore de l'argent que je lui fis rendre. 50 fusils armés de baïonnettes, autant de gibernes garnies de poudre, furent notre butin, et 80 housses de hussards couvrirent nos chevaux...

Nous passâmes la nuit dans le voisinage de l'infanterie ennemie, mais elle ne nous vit pas... Il fut défendu d'avoir un bagage quelconque. Une seule voiture fortement construite et bien attelée nous servait de caisson et de fourgon, et ne nous embarrassait guère. Nous étions déjà 200 cavaliers bien montés et équipés, partagés en deux escadrons: car, comme vous le savez, notre rang de bataille n'était formé que d'une ligne, pour rendre les évolutions plus faciles, et utiliser chaque lance... Cette méthode impossible à imiter pour toute autre cavalerie, est la plus convenable aux lanciers... je m'en étais convaincu en servant autrefois dans les Uhlans... et vous l'adoptâtes. à Ulanow, pour couper les communications de l'ennemi, nous arrêtâmes la poste; je fis donner au propriétaire un reçu d'une somme qu'il fixa lui-même, et je lui fis payer 90 roubles en argent. Les chevaux incapables d'être montés nous servirent au transport des fusils que notre avant-garde et nos patrouilles ne cessèrent de nous procurer en désarmant les maraudeurs moscovites... Les ennemis nous environnaient de toutes parts; mais, trompés par nos marches, ils ne nous atteignaient point... Nous passâmes le Bug entre Chmielnik et Janow; et là, ayant appris que Kolyskoet les insurgés de la Podolie prenaient le chemin de la Gallicie, et qu'il était impossible de s'unir à eux, je vous rassemblai tous, et je vous dis : « Prenons un parti téméraire, mais qui nous laisse de l'espoir. Allons là où un Chruscikowski ne se mêlera point de provoquer l'insurrection, et de l'ajourner ensuite... Allons vers le royaume... De grands dangers nous attendent, la moitié de nous périra peut-être, mais l'autre parviendra au but, augmen-

tera les rangs de l'armée nationale, et dira à ces braves que nos provinces sentent et pensent comme eux; elle leur apprendra qu'elles n'ont personne qui les rallie, les conduise, leur indique le temps et le lieu... Qu'ils sachent notre triste situation... »

C'était au milieu de la nuit, la lune était cachée derrière les nuages; mais à l'aide de la faible clarté qui s'échappait par intervalles, je pus lire sur vos visages poudreux que ma voix avait trouvé de l'écho dans vos cœurs, et bientôt le cri unanime: *Allons!* confirma ce que je voyais.

Je dirigeai notre marche en arrière pour donner le change à l'ennemi; ce qui arriva. Trompé, il nous chercha d'un autre côté, et nous pûmes commencer à exécuter notre dessein...

Notre corps s'augmenta bientôt d'un peloton.

A chaque nouveau volontaire j'exposais moi-même, à la tête du corps, notre dévouement, les travaux qui nous attendaient, les dangers que nous courions, décidé à n'admettre dans nos rangs que celui qui n'en serait pas effrayé! Honneur à vous, braves compatriotes! La sincérité du tableau de notre situation ne put vous décourager; vous vous rappelez seulement sans doute un cavalier portant lunettes, ce fut le seul qui eut peur; aussi fut-il libre de s'en aller...

Vous saviez tous mon plan principal; j'avais indiqué aux commandans des escadrons les endroits les plus marquans que je voulais atteindre, et je désignai un lieutenant pour me remplacer en cas de mort...

Je désirais ne livrer le premier combat qu'avec des forces supérieures, pour remporter des avantages immanquables et vous familiariser. Nous évitions donc de dangereuses rencontres, mais en même temps nous résolûmes de périr tous plutôt que de fuir... Le 25 mai, après avoir passé Krasnopol, au moment que nous faisions halte, mes espions m'annoncèrent que deux détachemens ennemis s'avançaient sur nous; l'un devait passer par Krasnopol et nous prendre par derrière; l'autre devait tomber sur nous de front... Nous fûmes prêts en un clin d'œil, et après avoir envoyé des reconnaissances, je vous rangeai en bataille faisant face au village, afin

d'effrayer l'ennemi qui débouchait de ce côté. C'est ce qui arriva ; il s'arrêta, car ses forces n'étaient pas considérables... Ce fut alors que nous avançâmes dans la plaine, parce que je voulais y attirer l'autre détachement. Nous l'aperçûmes bientôt... Après les dispositions nécessaires, je vous répétai l'avis qu'une attaque de cavalerie n'est bonne et efficace que lorsque les chevaux courent ventre à terre. Deux pelotons furent destinés à couper l'entrée du village à l'ennemi ; avec les deux autres je résolus de l'attaquer de front. C'est ainsi que vous avanciez vers lui à la muette ; quand je vis que, rangé en carré, il s'était arrêté, à 150 pas de lui, il fut ordonné d'aller au grand trot, à 80 pas vous entendîtes les balles siffler : « Lâchez les brides, » m'écriai-je alors, les paroles *Gloire à Dieu* résonnèrent à l'unisson, et nos chevaux, de toute la vitesse d'une course, nous portèrent dans les rangs des esclaves.—Ils tombent, ils crient *pardon!* Le premier qui demanda la vie, la perdit des mains de son propre commandant ; le brave capitaine lui arracha sa carabine, perça le lâche soldat, et s'écria : « A la baïonnette ! » Mais il était trop tard : les rangs forcés expiraient sous les pointes de nos herses. Le capitaine ne cessait d'agir ; la baïonnette qu'il avait saisie manqua cependant son but, car mon habit seul fut percé sur ma poitrine, et en frappant pour la sixième fois mon cheval, l'arme lui échappa. Plusieurs balles et pointes de fer le frappèrent à la fois ; il tomba digne de mémoire s'il avait défendu une cause plus digne de sa valeur... Vous vous rappelez, camarades, que la terre devint humide de sang sous ce détachement ; la pitié aurait bien vite détourné vos yeux de ce spectacle, vos oreilles eussent bientôt porté dans vos cœurs les prières du soldat ; mais vos yeux, quoique jeunes, avaient déjà vu beaucoup de larmes, vos oreilles avaient entendu les gémissemens de vos familles arrachés par l'idole de cette troupe ! Vous vous rappelez comme ils furent serrés, et comment ce carré fut changé en monceau.

J'ordonnai aux tambours de battre le rappel, afin que le second détachement pût l'entendre à Krasnopol.

Ils étaient tous les deux du régiment portant le nom du duc de Wellington.—On fouilla le monceau, et au fond on trouva un officier qui, à genoux, implorait pour sa vie ; elle lui fut laissée, d'autant

plus qu'il soutenait qu'il ne devait son sang qu'à la patrie, et que c'était une guerre avec le czar. Aussi les choses s'étaient-elles arrangées à son gré, car, couvert du sang des autres, il n'avait pas perdu une goutte du sien. Mon manteau couvrit ses épaules humides. Il mangea de notre pain, et après quelques journées de marche il fut lâché...

Nous nous apprêtions à marcher sur l'autre détachement, quand on vint nous dire qu'il ne pensait pas à nous attaquer... Il ne nous convenait pas de rebrousser chemin et de nous engager dans de nouveaux combats... Nous étions pressés d'avancer et de passer la rivière Slucza... Aussi, après avoir emporté deux cent trente carabines, autant de havresacs remplis et de sabres d'infanterie, nous nous mîmes en route vers Cudnow... Vous vous rappelez que nous dûmes à la rapidité de notre attaque de n'avoir qu'un officier et neuf cavaliers blessés...

Après des marches forcées et fatigantes, toujours dans la vue de tromper l'ennemi... après quelque butin remporté... le 31 nous entrâmes à Miedzyrzecz. Des cris de joie nous saluèrent; les écoles des Püaristes sont dans cette ville; nous y trouvâmes notre jeunesse, l'espoir de la Pologne... Au bout de quelques minutes, les bois de chacune de nos lances étaient pressés par des mains qui ne pouvaient encore les soulever; des regards de feu se noyaient dans nos regards, et relevaient nos esprits abattus par la fatigue. Chacun de nos chevaux voyait à ses côtés un nouveau cavalier qui pouvait à peine secouer la poussière de sa crinière! « Nous irons avec vous, » s'écrièrent les étudians de toutes les classes, et leur voix résonna sans doute jusqu'au fond de nos âmes. Je les rangeai en ordre, je destinai les plus âgés à nous suivre, je conseillai aux jeunes d'attendre... Vous les avez entendus, comme chacun d'eux comptait ses années, et ce compte n'était point conforme avec leur âge, mais avec leur amour pour la patrie. Après avoir complété notre troisième escadron, nous marchâmes plus loin. Je recommandai à l'officier de l'arrière-garde de défendre avec la plus grande douceur à nos petits volontaires de nous suivre; mais ils nous prévenaient, et nous rencontrions sur notre route de ces enfans essoufflés qui nous demandaient de les prendre avec nous.

Aucune remontrance ne fut assez forte pour les engager au retour: beaucoup d'entre eux, à mon insu, se placèrent sur les voitures chargées du fourrage que nous avions enlevé à l'ennemi... Le lendemain, nous entrions dans le village de Tyszyca situé sur la rivière de Slucza, et j'avais remarqué un large fossé et un pont, quand un officier de l'arrière-garde m'annonça que la cavalerie moscovite nous poursuivait, et que déjà même elle s'était emparée des voitures chargées du fourrage butiné. C'étaient deux escadrons de chasseurs commandés par le colonel Peters. Nous les vîmes rangés derrière le fossé; et à peine étions nous en ordre, qu'il ordonna aux siens de nous assaillir d'un feu de carabines. Nous nous tûmes, parce que je voulais l'engager à passer le fossé; le feu dura sans discontinuer, mais l'arme dirigée par la main tremblante de l'esclave ne nous nuisait pas; nous n'étions pourtant qu'à quatre-vingts pas; nous achevions nos pipes. Peters et les siens ne franchissant pas le fossé, je vous ordonnai de feindre une retraite; au même moment vous entendîtes le *hurra* moscovite, les chasseurs se mirent à passer le pont et franchir le fossé; nous attendîmes qu'ils fussent passés tous. Le *hurra* continuait; alors nous fîmes volte-face, les échos répétèrent *gloire à Dieu*! le hurra cessa, et nos lances précipitaient déjà l'ennemi dans le fossé. *Sauve qui peut!* s'écria Peters, et il ajouta l'exemple au précepte en fuyant lui-même... Les victimes de l'esclavage comblèrent le fossé et couvrirent les champs de Tyszyca; plusieurs trouvèrent un éternel asile dans les eaux de la Slucza; quarante-huit avec deux mestres-de-camp restèrent nos prisonniers. Rien n'était plus facile que de poursuivre les fuyards et d'obtenir de plus grands avantages; mais conduits toujours par les mêmes motifs, nous devions nous en abstenir; il nous importait de quitter au plus tôt les plaines chéries de la Wolhynie si encombrées par les troupes ennemies. La mesure de Chruscikowski nous avait mis dans cette position. Peters fut cependant poursuivi à quelques centaines de toises, et presque tout le fourrage nous revint. Vous vous en rappelez, camarades, sur ces voitures reprises nous trouvâmes nos jeunes volontaires de Miedzyrzec garrottés, que Peters avait laissé maltraiter, et que peut-être il avait maltraités lui-même; car le soldat qui sur le champ de bataille

n'ose se mesurer avec son adversaire, ne pardonne point à celui qui est désarmé; c'est sur lui qu'il déploie sa fureur, indigne qu'il est d'autres triomphes! Outre les six enfans retirés de ses mains, il en avait encore saisi dix pleins de courage et d'envie de combattre. Vous vous rappelez qu'en poursuivant les Moscovites jusqu'au village, nous rencontrâmes dans un étroit passage entre une maison et le cimetière, deux écoliers qui étaient descendus de leurs chariots, et qui, s'étant saisis des carabines, se défendaient contre les ennemis, et en avaient même blessé plusieurs; nous trouvâmes l'un d'eux grièvement blessé, et l'autre dormant déjà à côté de lui d'un sommeil éternel, du sommeil de la vertu et de l'amour pour la patrie: il repose sous la muraille arrosée de son jeune sang, dans un tombeau creusé avec nos sabres...

Peters voulant excuser sa fuite et les pertes qu'il avait essuyées, rapporta que nous étions dix mille. Il nous servit à merveille... Grâce à ce mensonge et à des démarches simulées, nous passâmes le Bug(1).

Une nouvelle joie éclaira vos fronts, vos mains se pressèrent mutuellement, des cris de joie retentirent sur les plaines de la rive droite du Bug. Etais-je destiné seul à ne pas sentir ce moment! Ainsi une goutte de rosée ne rafraîchit point la pierre aride, ainsi cette joie ne pouvait ranimer mon triste cœur: nous avions intercepté les dépêches de Diebitsch au czar, et seul je savais ce que vous ignoriez. Diebitsch avait toujours son quartier-général à Pultusk, si près de Varsovie.

Je voulais atteindre Zamosc(2); je pris le chemin le plus court, quoique sûr de rencontrer la cavalerie moscovite qui était campée au-dessous d'Uchan; mais l'espoir de vaincre l'ennemi sous les yeux de nos frères était engageant... aussi fut-il rempli... Nous surprîmes le camp au milieu de la nuit; me tournant vers vous, je vous prédis ce que vous deviez être plus tard, en commandant tout haut, pour tromper l'ennemi: « Le régiment en avant! » et notre mot d'ordre: *Gloire à Dieu!* durant sans cesse, éveillait l'ennemi, mais ne l'éveil-

(1) Bug, rivière qui sépare le royaume de Pologne de la Volhynie.

(2) Une des meilleures forteresses du royaume.

lait pas pour long-temps, car il s'endormait d'un sommeil plus long. Leurs chevaux se dispersèrent sans cavaliers, beaucoup se défendirent à pied avec leurs fusils, car nous n'étions pas assez pour que chacun pût avoir son adversaire ; mais leurs coups, quoique redoublés, ne nous faisaient pas de tort. Le colonel commandant du camp fut par mon ordre gardé dans sa tente : il voulut fuir, et il ne doit accuser que lui seul s'il fut arrêté par une balle dans la jambe et un coup de lance ; plusieurs officiers furent aussi amenés dans cette tente. L'un d'eux osant tirer lâchement sur un des nôtres qui lui avait laissé la vie, fut cause que tous ses compagnons périrent avant que je fusse accouru en cet endroit.

En parcourant le camp, je vis que bientôt notre charge allait finir; je cherchai un endroit convenable pour rallier ma troupe et donner de nouveaux ordres, quand j'entendis un bruit d'armes du côté d'Uchan : je mandai l'escadron de réserve, j'ordonnai aux deux autres de se tenir prêts, et ayant pris huit cavaliers et un officier, j'allai reconnaître l'ennemi. Il sortait de la ville et s'avançait par un chemin clos. J'y entrai et j'entendis cet ordre en langue russe : « Le quatrième régiment d'Ural, *en avant* ! » A l'aide de la nuit, dans un endroit étroit, il suffit de renverser le front du corps de cavalerie le plus nombreux; les premiers rangs culbutés renversent les autres, et donnent un avantage inouï au plus faible adversaire : ayant à quinze pas de moi le front de la colonne des cosaques, avec huit lances et deux sabres je fondis sur eux, et le régiment vaincu par lui-même, et par son effroi, rentra en hâte dans la ville...

Enfin nous aperçûmes Zamosc ! A mille pas de la forteresse nous rencontrâmes le général Chrzanowski, qui, mal informé, venait à notre secours. Des escadrons de Krakuses, des colonnes d'infanterie et d'artillerie nous saluèrent de leurs cris. Oh ! comme ces vœux étaient doux ! comme la langue maternelle nous parlait ! et les couleurs nationales, comme elles attiraient nos yeux ! Nous les saluâmes aussi du cri par trois fois répété : Gloire à Dieu !

C'est ainsi que nous terminâmes une marche de plus de quatre semaines, de 260 lieues (130 milles de Pologne) de chemins détournés, au milieu des camps ennemis. La providence nous protégeait. Ex-

cepté quelques prisonniers enlevés avec les voitures, nous n'eûmes que 2 hommes tués et 28 blessés qui guérirent presque tous. — Un printemps froid et pluvieux, des fatigues surpassant nos forces encore non aguerries, furent cause que la moitié de nos gens avait les pieds très enflés jusqu'à ne pouvoir mettre des bottes; mais un repos de quelques jours devant la forteresse, l'espoir d'être utiles, nous redonnèrent des forces.

Mon rapport fut expédié au généralissime; nous nous attendions à être incorporés dans quelque régiment de cavalerie; mais bientôt nous apprîmes qu'on nous avait donné la dénomination de régiment de *Cavalerie Wolhynienne*.

Depuis, nous cessâmes de dépendre de nous-mêmes, nous agîmes conjointement avec les autres corps, et ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire si nous avons dignement rempli notre mission. Je ne puis seulement taire mon estime pour vous, camarades! vous l'avez méritée par votre valeur, votre exactitude dans le service, votre tendre sollicitude pour les soldats. Votre désintéressement leur cédait vos droits aux décorations: il y en a eu parmi vous qui demandèrent à rester sous-officiers, se réservant les grades qu'on voulait leur accorder pour la fin de la campagne. Vous avez obtenu des croix militaires selon la liste que j'avais présentée d'après l'ordre réitéré du général commandant: gardez ces souvenirs précieux, vous les avez mérités, le tyran n'abaissera pas leur prix, malgré ses efforts. Dans sa vengeance il a distribué la croix polonaise aux moscovites en signe de mépris, et ces instrumens de son despotisme l'ont reçue avec la même humilité qu'ils reçoivent l'empreinte appliquée au front avant l'exil. Nos croix, nos grades, c'est la patrie qui nous les a donnés.

Je dois encore vous remercier pour la discipline conservée dans les rangs, et les exemples de courage donnés à vos soldats: on vous vit en tête dans tous les combats; avec 150 chevaux vous fondîtes sur tout un régiment, à Ilza; là, quand, au moment de l'attaque, je criais: «Lâchez les brides! — J'ai débridé mon cheval,» me dit un soldat du troisième escadron. Après ce combat, on approuva notre rang de bataille formé d'une ligne, et on voulut bien nous dire que nous avions sanctionné nous-mêmes ce règlement. — Vous avez su vous

former sous le feu des canons... Ce n'était point par l'éclat de nos habits, par tout ce vain attirail auquel nous renonçâmes, que nous voulions en imposer à l'ennemi; il considérait les fers de nos lances, que souvent il sentait déjà avant de les avoir aperçues. »

A la suite de ce récit, il faut ajouter que le détachement de Rozycki fut incorporé plus tard dans les troupes régulières de l'armée polonaise sous le nom de *Cavalerie Wolhynienne*. Sous cette appellation nouvelle, elle mérita le titre de *brave* dans une armée qui s'y connaissait. Aujourd'hui son chef exilé comme les autres se trouve dans un des dépôts de la France.

L'uniforme que portait la cavalerie de Rozycki est celui sous lequel on a représenté son colonel. C'étaient de courtes redingotes bleues à la polonaise avec des passe-poils et un collet blanc. La ceinture et le bonnet, la première garnie de franges, le second d'une fourrure noire, étaient de la même couleur que le collet. En tenue de campagne l'habit des officiers ne différait guère de celui du soldat; mais le costume de parade comportait des manches entr'ouvertes avec une doublure de satin blanc.



FRANÇOIS WOLIŃSKI | JOSEPH CZERSKI.

JOSEPH CZERSKI,

PORTE-ENSEIGNE DU RÉGIMENT DE GRENADIERS,

ET

FRANÇOIS XAVIER WOLINSKI,

SERGENT-MAJOR DU 3e DE CHASSEURS A PIED.

La tâche ordinaire d'un biographe, c'est de discerner dans une époque, dans un siècle, dans une campagne, les individualités méritantes, celles que leurs noms, leur dévouement, leur gloire, mettent plus spécialement en relief. Ainsi, on détache un à un tous les chefs politiques et militaires; on distingue leur part d'action dans l'action commune; on choisit, on détaille, on épluche, car l'histoire est une grande synthèse, dont la biographie est l'analyse.

Pourtant, et soit dit sans blesser aucune des capacités de notre récente guerre, il nous a semblé que nous méconnaîtrions le caractère de la révolution polonaise, si, à côté de la foule d'appréciations individuelles qui ont précédé et qui doivent suivre, nous ne faisions pas apparaître la grande et noble figure de notre armée nationale, de cette armée qui fut si héroïque et si disciplinée, qui fut si compacte malgré ses élémens de vieilles troupes et de jeunes recrues, qui resta toujours la même dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, toujours l'ennemie de nos oppresseurs, toujours prête à protester par les armes ou par l'émigration.

Oh! ce sera une merveilleuse histoire, une histoire sans égale dans les siècles, que celle de notre armée nationale de 1830! Ce sera beau, croyez-moi, de la suivre aux champs de Grochow, de

Dembé Wielkié, de Kuflew, d'Iganié, de Nur, etc., et encore à Ostrolenka, à Wilna, à Szawlé, etc.; partout enfin où elle a combattu, tantôt avec la tactique d'une troupe régulière, tantôt avec l'énergique audace de partisans. Certes, quelques éloges qu'on lui donne, on ne pourra pas rendre tout ce qu'il y eut en elle d'infatigable intrépidité, de mépris de la mort, de volonté forte et patriotique; on ne dira jamais tout ce qu'elle a enduré de fatigues, heureuse de les souffrir pour la Pologne; ce qu'elle a opposé de calme stoïque à la guerre, aux fièvres, au dévorant choléra; ce qu'elle a déployé de résignation, quand, avide de combats, on l'épuisait, on l'énervait dans un système de temporisation et de demi-mesures. Tout cela, il faut l'avoir vu pour s'en former une idée; le récit, la biographie, l'histoire ne suffiront pas à le décrire. Quel idiome, par exemple, trouverait des mots pour cet épisode à mille scènes qui signala notre retraite sur le territoire prussien! Suivez-la cette armée, que les revers et les querelles des chefs ont réduite à l'impuissance. Après tant de mécomptes, on pouvait croire que l'esprit de nationalité se serait éteint chez elle; que ses simples soldats trop obscurs pour encourir les colères de l'autocrate se trouveraient heureux d'une amnistie et de la paix du foyer; qu'ils allaient obéir à la clémence moscovite, rentrer dans leurs villages, y reprendre la cognée ou la charrue, laisser peser sur les chefs seuls toute la responsabilité d'une malheureuse levée de boucliers. Non! non! rien de tout cela n'est advenu. Le soldat polonais n'a rien renié, ni sa patrie, ni ses chefs, ni sa révolution, ni sa haine pour la domination étrangère. Au lieu de livrer ses armes, il les a brisées; le canonnier a pleuré en quittant sa pièce; le fantassin a jeté en frémissant son fusil; le cavalier a mieux aimé donner le champ libre à son noble compagnon que l'abandonner à des neutres malveillans; tous à genoux sur la dernière limite de leur sol, ils l'ont baignée de leurs larmes, et ont rempli de terre polonaise de petits sachets qu'ils portent encore sur leurs cœurs.

Demandez ensuite à la Prusse de quoi ont été capables de pareils hommes, quand celle-ci voulut les chasser, comme des troupeaux, de son territoire, et les rejeter dans la contrée où régnaient les amnisties

de Nicolas! Demandez aux champs d'Elbing et de Fischau, demandez aux environs de Kœnigsberg combien de Polonais sans armes ont été sabrés, mitraillés par le feu des pelotons, foulés aux pieds des chevaux, combien se sont jetés la face contre terre, se sont collés aux arbres, se sont meurtris dans les haies, plutôt que de courir la chance d'un retour en Pologne, et d'un enrôlement forcé dans les troupes russes : demandez à Dirschau le nombre de ceux qui sont morts de froid dans ses greniers; à Crondstat, combien il en a péri sous le bâton; à Dantzig, à Graudentz, combien dans des travaux de fortifications prussiennes; enfin, constatez quel est le chiffre de ces braves que la monarchie prussienne vient de jeter hors de l'Europe! N'est-ce pas que ces maux soufferts sans espoir de revanche, ces preuves de patriotisme obstiné et de vertu passive, cette puissance de volonté qui signalent aujourd'hui l'émigration polonaise, sont des traits aussi caractéristiques que les plus glorieux dévouemens de notre lutte active! L'émigration polonaise, c'est la protestation toujours menaçante du droit contre la force, de la liberté contre le despotisme. C'est dire: « Nous avons quitté le sol » en armes ; seuls ou secourus nous y reparaîtrons en armes. »

Ce qui précède explique, il nous semble, pourquoi nous avons tenu, dans cette galerie d'illustrations polonaises, à présenter l'armée qui les domine, qui les résume toutes. Pour la mieux personnifier, nous avons songé à provoquer une espèce d'enquête électorale parmi des corps militaires. Les deux soldats dont nous donnons les biographies ont été choisis à l'unanimité par leurs camarades, comme les plus dignes entre quatre cents autres de figurer dans ce recueil, ont été désignés par les soldats du convoi qui est arrivé l'année passée à l'île d'Aix, et transportés à celle d'Oleron. A la suite de cette élection, une cotisation générale fut faite parmi eux pour le montant de leurs portraits dessinés sur les lieux. Les portraits et les biographies qui vont suivre nous ont donc été remis, en leur nom, par le général Dwernicki, ce vieux et sûr patriote. On verra que ces deux élus sont de jeunes recrues de 1831; et nous aurions voulu pouvoir y joindre quelques uns des anciens soldats de Napoléon qui ne manquaient pas dans nos rangs; mais

dans cette personnification de la gloire de notre armée, la pensée importait plus encore que le choix.

CZERSKI (Joseph) naquit à Radoszycé, palatinat de Podlaquie, le 12 mars 1806. A six ans il perdit son père Siméon, et demeura avec sa mère Agnès Krasuska, qui, ruinée par la guerre de 1812, ne put l'envoyer que beaucoup plus tard à l'école des Piaristes, à Lukow. Doué d'une aptitude remarquable pour les sciences, il achevait à Varsovie son cours de droit, et venait de perdre sa pauvre mère, quand la guerre de l'indépendance lui imposa de nouveaux devoirs. Son premier service fut dans la garde d'honneur : ses camarades l'élurent sergent-major. Passé ensuite, après la dissolution de cette garde, comme porte-enseigne dans le régiment de grenadiers, il assista à toutes les batailles où figura ce régiment, et mérita la croix militaire du soldat à celle de Varsovie. Réfugié en Prusse avec le corps de Rybinski, l'occasion d'un nouveau rôle se présenta pour lui. Il fallait confirmer dans la foi de l'avenir polonais ces malheureux compagnons d'armes que les persécutions prussiennes tendaient à rejeter dans les bras du czar. Czerski sut le faire avec tant de zèle et de succès, que les autorités de Guillaume crurent devoir combattre son influence par les plus odieuses mesures. Ainsi, il passa tour à tour de la prison de Kwidzyn à celle de Pytzyck sur la Baltique, d'où il fut jeté sur le navire prussien *Lachs*, sous le capitaine Jean-Jacques Fautzen, qui arriva en France en 1832 avec 440 Polonais. Après quatre mois de traversée, le navire mouilla à l'île d'Aix, puis il vint à celle d'Oleron, où Czerski fut élu du conseil de famille qu'ils formèrent entre eux. Depuis cette époque, il s'est rendu au dépôt du Puy, où ses nouveaux camarades ont su également l'apprécier et lui rendre justice.

WOLINSKI (François Xavier) naquit en Pologne, à Osowcé, palatinat de Plotzk, le 1er décembre 1808, d'Albert Wolinski, et de Marianne Paprocka : il perdit son père à l'âge de onze ans. Entré à quatorze à l'école palatinale de Plotzk, il y obtint des succès, et s'y trouvait encore quand la révolution du 29 novembre éclata. Dans les

premières heures qui suivirent cette nouvelle, les citoyens de Plotzk s'étant assemblés, demandèrent deux élèves de choix pour aller porter au dictateur un acte d'adhésion au glorieux mouvement de la capitale. L'un des deux élèves fut Wolinski. Il s'acquitta de sa mission avec zèle et intelligence, fut présenté au gouverneur, et se sentit saisi d'enthousiasme à la vue de l'élan patriotique qui remuait alors toute la population varsovienne. Décidé à prendre part à la lutte solennelle, il ne retourna à Plotzk que pour reprendre le chemin de Varsovie, où il s'enrôla d'abord dans la garde d'honneur, puis, après sa dissolution, comme volontaire dans le 3e de chasseurs à pied. C'est dans ce régiment qu'il prit part à toute la campagne, combattant tour à tour à Okuniew, Waver, Grochow, etc. Promu ensuite au grade de sergent-major, il se trouva sous Iendrzeiow, Siedlcé et Lysobyki. Au mois de juillet, se trouvant à Plotzk avec la division de Mülberg, il y fut témoin de la barbarie exercée par les Cosaques contre son frère Jean Wolinski, chanoine de Sikorz. Accusé d'avoir prêché à ses paroissiens l'indépendance de la Pologne, le bon prêtre fut tué à coups de knout. Aussi dès lors, entre Wolinski et les Russes, il y eut du sang versé, du sang de famille, et sa haine contre les oppresseurs de la Pologne fut portée au comble. A l'assaut de Varsovie, il chercha à mourir en vengeant son frère, et sa bravoure lui a valu la croix d'argent.

Comme Czerski, il fut, lors de la retraite en Prusse, l'un des plus actifs adversaires de toute rentrée sur le sol polonais, devenu la proie des Russes. Cette conduite lui valut la persécution et la prison de la part de la Prusse ; mais comme on vit que le jeune patriote ne se laissait ni intimider par la menace, ni abattre par les cachots, on lui donna un passeport pour la France, qu'il habite aujourd'hui.

premières heures qui suivirent cette nouvelle, les citoyens de Plotsk s'étant assemblés, demandèrent deux élèves de l'école pour aller porter au dictateur un acte d'adhésion au glorieux mouvement de la capitale. L'un des deux élèves fut Woloski. Il s'acquitta de sa mission avec zèle et intelligence, fut présenté au gouverneur, et se sentit saisi d'enthousiasme à la vue de l'élan patriotique qui animait alors toute la population varsovienne. Décidé à prendre part à la lutte nationale, il ne retourna à Plotsk que pour reprendre le chemin de Varsovie, où il s'enrôla d'abord dans la garde d'honneur, puis, après sa dissolution, comme volontaire dans le 7e de chasseurs à pied. C'est dans ce régiment qu'il prit part à toute la campagne, combattant tour à tour à Ostrolenka, Waver, Grochow, etc. Promu ensuite au grade de sergent-major, il se trouva sous Lentchitza, Sochaczew et [illegible]. Au mois de juillet, se trouvant à Plotsk avec la division de [illegible], il y fut témoin de la barbarie exercée par les Cosaques contre son frère Jean Woloski, chanoine de Sikorz, accusé d'avoir prêché à ses paroissiens l'indépendance de la Pologne; le bon prêtre fut tué à coups de knout. Aussi, dès lors entre Woloski et les Russes, il y eut du sang versé, du sang de famille, et sa haine contre les oppresseurs de la Pologne fut portée au [illegible]. A l'assaut de Varsovie, il chercha à mourir en vengeant son frère, et sa bravoure lui a valu la croix d'argent.

Comme Czerski, il fut, lors de la retraite en Prusse, l'un des plus ardents adversaires de toute rentrée sur le sol polonais, devant la [illegible] des Russes. Cette conduite lui valut la persécution et la [illegible] de la part de la Prusse; mais comme on vit que le jeune patriote ne se laissait ni intimider par la menace, ni abattre par les cachots, on lui donna un passeport pour la France, qu'il habite aujourd'hui.



Gabriel Ogiński

G. OGIŃSKI.

LE PRINCE
GABRIEL OGINSKI.

OGINSKI (Gabriel) naquit en Lithuanie en 1784, et ce fut sa grand'mère la palatine Oginska née Szembek, qui se chargea du soin de son éducation. Rien ne fut épargné pour donner à ses études une direction utile et nationale, quand la mort vint le priver de son excellente aïeule. Agé de treize ans, il fut reçu dans la maison de son oncle le comte Félix Lubienski, ministre de la justice du grand duché de Varsovie, et acheva de se former à cette école. Adolescent encore, il rêvait la guerre; il aimait à se parer d'un bout de ruban de la croix polonaise que l'immortel Kosciuszko avait jeté sur son berceau, et qu'il a conservé comme une précieuse relique, même dans son exil actuel.

Revenu à l'âge de quinze ans, en Lithuanie, auprès de son oncle Michel Oginski, il y épousa la comtesse Cunégonde Plater. Possesseur d'une fortune considérable, il la releva encore par le plus noble emploi, se rendant utile à qui avait besoin de lui, aimé de tous ceux qui avaient pu apprécier son âme aussi loyale que généreuse. Ainsi s'écoulèrent quelques années pendant lesquelles il fut heureux du bonheur des autres. Plus tard, après quelques voyages en France, en Italie et en Allemagne, il fut nommé à l'unanimité, par ses concitoyens, président du second département, et il remplit avec dignité et talent ce poste honorable.

L'entrée de Napoléon en Pologne vint le tirer de sa vie paisible. Les proclamations de l'empereur, ses promesses à la Pologne, les rêves de gloire et d'indépendance future, jetèrent le jeune Oginski

dans les rangs de la grande armée. Une garde d'honneur lithuanienne ayant été formée, il en fut nommé le chef : cette garde s'improvisa ; elle compta bientôt dans ses cadres l'élite de la noblesse du pays.

A la tète de ce corps, Oginski partagea les chances bonnes et mauvaises de cette campagne qui lui valut la décoration de la Légion-d'Honneur. Après le désastre de Moscou, il revint à pied de Smolensk à Wilna, y rejoignit sa femme qu'il emmena avec lui jusqu'à Varsovie. Là, tombé grièvement malade, il prit quelques jours de repos, et fut attaché au corps du général Poniatowski, avec lequel il se replia sur Krakovie et ensuite sur Dresde. Toutes les batailles livrées pendant cette longue retraite virent Oginski parmi les combattans. Sur la rive gauche du Rhin, une disposition spéciale signée Napoléon, attacha le prince Gabriel Oginski au corps de l'état-major ; il suivit l'empereur jusqu'à Paris, où une sérieuse maladie le retint jusqu'à l'entrée des alliés.

La paix signée, Oginski retourna dans ses terres de Lithuanie, et sentant que la chance était perdue de servir alors la patrie par les armes, il voulut lui prouver son dévouement par des fondations utiles et des créations industrielles. Dans ce but il se retira à la campagne, où la police russe le surveillait moins ; il y établit de belles manufactures, qui répandaient dans le pays une richesse et une activité nouvelles. Il organisa des écoles, propagea l'instruction parmi le peuple, et fit bâtir plusieurs édifices. L'un, son château près de Wilna, est une des plus belles maisons de plaisance qui soient en Pologne.

Ce fut au milieu de pareils soins que vint le surprendre la nouvelle de la révolution polonaise. On devine avec quelle ardeur, avec quel enthousiasme il l'accueillit : quand la Lithuanie eut suivi l'exemple du royaume, on le nomma chef insurrectionnel du district. Quoiqu'il ne se fît pas illusion sur la gravité des chances réservées à cette hardie entreprise, Oginski n'hésita pas un seul instant : il se dévoua à sa périlleuse et grande mission avec un corps de partisans; il résista, pendant plus de trois mois, aux troupes russes, et donna le temps au général Chlapowski de venir

au secours des insurgés lithuaniens. Quand le corps expéditionnaire eut paru dans son district, il se démit de ses pouvoirs et fut nommé membre du gouvernement de Lithuanie, à l'arrivée du général Gielgud. Ainsi tour-à-tour chef militaire, ou chef politique, il remplit tous ses devoirs avec un zèle infatigable, avec une bravoure à toute épreuve. Il était présent à tous les conseils, présent à tous les combats. Après celui de Szawlé, voyant que tout était perdu, il quitta un instant le gros des troupes pour aller rejoindre sa femme qu'il voulait arracher aux persécutions moscovites; mais coupé en chemins, cerné de toutes parts, il fut obligé de se jeter dans les bois. Là, pendant six semaines entières, il erra avec sa femme, exposé à toutes les privations, obligé de camper en plein air, l'oreille ouverte au moindre bruit, travesti en paysan, et craignant à toute heure d'être surpris. Un moment, il fut sur le point de tomber dans les mains d'un détachement de chasseurs et cosaques russes, envoyés exprès à sa poursuite; et il ne les évita qu'en se couchant à plat ventre dans les broussailles au moment où ils passaient. Enfin, après plusieurs jours d'angoisses et de marches pénibles, toujours travesti, il traversa le camp russe établi sur la frontière, et arriva sur le territoire prussien. Depuis lors, émigré comme tant de nobles et courageux Polonais, il a pour lui la conscience des maux soufferts et des sacrifices faits à la patrie.



CESAR PLATER.

CÉSAR PLATER.

PLATER (César) naquit le 27 août 1810. Son père, Casimir Plater, staroste de Soubocz, avait, au premier appel de Napoléon, pris du service dans les rangs de l'armée française, où il obtint le grade de colonel. Après la chute de l'empereur, il se retira de l'armée dans laquelle il n'était entré que dans le but d'être utile à son pays. Il se distingua en 1817 par la fermeté avec laquelle il soutint le projet d'émancipation des paysans lithuaniens, projet qu'il avait prêché d'exemple, et que firent avorter de machiavéliques intrigues. La mère de César, Apollinaire Zaba (Jaba) est la fille de Zaba, palatin de Polock. Après la mort de son mari, en 1819, elle l'envoya faire ses études à Vilna, où il s'adonna spécialement aux mathématiques, pour lesquelles il avait un goût particulier. Son application et ses succès lui méritèrent un grade d'honneur à cette université. Il se rendit ensuite à Varsovie pour y étudier l'histoire, l'économie politique et les sciences administratives. Afin de compléter ses études, il parcourut les pays étrangers, où il ne négligea aucun moyen de s'instruire.

C'est dans cette solitude qu'il apprit la nouvelle de l'insurrection du 29 novembre. Aussitôt il se mit en route pour la Lithuanie, où il croyait pouvoir être plus utile à la patrie que dans les autres provinces de la Pologne, à cause des liaisons et des terres qu'il y possédait. Quoique entouré d'espions, il parvint à préparer dans son district une insurrection à laquelle prit une part si brillante sa cousine Emilie Plater, qui habitait une campagne à deux lieues de la sienne.

Quand le moment de la lutte fut venu, César, à peine arrivé dans

son château de Dusiaty, situé à quelques heures de Dünebourg, reçut la nouvelle de l'approche des troupes russes. Il n'eut que le temps de réunir une soixantaine de cavaliers et une centaine de fantassins, qu'il arma de fusils de chasse que l'on avait, avec peine, soustraits à la vigilance de la police russe. Le danger imminent et la grande supériorité numérique de l'ennemi ne firent qu'accroître son courage. Il organisa sur-le-champ sa petite troupe, et il cherchait à profiter des avantages que pouvait lui offrir la position où il se trouvait, lorsqu'il reçut un renfort de 350 hommes et de 80 chevaux, chaque famille de paysans de ses terres lui ayant envoyé un homme armé.

Pour guider au combat ce contingent patriote, le jeune César écrivit à un capitaine qui avait été autrefois au service de France, en lui offrant le commandement de son détachement d'insurgés, destiné à intercepter toute communication des Russes avec la forteresse de Dünebourg. Le capitaine se rendit à sa demande, et César lui remit sur-le-champ le commandement, en se réservant celui de la cavalerie.

Les bourlaks (1) qui s'étaient établis dans les campagnes de la Pologne avaient, dès le commencement de l'insurrection, abandonné leurs demeures, et s'étaient réfugiés dans les bois, d'où ils s'élançaient par bandes dans les environs. Il fallait sans cesse les surveiller et déployer contre eux une grande énergie. César ne les perdait pas un instant de vue. Son patriotisme était sans bornes, son courage infatigable, et dans les différens combats qu'il eut à soutenir, il ne dut son salut qu'au dévouement des personnes qui l'entouraient et qui l'ont plusieurs fois arraché du milieu des troupes ennemies où l'emportait sa bravoure. Il entretenait à ses propres frais, non-seulement le petit corps de partisans qu'il commandait, mais encore celui du capitaine. Il avait mis ses greniers et ses magasins à la disposition du soldat, et il ne consentit jamais à ce qu'on levât aucune des contributions qu'il avait cependant droit d'exiger.

Siégeant au conseil du gouvernement provisoire établi dans le

(1) Colons russes. Voyez la note dans la biographie de Prozor.

district de Vilcomir, il déploya dans sa nouvelle charge une activité prodigieuse, sans toutefois négliger ses devoirs de soldat. A l'arrivée du général Chlapowski, il alla le rejoindre avec sa troupe. Le général lui ayant demandé ce qu'il désirait obtenir pour les services qu'il avait rendus au pays, César lui répondit que la plus belle récompense pour lui était celle d'avoir rempli son devoir et de pouvoir être compté parmi les défenseurs de la patrie. Cependant, sur les instances réitérées du général, il accepta le grade de chef d'escadron dans la cavalerie qu'il avait lui-même organisée. Cet escadron fut le 4e du 6e régiment de chasseurs à cheval. C'est avec cet escadron qu'il se trouva dans toutes les batailles livrées en Lithuanie. C'est avec lui encore qu'il suivit le général Chlapowski, qui, pressé par les Moscovites, se repliait sur la Prusse. Mais il n'eut point la force d'entrer dans ce pays, ne pouvant supporter l'idée de ne plus servir la cause de l'indépendance que d'autres défendaient encore : il se déguisa en paysan et se mit en marche avec sa cousine Emilie qui s'était trouvée avec lui à presque toutes les batailles. Son escadron n'avait pu le suivre, ayant reçu l'ordre de passer en Prusse avec le corps du général Rohland. Cette traversée périlleuse de César et d'Emilie demandait une grande détermination, ils étaient à chaque instant exposés à de nouveaux dangers. Ils se cachaient le jour au fond des bois, dans les marais, dans quelque chaumière bien isolée ; ils ne voyageaient que la nuit, avançaient pas à pas, ayant tout à craindre des camps ennemis qu'ils étaient forcés de traverser parfois, exposés à être pris par les hordes isolées de cosaques qui pillaient la campagne ; sûrs l'un et l'autre d'être immolés s'ils avaient le malheur d'être reconnus. Seuls au milieu des forêts vierges de la Lithuanie, errans sans guide, s'encourageant l'un l'autre à supporter les fatigues de la marche ; se cachant leurs souffrances, ils avaient souvent à traverser des lieux impraticables, des marais bourbeux et infects, des rivières profondes ; tout semblait s'opposer à leur marche. Il fallait qu'il y eût chez eux opiniâtre volonté, pour qu'ils pussent aller si loin dans leur patriotique pèlerinage. Mais bientôt les forces abandonnèrent Emilie ; elle ne faisait plus que se traîner ; ses pieds, ses jambes gon-

flés la supportaient avec peine; son corps, plus faible que son âme, tombait de lassitude, le danger augmentait de toutes parts; et pour ne pas exposer la jeune fille à un incalculable malheur, César fut obligé de s'en séparer, la confiant aux soins de quelques hommes fidèles. Mais la jeune héroïne était trop exténuée de fatigues pour pouvoir survivre à tant d'efforts: obligée de se cacher devant les Russes, dans la plus grande anxiété, elle rendit bientôt le dernier soupir (1). César Plater continua seul sa route non moins périlleuse, non moins pénible; dans son costume de paysan, nu-pieds, accablé de fatigues, il arriva enfin à Varsovie, but de son voyage, et dans le sein de laquelle il venait encore combattre les ennemis de la patrie. Il fut reçu dans cette ville avec enthousiasme, et bientôt le général en chef le décora de la croix d'or. Plus tard, élu député du district de Vilna, il prit place à la diète polonaise.

Sa carrière parlementaire, quelque courte qu'elle fût, fut celle d'un patriote ami de la liberté, qui n'aspirait qu'à voir la Pologne libre, entière et indépendante. Il était bien pénétré du besoin impérieux des mesures énergiques, d'un dévouement et de sacrifices sans bornes, de l'amélioration du sort des paysans et d'une plus grande confiance dans les forces nationales. Convaincu de l'indignité de la conduite du général Krukowiecki, il fut un de ceux qui insistèrent avec force, dans la diète, pour qu'on lui ôtât son commandement.

Quand l'armée, évacuant Varsovie, se dirigea vers Modlin, César prit encore part aux discussions de la diète qui siégeait à Zakroczym. Depuis, il partagea le sort de l'armée et entra avec elle en Prusse. De là, il se dirigea vers Paris. A peine arrivé dans cette ville, il y fonda, avec l'assistance de ses compatriotes, la société lithuanienne et des terres russiennes, dans le but de réunir les matériaux relatifs à la dernière insurrection de ces provinces, pour les publier. Membre de l'association des études, société qui a pour but de faciliter aux jeunes Polonais les moyens de s'instruire, il a consacré une partie des fonds qu'il est parvenu à sauver des débris de sa fortune à l'exécution de ce projet, et il trouve encore du temps pour s'adonner lui-même à ses études favorites.

(1) Voyez tous ces détails dans la biographie d'Émilia Plater.



ISIDORE SOBAŃSKI. ALEXANDRE SOBAŃSKI.

ISIDORE ET ALEXANDRE SOBANSKI.

SOBANSKI (Isidore) naquit à Piontkowka en Podolie, le 16 novembre 1796, fit ses études au lycée de Krzemienicc, qu'il quitta en 1814, épousa en 1816 mademoiselle Séverine Potocka, voyagea de 1816 à 1827 en Italie, en France et en Angleterre, reparut en Polodie vers ce temps, et s'y occupa de la naturalisation de quelques industries utiles. Il était à Odessa en 1830, quand la nouvelle de la révolution polonaise retentit dans les provinces méridionales de la Russie. La police moscovite le retint dans cette ville jusqu'au mois de janvier 1831, époque à laquelle il put retourner dans ses propriétés. A peine arrivé, il chercha à combiner les moyens d'insurrection appropriés à la province dans laquelle il résidait. Ses nombreuses courses dans la Podolie et l'Ukraine lui firent voir les citoyens disposés à prendre part à une levée de boucliers contre la domination russe. L'occasion seule et les chefs leur manquaient. Aussi dès qu'au commencement d'avril, Tyszkiewicz eut été nommé chef de l'insurrection en Ukraine et en Podolie, s'empressa-t-il d'aller mettre sous ses ordres toutes les forces dont il pouvait disposer.

Il fut convenu pendant quelque temps, qu'à la nouvelle officielle de l'entrée du général Dwernicki en Volhynie, Tyszkiewicz donnerait des ordres pour commencer l'insurrection sur tous les points. Isidore Sobanski revint chez lui se préparer avec son frère Alexandre. — Le 25 avril arriva chez lui un émissaire de Tyszkiewicz. — « Je vous apporte l'avant-dernier ordre, dit-il, celui qui vous apportera le dernier est parti peut-être une demi-heure après moi. » Une heure après, Sobanski reçut la nouvelle positive de la marche du général Dwernicki sur la Podolie, et son arrivée à Kolodno, situé

à cinq ou six milles de la Podolie. A ses yeux ce fut le signal d'agir. En effet il fait part de ces nouvelles à son frère Alexandre, qui se trouvait à deux lieues de là; et tous deux, impatiens de verser leur sang pour la patrie, hâtèrent le moment de l'insurrection, et s'armèrent malgré la proximité des troupes ennemies. Le 30 avril les deux frères Sobanski se trouvèrent à peu près avec 300 hommes, et leur premier mouvement devait être sur Tulczyn et Balta, où étaient des dépôts considérables en munitions, habillemens, et argent comptant; mais dans ce moment arriva une députation de Tyszkiewicz, qui, instruit par un rapport de Sobanski, désapprouvait son *mouvement intempestif*, et le conjurait de ne rien faire qui pût donner l'éveil aux Russes. — Cette députation lui apprend en même temps que le jour de l'insurrection générale est fixé au 7 mai. — A cela Isidore Sobanski répondit qu'il avait cru agir d'après les premières conventions; qu'il ne se dissimulait pas la difficulté de sa position, mais qu'il suivrait les ordres de celui qu'il avait reconnu pour chef. — Le 1[er] mai Rzewuski Vinceslas rejoignit Sobanski avec 40 hommes à cheval. — Le 2 mai un détachement russe se présenta aux avant-postes des insurgés, faisant mine de vouloir forcer le passage; mais dès qu'ils virent d'une hauteur située à environ une demi-lieue, la cavalerie des insurgés, ils rebroussèrent chemin, et s'enfuirent en toute hâte. Le général russe qui suivait ce détachement ne s'arrêta qu'à Balta, à 8 lieues, et consigna dans son rapport officiel qu'il avait vu Sobanski à la tête de 4,000 chevaux!

Le 5 mai Sobanski se porta à Krasnosiolka pour se joindre à l'insurrection du district de Haysyn.

Après la nomination du général Kolysko, comme chef insurrectionnel, Sobanski fut nommé représentant du district d'Olhopol, et fit partie en cette qualité du conseil attaché à ce général. Son avis était qu'on agît vivement et qu'on ne perdît pas un temps précieux : il ne fut pas toujours écouté. Sobanski prit une part active aux affaires de Daszow, Obodne et Maydan, contre les troupes russes. Dans cette dernière rencontre, enveloppé par un détachement de lanciers, il se fit jour, le sabre à la main, au

travers des ennemis ; puis voyant l'impossibilité de rejoindre les siens, il se jeta dans un bois. Là, pendant trois semaines, en proie à toutes sortes d'angoisses et de souffrances, il erra dans ces vastes solitudes, obligé de se déguiser en paysan. Enfin exténué de besoin, mourant de fatigue, il arriva jusque sur le territoire de Gallicie, où l'hospitalité la plus cordiale le consola des maux soufferts. A peine remis, il partit pour Varsovie et arriva au quartier-général, où il fut nommé sous-lieutenant dans le 5e régiment de lanciers. Faisant partie du corps Ramorino, il quitta la capitale vers la fin d'août, assista aux affaires de Miendzyrzc, Bresce, Opolé, Borow, et mérita la croix militaire qui lui fut promise sur le champ de bataille. Entré en Gallicie avec le corps de Ramorino, il y passa environ une année, et vint ensuite en France, où il partage le sort de l'émigration polonaise.

SOBANSKI (Alexandre), frère du précédent, naquit à Piontkowka, en Podolie, le 13 mars 1799, fit aussi ses études au lycée de Krzemieniec, voyagea ensuite, ainsi que son frère, et revint en 1824 fonder une maison de commerce à Odessa, dans le but surtout de détruire le préjugé qui interdisait toute profession industrielle à la noblesse polonaise. Quand la révolution du 29 novembre fut connue sur les bords de la mer Noire, Alexandre Sobanski vint rejoindre son frère en Podolie, et l'un et l'autre se tinrent prêts pour agir quand l'évènement l'indiquerait. Au moment décisif, il parut avec un escadron équipé à ses frais, et se signala par sa bravoure dans toutes les rencontres. Sa présence d'esprit et sa force d'âme lui valurent les suffrages de ses frères d'armes.

Alexandre Sobanski se distingua surtout dans les affaires de Daszow, d'Obodné et de Maydan. Dans cette dernière bataille, plus vaillant que jamais, il étonna les ennemis par sa force et sa bravoure, et en tua cinq de sa propre main. Plus heureux que son frère, il ne déposa les armes qu'en Gallicie après y être entré avec les débris de l'insurrection podolienne. Un repos de quelques jours sur cette terre neutre suffit au corps d'insurgés pour se remettre de ses fatigues, après quoi chacun rentra en Polo-

gne de son côté, et regagna Varsovie. Alexandre Sobanski y fut nommé capitaine aide-de-camp du général en chef et décoré de l'ordre militaire. Plus tard le général en chef lui confia la formation de deux escadrons de la légion *Litewsko ruska*. Attaché plus tard au corps d'armée de Rozycki, il partagea la fortune de ce général, et se réfugia avec lui sur le territoire gallicien.

A présent il fait partie de l'émigration polonaise, conjointement avec son frère, dont il partagea constamment les dangers et la gloire. —Leur valeur chevaleresque, leur courage et leur dévouement pour la patrie les ont fait distinguer de tout le monde; mais ils se surpassaient si bien l'un l'autre qu'on ne saurait dire lequel des deux a été le plus brave (1).

(1) Pour trouver plus de détails sur leur insurrection et leurs faits d'armes, voyez la description complète de l'insurrection podolienne, qui sera ajoutée plus bas à cet ouvrage.



Lith. de Villain

Le Gal de Bde Sznayde

LE GAL DE BDE SZNAYDE.

FRANÇOIS SZNAYDÉ.

SZNAYDÉ (François), fils de Jean et de Brigitte Romanowska, naquit à Varsovie le 8 octobre 1792.

Dès son enfance ayant montré beaucoup de goût pour l'état militaire, il l'embrassa à l'âge de quinze ans, au moment de la régénération d'une partie de la Pologne sous le nom de grand-duché de Varsovie.

Il entra au service en février 1807, comme cadet, dans la cavalerie de *Mazovie*.

En 1808, il passa au 2e régiment de lanciers, et c'est dans ses rangs qu'il se trouva à la bataille de *Raszyn*, en 1809.

Au mois de mai de la même année, promu au grade de sous-lieutenant au 9e de lanciers, il fit avec ce régiment toute cette campagne, se trouva à toutes les batailles livrées contre les Autrichiens, et eut l'honneur d'être cité honorablement dans un ordre du jour du général Dombrowski, pour une charge qu'il fit contre les hussards hongrois à l'affaire de *Zarnowiec*.

En 1811, le 9e de lanciers étant passé à la solde de France, servit durant toute la campagne de Russie, en 1812, dans le corps du maréchal Davoust, et fit partie de la brigade d'avant-garde commandée par le général Pajol, et plus tard par le général Girardin. Sznaydé, qui y commandait la 4e compagnie de son régiment, sut mériter la confiance de ses chefs, et fut continuellement employé aux missions qui demandaient de l'intelligence et de la fermeté.

C'est dans le courant de cette campagne, qu'envoyé avec un dé-

tachement de cinquante lanciers, se glissant, par une marche secrète, à travers les colonnes russes, il fit une pointe de vingt-quatre lieues jusqu'à Wileyka, y enleva un convoi de deux cent cinquante voitures chargées d'effets et de munitions; fit prisonnière son escorte composée d'une compagnie de cent vingt hommes d'infanterie, du corps de Doktorow, et rejoignit, après dix jours de marche, avec toute sa prise, l'armée française à Minsk.

Dans la nuit du 13 au 14 août, près de Lady, le général Grouchy ayant demandé un officier polonais, pour porter une lettre au roi de Naples, et cet ordre ayant été communiqué au régiment, Sznaydé se présenta de son propre gré pour cette mission très périlleuse, les communications étant interceptées par l'ennemi. Il partit avec trois lanciers éprouvés ; mais à peine avait-il fait une lieue, qu'il tomba sur un parti de cosaques; deux de ses lanciers furent tués; il parvint, avec le seul qui lui restait, à se dégager, et, profitant de l'obscurité et du terrain boisé, à rejoindre le roi et à lui remettre la dépêche, dont le résultat fut l'attaque simultanée sur Lady et Krasnoï.

Il servit avec distinction durant toute cette campagne, eut l'honneur d'être le premier de son régiment proposé pour la décoration de la Légion-d'Honneur; prit une part active aux batailles de Krasnoï, de Smolensk, Wiazma, Mozaysk ou Moscowa, Czerychow, Tarutin, Bérézina, et à tous les combats qui se livrèrent dans cet intervalle, toujours à l'avant-garde avec son régiment jusqu'à Moscou, et à l'arrière-garde pendant toute la retraite.

A la bataille de Mozaysk, un coup de biscaïen à l'estomac le jeta sans connaissance à bas de son cheval. On le crut mort; quelques minutes après, revenu à lui et pansé par un chirurgien, il reprit sa place au rang des combattans, jusqu'à la fin de la bataille.

Après le désastreux passage de la Bérézyna, qu'il effectua à la nage, il eut le malheur d'être fait prisonnier aux environs de Molodeczno. Conduit dans un convoi de plus de cent prisonniers vers Bobruisk, il embaucha huit autres compagnons de malheur, et, trompant la vigilance de l'escorte, ils parvinrent à se sauver. Errant trois nuits et deux jours, presque sans nourriture, dépouillés

de vêtemens pendant un frimas de plus de 25 degrés, dans la neige jusqu'aux genoux, évitant les chemins et les villages, et perdant chaque jour quelques uns de leurs compagnons, qui, exténués de fatigue, de souffrances et de privations, furent saisis par le froid, ils parvinrent enfin, au nombre de trois seulement, à rejoindre l'armée française à sa sortie de Wilna, d'où, en grande partie à pied, Sznaydé se rendit à Dantzig, où le 9e régiment de lanciers, nouvellement réorganisé et incorporé dans le 10e corps d'armée, aux ordres du général Rapp, fit partie de la garnison, et prit, avec la division de cavalerie du général Cavaignac, une part glorieuse à la belle défense de cette place pendant toute l'année 1813.

Sznaydé, à la tête de la 3e compagnie de son régiment, s'y distingua personnellement dans plusieurs circonstances; entre autres le 5 mars, se trouvant commandant du poste de Heybuden, composé d'une compagnie de lanciers et d'un détachement de soixante hommes d'infanterie. La débâcle de la Vistule, survenue dans la nuit précédente, priva ce poste de sa communication avec Dantzig. Le 5 mars, au matin, il fut attaqué par l'ennemi en force plus que quadruple; il parvint cependant, à l'aide d'abattis qu'il avait fait faire la veille, à repousser avec perte toutes ses attaques, et s'y maintint jusqu'au moment où les communications avec la place étant rétablies, et ce poste ayant été reconnu trop aventuré, il reçut l'ordre de se replier dans la forteresse.

Le 24 mars de la même année, dans une sortie faite par la garnison, commandant les flanqueurs de la cavalerie, il se trouva, au débouché de Wonnenberg, inopinément en face d'un poste ennemi composé d'une compagnie d'infanterie russe. Ce poste était sauvé s'il parvenait jusqu'à un petit bois situé à cinq cents pas derrière lui. Les tirailleurs de Sznaydé étant disséminés sur une ligne trop étendue, il n'en put rallier qu'une quinzaine, avec lesquels il n'hésita pas à charger l'ennemi, qui, après une seule décharge, fut enfoncé, perdit une vingtaine en morts, et le reste, c'est-à-dire quatre officiers et plus de cent hommes furent faits prisonniers. Sznaydé reçut dans cette charge un coup de baïonnette au côté.

Quoiqu'il eût eu l'honneur d'être le premier de son régiment proposé à la croix de la Légion-d'Honneur au début de la campagne précédente, cependant, par un de ces contre-temps si fréquens à la guerre, il ne l'avait pas encore obtenue. Le général Rapp, juste appréciateur des braves de son corps d'armée, s'empressa de récompenser ses services en le nommant chevalier de la Légion-d'Honneur, le 12 juin 1813, en vertu des pouvoirs que l'empereur lui avait donnés, par sa lettre du 5 juin.

Cette distinction lui était d'autant plus honorable, qu'elle avait l'assentiment général de tout le corps d'officiers du régiment, pour lequel, en total, deux décorations seulement avaient été accordées.

Il se distingua encore dans plusieurs sorties, entre autres dans celle du 29 août, où le 9e régiment de lanciers, conduit par les généraux Cavaignac et Farine, enleva à l'ennemi les redoutes de Pitzkendorff.

Après la reddition de Dantzig et la honteuse violation de la capitulation de cette place par l'ennemi, tous les Polonais furent, comme prisonniers de guerre, renvoyés en Pologne occupée par les Russes.

Sznaydé partagea le sort de ses compatriotes ; et, après l'abdication de l'empereur et la création du nouveau royaume de Pologne au congrès de Vienne, il entra dans les cadres de la nouvelle armée, et fut placé en qualité d'adjudant-major au 2e régiment de chasseurs à cheval.

Le 26 mai 1821, l'empereur Alexandre ayant passé en revue l'escadron-modèle de la division de chasseurs à cheval dont Sznaydé était commandant et instructeur, le promut au grade de major commandant la 1re division dans le susdit régiment. C'est dans ce grade que la révolution polonaise le trouva.

Cette faveur de l'autocrate, et les propos flatteurs dont il l'accompagna, ne diminuèrent en rien les sentimens patriotiques de Sznaydé et sa haine contre les oppresseurs de son pays, car il est remarquable que c'est le 1er juin de la même année, ainsi cinq jours après l'avoir obtenue, qu'il s'affilia dans la société secrète pour l'émancipation de sa patrie du joug moscovite.

Le grand-duc Constantin, qui appréciait particulièrement les talens militaires de Sznaydé, l'employa, dès l'année 1821, pendant dix ans continuellement, comme instructeur dans tous les régimens de la division des chasseurs à cheval.

Fidèle à la devise *La patrie avant tout*, il fut l'un des plus zélés propagateurs de l'association patriotique parmi les officiers de son arme; aussi, du moment où il apprit les évènemens de la nuit du 29 novembre, embrassa-t-il corps et âme la cause révolutionnaire.

Nommé lieutenant-colonel, il reçut du dictateur, dans les premiers jours de la révolution, la commission de rassembler tous les gendarmes disséminés dans le royaume et d'en former un corps de cavalerie d'élite sous le nom de division des carabiniers à cheval, dont il fut fait commandant.

La gendarmerie, formée par le grand-duc Constantin des plus anciens soldats choisis dans les régimens de cavalerie, fut employée par lui durant quinze ans, comme exécuteurs de tous ses actes despotiques et vexatoires; et ces soldats, quoique agissant à contre cœur, s'aliénèrent cependant l'esprit des habitans, et furent mal vus dans le pays.

Le dictateur, en en donnant le commandement au lieutenant-colonel Sznaydé, lui laissa les coudées franches pour réformer ce corps, tant sous le rapport moral que matériel. Il s'y prit avec zèle et activité, et, en moins de six semaines, il s'acquitta de cette tâche de manière que, dès l'ouverture de la campagne, ce corps, épuré dans son personnel, se fit une réputation militaire qu'il ne démentit jamais.

A la bataille de *Wawr*, le 19 février, où les carabiniers saluèrent les premiers boulets ennemis qui portèrent la mort dans leurs rangs, par le cri spontané de *vive la Pologne*! à celle de *Grochow*, le 25 du même mois, la belle conduite des braves sous les ordres de Sznaydé fut citée par tous les généraux sous le commandement desquels ils servaient, et leur valut le retour de l'estime publique. Dès-lors le titre de carabinier fut synonyme de brave.

C'est après ces deux batailles que le lieutenant-colonel Sznaydé reçut la décoration d'or de la croix militaire de Pologne.

A la bataille de *Dembe-Wielkie*, le 31 mars, il fournit avec ses carabiniers la belle charge sur l'artillerie ennemie, où ni le feu bien nourri de l'infanterie russe qui gardait encore la moitié du village, ni la mitraille de plusieurs pièces, ne put ralentir leur impétuosité ; ces braves sabrèrent tout ce qui voulait leur résister, enlevèrent quatre pièces attelées avec tous leurs caissons, et deux autres pièces dont les traits furent coupés ; firent prisonnier le général Lewandowski, le colonel commandant l'artillerie *Sokolow*, plusieurs officiers et quelques cents hommes.

En revenant victorieux de cette charge, ils trouvèrent leur route barrée par un régiment de lanciers russes (22e lithuanien); l'obscurité fut cause qu'on le prit pour polonais; l'erreur ne fut reconnue qu'au moment où il tomba sur les carabiniers, qui tinrent ferme. Alors une mêlée sanglante s'engagea; mais les carabiniers, secourus par le 2e régiment de chasseurs à cheval, finirent par triompher. Le colonel commandant le régiment russe, et plus de deux cents lanciers restèrent sur le terrain. On en prit plus de cent cinquante. Les carabiniers eurent aussi à regretter la perte de plusieurs de leurs braves; mais ils ne perdirent aucun des prisonniers ni aucune des pièces qu'ils avaient si vaillamment enlevées à l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Sznaydé, cerné par les Russes, fut blessé de plusieurs coups de lance et désarçonné; ne voulant pas se rendre, il se défendit à pied malgré ses blessures, et eut le bonheur d'être dégagé par les siens.

Le général en chef faisant sur le champ de bataille même son rapport au gouvernement, cita particulièrement le lieutenant-colonel Sznaydé, qui, le lendemain de cette journée mémorable, fut promu au grade de colonel.

Touchante était la scène qui eut lieu au bivouac des carabiniers, lorsque leur commandant, après avoir fait panser ses blessures, revint à son corps; tous ses soldats l'accueillirent avec un bruyant vivat, lui présentant leurs sabres ensanglantés, comme preuve

qu'ils avaient fidèlement tenu la parole par eux donnée aux habitans de la capitale, à une revue passée par le généralissime prince Radziwill, le 26 janvier, sur la place de Saxe, de laver dans le sang moscovite la tache dont le gouvernement déchu avait flétri leurs glorieux antécédens.

A l'affaire de Minsk, il couvrit avec ses carabiniers la retraite du général Gielgud.

A la bataille d'Ostrolenka, il soutint les mouvemens de l'artillerie légère de Bem sous le feu roulant de la nombreuse artillerie ennemie.

En juin, nommé commandant de la brigade de cavalerie composée du 9ᵉ de lanciers et du 2ᵉ de Kalichiens, il fut promu, le 28 juillet, au grade de général de brigade. Ici, il donna de nouvelles preuves de son activité et de sa sollicitude pour ceux qu'il commandait; et, malgré les marches continuelles, sa brigade était en moins d'un mois réorganisée, habillée et équipée à neuf.

A la tête de ces deux régimens il couvrit la retraite de Szymanow, le 15 août.

Le 16 août, le général en chef ayant appris les massacres commis dans Varsovie la nuit précédente, Sznaydé y fut envoyé à la tête de deux régimens de cavalerie, avec quatre pièces et de l'infanterie; il fut assez heureux pour rétablir la tranquillité dans la capitale sans avoir recours à la force des armes.

Le 21 août il reçut le commandement de la 1ʳᵉ brigade de cavalerie composée des carabiniers, du 2ᵉ de chasseurs à cheval et de la légion de la Vistule. Cette brigade, faisant partie de la 3ᵉ division de cavalerie, fut envoyée avec le 2ᵉ corps d'armée sous les ordres du général Ramorino, contre le corps de Rosen, sur la rive droite de la Vistule. C'est à la tête de cette brigade qu'il engagea l'affaire de *Krynki*, le 28 août.

Le lendemain 29, à l'affaire de *Rogoznica*, il chargea personnellement, à la tête de deux escadrons du 2ᵉ de chasseurs, le 24ᵉ rég. de lanciers russes (*wolhynien*). Ces deux escadrons enfoncèrent l'ennemi et anéantirent presque complètement ce régiment qui, jeté sur des marais, perdit bon nombre en tués ou blessés,

et eut en prisonniers cent quatre-vingts hommes avec sept officiers, et leur commandant le colonel baron *Ururg*. Plus de cent cinquante chevaux pris dans cette charge servirent à remonter nos régimens.

Le général Sznaydé se trouvant à l'arrière-garde à *Sielce*, ne fut pas appelé au conseil de guerre convoqué à *Opole*, à la suite de la nouvelle de la prise de Varsovie, qui décida le malencontreux mouvement du 2ᵉ corps vers *Sandomir*. Il est du nombre de ceux qui protestèrent par écrit contre cette décision; mais comme elle fut prise par une majorité considérable, on ne donna aucune suite à leur réclamation. Dès-lors, quels que fussent ses sentimens à cet égard, son devoir était d'obéir aux ordres de son chef et de veiller sur la discipline de sa troupe, ce qu'il fit en prêchant d'exemple jusqu'au dernier moment. Sa brigade donna des preuves d'un bon esprit et d'un dévouement qui ne cessèrent de l'animer.

Le 13 septembre, envoyé à *Markuszow* avec sept escadrons, deux bataillons et deux pièces, il se trouva au débouché de cette ville, en face du corps entier de Rosen réuni à celui de Krassowski, qui étaient en pleine marche, et qu'on croyait encore bien loin. Formant le rideau du mouvement de flanc de notre corps d'armée sur Wonwolnica, il comprit l'importance de sa position, y tint jusqu'à minuit, et laissa par là le temps au corps de Ramorino d'exécuter son mouvement sans être inquiété; il le rejoignit avant le jour.

A l'affaire de *Kosin*, le 16 septembre, il couvrit la retraite du corps à la tête de sa brigade qui, la dernière, quitta cette position. Le sous-lieutenant Trzcinski Damasse du 2ᵉ de chasseurs, et une dizaine d'hommes du même régiment, qui périrent dans cette occasion, sont les derniers d'entre ceux qui ont eu le bonheur de ne pas survivre à l'anéantissement de leur patrie.

Borow est l'endroit où le corps de Ramorino, à la suite d'un dernier combat et d'un conseil de guerre tenu sur le champ de bataille, chercha asile en Autriche. Le 17 septembre, à une heure du matin, ce corps passa en Galicie.

Le général Sznaydé fut un des premiers qui refusa toute amnistie que l'empereur d'Autriche promettait à ce corps par son intervention; il demanda obstinément ses passeports pour la France.

La conduite honteuse du général autrichien *Bertholety* envers les Polonais est connue. Le général Sznaydé, séparé de sa brigade, fut détenu pendant quarante-deux jours au château de *Sieniawa*. Traité comme prisonnier, gardé strictement à vue par des factionnaires autrichiens, il fut privé de toute communication avec sa troupe, à laquelle il réussit cependant de faire passer un ordre du jour par lequel, faisant ses adieux à ses anciens compagnons d'armes, il les exhortait à persister dans la résolution de refuser toute amnistie, et à préférer l'exil avec toutes ses suites au joug ignominieux des Russes.

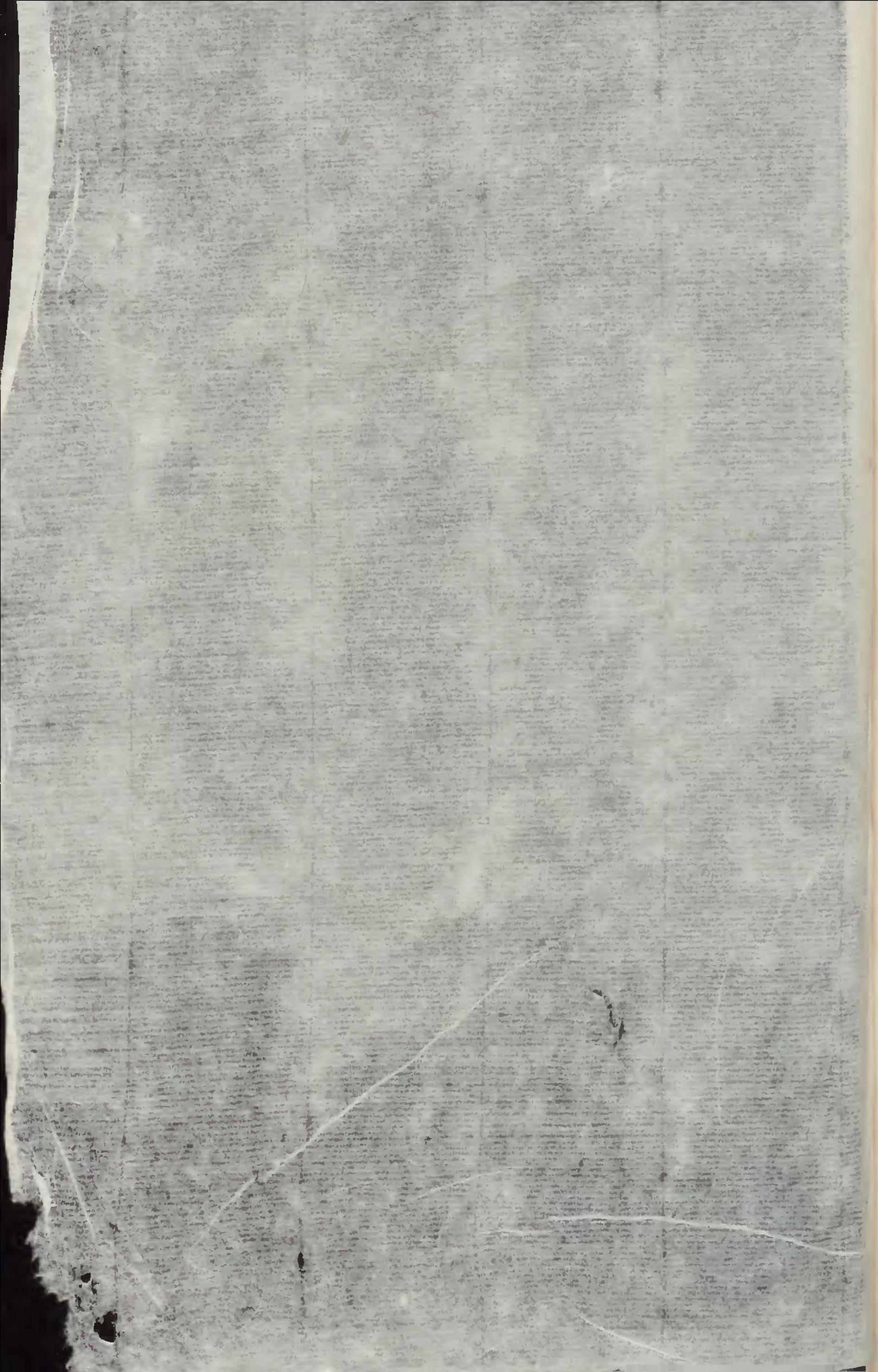
Enfin, le 28 octobre, ayant obtenu ses passeports, il fut conduit sous escorte, conjointement avec les généraux Langermann et Ramorino, jusqu'à la frontière de Bavière, d'où il regagna, le 4 décembre, le sol hospitalier de la France, pour partager toutes les vicissitudes du sort des réfugiés polonais.

Après vingt-cinq années d'un service non interrompu, le général Sznaydé consacra tout sur l'autel de la patrie; il ne lui reste dans son exil qu'une réputation intacte et l'estime de ses compagnons d'armes.



Jul: Ursin Niemcewicz

JULIEN URSIN NIEMCEWICZ.



JULIEN-URSIN NIEMCEWICZ.

NIEMCEWICZ (Julien-Ursin), secrétaire du sénat du royaume de Pologne, et bientôt sénateur, issu d'une ancienne famille en Lithuanie, président de la Société royale des Sciences de Varsovie, membre de plusieurs Sociétés littéraires de l'Europe et de l'Amérique, est né en Lithuanie en 1758. Citoyen, guerrier, homme d'État, littérateur, historien et poète, Niemcewicz a parcouru toutes ces carrières avec un égal éclat. Jeune encore, il débuta comme nonce du palatinat de la Livonie polonaise à la diète constituante de 1788 à 1792. Outre les ennemis extérieurs, l'ambition des grands, leurs intérêts aristocratiques et leurs préjugés, l'ignorance du peuple s'opposait aux efforts des patriotes. Il fallut déployer un rare courage civique pour combattre dans le sein de l'assemblée les menaces et les intrigues des factieux, et au dehors une grande activité pour électriser l'esprit public. Le jeune Niemcewicz, doué d'une âme généreuse et de talens supérieurs, sut mériter cette double gloire. Élevant au milieu des représentans de la nation sa voix éloquente pour défendre la cause d'une sage liberté, le premier il soutint courageusement les droits de la bourgeoisie contre les priviléges de la noblesse, lorsque cette question si importante fut agitée dans l'assemblée. Pour répandre les principes de la liberté, il fit paraître un journal politique avec deux de ses collègues, le castellan Thadée Mostowski et le nonce de Livonie, Joseph Weysenhoff. Malgré la courte durée de la *Gazette nationale et étrangère* (1er janvier 1791), elle rendit des services importans à la cause publique. En même temps Niemcewicz chantait en vers spirituels les exploits des héros nationaux pour rallu-

mer le patriotisme de ses concitoyens, et la scène publique représentait les ouvrages du jeune poète patriote, destinés à leur inspirer des vertus civiques. Le *Retour du Nonce* est une de ces comédies de circonstance qui attestent à la fois et le talent de l'auteur et son amour ardent du bien public. Lorsque, après la proclamation de la constitution du 3 mai 1791, des fêtes publiques furent célébrées pour l'anniversaire de cette journée mémorable, un nouveau drame de ce poète, désormais populaire, *Casimir-le-Grand*, obtint l'honneur d'embellir les réjouissances nationales. Ce fut le dernier jour de bonheur qui avait lui pour la Pologne. Une poignée de traîtres payés par la czarine russe, Catherine II, appuyés par ses troupes, et favorisés par la honteuse pusillanimité du roi Stanislas-Auguste, parvint à renverser l'œuvre des vertueux patriotes, et prépara la perte de ce malheureux pays. Mais la Pologne ne devait pas succomber sans couvrir d'une gloire immortelle les derniers momens de son existence politique. Le célèbre Kosciuszko leva l'étendard de l'indépendance à la tête des braves qui résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Le jeune Niemcewicz parut aussitôt comme l'aide-de-camp du généralissime. Ce fut lui qui rédigea les proclamations, les ordres du jour et les bulletins des combats, tous dictés par l'amour le plus ardent de la patrie et de la gloire. Mais, après des succès inattendus, survint la journée du 10 octobre 1794, qui couvrit la Pologne de deuil. Kosciuszko, criblé de blessures sur le champ de bataille de *Maciejowice*, tomba entre les mains des Russes, et à ses côtés le brave Niemcewicz, grièvement blessé, devint également prisonnier. Ils furent envoyés, avec nombre d'illustres victimes, dans les cachots de Pétersbourg, enfermés au secret, où ils gémirent jusqu'à l'avènement de Paul I[er] au trône de Russie. On sait que 14,000 Polonais, dispersés en Sibérie et dans les différentes places-fortes de ce vaste empire, recouvrèrent en 1797 leur liberté. Il n'y eut que le vertueux Niemcewicz qui inspirât encore de la défiance au nouveau czar. « Je crains, di-
» sait Paul, que son caractère bouillant et son esprit exalté ne
» suscitent de nouveaux troubles dans mon empire. » Cependant les instances de Kosciuszko parvinrent à désarmer les soupçons du

czar, et Niemcewicz suivit son immortel ami dans les régions hospitalières de l'Amérique. Les lettres le consolèrent dans l'exil, comme pendant sa captivité. Ce fut dans sa prison de Pétersbourg qu'il composa la belle traduction du poëme comique de Pope, *la Boucle de cheveux enlevée*, et d'*Athalie*, de Racine. Le désir de voir sa famille lui fit faire un voyage à Warsovie, en 1802. Il profita de cette circonstance pour faire imprimer ses Œuvres en prose et en vers, qui parurent en deux volumes. Reçu dans la Société des Amis des Sciences, Niemcewicz s'associa à ses travaux. Quelques écrits politiques sortis de sa plume à la même époque sont très estimés. Il était à Paris au mois de janvier 1803, lorsqu'il reçut l'invitation de se rendre en Russie, où le gouvernement lui offrait de l'emploi; mais il refusa d'entrer au service d'une puissance spoliatrice de sa patrie, et partit pour l'Amérique, où il se maria. L'entrée en Pologne des armées françaises, en 1806, le ramena dans sa patrie. Rompu par vingt ans de travaux pénibles et de sacrifices continuels, Niemcewicz ne put remplir que l'emploi de secrétaire du sénat qu'il a conservé jusqu'en 1830. Frédéric-Auguste, roi de Saxe et grand-duc de Warsovie, le décora de l'ordre de Saint-Stanislas. Nommé ensuite membre de la direction de l'instruction publique, il se voua avec toute l'activité dont il était capable à exercer cette honorable fonction, et il la remplissait encore en 1821, quand un système rétrograde, adopté par le nouveau ministre de l'instruction publique, le sénateur Stanislas Grabowski, le fit éloigner du conseil. Sa disgrâce était le complément nécessaire des mesures prises dès lors par le gouvernement de Pologne, pour étouffer tout germe de liberté dans le pays. Niemcewicz était depuis long-temps odieux à la Russie, autant à cause des anciens services rendus à sa patrie, que pour la haine qu'il lui avait vouée depuis son enfance. Les *Lettres lithuaniennes*, qu'il avait publiées périodiquement pendant la guerre de 1812, pour encourager le soulèvement des Lithuaniens, contribuèrent beaucoup dans la suite à sa disgrâce. Ses œuvres ont pour but constant de tenir en haleine le patriotisme des Polonais. Ce sont tantôt des chants populaires, tantôt quelques pages d'histoire, brûlant de l'amour de la patrie, ou enfin des allé-

gories ingénieuses que son imagination féconde offre journellement à ses compatriotes. Aussi spirituel que La Fontaine, jamais il ne manque de lancer dans le public quelques traits pleins de vérité sous le voile de l'apologue. Une conduite aussi généreuse, une fermeté à toute épreuve, quand il s'agit d'appuyer les vœux des amis de la liberté et de l'indépendance nationale, dûrent nécessairement ravir à Niemcewicz les faveurs d'un pouvoir ombrageux ; mais elles lui assurent la gratitude du peuple polonais, et lui garantissent l'admiration de la postérité. Sa disgrâce ne lui avait point ravi tous les moyens de servir ses concitoyens. Appelé par le choix des habitans de Warsovie à la présidence de la Société de bienfaisance de cette ville, il trouva un doux plaisir à exercer ses sentimens philantropiques. Une autre preuve de l'affection publique l'attendait. La Société royale des Amis des Sciences de Warsovie s'honora en élevant Niemcewicz à la place de son président, vacante après la mort du philantrope et savant Stanislas Staszic.

Niemcewicz s'est illustré tout à la fois comme historien, comme publiciste, comme romancier, et comme poète. Ses romans *Dway Sieciechowie* et *Leybe i Siora* sont d'une grande importance, et ne furent pas sans influence sur l'esprit public. On connaît de lui : 1° *Histoire secrète de Jean de Bourbon*, traduite du français ; Warsovie, 1779, 2 vol. in-8°. 2° *Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre*, traduite du français ; Warsovie, 1781, 4 vol. in-8°. 3° *Odes écrites en quittant l'Angleterre*, 1787. 4° *Kasimir-le-Grand*, drame en 3 actes (représenté à Warsovie le 3 mai 1792). 5° *Odes à l'armée polonaise lors de la campagne de* 1792. 6° *La Boucle de cheveux ravie*, poème de Pope, traduit en vers polonais, en 1796. 7° *Wladislas, roi de Pologne, sous Varna*, tragédie en 5 actes (composée en 1787 et jouée à Warsovie en 1807). 8° *Les Pages du roi Jean Sobieski*, comédie en 1 acte ; Warsovie, 1808. 9° *Lettres lithuaniennes, écrites en* 1812 ; 2 petits volumes. 10° *Des prisons publiques ;* 1818. 11° *Le règne de Sigismond III, roi de Pologne ;* 1819, 3 vol. in-8°. 12° *Les deux Sieciech*, roman historique ; 1819. 13° *Chants historiques ;* Warsovie, 1819. Quelques uns de ces chants ont été traduits en vers anglais (Voy. *Specimens of the Polish poets*,

by John Bowring; London, 1827, et à présent c'est M. Forster qui les publie en français, sous le titre de la *Vieille Pologne*. Les poètes les plus distingués de Paris se sont chargés de les rendre en vers). 14° *Fables et Contes;* 1820, 2 vol. 15° *Recueil de Mémoires historiques sur l'ancienne Pologne;* 1822, 4 vol. in-8°. 16° *Jean de Tenczyn*, roman historique; 1825, 3 vol. in-12, traduit en allemand en 1826. 17° *Leybe et Siora*, roman juif, traduit en allemand, anglais et hollandais, 2 vol. in-18°. *Ce qui plaît aux dames*, conte de Voltaire, traduit en vers. 19° *Ode de Pope et de Th. Dryden à la musique*, traduite en vers. 20° *Les Misères humaines*, par Thompson, traduit en polonais. 21° *Athalie*, tragédie de Racine, traduite en vers. 22° *Hedvige, reine de Pologne*, opéra en vers, musique de Charles Kurpinski. 23° *Le Retour du Nonce*, comédie en 3 actes et en vers. 24° *Kochanowski à Czarnylas*, opéra en 2 actes et en vers. 25° *Notice sur la vie du général Washington*. 26° *Histoire de Rasselas, prince royal d'Abyssinie*, traduite de l'anglais. — Ses ouvrages inédits sont : 1° *les Quatre âges de l'homme*, poème; 2° *l'Égoïste*, comédie en 5 actes et en vers; 3° *Le Soupçonneux*, en 5 actes et en vers, joué pendant la révolution; 4° *l'Homme vain*, en 5 actes et en vers, en manuscrit; 5° *Kieystut, Chmielnecki*, tragédies en 5 actes et en vers, avec des chœurs. Enfin, une quantité d'autres écrits de la plus haute importance.

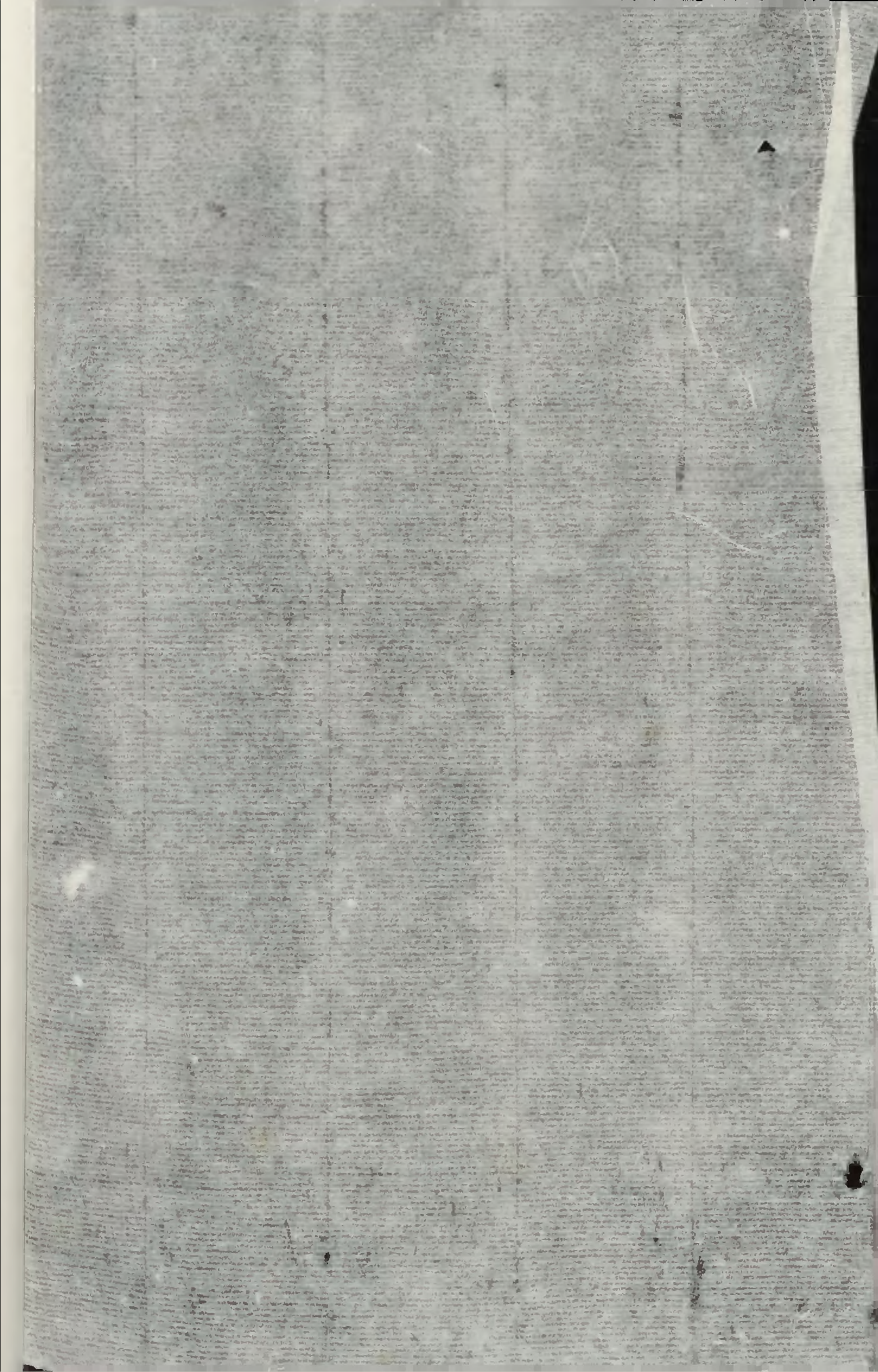
En 1830, le lendemain de notre révolution, le conseil suprême du royaume, ayant senti la nécessité de s'environner des noms populaires et chers à la nation, Niemcewicz fut un des patriotes appelés à siéger dans son sein. C'est à ses traits vénérables, à l'allocution pleine de sagesse qu'il adressa au peuple rassemblé sous les fenêtres du palais du gouvernement, qu'en grande partie on doit attribuer l'accomplissement d'une révolution libre de toute tache et de tout excès. Niemcewicz siégea dans le gouvernement national jusqu'à la création de la dictature; appelé à assister aux délibérations de la chambre des sénateurs, dont il était le secrétaire, il y eut l'insigne honneur d'être élu à la dignité de sénateur, indépendamment des formalités prescrites à ce sujet par la loi. Le sénat

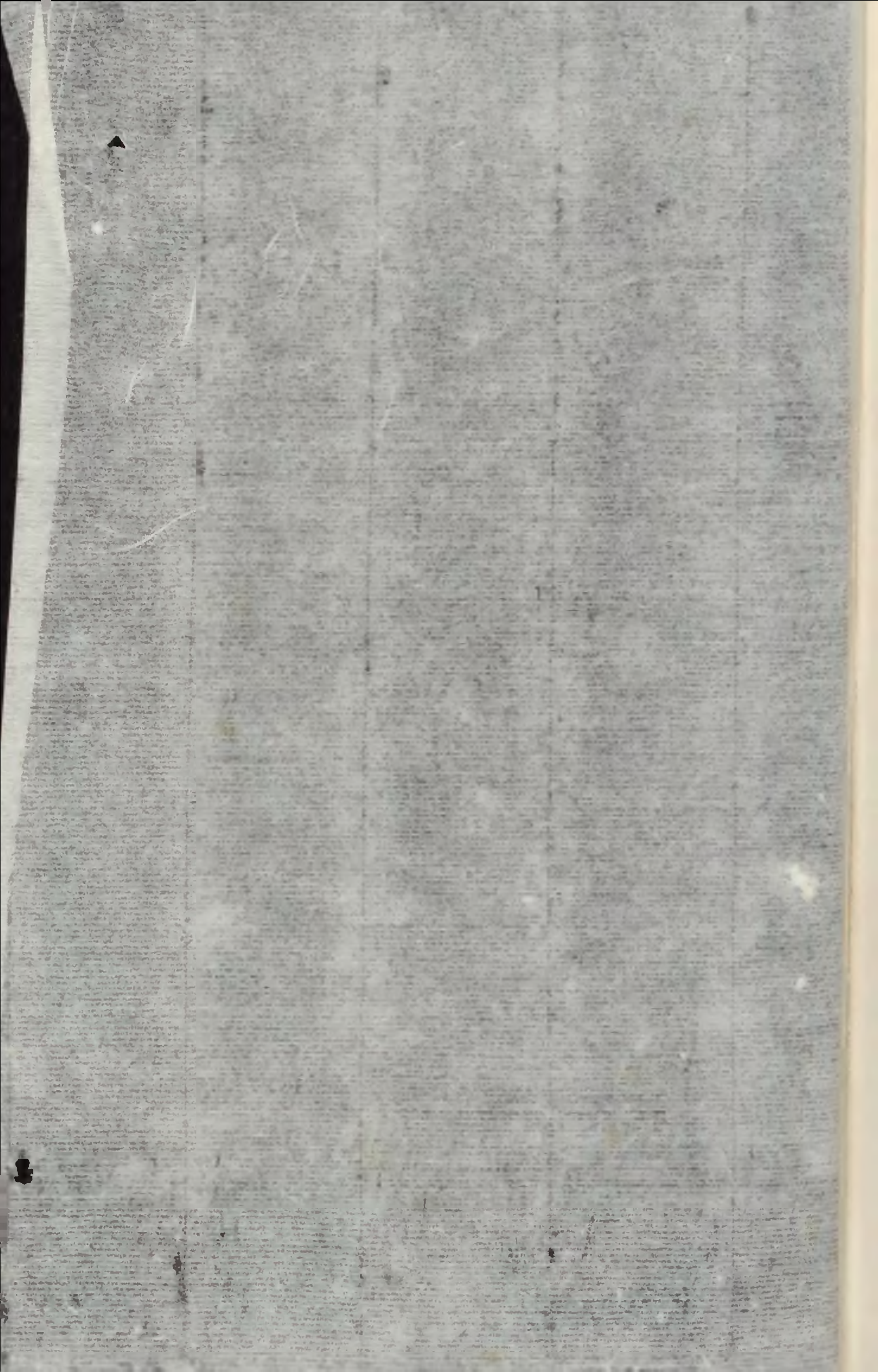
voulut ainsi rendre un témoignage éclatant de reconnaissance nationale due aux mérites, aux longs services et au patriotisme du candidat. Bientôt après il partit pour Londres pour y plaider auprès du cabinet britannique la cause de la Pologne; et lorsque vinrent les jours de revers, exilé comme les autres, il resta encore longtemps retiré à Londres, et vint ensuite à Paris où il se trouve actuellement.



Emilia Sczaniecka

Mlle EMILIE SCZANIECKA.





ÉMILIE SCZANIECKA.

SCZANIECKA (Émilie), fille de Louis Sczaniecki et de Véronique Zakrzewska, naquit dans la Grande-Pologne, en 1806, d'une famille noble et respectable qui la fit élever avec soin.

Dès sa plus tendre jeunesse, elle fit preuve de sensibilité et de maturité d'esprit; on la vit dans ses terres secourir les malades, recueillir, élever des orphelins. A dix-huit ans, maîtresse d'une fortune considérable, elle n'en savait pas de meilleur emploi que celui de bonnes œuvres.

Polonaise et patriote, Émilie ne voulut point que la patrie eût un rival dans ses affections; elle déclara qu'elle ne se marierait point, et se voua au soulagement de toutes les infortunes politiques, comme à la propagation de toutes les pensées d'affranchissement. Sa maison était le lieu de rendez-vous de tous les citoyens qui rêvaient la liberté polonaise. L'un d'eux venait-il à être frappé, c'était Émilie la première qui l'aidait et l'assistait. Un proscrit fuyait-il la hache du bourreau, Émilie bravait tout; elle lui donnait asile. Elle était à la tête de toutes les souscriptions patriotiques et philantropiques; elle faisait les quêtes elle-même; elle créa en Pologne le comité de secours pour les Grecs.

Qu'on juge de l'effet que produisit sur cette âme si belle la révolution française de 1830! Elle comprit que c'était un signal pour la Pologne: elle voulut remercier la France. Elle partit pour Paris, assista à toutes les fêtes publiques, brigua et eut l'honneur d'entendre parler gloire et liberté, le général Lafayette, si bien fait pour la comprendre.

A la suite de l'ébranlement de juillet, la Pologne se réveilla. La commotion populaire ne resta que quatre mois à courir de Paris

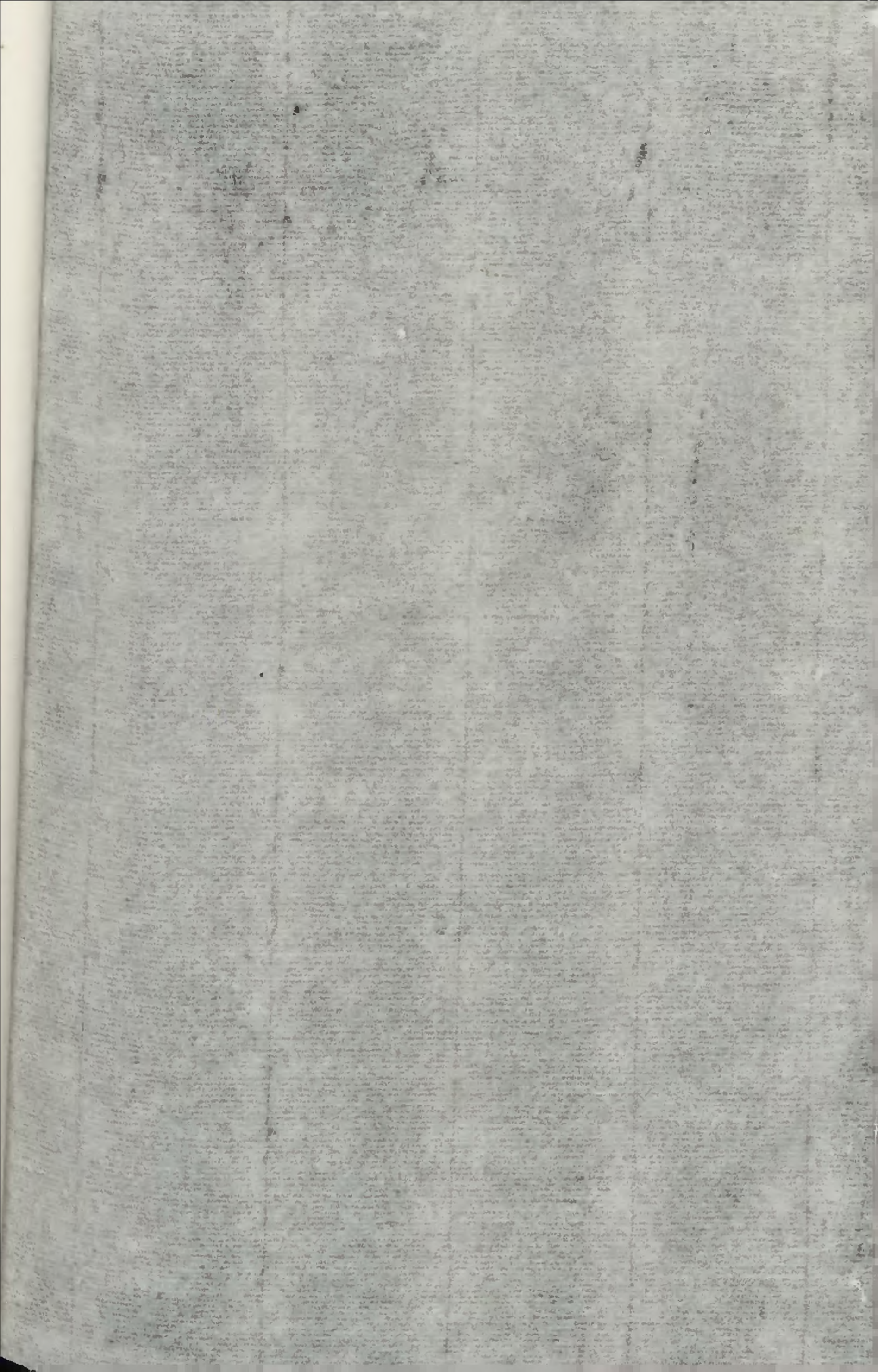
à Varsovie. Émilie, dont les terres sont situées dans le grand-duché de Posen, ne pouvait passer librement à Varsovie. Elle le fit pourtant; elle brava les cachots et la confiscation de ses biens, se déguisa, partit avec ses frères munie d'une somme d'argent, et arriva dans la capitale polonaise. Là, elle voulut d'abord coopérer de ses propres deniers à la formation d'un corps de cavalerie qu'on nomma les *lanciers de Posen*; puis, revêtant l'habit d'une sœur de charité, elle se voua au service des hôpitaux. Elle, faible créature, élevée dans les salons, au milieu de l'or et de la soie, de toutes les aisances du luxe, servie par un domestique nombreux, pour la patrie elle trouva la force de se faire garde-malade, de veiller nuit et jour au chevet des blessés et des cholériques, de supporter cette atmosphère infecte, cette vie d'infirmière, si pénible et si mal appréciée; elle supporta tout cela six mois, sans que les instances de ses amis, les conseils des médecins, pussent l'arracher à cette généreuse tâche.

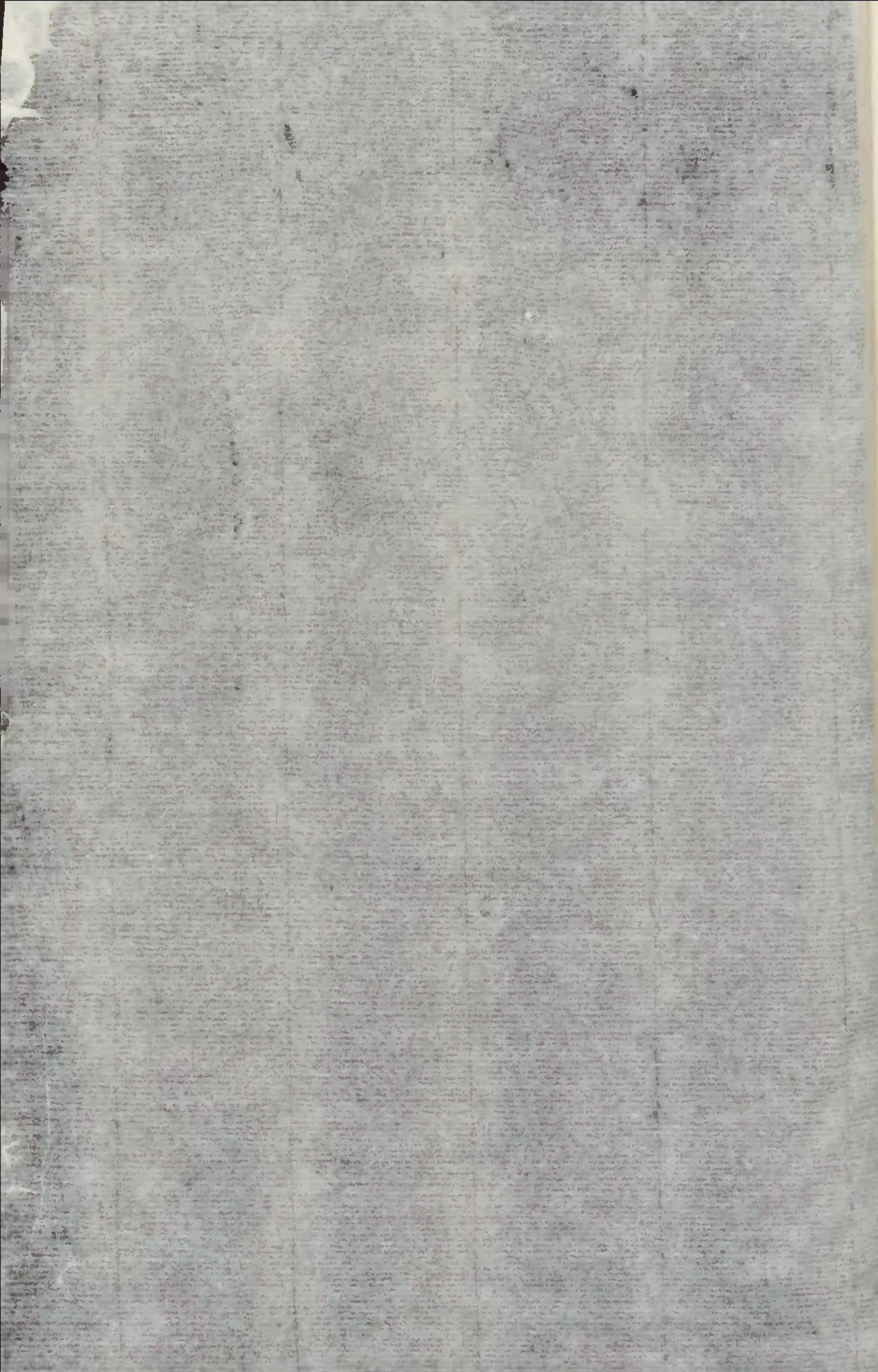
Quand tout fut dit pour la Pologne, Émilie choisit quatre invalides parmi ses malades, Polonais mutilés par la guerre, et les fit transporter dans ses terres de Posen, où elle espérait retrouver les débris de sa fortune. Mais Guillaume III ne s'en tint pas aux menaces vis-à-vis des Posnaniens. Non seulement le décret de confiscation s'applique aux hommes qui avaient combattu en Pologne; mais aux femmes qui avaient quitté le grand-duché sans passeport pour aller accomplir une mission de charité et de dévouement, pour aller panser des blessés polonais, ou russes, peu importe, car la charité ne fait exception de personne. A la louange du tribunal de première instance, il faut dire qu'Émilie fut exceptée par lui de cette pénalité draconienne; mais la clémence royale est intervenue : Guillaume III, ou plutôt Nicolas par son organe, a condamné la noble et généreuse fille à l'emprisonnement et à la confiscation. C'est dans la forteresse de Neisse qu'Émilie Sczaniecka va continuer une vie de sacrifice et de désintéressement.



Karol Hr: Zaluski

LE COMTE CHARLES KALUSKI.





LE COMTE
CHARLES ZALUSKI.

ZALUSKI (Charles) naquit à Varsovie le 25 janvier 1794, d'une famille riche, noble et ancienne. Ayant provoqué un divorce entre elle et son père, grand-trésorier du royaume de Pologne, sa mère, fille du palatin Stempowski, épousa en secondes noces le comte Jgielstrom, général au service russe. Cet évènement fut cause que le jeune Charles, emmené presque enfant à Saint-Pétersbourg, fut inscrit parmi les gardes de l'impératrice Catherine II; mais, redemandé par son père, il obtint l'avantage d'une éducation polonaise, et resta jusqu'en 1807 au collége de Cracovie. Alors une maladie grave le rendit aux soins maternels : il reparut à Saint-Pétersbourg, où son beau-père le poussa aux honneurs. Gentilhomme de la chambre en 1812, en 1816, deuxième secrétaire de la légation russe à Berne, et chargé d'affaires deux ans après, chevalier d'ambassade à Berlin en 1821, il ne quitta ses fonctions diplomatiques qu'à la mort de son beau-père, présida en loyal intéressé au partage de la succession, se concilia l'estime de ses proches, épousa plus tard la princesse Amélie Oginski, et fut nommé, à deux reprises, maréchal de la noblesse dans le district d'Upita, poste qu'il occupait en 1830 quand la révolution éclata. Malgré toutes les faveurs du czar, Zaluski n'avait pas oublié ce qu'il devait à sa patrie; et lorsqu'au mois de mars 1831 l'étendard de l'indépendance fut arboré à Poniewiez, chef-lieu du district, tous les insurgés de l'endroit vinrent supplier Zaluski de se mettre à leur tête. Homme loyal et sans tache, quand même il n'eût pas été pénétré de ce patriotisme dont il a donné tant de preuves dans le courant de notre lutte, il n'eût jamais abandonné

ses compatriotes sans partager leurs dangers. De concert avec quelques patriotes, il dressa l'acte de confédération, y fit accéder non pas la noblesse seulement, mais les bourgeois et le peuple. Il fut nommé président du gouvernement provisoire du district d'Upita, dans lequel siégeaient aussi comme membres quelques dignes patriotes.

Actif et entreprenant dans ces nouvelles fonctions, Zaluski déploya un zèle infatigable. En moins de quinze jours, il avait sous ses ordres, huit mille hommes armés, dont trois mille pourvus de fusils, trois cents chevaux, et 50,000 fr. de souscriptions volontaires. Le 9 avril, nommé commandant en chef des forces qui devaient se porter sur Wilna, ce fut en vain qu'il chercha à décliner une mission pour laquelle il ne se sentait que du courage personnel, et aucune connaissance militaire; comme on insista, il partit. Affrontant le péril en toute rencontre, il s'en tira à son honneur, mais non à l'avantage des armes polonaises. A la suite de plusieurs marches et contremarches, attaqué à Wieprz, puis à Przystowiany, son corps fut mis en déroute. Alors chaque corps de partisans tira de son côté, cherchant à prolonger ainsi en détail une guerre que la cohésion seule pouvait rendre funeste aux Russes.

Depuis cette époque, Zaluski ne prit que peu de part à l'administration intérieure du pays, quoiqu'il restât toujours à la tête du gouvernement et de la force armée du district d'Upita, qu'il était parvenu à réorganiser en peu de temps, luttant avec avantage contre des forces russes supérieures. Bientôt même, l'arrivée des généraux et Chlapowski ayant donné une nouvelle direction aux affaires lithuaniennes, Zaluski se démit de ses pouvoirs, et refusa même la place de membre du gouvernement national que Gielgud venait de former. Simple volontaire, il se distingua à la bataille de Wilna, où il combattit à côté du vaillant colonel Valentin d'Hauterive, et dans plusieurs autres engagemens tous malheureux pour l'armée polonaise. En récompense de ses services, on le nomma, le 13 juillet, major au 12ᵉ régiment de lanciers. Nommé plus tard intendant-général, à la place de Zaleski, il répara par son active surveillance toutes les fautes de son

prédécesseur, fautes si funestes à l'état physique de l'armée; enfin, partageant le sort des corps de Gielgud et de Chlapowski, il se réfugia en Prusse. La maladie de sa femme le retint à Mensel, et ne lui permit pas de gagner la France avec ses autres camarades de l'émigration. Depuis, jugé comme contumace par la commission militaire de Wilna, il a été condamné à mort et à la confiscation de ses biens. On peut résumer en un mot l'éloge de Zaluski : chef révolutionnaire, il maintint l'ordre et la légalité avec un tel bonheur, qu'on ne peut lui imputer ni un acte de violence, ni une seule mesure arbitraire.



VALENTIN ZWIERKOWSKI.

VALENTIN ZWIERKOWSKI.

ZWIERKOWSKI (Valentin), fils d'Ignace et de Marianne Kaluska, naquit en 1788, à Molnysz, près de Czenstochowa. Son père, aide-de-camp de Pulawski, fait prisonnier par les Cosaques, vendu par eux à des enrôleurs prussiens au prix de seize florins (14 francs environ), racheté ensuite, était revenu dans son pays avec une haine profonde contre les oppresseurs de la Pologne. Cette haine, il la légua à ses fils, à Valentin notamment. Valentin, élevé à Piotrkow, chez les Piaristes, puis envoyé à l'université de Halle, quitta les livres pour les armes, dès 1806, quand la chance lui permit de combattre les ennemis de sa patrie. Une foule de Krakus vivans encore pourraient témoigner de sa bravoure, qui lui valut une décoration et une mention dans l'ordre du jour de la division Zaïonczek. Passé ensuite dans la garde de Napoléon, il fit les campagnes d'Espagne et d'Autriche; mais, épuisé de fatigues, couvert de blessures, il fut bientôt obligé de se retirer en Pologne pour y vivre tranquillement.

Alors ses devoirs de soldat firent place à ceux de citoyen. Tour à tour conseiller de palatinat, maréchal, juge-de-paix, ou d'hypothèques, ou nonce à la diète, il justifia partout le choix de ses concitoyens par son intégrité, son dévouement et son intelligence.

Lorsqu'en 1825 on eut interdit l'entrée de la capitale et de la diète à Vincent Niemoïowski, nonce de Kalisch, Zwierkowski, de concert avec deux de ses collegues, Joseph Komorowski et Joseph Szepietowski, présenta une pétition à la diète, et protesta contre l'ostracisme impérial; il protesta également contre l'article additionnel de la charte constitutionnelle, signa seul la demande de son

abolition à l'époque où Nicolas vint se faire couronner à Varsovie; enfin, quand on vint lui demander sa cotisation pour le bal que l'on donnait, à cette occasion, au czar, non seulement il refusa, mais encore il dit tout haut que les Polonais ne devaient pas et ne pouvaient pas fêter leur oppresseur.

Membre et fondateur de beaucoup de sociétés secrètes, il trempa enfin dans celle des jeunes patriotes guidés par Wysocki. C'est dans sa maison que les séances eurent lieu, que le plan se débattit, se noua à diverses reprises pour s'ajourner. Zwierkowski était du nombre de ceux qui voulaient agir promptement, mais ses collègues étaient plus timorés.

Quand la révolution de 1830 éclata, la validité des pouvoirs de Zwierkowski était en cause. Élu membre du septième arrondissement de Varsovie, il devait siéger à côté du grand-duc, nommé député de Praga; mais on attaqua alors son élection pour vice de formes, et l'on parvint à ajourner sa réception. L'évènement du 29 novembre lui donna seul gain de cause.

Quand elle éclata, Zwierkowski était en tournée pour recruter des conspirateurs. De retour à Varsovie, il fut président de l'assemblée préparatoire de la diète, fit partie de la députation envoyée au dictateur. Dans l'entretien qui s'engagea, Zwierkowski voulut faire comprendre à Chlopicki la portée de la révolution qui venait de s'opérer; il lui parla d'un appel aux vieilles provinces polonaises, d'une levée générale de boucliers; mais le dictateur l'interrompit au milieu de son discours, dit qu'il se conduirait comme il le jugerait convenable, et agirait au nom du roi constitutionnel; puis il congédia les députés.

De retour dans la diète, Zwierkowski voulut dénoncer à ses collègues et au pays les réticences et la politique de Chlopicki. Lelewel seul l'appuya. Quant aux autres, ils répondirent : « que ces » paroles n'étaient pas de la part du dictateur la suite d'un plan » arrêté, mais la conséquence d'une irritation passagère; que déjà » il avait tenu de pareils propos à Bronikowski et à Mochnacki. » Ils ajoutèrent : « que Chlopicki était le seul homme dont on pût » opposer le nom et le talent aux généraux et à l'armée russe; qu'il

» fallait ménager un tel chef, le prendre par le temps et la dou-
» ceur pour le ramener... »

Supplié par ses collègues, Zwierkowski se tut ; il vota, comme les autres, pour le dictateur, mais en faisant ses réserves, demandant que l'on formulât des conditions au nouveau pouvoir et une règle de conduite ; qu'on rédigeât un manifeste, etc., etc. On ne suivit qu'en partie ses conseils. Voyant plus tard la tendance de Chlopicki, il disait à la diète : « Vous m'avez fait commettre une faute qui pèsera » toute ma vie sur ma conscience. Si nous avons conservé un bon » chef à l'armée, nous avons donné au pays un bien mauvais dic- » tateur. »

Chlopicki voulait d'abord donner à Zwierkowski le commandement de la garde nationale ; mais ayant appris qu'il était l'un des promoteurs les plus actifs et l'un des rédacteurs du célèbre manifeste, il nomma à ce poste Pierre Lubinski, et désigna Zwierkowski aux fonctions de directeur des ponts-et-chaussées, que celui-ci n'accepta point.

Depuis lors, le courageux patriote concentra son activité dans les travaux de la diète. Membre de beaucoup de commissions spéciales, secrétaire de l'assemblée, il poussa de ses discours et de son vote toutes les mesures de liberté et d'émancipation, vota l'affranchissement des paysans, et leur aptitude à posséder en propre ; et joignant la pratique à la théorie, il mit son nom en tête de la liste des propriétaires qui affranchirent leurs serfs.

Vice-président du club patriotique, il persista jusqu'au bout dans ces fonctions, malgré les calomnies et les haines. Major de la garde nationale à cheval, il usa de sa popularité pour empêcher le peuple de se faire justice par lui-même contre les accusés de haute trahison. Le 29 juin, sur la déclaration du prince Czartoryski, que Jankowski serait jugé dans les vingt-quatre heures, il amena ce général de Mokatow au château, en le défendant contre les fureurs de la multitude. Plus tard, chargé de vérifier les papiers des accusés et des prisonniers russes à Wolberg et à Czenstochowa, il remplit cette nouvelle tâche avec conscience et impartialité.

Quand le gouvernement eut abdiqué entre les mains de la diète, Zwierkowski fut l'un des candidats proposés par le maréchal; mais l'usurpation de Krukowiecki anéantit ce projet. La place de commandant en chef de la garde nationale, vacante alors par la démission d'Ostrowski, lui serait échue si Krukowiecki n'eût trop redouté son patriotisme et sa popularité.

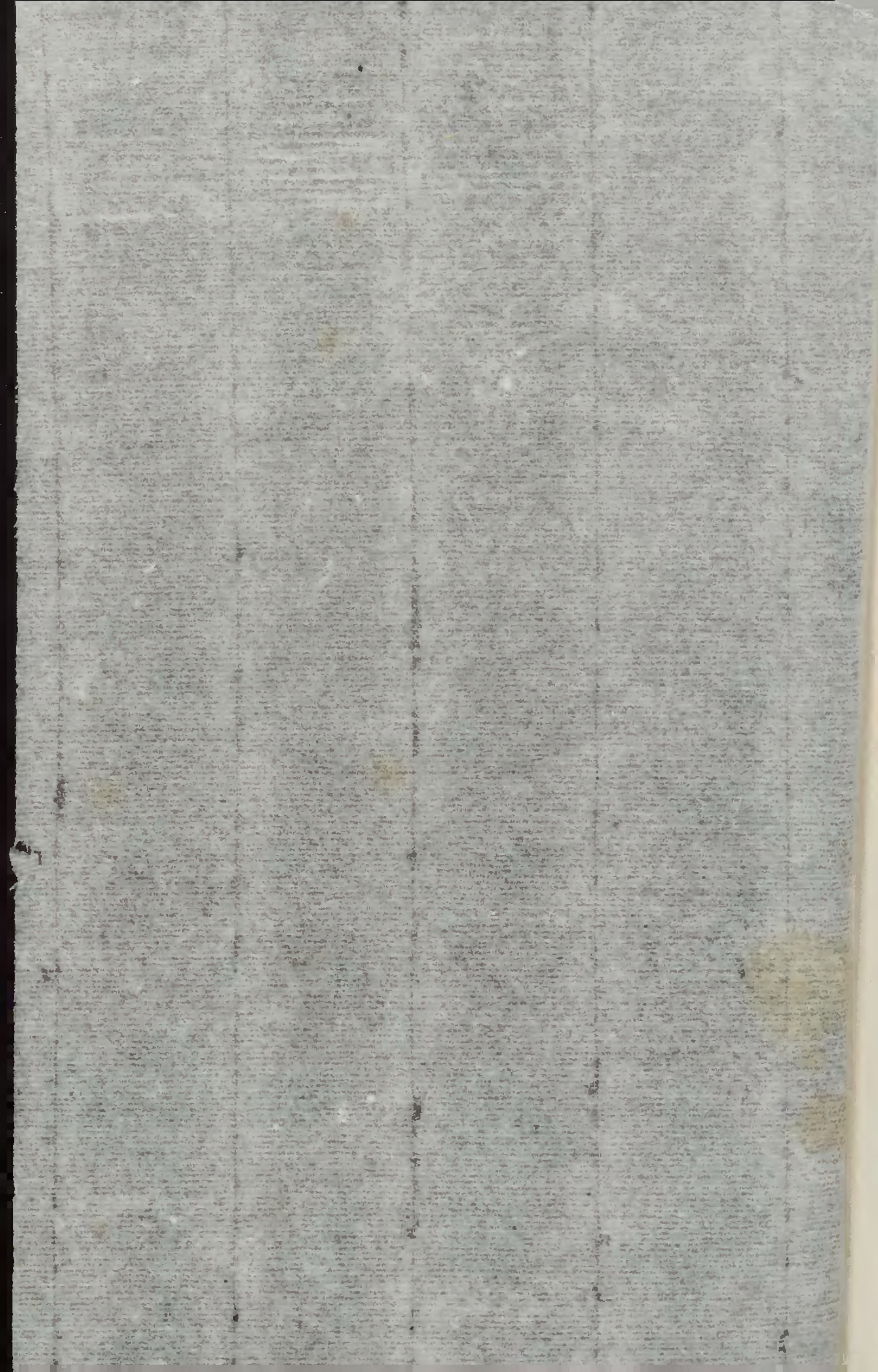
Zwierkowski partit avec la diète pour Zakroczym. Après avoir protesté contre la capitulation, il entra comme officier dans le deuxième des Krakus. Chargé de ramener les autorités civiles qui quittaient la Pologne, il escorta avec ses cavaliers la diète et le gouvernement qui s'y dirigeait, retourna ensuite à Wroclawek, et forma l'arrière-garde jusqu'à ce que toute l'armée se fut réfugiée sur le territoire prussien.

Arrivé à Paris, il fit long-temps partie du comité national polonais formé sous la présidence de Lelewel; et lorsque tous les membres de ce comité reçurent l'ordre de quitter Paris, Zwierkowski se retira à Nancy, d'où il passa plus tard au dépôt de Guéret, et puis à Tours.



Lelewel Joachim

JOACHIM LELEWEL.



JOACHIM LELEWEL.

Le nom de Lelewel est connu et invoqué dans le monde savant et littéraire. Homme né pour la science, les évènemens l'ont jeté dans un rôle politique, et les jugemens qui en ont résulté sont encore trop empreints de passions contemporaines. L'avenir jugera mieux que nous les hommes de notre époque. Aujourd'hui tenons-nous au simple récit des faits.

Le nom des Lelewel n'est pas étranger à l'Allemagne, à l'Angleterre et à la France, mais c'est à la Pologne qu'il appartient exclusivement depuis la fin du XVIIe siècle. Le bisaïeul de Joachim y arriva avec Auguste II. Henri Lelewel, aïeul de notre Joachim, fit ses études en Lithuanie, et obtint en 1728 le grade de maître en philosophie à l'Université de Wilna. Passant ensuite dans celle de Leyde, il y obtint le grade de docteur en médecine, après avoir suivi le cours de Boerhawe. Il mourut en 1763, conseiller de la cour du roi de Pologne, Auguste III. Le fils de Henri, Charles Lelewel, né en 1748, élevé à Warsovie, étudia en 1764 à l'Université de Gœttingue. Rentré dans sa patrie, il obtint le grade de capitaine dans l'infanterie de la garde de la couronne. Depuis, et tour à tour, il fut veneur et échanson de la terre de Liw; trésorier de la commission d'éducation nationale; commissaire en 1791, 92 et 93, pour la révision des Starosties, commissaire civico-militaire en 1794. Après le troisième partage de la République, il se retira dans sa terre de Wola-Cygowska, et y consacra son temps à l'éducation de ses enfans. Membre de la chambre de l'éducation publique, à l'époque du grand-duché de Varsovie, de 1806 à 1815, conseiller de la commission, au ministère des cultes et de l'instruction publique,

depuis 1815; après 45 années de service public, il obtint sa retraite. Inscrit à l'époque de la Diète constituante dans le *Livre d'Or*, consacré à la mémoire des hommes qui avaient bien mérité de la patrie, loyal et désintéressé, pauvre mais bienfaisant, plein de jours et de vertus, il mourut le 29 novembre 1830, au moment où éclatait la révolution.

Charles Lelewel avait eu cinq enfans d'Eve Szelutta, issue d'une famille de la Russie-Blanche : Joachim, Prot, Jean, Marceline et Marianne.

LELEWEL (Joachim) est né à Warsovie le 21 mars 1786. Il fit ses premières études sous les yeux de son père. Depuis 1801 jusqu'en 1804, il fréquenta le collége des Piaristes, *Collegium Nobilium Scholarum Piarum*, et fréquenta ensuite l'Université de Wilna, de 1804 jusqu'en 1809. C'est dans cette dernière ville qu'il développa les germes féconds du plus vaste savoir. C'est dans cette Université qui a produit tant d'hommes célèbres, que le jeune Mazovien suivait avec passion le cours d'histoire universelle, du professeur Thomas Hussarzewski, auquel Lelewel voua une sincère reconnaissance, et dont il rappelle le nom dans ses écrits. Depuis 1809 jusqu'en 1811, il resta soit au lycée de Krzemieniec, fondation de l'immortel Thadé Czacki, soit à Luck, en Wolhynie, sous les auspices de son grand-oncle Gaspar Cieciszowski, évêque de Kiiovie, de Luck et de Zytomir, et en dernier lieu archevêque métropolitain de toutes les églises catholiques de l'empire russe.

En 1811, il fut attaché pendant quelque temps aux bureaux du ministère de l'intérieur du grand-duché de Varsovie, mais il les quitta, pour se dévouer sans réserve aux sciences. En 1814, la chaire de l'histoire universelle étant vacante à l'université de Wilna, Lelewel vint l'occuper comme professeur-suppléant, jusqu'en 1817. Retournant cette année à Varsovie, il y fut nommé en 1821, conservateur de la grande bibliothèque nationale, et professeur du cours de l'histoire du XVIe siècle.

L'université de Wilna, veuve d'un homme si distingué, ouvrit

un concours pour la chaire de l'histoire, sous les conditions suivantes : *De l'Histoire, de son étendue, de ses rapports avec les autres branches des sciences, ainsi que de la manière la plus convenable pour enseigner et expliquer cette science dans l'université.* Le mémoire de Lelewel fut couronné, et il vint occuper la place de professeur ordinaire à l'Université de Wilna. Ses élèves qui le chérissaient, le reçurent avec enthousiasme. Les patriotes polonais, les savans s'applaudirent de le voir encore au milieu d'eux. Aussitôt que l'ouverture de son cours fut annoncée, les étudians, alors au nombre de douze cents, et un grand nombre d'auditeurs des deux sexes remplirent l'enceinte de la salle, et l'affluence fut telle qu'on remit l'ouverture à un autre jour, évènement unique dans les fastes de l'Université Lithuanienne, car on fut obligé d'ouvrir la plus grande salle des séances publiques, pour satisfaire à l'impatiente et patriotique curiosité. Les jeunes poètes briguèrent l'honneur de consacrer quelques chants de leur muse à la gloire de Lelewel. L'ode d'Adam Mickiewicz, adressée à son illustre professeur, est digne du poète et de celui qui en est l'objet.

Lelewel continua son cours jusqu'en 1824. Les onze années qu'il passa à Wilna peuvent se séparer en trois périodes. On le voit d'abord étudiant à l'Université; ensuite professeur lui-même, et développant dans la dernière période ses belles théories, ses idées nationales républicaines qui devaient trouver leur application dans la révolution du 29 novembre. Les leçons d'un pareil maître devaient être la source de grandes et généreuses inspirations, et l'histoire prouvera que ceux qui ont préparé, dirigé et accompli la nuit du 29 novembre étaient presque tous ou élèves, ou condisciples, ou amis de Lelewel. Est-il donc étonnant que Nicolas, en lançant son grand arrêt de proscription contre les Polonais, et le divisant en douze catégories, selon le degré de culpabilité, ait réservé la dernière et la plus terrible à un seul homme, à *Joachim Lelewel?*

Après le troisième partage qui raya de la carte européenne le royaume de Pologne, l'Autriche et la Prusse envahirent Kracovie et Varsovie; ces deux foyers des lumières polonaises languissaient,

tandis que Wilna et Krzemieniec, foyers lithuaniens et russiens, conservaient intact pour des jours meilleurs le dépôt des sciences et de la littérature nationale.

Les travaux de Thomas Zan et de ses nombreux collègues sont dus, sans doute, à la direction que Lelewel imprima aux esprits. En effet, tandis que le génie du professeur planait au-dessus de cette masse studieuse de Lithuaniens et de Russiens, un jeune élève se leva parmi eux qui entreprit de propager la nationalité polonaise sous le despotisme, l'espionnage et la corruption moskovites. Thomas Zan (1) fonda dès l'année 1819 des sociétés pour la réforme morale et intellectuelle, et il parvint avec un rare bonheur à mettre à exécution ses projets hardis. Il créa la société des *Philarètes* et des *Philomates*.

Mais ce complot généreux fut frappé par le Czar; elle valut à ses membres la prison ou l'exil; à quelques professeurs, la destitution et l'ostracisme. Lelewel fut du nombre de ces derniers, et, le 29 novembre 1824, il fut forcé de quitter Wilna. Il revint à Varsovie dans sa famille.

En 1828, il fut élu nonce de Zelechow, palatinat de Podlaquie, à la diète de Pologne. C'est de cette époque que date sa carrière politique. Représentant de la Pologne, et mis en contact avec les pouvoirs de l'état, il pouvait par une autre voie être encore utile à sa patrie. Appelé à faire partie d'une des commissions de la Diète, il influença dès les premiers momens le développement révolutionnaire.

Ne faisant partie d'aucune société secrète, il en était cependant l'âme et le représentant, par l'aménité de son caractère, par ses vertus publiques et privées, et par l'ascendant qu'il exerçait dans son cours d'histoire universelle.

Homme loyal et pur, s'irritant à la seule pensée du mensonge, humain, affable et prévenant, réservé dans ses premiers jugemens, et ne laissant jamais deviner sa dernière pensée; peut-être ne croyait-il pas assez à son opinion, peut-être manquait-il de sagacité pour juger les hommes, et attendait-il trop long-temps pour s'en

(1) Voyez sa biographie.

défier. Pourtant il était réservé dans les rencontres particulières; mais dans les improvisations publiques, il livrait son âme, sa pensée tout entière; il faisait déborder à grands flots son éloquence substantielle. Eloigné des intrigues qui existaient entre les curateurs, les recteurs et les professeurs de l'Université, son unique pensée était de défendre les intérêts des jeunes étudians. Il s'occupait non seulement de leur promotion, mais de leur bien-être. Il était pour ainsi dire le père de cette famille.

Quant au reproche de mysticisme qu'on lui a souvent adressé, on peut l'attribuer au monstrueux espionnage qui s'étendait jusqu'à l'expression des idées, et qui imposait plus de réserve à ceux qui étaient placés plus haut. Le pouvoir ombrageux devait le regarder comme chef moral de toutes les associations qui se formaient et se propagaient sur le vaste territoire de l'ancienne République Polonaise.

Mais autant il était supérieur à tout ce qui l'entourait, dans l'appréciation théorique de hautes questions sociales, de toutes les institutions, émanant de la souveraineté du peuple; autant son éloquence, ses conseils avaient de puissance; autant au moment de l'action il parut lent et indécis. Lelewel ne craignait ni la misère ni la mort, mais son énergie ne le poussait pas aux actions désespérées. Il n'osait pas invoquer les passions révolutionnaires, frapper ses ennemis par des initiatives audacieuses, frapper le premier, et prendre ainsi l'avantage de l'action.

Dans une guerre civile, sa carrière eût été plus complète et son action plus salutaire; elle s'est révélée tout entière au milieu de l'émigration; mais dans une guerre stratégique entre une nation et une puissance despote, arbitraire, tyrannique et toute militaire, il fallait un chef intrépide et populaire dans l'armée. Chlopicki fut donc appelé. Lelewel, savant et professeur, n'offrait pas pour de tels évènemens les garanties d'un soldat. Cependant ces deux noms furent inséparables dans les premiers momens de la révolution. Mais pour le bonheur de la Pologne il eût fallut les vertus de Lelewel et l'intrépidité de Chlopicki réunies dans un seul homme!

Les meneurs, les intrigans s'apercevaient que Lelewel gémissait

de la marche rétrograde de la révolution, sans trouver le moyen d'y remédier. Appelé à tous les pouvoirs qui se succédaient, faisant partie des députations les plus importantes, il n'osait jamais prononcer un *veto* absolu. Tel on le vit à Wierzbna.

Le général Chlopicki, entouré de mauvaises influences, se jetait dans la diplomatie, au lieu de provoquer des combats décisifs.

Plus tard Lelewel s'écriera : « Je fus le témoin oculaire de toutes » ces choses, et je me suis trouvé au milieu du mal, dans la position » la plus fausse et la plus douloureuse qui fût jamais. *Quæque ipse* » *miserrima vidi, et quorum pars magna fui.* »

Lelewel était digne de comprendre et d'avouer ce qu'il y avait de cruel dans ses erreurs. Depuis il prouva suffisamment qu'il voulait les faire oublier. Cet exemple n'a pas trouvé jusqu'ici d'imitateurs.

« Celui qui veut faire des révolutions dans ce monde, celui qui » veut faire le bien, ne doit dormir que dans le tombeau. » Pourquoi Lelewel ne s'est-il pas inspiré plus tôt de cette grande vérité? Mais sa mission n'est pas accomplie. Il servira encore la cause de la liberté, comme il a su souffrir pour elle. Le dévouement, les vertus, les talens de Lelewel en feront toujours un des plus beaux caractères modernes, et ce sera l'une des gloires de la Pologne.

Les patriotes polonais forcés de hâter le moment de l'insurrection, se réunirent le 21 novembre 1830, dans la bibliothèque de la société royale des Amis des sciences, pour annoncer à Lelewel que la nuit du 29 donnerait le signal d'une nouvelle lutte de la liberté contre le despotisme. Dans cette même nuit, le père de Lelewel, âgé de 82 ans, mourut. Cet évènement eut sans doute une grande influence sur Lelewel. Les devoirs qu'il avait à rendre à son père ne le laissèrent pas tout entier à la cause publique. Mais bientôt il se rendit à l'appel des patriotes, et après la dissolution du *Conseil d'Administration,* institué sous Nicolas, il occupa une place dans le *Comité exécutif.* Le club patriotique le nomma en même temps son président.

Tandis que ces évènemens se passaient dans l'intérieur de la ville, le czarévitsch Constantin, établi à Wierzbna, près de Krolikarnia,

reçut une députation de quatre personnes dont Lelewel fit partie. Le lendemain le czarévitsch, partit à la tête de 8,000 hommes et 24 pièces d'artillerie, et se retira tranquillement jusqu'au-delà du Bug. Telle fut la suite des pourparlers de la députation.

Le *Comité exécutif* se transforma en *Gouvernement provisoire*, Lelewel y occupa une place, et lorsque le général Chlopicki se déclara dictateur, Lelewel obtint des clubistes l'assurance qu'ils ne lui seraient point hostiles avant le 18 décembre, jour de l'ouverture de la Diète.

Ainsi la bonté de Lelewel et son amour pour la légalité du nouveau pouvoir, secondèrent puissamment les funestes projets de la contre-révolution. Ce qui peut excuser la confiance de Lelewel dans Chlopicki, c'est l'ignorance où il était de son caractère et de ses intentions. Ces deux hommes se rencontrèrent pour la première fois de leur vie le troisième jour de la révolution.

Le dictateur chargea Lelewel du ministère des cultes et de l'instruction publique; il y trouva de monstrueux abus à réparer.

A la séance de la Diète du 20 décembre, il fut un des rédacteurs du célèbre manifeste du peuple Polonais, adressé à tous les peuples. Dans toutes les circonstances, comme dans celle-ci, Lelewel eut à lutter contre les lenteurs et l'insouciance avec lesquelles on traitait à Varsovie l'importante question des anciennes provinces polonaises.

Les quarante premiers jours de la révolution s'écoulèrent dans une fatale indécision. Rien n'annonçait qu'un système vraiment révolutionnaire serait adopté, pour agir, attaquer et vaincre. La paisible retraite du czarévitsch, la disgrâce mal déguisée de plusieurs citoyens qui avaient pris une part active à la révolution, la dictature méfiante, arrogante, et souvent folle, la douceur avec laquelle les traîtres furent épargnés, les mensonges et les calomnies répandus par les partisans de la Russie, le départ et l'arrivée des négociateurs entre Varsovie et Saint-Pétersbourg, la lenteur et la lâcheté qui faisaient négliger les intérêts de la Lithuanie et des terres Russiennes, les soldats arrêtés dans leur élan patriotique, dans leur ardeur guerrière, tout cela était plus

que suffisant pour aigrir beaucoup d'hommes d'action. Lelewel fut en butte aux accusations les plus opposées. Ceux qui voulaient le voir éloigné des affaires, inventaient mille fables sur son compte. On le représentait comme un homme sanguinaire, hypocrite et avide de pouvoir. Ces rumeurs devinrent si violentes, que le dictateur le fit arrêter le 11 janvier 1831. La vérité ne tarda pas à se faire jour, mais les intrigans profitèrent avec empressement de la calomnie ; ils se servirent de cette circonstance pour présenter Lelewel comme un homme dangereux, cruel, ambitieux, et, chose étrange, beaucoup de gens partagent encore cette erreur!

Rien n'est moins fondé que cette accusation d'ambition. Toute la vie de Lelewel le prouve.

Jamais il ne chercha à s'emparer du pouvoir, dans sa carrière politique ; il n'accepta jamais ni une pension, ni même les émolumens attachés aux places qu'il occupait. Et cependant sa propre fortune était si modeste, qu'elle suffisait à peine aux besoins de première nécessité. Un ambitieux cherche la fortune comme moyen de parvenir, et personne, même ses ennemis les plus acharnés, n'oseront l'accuser sur ce point.

Les ennemis de la cause révolutionnaire l'accusent d'ambition, et les républicains l'accusent de n'en avoir pas eu assez. Le pouvoir n'est jamais dangereux dans les mains d'un homme tel que Lelewel. Les générations contemporaines et les générations futures des peuples Slaves gémiront sur les circonstances qui ont empêché Lelewel de se placer à la tête de la révolution. Dans la grandeur de ses vues, Lelewel voulait rendre aux peuples Slaves leur antique liberté républicaine. La nuit du 29 novembre était à la fois et la promesse et le commencement de cette vaste entreprise....

Après la dictature on forma un *gouvernement suprême national*, composé d'un président et de quatre membres. L'opinion publique, si favorable à Lelewel, le désignait déjà comme chef de l'état, mais les intrigans, par leurs manœuvres frauduleuses, empêchèrent son élection.

Au moment où les votes de la diète prouvaient que Lelewel obtiendrait la majorité, les meneurs de la coterie aristocrato-diplo-

matique firent courir le bruit que les guillotines et les potences étaient dressées, à l'instigation de Lelewel, sur une des places de la capitale, appelée les *Croix d'or*. La terreur s'empara de la Diète, et, après le deuxième ballottage, au milieu de la confusion, Lelewel obtint le nombre de votes strictement nécessaire ; mais il eut moins de voix que ses collègues, et fut le dernier en ordre de siége. La loi disait explicitement : « Qu'en cas de parité de voix, ou quand » le généralissime, conformément à la loi du 23 janvier 1831, » viendrait prendre sa place au gouvernement, le membre qui, à » son élection, aurait eu le moins de voix, serait obligé de se » retirer. » Les deux courriers expédiés de la salle des séances au gouverneur-général de Varsovie et à la place des *Croix d'or*, rapportèrent que les prétendues guillotines et potences n'étaient autre chose qu'une machine à couper la paille à l'usage de la cavalerie !

Dans la nuit du 15 août, le peuple se souleva ; il fit justice des traîtres et des espions. Les intrigans ont voulu donner à ce mouvement d'indignation populaire l'apparence d'un guet-à-pens ; ils ont accusé Lelewel d'y avoir pris part. Son caractère doux, affable et conciliant repousse cette accusation. L'histoire prouvera que l'indulgence qui favorise la trahison doit amener tôt ou tard la violence.

Le 16 août 1831, le gouvernement national s'étant dissous, Lelewel rentra dans la diète et occupa son banc.

Après l'occupation de Varsovie par les Russes, il s'éloigna avec ses autres collègues, et, prenant son léger bagage sur son dos, il chemina jusqu'à la frontière prussienne qu'il franchit à Broduiça (Strasbourg), ayant un passeport sous un autre nom. Il arriva à Paris le 29 octobre 1831, après avoir éprouvé des difficultés en Allemagne et en Belgique.

Le 6 novembre, quelques Polonais présens à Paris formèrent un *comité provisoire*, dont Lelewel fut membre; mais quand le nombre des émigrés augmenta, le comité provisoire fut remplacé par un *comité national polonais permanent ;* Lelewel en fut élu président.

Les journaux français publièrent en partie les travaux du comité ; les journaux belges, allemands et anglais les reproduisirent. Sans

doute on appéciera plus tard les efforts patriotiques du comité; Lelewel en fut l'âme. Au-dessus de toutes les attaques de l'intrigue, lui et ses collègues persévérèrent jusqu'à la dernière extrémité. La proclamation du comité national au peuple russe provoqua la dispersion des membres, et les signataires de cette proclamation furent forcés de quitter Paris le 1er janvier 1833 (1).

Lelewel se retira à Lagrange-Lafayette; il y resta tranquille pendant quelques semaines, tout occupé de ses travaux sur la numismatique. Le 9 mars, la force armée vint l'arracher de Lagrange, et, assisté d'un gendarme, il fut conduit à Tours.

Après cette nouvelle persécution, cette violation du domicile du général Lafayette, Lelewel ne pouvait pas espérer qu'on le laisserait en repos. En effet, après cinq mois de séjour à Tours, il reçut l'ordre de quitter la France, et le 3 août il quitta cette dernière ville. Il avait employé ces cinq mois à des études scientifiques; il partageait son temps entre la bibliothèque de la ville, et le riche cabinet de médailles de M. André Jeuffrain. Il suivit l'itinéraire obligé, et, en s'arrêtant à Arras, il fit, le 15 septembre 1833, une protestation insérée dans les journaux.

Pendant son court séjour à Lille, il reçut de nouveaux témoignages d'estime et d'admiration. Plusieurs citoyens distingués firent leurs efforts pour le garder parmi eux; mais il devait quitter le territoire français.

Au moment où j'écris ces lignes, l'illustre Lelewel est à Bruxelles.

Nous avons donné un aperçu de la vie politique de Lelewel. Sa carrière littéraire n'est pas non plus exempte de haines et de jalousies; Lelewel fait exception à cette généralité. Les savans, historiens, légistes, antiquaires, géographes, l'invoquent dans leurs productions: l'envie cède devant un pareil mérite.

(1) C'étaient, *le président*, Joachim Lelewel.

Les membres, Valentin Zwierkowski, Léonard Chodzko, Antoine Przeciszewski, Antoine Hluszniewicz, Erazme Rykaczewski, Joseph Zaliwski, Michel Hube.

Le secrétaire, Valérien Pietkiewicz.

Le trésorier, Charles-Édouard Wodzinski.

Si la littérature ne lui doit pas une longue suite de volumes, sa fécondité se montre par une foule de petits écrits, brochures, et autres articles communiqués aux journaux mensuels, hebdomadaires, quotidiens. Il a fait de nombreuses critiques des ouvrages anciens et modernes publiés sur la Pologne. Albertrandy, Naruszewicz, Czacki, Ossolinski, Bandtkie, et quelques autres écrivains célèbres ont cherché à débrouiller le vrai du mensonge; mais Lelewel, avec la sûreté de son jugement dans les sciences, la hauteur de son intelligence a fixé les questions les plus difficiles à résoudre.

Lelewel a un talent remarquable pour l'improvisation. Ses facultés appliquées à la science sont prodigieuses, et sa patience est telle, que tous ses ouvrages sont écrits de sa main, sans jamais recourir à la dictée. Il a dessiné et gravé une grande quantité de cartes géographiques, les figures, l'architecture, l'héraldique, la numismatique qui accompagnent la plupart de ses ouvrages. Il surmonta de grandes difficultés en éclairant par ses conseils les imprimeurs et les compositeurs de Wilna et de Varsovie; ce qui paraissait impossible aux gens de métier devenait facile par les combinaisons typographiques de Lelewel.

Il a été en butte à des critiques sévères, parce qu'il diffère pour le style et pour l'orthographe de tous les ouvrages polonais. Cette manière toute spéciale a été jugée diversement: les uns ont cru y voir une fâcheuse négligence, les autres, d'inutiles innovations; on lui reprochait l'emploi des tournures inusitées et surannées. Quoi qu'il en soit, le public goûta ses ouvrages, et quelques unes de ses productions se font remarquer par une grande clarté, une parfaite précision, et sont très souvent semées d'images poétiques. Dans d'autres ouvrages il voulut imiter la manière de Naruszewicz, le Tacite polonais; alors il devint obscur, inintelligible, insaisissable et plein de locutions extravagantes. De 1810 à 1820, il semble avoir adopté ce genre qui diffère tant de ses autres écrits.

Plusieurs systèmes ont été adoptés pour écrire ou professer l'histoire; Lelewel s'en est fait un, sans imiter ses devanciers.

Dans la *numismatique*, il a découvert plusieurs monnaies du moyen âge: anglo-saxonnes, allemandes, bohèmes, polonaises et

koufiques ; il range ces monnaies par époque selon leur succession. Dans plusieurs pièces il a interprété, avec un rare bonheur, des anagrammes qu'on n'avait pu expliquer jusqu'ici (1).

Dans la *diplomatique*, il s'attache particulièrement à connaître les manuscrits et les diplômes russiens (ruskié), et en comparant les nuances des caractères, il répand les premières lumières sur les diplômes russo-polonais.

Dans ses recherches *bibliographiques*, il trace à sa manière les monographies historiques des bibliothèques en général, et spécialement celles des bibliothèques et imprimeries en Pologne. Il fait connaître une quantité d'anciens ouvrages polonais fort rares, et surtout les premières impressions (incunabula) polonaises, en montrant par des signes distinctifs les différentes maisons (officina).

L'*Histoire ancienne* l'absorba particulièrement; c'est surtout dans cette science qu'il porta son esprit d'observation. L'Inde joue le premier rôle dans les annales qu'il nous donne. Il recherche les rapports religieux et philosophiques que cette partie du monde pouvait avoir avec le christianisme et les autres religions de l'Europe ; mais l'ancienne géographie semble avoir été l'objet constant de ses recherches. Ses travaux dans ce genre surpassent tout ce qui avait été fait. Après avoir donné son opinion sur J.-H Volff, Gossellin, Malte-Brun et autres, il marque les progrès, les changemens dans la marche des connaissances géographiques chez les anciens, leurs découvertes, leurs idées, et il laisse tout l'avantage aux temps passés. Il fait des recherches sur les différens systèmes de longitude et de latitude, adaptés aux localités de divers siècles. Le tracé de trente et quelques systèmes adoptés pour les cartes géographiques par d'anciens géographes ; la différence des progrès en géographie dans les écoles de la Grèce, d'Athènes, d'Alexandrie et de Rome ; enfin le degré que ces connaissances avaient atteint chez

(1) Ce précieux ouvrage, augmenté par de rares découvertes qu'il a faites, est dans ce moment sous presse. Il se composera d'un fort volume in-8°, et d'un atlas in-4° contenant cinquante planches gravées sur cuivre.

les anciens, et les causes de leur décadence, composent un très fort volume; et ce n'est que la moitié du travail qu'il prépare.

Dans l'*Histoire du moyen âge*, il fait des recherches sur la religion scandinave, et prouve qu'elle trouva son origine dans la poésie, à l'époque de l'introduction du christianisme. Il la suit dans ses développemens, et indique l'influence que les chrétiens eux-mêmes y ont imprimée.

Il n'a pas encore publié l'*Histoire de Pologne* qu'il avait préparée, mais il a tellement refondu celle de Théodore Waga, que l'ancien ouvrage disparaît sous les améliorations que Lelewel y a faites. En 1829 et 1830, il publia un résumé de l'Histoire de la Pologne à l'usage des enfans; il l'enrichit de douze cartes géographiques qui montrent la Pologne aux différentes époques de la république. Aucun pays ne posséda jusque là un atlas de ce genre; mais ces deux ouvrages ne donnent pas encore tout ce que la Pologne doit attendre de notre auteur. Il semble que Lelewel ait voulu essayer d'abord ses qualités intellectuelles sur l'Histoire universelle.

Quand il commença l'Histoire de Pologne, il sentit qu'il ne pouvait s'écarter d'un but politique. Une nation qui perd son existence et qui cherche à la reconquérir, s'applique principalement à l'appréciation du passé. On se demande si l'évocation du passé était utile ou nuisible, au moment de l'insurrection nationale, et quel esprit on imprimerait à sa direction. Lelewel a résolu ces graves questions; il a cherché dans le passé les sources du vrai républicanisme, de ce système vraiment national, et dégagé de tous les abus qui avaient été introduits par l'insolente vanité ou vénalité des magnats ou soi-disant tels, dirigés par l'influence étrangère. Lelewel n'a pas cessé de faire la guerre aux idées qui ont dénaturé ou faussé le passé de la Pologne.

L'espionnage et la censure qui pesaient sur la Pologne ont donné à son caractère une sorte de réserve craintive: sa position difficile lui faisait une loi de cette réserve, et, en butte à tant d'inimitiés, il ne pouvait développer ses tendances qu'avec le temps.

Toutes les fois qu'il abordait les questions polonaises, il avait à cœur de rendre hommage à l'antique gloire de la patrie, et dans

ses souvenirs, il rattachait ceux du républicanisme primitif de tous les Slaves.

L'éducation de Lelewel, ses études, ses convictions l'ont fait républicain. Il croit que la Pologne ne peut trouver son existence et son bonheur que dans un système franchement républicain. Les doctrinaires, la coterie diplomatique, les aristocrates, et ceux qui prêtent volontiers leur plume et leur parole à tout venant, reprochèrent à Lelewel de n'avoir jamais prononcé le mot de république, soit dans la diète, soit dans les circonstances décisives. Mirabeau a dit : « Les mots sont des choses, mais les actions parlent plus éloquemment encore; » toute la vie de Lelewel est la preuve de ses sentimens républicains. Il veut le rétablissement de la république polonaise, mais il la veut pure, il la veut dépouillée de tous ses abus, avec toutes les améliorations possibles.

Quand il était membre du gouvernement national, il ne pouvait pas siéger à la diète, et ce mot de *république* qu'on lui reproche aujourd'hui de n'avoir pas prononcé, il a fait mieux, il a écrit, et il publia, le 9 juin 1831, l'ouvrage sur les trois constitutions de 1791, 1807 et 1815. N'était-ce pas une énergique profession de foi? Il adressa cet ouvrage aux représentans de la diète : il donnait là un grand enseignement à ceux qui auraient voulu en profiter. La diète se perdait en vaines discussions sur la forme du gouvernement, elle ne voulait voir dans la Pologne qu'un royaume, qu'une monarchie; ces tristes débats ne l'ont point sauvée, et Nicolas se moque bien aujourd'hui du royaume, de la monarchie, des aristocrates et des doctrinaires. Il pense plus sérieusement à la propagande républicaine; c'est le spectre qui épouvante la Sainte-Alliance et les autres monarchies...

Mais revenons à l'*Histoire de Pologne* par Lelewel.

Les travaux de Naruszewicz rectifiaient des faits relatifs aux temps des Piasts; le génie de Czacki avait jeté une vive lumière sur l'époque des Jagellons. Lelewel leur donna une couleur plus populaire; il chercha à reproduire les monumens historiques oubliés dans les archives nationales, ou enfouis dans les bibliothèques particulières. Lui seul a découvert la première traduction originale des

statuts polonais écrits en latin. Il compléta les monumens de la législation de la Lithuanie, qui avaient été préparés d'abord par le savant Ignace Danilowicz, et qui furent imprimés aux frais de Titus Dzialynski. Des recherches législatives, publiées par Danilowicz et J.-V. Bandtkie, furent dues aux soins et à l'infatigable activité de Lelewel. Il concourut partout aux recherches de la vérité ; il répandit le goût de la science, et excita l'enthousiasme pour les choses nationales.

On a généralement cru que la féodalité avait existé en Pologne, et que ses lois, ses institutions avaient été empruntées aux Franks, à l'Allemagne et à Rome. Lelewel s'éleva contre cette erreur ; il fit connaître les lois nationales slavonnes, mais ne contesta pas l'influence de quelques institutions de l'Occident. Par cette seule considération l'*Histoire de Pologne* doit être envisagée sous un autre point de vue, et sa source acquiert une plus haute importance.

Après cette appréciation générale de l'esprit des ouvrages de Lelewel, je donnerai ici une notice bibliographique de ses publications jusqu'à ce jour. Si cette exactitude paraît minutieuse aux gens du monde, elle ne le sera pas pour les bibliographes.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

1. *Histoire de l'histoire* (historika). Wilna, 1815.
2. *De la manière facile et utile d'enseigner l'histoire.* Ibid.
3. *De la nécessité des connaissances profondes de l'histoire* (dans le *Journal hebdomadaire de Wilna*, 1815).
4. *Comment doit être un historien ?* Ibid.
5. *De l'histoire, de son étendue, de ses rapports avec les autres branches des sciences.* Warsovie, 1826.
6. *Des sciences qui contribuent à découvrir les sources historiques.* Wilna, 1822, avec gravures.
7. *Des monnaies mahométanes et de sa diplomatique.* Wilna.
8. *De la diplomatique russienne* (dans le *Mémorial de Warsovie* de Louis Osinski).
9. *Eclaircissement des trois monnaies des Sammarides* (dans le *Journal des sciences de Warsovie*).
10. *Des anciennes monnaies trouvées à Trzebun.* Warsovie, 1826, avec gravures (dans le *Journal scientif.* de Michel Podczaszynski et Maurice Mochnacki).
11. *Le tertre funéraire près du village de Ruszcza-Plaszczyzna* (dans le *Palatinat de Sandomir* et dans le *Journ. des sciences*).

12. *De la bibliographie en deux livres* (livres doubles). Wilna, 1823—1826, 2 vol. avec tables et gravures. On y trouve : a.) La Bibliographie. b.) Bibliothéquerie. c.) Des différens ouvrages et prémices (incunabula) étrangers. d.) Des différens ouvrages polonais. e.) Histoire de l'imprimerie en Pologne. f.) Histoire des bibliothèques en Pologne.
13. *Histoire générale des bibliothèques.* Warsovie, 1828.
14. *Edda, ou Traité de la religion des anciens habitans de la Scandinavie.* Wilna, 1828.

HISTOIRE ANCIENNE.

15. *Histoire ancienne.* Wilna, 1818, avec un atlas.
16. *Supplément à l'histoire ancienne.* Wilna.
17. *Histoire ancienne de l'Inde.* Warsovie, 1820. On y trouve : a.) L'Inde transgangienne, la Sinie et la Sérique des anciens. b.) La géographie indienne d'après les écrits sacrés. c.) Connaissance primitive de la terre en Orient.
18. *Recherches de l'antiquité par rapport à la géographie.* Wilna, 1818, avec un atlas.
19. *Les découvertes des Carthaginois sur l'Océan atlantique.* Warsovie, 1821, trad. en allemand.
20. *Ecrits moins considérables historico-géographiques.* Warsovie, 1814. On y trouve : a.) Histoire de la géographie. b.) Notice historique sur les mesures de longueur chez les anciens. c.) Notice sur les nations qui ont habité l'intérieur de l'Europe jusqu'au xe siècle. d.) Relations commerciales entre les Phéniciens, les Carthaginois et les Grecs. e.) Description de la Scythie d'après Hérodote.

RERUM POLONICARUM.

21. *Les dix siècles écoulés de la Pologne.* Warsovie, 1829.
22. *Histoire de Pologne racontée aux enfans.* Warsovie, 1829—1830, avec un atlas, (trad. en allem.)
23. *Histoire de Pologne de T. Waga.* Wilna, 1824.
24. *Réflexions sur Mathieu, aux armes de Cholewa, historien polonais du* xiie *siècle, et en particulier sur le premier livre de son histoire.* Warsovie et Wilna, 1811, (trad. en allem.)
25. *Des plus anciens historiens polonais.* Warsovie, trad. en allem. et en russe.
26. *Coup-d'œil sur l'antiquité des nations lithuaniennes et sur leurs relations avec les Hérules.* Wilna, 1808. On y trouve : a.) Dissertation sur un passage du livre d'Amien Marcellin sur les Alans et les Masagètes contre Naruszewicz.
27. *Conquêtes de Boleslas-le-Grand* (dans le *Journal hebdomadaire de Wilna*, 1815).
28. *Inscription funéraire du roi Boleslas-le-Grand, à Posen.* Ibid.
29. *Du titre de roi et des relations de la Pologne avec l'Allemagne, jusqu'au temps des fils de Boleslas-Bouche-de-Travers* (dans le *Journal scientif. de Warsovie, de Bohuszewski*).

30. *Du salut de la Pologne sous Wladislas-Lokietek*, ou *le Bref* (dans le *Journal scientif.* de M. Podczaszynski).

31. *De l'état de la culture et des sciences en Pologne, jusqu'à l'introduction de l'imprimerie dans ce pays* (dans le *Journal hebdomadaire de Wilna*, trad. en allem. et en français).

32. *Essai sur la législation civile et criminelle en Pologne*. Warsovie, 1828, (trad. en allem. et en français). Voyez aussi *Tableau de la Pologne* de Malte-Brun *et* Léonard Chodzko.

33. *Critique du soi-disant statut de Wislica*. Warsovie, 1828.

34. *Dernières années du règne de Sigismond-le-Vieux, et avènement de Sigismond-Auguste au trône de Pologne*. Warsovie, 1821.

35. *Règne de Stanislas-Auguste Poniatowski*. Wilna, 1818, et Warsovie, 1831, (trad. en allem.)

36. *Analyse et parallèle des trois constitutions polonaises de* 1791, 1807, 1815. Warsovie, 1831. (Réimprimé en 1832, à Paris, à l'usage de l'émigration, par Léonard Chodzko. Trad. en français, à Arras, en 1833, par Erasme Rykaczewski.

37. *Parallèle de l'Espagne et de la Pologne*. Warsovie, 1831.

38. *Notes employées par L. Golembiowski, dans son ouvrage sur les historiens polonais*. Warsovie, 1826, (trad. en allem. et en français.)

39. *Novossiltzoff à Wilna*. Warsovie, 1831.

40. *Statuts primitifs de la Pologne*. Wilna, 1824.

41. *Monumens de la législation en Lithuanie*. Posen, édit. de J. Danilowicz.

42. *Atlas historique de Régine Korzeniowska*. Warsovie, 1830—1831, in-fol.

43. *Sur la géographie ancienne d'Uldynski* (dans le *Journal scientifique de Wilna* d'Antoine Marcinowski).

44. *Sur la traduction de l'Histoire grecque de Goldsmith, par Olszewski* (dans le *Journal hebdomadaire de Wilna*).

45. *Sur l'histoire universelle de Katowski* (dans le *Journal scientifique de Wilna* d'A. Marcinowski.

46. *Sur l'antologie grecque de Jurkowski*). Ibid.

47. *Sur les annales de la société royale des amis des sciences de Warsovie* (dans la *Gazette de Warsovie*).

48. *Sur l'Hercule vêtu à l'Omphale, de Sébastien Ciampi* (dans la *Gazette littéraire* de Chlendowski).

49. *Parallèle de Naruszewicz et de Czacki* (dans les *Annales de la société royale des amis des sciences de Warsovie*).

50. *Parallèle de Karamzine et de Naruszewicz* (dans les *Archives du Nord*, en russe).

51. *Sur la civilisation des Varègues et des Slaves*. Ibid.

52. *De la Lithuanie de X. Bohusz*. Warsovie.

53. *Sur Prokosz et les prétendus chroniquaires polonais* (dans la *Bibliothèque polonaise*).

54. *Sur les six dissertations législatives de J. V. Bandtkie* (dans le *Journal hebdomadaire de Wilna*).

*

55. *Sur les chants historiques de la Pologne de J. N. Niemcewicz.*
56. *Sur le pèlerin à Dobromil* (dans le *Mémorial de Warsovie* de Félix Bentkowski).
57. *Sur la description de l'ancienne Pologne de Thomas Swiencki.* Ibid.
58. *Sur l'histoire de Pologne de T. Waga* (dans le *Journal scientifique de Wilna* de Kasimir Kontrym).
59. *Sur l'abrégé chronologique de l'histoire de Pologne de Szmidt et d'Albertrandy.* Ibid.
60. *Sur l'histoire de Pologne de Falenski* (dans le *Mémorial de Warsovie* de F. Bentkowski).
61. *Sur l'histoire de Pologne de G. S. Bandtkié.* Ibid.
62. *Sur l'ouvrage de Czerminski.* Ibid.
63. *Sur l'histoire de Pologne d'Alexandre Bronikowski* (dans la *Gazette polonaise*).
64. *Sur les Slaves d'Orzhowski* (dans le *Journal hebdomadaire de Wilna*).
65. *Sur l'histoire de Pologne de L. Golembiowski* (dans la *Gazette polonaise*).
66. *Sur la dissertation sur le droit romain en Pologne de Jean-Népomucène Janowski* (dans la *Thémis polonaise*).
67. *Notes sur la dissertation, sur l'influence du droit romain, sur celui de Pologne et de Lithuanie d'Alexandre Mickiewicz* (dans le *Journal scientifique* de M. Podczaszynski),
68. *Notes sur une pareille dissertation de François Morze.* Ibid.
69. *Un petit feuillet à un cartelet, salut* (dans le *Jour. hebdom. de Wilna*).
70. *Du nombre double dans la langue polonaise.* Ibid.
71. *Sur la lettre* J *et sur son emploi.* Ibid.
72. *De l'orthographe polonaise à l'occasion de l'ouvrage de la société royale des amis des sciences* (dans le *Journ. des sciences de Chrétien-Lach* Szyrma.
73. *Lettres sur la Luidgarde de Kropinski, sur les Templiers, sur l'élégie à Kosciuszko, par Thomas Cantorberry Timowski* (dans le *Journ. hebd. de Wilna*).
74. *Sur les poèmes des Skandinaves.* Ibid.
75. *Parallèle du romantisme et du classicisme* (dans la *Petite bibliothèque polonaise*).
76. *De la nation lithuanienne* (dans le *Journ. hebdom. de Wilna*).
77. *Sur les Scythes et les Goths.*
78. *Sur les ouvrages élémentaires* (dans le *Journ. hebdom. de Wilna*).
79. *Peines de toute l'année* ou *Compte-rendu des travaux du comité national polonais, formé en France, le* 8 *décembre* 1831. Paris, 1831—1833.
80. Sous ce numéro nous placerons les différens discours prononcés à diverses occasions. *a*) *Discours prononcé à la diète, contre le projet de la loi sur le divorce.* Warsovie, 1830. *b*) *Observations sur le rapport du conseil d'état*, département de l'instruction publique. Warsovie, 1830. *c*) *Compte rendu du département de l'instruction publique* à la diète révolutionnaire de 1831. *d*) *Discours prononcé dans les chambres réunies sur le commencement de la révolution, sur la députation à Wierzbna et sur Lubecki.* Warsovie, 1831. *e*) *Discours prononcé à l'anniversaire de la mi-année de la révolution du 29 novembre.* *f*) *Discours prononcé à la célébration, à Warsovie, de la révolution de juillet*, trad. en français. *g*) *Discours prononcé à Paris, à l'époque de la célebration du premier anniversaire du 29 novembre.* *h*) *Discours prononcé à*

l'anniversaire des révolutions de Lithuanie et des Terres-Russiennes, à Paris, le 25 mars 1832 *i*) *Discours prononcé pendant le convoi du général Lamarque*, à Paris, le 5 juin 1832. *k*) *Discours prononcé à l'occasion du troisième anniversaire de la révolution du 29 novembre*, à Bruxelles, en 1833.

Quant aux différentes gravures qui ornent les ouvrages de Lelewel et qu'il a gravées lui-même, ce sont:

	Planches.
1. *Atlas pour les recherches de l'antiquité par rapport à la géographie*	20
2. *Découvertes des Carthaginois sur l'Océan atlantique*	2
3. *Ecrits moins considérables, historico-géogr.*	5
4. *Atlas pour l'histoire ancienne*	16
5. *Atlas pour l'histoire de l'Inde*	3
6. *Atlas pour l'histoire de Pologne racontée aux enfans*	12
7. *Coup-d'œil sur l'antiquité des nations lithuaniennes*	1
8. *Les conquêtes de Boleslas-le-Grand*	2
9. *Réflexions sur Mathieu, historien polonais*	1
10. *Les sciences qui contribuent à découvrir les sources historiques*	12
11. *Les monumens slaves*	1
12. *La diplomatique latine*	3
13. *Les statuts de Pologne*	1
14. *La diplomatique russienne*	4
15. *La numismatique*	9
16. *La bibliographie*	12
17. *Les dix siècles écoulés*	1
TOTAL	105

Les évènemens politiques interrompant les occupations du savant Lelewel, et ses trésors scientifiques étant devenus probablement la proie des flammes ou de la barbare rapacité de Nicolas, il me reste à conserver au moins la note des ouvrages et des planches préparés, et qui attendaient la publication.

1° *Continuation des monumens de la législation lithuanienne.*
2° *Le catalogue des premiers ouvrages imprimés en Pologne* (incunabula).
3° *Suite aux recherches de l'antiquité par rapport à la géographie.*
4° *Cours de l'histoire universelle*, contenant une quinzaine de volumes.
5° *Histoire générale et nationale de Pologne*, de quatre à cinq volumes.

Quant aux planches, ce sont:

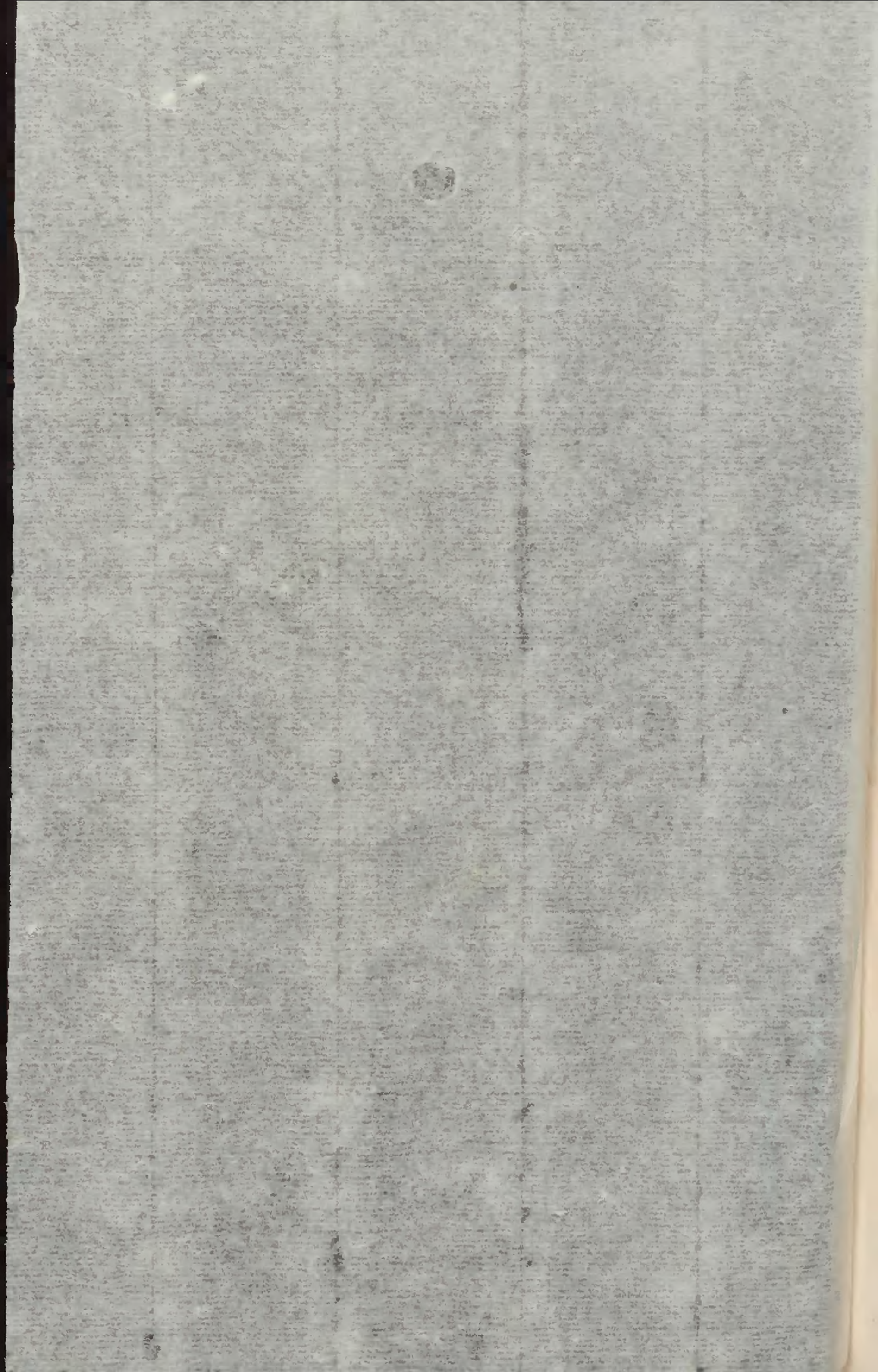
	Planches
1° *Atlas pour l'histoire du moyen âge*	13
2° *Numismatique de l'ancienne Grèce*	6
3° *Atlas pour l'intelligence de l'histoire de la bibliographie*	3
4° *Atlas pour les quatre périodes de l'histoire de Pologne*	4
TOTAL	26

Voici enfin les titres littéraires de Joachim Lelewel :

Docteur en philosophie à l'Université de Krakovie; membre de la Société royale des amis des sciences de Warsovie; de l'Université de Wilna; de la Société littéraire de Krakovie, unie à celle de l'Université Jagellonne; de la Société philotechnique; de celle de géographie; de celle de la statistique universelle, à Paris; de la Société libre des amis de la littérature russe, à Saint-Pétersbourg; de celle des antiquités russes, à Moskou; de celle des sciences auprès de l'Université impériale de Kharkow; de la Société impériale et royale des Géorgophiles et de celle des Colombaria de Florence; de la société asiatique de Calcutta; de la Société royale des sciences, d'agriculture et des arts, à Lille, etc.



DÉSIRÉ CHLAPOWSKI.



DÉSIRÉ CHLAPOWSKI.

CHLAPOWSKI (Désiré), né en 1788 dans le palatinat de Posen, entra au service militaire de Pologne lors de la première entrée des Français. Aide-de-camp de Napoléon, il fit en cette qualité les campagnes d'Espagne, d'Autriche et de Russie. Dans le cours de cette dernière guerre, il se distingua à Krasnoy, sous les yeux mêmes de Napoléon.

Depuis 1814, rentré dans ses terres, il se voua aux améliorations agricoles, et épousa la comtesse Grudzinska, sœur de la princesse de Lowicz, épouse du grand-duc Constantin.

Resté inactif dans les premiers mois de la révolution de 1830, il ne quitta le grand-duché de Posen qu'au mois de janvier 1831, et entraîna à Varsovie une foule de Posnaniens. Influencés par son exemple, vingt mille jeunes patriotes dévoués passèrent la frontière, bravant les confiscations et la mort, trompant la vigilance de toutes les douanes prussiennes, pour aller combattre l'ennemi commun des Polonais.

Dès le commencement des hostilités, Chlapowski eut le commandement d'une brigade de cavalerie; il obtint même quelques succès avec elle, et notamment à Rozan sur la Narew.

Mais c'était dans la pointe aventureuse vers la Lithuanie que Chlapowski devait jouer un rôle plus important et plus décisif.

Ce fut le 19 de mai, quand Skrzynecki eut conçu le plan de Tykocin, que Chlapowski partit de Xienzopol avec cinq cents chevaux du 1er de Hulans, cent hommes d'infanterie du 1er de chasseurs à pied, deux pièces d'artillerie à cheval, et cent officiers ou sous-officiers instructeurs.

Cette petite troupe, dans une marche hardie, longea le camp de

la garde impériale russe, et pénétra victorieuse en Lithuanie. A Bielsk, dans le district de Bialystok, la garnison russe forte de mille hommes, rendit ses armes, frappée de terreur à Haynowszczyna, station limitrophe de la forêt de Bialowieja, Chlapowski tomba sur le général Lindin, qui cernait avec six cents fantassins cent cavaliers et deux canons, les gardes forestiers insurgés sous les ordres du vieux et brave Jacques Szretter (1); il le tailla en pièces, lui enleva cent cinquante prisonniers et une pièce de canon. Szretter amena alors au corps expéditionnaire le premier détachement de partisans qui l'ait rejoint.

Après cette victoire, Chlapowski débouche de la forêt, fait une fausse marche sur Slonim, puis se jette entre Wolkowysk et Rosy, passe nuitamment le Niémen, tombe sur Lida, s'empare d'un détachement entier de quatre cents hommes, de plusieurs drapeaux et de deux pièces de canon, pousse jusqu'à Uzugoscie, où il remporta un nouvel avantage sur les cosaques.

Cependant les insurgés se ralliaient de toutes parts au corps libérateur. La joie de retrouver des frères d'armes, le désir de donner un chef et un directeur à l'insurrection lithuanienne, jusque là morcelée et sans point de ralliement, la marche rapide de Chlapowski, l'enthousiasme de ses soldats pour leur général, firent que l'on s'exagéra ses mérites, et que l'engouement provoqua une confiance trop hâtive, et peut-être trop absolue. « Il n'y avait pas » un faux frère, dit Chlapowski lui-même (2), parmi les Lithuaniens; » cette marche de cent quarante lieues au travers des troupes et » des garnisons ennemies me faisait sentir que je marchais dans » mon pays, que je me trouvais dans ma patrie. »

Parvenu de la sorte aux environs de Troki, Chlapowski se préparait à attaquer ou à tourner Wilna, quand un nouveau corps polonais parut en Lithuanie, celui de Gielgud. Ce général, coupé par les Russes à Lomza, avait été obligé de se frayer une route en trouant le corps de Sacken à Raygrod; il venait de traverser le Niémen à Gielgudziszki.

(1) Voyez sa biographie.

(2) *Lettres sur les évènemens militaires en Pologne et en Lithuanie.*

Cet évènement, qui aurait dû avancer la question polonaise en Lithuanie, tourna contre elle. Dès lors, réduit à un rôle secondaire, obligé de céder le commandement au droit d'ancienneté, Chlapowski n'agit plus que mollement. Plus contrarié que charmé de ce renfort, il opéra toutefois sa jonction avec son collègue. A Zeymy on forma le plan d'attaque de Wilna.

Le premier mouvement fut d'envoyer le colonel Szymanowski avec le 19ᵉ de ligne pour réunir les insurgés épars de la Samogytie, et s'emparer de Polangen ; le colonel Kikiernicki marcha pour occuper Kowno avec le 25ᵉ régiment de ligne; le lieutenant-colonel Brochocki, à la tête d'un bataillon du 27ᵉ, nommé *Zawileysko-Dzwinski*, occupa le centre des communications et de tous les dépôts militaires à Kieydany.

Le général Chlapowski avec son corps devait marcher sur Wilna; Gielgud se chargeait de l'appuyer en arrière-garde, tandis que Dembinski opérait une diversion par Wilkomierz.

L'attaque commença : on sait quelle fut sa malheureuse issue; le soldat se battit bravement; mais les combinaisons des chefs étaient si mal prises, qu'il fallut se retirer.

Il n'y avait pas à balancer: Gielgud était un officier incapable; le remplacer devenait urgent: on songea à Chlapowski, auquel on avait songé même avant l'attaque, et une députation d'officiers ayant à leur tête le colonel Jackowski, vint lui offrir le commandement. Au lieu de l'accepter, Chlapowski se retranche assez ridiculement sur la discipline; il parle même de conseil de guerre. « Je ne nie pas les fautes de Gielgud, dit-il; mais il vaut mieux ne » pas réussir dans notre entreprise que de donner l'exemple de la » désunion : notre révolution doit, quand même elle succomberait, » laisser des souvenirs d'union, non pas d'indiscipline. » Singulière logique qui ne servait qu'à déguiser la pensée secrète du général, voyant l'affaire compromise par Gielgud, il ne voulait pas engager sa responsabilité, et jouer sa réputation militaire dans une aussi mauvaise partie.

Après la défaite de Wilna, Gielgud avait repris ses anciennes positions; les hôpitaux de Kieydany étaient remplis de blessés.

Chlapowski marcha vers Kowno avec sa cavalerie; Dembinski se replia sur Wilkomir, et Zaliwski, qui agissait en partisan ; indigné de la conduite de Gielgud, se replia dans le palatinat d'Augustow ; pour comble de disgrâce, le colonel d'Hauterive, soit par imprudence, soit à dessein, périt noyé dans la rivière. Excellent nageur, et directeur de l'École de natation à Varsovie, un accident paraît peu probable ; ce qui l'est plus, c'est la volonté de ne pas survivre à une affaire désastreuse.

En sa place Gielgud choisit Chlapowski. C'était le moyen de tout concilier ; mais, comme entre ces généraux régnait une ombrageuse jalousie, Gielgud se contenta d'écrire à Chlapowski une lettre de demande en la faisant appuyer par le général Rohland. Satisfait d'avoir ainsi amené son rival à une démarche mortifiante, Chlapowski répondit qu'il ne céderait pas à une prière, mais qu'il obéirait à un ordre. L'ordre vint, il accepta. Ainsi de mesquines questions d'amour-propre et de préférence occupaient les momens des chefs polonais placés en face de l'ennemi, à la veille même de la déconfiture.

Depuis ce jour, la plus grande portion des fautes de Gielgud doit retomber sur Chlapowski, car c'était lui qui commandait de fait ; Gielgud répétait à qui voulait l'entendre qu'il n'était plus qu'un prête-nom. Ainsi Chlapowski aurait dû dès lors rétablir la discipline, mettre de l'ordre dans le matériel, empêcher l'encombrement des bagages, discuter les plans stratégiques et les opérations militaires.

Les désastres de Kowno, de Plemborg, de Szawlé, prouvèrent que la capacité du nouveau chef ne dépassait guère celle de l'ancien ; il est même à croire que, livré à ses seules inspirations, Gielgud n'aurait pas songé si tôt à remettre les débris de l'armée polonaise à la discrétion et à la merci de la Prusse.

C'est à Cytowiany que ce projet se révéla pour la première fois. On fit alors répandre dans l'armée le bruit que, toute ressource étant épuisée, il fallait songer au salut des individus, et chercher pour les Lithuaniens, sujets russes, la protection des Prussiens, et pour les Posnaniens, sujets prussiens, la protection russe. Ces in-

sinuations étaient articulées et répandues dans le camp au nom de Chlapowski. L'armée ne fit que s'en indigner; elle jura de combattre tant qu'elle aurait une cartouche.

A Szawlé, où l'on marchait alors sans savoir pourquoi, comme le dit Chlapowski, l'affaire s'engagea sans ordre, sans plan, sans hiérarchie. Chlapowski renvoyait la balle à Gielgud, Gielgud à Chlapowski; il n'y avait plus ni direction régulière, ni combinaison d'ensemble. Le soldat se montra admirable au feu, comme toujours; il égalisait presque les chances, quand arriva l'ordre de la retraite. C'était le seul fait dans lequel Chlapowski et Gielgud fussent intervenus. La retraite en Prusse était décidée dans leur esprit avant la bataille. On se jeta dans Kurszany, où un conseil de guerre assemblé destitua Gielgud et partagea la troupe en trois corps, dont Chlapowski, Rohland et Dembinski furent nommés chefs. Chlapowski devait marcher sur Jurborg, Rohland sur Polangen; Dembinski, qui ne croyait pas la partie perdue, résolut de rentrer en Lithuanie. Quant à Gielgud et à son état-major, ils devaient suivre la fortune du corps de Chlapowski.

« En Pologne »!!! tel était le cri de ralliement commun à ces trois fractions de l'armée. Chacune d'elles devait se frayer une route pour s'y rendre. Dembinski seul réalisa cette pensée. Quant à Chlapowski, son premier acte fut de faire brûler la longue file de bagages qui entravait la marche de l'armée, mesure utile et sage, mais qu'il gâta en l'appliquant aux ambulances et aux pharmacies. Ce fut dans une forêt que s'exécuta cet holocauste, et ce fut un spectacle horrible que d'entendre les cris des blessés que l'on jeta sans pitié dans les champs voisins, comme un butin laissé aux Cosaques. Ceux qui pouvaient se traîner suivaient le corps d'armée, les autres restaient sur la place, poursuivant Chlapowski de leurs exécrations. Les malheureux! dès que les Russes parurent sur les lieux, ils les entassèrent dans une grange et y mirent le feu. Ainsi périrent plusieurs centaines de braves, faute de quelques fourgons, tandis que les généraux en avaient trouvé pour emporter jusqu'à leur batterie de cuisine!

Ce dernier coup accabla le soldat; il déclara qu'il ne voulait

plus se battre, parce que la moindre blessure le livrait alors à la discrétion de ses bourreaux. Ainsi on marcha pendant deux jours sans ennemis, et couvert que l'on était par le corps de Rohland. Chaque Polonais croyait que la route qu'il faisait le conduisait en Pologne : là il comptait retrouver son rôle offensif et prendre sa revanche d'une longue retraite. Mais quelle fut sa surprise, lorsque le 12 juillet on aperçut les poteaux de la frontière prussienne, et que Chlapowski la franchit le premier, et jeta au loin son sabre ! Aussitôt le commandant du cordon sanitaire arriva sur les lieux pour prendre acte de l'évènement. Étonné de voir des troupes qui mettaient bas les armes, sans qu'il y eût là aucun ennemi apparent, il ne voulut pas que le corps entier pénétrât sur le territoire prussien avant qu'il se fût assuré qu'ils étaient serrés de près par les Russes. Cette hésitation seule suffit pour prouver de quel œil les Prussiens eux-mêmes voyaient la conduite du général Chlapowski.

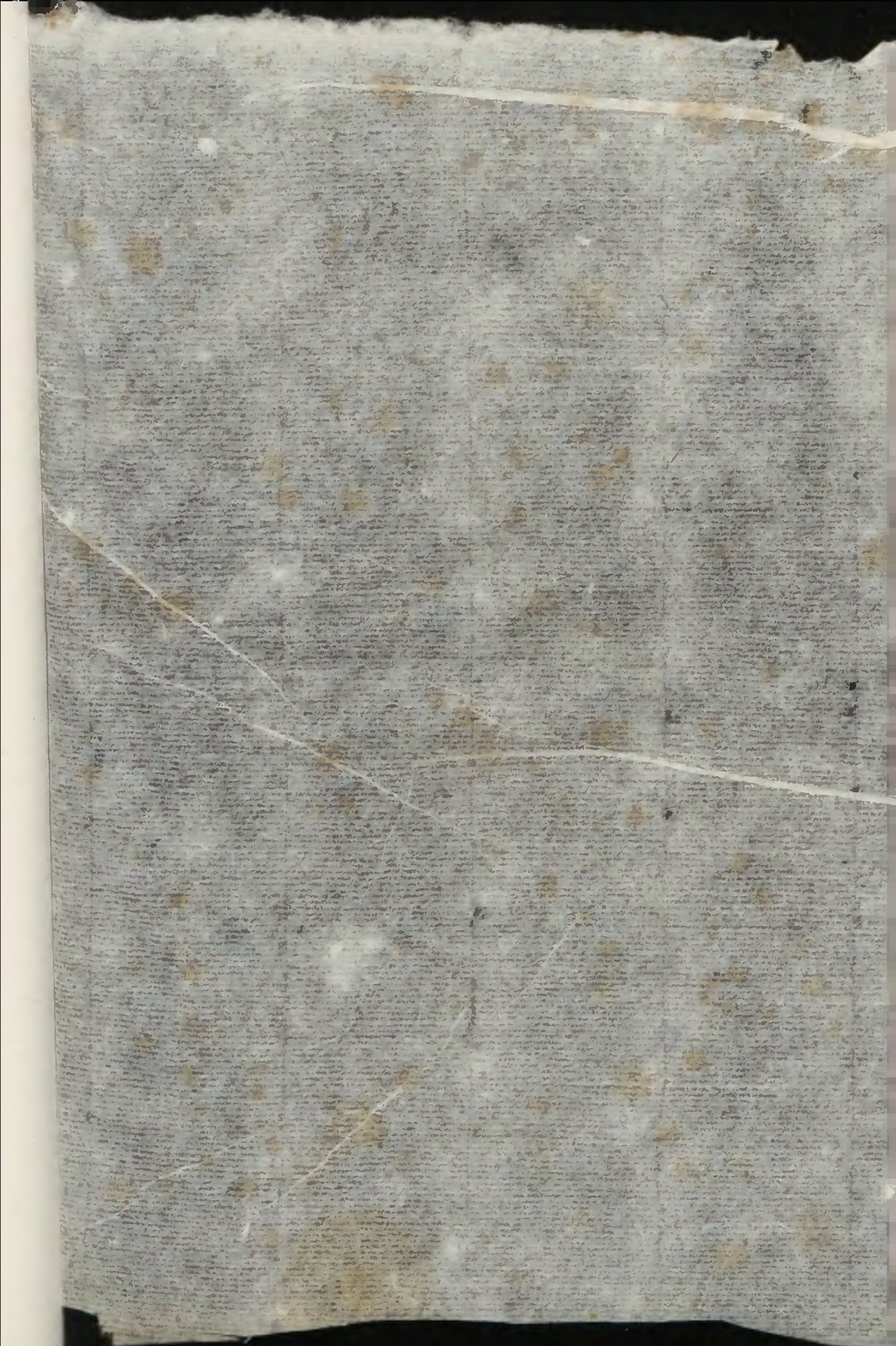
Pour rejeter le blâme de cet acte sur un autre, Chlapowski remit de nouveau sur la frontière le commandement à Gielgud qui était auprès de lui, et ne parut plus dès lors qu'obéir à ses ordres. Gielgud entra en pourparler avec les autorités prussiennes ; il donna l'ordre de détruire les restes des munitions, au lieu de les envoyer à Rohland qui se battait encore, ou qui du moins voulait se battre, et qui le suivait de près ; et ces diverses démarches ostensibles le firent tomber victime de l'exaspération polonaise. Alors Chlapowski, passant la frontière, déclara qu'il le faisait pour satisfaire aux ordres du commandant en chef, auquel son devoir, comme subordonné, était d'obéir. Mais on ne fut pas dupe de cette comédie ; car on savait que depuis le conseil de guerre de Kurszany, Gielgud n'était plus rien.

Quel mobile guida Chlapowski dans le cours de cette inexplicable campagne? les uns ont parlé d'un intraitable orgueil, les autres d'une systématique trahison. Entre les deux accusations, il n'y a point encore de choix à faire ; le temps seul sera juge. Ajoutons que Chlapowski vit aujourd'hui retiré dans ses domaines du grand-duché de Posen.



Ig. hrabia Ledochowski

LE G^al. IGNACE LEDOCHOWSKI.



LE GÉNÉRAL IGNACE,

COMTE LEDOCHOWSKI.

LEDOCHOWSKI (Ignace), fils d'Autoine Ledochowski Staroste de Hayczyn, et de Julie Ostrowska, fille de Thomas Ostrowski, président du sénat polonais, naquit en Pologne en 1789. Elevé à Vienne, à l'Ecole-Militaire, il entra au service polonais en 1810, quand Napoléon reconstitua le grand-duché, et servit jusqu'en 1812 comme lieutenant d'artillerie à cheval. Il fit partie de la garnison de Danzig.

A cette époque, sa batterie, commandée par le brave Ladislas Ostrowski, président de la diète nationale en 1830 et 1831 (voyez sa biographie), passa dans le corps du général Macdonald, qui devait opérer en Courlande, du côté de Dünamund et de Ryga. Dans cette campagne, Ledochowski mérita par ses faits d'armes la décoration de la Légion-d'Honneur et le grade de capitaine. Au mois de décembre 1812, il couvrait la retraite du corps de Macdonald avec sa demi-batterie, et perdit une jambe à la bataille de Labiau, sur le Courichaff.

En 1814, quand l'empereur Alexandre refit l'ombre d'un royaume de Pologne, et une armée nationale à l'appui, Ledochowski fut nommé, à l'ancienneté, lieutenant-colonel; et, amputé, ne pouvant plus faire un service actif, il fut nommé directeur de l'arsenal de Varsovie. Par ses soins, cet établissement devint à la fois un objet d'utilité militaire et d'ornement pour la ville. En 1823 il passa colonel d'artillerie à cheval. La révolution de 1830 le trouva dans ce grade.

Ce mémorable évènement trouva de l'écho dans l'âme patriotique de Ledochowski. Il seconda de toute son énergie et de toute son activité les efforts des Polonais armés pour l'indépendance nationale. On sait les détails de cette guerre. Ledochowski en suivit toutes les chances de près ou de loin. Nommé général de brigade et commandant de Modlin, il défendit jusqu'à la dernière heure le poste confié à son courage et à sa loyauté. La capitulation de cette place-forte ne fut faite et signée que lorsque les derniers débris de l'armée polonaise eurent posé les armes sur le territoire prussien. Telle est en peu de mots l'histoire du brave Ledochowski; sa biographie devait figurer dans ces fastes polonaises, et son portrait avait sa place marquée parmi les illustres militaires de notre patrie. On pourra lire sur cette ferme et noble physionomie toute la puissance de patriotisme et de bravoure qui animait Ledochowski.



Cunegonde Ogińska née Plater

Mme LA Pcesse OGINSKA née PLATER.



CUNÉGONDE OGINSKA.

OGINSKA (Cunégonde) naquit en Lithuanie de famille des comtes Plater. Elle perdit son père quand elle était au berceau; mais sa bonne et respectable mère redoubla de soins, et la dirigea dans la voie du bien et de la vertu. La jeune fille avait un cœur ouvert à toutes les bonnes impressions; les leçons maternelles portèrent leurs fruits; douce, charitable, spirituelle, on ne pouvait la voir sans l'aimer; sa place était belle dans un salon, mais plus belle encore dans la chaumière auprès des malheureux qu'elle consolait. Pas un villageois des environs n'ignorait que dans le château des Plater habitait une enfant, leur ange gardien, toujours prête à venir au-devant de l'infortune.

A l'âge de seize ans, la jeune Cunégonde fut mariée au prince Gabriel Oginski. L'aimant de toute son âme, aimée de lui, riche, fêtée, elle semblait hors de l'atteinte du malheur, quand un deuil affreux fondit sur sa famille. Elle perdit sa mère. Cette mort fut un coup de foudre dont elle souffrit long-temps. Maladive, elle voulut se distraire par des voyages; elle visita l'Allemagne, l'Italie et la France; puis, de retour en Pologne, elle ouvrit sa maison à tout ce que la contrée avait de plus distingué par le rang, le talent et le caractère.

Cette phase de vie opulente et tranquille dura jusqu'en 1812, où Napoléon fit un appel à la Pologne en lui promettant l'indépendance et la liberté. Ardent patriote, le prince Oginski fut des premiers à lui répondre; et, à son exemple, ses deux beaux-frères, Casimir et Adam Plater, prirent du service dans le corps auxiliaire qui marchait vers Moscou. Ainsi tout ce que la princesse avait de plus cher au monde l'abandonnait à la fois, pour aller courir les chances

d'une campagne hasardeuse. Dans la première heure, elle voulut suivre son époux, partager son bivouac; mais un ordre de Napoléon ayant défendu aux femmes de quitter leurs terres, elle se résigna, et fit au prince des adieux de Spartiate. Dans l'absence des siens, elle se créa de nobles occupations pour honorer son veuvage. On la vit dans les hôpitaux, soignant les malades, pansant les blessés, calmant toutes les douleurs par des paroles d'ange ou des dons généreux.

Le froid vainquit Napoléon; et cette armée si belle et si compacte revint par lambeaux, misérable, à demi morte, sans force pour tenir le mousquet. Le prince Oginski reparut dans ses terres, expirant de fatigue, infirme, avec les pieds et les mains gelés. Il ne pouvait rester chez lui; car les Russes arrivaient massacrant tout sur leur passage. Alors la princesse ne balança plus; elle quitta son château, son pays, et s'attacha au sort d'un époux souffrant; plus forte que lui, et trouvant au milieu de ces marches épouvantables les moyens et l'énergie de le soigner. Un froid de vingt dégrés, une pénurie complète de vivres ne l'arrêtèrent pas. Malgré les corps russes qui sillonnaient la plaine neigeuse, malgré les difficultés du chemin, elle partit sur un traîneau découvert, et arriva à Varsovie avec son époux; repartant à la hâte, elle continua sa route vers la France, et put gagner Paris, presque dans le dénuement.

A la paix de 1814, elle rentra dans ses foyers pour y continuer sa vie de modeste dévouement et d'inépuisable bienfaisance. Le sort ne la ménagea guère depuis cette époque; elle perdit ses deux frères, et ne sauva son époux d'une grave maladie qu'à force de soins et de veilles.

Quand la révolution de 1830 marqua au prince le rôle que devait prendre son patriostisme (1), sa femme retrouva cet héroïque courage dont elle avait fait preuve au milieu des neiges en Russie. Elle ne quitta point son époux, le suivit partout, campa avec lui durant cette guerre de partisans, si pénible et si inégale, courut des périls que son sexe n'est pas habitué à affronter, per-

(1) Voyez la Biographie de Gabriel Oginski.

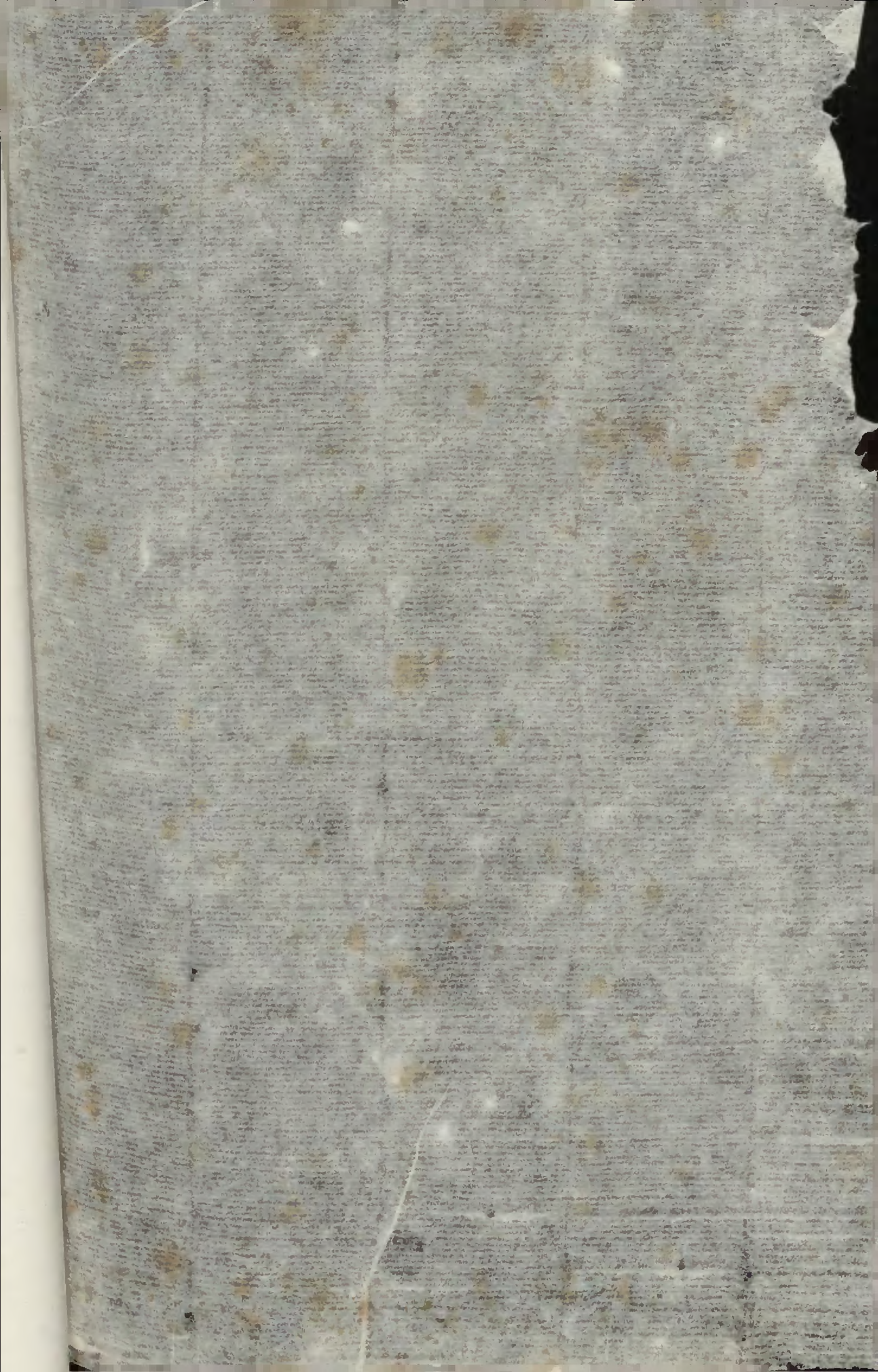
sista à rester toujours et en tous lieux à ses côtés, soignant les malades et les blessés, et encourageant par sa présence les patriotes qui se réunissaient sous la bannière nationale. Quand le prince fut obligé de se jeter dans des marais pour éviter une poursuite active, elle l'y suivit, y vécut plusieurs semaines, cernée par les cosaques, et ne parvint à sauver celui à qui elle s'était vouée ainsi, qu'en traversant de nuit, déguisée en paysanne, un camp russe établi sur les frontières prussiennes.

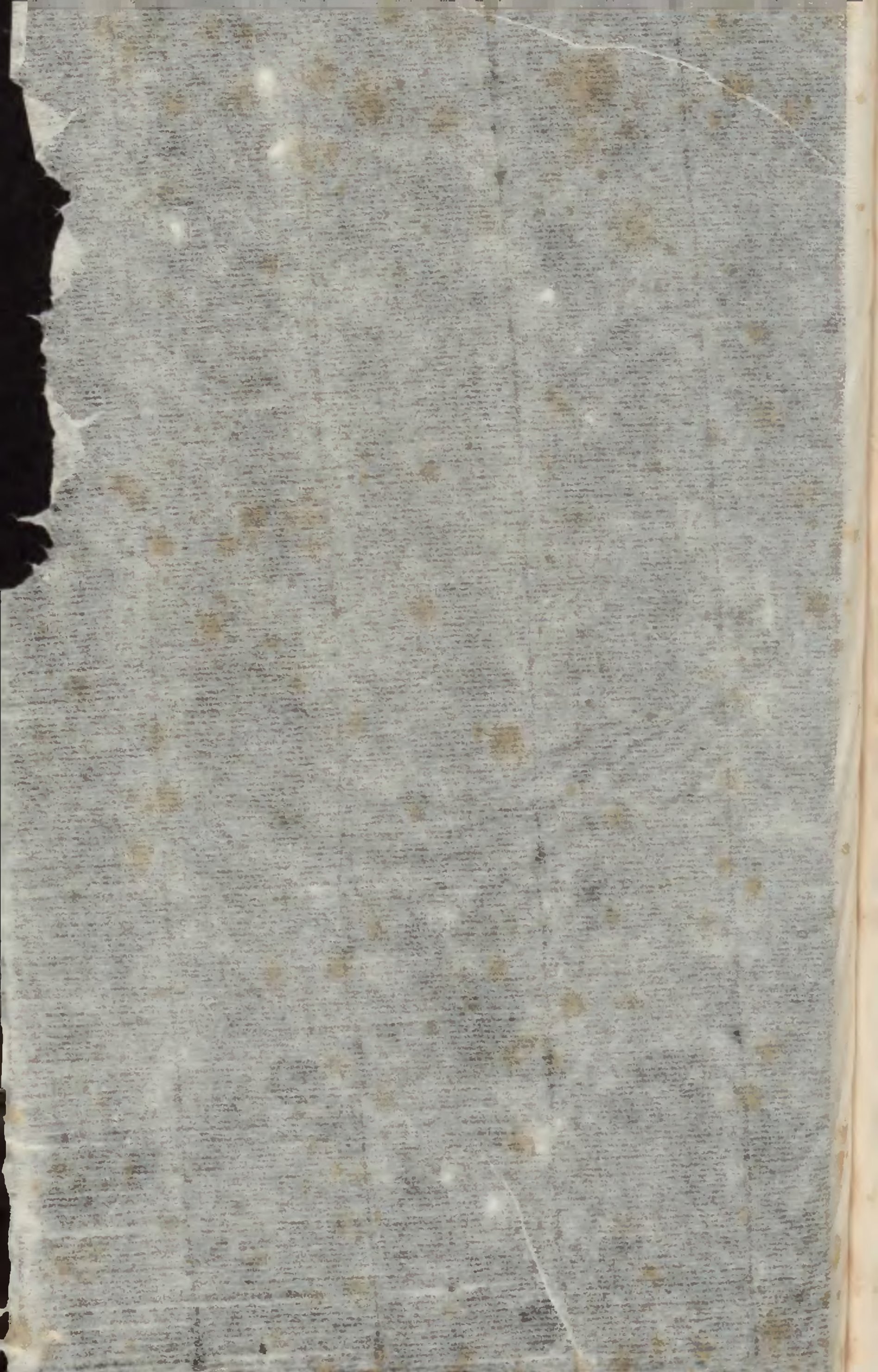
Aujourd'hui réfugiée en France, elle y vit modeste et retirée, heureuse quand elle peut adoucir la misère d'un compatriote proscrit, et consoler par son exemple des infortunes moins résignées que la sienne.



T. Morawski

THÉODORE MORAWSKI.





THÉODORE MORAWSKI.

MORAWSKI (Théodore), frère cadet de Théophile, membre du gouvernement national de Pologne (*voy.* sa biographie), naquit le 1er novembre 1797, dans la grande Pologne (palatinat de Kalisz). Elevé au lycée de Varsovie, il passa en 1813 à l'université, d'où il sortit pour entrer au bureau du ministère de l'intérieur. Ses talens et son activité lui promettaient une magnifique carrière politique, s'il avait voulu ployer son loyal patriotisme au système perfide à la fois et oppresseur qui se méditait alors. Loin d'entrer dans les vues de l'administration, Morawski chercha dès ce moment à combattre ses tendances machiavéliques. Il entreprit de réaliser et de pratiquer la liberté de la presse, là où elle n'existait que d'une façon négative. Il créa le premier, avec Joseph Brykczynski, et le comte Kicinski, deux de ses jeunes compagnons d'études, plusieurs journaux, tels que l'*Hebdomadaire*, journal littéraire en 1818; *la Gazette quotidienne* et *la Chronique moderne* en 1819, *l'Aigle blanc* en 1819 et 1820; enfin *le Courrier de Varsovie*, en 1821. Ces quatre dernières feuilles étaient politiques; elles se succédaient l'une après l'autre, à mesure que la censure moscovite les interdisait. C'était le premier essai d'opposition politique tenté en Pologne. Il souleva toutes les haines d'un gouvernement brutal et ombrageux. La vengeance frappa d'abord les écrits : la censure atteignit, en 1819, *la Gazette quotidienne;* et quand *la Chronique moderne* se présenta pour la suppléer, sous la même forme de périodicité que *la Minerve française*, un nouveau décret la livra à dépecer aux ciseaux du censeur. *L'Aigle blanc*, plus élevé encore, plus profondément écrit et pensé, eut le même sort. Enfin, quand cette poursuite à outrance contre les œuvres ne sembla pas suf-

fisante, on se retourna contre les auteurs : Morawski fut destitué, en 1820, de son poste de secrétaire du ministre de l'intérieur, et suivant le texte même de cet ostracisme, déclaré « à jamais incapable d'aucune fonction dans le royaume. » Cette formule employée d'abord pour lui, fut prodiguée depuis et mise à l'ordre du jour. La disgrâce officielle valut au jeune écrivain un redoublement de sympathies publiques, et, dans un banquet public, la jeunesse de l'université lui offrit une bague d'honneur.

Affilié à la grande société secrète, il fut nommé, en 1821, l'un des sept membres de son comité directeur. Actif et zélé, il prit une grande part à l'organisation de cette société. Mais bientôt des persécutions étranges et personnelles (1), qui réagissaient sur ses confrères de la presse patriote, lui conseillèrent de s'effacer pour quelque temps, et de se retirer dans ses terres. Là, il s'occupa encore du pays en propageant autour de lui les notions agricoles les plus avancées. Il s'éclaira sur la question de l'état des paysans qu'il devait plaider plus tard avec tant de chaleur et d'intelligence ; enfin il utilisa, comme pouvait le faire un esprit de cette portée, les deux ou trois ans qu'il passa dans cette solitude.

L'ouverture de la diète de 1825 le ramena à Varsovie, non comme député (il n'avait pas l'âge voulu), mais comme curieux. A peine avait-il eu le temps de visiter ses amis de la capitale, que, le 7 mai, le grand-duc le fit arrêter et incarcérer dans les cachots militaires, pour le transporter ensuite à la fameuse prison d'État, dite *des Carmes*. Il supporta cette nouvelle brutalité du grand-duc avec la fermeté la plus grande. Dans son cachot et au secret, il trouvait encore le moyen de rédiger au crayon et pour distraire ses compagnons d'infortune, un journal (*le Carmélitain*), qu'il faisait circuler dans le plus grand secret.

Relâché quelque temps après il allait être pris de nouveau le 2 décembre de la même année, par suite des dépositions de Lukasinski (*voy.* sa biographie), lorsqu'il parvint à se sauver miraculeusement des mains de trois officiers, quatre gendarmes, quatre cosaques,

(1) Une censure directe du grand-duc Constantin.

et trois postillons qui avaient cerné sa maison de campagne. Il se sauva de nuit dans le parc, marcha vers la plaine, et tomba mourant de fatigue dans un sillon. Les gendarmes et les officiers envoyés à ses trousses marchèrent presque sur lui sans le voir. Le lendemain, moitié à pied, moitié à cheval, il gagna les frontières prussiennes, distantes de 15 lieues. Quoique son signalement eût été envoyé dans le pays, et que des officiers russes déguisés y vinssent pour le prendre, le patriotisme des Posnaniens le défendit pendant trois mois des poursuites de ses geôliers. Il courut surtout le plus grand danger à Hobienitze, terre du comte Mathias Mielzynski, quand on vint arrêter ce brave patriote pour le confronter avec les prévenus de Varsovie. Persuadé que l'on venait plutôt pour lui, Morawski se sauva par la fenêtre, vêtu de son seul manteau; il fit ainsi, pieds nus et grelotant, quatre lieues sur la glace par un froid de dix-huit degrés. Meurtri de plaies, il ne trouva d'asile que dans des granges et des mansardes, où, peu à peu, il se remit. Quand il fut sorti de là déguisé, il comprit qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui sur un sol russe ou prussien; il se rendit en France, puis en Angleterre, à l'époque des élections septennales de 1826, et revint de là à Paris.

Dans le séjour qu'il y fit alors sous un nom supposé, il donna aux journaux français divers articles, où la politique et l'histoire de la Pologne étaient présentées d'une manière plus neuve, plus large, plus nationale, que cela n'avait été fait jusqu'alors. Les articles les plus remarquables en ce genre furent insérés dans la *Revue des deux mondes*; ils traitent de l'histoire et de la législation polonaise. Il fit ensuite pour le *Tableau de la Pologne*, de Malte-Brun, publié par Léonard Chodzko, un précis historique, travail remarquable et bien senti, résumé consciencieux et savant, qui suffirait seul à la réputation de l'auteur.

Après la révolution de juillet, Morawski reprit son vrai nom. Il pressentait la révolution polonaise, et comme pour préparer l'opinion publique à la bien accueillir, il envoyait au *Morning Chronicle* des lettres sur la Pologne (*Letters on Poland*); le bon droit, les ressources, les griefs de sa malheureuse patrie y étaient expo-

sés avec bonne foi; il y plaidait la cause du pays, et démontrait que c'était une cause européenne.

La nuit du 29 novembre justifia ses prévisions; à peine eut-elle retenti à Paris, et dès le 10 décembre, Morawski écrivait de Paris aux membres du gouvernement national, « qu'il offrait la moitié de ses biens aux paysans qui prendraient les armes pour l'indépendance de la patrie. » C'était donner le secret de toute la révolution, car les paysans n'étaient pas serfs en Pologne, seulement ils étaient dans la misère et ne possédaient pas. C'était par le lien de la propriété qu'il fallait les identifier encore mieux au sol qu'ils allaient défendre.

Autorisé à prendre les fonctions intérimaires des deux envoyés du gouvernement, le général Kniaziewicz, et le comte Plater, Morawski attendit à Paris leur arrivée. Retenu ensuite par eux, dans l'intérêt de la cause commune, jusqu'au mois de juin, il ne partit qu'à cette époque pour la Pologne, avec un passeport anglais, au nom d'un négociant de Londres. Arrêté par les Autrichiens, dans le faubourg même de Krakovie (à Podgorzé) avec son compagnon de route le comte Constantin Zabiello, il s'échappa de leurs mains au bout de dix jours de détention, resta cinq heures dans des blés noyés par une forte averse, franchit le cordon sanitaire, traversa la Vistule dans une frêle barque, et, sous le feu des sentinelles autrichiennes, arriva à Varsovie le 10 juillet. Son premier mandat fut celui de commissaire extraordinaire dans le palatinat de Kalisz; il alla sur les lieux, et venait d'adresser au gouvernement un rapport sur les ressources de la contrée, quand la ville de Kalisz le nomma son représentant à la diète. Il prit siége le 25 juillet, et fut élu le même jour par ses collègues membre du comité diplomatique.

Au mois d'août, il fit partie de la commission envoyée par la diète au camp de Bolimow, avec des pleins-pouvoirs pour rappeler le général Skrzynecki. Il vota ce rappel.

Le 16 août, Morawski parut à l'armée pour l'investiture précaire du général Prondzynski. Dans la séance du 17, il fut rapporteur de la commission chargée par la diète de proposer une nouvelle

forme de gouvernement pour remplacer la pentarchie démissionnaire ; il proposa Bonaventure Niemoiowski à la présidence, comme ayant obtenu une forte majorité dans les bureaux, vota pour lui dans un premier et un second scrutins, où ce candidat fut écarté pour le maréchal de la diète Ostrowski. Le 20 août, il entra dans le gouvernement comme ministre des affaires étrangères, aux termes posés par le vice-président B. Niemoiowski.

Le 4 septembre, il vota, contre l'avis du président, la réponse faite à Paskiewitch, qui n'admettait un arrangement que sous la condition que l'indépendance préalable de la Pologne et de ses provinces serait reconnue.

Le 7 septembre, dans la matinée, lorsque Krukowiecki envoya un parlementaire à Paskiewitch pour traiter de la capitulation de Varsovie, Morawski donna aussitôt sa démission, et avertit la diète du danger. Pendant toute la durée de l'assaut, il resta à son poste dans la chambre ; il y rédigea l'acte de destitution de Krukowiecki, et celui d'élection du nouveau président ; et quand, vers minuit, ce dernier entra dans l'exercice de ses pouvoirs, Morawski reprit son portefeuille de ministre des affaires étrangères, et le garda jusqu'à l'issue de la révolution.

Les trois circulaires officielles du 24 août, du 14 septembre et du 6 novembre 1831, qui résument l'histoire des derniers évènemens, ont été rédigées par Morawski. La *Gazette nationale* de Zakroczym, publiée dans le camp après la chute de Varsovie, avec les mots : « Non, la Pologne n'est pas perdue, » lui devait sa création.

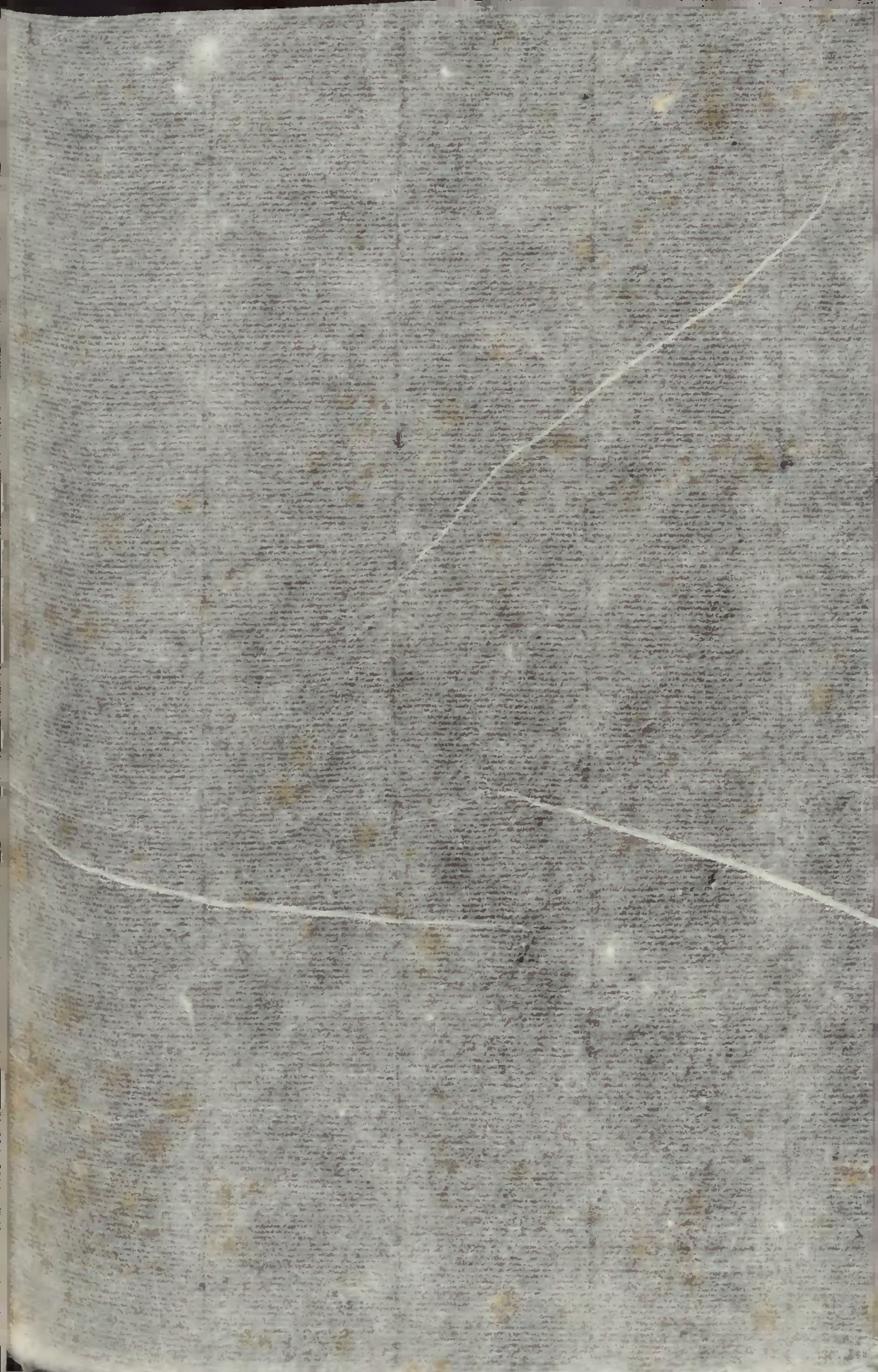
Quand toute chance fut ôtée à la régénération polonaise, Morawski passa en Prusse avec le gouvernement national, et parvint de là à gagner le territoire français.

Revenu à Paris depuis lors, il a repris sa tâche d'écrivain, et cherche à accréditer de toutes les manières, et par tous les moyens, des vues exactes sur la Pologne et sur son organisation politique. L'un de ses plus recommandables écrits est une brochure sur l'*Etat des paysans en Pologne.* Dans un résumé rapide, clair, nerveux, élevé, Morawski attaque cette thèse qui a été l'objet de récriminations si diverses. Le système d'abrutissement des masses pratiqué par la

Russie, a porté ses fruits en Pologne, non pas peut-être contre la nationalité, mais au moins contre l'énergie individuelle. C'est une grave question envisagée par Morawski sous toutes ses faces, politique, agricole et sociale ; et le travail de l'écrivain perdrait trop à être analysé : nous y renvoyons nos lecteurs.



IGNACE MIELŻYŃSKI.



LE COMTE

IGNACE MIELZYNSKI.

MIELZYNSI (Ignace) naquit en 1802, dans la grande Pologne. Envoyé à Genève avec son frère cadet, Séverin, il y termina son éducation d'une manière brillante, et s'adonna plus spécialement aux sciences naturelles. Dès 1822 il composa un *Mémoire sur les mollusques gastéropodes*, et en 1823, sur une espèce de larve des bois, *Hélix demoralis*, ainsi que sur l'insecte auquel elle donne naissance. Dans ce dernier travail, le jeune naturaliste désignait et nommait une larve jusqu'alors inconnue, le *cochloetonus vorax*. Ces judicieuses recherches lui valurent les titres de membre de la Société helvétique des sciences naturelles, de celle de philosophie de Genève, et correspondant de l'administration du Musée académique de cette ville. Mais de retour dans sa patrie, des préoccupations politiques l'arrachèrent à la vie de savant. L'esclavage de la patrie et les moyens de l'affranchir, voilà sur quoi se porta dès lors toute l'activité de son âme. Son frère aîné, Mathias, accusé de complicité avec les membres des sociétés secrètes de Varsovie, fut enlevé en 1826 du milieu de sa famille, enfermé à Thorn, puis conduit de force à Varsovie pour y être confronté avec les prévenus de Pologne, et de là reconduit dans sa prison, où il gémit trois ans, sans qu'on l'eût ni condamné, ni jugé. D'un autre côté, son dernier frère, Séverin, fut à son tour incarcéré à Glogau, pour le seul fait d'avoir réclamé contre la détention arbitraire de Mathias.

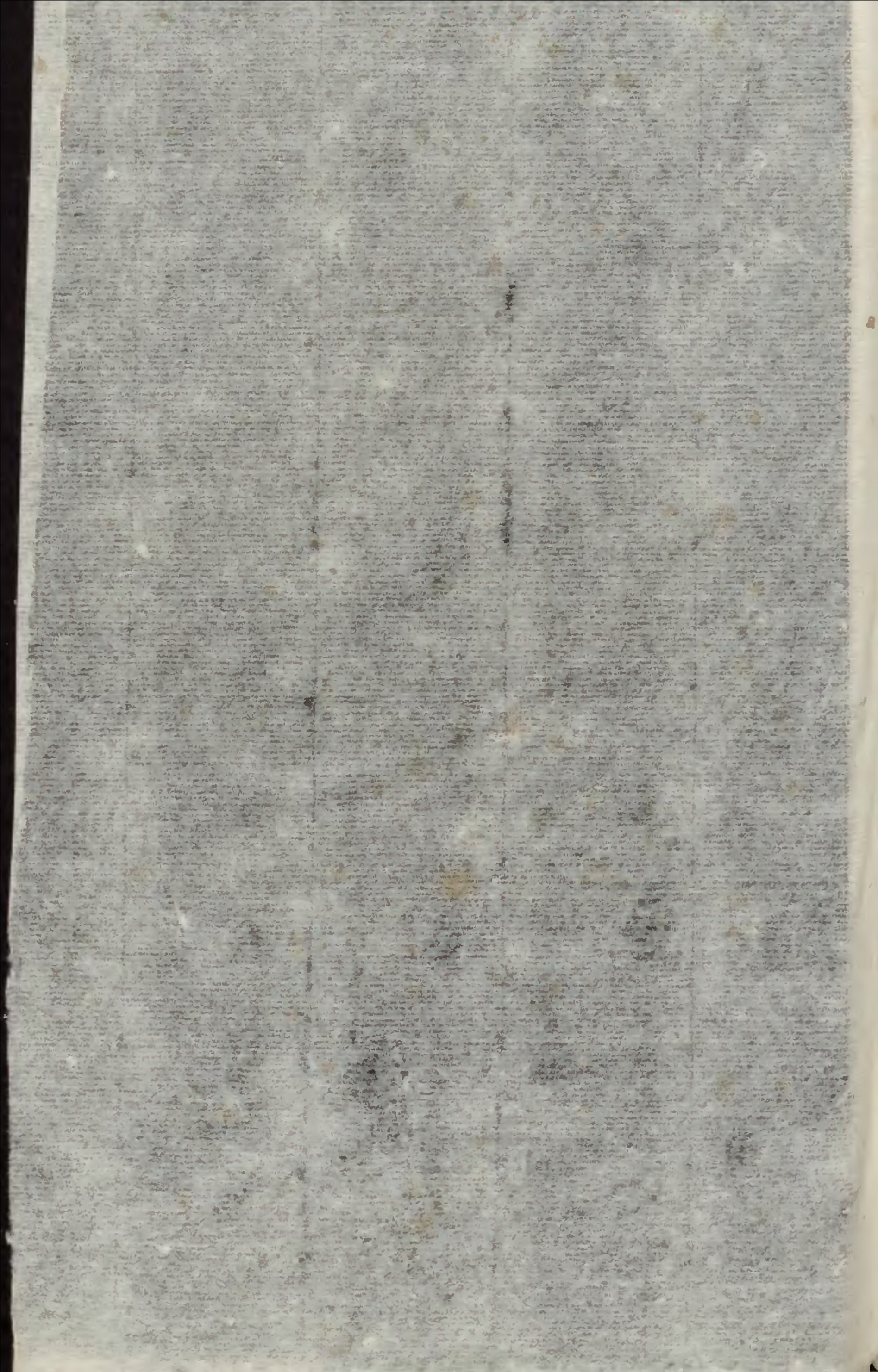
Au milieu de ces persécutions de famille, Ignace en fut quitte pour quelques mois de captivité, au bout desquels il fut élargi, et prit le parti de voyager, dans l'intention de se soustraire à de nouvelles persécutions. Il parcourut alors la France et l'Angleterre,

où son aménité, son instruction, ses nobles manières et le tour savant de son esprit, lui donnèrent accès auprès des hommes les plus distingués de l'époque. Il était à Genève, pays de ses études et de ses relations scientifiques, quand la révolution de Pologne vint le rappeler à d'autres devoirs. Il accourut à Varsovie, où ses deux frères étaient déjà, en dépit des ukases prussiens, et les trois Mielzynski s'engagèrent alors comme simples volontaires dans le régiment célèbre des lanciers de Posen. Ils prirent part ainsi à cette guerre et aux travaux de ce corps intrépide, et gagnèrent la croix polonaise sur le champ de bataille. Au mois de mai 1831, ils firent partie de l'expédition de Lithuanie, expédition difficile et périlleuse dont le rôle le plus pénible roule sur les volontaires de Posen. Séverin y fut grièvement blessé dans la fameuse charge de Raygrod, et Mathias, alors capitaine de cavalerie, obtint du général Chlapowski la conduite des entreprises les plus hasardées. Malgré une santé déjà affaiblie, Ignace partagea les fatigues de cette guerre, et son physique le soutint jusqu'à la malheureuse affaire de Szawlé. Là, malade et souffrant, Ignace ne voulut pas consentir à se tenir à l'ambulance : « Parbleu, disait-il à Mathias qui le conjurait au repos, nous sommes trois frères, et aucun n'est mort pour sa patrie, c'est presque honteux. » Cela dit, il monta à cheval pour porter des ordres; puis se mettant à la tête d'un escadron de lanciers, il s'élança pour enlever une batterie russe : la mort le frappa au moment où l'affaire paraissait gagnée.



N. Olizar

NARCIS OLIZAR.



NARCISSE OLIZAR

OLIZAR (Narcisse) naquit à Zuborowo, en Volhynie, en 1794. Elevé à l'école de Krzemienieç par les soins et sous la direction particulière de Czaçki, son cousin et ami de ses parens, il voyagea, dès que son éducation fut achevée, dans les pays étrangers, afin d'augmenter les connaissances qu'il avait acquises dans une école aussi célèbre et sous les plus habiles professeurs. A peine fut-il revenu dans sa patrie, qu'il voulut lui consacrer le fruit de ses études, de son expérience et de son immense fortune. Il s'efforça de propager en Volhynie, où étaient situées ses terres, les idées libérales; il essaya d'y former des sociétés secrètes, et chercha ainsi à préparer les esprits à la régénération de la Pologne, seul espoir de tous les patriotes. Il faisait partie de la grande société Slavonne, découverte à St.-Pétersbourg en 1825, et ne dut sa liberté qu'à la discrétion et à l'amitié des membres de cette société, dont aucun ne voulut se racheter par la trahison. Les recherches, les persécutions, les emprisonnemens ne ralentirent point le zèle des patriotes. Entourés d'espions, traînés devant les tribunaux, renfermés dans des cachots, menacés du supplice, ils ne cessèrent jamais de conspirer pour la liberté, et, malgré les obstacles qu'on leur opposait, ils lui faisaient tous les jours de nouveaux partisans. Tel est le caractère polonais; l'amour de la patrie y dominera toujours. Il ne se fit aucune tentative pour délivrer la Pologne du joug étranger, qu'Olizar ne joignit ses efforts à ceux de ses compatriotes.

La révolution de 1829 offrit enfin aux Polonais l'occasion de se réunir, et de manifester des opinions qu'il avait fallu dissimuler jusqu'alors. C'était des provinces de Lithuanie, de Volhynie, de Podolie, que les Polonais, agissant sur les bords de la Vistule, at-

tendaient les plus puissans secours : ces provinces, incorporées à l'empire russe, sont toujours prêtes à répondre à l'appel de la mère patrie : hommes et biens, elles lui reconnaissent le droit de tout exiger. Malheureusement le gouvernement national perdit un temps précieux à s'organiser dans la capitale. On différa l'entrée de l'arméep olonaise dans ces provinces, où l'enthousiasme était si vrai, l'exaltation si ardente, où un soulèvement général eût rendu si facile la défaite des troupes russes, et prévenu la lutte sanglante dans laquelle nous avons succombé...... On laissa aux Russes le temps de prendre de nouvelles mesures; ils profitèrent de cette espèce d'incertitude, qui suspendait nos opérations, et arrêtèrent d'abord tous ceux qu'ils soupçonnèrent d'être contraires à leur domination. La fuite, seul moyen de salut qui restât aux patriotes, ne put les mettre tous à l'abri de la crainte qu'ils inspiraient à leurs ennemis, et les prisons furent bientôt remplies.

Enfin, l'entrée du général Dwernicki en Volhynie fit éclater l'insurrection. Le citoyen Worcel se mit à la tête des insurgés du district de Kowel, et celui de Lontzk, dans lequel se trouvait Olizar, ayant aussi pris les armes, se réunit au premier afin d'agir de concert. En attendant les ordres du général Dwernicki, on convint de former un conseil *civico-militaire*, et Olizar en fut nommé président. Le capitaine Bogdanowicz se chargea du commandement militaire. Battus à Kowel et Grodek, ils essayèrent de rejoindre le corps du général Dwernicki; ils licencièrent cent hommes d'infanterie qui leur restaient encore, et se mirent en marche avec deux cents cavaliers, dans l'espoir de rencontrer les braves de Stoczek, qui avaient déjà été obligés de se retirer en Gallicie. Cette triste nouvelle leur parvint à Luçk. Ainsi trahis par la fortune, il ne leur restait plus d'autre ressource que de se livrer à leur tour aux Autrichiens. Mais ignorant le traitement qui les attendait s'ils franchissaient la frontière en armes, ils décidèrent d'abord de renvoyer les paysans qui faisaient partie de leur faible troupe, et que l'on ne pouvait regarder comme responsables de l'insurrection, puis se dirigèrent vers la Gallicie.

Tel fut le résultat du soulèvement des districts de Kowel et de

Luçk, dit M. Olizar lui-même dans un journal polonais (*Pielgrzym*), publié à Paris, page 94; mais, ajoute-t-il, notre dévouement ne devait pas finir là.

Olizar ne regardait point cet évènement comme le dernier terme de l'entreprise. Il accusait le général en chef d'avoir donné trop peu de force à Dwernicki, prétendait que la cause de la province n'était pas perdue, et qu'elle pouvait encore être représentée à la diète polonaise; et nommé par ses concitoyens représentant de toute la Volhynie, il se rendit à Varsovie. La diète l'admit au nombre de ses membres, et, pour honorer en lui le zèle des habitans de la Volhynie, elle le nomma *sénateur castellan* : titre que l'on n'accorda à aucun représentant de la Lithuanie ni d'autres provinces, quoique le résultat de leur armement eût été plus important.

Il était noble et grand ce dessein d'affranchir la Pologne; mais la Providence avait décidé que le succès en serait différé. Les évènemens du 15 août hâtèrent la catastrophe; ils concoururent à l'élévation d'un ambitieux sans talens, sans patriotisme, qui trompant les uns, intimidant les autres, se rendit maître du pouvoir.

Olizar fut du petit nombre de ceux qui osèrent s'opposer à l'élection de Krukowieçki. Dans la mémorable séance du 16 ou du 17 août, il présenta à la diète un projet de gouvernement, composé de quelques personnes, à la tête desquelles il ne mettait point Krukowieçki; mais les intrigues de celui-ci avaient déjà réussi, ses importunités lui obtenaient les suffrages; il fut nommé président.

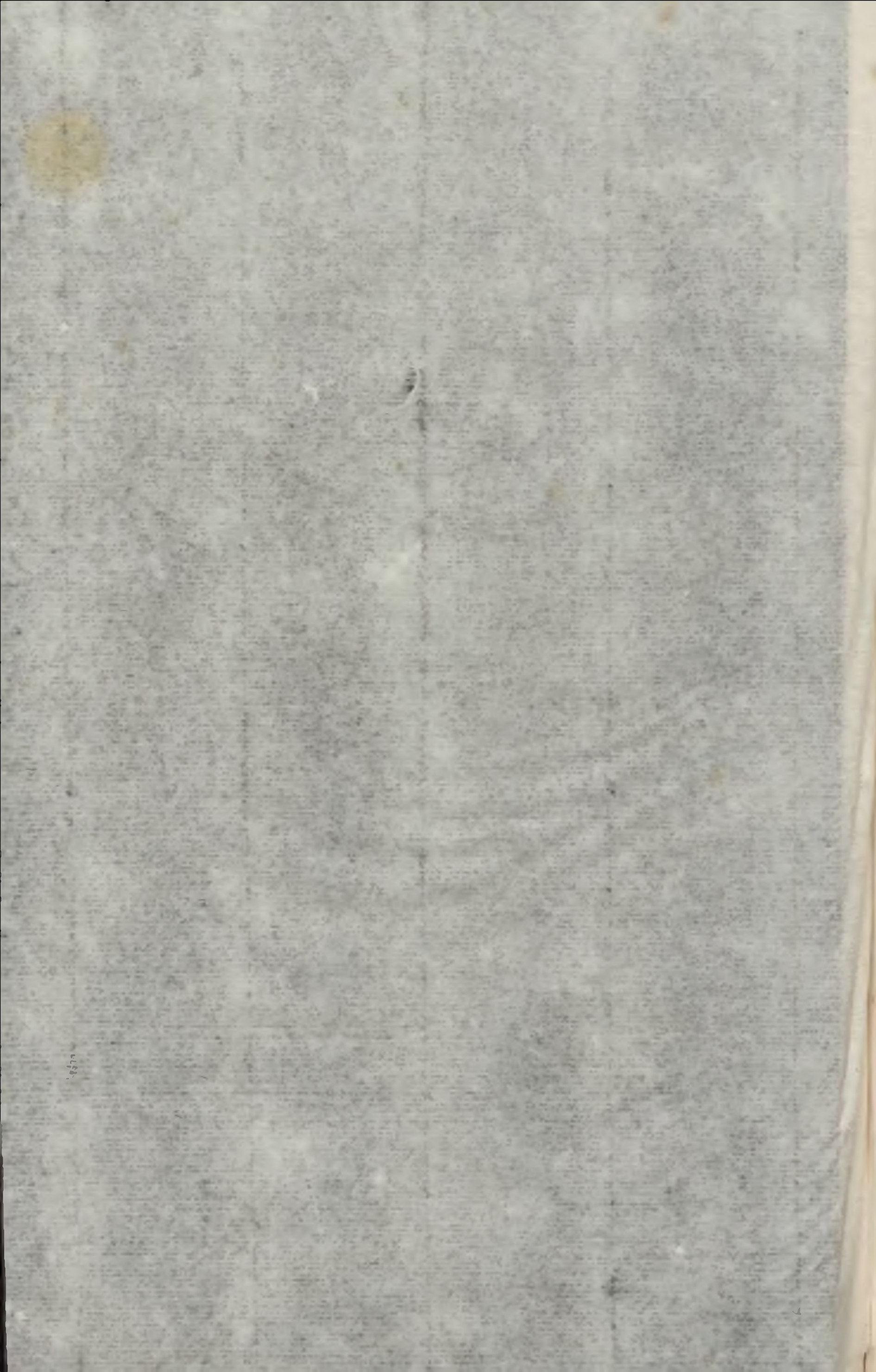
Après la prise de Varsovie, Olizar ne cessa point d'assister aux séances de la diète, et d'y discuter les intérêts de son pays avec le même dévouement, la même ardeur que s'il n'eût point été en proie aux plus cruelles calamités; et il ne s'éloigna que lorsqu'il vit rejeter les plans des patriotes, et les propositions que le désespoir avaient dictées au général Uminski. Olizar partit pour l'étranger, n'ayant recueilli de ses pénibles et tristes efforts, que l'espoir de voir un jour plus heureux luire par la suite sur la Pologne.... Un malheur personnel vint le distraire du malheur commun; il tomba entre les mains des cosaks..... ainsi que le compagnon de sa fuite, le sénateur Vincent Niemojowski, condamné dernièrement à être

pendu à Varsovie. (*Voyez* sa biographie.) Tous deux furent mis au cachot. Les détails de l'emprisonnement de M. Olizar, ce qu'il supporta de privations et de maux de toute nature, sa merveilleuse délivrance des mains de ses bourreaux, forment la relation la plus intéressante; mais M. Olizar est à Paris, où il se propose de publier lui-même cette relation dont les détails nous sont inconnus. Nous savons seulement que c'est à une épouse chérie qu'il a dû le peu de consolations qui ont soutenu son courage.



Caliste Borzewski — *Arthur Czarny Zawisza*

CALISTE BORZEWSKI ARTHUR ZAWISZA LE NOIR



ZAWISZA ET BORZEWSKI.

ZAWISZA est le dernier martyr mort pour la Pologne. BORZEWSKI fut son compagnon fidèle. Alliés par le sang, par la plus tendre amitié, par la conformité d'opinions et d'exploits, ils doivent former nécessairement l'objet d'un même tableau : car on ne saurait parler de l'un, sans faire mention de l'autre.

Zawisza (Arthur, *le noir*) naquit en 1808 dans le palatinat de Mazovie en Pologne, et nommément à Sobota, terre appartenant à ses parens (Cyprien Zawisza et Marie Karnkowska). *Borzewski* (Caliste) naquit, trois ans plus tôt, à Ugoszcz, palatinat de Plotzk, de Louis Borzewski et de Salomée Nalencz. Zawisza et Nalencz sont des noms illustres depuis des siècles en Pologne. *Brave comme Zawisza*, est un proverbe populaire dans ce pays. Peut-être ne devrions-nous pas rappeler cette illustration historique de leur famille, que les opinions démocratiques de Zawisza, surtout, n'admettaient d'aucune façon ; mais, quant à la naissance, on ne reconnaît que l'obligation de porter avec honneur un nom glorieux, il y aurait de l'exagération à protester contre cette sorte de privilége.

Borzewski et Zawisza firent également leurs études dans les colléges de Varsovie. Le premier partit ensuite à l'étranger, pour terminer son éducation, par un voyage en Allemagne, en France et en Angleterre. Quant à Zawisza, il fit son droit à l'Université de Varsovie, où il se voua, en outre, à l'étude de l'histoire et des sciences abstraites. Quelques hymnes patriotiques firent aussi, vers cette époque, reconnaître en lui quelque talent pour la poésie.

Tous les deux, ils faisaient partie des sociétés secrètes qui préparèrent la glorieuse nuit du 29 novembre 1830. Immédiatement après, Zawisza prit part à la rédaction du *Courrier polonais*, journal politique, qui fut l'organe d'un patriotisme aussi pur qu'éclairé, et Borzewski, qui au jour de l'explosion se trouvait dans ses terres, partit aussitôt pour Plotzk, le chef-lieu de son palatinat, à l'effet

d'y prêter la main à l'organisation du mouvement révolutionnaire. Le 6 janvier, il assura, par un acte public, dix acres de terre, après la campagne finie, à chaque paysan de ses propriétés qui prendrait les armes.

Le jour où le fameux manifeste de Nicolas contre la Pologne fut placardé dans les rues de Varsovie, Borzewski et Zawisza s'enrôlèrent, comme simples soldats, dans le 1er régiment de cavalerie de Plotzk; et c'est de cette époque, particulièrement, que date cette intimité constante qui nous a fait placer les deux amis dans le même tableau. Bialolenka, Grochow, Rozan, Nasielsk, Ciekszyn, Lipniki, Ostrolenka, furent témoins de leurs exploits communs: ils gagnèrent tous les deux sur le champ de bataille leurs épaulettes de capitaine et la croix des braves. Le 24 février 1831, Borzewski, à la tête de quelques lanciers, alarme à Nieporent le quartier-général du prince Schahoffsky, culbute sa grand'garde, traverse le bourg, renverse le poste de réserve, et, selon l'aveu du colonel Sedler, chef d'état-major du prince, il se serait indubitablement emparé de la personne elle-même du général russe, si l'arrivée inattendue d'un bataillon d'infanterie ne l'avait sauvé miraculeusement. Après la bataille d'Ostrolenka, le régiment de Plotzk fut commandé pour faire partie de la garnison au fort de Modlin: il ne fit dès lors que la petite guerre, et, le jour même de la prise de Varsovie, Borzewski et Zawisza enlevèrent à Babice, dans le camp même de Paskiewicz, un poste de plus de quarante cosaques. C'est pendant qu'ils étaient enfermés à Modlin que les deux amis apprirent la malheureuse issue de la révolution. Zawisza réussit heureusement, à l'aide d'un déguisement, à se sauver, avec son frère cadet Alfred, des mains des Russes, le jour même de la capitulation du fort, et Borzewski profita d'une mission que lui avait donnée son général quelques heures auparavant, pour rejoindre le gros de l'armée; ils passèrent ainsi ensemble la frontière prussienne.

Au mois de juin de l'année suivante (1832), Borzewski entra, comme capitaine du 1er de cuirassiers, au service de la Belgique; Zawisza vint à Paris, où il se lia avec le lieutenant-colonel Zaliwski (*voyez* ce nom). Celui-ci, patriote sincère, mais homme exalté,

d'une ambition sans frein, et d'une intelligence plus que bornée, s'était laissé persuader, par les coryphées des sociétés populaires, que nous étions à la veille même de cette régénération républicaine qui, un jour, embrassera probablement l'Europe entière. Par leurs suggestions, il résolut de renouveler la guerre d'indépendance en Pologne, et de donner ainsi le signal d'une guerre aux rois. « C'est » l'aristocratie, disait-on, ce sont les noms historiques, les généraux » et les hommes d'État qui ont perdu la révolution : que la jeunesse » travaille seule à sa propre œuvre; qu'on laisse de côté les hommes » habiles, les experts décrépits; qu'on s'adresse surtout aux masses, » et on verra si le succès ne sera pas plus certain et plus prompt. » Le plan d'une expédition secrète fut aussitôt tracé; on divisa tout l'empire russe en arrondissemens; un ou plusieurs émissaires de Paris devaient pénétrer, à tout prix, dans chacun de ces arrondissemens, et y organiser simultanément partout une guerre de partisans, une guerre populaire. Une centaine de francs pour frais de voyage, un poignard et quelques articles d'instruction : voilà toutes les ressources des conjurés qui, pour arriver en Pologne, avaient à traverser l'Allemagne entière, et à tromper la surveillance de tous les limiers de police.

Déclarer ainsi la guerre à la puissance la plus formidable de l'univers était sans doute extravagant; il y avait néanmoins dans cette idée, dans le dévouement entier qu'elle réclamait, quelque chose de chevaleresque, de grand. Pour l'exécuter, il fallait des martyrs, des héros. Les jeunes imaginations s'enflammèrent aussitôt : les plus exaltés parmi les réfugiés les plus dévoués à la cause de la patrie et de la liberté embrassèrent le projet avec enthousiasme; plus il présentait de dangers, moins on voulait discuter ses chances, moins on se permettait d'hésiter à accepter toutes ses conséquences. Deux cents braves s'offrirent à partir sur-le-champ. Un des premiers fut Zawisza, qui, dans son exaltation patriotique, s'était fait membre de toutes les associations populaires et démocratiques à Paris. Plus âgé et par conséquent plus sage, Borzewski réfléchissait quelques instans; il n'entrevoyait pas la probabilité d'une heureuse chance dans le moment. « Le projet, représentait-il à ses

auteurs, est *divin* sans doute, si réellement, comme vous le dites, vos relations sont vastes, vos préparatifs bien médités et suffisans; mais il peut devenir *infernal*, par les suites funestes qu'il attirera à notre patrie, si nous ne réussissons pas. » Toutefois, il est si beau, il est si doux de mourir pour son pays! et d'ailleurs pouvait-il abandonner son ami, et le laisser courir seul des périls aussi grands, aussi sûrs? La citadelle d'Anvers venait précisément d'être prise, la campagne de la Belgique terminée, et les probabilités de combattre l'ennemi sur ce point, détruites; il donna donc sa démission au mois de mars 1833, et, déguisé, il suivit son ami en Pologne: le palatinat de Plotzk, sa terre natale, lui était échu en partage. Quant à Zawisza, c'est Varsovie, le quartier-général de l'armée russe, qu'il avait choisi pour le but de ses opérations. Dans les derniers jours du mois de mars, il arriva en effet dans cette ville.

Malheureusement le secret n'est pas une des vertus nationales polonaises, et avant que les braves émissaires n'eussent touché le sol de leur patrie, la police russe paraissait avoir été déjà prévenue de leur entreprise. Zawisza, déguisé en paysan, n'avait pas encore eu le temps de reconnaître tous les postes militaires de la capitale, lorsque, approchant de l'Hôtel-de-Ville, il fut accosté par un officier russe, qui, sans lui demander d'autre explication, le fit monter de force dans une voiture publique, et le conduisit devant son commandant: « Vous voilà dans nos mains, » lui dit en français le général, quand ils restèrent seuls. « Depuis votre départ de Paris, » nous savions tous vos mouvemens, tous vos gestes: où sont vos complices?... — Excellence, je ne comprends pas la langue russe; lui répondit Arthur dans le patois mazovien, et en se baissant aux genoux du Russe à la manière des paysans polonais. — « Ah! vous voulez vous moquer de moi, M. Zawisza: vous ne savez donc pas que nous avons ici, à quelques pas, monsieur votre oncle, avec ses enfans: je n'aurai qu'à les faire appeler et ils se précipiteront dans vos bras. » Zawisza continua encore un instant le rôle de paysan; mais, voyant qu'il était perdu sans ressource, il tira rapidement un poignard caché sous ses vêtemens, et se jeta sur l'inquisiteur.

« Epargnez-moi et je vous rendrai la liberté! s'écria le général. — Et vous ne me trahirez pas, ajouta Zawisza, car nous sommes cent dans cette ville, tous aussi déterminés que moi ; si vous manquez à votre parole, je serai à l'instant même vengé. » Après cet entretien, qui se prolongea quelque temps encore, et dont on raconte beaucoup d'autres traits intéressans, il fut conduit en prison, hors la barrière de Wola, où, selon la promesse du général, il trouva toutes les facilités pour s'évader : il n'eut qu'un obstacle ; c'était un soldat, que selon l'usage on avait dû laisser dans sa chambre ; il fallut le renverser d'un coup de poignard, c'est ce que fit Zawisza dans la nuit ; et le surlendemain il avait déjà rejoint son ami Borzewski, qui, ayant réussi à armer une vingtaine d'hommes, entrait précisément sur le territoire du palatinat de Plotzk. L'expédition de Radziki sur la Drwença, fut leur premier fait d'armes : tout un détachement de cosaques, gardant la frontière, y succomba dans une attaque de nuit. Ils eurent en outre des engagemens non moins sanglans à Lubowiec et à Mokowo. La plupart des émissaires, fidèles à leurs sermens, se rendirent non moins exactement à leurs postes. Dès le mois d'avril, la petite guerre éclata à la fois sur plusieurs points de la Pologne, et principalement dans ce petit royaume formé par le congrès de Vienne, qui est le théâtre habituel de toutes les guerres pour l'indépendance nationale. La terreur s'empara un moment des troupes moscovites : elles n'étaient pas nombreuses, la plus forte partie ayant été échelonnée sur les confins de la Turquie, pour y prononcer sur le sort du Grand Seigneur, dans sa guerre contre le pacha d'Egypte. Elles n'osaient s'avancer dans les forêts qu'occupaient les insurgés : les patrouilles au milieu des blés ne se faisaient qu'au galop. Pour la première fois on s'est convaincu en Pologne, qu'à l'aide des forêts, la guerre des guérillas pouvait s'y organiser aussi bien que dans les pays de montagnes. Paskievitch eut alors recours aux mesures vraiment infernales : il fit rassembler des masses de paysans polonais; ces masses à la tête, et ses bataillons en arrière, il faisait faire des battues à travers les blés, les forêts et les marais. Chaque pont, chaque passage fut gardé par de fortes patrouilles. Sous peine de mort il était défendu

aux cabaretiers de vendre les comestibles, si ce n'est aux personnes connues. Les têtes des émissaires furent mises à prix. Tout individu accusé d'avoir rencontré un partisan sans le dénoncer; tout propriétaire sur les terres duquel les Russes en arrêtaient un, était puni, ainsi que toute sa famille, sur sa personne et sur sa fortune. Toutes les relations de village à village, de voisin à voisin, furent interdites. Contre la seule petite troupe de Borzewski et Zawisza, 6000 Russes furent envoyés sous les ordres des généraux Bohlen et Read. Cependant les *masses* restaient inertes... Une fois sur les lieux, les émissaires se convainquirent facilement de leur erreur à cet égard, et crurent même plus prudent de garder dans leurs poches les proclamations qu'ils avaient préparées pour soulever les paysans. C'est un mal sans doute; mais il faut accepter les faits tels qu'ils sont : malgré toutes les déclamations populaires, long-temps encore les masses ne répondront en Pologne qu'à l'appel de la noblesse. « Avec mon maître j'irai partout : » c'est le dicton vulgaire d'un paysan dans ce pays. Les Russes le savent, et c'est contre les propriétaires surtout, contre cette force intellectuelle du pays, qu'ils tournent toutes leurs mesures. Les patriotes habiles et prudens devraient le savoir aussi, et au lieu de s'épuiser en vains efforts pour contester un fait palpable, au lieu de semer les germes d'une guerre civile, dont l'ennemi profiterait le premier, ils n'ont qu'à tirer parti du dévouement de la noblesse pour l'indépendance nationale, et de l'influence qu'elle exerce sur les masses. Quand une fois la Pologne sera libre, la justice, le bon droit, l'emporteront nécessairement, et le sort des braves paysans, que tous les esprits éclairés y déplorent également, ne manquera pas d'être amélioré.

Dès le premier coup de fusil tiré par les partisans, tous les propriétaires les plus influens dans le pays disparurent sur l'ordre de Paskievitch; 4,000 prisonniers d'Etat furent mis au secret à Varsovie; il ne pouvait plus être question d'un soulèvement général : le pays d'ailleurs était trop épuisé par sa dernière révolution; il a encore besoin de repos... D'un autre côté les insurrections sur les divers points de l'Europe, qui devaient coïncider avec les efforts des partisans Polonais, ne se réalisèrent point. L'échauffourée de

Francfort, une autre plus insignifiante encore en Hesse, voilà tout le résultat des grands préparatifs des révolutionnaires allemands. La fin de la petite guerre polonaise ne pouvait donc se faire attendre; elle dura toutefois plus de deux mois. La Pologne se couvrit d'un nouveau deuil et de sang inutilement versé; un grand nombre de familles encoururent de nouvelles proscriptions; des vieillards expieront long-temps encore dans les chaînes leur soi-disante complicité avec les émissaires; les jeunes gens qui leur ont prêté la moindre assistance, ont été envoyés pour la vie dans les régimens de Sibérie; les filles et les sœurs répondaient pour leurs pères et frères; il y en avait qui, pour avoir porté quelques provisions aux partisans, ont été publiquement fouettées, sans égard pour leur sexe et pour leur rang! Nicolas et Paskievitch se crurent désormais tout permis en Pologne. Les autorités russes découvrirent à cette occasion nombre de dépôts d'armes que les Polonais avaient réussi à cacher après leur révolution. Et toutes ces calamités attirèrent à l'infortuné pays le stupide orgueil de quelques énergumènes frénétiques, qui n'ont pas eu seulement le courage, le point d'honneur, d'aller partager au moins les dangers des victimes qu'ils avaient vouées à une mort aussi certaine qu'infructueuse! Ils attendaient tranquillement l'issue de leurs machinations infernales, prêts à en retirer, en cas de succès, tous les avantages et toute la gloire.

Quant aux héroïques émissaires, ceux-ci, traqués dans les forêts par les chiens, épuisés par les veilles continuelles, mourant de faim, ils furent presque tous pris, fusillés ou pendus sur les points mêmes de leur action, et notamment à la frontière de la Halicie, comme Dawidowicz, Kossobudzki et Liberadzki; à Lipno, comme Moroz, et Zayonc; Wollowicz subit le même sort en Lithuanie; Bugayski et deux autres à Szadek; Winnięki à Kalisz; Berini, Karczewski, Olkowski, Przeorski, à Varsovie. Le jeune Raczynski, qui eut sa peine commuée, mourut sous les coups de verges; Dziewicki s'empoisonna.

Zawisza, impatient de reparaître dans le palatinat de Mazovie, où l'appelait sa destination primitive, prit 25 hommes de la troupe

de Borzewski, et s'y rendit au commencement du mois de juillet. Le 15 du même mois, 3 bataillons d'infanterie, un régiment de hussards et un autre de cosaques le surprirent dans les environs de Krosniewice : une lutte meurtrière s'engagea ; la plupart des insurgés restèrent sur place ; Zawisza tua de sa main un officier et trois soldats; mais enfin, resté seul avec deux camarades (Woytkiewicz et Palmart), et blessé au bras d'un coup de feu, il tomba au pouvoir des Russes. Pendant six mois de captivité, les satellites de Nicolas tentaient de lui arracher quelques révélations sur les relations qu'il avait pu former dans le pays; les tortures, les poucettes ne furent pas négligées ; mais en vain. Enfin, le 26 novembre, toute la garnison de Varsovie fut appelée aux armes ; les canons furent braqués ; les mèches de nouveau allumées : on croyait qu'un évènement terrible menaçait l'empire du czar... c'était le dernier jour du jeune martyr ! A sept heures du matin, il fut conduit à la place d'exécution. Sa mère éplorée se précipita sur son passage. « Calmez-vous, ma mère, lui dit Arthur : je meurs pour mon pays. » Etienne Giecold, Edouard Szpek, Woytkiewicz et Palmart furent fusillés devant ses yeux : il monta ensuite l'échelle de la potence...

Borzewski fut plus heureux, quand, après deux mois de vains efforts, il se vit poursuivi, traqué d'un coin à l'autre, sans pouvoir présenter la moindre résistance, sans pouvoir rien espérer pour son pays ; quand une nuée de juifs, d'espions fut mise sur ses traces, il dut penser à sa retraite, et il réussit. Au même instant, sa mère accablée par la cruauté des satellites de Paskievitch se mourait de douleur et de désespoir. Après avoir couru mille dangers, il traversa l'Allemagne et s'embarqua en Angleterre. Ses biens en Pologne furent confisqués. Aussi heureusement que lui, échappèrent des mains des Russes les braves Sulimierski (deux frères), Szperczynski, Potocki, Dunski, Zalewski, Wilczewski, Swientostawski, Kurella et Konarski. Le lieutenant-colonel Zaliwski, qui avait marqué son quartier-général entre Moscou et Odessa, ne put pénétrer que dans la Pologne autrichienne : saisi par les autorités locales, il est enfermé dans une des forteresses de l'empire.



Constantin Parczewski

CONSTANTIN PARCZEWSKI.

CONSTANTIN PARCZEWSKI.

PARCZEWSKI (Constantin), fils d'Ignace et de Salomée Dziewonska, naquit le 19 août 1801 à Czerwony Dwor, village situé dans les environs de Wilna. C'est là que s'écoulèrent ses premières années et que ses parens s'appliquèrent à lui donner une éducation distinguée.

Le joug moscovite pesait depuis long-temps sur la Lithuanie. Ses oppresseurs ne reculaient devant aucun moyen, pour dissoudre les liens qui unissaient cette contrée aux enfans de la Pologne; quiconque parlait de patrie et de ce qui pouvait rappeler sa gloire et sa liberté d'autrefois, était considéré et poursuivi rigoureusement comme criminel d'État, les peines les plus légères étaient les cachots ou l'exil en Sibérie. Il ne restait d'abri aux vertus nationales que le foyer domestique : là les mères apprenaient à leurs enfans comment on aime la patrie, et les jeunes hommes prêtaient une oreille avide aux récits des vieillards qui leur racontaient l'histoire de leurs ancêtres. C'est à cette source que Parczewski, comme les autres Lithuaniens, puisa les premières idées de ses devoirs envers son pays; puis les amis qui l'entouraient, les exemples de dévouement qui frappèrent souvent ses yeux et son cœur, achevèrent de développer ces germes de patriotisme dans toute leur énergie.

Après avoir fini ses études à l'Université de Wilna, où il obtint un grade, il fut obligé de se retirer dans ses terres; la mort de ses parens y réclamait sa présence. Il passa dans la vie privée quelques années qu'il consacra à améliorer l'état malheureux des paysans, et à terminer les procès qui obéraient son héritage.

Enfin, le moment depuis long-temps espéré arriva. La nouvelle

de la révolution du 29 novembre parcourut comme l'éclair toutes les contrées de la Lithuanie : l'heure de reconquérir son indépendance venait de sonner pour la Pologne, c'était chose certaine. Le canon retentissait déjà sur les bords de la Vistule. Les Lithuaniens ne pouvaient rester inactifs, spectateurs indifférens des combats de leurs frères ; ils se levèrent, et, quoique sans armes, descendirent dans l'arène.

Pour qui connaît l'état de ces provinces au moment de leur insurrection, c'est le lieu de rendre un juste hommage à ceux des Lithuaniens qui les premiers bravèrent l'incertitude de la destinée et prirent les armes. Pour donner à nos lecteurs un tableau historique des évènemens qui ont accompagné cette insurrection, nous empruntons quelques lignes tracées par un de nos illustres écrivains (1) :

« La tactique accoutumée de nos ancêtres fut entièrement oubliée à la levée en masse. Depuis la dernière guerre de l'indépendance, quarante ans s'étaient écoulés ; une génération nouvelle venait mesurer ses forces contre le despotisme, comme un jeune faucon nourri dans une cage essaie le premier vol. Les armes n'étaient pas suspendues aux parois ; les espions entouraient la demeure des citoyens, et l'ennemi, fort de sa science, se tenait prêt à côté de ses canons. Toute l'armée russe se plaçait entre la Pologne et la Lithuanie, et privait la dernière de tout espoir de secours. Nicolas, du fond de la Russie, poussait toutes ses forces vers la frontière. L'évènement le plus heureux qu'on pût désirer était la retraite de Diebitsch, de Varsovie ; mais par combien de sacrifices fallait-il l'acheter !... Les Lithuaniens, placés entre le Niémen et la Dzwina, savaient bien qu'en se révoltant ils ne pourraient échapper à la vengeance des Russes fuyant devant leurs frères de Pologne.

» Dans cet état de choses, il est curieux d'observer comment un peuple agricole et asservi se transforma tout-à-coup en guerriers,

(1) *Pamientniki o powtaniu Litwy i ziem Ruskich* (Mémoires sur l'insurrection de Lithuanie et des terres russiennes), par M. *Félix Wrotnowski*. Paris, in-8°, 1833-1834.

et se présenta sur le champ de bataille. C'est au sein même de l'ennemi qu'il faut lever l'étendard de la liberté et donner le signal d'une guerre générale. Le succès dépend d'une attaque prompte et vigoureuse. Quelques citoyens s'arment à la hâte; les femmes et les filles font les flammes et les cocardes ; les domestiques montent à cheval ; les gardes-forestiers et tous ceux qui ont un fusil avec quelques cartouches se rangent en pelotons : les paysans, après avoir disposé pendant la nuit les faux et les piques, arrivent en foule à l'église paroissiale ; le prêtre bénit la campagne, et souvent marche en avant, la croix à la main. Tel était dans le principe le caractère de cette guerre vraiment nouvelle, vraiment nationale. »

Au nombre de ceux qui les premiers recommencèrent cette lutte sanglante, était Constantin Parczewski. Le 7 avril 1831, à Niemenczyn des environs de Wilna où il se trouvait, il court au-devant de l'ennemi en arborant l'étendard insurrectionnel, n'ayant pour le défendre qu'une cinquantaine d'hommes sans armes, et quelques élèves de l'université de Wilna (parmi lesquels se trouvait son cousin et inséparable compagnon d'armes Dzicwonski). L'insurrection se propage dans le district de Zawilej; quelques jours après, Parczewski compte dans ses rangs 100 chasseurs, 300 faucheurs et près de 150 cavaliers. Avec cette force il s'avance vers Wilna, croyant, d'après le plan du comité insurrectionnel, qu'on allait effectuer une attaque générale; mais le plan avait été changé, et il se vit obligé de se retirer vers Wilkomir, harcelé par les Russes. Arrivé près de cette ville, et secondé par d'autres détachemens, il la prend à l'assaut, suit l'ennemi jusqu'à Mejszagola ; il y rencontre des forces supérieures qui l'obligent de se retirer à Olany, où était Émilie Plater. Depuis ce temps jusqu'à l'arrivée du général Chlapowski, c'est-à-dire pendant deux mois, Parczewski partagea les bonnes ou mauvaises chances de ses compatriotes; il assista à tous ces combats journaliers qui arrosèrent les champs de Lithuanie du sang de tant de martyrs, et dont l'historien sera fier un jour d'avoir appris les exploits à la postérité.

Après l'arrivée de Chlapowski, le détachement de Parczewski fut

incorporé dans le 25me régiment de ligne. Parczewski fut nommé commandant de la 7me compagnie qui combattit si vaillamment à l'assaut de Kowno, où elle succomba tout entière. Parczewski ne put ni partager son sort, ni être témoin de sa gloire ; quelques jours avant le désastre, il avait été appelé au quartier-général du général Chlapowski.

Les lecteurs trouveront d'autres détails dans la biographie du général Chlapowski (1). Quand les troupes polonaises entrèrent en Prusse, l'insurrection Lithuanienne, qu'on n'avait pas su diriger, tomba aussi. Quelques coups désespérés signalèrent seulement l'approche du dénouement fatal de ce drame sanglant. Parczewski arriva avec ses compagnons d'armes en France, pour y trouver un séjour hospitalier. Ses vœux ne sont que pour la Pologne et pour sa délivrance future. Aujourd'hui le tyran moscowite règne en vainqueur dans sa patrie ; mais tous ces sacrifices présens et passés ne seront pas sans utilité pour l'avenir.

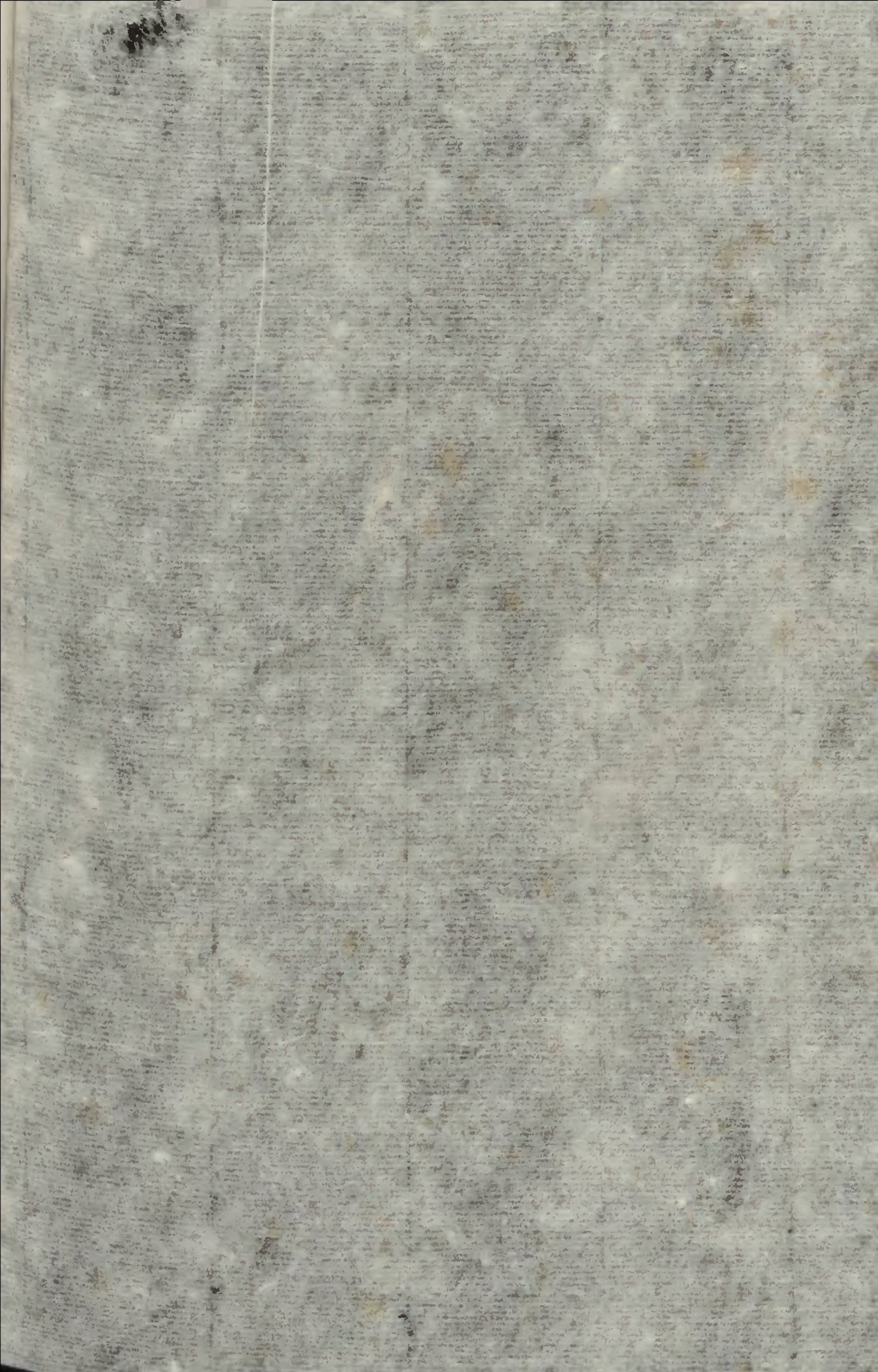
Après avoir brisé un esclavage de 40 années, les habitans de Dzwina, de Dniester et de la Wistule se sont rapprochés. Dans les combats communs, ils se sont salués comme les fils d'une même mère, ils sont allés ensemble en pèlerinage, en laissant les ossemens de leurs frères sur le sol de la patrie. C'est dans ces restes sacrés que reposent les germes d'espérance que fécondera l'avenir. La nouvelle génération marche sur le gazon qui les couvre, et avant que quarante années s'écoulent de nouveau, elle aura grandi en force et en puissance. Le Czar ne pourra jamais transporter en Sibérie tous les enfans et tous les tombeaux. Long-temps encore, quelques baïonnettes rouillées, remuées par les charrues, seront une tradition des plus éloquentes ; une main plus sûre conduira à de nouvelles batailles, et les récits des vieillards répandront encore l'enthousiasme et l'amour de la patrie. »

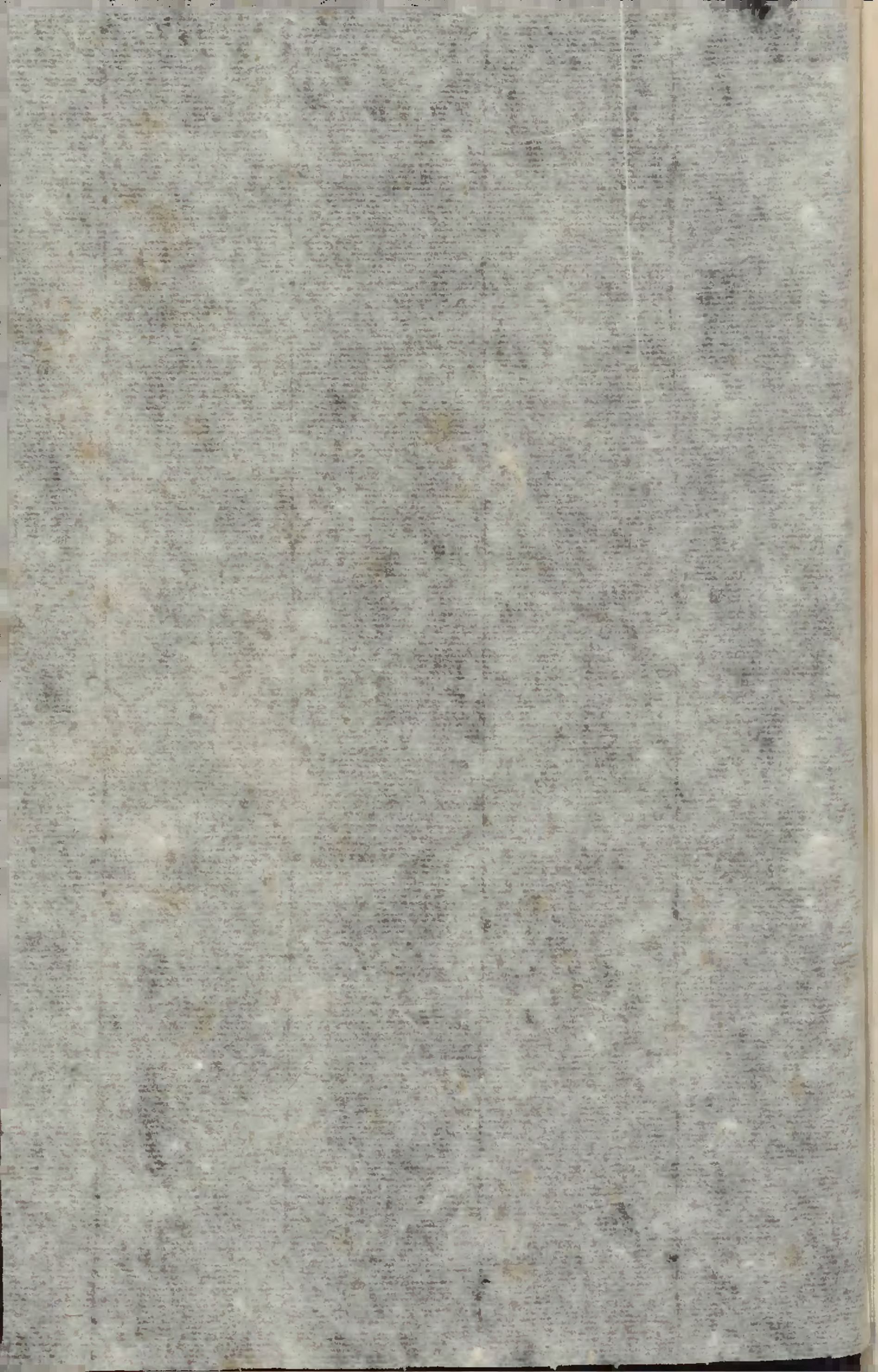
(1) *Les Polonais et les Polonaises*, 16e livraison.



Bᵒⁿ Jerzmanowski

LE Cᵗ. Bᵒⁿ. JERZMANOWSKI.





LE COLONEL
BARON IERZMANOWSKI.

IERZMANOWSKI (Jean-Paul), d'une famille noble et ancienne de la Grande-Pologne, naquit en 1779, dans le palatinat de Lenczyca. Depuis 1764 jusqu'en 1791, son père, François Ierzmanowski, se distingua aux diètes par son courage et par son patriotisme. Ainsi qu'on devait s'y attendre, il refusa d'adhérer à l'inique partage de son pays, et brava les dangers et les persécutions qui menacèrent à cette époque, comme aujourd'hui, les Polonais qu'un joug étranger indignait. La considération, l'estime publiques qu'il avait acquises, passèrent à ses enfans lorsqu'il mourut, et ils conservèrent précieusement ce noble héritage.

Après le partage définitif de la vieille république polonaise, à la suite des efforts du peuple et de son chef Kosciuszko, les Polonais se répandirent sur la surface de l'Europe. La république française, alors en guerre avec les rois de l'Europe, accueillit les débris de l'armée polonaise; elle en forma des légions en Italie, sous le commandement du général Dombrowski, et la réputation de ces légions attira bientôt dans leurs rangs des patriotes français. Ierzmanowski, âgé de dix-neuf ans, quitta sa famille, s'échappa en secret, et vint partager les périls et la gloire des soldats de Dombrowski. Depuis cette époque jusqu'en 1815, il ne déposa plus les armes, et fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne, de Prusse, d'Espagne, d'Autriche, de Russie, de Saxe et de France. Il fut un des braves de ce célèbre régiment de chevau-légers qui formait la garde polonaise de Napoléon. Commandant de la Légion-d'Honneur, chevalier de la croix militaire (*virtuti militari*) de Pologne et de l'ordre de la Réunion, baron de l'empire français, il a obtenu ses grades, ses distinctions sur les champs de bataille, où il s'est distingué pendant dix-sept ans.

Dans la désastreuse retraite de Russie, en 1812 et 1813, Ierzmanowski commandait, depuis la Vistule jusqu'à Wittemberg sur l'Elbe, l'extrême arrière-garde de l'armée, et il y acquit de nouveaux titres à l'estime de ses chefs. Mais le moment suprême arriva pour Napoléon; il dut abdiquer la couronne de France, d'Italie, et le conquérant du monde devint souverain de l'île d'Elbe. La fidélité polonaise fut mise à l'épreuve; un escadron de lanciers polonais formait toute la cavalerie de l'empereur; toute son infanterie n'était composée que de quelques compagnies de vieux grenadiers! Ierzmanowski, alors colonel-major, eut l'honneur d'être chef de cet escadron sacré, et le commanda pendant son séjour à l'île d'Elbe.

Mais l'homme d'une inconcevable destinée ne pouvait se résigner au repos; il méditait déjà de nouvelles expéditions. Le 26 février 1815, sa garde reçut l'ordre de se préparer au départ; jusqu'alors personne n'avait connaissance des projets de Napoléon. Le colonel Ierzmanowski en avait reçu l'ordre de louer tous les bâtimens, de les approvisionner, et d'empêcher qu'aucun navire ne sortît du port. A quatre heures du soir tout le monde était à bord; à huit heures Napoléon se rendit sur l'*Inconstant*. Un coup de canon donna le signal du départ. L'on mit à la voile, et le 1er mars 1815 la flottille entra dans le golfe Juan. Quand ils arrivèrent à Grenoble, le colonel Jerzmanowski, qui avait pris les devans, aperçut le premier les troupes françaises avec un drapeau blanc, rangées en bataille dans un défilé près de Vizille. Il chercha alors à parlementer; mais un officier s'étant avancé, lui cria de se retirer, en le menaçant de faire feu. Ierzmanowski ne pouvant l'apaiser, Napoléon se présenta lui-même, et l'officier ordonna de faire feu sur l'empereur; mais les soldats n'obéirent pas. Dès lors, la marche de Napoléon ne fut qu'un triomphe continuel jusqu'à Paris.

Les Polonais, toujours fidèles au drapeau tricolore, accoururent encore une fois de tous les points de la France; ils se serrèrent encore une fois autour de lui, et, sur douze nations qui avaient suivi les armées françaises dans leurs campagnes, la nation polonaise fut la seule qui combattit dans le dernier et fatal combat de

Waterloo! Ierzmanowski s'y trouvait à la tête de ses braves lanciers, et il y fut blessé. Désigné par Napoléon pour le suivre après son abdication, des circonstances indépendantes de sa volonté, et le nombre limité de quatre personnes pour accompagner l'empereur à l'île Sainte-Hélène, l'empêchèrent de lui donner cette preuve de son dévouement.

A la fin de 1815 il se rendit à Varsovie; mais les tracasseries que lui fit éprouver le czarévitsch Constantin le déterminèrent à quitter la Pologne et à se retirer à son château de la Grande-Rabière, près de Tours, où il goûta près de sa femme, née comtesse Marie Désormaux, les douceurs de la vie intérieure.

Après les journées de juillet, il vint à Paris; son expérience et son dévouement à la France lui faisaient croire qu'il pouvait être encore utile. C'est pendant son séjour dans la capitale qu'il apprit la nouvelle de la révolution du 29 novembre. Dès les premiers momens, plusieurs Polonais, résidant alors à Paris, avant de revenir en Pologne pour y prendre part à la révolution, se réunirent, et choisirent trois d'entre eux pour s'occuper des intérêts de la Pologne avant l'arrivée de l'envoyé du nouveau gouvernement national. Jean-Paul Ierzmanowski,[1] Léonard Chodzko et Théodore Morawski, obtinrent la majorité des voix dans cette réunion; mais ce comité provisoire céda la place aussitôt après l'arrivée de M. Constantin Wolicki, chargé d'une mission diplomatique.

Quand l'organisation de la garde nationale de Varsovie eut lieu, son commandant en chef, le sénateur Antoine Ostrowski, en envoyant au général Lafayette le brevet de premier grenadier de la garde nationale Varsovienne, honora aussi de cette dignité civique Ierzmanowski, Chodzko et Morawski, en les nommant grenadiers de la garde nationale, dans le rescrit suivant, en date du 1er février 1831; il s'exprime ainsi :

« *A messieurs Léonard Chodzko, capitaine aide-de-camp du général Lafayette; le colonel Ierzmanowski et Théodore Morawski.*

» Citoyens compatriotes, les services que vous avez rendus à notre
» commune patrie sur le sol français m'engagent, à titre de com-

» mandant de la garde nationale de Varsovie, de vous exprimer
» ici l'hommage de la reconnaissance nationale, en vous nommant
» membres de ladite garde. Je vous autorise en même temps, au
» nom de la légion que j'ai l'honneur de commander, d'en porter
» l'uniforme, conformément au modèle ci-joint. Je crois que vous
» recevrez avec bonté cette marque publique de mon estime ; elle
» vous fera participer, quoique dans l'éloignement, à cette noble
» institution ; vous appuierez, par tous les moyens possibles, les
» relations que nous ouvrons aujourd'hui entre la garde nationale
» naissante de la Pologne, et la vieille garde nationale française,
» qui a ouvert la première le chemin de la vraie liberté dans sa pa-
» trie et dans les autres régions du monde civilisé.

» Je confie à vos soins, comme aux membres de notre garde na-
» tionale, notre adresse à la garde nationale de France ; vous vou-
» drez bien l'offrir en notre nom, ainsi que ma lettre, à l'ami de
» de l'humanité et des Polonais, au général Lafayette, qui daignera
» accepter le titre de premier grenadier de la garde nationale po-
» lonaise. Veuillez, Messieurs, dire au vénérable vétéran de la
» France que l'hommage de la garde nationale polonaise est aussi
» sincère qu'il est au-dessous du mérite et de la haute dignité du
» général ; mais nous sommes autorisés à croire que cette offre sera
» acceptée avec bienveillance. J'ai en outre l'honneur de vous an-
» noncer, Messieurs, que les premiers dignitaires du pays, les sé-
» nateurs, les conseillers d'Etat, les citoyens les plus notables, sont
» membres de notre garde, comme simples soldats; le maréchal de
» la diète en est premier canonnier. Votre tact et votre patriotisme
» n'ont pas besoin d'autres explications. Vous ferez tout ce qui sera
» utile et nécessaire pour obtenir les résultats qui rapprocheront
» nos relations avec la France. Puisse-t-elle s'intéresser à notre
» cause, et nous donner des témoignages réels de sa sympathie !

» Agréez, Messieurs, mes salutations et l'expression de mon es-
» time, et veuillez m'informer de l'impression qu'aura produite sur
» l'esprit français notre démarche actuelle. »

Tandis qu'à Paris le comité central franco-polonais et la légation

polonaise s'occupaient d'envoyer en Lithuanie des vaisseaux avec des armes et des munitions, la banque de Pologne en faisait autant à Londres. Le colonel Ierzmanowski fut invité à commander le bâtiment expédié de Londres. Les munitions de guerre s'élevaient à la somme d'un million de florins polonais. Le 14 juillet 1831, l'expédition mit à la voile; elle franchit heureusement le Sund et la mer Baltique, et arriva à la vue des côtes de la Samogitie, près Polangen. Mais le bâtiment n'atteignit cette position que douze jours après l'entrée de Gielgud et de Chlapowski en Prusse; toute la côte était déjà occupée par les Moskovites. Ierzmanowski revint à Londres l'âme navrée de douleur.

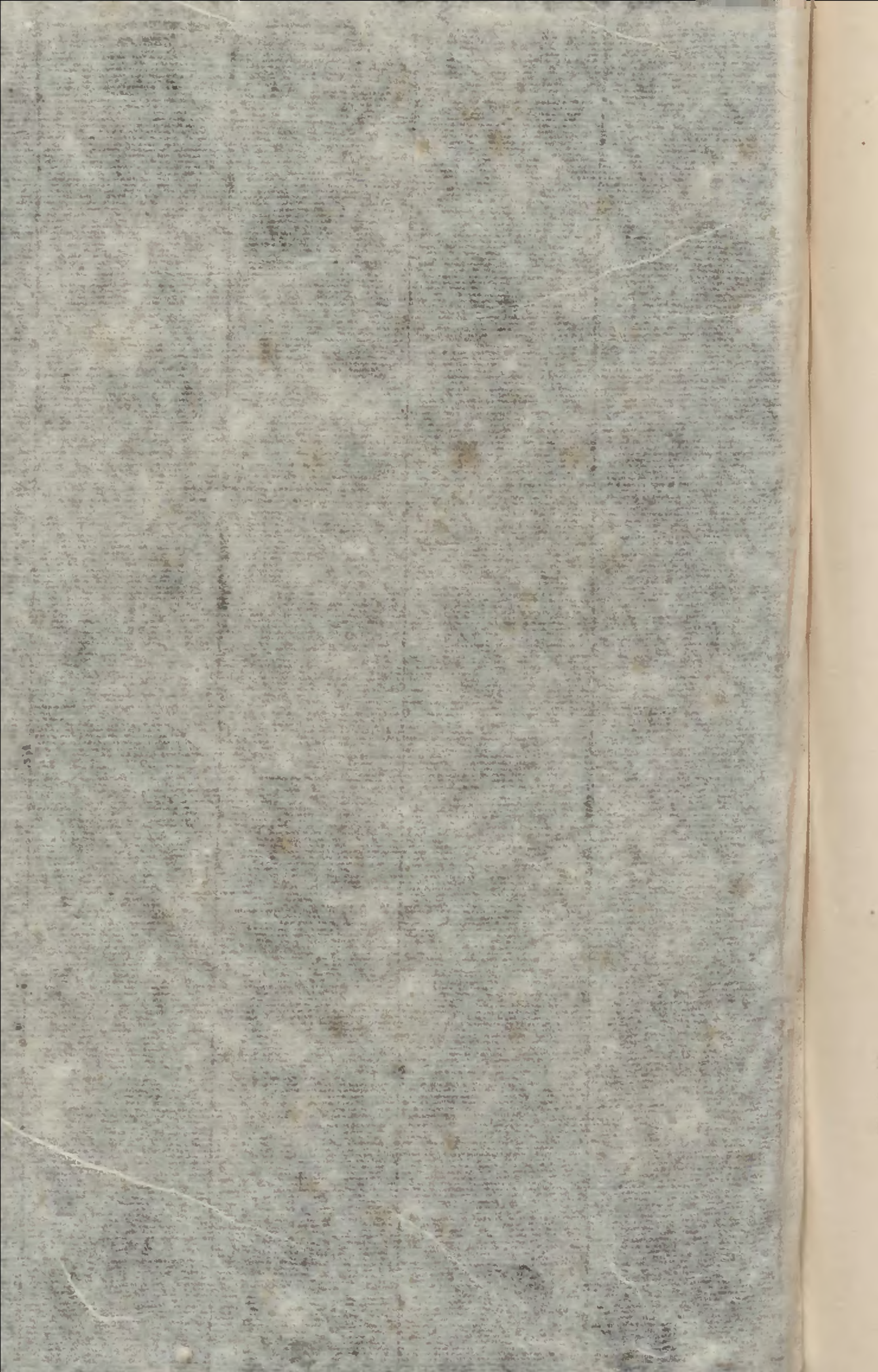
Le gouvernement national de Pologne, récompensant les services passés de Ierzmanowski et son dévouement récent, le nomma général de brigade, et lui en expédia par *duplicata* le brevet signé du 10 juin 1831; mais ce brevet n'arriva point à sa destination : les Russes et les Prussiens arrêtaient tous les courriers polonais.

Le brave Ierzmanowski se retira de nouveau dans sa terre. Honoré de l'estime de tous ceux qui le connaissent, il a les yeux tournés vers son infortunée patrie, toujours prêt à lui consacrer les derniers instans d'une carrière si noblement parcourue. Guerrier de Napoléon, il a survécu aux désastres et aux grandeurs de la république et de l'empire. Sa probité, son dévouement et son courage n'ont fléchi devant aucune circonstance.



Władysław Ostrowski

LADISLAS OSTROWSKI



LE COMTE

LADISLAS-THOMAS OSTROWSKI.

OSTROWSKI (comte Thomas-Ladislas), fils de Thomas Ostrowski, président du sénat de Pologne, et frère d'Antoine Ostrowski, commandant de la garde nationale de Varsovie (*Voyez* ce mot), naquit à Varsovie le 7 mars 1790, et fit ses premières études dans la maison paternelle, sous la surveillance du professeur Skulski et de l'abbé Gridaine, émigré français. Placé ensuite dans le Collége des nobles, dirigé par l'abbé Kaminski, dont la science égalait le patriotisme, et plus tard dans le Lycée de Varsovie, il obtint des succès dans les belles-lettres et dans les sciences exactes.

Agé de dix-huit ans à peine, il répondit à l'appel de la patrie, en entrant le 7 juin 1808 comme sous-lieutenant d'artillerie dans l'état-major du général Pelletier, chargé par Napoléon d'organiser l'artillerie polonaise. Pelletier confia à Ostrowski le soin d'enseigner les mathématiques aux jeunes élèves de l'école de cette arme. Il s'y lia avec le jeune Vladimir Potocki, lequel, ayant eu la permission de former à ses frais une batterie d'artillerie à cheval, obtint pour son ami, le 1er décembre 1808, la nomination de lieutenant dans son escadron. Potocki eut le malheur de se casser la jambe; et Ostrowski devint alors le véritable organisateur de la batterie. Il s'acquitta si bien de cette mission, que le général Pelletier le fit nommer bientôt après, le 1er avril 1809, capitaine et commandant-organisateur de la 13e compagnie d'artillerie à pied. Formée rapidement par ses soins, cette batterie se mit en ligne le 19 du même mois, dans la glorieuse bataille de Raszyn, et eut l'honneur de couvrir la retraite de l'armée du duché de Varsovie, contre les forces de l'archiduc Ferdinand d'Autriche. Ce fait d'armes valut à

Ostrowski la croix militaire polonaise. Il eut ensuite la mission importante de surveiller l'embouchure du Bug, et de couvrir le fort de Serock, où il resta jusqu'à la fin de cette mémorable campagne. Quand elle fut terminée, il rentra dans le régiment de Potoçki, et obtint la première batterie, qu'il ne quitta plus pendant toute la durée de son service.

Le poste de chef d'escadron lui revenait, en 1811, par droit d'ancienneté; mais ayant appris que le brave Sowinski, mort depuis avec gloire à l'assaut de Varsovie, demandait alors à passer du service prussien dans les troupes polonaises, et désirant acquérir un officier aussi distingué à l'armée nationale, Ostrowski s'empressa de lui céder ses droits, sans y être même engagé par ses supérieurs. Sa seule récompense fut l'envoi de sa batterie, au mois de juin de la même année, dans la garnison de Dantzig, destination qu'il avait ardemment désirée, aimant peu, ainsi que la plupart de ses collègues, son nouveau colonel, le fameux Hurtig, massacré dans la fatale nuit du 15 août 1831, et connu dès lors pour la duplicité de son caractère.

Pendant la campagne de 1812, Ostrowski fit partie du 10ᵉ corps d'armée commandé par le maréchal Macdonald. Il se distingua dans les combats de Piktupenen, Schublau, Labiau, Rosenberg et Praust, dans lesquels il perdit plusieurs chevaux, sans cependant avoir été blessé lui-même. Dans la retraite, et surtout depuis la perfide défection des Prussiens, sa batterie forma toujours l'extrême arrière-garde, jusqu'à sa rentrée à Dantzig, où elle fut destinée à supporter un long et difficile siége. Nous renvoyons le lecteur aux bulletins de la Grande-Armée, aux *Mémoires du général Rapp*, à la *Relation de la défense de Dantzig* par Ph. d'Artois, et enfin à l'*Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée* par Ségur, pour y suivre les faits d'armes et les actions d'éclat qui marquèrent alors la carrière militaire d'Ostrowski. La croix de la Légion-d'Honneur et le grade de chef d'escadron en furent la récompense. Nous ajouterons, pour faire juger le civisme du jeune Ostrowski, que, malgré toutes les instances du général français commandant à Dantzig, il ne voulut jamais accepter de lui aucun grade, déclinant par là cette suprématie française que d'autres subissaient alors, et

rendant cet hommage à l'éphémère indépendance de sa patrie.

Plusieurs traits non moins remarquables distinguent cette partie de sa vie. Commandé, en 1812, pour rejoindre la division prussienne du général Hunerbein, il représenta au maréchal Macdonald que la vieille inimitié des Polonais contre la Prusse les empêcherait de faire le service avec leur zèle habituel, sous les ordres d'un Prussien. Le maréchal reconnut la justice de sa réclamation, et la batterie d'Ostrowski fut attachée à la 7e division, composée de troupes polonaises. Dans la même guerre, l'ennemi ayant surpris les avant-postes bavarois au château de Kreutzbourg, un certain comte Korf, propriétaire de l'endroit, fut accusé de les avoir livrés, et renvoyé pour ce fait devant une cour martiale, dans laquelle Ostrowski faisait les fonctions de rapporteur. Mais, loin de condamner dans sa noble âme le dévouement du citoyen russe, le jeune Polonais n'y vit au contraire qu'un acte patriotique. Ayant appris que le dénonciateur s'était autrefois rendu coupable de faux serment, pour en acquérir la preuve il entreprit, la veille du jugement, un voyage d'une vingtaine de lieues, au milieu même des postes russes, et obtint, par ce moyen, l'acquittement de l'accusé, qui n'en avait pas le moindre espoir.

Avec le caractère le plus doux et un dévouement sans bornes, Ostrowski préféra un jour, à Dantzig, commettre un acte d'insubordination, et subir de longs arrêts, plutôt que de commander ses soldats pour un service qu'il croyait humiliant pour eux. Le général Rapp ayant en effet ordonné à sa batterie de balayer les immondices dont les Bavarois avaient encombré une place, Ostrowski n'hésita pas de lui désobéir, et ce ne fut qu'après quinze jours d'arrêt, quand l'inaction commençait à lui peser, qu'il paya des soldats allemands pour leur faire exécuter cette corvée, en remplacement des canonniers polonais. Aussi gagna-t-il facilement l'amour du soldat. Intrépide et calme au feu, il sut partager ses dangers et ses privations; à la table du général en chef, il préférait la gamelle du soldat et la chair de cheval, à laquelle celui-ci était réduit.

Enfin le jour arriva où le général Rapp, après avoir consulté le conseil de guerre, se crut forcé de capituler, la défection des troupes allemandes et le manque de munitions paraissant rendre désormais

toute défense impossible. A cette nouvelle, Ostrowski se concerte aussitôt avec les principaux officiers de la division polonaise, qui comptait encore sept mille hommes: ils se rendent chez le général en chef, et lui annoncent « qu'ils veulent mourir de faim, ou s'ensevelir » sous les ruines du fort, plutôt que de consentir à sa reddition. » Mais le général Rapp, que les Russes avaient séduit en lui offrant de lui laisser rejoindre la grande-armée avec armes et bagages, fit arrêter Ostrowski, ainsi que plusieurs de ses camarades. Plus tard il revint de ce premier mouvement, et comprit que les Polonais avaient jugé mieux que lui ce que valaient les sermens des autorités russes. Sur l'ordre d'Alexandre, qui ne voulut pas ratifier la capitulation, les soldats français furent faits prisonniers, et les polonais désarmés devaient, en donnant leur parole d'honneur, être renvoyés dans leurs foyers. Ces derniers conçurent alors l'idée hardie de surprendre, dans la nuit, la cavalerie russe, de s'emparer de ses chevaux dont ils manquaient complètement, et de se frayer de force une route vers le Rhin; mais, trahis par un bourgeois de Dantzig, que le hasard instruisit de leur projet, ils dûrent l'abandonner et se soumettre à leur mauvaise fortune. Ostrowski joua dans toutes ces circonstances un rôle si actif et si noble, que le général Rapp, plein d'admiration pour son caractère, le choisit parmi tous les officiers de la garnison pour confier à sa garde l'original de la capitulation que les Russes avaient violée, et dont ils auraient bien voulu s'emparer pour détruire toute preuve de leur mauvaise foi. Ostrowski porta cette pièce sous sa chemise jusqu'au mois de juin 1814, où il la remit à son général, qui rentrait en France après le traité de Paris.

Dans la même année, le général Dombrowski, commandant les débris de l'armée du duché de Varsovie, envoya Ostrowski à Saint-Pétersbourg, pour y plaider sa cause auprès de l'empereur Alexandre. Il n'y eut pas de promesses que le czar ne fit à cette occasion au jeune patriote, pour les lui faire transmettre à ses concitoyens. Un jour entre autres, en causant des obstacles qu'il disait éprouver de la part des autres puissances au sujet du rétablissement de la Pologne tout entière, il tira à moitié du fourreau le sabre d'Ostrowski, et

ajouta : « Avec cela, nous couperons le nœud gordien, et je vous » autorise à en donner l'assurance à vos compatriotes. » C'est dans le même temps que le grand-duc Constantin, connu par ses brutalités, voulant un jour déconcerter Ostrowski, et humilier deux officiers français qui étaient présens, dit, en touchant la croix de la Légion-d'Honneur sur la poitrine du jeune Polonais : « Quel » vilain aigle ! il a l'air de ch... — C'est qu'en effet il l'a fait dans » les capitales de l'Europe, » répondit-il aussitôt, mettant ainsi les rieurs de son côté. L'horreur que lui inspiraient les emportemens de ce proconsul qu'Alexandre donna bientôt après au nouveau royaume de Pologne, décida Ostrowski à abandonner dès-lors le service militaire. Il refusa également toutes les places qui lui furent proposées, tant dans le conseil-d'état qu'à la cour même de l'empereur.

De soldat devenu homme de lettres et philantrope, il se livra dès-lors à ses deux occupations favorites. C'est de cette époque que datent ses essais en poésie, tels que plusieurs poèmes traduits d'Ossian et de lord Byron, plusieurs ballades de Schiller, de Goethe, de Salis, de Mattinson, et d'autres. Le Carton d'Ossian et le Giaour de Byron lui valurent particulièrement les suffrages publics ; la traduction de ce dernier poème, qui renferme un tableau effrayant de l'oppression des Grecs avec un énergique appel à leur désespoir, ne fut point entreprise par Ostrowski sans quelque arrière-pensée ; elle parut avant la révolution de 1830. Élu en 1829 membre de la société littéraire de Varsovie, il accepta la tâche de compléter conjointement avec le professeur Bentkowski l'*Histoire polonaise d'Albertrandy, éclaircie par les monnaies et les médailles*. La plupart des productions littéraires d'Ostrowski furent publiées au profit de la société de bienfaisance de Varsovie, dont il était membre. Il fonda, en 1826, et présida une autre association qui avait pour but de distribuer aux pauvres des soupes à la Rumford. Il était aussi curateur de la société économique de Varsovie, et membre de celle de la morale chrétienne de Paris, depuis 1828.

Un citoyen aussi distingué par ses lumières et par son patriotisme ne pouvait manquer, dans un état représentatif, d'être ap-

pelé par ses compatriotes à des fonctions législatives. En effet, le sénat du royaume l'avait porté à plusieurs reprises sur ses listes de candidats, et deux fois, en 1820 et en 1826, les suffrages de ses concitoyens l'avaient nommé leur représentant à la diète; mais ses opinions et son civisme étaient déjà connus des agens de l'autocrate; et comme s'ils avaient pressenti sa prochaine illustration dans cette carrière, ils le repoussèrent constamment des chambres législatives, en faisant annuler son élection sur les motifs les plus futiles. Enfin on parvint, en 1830, à accomplir les formalités les plus minutieuses, et Ostrowski put débuter à la diète de cette année comme nonce de Petrikau. Le président du conseil des ministres (Valentin Sobolewski) lui offrit alors la haute dignité de maréchal de la chambre des nonces, accompagnant cette offre de promesses les plus flatteuses, mais à la condition néanmoins de présider la chambre selon les instructions du gouvernement et conformément à ses principes. « Les instructions du maréchal, lui répondit Ostrowski, se » trouvent dans la constitution et dans les statuts organiques; et quant » aux récompenses dont j'entends parler, je n'en désire point; il me » suffira de la satisfaction de mes mandataires, et surtout de ce » témoignage de ma conscience, que j'aurai fait mon devoir comme » Polonais, comme citoyen et comme représentant. » Cette réponse coupa court à toutes les négociations, et il ne fut plus question pour lors de lui confier la présidence.

Ostrowski ayant ainsi refusé le poste brillant de maréchal, qu'il devait occuper plus tard avec tant de gloire, ne s'en distingua pas moins, comme nonce de Petrikau, à la diète mémorable de 1830. Cette diète fut la dernière avant la révolution, dont elle était le digne précurseur: elle fut moins remarquable par ce que ces courageux représentans y firent, que par ce qu'ils empêchèrent de faire. C'est chez Ostrowski qu'eurent lieu les réunions des députés avant l'ouverture de la diète, et il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à faire adopter le plan de tenir tête au gouvernement, et de protester contre l'acte additionnel de 1825 qui avait faussé la constitution en supprimant la publicité des débats parlementaires. Presque tous les projets du gouvernement échouèrent; un d'entre eux,

celui de la loi sur le divorce, amena une discussion fort sérieuse. On a reproché à Ostrowski d'avoir appuyé ce projet; mais il faut comprendre que l'opposition systématique n'entrait pas dans ses sentimens : il voyait l'inconvenance de la loi existante, et, sachant qu'il ne fallait pas songer à faire admettre par le gouvernement les principes du Code Napoléon à ce sujet, il désirait rapprocher au moins la nouvelle loi des anciennes coutumes religieuses du pays.

Mais à ceux qui, à cette occasion, auraient pu le confondre avec les partisans du pouvoir, il répondit dans la même séance, en s'opposant de toutes ses forces aux intentions du ministère, qui voulait faire remettre au lendemain le vote du projet, sûr que la nuit ne serait point défavorable à ses intrigues.

Ostrowski donna bien d'autres preuves de son indépendance dans cette session en signant les pétitions les plus énergiques contre les abus de pouvoir et en portant une accusation contre les ministres de la justice et de la guerre; il avait eu même le courage de préparer un projet de loi sur la responsabilité des princes du sang, mais, sur les représentations de ses collègues, il ne le présenta point.

L'entrevue des députés de Kalisz avec le grand-duc Constantin forme un épisode assez intéressant de cette session. On sait que les représentans de ce palatinat se distinguaient par leur opposition patriotique dans les diètes. Le grand-duc, qui avait la prétention d'exercer une influence surnaturelle sur ceux qu'il trouvait l'occasion d'endoctriner, résolut de réunir chez lui les députés de Kalisz pour essayer sur eux la magie de sa faconde. Ostrowski reçut de ses collègues la mission de parler en leur nom dans cette entrevue. Il serait trop long d'entrer ici dans les détails de cette conversation, qui fut aussi longue que curieuse, et où le grand-duc poussa le cynisme de despote jusqu'à affirmer que les lois et les chartes n'obligeaient les monarques qu'autant que cela leur convenait; « car, ajoutait-il, Dieu les a institués pour qu'ils régissent les états selon leur bon plaisir. » Ostrowski, dans sa réponse, contestant ce droit aux souverains, Constantin s'écria avec fureur : « Et qui osera se constituer juge entre vous et le roi? » A cette question, le noble député s'appuyant avec force sur son sabre, le fit

résonner sous sa main, et ce bruit et ce geste significatifs, que comprirent tous les assistans, devaient trouver un mérite d'à-propos dans les évènemens qui eurent lieu cinq mois après.

Nous ignorons si Ostrowski participa activement aux nombreuses associations patriotiques qui avaient devancé et qui préparèrent le glorieux jour de novembre 1830. A cette occasion nous citerons seulement un trait de sa vie, trop honorable pour qu'il soit passé sous silence. Il était à Kiow en 1826 au moment où la fameuse conjuration de Pestel et de Bestouscheff venait d'éclater à Saint-Pétersbourg : cette nouvelle, grossie de celle du massacre de la famille impériale, ayant été racontée dans la maison de la comtesse Vladimir Potoçka, un jeune homme qui eut l'imprudence de la répéter en ville fut aussitôt mis aux fers. On espérait se saisir, à l'aide de cette circonstance, du fil de la conspiration, et la police se rendit en hâte chez la comtesse pour la forcer à dénoncer l'auteur de la nouvelle. Le jeune prisonnier avait eu en effet des rapports avec les principaux conjurés, et sa confrontation avec eux aurait pu provoquer des résultats funestes. Alors Ostrowski, sûr de lui-même, et ne craignant point les manœuvres de la police, supplia madame Potoçka de l'indiquer à l'autorité comme le propagateur de la nouvelle; il se tenait prêt à subir toutes les conséquences de son dévouement, lorsque le maréchal Wittgenstein, ami de la comtesse, arrivé heureusement à Kiow, fit arrêter toute poursuite.

Avec quelle ardeur un patriote de cette trempe ne dut-il pas embrasser la glorieuse révolution du 29 novembre! A peine eut-elle éclaté, que le conseil des ministres, pour rallier à lui l'opinion publique, s'empressa d'appeler Ostrowski dans son sein. Dès le lendemain, 2 décembre, il fut envoyé avec trois autres délégués (Czartoryski, Lubecki et Lelewel) auprès de Constantin, qui campait avec les régimens russes aux environs de Varsovie. Il eut l'occasion de rappeler alors au grand-duc leur conversation du mois de juin : « Vous vous plaignez, monseigneur, d'une violation » de sermens de la part des Polonais : ne vous souvenez-vous plus » de mes paroles quand, il y a cinq mois, j'eus l'honneur de vous

» faire observer combien il était dangereux pour les gouvernans » d'habituer les peuples à traiter les sermens à la légère. La violence » du gouvernement a provoqué une juste réaction de la part du » peuple ; telle est la source de la révolution: mais il s'agit en outre » aujourd'hui de réunir tous les Polonais sous un sceptre, ce qui » d'ailleurs n'est qu'un acte de justice promis depuis long-temps. »

Ostrowski conclut ensuite à l'évacuation du territoire du royaume par les Russes; et non seulement le grand-duc consentit à cette condition, mais il s'en remit à Ostrowski pour la rédaction de la convention où sa retraite était stipulée.

Dès ce moment, les missions les plus importantes et les plus délicates échurent à Ostrowski : nul n'y était propre mieux que lui; nul n'avait su mieux que lui s'attirer la confiance et l'affection de tous. Son éloquence, sa douceur, son atticisme devenu presque proverbial, sont faits pour entraîner et venir à bout de toutes les dissidences.

Ce fut lui qui dans les premiers jours d'effervescence populaire se chargea d'apaiser les clubs, de calmer les esprits, et de faire taire les voix impatientes.

C'est encore sur lui que le dictateur jeta les yeux, quand, sur les inspirations et par les intrigues de Lubecki, il s'agit d'envoyer à Saint-Pétersbourg une députation pour représenter à Nicolas l'état réel des choses, prévenir la guerre, et obtenir de lui, s'il était possible, une adhésion volontaire aux vœux du peuple polonais; il devait accompagner le prince Lubecki. Heureusement les amis d'Ostrowski le dissuadèrent d'accepter ce mandat, qui aurait pu avoir pour lui des désagrémens personnels sans qu'il en résultât rien d'utile pour le pays. En effet, le caractère du czar et la situation des affaires excluaient toute chance de succès positif, et sans doute, Nicolas ne trouvant pas dans Ostrowski la complaisance de Jezierski, qui le remplaça, aurait pu, usant contre le patriote de mesures rigoureuses, priver la révolution de ses services. Une autre mission l'attendait plus glorieuse, et sans contredit plus importante.

Le 18 décembre, les chambres législatives s'assemblèrent à Var-

sovie, et le même jour Ostrowski fut appelé à l'unanimité à présider celle des nonces. En acceptant *la masse* (signe distinctif du maréchalat de la diète), Ostrowski renonça aux frais de représentation attachés à cette dignité. « Toute ostentation, dit-il, se» rait déplacée aujourd'hui ; c'est à pied que je me rendrai dans » cette enceinte, ayant livré tous mes chevaux à l'armée : je » m'empresse d'offrir en outre trente mille florins pour les besoins » de la patrie. » Son exemple fut à l'instant suivi par ses collègues, et de nombreuses offrandes furent versées au trésor national.

Le 20 décembre eut lieu la célèbre séance qui confirma Chlopicki dans la dictature dont il s'était emparé. On reproche à Ostrowski, et non sans quelque apparence de raison, d'avoir insisté trop sur la nécessité de maintenir le pouvoir dictatorial. Mais on semble avoir oublié les circonstances dans lesquelles se trouvait alors le pays. Chlopicki possédait la confiance aveugle de l'armée, de la garde nationale, de la jeunesse et de la plus grande partie de la population. Il aurait pu, une fois encore, se saisir de force de la dictature, si la diète ne la lui avait accordée de bon gré. Dans cette situation, et en présence du caractère violent de Chlopicki, qui ne voulait en aucune manière d'un pouvoir conditionnel, et qui menaçait d'abandonner le commandement de l'armée et de quitter la ville, plutôt que d'accepter une autorité limitée, Ostrowski, craignant qu'un pareil évènement n'amenât la guerre civile, résolut d'essayer dans la nuit une dernière tentative, et ce fut lui qui arracha à Chlopicki au moins cette concession, qu'une députation serait nommée par les présidens des chambres avec des pouvoirs pour déposer le dictateur dans des cas prévus. La diète obtint plus, elle put élire elle-même cette députation.

Le gouvernement provisoire, créé par le dictateur, fit place alors (21 décembre) au conseil suprême national, dont Ostrowski fut nommé membre, et le département de l'instruction publique lui échut en partage.

Mais, le 19 janvier, Chlopicki ne voulant pas accepter toutes les conséquences de la révolution, déposa l'autorité entre les mains de la diète, et Ostrowski reprit la masse de maréchal. Tous les pou-

voirs revinrent dès lors à la diète. En elle, résida dès ce moment le pouvoir législatif et la majesté souveraine. Placé à la tête de la chambre populaire, Ostrowski devait exercer tant par l'éminence de son poste, que par l'ascendant de son caractère, une influence immense sur le sort de la révolution. Son histoire est pour ainsi dire celle de la diète, elle est celle de la révolution elle-même.

On fait aujourd'hui bien des reproches à la diète polonaise : ses détracteurs l'accusent de faiblesse, d'hostilité envers le mouvement révolutionnaire, et lui attribuent une grande partie des malheurs actuels de la Pologne. Au milieu de ces inculpations, il en est une qu'aucun des antagonistes de la diète n'a osé articuler. Nul n'a accusé un seul de ses membres, ni de trahison, ni même de manque de patriotisme. C'est quelque chose, c'est beaucoup quand on réfléchit combien le malheur rend injuste. Certes la diète a commis des fautes; et qui donc ici-bas, hommes, ou assemblées, n'en a pas commis et n'en commet point? Mais un fait constant et avoué de tous, c'est que si Chlopicki, qu'elle ne pouvait éviter de mettre à la tête des affaires, avait eu plus de confiance dans les forces de la nation ; si Skrzynecki qui justifia si bien son choix, avait montré autant d'activité aux jours d'Iganié et de Sniadow, qu'à ceux de Dobré et de Waver, il n'y aurait aujourd'hui, en face d'un succès, de reproches et d'accusations pour personne. C'est que le sort de la révolution était entre les mains des chefs militaires: la diète et la nation ne devaient leur fournir que les moyens de résister et de vaincre, et elles l'ont fait. Tout ce qu'il a pu se commettre de fautes reste donc sur un plan secondaire, et mérite à peine d'être mentionné.

Mais nous ne nous proposons point de faire l'apologie de la diète. En citant chronologiquement ses actes principaux, nous laisserons au lecteur le soin de la juger, et de juger l'homme qui, en dirigeant ses travaux, fut pour ainsi dire l'âme de cette assemblée.

Déjà lors de sa première réunion (18 décembre) elle avait proclamé d'une voix unanime la révolution comme nationale, et voté des remerciemens à la jeunesse qui l'avait commencée. Son second acte fut ce célèbre manifeste, noble et chaleureuse protestation adressée à l'univers, et comparable à la fameuse déclaration des États-Unis.

La seconde session, celle du 19 janvier 1831, fut ouverte par une profession de foi non moins digne, non moins retentissante. « Mourir, a dit son maréchal, mourir plutôt que de baisser le front! » notre mot d'ordre est : mourir! Non, ce ne sera pas chose facile » pour des soldats mercenaires que d'étouffer un brave peuple » combattant pour son indépendance, pour sa liberté, pour tout » enfin. Loin de compter nos soldats, ne regardons que l'esprit qui » les anime; proclamons l'indépendance de notre patrie; procla- » mons-la avec une confiance entière dans nos forces, dans l'inté- » rêt bien entendu de l'Europe, et surtout dans la justice divine. » Voilà le premier devoir de la diète, comme le devoir le plus sacré » du peuple polonais est de consacrer tout pour atteindre ce but » glorieux. » Le lendemain la déchéance de Nicolas fut proposée, et le 25 elle fut proclamée à l'unanimité.

« Nicolas, dit le maréchal en cette occasion, a manqué le premier » au serment que la force nous a extorqué. Aucun autre serment ne » nous oblige désormais que celui que depuis des siècles les Polo- » nais ont prêté aux Piastes, aux Jagellons, et aux rois librement » élus par eux. Que l'Europe cesse de voir en nous un peuple ré- » volté, et qu'elle nous reconnaisse pour une nation indépendante » qui tient de Dieu le droit d'exister et d'être libre!... »

A la nouvelle de la déchéance proclamée, un cri de guerre retentit dans toute la Pologne. Alors, pour donner plus de force à cet élan national, la diète résolut d'adresser à l'armée et au peuple une proclamation énergique. La première lecture de cette pièce produisit dans l'assemblée un enthousiasme difficile à décrire; quand le rapporteur arriva au passage où il était question des devoirs de la diète, tous les membres se levèrent, le bras étendu comme pour un serment, et s'associèrent de cœur à ces mots : « Quant à nous, nous » jurons devant Dieu et la nation que nous remplirons notre mis- » sion avec loyauté, avec une volonté ferme, et un dévouement » sans bornes! Notre unique but, notre seule pensée seront de » revendiquer l'indépendance, et ce rang parmi les peuples que » l'Être-Suprême nous a assigné. »

Après avoir organisé ensuite un pouvoir exécutif confié à un gouvernement national composé de cinq personnes, la diète crut devoir déclarer en face de l'Europe le principe sur lequel la nation devait désormais appuyer son droit politique.

« La nation polonaise, disait-elle dans son manifeste du 4 » février, déclare : qu'elle reconnaît que la monarchie constitution- » nelle et héréditaire répond seule à ses besoins. »

Cette déclaration était dans l'esprit de l'époque; elle ressortait des circonstances, elle poussait la Pologne dans la voie des révolutions de Paris, de Bruxelles, de l'Italie et de l'Allemagne. Menacée comme elle l'était, pouvant espérer un concours de la part des puissances constitutionnelles, la Pologne ne devait pas rester en arrière de leurs formes politiques, mais elle ne pouvait pas non plus les dépasser. Elle semblait, en le faisant, se conformer au degré de civilisation des peuples dans la famille desquels elle voulait entrer. Que si, au lieu de rencontrer partout des monarchies représentatives, la diète polonaise avait eu autour d'elle des républiques, elle eût décrété à l'instant même les principes républicains. Tout cela n'était pour elle qu'un objet de forme; le fond, c'était d'obtenir un levier, un point d'appui pour son indépendance. Le système suivi paraissait lui offrir des chances plus européennes, elle l'adopta.

Tels furent les principaux actes par lesquels la diète organisa le mouvement révolutionnaire. Dès ce moment elle ne fit que suivre les circonstances et parer aux nécessités du moment. Elle vota *toujours à l'unanimité* les impôts nécessaires pour le recrutement et l'entretien des troupes. C'est par suite de ces mesures que l'on put voir se former une armée qui dans de certains momens égala presque celle des ennemis. Comme on ne peut, à moins de s'inscrire en faux contre les faits, lui reprocher une seule décision contre la liberté d'examen, contre la liberté de la presse, la liberté individuelle, la sécurité de la propriété, on s'arme d'un singulier argument en lui reprochant cet excès de respect pour toutes ces libertés, et on lui impute à faiblesse de n'avoir pas une seule fois menti à ses convictions et à ses *doctrines*.

Un autre reproche plus grave, c'est d'avoir peu fait pour les

masses. Si cette accusation, vaguement formulée, signifie que la diète a ainsi privé la révolution d'un grand appui; c'est une erreur : les paysans en Pologne, dociles, comme on le sait, à la voix de la noblesse, et patriotes à son exemple, ont tous embrassé la cause nationale avec une ardeur qu'aucun moyen n'aurait pu accroître; si au contraire on veut trouver la diète en défaut de sentimens généreux et de libéralisme, c'est une calomnie; plusieurs projets à cet égard, un de la part du gouvernement, un de la part du maréchal, quatre de la part des membres de la diète, attendaient leur tour de rôle pour être discutés, ne cédant la priorité qu'aux choses les plus urgentes. Dans le fait, il ne s'agissait point de formuler pour les masses *un bill* des droits, elles jouissaient depuis long-temps des bienfaits de l'égalité, sinon de fait, du moins de droit avant la révolution; il s'agissait de leur fournir les moyens d'en jouir de fait, de leur assurer l'aisance et des propriétés, et ceci ne s'improvise pas. Excepté les domaines nationaux que la révolution destinait aux paysans, la Pologne n'a point de terres en friche, et sans propriétaires : il y a partout des maîtres du sol, et ce sont ces maîtres qu'il fallait amener à des concessions gratuites. Pour atteindre ce but, il fallait poser des principes justes, politiques et bien raisonnés, faire valoir aux yeux des possédans actuels ce qu'il en résulterait pour eux, dans l'avenir, de stabilité, et pour la nation d'avantages politiques; il fallait stipuler, et pour ceux qui devaient donner et pour ceux qui devaient être admis au partage; enfin, il fallait arriver à envisager cette mesure sous toutes ses faces, pressentir les moyens d'exécution, tirer l'horoscope de ses résultats; et tout cela ne pouvait se faire que dans une discussion longue, savante, approfondie et appuyée de faits statistiques. Voilà pourquoi la diète épiait un moment plus propice pour la discussion de cet objet, comme pour d'autres encore qui attendaient aussi leur tour de rôle, tels que le projet sur l'organisation des Chambres, les projets de loi sur la liberté de la presse, etc. Mais si l'on veut arguer de ce retard pour taxer la Chambre d'indifférence pour les institutions progressives, on n'a qu'à jeter les yeux sur l'article 4 de la loi qui organise provisoi-

rement la représentation nationale lithuanienne, et dont voici les termes :

« Auront droit de voter dans les assemblées communales *tous* » les habitans des villes et des villages ayant une propriété foncière » quelconque, *tout* le clergé séculier, *tous* les marchands payant » une patente, les docteurs de *toutes* les facultés, les professeurs, » les instituteurs, les avocats, avoués, artistes, artisans et chefs d'a- » telier, ayant au moins *quelques* ouvriers; enfin, *tous* les fermiers » payant un bail déterminé. »

L'article 7 de la même loi dit :

« Peut être député *tout* propriétaire ayant droit de voter et âgé » de trente ans. »

Qu'on nous cite une constitution où la part soit plus largement faite à la démocratie !

Il est aisé de le voir, la discussion des théories devait se circonscrire dans un espace fort limité pendant toutes les heures où il fallait plutôt combattre qu'organiser ; et par suite de cette situation forcée, il serait ridicule de vouloir chercher dans la diète polonaise des partis semblables à ceux d'autres pays représentatifs (1).

(1) Rien dans les diètes polonaises ne présente d'analogie avec les chambres représentatives françaises. Là, comme en France, il n'y avait point de bancs d'opposition, de bancs ministériels, etc. ; en Pologne, d'après l'ancienne coutume, chaque représentant a sa place marquée dans l'ordre du district et du palatinat qu'il représente. La Chambre n'est pas, comme à Paris, demi-circulaire; c'est un parallélogramme, comme à Londres. Les députés sont assis sur des banquettes latérales, disposées sur les deux côtés longs et parallèles: sur les deux autres on voit d'une part le maréchal sur une etrade, avec sa masse à la main qui lui tient lieu de sonnette; et vis-à-vis de lui les ministres. Autour de la chambre règnent des galeries pour le public. Derrière le maréchal est la tribune des sténographes et de la diplomatie. Lorsque dans le cas de dissentiment entre les deux Chambres (nonces et sénateurs) elles se réunissaient dans la chambre des sénateurs pour se concerter dans un dernier et commun vote, le maréchal prenait place à côté du président du sénat, et chacun d'eux donnait à son tour la parole aux membres de sa chambre respective.

On comptait pour le royaume créé par le congrès de Vienne 128 membres de la *Chambre des nonces*, et la moitié de ce nombre composait le sénat. Le nombre des députés pour les provinces polonaises appelées à l'indépendance par la révolution n'était pas encore fixé.

Cependant il n'est pas de jour où les écrivains qui dissertent sur notre révolution ne se servent des dénominations de parti *aristocratique*, *démocratique*, *doctrinaire*, *juste-milieu*, du *mouvement*, etc. En vérité, c'est vouloir abuser des mots que de torturer à ce point leur signification; c'est faire de la pitoyable polémique que de procéder ainsi par voie d'analogisme!

Nous nions d'abord qu'il y ait jamais eu des *partis systématiques* dans la diète polonaise, car personne, avant le vote, n'aurait pu prévoir le sort d'un projet. Nous ne parlons pas ici des projets relatifs à l'organisation de la défense du pays; ceux-là passaient à l'unanimité.

Cette prémisse posée, s'il faut encore chercher des partis dans une assemblée où la fluctuation était telle que l'attitude des membres se modifiait d'un jour à l'autre, et que ceux qui votaient ensemble aujourd'hui se trouvaient en opposition le lendemain; s'il faut absolument une nomenclature d'opinions et de partis, voici la classification qui paraît la plus exacte: 1° le parti *négociateur*, qui croyait à l'efficacité des négociations avec Nicolas d'abord, puis avec les puissances étrangères; 2° le parti *révolutionnaire*, que nous appellerions *national*, si ce n'était pas faire tort à l'autre, dont la croyance était consciencieuse, et qui ne renfermait pas moins de vrais patriotes: ce parti *national* était celui qui, après avoir adopté toutes les conséquences de la révolution, avait *brûlé ses vaisseaux*, et voulait une guerre à mort. Voilà les deux seuls partis perceptibles. Maintenant, nous ne savons s'il faut en nommer un troisième, qui comptait à peine dans la Chambre deux ou trois honteux représentans; honteux en effet, parce qu'ils se reniaient souvent et reniaient les leurs. C'était le parti *clubiste*, parti tout-à-fait en dehors des Chambres: il se composait de jeunes gens qui déclamaient dans les clubs, qui pouvaient çà et là, dans leur sphère d'auditeurs, conseiller, promettre, car il n'existait pas de chance pour eux d'être jamais en position de tenir et d'être responsables. Sur mille projets qu'ils avaient agité dans les clubs, ils en exhument quelques uns aujourd'hui, et veulent s'en prévaloir pour prouver que seuls ils avaient raison; tactique ordinaire, et avantage habituel de toutes

les oppositions. Au surplus, nous nions que le fait de proclamer la république et l'appel direct aux masses eussent exercé une influence avantageuse sur les évènemens. Tout ce qui pouvait se lever s'était levé, tout ce qui pouvait être armé avait été armé. Les bras n'ont jamais manqué à la révolution polonaise, mais les armes et les munitions.

A côté de la classification que nous venons de hasarder, on peut encore en baser une autre sur l'influence de quelques noms qui formaient comme la personnification de divers partis. C'étaient les sommités de la diète, les hommes d'influence prépondérante. A la rigueur, on pourrait désigner quatre chefs de partis, qui tous comptaient leurs adhérens: 1° Czartoryski; 2° Ostrowski; 3° Niemoïowski; 4° Lelewel. Les deux premiers se liaient souvent ensemble, comme souvent aussi le dernier votait avec le troisième.

C'est cette division qui a donné aux jeunes gens qui faisaient dans les journaux de Paris leur éducation polonaise, l'idée de trouver dans notre diète des partis à l'instar de ceux de France. On trouva ainsi les *aristocrates* ou *royalistes* dans les adhérens de Czartoryski; les *républicains* ou *démocrates*, ou du *mouvement*, dans les partisans de Lelewel; le *centre*, et par conséquent, le *juste-milieu* et les *doctrinaires* dans les deux partis d'Ostrowski et Niemoïowski. Ceux qui connaissent la Pologne savent combien il y a de justesse à assimiler l'aristocratie et le royalisme français à l'aristocratie de la Pologne, où la royauté était élective, et où jamais il n'y eut de majorats. Lelewel n'a jamais prononcé dans la diète le mot de république, et le mot de *mouvement* était la devise de tous les partis, car pas un seul Polonais n'eût voulu que la Pologne restât comme elle était.

Quant aux dénominations de *doctrinaire, juste-milieu*, elles n'ont aucun sens en Pologne pour quiconque sait leur vraie signification en France. En Pologne, cette qualification voulait dire les *honnêtes gens*, les *loyaux*, les *défenseurs de la légalité;* nous doutons qu'on la traduise ainsi en France (1).

(1) Un écrivain a dernièrement divisé les partis polonais en parti *conservateur* ou *négociateur*, en parti *constitutionnel* qui ne redoutait pas les réformes

Telle fut la position exacte des partis dans la diète polonaise. Vers la dernière époque de la révolution, quand le malheur aigrit les esprits, il y eut une modification sensible. La défaite d'Ostrolenka augmenta considérablement le nombre de ceux qui tournaient leurs regards vers l'intervention étrangère; il en sortit la fameuse proposition de *réforme du gouvernement*, qui tendait à renverser la pentarchie dont la majorité s'opposait aux négociations. Dès lors la diète se partagea en *réformiste* et *anti-réformiste ;* et l'aigreur dont s'empreignit cette discussion laissa de si profondes traces, que cette distinction de partis se manifesta dans tous les débats postérieurs.

Cette classification peut servir à mieux apprécier la position d'Ostrowski dans tout le cours de la diète. Influent comme maréchal, il avait en outre sur la chambre cet ascendant personnel qui ralliait à lui un certain nombre de voix. Aussi, bien souvent son avis prévalut-il dans les discussions; nous disons bien souvent, car dans la plus grave question, la chambre fut d'une opinion contraire à la sienne, et c'est quand il vota *la réforme du gouvernement*. A part cette exception, on peut dire qu'Ostrowski résuma en lui le plus souvent la pensée de la diète polonaise. Il fut noble, désintéressé, dévoué comme elle!

Distinguant sans peine les mérites et les services d'Ostrowski, le sénat polonais voulut l'appeler dans son sein (13 mai 1831) mais sur les instances de ses collègues il refusa cet honneur. Ce fut pour lui une belle et digne récompense que de voir la chambre des nonces tout entière le supplier de ne pas se dessaisir de la *masse*.

Par le même motif, il refusa le poste de ministre des affaires étrangères que lui offrit à la même époque le gouvernement.

Quand, après la fatale nuit du 15 août, la diète procéda au choix d'un nouveau président du gouvernement national, une forte mino-

pourvu qu'elles se fissent par la voie légale; 3° *du mouvement*, auquel nul moyen ne répugnait pour arriver au but. Il se peut que plus tard cette nomenclature fût devenue exacte et que de pareils partis se fussent formés; mais c'eût été l'affaire de temps plus calmes et à une heure lointaine encore, où il se fût agi de formuler définitivement un principe gouvernemental.

rité se réunit en faveur d'Ostrowski ; peut-être même eût il obtenu la majorité s'il n'avait lui-même prié ses amis de reporter leurs voix sur un autre. Un historien, le docteur Spazier, lui reproche ce fait, et non sans quelque justice : « S'il ne voulait pas accepter, » dit-il, pourquoi souffrir que son nom figurât sur la liste des candidats ? » En effet, le troisième candidat (Niemoïowski) aurait eu peut-être plus de chances ; car ce qui diminuait le nombre des votans en faveur d'Ostrowski, c'était la difficulté de lui trouver un successeur au maréchalat.

Enfin vinrent les jours d'épreuve pour le civisme de tout Polonais. Le caractère d'Ostrowski ne se démentit pas ; il fut ce qu'on devait attendre de lui.

Paskiewicz, avec une armée trois fois plus forte que l'armée polonaise, donna l'assaut à Varsovie. Il s'empara des ouvrages les plus forts ; il se rendit maître de la clef de ville. A ce moment suprême Krukowiecki se présente devant la diète, une capitulation à la main. Pour influencer la chambre, on lui dépêche un général (Prondzynski) dont le patriotisme n'était pas encore suspect ; déjà une partie des représentans étaient ébranlés, quand un nonce courageux (Bon. Niemoïowski) s'apercevant de l'effet que produisait le discours du général, demanda au maréchal qu'il interdît la parole au commissaire du gouvernement, sous prétexte que la loi ne l'autorisait point à parler dans les chambres. A cette sortie patriotique, quelques voix opposèrent la nécessité, et soutinrent que dans cette crise la motion était au moins déplacée. L'argument paraissait plausible, mais à l'instant même Ostrowski se levant : « Messieurs, » s'écria-t-il d'une voix forte, je dépose la masse si le général ose » encore prendre la parole. » A ces mots le calme renaît, et la capitulation est rejetée aux cris de *vive la patrie ! vive l'honneur national !*

Quelques heures après, Krukowiecki fut déposé, et Niemoïowski élu président du gouvernement national. Profitant des derniers instans de son pouvoir, Krukowiecki donna l'ordre de pendre les deux patriotes, ordre que personne n'eût osé exécuter. Bientôt un danger plus réel menaça Ostrowski : occupé à aider le

nouveau président pendant la crise du 7 au 8 septembre, il se trouvait encore dans la capitale lorsque Krukowiecki, à qui la certitude que la ville serait occupée dans quelques quarts d'heure permettait de se ressaisir d'une espèce d'autorité, déclara à Ostrowski qu'il était son prisonnier.

« Nous le tenons donc, dit-il au parlementaire russe Berg, » qui attendait la signature de la capitulation ; nous tenons le maré- » chal de cette diète qui excitait la fureur du peuple par une exal- » tation insensée ! — Il m'est bien pénible, répondit Ostrowski, » qu'un général ennemi soit témoin de cette scène scandaleuse ; » mais l'infamie en retombera sur celui qui oublia ses devoirs » envers la patrie. Quant aux vaines menaces et aux paroles dictées » par l'emportement, je les laisse sans réponse. Au surplus, je vois » encore ici un nombre assez grand de compatriotes pour ne rien » craindre pour ma liberté. Ils savent que vous n'êtes plus rien. — » Puisque je ne suis rien, reprit Krukowiecki, ce sera vous qui » signerez à présent la capitulation, vous qui m'avez arraché ma » démission au moment où la diète m'autorisait à négocier. — Non, » répliqua Ostrowski ; vous n'y étiez point autorisé : la diète n'a » fait que vous rappeler vos attributions, que vous aviez dépassées » en osant signer une soumission absolue à l'empereur de Russie. » Aussitôt que vous me l'avez fait savoir, je vous ai fait tenir votre » destitution de la part de la diète. Vous n'aviez donc point le droit » de traiter au nom du peuple. »

Ici le général Berg prit la parole : « Chef de la représentation » nationale, vous m'excuserez, dit-il, si j'accorde créance aux pa- » roles de Krukowiecki : c'est un vieux guerrier blanchi dans le che- » min de l'honneur, et jamais il n'a menti. Je dois donc croire qu'il » avait le droit de faire ce qu'il a fait. » Dans ce moment, le général Dembinski, prévenant la réponse du maréchal, avec sa vivacité habituelle : « Et moi, s'écria-t-il, s'adressant au général Berg, je » vous certifie, au nom de l'armée, que personne ici ne croit » plus aux paroles du général Krukowiecki qui nous a toujours » trahis, et que tout le monde ajoute foi, au contraire, au digne » maréchal de la diète, à qui nous ne permettrons pas qu'on fasse

» ici le moindre tort. — Ceci, dit alors Berg, nous éloigne de notre » sujet : il est quatre heures; le moment de l'assaut approche. J'ad- » jure donc le général Krukowiecki de signer les articles prélimi- » naires s'il ne veut pas que je parte à l'instant même, et s'il » veut sauver la ville. — Vous avez entendu, général, répondit » Krukowiecki, que je ne suis rien; que, par conséquent, je n'ai pas » le droit de signer la capitulation; mais comme la nation n'a de con- » fiance que dans le maréchal, qu'il signe avec moi, ou qu'il m'auto- » rise au nom de la diète à signer.» Sur ces mots, le général Lewinski présenta un papier à Ostrowski, qui, le repoussant : « Je ne le lirai » même pas, dit-il; d'ailleurs ma signature n'a de valeur que par » les décisions de la diète. — Alors je vous arrête, dit Krukowiecki. » — Croyez-vous donc, répondit Ostrowski, que par ce moyen » vous m'obligerez à signer la capitulation? Sachez que toutes les » baïonnettes russes ne sauraient me contraindre à dévier de mon » devoir. Je sors, et je verrai si quelqu'un ose remplir vos ordres. » Il partit; et se rendant à Praga, sans voiture ni bagages, il suivit à pied l'armée dans sa marche sur Modlin.

Toujours dévoué à la patrie, il dirigea jusqu'au dernier jour les travaux de la diète, qui, transférée d'abord dans les écuries du fort de Modlin, ensuite dans le couvent de Zakroczym, accomplit tous ses devoirs, ne quittant jamais l'armée, et toujours prête à l'aider de son concours. « C'est pour sauver de la vengeance du czar les » membres de cette assemblée, lui disait-on le 23 septembre, que » le conseil de guerre décida d'envoyer une députation à Saint- » Pétersbourg. — Il a tort, répondit aussitôt la diète, car il ne » doit songer qu'à sauver la patrie. » Il n'était pas dans ses moyens de prolonger la lutte; mais elle pouvait sauver l'honneur national, et refuser de traiter avec ses oppresseurs. Elle le fit. Ostrowski et ses collègues préférèrent s'expatrier plutôt que de signer une soumission honteuse.

Le 24 septembre Ostrowski quitta avec le Gouvernement la ville de Plock, et le 26 il franchit les frontières prussiennes, après avoir participé à la publication du manifeste du Gouvernement national, daté de Rypin, et qui n'influa pas peu sur la décision

ultérieure du généralissime de quitter plutôt le pays que de subir une capitulation ignominieuse. Ostrowski sauva toutes les archives de la diète; ignorant la défaite de Ramorino et de Rozycki, il cherchait à se rendre à Krakovie, où tous les représentans s'étaient donné rendez-vous, lorsque, arrêté sur les frontières de Gallicie, il fut conduit à Graetz en Styrie. Il y est encore sous la surveillance de la police autrichienne, surveillance peu rigoureuse, parce qu'on a obtenu de lui sa parole qu'il ne chercherait pas momentanément à se sauver.

Au milieu de ses travaux comme maréchal, Ostrowski n'avait pas oublié ses goûts et ses penchans philantropiques. Il prit l'un des hôpitaux les plus importans sous sa direction immédiate, et en établit en outre un nouveau pour les cholériques: jusqu'au dernier moment il s'y rendit plusieurs fois par jour, et souvent dans la nuit même.

La diète ayant décidé, par sa loi du 19 mars 1831, qu'il serait ouvert dans chaque palatinat des livres pour consigner l'offre des dons volontaires en faveur des paysans qui combattraient pour la patrie, Ostrowski s'inscrivit l'un des premiers, assurant par un acte judiciaire six acres de terre cultivable à chacun des paysans qui retournerait dans ses propriétés après la campagne finie. Cet exemple ne resta pas sans imitateurs. La seule condition qu'il mettait à ce don, était le paiement annuel de vingt-quatre sous par acre pour l'entretien d'une école primaire. Les paysans qui se seraient distingués dans la guerre devaient avoir une récompense à part, et les invalides une pension viagère.

Ostrowski a une belle prestance, une physionomie ouverte et attrayante, un regard où se mêlent l'autorité et la douceur. Doué d'une éloquence douce et entraînante, c'est un Isocrate pour la parole. Nul mieux que lui ne fut propre à des fonctions de présidence législative: dans une diète révolutionnaire, dans les heures de crise, au milieu de tant de passions violentes, il sut conserver l'estime et l'affection de tous, et cela au point qu'au jour où la diète se réunira de nouveau, il reprendra *la masse* de maréchal par un vote unanime. Jamais pendant dix mois de session il ne rappela

à l'ordre et ne censura aucun nonce; jamais il n'ôta la parole à personne; et cependant il sut faire respecter l'ordre des discussions, et maintenir le règlement dans toute sa vigueur. Peut-être serait-il possible de lui faire un reproche de ses habitudes de conciliation. Ce désir, poussé peut-être à l'excès, cette douceur réagissant sur les mesures de la diète, lui ôtait dans maintes occasions quelque peu de cette âpre énergie nécessaire aux assemblées révolutionnaires; mais c'était là le défaut de ses qualités, qui l'ont rendu si propre aux fonctions qu'il occupait. On peut encore lui reprocher sa tolérance envers le public des galeries, qui se livrait à des approbations et des improbations bruyantes, quoiqu'il ait lutté long-temps contre cette intervention des tribunes dans les débats parlementaires. Un autre tort encore, c'est son habitude d'exprimer toujours son opinion sur les projets discutés; il n'aurait pas dû oublier que le jour où il avait accepté la *masse*, il avait limité l'influence de sa parole dans la discussion.

Mais ce ne sont là que des ombres légères dans le tableau le plus brillant: comme maréchal, comme patriote dévoué, comme philantrope, Ostrowski sera l'un des noms les plus purs et les plus saillans de notre révolution contemporaine.

La garde nationale de Varsovie l'avait nommé *son premier canonnier;* c'est dans l'uniforme d'artilleur qu'il présidait habituellement la diète.



Foy

LOUIS-MICHEL COMTE PAC.

Louis-Michel, comte PAC, issu de l'illustre famille des Pazzi, originaire de Florence, et qui passa, il y a plus de quatre siècles, de Toscane en Lithuanie, naquit à Strasbourg, en France, le 19 mai 1780, sous les yeux de son grand-oncle Michel comte Pac, grand-maréchal de la confédération de Bar. Élevé en Pologne, il entra au service du grand-duché de Warsovie et fit la campagne d'Espagne, en 1808, en qualité de volontaire, à l'état-major du 1er corps commandé par le maréchal Bessières. Il s'y distingua par son courage et ses talens militaires, fruit des longues études auxquelles il s'était livré en France sur la théorie de l'art de la guerre.

Par ordre du duc d'Istrie, il fortifia le château de Burgos, et le mit à l'abri d'un coup de main; chargé du désarmement de la ville, il fit déposer un grand nombre de fusils de luxe chez l'intendant de la province, et sut se ménager la reconnaissance des habitans par sa modération dans l'accomplissement de ce devoir rigoureux.

A la bataille de Médina di Rio Secco, commandée en personne par le maréchal Bessières, le 14 juillet 1808, il dirigea l'avant-garde du général Darmagnac, formée en colonnes d'attaque, eut un cheval tué sous lui, et fut atteint d'un coup de baïonnette en occupant la position ennemie. Malgré sa blessure, le comte Pac ne quitta point le champ de bataille, et s'apercevant bientôt après que le centre de l'armée se trouvait compromis au point de battre en retraite devant les masses espagnoles, il avertit de ce danger pressant le général Merle. Cette division prit l'ennemi en flanc, le culbuta, rétablit le combat, et contribua à assurer le succès d'une journée qui contre-

balançait la défaite du général Dupont à Baylen, et qui favorisa la retraite du roi Joseph, obligé de quitter Madrid.

Le comte Pac, à la demande du maréchal Bessières, reçut le même jour la décoration de la Légion-d'Honneur et le grade de chef d'escadron des chevau-légers de la garde.

Depuis, il assista à presque toutes les affaires qui eurent lieu pendant la campagne d'hiver, sous les ordres immédiats de l'Empereur, et fut légèrement blessé à la bataille de Burgos, en portant des ordres au général Lasalle. C'est à l'école de ce célèbre officier qu'il apprit le service d'avant-postes.

Chargé par l'adjudant-commandant Guilleminot, chef d'état-major du 1er corps, d'une reconnaissance militaire, pour servir à un projet de défensive du pays entre Logrono et Villa-Franca, en avant de l'Èbre, il s'acquitta de cette mission avec zèle et intelligence. L'aide-major-général de l'armée, Belliard, voulut voir l'officier qui avait présenté le plan et rédigé le mémoire. Le comte Pac vint, par ses ordres, à Miranda, et reçut de ce général un accueil favorable et encourageant.

En 1809, la guerre d'Autriche contre la France étant sur le point d'éclater, le comte Pac rejoignit le régiment des chevau-légers, par ordre du duc d'Istrie, et reçut de lui une lettre où l'on remarque le passage suivant :

« L'Empereur se propose de passer la revue des chevau-légers
« polonais à Paris; ce sera le jour de ses bonnes grâces pour vous
« tous, et je ne voudrais pas, en vous retenant davantage auprès
« de moi, vous priver de celles qui vous sont dues. Je vous envoie
« une lettre pour l'Empereur; demandez-lui ce que vous désirez ob-
« tenir, et je suis persuadé qu'il vous accordera tout. Croyez, mon
« cher Pac, que je n'oublierai jamais les nombreux services que
« vous avez rendus à l'armée lorsque vous faisiez partie de mon
« état-major, etc., etc. »

Le comte Pac prit part à la bataille d'Essling, fit partie du corps d'armée qui eut tant à souffrir dans l'île de Lobau, et se distingua particulièrement à la bataille de Wagram, dans la charge que les chevau-légers effectuèrent, par ordre du maréchal Macdonald, con-

tre la cavalerie ennemie qui débouchait à l'improviste. Une batterie démasquée inopinément avait jeté du désordre dans les rangs des chevau-légers; le chef d'escadron Pac se porta à la tête du premier et du deuxième escadron, tandis que les officiers supérieurs étaient occupés à rallier le reste du régiment; jugea, d'un coup d'œil rapide, que si l'ennemi avait le temps de déboucher et de se former, la partie deviendrait inégale; craignant d'ailleurs que l'honneur de ce corps ne fût compromis, il prit sur lui d'ordonner la charge à tout le régiment, et culbuta les hulans de Schwartzenberg. Ce fait d'armes lui valut la croix d'officier.

Ne laissant échapper aucune occasion d'acquérir de la gloire, le comte Pac passa en Hollande, au retour de la campagne d'Autriche, vint joindre le duc d'Istrie dans l'île de Sudbeveland, et assista aux opérations de ce maréchal, occupé à faire évacuer aux Anglais l'île de Walcheren. Mais, désirant servir son pays de préférence, il offrit bientôt après sa démission à l'Empereur, et, promu au grade de colonel, par le roi de Saxe, en 1810, il entra au service de Pologne.

En 1811 le commandement du département de Lomza lui fut confié, et il y organisa une garde nationale. Par ses soins et à ses frais, cette milice, au nombre de trois mille hommes, fut réunie à Szczuczyn, dans un banquet solennel, le jour de l'anniversaire de la naissance de l'Empereur.

Au commencement de mars 1812 il reçut le commandement du 15e de lanciers, et, à l'approche des Français, il vint trouver, à Wilna, l'Empereur, qui le fit inviter à un dîner où n'assistaient que le prince de Neufchâtel et le duc de Bassano. « Êtes-vous bon Polonais?» lui demanda Napoléon. Piqué de cette question, le colonel répondit vivement qu'il croyait avoir donné des preuves non équivoques de son patriotisme ainsi que de son dévouement à la personne de l'Empereur. Celui-ci, se rappelant alors les services du colonel en Espagne et en Autriche, l'attacha à sa maison militaire, avec le grade de général de brigade dans l'armée française.

C'était le temps où la Pologne croyait toucher à l'instant de sa régénération. On célébra, dans la cathédrale de Wilna, l'union fédérative de la Pologne avec la Lithuanie. Le même jour, et à l'oc-

casion de cette mémorable circonstance, le comte Pac donna, dans son hôtel, une fête splendide à laquelle assistèrent presque tous les généraux et officiers de l'armée et de la garde, les autorités et les dames de Wilna, et que Napoléon honora de sa présence. Une illumination générale de l'hôtel, avec des transparens allégoriques qui retraçaient les grandes victoires de l'Empereur, attira surtout les regards de ce prince. La soirée eut également ceci de remarquable, que le comte Pac y fit tirer, dans sa cour, un grand feu d'artifice préparé par les Russes pour une fête en l'honneur de l'empereur Alexandre, et resté intact par suite du départ précipité de ce souverain.

Le général Pac suivit l'Empereur, qui ne put atteindre l'ennemi qu'à Witebsk. Là, s'apercevant que le 16e de chasseurs avait rompu et se repliait en désordre, il s'élança; et les chasseurs, ramenés par son exemple, culbutèrent l'ennemi, sous les yeux mêmes de Napoléon; mais son cheval s'étant trop avancé, il se vit un moment séparé des siens, abattit un cosaque d'un coup de sabre, et l'emmena blessé devant Napoléon : ce fut là son début de campagne en Russie.

Il fut employé journellement aux avant-postes, avec la mission de rendre compte à l'Empereur de la position de l'ennemi et de la manière dont les troupes prenaient leurs campemens. Au retour d'une de ses courses près de Wereja, le comte Pac fut le premier à lui apprendre qu'il avait un nouvel adversaire dans la personne du comte Kotusoff Swetleyszy ; et questionné sur le caractère de ce général, il répondit qu'il était connu en Russie aussi bien qu'en Lithuanie, dont il avait été gouverneur-général, pour l'homme le plus fin et le plus rusé de l'Empire Russe.

Dès que l'Empereur fut maître de Smolensk et des moyens de passer le Borystène, le comte Pac fut appelé auprès de lui. Chargé d'une expédition nocturne, il passa le fleuve à la tête du 33e de ligne, commandé par le colonel Buquet, occupa deux couvens sur la rive ennemie et la position de la Chapelle, se barricada aux barrières, poussa des reconnaissances, et informa Napoléon que l'ennemi était en pleine retraite sur Moscou, et non sur Pétersbourg, comme on le lui avait annoncé. Depuis, chargé à Mozaisk de transmettre les ordres

de l'Empereur aux différens corps d'armée, il eut occasion de bien connaître ce célèbre champ de bataille.

Le jour du combat de Malo-Jaroslawiec, livré par le vice-roi d'Italie, l'Empereur passa la nuit dans une ferme entre cette ville et Boróvsk. Il partit le lendemain plus tôt que de coutume, accompagné seulement d'une faible escorte. Avant la pointe du jour, des hurlemens sauvages se firent entendre. « *Que-que c'est?* » demanda Napoléon au duc de Vicence. Le comte Pac, placé à sa gauche, s'apercevant que M. de Caulaincourt hésitait à répondre, s'écria : « C'est un houra de cosaques qui débordent Votre Majesté par la « droite. » — « Mon piquet, mon piquet! » dit vivement l'Empereur. Sentant alors combien il importait de couvrir sa personne, le comte Pac forma sur un rang deux faibles pelotons de chasseurs et de chevau-légers polonais, et les opposa à des masses de plusieurs milliers de cosaques, qu'il réussit à arrêter un instant, par une décharge de carabines. De son côté, le duc d'Istrie venait d'être enveloppé en chargeant l'ennemi à la tête de l'escadron de dragons de service; le comte Pac se précipita à son secours avec l'escadron des grenadiers de la garde qui venait d'arriver, et parvint à dégager ce maréchal, sous lequel il avait fait ses premières armes; puis, voyant que le régiment des dragons de la garde, accouru à la hâte, ne recevait aucun ordre, il ordonna la charge en fourrageurs, laissa le temps au reste de la garde à cheval d'arriver, de culbuter l'ennemi et d'annuler l'effet de cette surprise de nuit.

Échappé aux désastres de la campagne de Russie, le général Pac continua de faire partie de l'état-major de Napoléon; et à la bataille de Lutzen, il lui rendit un service éminent. L'Empereur fut averti que le maréchal Ney, attaqué inopinément par le gros de l'armée alliée, ne pouvait résister long-temps sans être secouru; il comprit qu'il était nécessaire de réunir sa gauche, composée des corps du maréchal Macdonald, du vice-roi d'Italie et de la cavalerie du général Latour-Maubourg, éparpillés sur quatre lieues, dans la direction de Leipzig, et de les former en bataille à la gauche du prince de la Moskowa, sans perdre un moment. Il choisit trois officiers pour transmettre ses ordres, dont dépendait le succès de la journée.

L'officier d'ordonnance Bérenger, parti le premier, eut la jambe emportée ; un colonel, aide-de-camp du major-général, prit un chemin plus long, et ne put arriver à temps ; le général Pac, chargé des mêmes ordres, que l'Empereur accompagna de ces paroles expressives : « Allez ! crevez votre cheval ! » ne parvint à remplir complétement cette importante mission qu'en traversant sans escorte des partis nombreux de cosaques, sous le feu des tirailleurs ennemis. De plus, rencontrant par hasard la division Marchand et ensuite la brigade hessoise commandée par monseigneur le prince Emile de Darmstadt, qui jusqu'alors n'avaient point reçu d'ordre, il prit sur lui de leur indiquer le poste qu'il était urgent de leur faire occuper.

A son arrivée à Dresde, le roi de Saxe le décora de la croix de commandeur de l'ordre militaire de Pologne, et le général profita de l'armistice pour donner une grande fête en commémoration du jour de l'union fédérative célébrée à Wilna. Les terres du comte Pac venaient alors d'être séquestrées par le gouvernement russe ; mais, bien que privé de leur revenu, il tenait à prouver qu'il lui restait encore des ressources pour servir en toute occasion la cause nationale et consacrer le souvenir des grands anniversaires de son pays.

Après la bataille de Dresde, l'Empereur, suivant le conseil du général Pac, chargea le comte de Lobau, aide-major-général de la Grande-Armée, de faire organiser un corps de cinq mille Polonais pris parmi les prisonniers autrichiens et destinés à renforcer l'infanterie du prince Poniatowski. Avant de quitter cette capitale, le roi de Saxe lui donna une nouvelle preuve de sa bienveillance en le décorant du grand cordon de l'ordre de Saint-Stanislas de Pologne.

Il prit une part active aux batailles livrées sous les murs de Leipzig ; et envoyé auprès du duc de Castiglione, pour savoir combien de temps il pouvait encore tenir, « Général ! » s'écria le duc, « dites « à l'Empereur que tout mon monde est tué ou blessé, mais que je « tiendrai jusqu'au dernier. » Fier d'être porteur d'une résolution si héroïque, le comte Pac en rend compte à l'Empereur : « Le duc de « Castiglione fait dire à Votre Majesté que tout son monde est tué ou « bless... — Tiendra-t-il ou non ? » interrompit brusquement celui-ci. — « Sire ! jusqu'au dernier, » répliqua le général, imitant son laconisme.

« A la bonne heure! » reprit l'Empereur. Quelque temps après il reçut de Napoléon la croix de commandant de la Légion-d'Honneur, en récompense de services rendus sous ses ordres immédiats.

Après la mort glorieuse du prince Poniatowski et la retraite du prince Sulkowski, Napoléon voulant donner une marque de sa haute confiance au général comte Pac, il lui fit proposer, par le duc de Vicence, le commandement en chef du corps polonais; mais ce général refusa, alléguant que, pour le bien même du service dans des circonstances aussi décisives, le corps polonais avait besoin d'un général ancien, expérimenté, et connaissant parfaitement la capacité et le caractère de ses subalternes.

Avant cette époque, ayant rencontré, auprès de Düben, son ami Dwernicki, qui avait servi sous ses ordres comme chef d'escadron au 15e de lanciers, excellent militaire dont il connaissait le courage et la loyauté chevaleresque, il présenta à l'Empereur, au milieu de son état-major, ce brave qui devait un jour fixer les regards de l'Europe, et demanda pour lui la décoration d'officier de la Légion-d'Honneur, que Napoléon lui accorda aussitôt en lui faisant l'accueil le plus bienveillant.

De retour à Paris, le comte Pac continua à jouir des grandes entrées au lever de l'Empereur, qui, vers le commencement de Janvier, fit encore choix de ce général pour le commandement d'une division de cavalerie, composée des troupes auxiliaires polonaises restées fidèles à la France, quand presque tous ses alliés l'avaient abandonnée. Le comte Pac fut nommé général de division à la parade du Carrousel, et reçut du général Bertrand, grand-maréchal du palais, la lettre d'avis de cet avancement.

Il pressa l'organisation et la remonte du corps de cavalerie qui venait d'être mis sous ses ordres; et, impatient de verser son sang pour une cause qui était devenue la sienne, il donna l'étrange spectacle d'un général de division à la tête de deux cents chevaux, seules forces disponibles de son corps, augmentées en route d'un escadron des gendarmes de la garde et de trois escadrons de vélites. Avec cette poignée de braves, il dégagea Vitry-le-Français, qui allait être forcé par le général York, enleva dans sa marche rapide deux

officiers prussiens et une cinquantaine de cavaliers, et le soir même arriva à Brienne. Sa ferme contenance, en trompant l'ennemi sur le nombre de ce nouveau renfort, arrêta ses progrès. Le jour suivant, il contribua à couvrir la retraite de l'armée sur Troyes.

Dès qu'une brigade de sa division fut équipée et montée, il reçut l'ordre de se réunir à la Grande-Armée, en Champagne. Il arrive à Meaux, et sentant combien il importait à l'Empereur d'avoir près de lui les lanciers polonais pour profiter de ses avantages, au moment surtout où le duc de Padoue, avec toute la grosse cavalerie, devenait inutile par suite de la rupture du pont de Château-Thierry, il ose passer, à la faveur de la nuit, entre la Marne et la grande armée des coalisés, et vient joindre l'Empereur dans un village sous Berry-au-Bac. D'après un ordre dicté en sa présence au secrétaire des commandemens Fain, le 5 mars, signé de la main de l'Empereur, il fait une fausse démonstration à Mézy, passe brusquement sur le pont de Berry-au-Bac, précédé d'une cinquantaine de chevau-légers aux ordres du brave chef d'escadron Ambroise Skarzynski, qui s'y distingua, attaque en plaine, et culbute un ennemi plus de deux fois supérieur, le mène pendant deux lieues, l'épée dans les reins, jusqu'au village de Corbeny, lui enlève deux pièces de canon attelées, et fait prisonniers le prince Gagarin, un colonel des cosaques, le major Rosenbaum, plusieurs officiers de tout grade, près de trois cents hommes de différens corps de cavalerie, et cinq à six cents chevaux dont les hommes avaient trouvé moyen de s'échapper à la faveur des jardins et des broussailles. Placé sur les hauteurs de Berry-au-Bac avec sa lunette, Napoléon fut témoin de cette charge, et dans une lettre adressée au général Pac, il témoigna sa satisfaction de la conduite des lanciers polonais sous ses ordres, en l'autorisant à présenter au major-général les noms des officiers et soldats qui s'étaient particulièrement distingués. Plus de vingt obtinrent la croix d'officier et de chevalier de la Légion-d'Honneur, pour cette action éclatante. Le comte Pac, dont la division était alors, avec la cavalerie de la garde, sous les ordres du général Nansouty, vint faire son rapport à ce général, à Corbeny. Celui-ci approuva ses dispositions, en reconnaissant, avec la sincérité d'un loyal guerrier, qu'il n'aurait pas réussi

s'il avait suivi les ordres confus et contradictoires qu'on lui faisait passer de différens côtés, au moment même de cette brillante charge.

Le 6 mars, le comte Pac passa sous les ordres du prince de la Moskowa, et fit quelques charges heureuses à la bataille de Craonne. Les généraux Laférière, Letort, Grouchy, et le colonel Siemiontkowski avaient été grièvement blessés et forcés de quitter le champ de bataille. Le général Pac prit le commandement de toute la vieille garde à cheval et de plusieurs escadrons de vélites, résista vigoureusement, sur le plateau, aux efforts de l'ennemi, parvint à se maintenir sur ce point, qui était la clef de la position, et donna ainsi le temps à l'Empereur d'accourir en personne, avec la garde, pour décider le succès de cette journée. Le maréchal Ney loua hautement son courage et ses dispositions, et le général Drouot, arrivant bientôt avec l'artillerie de la garde, fut témoin des efforts du général Pac dans cette affaire meurtrière, où les lanciers polonais, et surtout la vieille garde à cheval, firent une perte énorme.

Le 8 mars au matin, placé sous les ordres du maréchal Mortier, il eut la main fracassée en enfonçant un carré russe, sous les murs de Laon, et fit, dans cette charge, quelques centaines de prisonniers. Rentré à Paris, par ordre de l'Empereur, on le vit, la veille de l'entrée des coalisés dans la capitale, combattre sur le plateau de la Villette, le bras en écharpe, à la tête de quelques gardes nationaux réunis à la hâte. Il fit charger les gardes prussiennes par un détachement des chevau-légers aux ordres du capitaine Zajonczeck, et se retira le dernier de cette position, que le général Sicard, avec sa division, avait déjà cru devoir évacuer.

Après la prise de Paris, le comte Pac se replia sur le Mans avec le dépôt et une partie de la division non montée ; dès qu'il eut connaissance de l'abdication de Napoléon et de son départ de Fontainebleau, il envoya son aide-de-camp, le chef d'escadron Dowgialo, à M. de Talleyrand, et lui manda que, comme chef du corps de cavalerie auxiliaire, il croyait devoir lui rappeler qu'il était de l'honneur et de la loyauté du gouvernement provisoire français de stipuler auprès de l'autocrate de Russie amnistie générale, et libre retour dans leurs foyers, avec les honneurs de la guerre, pour les braves qui

avaient vaillamment secondé les Français dans cette lutte sanglante. Mais, sur ces entrefaites, le grand-duc Constantin envoya au général Pac l'ordre de réunir les troupes polonaises dans les plaines de Saint-Denis. Le général, jaloux de conserver son indépendance, et ne voulant pas, d'ailleurs, par sa résistance, nuire à ses compatriotes, qui trouvaient dans les promesses de l'empereur Alexandre l'espoir de la régénération future de la Pologne, adressa au grand-duc la réponse suivante :

« Monseigneur,

« Je viens de recevoir les ordres qu'il a plu à Votre Altesse Impé-
« riale de me faire donner ; et comme je ne doute nullement qu'ils
« ne soient parfaitement d'accord avec les intentions du gouverne-
« ment provisoire français, et à la connaissance du ministre de la
« guerre Dupont de Nemours, ne pouvant me rendre en personne,
« à cause de ma blessure, je viens de remettre le commandement au
« général de brigade Klicki, qui se rendra, au jour marqué, dans la
« plaine de Saint-Denis, etc., etc. »

Le comte Pac ne pouvait à cette époque suivre le conseil de quelques généraux de ses amis, qui l'engageaient à rester au service de la France. Son ame était trop vivement affligée des malheurs du grand homme sous les ordres duquel il venait de parcourir une brillante carrière. D'un autre côté, il éprouvait de la répugnance à entrer dans l'armée polonaise qui s'organisait sous l'arbitraire de son nouveau chef : il éluda donc toute proposition à cet égard, donna sa démission, et, dans le but de tourner vers d'autres objets son activité naturelle, il se rendit en Angleterre et en Écosse, pour se vouer entièrement aux recherches agronomiques. En conséquence il ramena dans son domaine de Dospuda un grand nombre d'Écossais, de mécaniciens, d'ouvriers habiles, à l'aide desquels il réussit à établir plusieurs colonies et une grande ferme expérimentale, qui fut visitée par le lieutenant du royaume Zajonczeck, en 1818, et dont l'agronome saxon Schmaltz donna dans ses ouvrages une relation intéressante.

Le comte Pac fut élu unanimement vice-président de la société agro-

nomique formée à Warsovie, et il eut la satisfaction de voir que ses efforts pour se rendre utile au pays ne restèrent pas sans imitateurs.

C'est à cette époque (1816) que survint entre le comte Pac et le prince Adam Czartoryski un duel qui fit beaucoup de bruit. Il eut lieu à l'occasion de la princesse Anne Sapicha, qui épousa depuis le prince Adam, blessé dans cette rencontre. Une réconciliation s'ensuivit entre les deux adversaires, et cimenta leur amitié, fondée sur une estime réciproque.

Depuis la restauration du royaume de Pologne, la voix publique et les vœux des membres du sénat appelaient le comte Pac à faire partie de cette première magistrature de l'État; mais Alexandre était prévenu contre lui, et bien que le sénat l'eût présenté trois fois à différentes époques, l'empereur s'obstinait toujours à rayer son nom de la liste des candidats; enfin il fut nommé sénateur castellan en 1825, à son insu et sans avoir brigué cette dignité ni à la cour ni auprès du sénat.

Quelque temps après son mariage avec la comtesse Caroline Malachowska, il fit un voyage en Italie, visita à Florence le marquis de Pazzi, famille dont il tire son origine; fit venir de ce berceau des arts des artistes habiles; rapporta un grand nombre d'antiquités, de tableaux et de statues, et même un buste demi-colossal, d'une grande valeur, dû au ciseau de Canova, et qui représente Hélène. Ces objets précieux ornèrent le vaste et élégant hôtel que le comte Pac possédait à Warsovie, et surtout un superbe édifice gothique qu'il érigea dans son domaine de Dospuda, et dont la description détaillée se trouve dans le *Tableau de la Pologne de* 1830.

Le comte Pac siégeait à la cour suprême composée de sénateurs, qui fut chargée de décider du sort des principaux membres des sociétés secrètes, accusés de haute trahison. Dans cette circonstance, comme à toutes les époques décisives de sa vie, il ne démentit pas ses principes, et se signala par l'indépendance de ses opinions et sa noble et fière résistance aux boutades du grand-duc. Se tenant autant que possible à l'écart des affaires publiques, il s'acquit, au plus haut degré, l'estime et la confiance de ses concitoyens : aussi, dès la nuit mémorable du 29 novembre 1830, il fut mis au nombre des

notables appelés à augmenter le conseil des ministres; et chargé immédiatement du commandement de la force armée, il monta à cheval, parcourut la ville, harangua les militaires et les habitans armés, parvint à rétablir l'ordre, et, par ses dispositions, mit la capitale à l'abri de toute surprise.

Membre du gouvernement provisoire, il fut le premier à proposer successivement l'organisation de la garde nationale, l'emploi de la faux pour le troisième rang de l'infanterie à défaut de fusils de calibre qui manquaient; enfin, le désarmement des troupes de la garde russe, commandée par le grand-duc.

La diète ayant déclaré la révolution pour nationale, le comte Pac fut nommé membre de la députation chargée de veiller aux intérêts de la patrie pendant la dictature. Depuis, lorsqu'on procéda à la nomination du président du gouvernement, il obtint le plus grand nombre de voix après le prince Czartoryski, et ses pressantes sollicitations pendant la séance purent seules empêcher ses collègues de le nommer membre du gouvernement. Le général préférait offrir son bras à la cause nationale, qui réclamait le secours de son expérience militaire, acquise à l'école du grand Napoléon. Dans ces graves circonstances, il fut le premier à souscrire et à déposer sur l'autel de la patrie le don de cent mille florins de Pologne.

Le souvenir de sa conduite passée et la popularité constante dont il avait joui, lui valurent l'offre de la dignité de régimentaire ou chef des troupes de nouvelle levée sur la rive droite de la Vistule; *puis celle de généralissime, après l'abdication du dictateur; mais l'état de sa santé ne lui permit pas d'accepter une tâche si laborieuse;* néanmoins, vers le commencement de février, au bruit de l'approche de l'armée ennemie, il rentra en activité, et reçut du gouvernement national le commandement de la première réserve, composée de quarante-huit bataillons d'infanterie dont il pressa l'organisation; ce qui ne l'empêcha pas, toutefois, de prendre part aux différens combats qui eurent lieu jusqu'à la bataille de Grochow.

Le général Pac, intimement convaincu que le salut de la patrie dépendait du prompt changement du général en chef, crut devoir conseiller, conjointement avec le général de division Uminski, l'élé-

vation du général Dwernicki ou du général Skrzynecki à ce poste éminent. Quoique un des plus anciens généraux de l'armée polonaise, il s'empressa de donner l'exemple de la subordination militaire, en venant prendre les ordres du nouveau généralissime, et fit avec lui, le 27 février, le premier travail d'organisation de cette réserve, sur laquelle reposait l'espoir de la nation.

Employé, au commencement de mars, avec le corps d'observation de neuf mille hommes de nouvelle levée, à la défense de la rive gauche de la Vistule, il fit construire à *Potycze* un pont qui fut plus tard d'un grand service à l'armée, dans sa retraite commandée en personne par Skrzynecki.

Son infatigable activité et ses démonstrations contribuèrent à rendre nuls, pendant près de deux mois, les grands et laborieux préparatifs que faisait le maréchal Dybitsch pour le passage du fleuve. Le comte Pac prit part aux avantages obtenus par la grande armée, en achevant de brûler et de détruire tous les radeaux, embarcations et moyens de transport éparpillés sur un espace de quarante lieues le long du cours de la Vistule ; puis, passant brusquement ce fleuve, il vint couvrir et assurer la droite de l'armée; et, tout en se conformant aux ordres supérieurs qui lui intimaient de rester sur la défensive et de ne pas se commettre, il parvint, par des avantages obtenus dans les surprises de nuit, et quelques engagemens partiels auprès de Roża, Rossy, Modrzyca, Kock, au but qu'il s'était proposé, de harceler l'ennemi et d'aguerrir ses jeunes soldats, qui, dans chaque rencontre, rivalisaient d'intrépidité avec les vieilles bandes.

Lorsque la réserve active de la grande armée fut réunie et composée d'une division d'infanterie d'élite, de six régimens de cavalerie, et de quarante-cinq pièces d'artillerie, le général en chef en confia le commandement au général comte Pac. — Les généraux Malachowski, Boguslawski et Wengierski de l'infanterie; Skarzynski, Kicki, Dembinski, Wonsowicz de la cavalerie; les colonels Pientka et Bem, de l'artillerie, firent partie du corps de réserve. C'est alors que le général Pac, fatigué de voir l'armée consumer un temps précieux dans une inaction nuisible à la cause commune, au camp de Jendrzejewo, et profitant du franc-parler que lui donnait sa position

comme sénateur et comme ancien général, il conseilla hautement d'attaquer les gardes russes, qui arrivaient par la chaussée de Kowno, la position centrale du général en chef lui permettant de les combattre avec tous les avantages possibles.

Plusieurs sénateurs furent promus à la dignité de palatins par la diète. Le sénateur castellan Pac obtint le plus grand nombre de voix: cette marque de la confiance et de l'estime de ses concitoyens lui fut donnée peu de jours avant la mémorable journée d'Ostrolenka, où il allait sceller de son sang son dévouement à la cause nationale.

Le corps du général Lubienski, pressé par le maréchal Dybitsch, venait de repasser sur la rive droite de la Narew sous Ostrolenka; le général Pac, dont la réserve bivouaquait, par ordre supérieur, à une demi-lieue, incertain si les dispositions du général en chef pourraient être exécutées, vu la faiblesse de la garnison d'Ostrolenka, s'y porta de sa personne. Il s'aperçut que l'armée se trouvait en danger imminent d'être surprise; car l'ennemi, après avoir brusquement occupé la ville, débouchait déjà sur le grand pont que les sapeurs avaient abandonné sans le détruire. A l'instant même il courut à la batterie qui en défendait l'entrée; mais la supériorité de l'artillerie ennemie l'avait en partie démontée et réduite au silence. Alors il mit pied à terre, et n'ayant que les débris d'un bataillon à opposer aux Russes, il se précipita, baïonnette en avant, à l'entrée du pont, et s'efforça vainement avec cette poignée de braves d'arrêter les progrès de la colonne ennemie, sous un feu roulant de mitraille et de mousqueterie.

Sur ces entrefaites, la 3e division d'infanterie, commandée par le général Malachowski, faisant partie du corps de réserve aux ordres du général Pac, était accourue la première sur ce champ de bataille inattendu. Le général, sentant combien il importait de refouler au delà de la Narew plusieurs bataillons que l'ennemi était parvenu à faire passer sur la rive droite, ordonna une nouvelle attaque à la baïonnette, et conduisit en personne le deuxième et troisième bataillon des *Enfans de Warsovie* contre les masses moscovites; mais tandis que, malgré ses efforts obstinés, l'action restait indécise, il reçut deux coups de feu qui le forcèrent de quitter le champ de ba-

taille, emportant le regret de n'avoir pu atteindre son but, et de ne pouvoir rester témoin des actions d'éclat de son corps d'armée. Toutefois son courage, ses dispositions et sa défense opiniâtre, avaient donné le temps aux différens corps éparpillés de se réunir.

A la suite de cette sanglante journée, le comte Pac quitta l'armée: mais les dangers de plus en plus menaçans de la Pologne l'arrachèrent promptement à ce repos qui lui pesait, et, sans attendre que ses blessures fussent cicatrisées, il se mit à la disposition du généralissime, qui lui envoya le chef d'état-major Lubienski, en le prévenant que le même corps de réserve active allait passer sous ses ordres.

Mais les événemens politiques ayant amené la chute de Skrzynecki avant que le général Pac en pût prendre le commandement, le nouveau président du gouvernement, Krukowiecki, fit marcher inopinément la cavalerie de ce corps avec l'expédition du général Ramorino, et la division d'infanterie fut mise sous les ordres du général Dembinski, en indemnité de son commandement en chef de quelques jours, dont il s'était vu presque immédiatement forcé de se désister.

Sur ces entrefaites, le maréchal de la diète, comte Ostrowski, accompagné de son frère le palatin, organes des chambres réunies, se rendirent à l'hôtel du général Pac pour lui proposer le commandement en chef de l'armée; mais ce dernier s'y refusa formellement, ne voulant pas se charger d'une si haute responsabilité, lorsque l'ineptie, une coupable inaction et les fautes sans nombre commises jusqu'alors, ne laissaient aucune chance de succès.

Néanmoins le comte Pac continua provisoirement à servir son pays dans l'état-major général, assista en personne aux combats meurtriers livrés sous les murs de Warsovie, se retira avec l'armée à Modlin, Plock et Rypin, où il donna sa démission la veille du jour où le corps de Rybinski entra en Prusse, et se dirigea vers la France.

Convaincus de son inaltérable patriotisme et de son dévouement sans bornes à la cause nationale, ses frères d'armes lui ont gardé leur confiance, et, dans leur exil même, ils ont témoigné encore l'intention de le voir à leur tête. Quelques jours après son arrivée à Paris il reçut une nouvelle preuve de l'estime et de l'affection de l'armée,

qui, par l'organe des généraux Rybinski, Bem, et du chef d'état-major Lewinski, lui confiait son avenir et le soin de lui ménager un asile sur cette terre hospitalière.

Au milieu de tant de circonstances graves et délicates, au plus fort du déchaînement des passions politiques, la conduite du comte Pac, pleine de droiture et de désintéressement, fut toujours respectée par les différens partis et par la presse périodique.

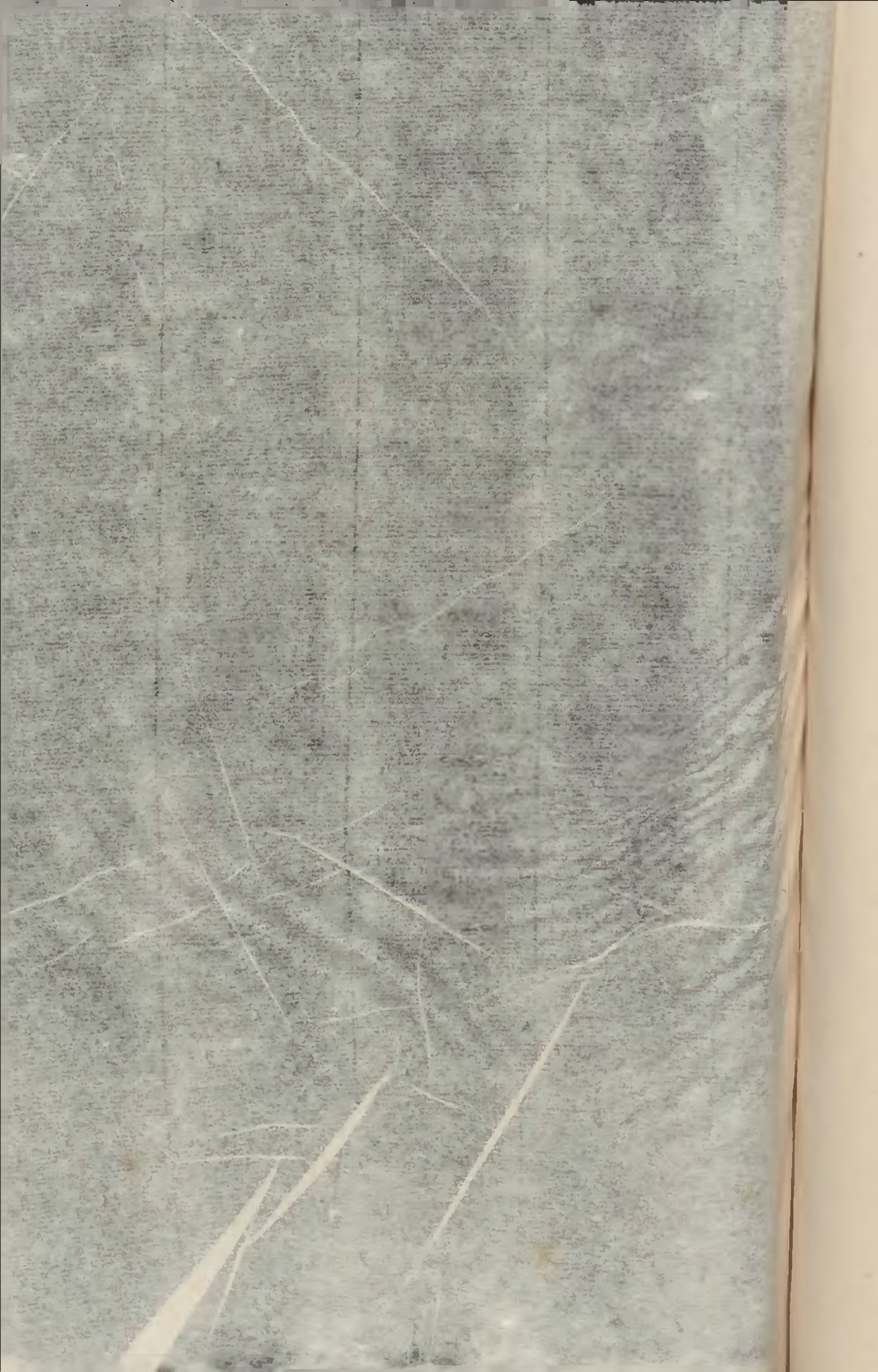
Après avoir pris part aux actes les plus mémorables de la diète et sacrifié à son pays une fortune de plusieurs millions, il est sorti de la lutte, conservant son honneur intact, avec la conscience d'avoir rempli son devoir comme citoyen, comme militaire et comme membre de la représentation nationale.



Alexandre Jelowicki *Edouard Jelowicki*

ALEXANDRE JELOWICKI. VINCESLAS JELOWICKI. EDOUARD JELOWICKI.

EUSTACHE JELOWICKI



LA FAMILLE JELOWICKI.

Si nous admirons les vertus civiques des individus, si l'histoire leur élève des monumens durables, à plus forte raison devons-nous transmettre à la postérité les vertus civiques de familles entières; quand ces vertus, qui ont brillé d'un si vif éclat dans une lutte héroïque, doivent servir de modèle à ceux dont le cœur bat aux noms de patrie et de liberté.

Au XIVe siècle, la famille Jelowicki avait abandonné le titre de princes régnans de Pereiaslaw, pour ceux de la noblesse polonaise. L'amour de la patrie était une vertu héréditaire dans cette famille, qui, de tout temps, plaça son mérite dans ses actions, sans attacher aucun prix à l'antiquité et à la splendeur de son origine. La dernière insurrection, en Pologne, l'a trouvée digne de ses ancêtres; dix-huit Jelowicki ont combattu pour la patrie. Favorisés par des circonstances heureuses, Vinceslas Jelowicki et ses trois fils, Édouard, Alexandre et Eustache, se distinguèrent particulièrement.

Vinceslas Jelowicki, né en 1773, dans la ville de Lanowce, en Volhynie, héritage de ses parens, après avoir fini ses études à l'académie de Léopol, s'établit en Podolie. Il fut appelé par les suffrages de ses concitoyens aux charges les plus éminentes, et justifia leur choix par une probité à toute épreuve, et par son opposition constante au gouvernement russe. Sa vie entière fut un exemple continuel de ces vertus civiques qui commandent, non l'estime d'une classe ou d'un parti, mais l'estime générale. Tels sont les titres qu'il laissa à ses enfans.

Édouard, Alexandre et Eustache Jelowicki naquirent dans le village de Hubnik, en Podolie, en 1803, 1804 et 1806 : le premier, après avoir commencé ses études en Pologne, les acheva à l'école

des ingénieurs de Vienne. L'insurrection nationale le trouva maréchal du district de Haysyn, et c'est en cette qualité qu'il se mit à la tête des insurgés de ce district.

Alexandre et Eustache étudièrent à l'université de Krakovie, sous la direction de Joseph Soltykowicz, l'un des hommes les plus recommandables par leurs lumières et leurs vertus. De là ils passèrent à celle de Varsovie, où s'entretenait si brillant et si pur le feu sacré du patriotisme.

Les vertus des Jelowicki, l'estime générale, de nombreux amis, l'harmonie qui régnait dans leur famille, une fortune considérable, tout semblait concourir à leur bonheur; mais le bonheur leur manquait, parce qu'ils le voyaient manquer à leur patrie. Aussi, comme ils saluèrent avec ivresse le jour où ce cri *aux armes!* retentit dans toute la Pologne! Le moment approchait où ces trois frères, appelés par la patrie, allaient quitter leur mère malade. Ce combat entre deux devoirs sacrés déchirait leur cœur; pour y mettre fin, ils conviennent que l'un d'eux restera avec leur mère; mais comme aucun d'eux ne veut se prononcer, aucun d'eux ne veut obéir au choix et aux instances des deux autres; ils veulent que le sort en décide, mais aucun n'ose l'interroger le premier. Dans cette incertitude, ils arrivent auprès de leur mère, et ce fut elle qui prononça. Au moment de l'insurrection, ils partirent tous!

La famille des Jelowicki était une des plus riches et des plus populaires de la Podolie, et leur maison était un des principaux points de réunion pour tous ceux qui méditaient l'insurrection. Bientôt ils acquirent une grande influence dans l'organisation de l'insurrection, à laquelle ils contribuèrent si puissamment par la suite.

Malgré les menaces de tourmens et de mort du gouvernement russe contre tous ceux qui seraient accusés de complot, ou chez lesquels se trouveraient quelques armes, les Podoliens n'en firent pas avec moins d'ardeur tous les préparatifs nécessaires. Mais craignant de nuire à l'ensemble de l'action principale de l'armée polonaise, s'ils agissaient de leur propre chef, ils envoyèrent au dictateur pour lui annoncer qu'ils étaient prêts et qu'ils n'attendaient plus que ses ordres. Le dictateur déclara à leur envoyé qu'il ne s'occupait nullement des provinces soumises à la Russie, et qu'il n'avait pas une

pierre à fusil au service de la Podolie. Cette déclaration attérante et l'inaction prolongée du dictateur jetèrent l'étonnement et la consternation parmi tous les citoyens de cette province. La nouvelle des victoires remportées par l'armée polonaise, et particulièrement celle de l'approche du général Dwernicki avec son corps d'armée toujours victorieux, ranima leurs espérances; mais leur joie ne fut pas de longue durée. L'entrée du général Dwernicki en Galicie, pour y poser les armes, commença les désastres de la Pologne; abandonnées à un ennemi triomphant, ainsi les provinces qui étaient au moment de prendre les armes furent jetées dans une confusion générale qu'augmentèrent encore les contre-ordres de l'insurrection expédiés mal à propos par le major Chruscikowski, envoyé du gouvernement national. Des mouvemens partiels, isolés, en furent les résultats; ils donnèrent l'éveil au gouvernement russe, détruisirent l'ensemble si nécessaire à l'insurrection, et en neutralisèrent toute la force.

Dans cet effroyable état de choses, Edouard Jelowicki agissait avec tant de circonspection que, malgré les mesures les plus rigoureuses du gouvernement russe, non seulement il poussa tous les citoyens de son district à l'insurrection, mais il y entraîna plusieurs magistrats russes. Au jour fixé, son district fournit 700 excellens cavaliers et 200 fantassins bien armés. L'escadron des Jelowicki, équipé à leurs frais, l'emportait sur tous les autres; outre des sommes considérables qu'ils versèrent dans la caisse commune, ils consacrèrent aux besoins de l'armée polonaise une grande quantité de blé et d'autres approvisionnemens.

Le 5 mai 1831 fut le jour fixé pour l'insurrection. Les forces du district de Haysyn se rassemblèrent dans le village de Krasnosiolka, situé au bord du Boh, où se rendirent également celles des districts de Balta et d'Olhopol. Plus de 1000 chevaux furent réunis en un seul jour. Les insurgés mirent à leur tête le général Kolyszko, et élurent des représentans chargés des affaires politiques et administratives. Vinceslas et Alexandre Jelowicki furent nommés, d'une voix unanime, pour le district de Haysyn. Alexandre proclama le premier au nom de tous l'abolition du gouvernement russe et de l'esclavage, et fit des appels à toutes les classes pour la défense de la

patrie et de la liberté. Eustache Jelowicki refusa toute distinction, et voulut servir, dans l'escadron levé par lui, comme simple soldat.

Le 14 mai eut lieu la bataille de Daszow. Les forces des insurgés étaient alors de 2000 cavaliers et 300 fantassins. Un corps ennemi, deux fois plus nombreux, attaqua inopinément leur arrière-garde, sur la route de Granow à Daszow. Les deux escadrons de l'arrière-garde s'élancent avec impétuosité sur les Russes, culbutent leur avant-garde, mais ils perdent leur chef, le capitaine Pobiedzinski qui, par sa valeur héroïque, commença une victoire très malheureusement terminée. Les escadrons plus éloignés ne purent venir à temps; le major Orlikowski veut ménager les soldats et réunir toutes les forces pour porter un coup décisif; à cet effet, il ordonne la retraite. Deux fois on refuse d'obéir; mais, à la troisième, cet ordre fatal jette l'épouvante parmi nos soldats non expérimentés; cette terreur se communique même aux escadrons qui n'avaient point pris part au combat, et, tous saisis d'un effroi général, abandonnent la victoire.

Cinquante citoyens se présentent pour réparer le désastre; ils se jettent à corps perdu sur les rangs ennemis, les rompent du premier choc, font taire leurs canons et tuent plus de cent Russes. Entourés de toutes parts, ils opposent au nombre un courage surhumain; ils se battent jusqu'à la nuit et se retirent presque tous sans que l'ennemi ose les poursuivre. Les Jelowicki étaient du nombre des cinquante; Eustache joignait à sa valeur une force extraordinaire, ce qui le rendait plus brave encore et lui valut le surnom du *premier soldat*. L'un des cinquante, il se jette isolément sur les canons ennemis, tue en un clin d'œil trois canonniers, s'empare des canon, et, dans la suite du combat, il ne se défend pas, il attaque toujours.

La nuit, le mauvais temps, la confusion générale empêchèrent de rallier les insurgés qui, faute d'ordres, se dispersaient de plus en plus. Un petit nombre seulement de ceux qui avaient combattu les derniers, se retiraient avec le général sans savoir ce que leurs compagnons étaient devenus. Alors Alexandre Jelowicki se dévoue; il revient sur ses pas, pénètre dans la ville de Daszow qu'on croyait occupée par l'ennemi, en retire la caisse, les bagages des in-

surgés et environ 500 hommes qui ont soutenu l'insurrection.

Il faut observer qu'Édouard Jelowicki ne put se trouver au commencement de la bataille de Daszow, le général l'ayant envoyé en avant pour tracer le camp. Le 17 mai, les insurgés voulurent passer la rivière Boh, près de Tywrow; mais prévenus que les Russes se trouvaient dans cet endroit, ils décidèrent de l'éviter. Alors Édouard Jelowicki, sentant bien qu'il fallait une victoire pour ranimer le courage de nos soldats, marche à la rencontre de l'ennemi, à la tête de son escadron. Derrière Michalowka, il trouve deux escadrons russes postés à soixante pas de la porte de ce village. Ce n'était que par là qu'on pouvait les attaquer, et la chose paraissait impossible. Mais rien n'arrêtait Édouard. « *Suivez-moi, mes frères !* » s'écria-t-il. Et s'étant jeté sur l'ennemi, il disparaît dans ses rangs, il perd son cheval, il combat à pied ; nos soldats, animés par son courage, attaquent les Russes avec un tel acharnement qu'en un instant ils les mettent en fuite, les poursuivent jusqu'à Tywrow et les poussent dans le Boh où ils perdent la moitié de leurs hommes et de leurs chevaux. Alexandre Jelowicki ayant devancé les Russes dans leur retraite, se place sur un étroit bâtardeau pour leur interdire le passage et, leur envoyant balles sur balles, les contraint à se jeter dans le fleuve; là aussi il leur fit perdre un grand nombre des tirailleurs sur lesquels il faisait feu d'un endroit à la fois très rapproché et très dangereux. Cette affaire ne coûta aux insurgés qu'un seul homme de tué et plusieurs blessés; ils en tuèrent aux Russes plus de 60 et leur firent 20 prisonniers parmi lesquels se trouvait un capitaine. A la suite de cette brillante affaire, le général Kolyszko récompensa le courage d'Édouard Jelowicki en lui conférant le grade decolonel.

Le 19 mai, après vingt-quatre heures d'une marche fatigante et pénible, le même détachement d'insurgés sortant à l'aube du jour d'une forêt, près du village d'Obodne, aperçut trois escadrons russes dont les canons se faisaient déjà entendre. Par un mouvement spontané, à la tête de l'escadron des Jelowicki qui formait l'avant-garde, Edouard s'élance sur l'aile gauche de l'ennemi ; un autre escadron, à moitié complet, court attaquer son aile droite, et plusieurs volontaires se jettent sur les canons. Le premier d'entre eux, Alexandre Jelowicki, en s'approchant du canonnier qui

mettait le feu à la pièce dirigée contre lui : « *Si tu tires, tu es mort!* » s'écrie-t-il. Le canonnier effrayé laisse tomber la mèche, et la pièce est à nous. La victoire la plus complète et la plus remarquable fut le fruit de la valeur inouie de ce petit nombre d'insurgés parmi les quels les Jelowicki se distinguèrent particulièrement. Pas un seul Russe ne put parvenir à se sauver ; soldats, officiers, le général lui-même, tous furent faits prisonniers. Deux pièces de canons, toutes les armes, tous les chevaux, tous les chariots et les munitions tombèrent en notre pouvoir. Nous n'eûmes que plusieurs blessés, mais deux soldats et le brave capitaine Skurat furent tués. Après cette belle journée, le général Kolyszko nomma Édouard Jelowicki chef de l'artillerie déjà prise sur l'ennemi et de celle qu'on lui prendrait encore.

Édouard Jelowicki quitta avec regret l'escadron qu'il commandait si vaillamment. Il se servit de ses canons, pour la première et dernière fois, le 23 mai, au combat de Maydan, où les insurgés se couvrirent d'une gloire malheureusement inutile. Attaqués à l'improviste par un ennemi dix fois supérieur en nombre, ils se défendirent avec un courage désespéré. Appuyés par les canons qu'ils avaient pris dans l'affaire précédente, ils rompirent dix fois les rangs de l'ennemi. Mais des canonniers russes qu'ils avaient employés par nécessité au service de leur artillerie s'enfuirent pendant le combat avec des chariots remplis de munitions, laissant à peine de quoi tirer encore quelques coups. Edouard Jelowicki, Woyciechowski (1) et Orlikowski furent obligés de charger eux-mêmes leurs pièces, et, tant qu'il leur resta des charges, ils soutinrent le combat. Les Russes perdirent plus de 300 hommes; les insurgés n'en perdirent que 70. Malgré cet avantage, ces derniers furent contraints de se retirer et de laisser à l'ennemi tout ce qu'ils lui avaient pris la veille.

Dans cette malheureuse journée, la famille Jelowicki éprouva la perte la plus douloureuse. Pendant qu'Edouard était occupé du service de ses pièces et qu'Alexandre combattait près d'elles, Vinceslas, leur père, qui assistait à toutes les batailles, combattait à l'aile droite, assez loin de là, avec le troisième de ses fils. Plusieurs fois

(1) Woyciechowski combattit en héros; il reçut alors quarante-huit blessures ; on le croyait mort, mais il échappa d'une manière miraculeuse à la mort et ensuite aux Russes.

ils repoussèrent les Russes, plusieurs fois Eustache sauva la vie à son père. Le danger cessa pour un instant de ce côté, mais en même temps nos canons se taisent et la place qu'ils occupent est envahie par les Russes. Ému du péril qui menace ses deux fils, Vinceslas ne songe plus à lui-même, et dit à Eustache: « *Va secourir tes frères!* » Eustache obéit; mais, avant son arrivée, le combat était fini. N'ayant point trouvé ses frères, il retourne auprès de son père; mais, hélas! celui-ci n'était plus. Au moment où Eustache l'avait quitté, il s'était vu attaquer par de nouvelles forces russes, et, après avoir combattu avec une héroïque valeur, il avait enfin succombé sans qu'aucun de ses fils eût la consolation de lui servir de bouclier.

Vinceslas Jelowicki, qui devait à ses vertus civiques un nom sans tache, avait salué avec enthousiasme le moment où il pouvait enfin sacrifier à la patrie sa fortune, ses fils et sa personne. Déjà sexagénaire, il ne se borna point à former de stériles vœux, à bénir ses enfans, il voulut partir et combattre avec eux. En vain ses amis cherchèrent à l'en détourner. A toutes leurs objections, à toutes leurs prières, il répondit par ce saint article de la foi polonaise : *Tout appartient à la patrie.* Il combattit, et mourut d'une mort digne de sa belle vie.

Édouard et Alexandre Jelowicki quittèrent les derniers le champ de bataille. Seuls, entourés d'ennemis qui les somment de déposer les armes, ils leur répondent en s'ouvrant un passage à travers leurs rangs; et l'ennemi, étonné de tant de courage, n'ose pas les poursuivre. Séparés des leurs, ils purent à peine rassembler une vingtaine d'hommes avec lesquels ils furent obligés de se retirer en Gallicie, à Woloczyska, après avoir parcouru un espace de quarante lieues en répandant l'épouvante parmi les détachemens russes dont ils étaient sans cesse environnés.

Eustache Jelowicki entra en Gallicie, près de Satanow, avec le principal noyau des insurgés. Là, seulement, il retrouva ses frères. Tous trois, voulant servir leur patrie jusqu'à la fin, partirent à l'instant même pour Varsovie, en déplorant la perte de leur père, et en donnant une pensée à leur mère dont ils étaient loin de soupçonner le triste sort.

Lorsque l'insurrection eut éclaté en Podolie, les Russes exercè-

rent toutes sortes de cruautés sur les femmes et les enfans des Polonais qui avaient pris les armes. Leurs maisons furent ravagées et livrées au pillage. La mère et la sœur des Jelowicki furent les premières persécutées. Le général russe envoya un escadron de dragons pour s'emparer d'elles pendant la nuit, et les fit enfermer séparément dans les prisons les plus étroites. La mère ne pouvait pas voir sa fille; il n'était permis à celle-ci de voir ni son mari qui était détenu comme elle, ni ses enfans encore en bas âge, et qu'on avait laissés à l'abandon.

Qu'on se représente une femme qui jusque-là avait été entourée de toutes les douceurs que procure l'opulence, en proie à toutes les privations, n'ayant que trois sous par jour pour subvenir à ses besoins, pas d'autre demeure qu'une prison, ni d'autre société que celle des soldats qui la gardent; une femme souffrante, et qui de plus avait été épuisée par plusieurs mois d'odieuses persécutions; une mère séparée de ses enfans, et qui ne peut savoir s'ils vivent encore; une femme, enfin, condamnée à passer par un jugement militaire russe. Eh bien! cette femme dont le sort est celui de mille mères polonaises, c'est la mère des Jelowicki. Pendant son emprisonnement, le médecin lui ordonna des promenades. L'ayant su, le général russe vint lui dire : « Je sais, madame, que vous voulez vous promener dans l'espoir d'apprendre des nouvelles de vos fils. C'est un désir bien naturel, et que je conçois sans peine; aussi, suis-je venu pour faire cesser votre inquiétude à cet égard ; deux de vos fils ont été faits prisonniers, et ensuite pendus. » — « *Le troisième les vengera,* » s'écria la pauvre mère, et elle tomba à moitié morte.

Mais retournons aux trois frères Jelowicki : à leur arrivée à Varsovie, ils voulurent que les plus braves soldats de leur escadron fussent parés des décorations qui leur avaient été décernées; en refusant ainsi les nobles récompenses qu'ils avaient si bien méritées, ils prouvèrent que le patriotisme le plus pur avait seul dirigé toutes leurs actions.

Les citoyens de la Podolie appelèrent Alexandre Jelowicki à la dignité de nonce du district de Haysyn. Membre de la mémorable diète, il salua, le 9 juillet, ses frères aînés au nom de ses collègues ; il raconta, avec éloquence et franchise, l'histoire de l'insurrection à

laquelle il avait pris une si grande part, et prophétisa en ces termes l'avenir de sa patrie : « *Notre insurrection, exécutée au milieu des » troupes ennemies, privée des secours de l'armée régulière, n'a pas eu » le succès qu'on pouvait désirer. Cependant elle a fait pencher la ba- » lance de notre destinée, parce qu'en indiquant au monde jusqu'où » s'étend l'âme de la Pologne, elle lui a indiqué aussi jusques où doi- » vent s'étendre ses frontières.* »

Reçu avec acclamations par ses collègues, Alexandre se distingua dans sa nouvelle carrière par une rare énergie et par l'indépendance de ses opinions.

Indigné de l'indifférence des Cabinets pour la cause polonaise, il fit, à la séance du 29 juillet, la proposition d'un appel aux peuples par la voix de leurs représentans. Ce projet fut accueilli avec enthousiasme ; mais des scrupules diplomatiques en firent ajourner l'exécution. Dans la défense de son opinion, à ce sujet, le nonce de Haysyn prononça ces paroles : « *Respectons les gouvernemens, mais » ceux-là seuls qui respectent la volonté des peuples.* »

Dans une autre séance, le nonce Niemoiowski ayant proposé que la diète créât un comité chargé de surveiller la défense de Varsovie, Alexandre s'écria : « *Il ne faut point de comité particulier à cet effet, » partageons Varsovie entre nous ; que chacun de nous veille sur la » partie de la ville qui lui sera confiée, qu'il y excite l'énergie du » peuple, qu'il le prépare à la défense de la ville, et, pendant l'assaut, » qu'il le conduise au combat. Heureux si notre mort peut sauver la » patrie !* »

Ce projet salutaire fut trouvé superflu. On reconnut le tort que l'on eut de l'avoir rejeté ; mais il était déjà trop tard. Pendant l'assaut de Varsovie, personne ne conduisit le peuple au combat, et le peuple ne combattit point.

Le nonce de Haysyn combattit sur les remparts en qualité de canonnier de la garde nationale.

Dans la dernière séance de la diète à Varsovie, le 7 septembre 1831, le général Prondzynski rapporta, au nom de Krukowiecki, le pourparler qu'il venait d'avoir avec les chefs de l'armée russe. Pour parvenir à faire conclure un traité désavantageux, il présenta un faux exposé des forces de l'armée polonaise, et assura que, après

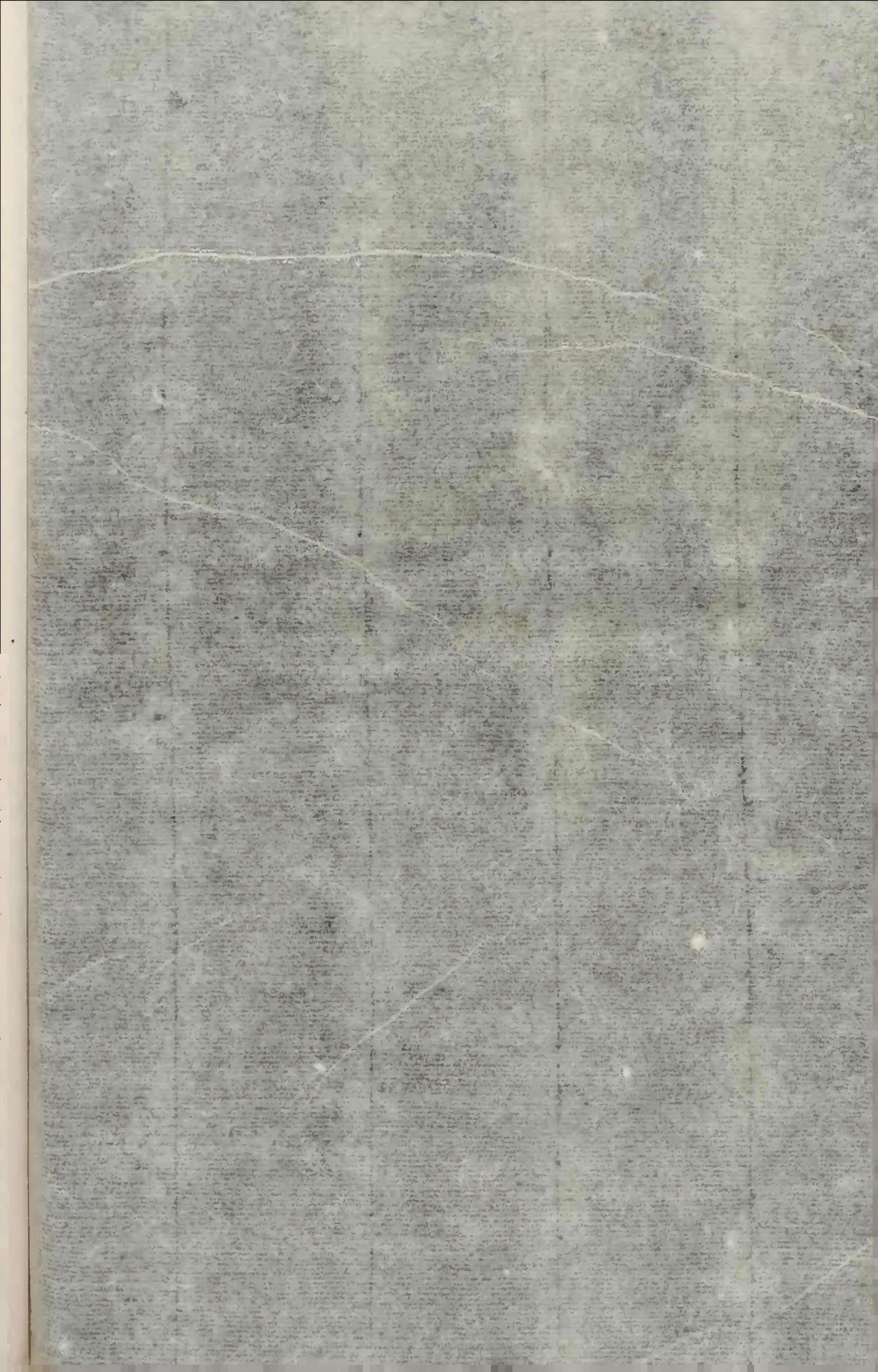
une heure d'assaut, les Russes seraient maîtres de Varsovie. Il conseillait donc à la diète de se dissoudre, et de laisser à Krukowicki le droit de faire un traité. Alexandre Jelowicki, voulant précipiter la décision de la diète dans le sens contraire, dit avec énergie : « *Nous* » *ne pouvons abandonner nos siéges qu'en les cédant à de plus dignes* » *que nous.* » Au bruit des canons, la diète ordonna une défense opiniâtre, et résolut d'attendre dans la salle de ses séances l'arrivée de l'ennemi qui devait y parvenir en si peu de temps.

Aux séances de la diète de Zakroczym et de Plock, Alexandre Jelowicki se distingua encore par sa droiture, son énergie et sa fidélité à sa patrie.

Édouard Jelowicki passa la première année de l'émigration polonaise à Léopol (en Gallicie), où il s'occupait de porter des secours à des émigrés plus malheureux que lui. Cette noble conduite lui valut d'être jeté dans les cachots. Sur la demande expresse du gouvernement russe, le gouvernement autrichien le fit enfermer à Brünn où il resta six mois dans la plus rigoureuse captivité. De là il se réfugia en France où, avec son frère Alexandre, il se trouve au nombre de ces Polonais qui ont quitté le sol natal pour servir de protestation vivante contre les oppresseurs de leur patrie, et maintenir la vie morale de la Pologne jusqu'au moment de sa renaissance. Les deux frères font tous leurs efforts pour se rendre utiles à leurs compatriotes ainsi qu'à la cause qu'ils ont embrassée avec tant de chaleur. Ils ont principalement tourné leurs regards sur la littérature polonaise opprimée dans notre pays comme le pays lui-même, et réfugiés avec nous, ils tâchent de la secourir de tous leurs moyens en publiant en France et répandant en Pologne les meilleures productions des premiers auteurs polonais propres à encourager et à maintenir l'esprit national qui constitue la force réelle et impérissable de la Pologne.



MICHEL KUSZELL.



MICHEL KUSZEL.

KUSZEL (Michel), fils de Joseph Kuszel, porte-glaive de la couronne et de la comtesse Thérèse Ossolinska, naquit en 1791 à Zwierzchucy, dans le palatinat de Podlaquie. Sa jeunesse commença au milieu du deuil universel de la nation. Quatre ans après sa naissance, le dernier partage de la Pologne fut consommé ; ainsi les premières impressions qu'il reçut dans le monde étaient des impressions de douleur et de tristesse. Dans toute la génération au milieu de laquelle il commença sa vie, il n'entendait raconter que les souvenirs d'un passé à peine écoulé, d'un passé aussi glorieux pour la nation que capable d'enflammer dans les jeunes cœurs une haine éternelle contre ceux qui l'avaient jetée dans l'abîme et qui alimentaient ce sentiment par les vexations de leurs gouvernemens.

L'idée qu'il exista une armée nationale en Italie sous le commandement de Dombrowski, et les nouvelles qui arrivaient clandestinement sur les victoires qu'elle remportait en suivant les drapeaux de la France, semblaient engager tous les Polonais à aller grossir ses rangs ; la jeunesse et les enfans même s'arrachaient des bras de leurs parens, et Kuszel finissait à peine ses études, qu'en 1809, il embrassa, lui aussi, l'état militaire.

Le prince Poniatowski accueillit favorablement ce volontaire de dix-huit ans, et le plaça dans les guides qu'il avait sous ses ordres immédiats. La campagne de Russie étant ouverte, Kuszel entra dans le 15e régiment d'infanterie, se trouva dans plusieurs batailles et obtint successivement les grades de lieutenant et de capitaine. Mais une maladie grave et chronique le força à abandonner une carrière dans laquelle il avait fait un si beau début.

Depuis l'année 1812, malgré son état de faiblesse, il ne cessa cependant de vouloir servir son pays dans une carrière non moins importante que celle des armes. Doué d'un caractère indépendant, il refusa toutes charges civiles du gouvernement, et se contentant des revenus de son patrimoine, il se faisait plutôt le devoir d'obtenir l'estime de ses concitoyens. Ainsi, élu successivement juge de paix, membre du conseil palatinal et maréchal, il sut par sa conduite justifier la confiance générale, et par cela même attirer le mécontentement du Grand-Duc qui prévoyait d'avance, dans l'opposition des patriotes contre le pouvoir, les germes d'une prochaine révolution.

Aussitôt qu'éclata l'insurrection à Varsovie, Kuszel voulant se distinguer par une action capable d'exciter une noble émulation parmi les habitans de son palatinat, s'occupa de la formation d'un bataillon de chasseurs à pied, à qui il consacra une partie de sa fortune. Ce détachement connu ensuite sous le nom de *bataillon de Francs-Chasseurs de la Podlaquie*, fit toute la campagne sous ses ordres. Il a été même dans sa destinée de combattre alternativement presque sous tous les généraux qui commandaient des corps ou des divisions séparées. Ainsi, Kuszel et son bataillon assistaient à la plupart des combats qui illustrèrent si hautement l'armée polonaise. Nommé au grade de colonel par le général en chef Skrzynecki, et décoré par lui de la croix d'officier *virtuti militari*, il suivit cette armée sur la terre d'exil et se trouve actuellement en France au milieu de ses anciens frères d'armes.



LOUIS KICKI.

LOUIS KICKI.

Le général Louis Kięki est un des plus beaux caractères de la révolution polonaise. Fidèle en tout temps à la cause de sa patrie, lors du 29 novembre, il se montra animé d'un véritable esprit national, et, jusqu'à sa mort glorieuse, combattit avec franchise la contre-révolution et ses chefs, les aristocrates et les doctrinaires.

Fils d'Onuphre Kięki, grand-écuyer de la couronne de Pologne, sous le règne de Stanislas-Auguste, et sénateur palatin du grand-duché de Varsovie, et de Szydłowska, Louis Kięki naquit en 1790. Il fit son éducation à Varsovie, sous les yeux de ses parens. De bonne heure il annonçait de belles dispositions, et plus tard il saisit avec un généreux empressement l'occasion d'être utile à sa patrie. A peine âgé de dix-sept ans, il s'enrôla dans la nouvelle armée polonaise formée, en 1807, sous les auspices de Napoléon. Le général Alexandre Rozniecki, qui revenait alors de l'Italie, le nomma son aide-de-camp. A l'ouverture de la campagne de 1809, quand les Autrichiens envahirent le Grand-Duché, sans aucune sommation préalable, l'intrépide Kięki développa ses qualités et se distingua d'une manière toute particulière aux batailles de Raszyn, à la prise et reprise de Sandomir, à Pniewy. En récompense de sa conduite, il fut nommé capitaine d'état-major, décoré de la croix militaire polonaise, *virtuti militari*, et attaché à la personne du prince Joseph Poniatowski en qualité d'aide-de-camp.

La campagne de 1812 semblait ouvrir une nouvelle ère aux espérances des Polonais. Ils firent les derniers efforts pour mettre sur pied 80,000 hommes. Le prince Poniatowski, commandant le 5ᵉ corps de la grande armée, tint toujours l'extrême droite. Kicki était son compagnon inséparable, et il se couvrit de gloire à la prise de Smolensk, le 18 août, à la bataille sanglante de la Moskva, le 7 septembre, jusqu'à son entrée à Moskou. Pendant la désastreuse retraite, il donna de nouvelles preuves de son courage à Veronovo, à Taroutino, au passage de la Bérézina, partout enfin où le danger

était imminent. Napoléon, pour récompenser tant de dévouement, le nomma chef d'escadron et le décora de la Légion-d'Honneur.

Après la réorganisation de l'armée polonaise à Krakovie, Kicki ne se sépara plus du prince Joseph Poniatowski; il se trouva dans tous les combats de la campagne d'Allemagne de l'année 1813, et il assista à la fatale bataille de Leipzig. Le 18 octobre, était une journée suprême pour les destinées de Napoléon. Il fait venir successivement les chefs de corps pour leur donner des ordres définitifs. Poniatowski dépeint à l'empereur sa position, et dit que, de 8000 hommes qu'il avait sous ses ordres, il ne lui en reste que 800 Polonais. « Huit cents braves valent huit mille hommes, répondit Napoléon; eh bien! c'est à vous et aux vôtres, prince Poniatowski, que je confie le soin de couvrir mon armée. » Kicki, à son tour, porta les ordres du prince au bataillon sacré.

Les Polonais, après avoir fait des prodiges de valeur, s'approchaient du pont de l'Ester; mais, l'ayant déjà trouvé brûlé par les Français, ils se jetèrent dans les flots. Au moment où le prince Poniatowski fut entraîné par le courant, Kicki, très grièvement blessé, tomba de cheval et fut fait prisonnier. Après s'être rétabli de ses blessures en Allemagne ,il rentra à Varsovie.

Quand la Pologne tombait sous le pouvoir discrétionnaire de la Russie, et quand le grand-duc Constantin commençait à former une nouvelle armée polonaise, il cherchait à s'entourer de militaires expérimentés, il nomma Kicki son aide-de-camp, avec le grade de lieutenant-colonel dans le régiment de chasseurs de la garde. Kicki, avec beaucoup d'autres Polonais, croyait pouvoir être utile à sa patrie en acceptant ce service; mais il ne tarda pas à se convaincre qu'on ne pouvait pas se fier à la foi des chefs moskovites. Le tzar Alexandre et le tzarevitsch Constantin le cajolaient, lui donnaient des décorations et le nommèrent colonel; mais il ne tint pas compte de tout cela, et rompit, en 1820, toutes ses relations avec le tzarevisch; la même année, il épousa Sophie Matuszewic, fille du ministre d'État. Rien ne manquait à son bonheur domestique, il eut deux filles; mais, le 4 novembre 1822, la mort lui enleva une épouse chérie, et, peu de temps après, il perdit ses deux filles! C'était trop pour le cœur d'un époux adoré et du meilleur des peres.

Depuis, Kicki se lia intimement avec tous ceux qui conspiraient

pour renverser en Pologne l'usurpation étrangère. En 1829, le tzar Nicolas le nomma son chambellan. Il était sur le point de repousser cette servile nomination; mais ses amis lui conseillèrent de garder un poste où il pouvait surveiller de plus près les intrigues moskovites, et, par conséquent, les tourner au profit de la cause et de la société patriotique polonaise.

A peine la jeunesse et l'armée polonaise eurent-elles donné le signal de l'insurrection, dans la nuit du 29 novembre, que Kicki se dévoua tout entier à la cause révolutionnaire avec un courage au-dessus de tout éloge. Il parcourut la province et entraînait dans la révolution les régimens. Grâce à son activité, le 1er régiment, sous les ordres de Szembek, fut le premier qui s'unit aux patriotes dès le 2 décembre, et qui força le tzarevitsch à concentrer ses forces et à se retirer, le jour même, au-delà des remparts de Varsovie. Dans son inépuisable dévouement, il se rendit le 4 décembre à Modlin, il occupa cette importante forteresse et désarma les escadrons de la réserve moskovite; mais la fatalité voulut que son cheval, se cabrant sous les remparts, le renversa et lui cassa la jambe.

Cet évènement influa, sans doute, sur la marche de l'exécrable contre-révolution que les aristocrates et leurs adhérens organisèrent le lendemain du 29 novembre. Un homme de la trempe de Kicki aurait certainement cherché à la combattre. Étendu sur un lit de douleur, impatient de se mesurer avec l'ennemi, ce ne fut que deux mois plus tard qu'il put entrer au service actif. Il se trouva dans tous les combats décisifs et fut aussitôt nommé général de brigade.

Durant sa maladie, il fut soigné assidument par sa jeune parente mademoiselle Biszping, Samogitienne, et pour témoigner sa reconnaissance à cette bonne et intéressante Polonaise, il l'épousa.

Dans la mémorable journée du 25 février, Kicki se couvrit de gloire à Grochow; ayant dans sa brigade un escadron des carabiniers et le 2e régiment de lanciers, il porta un coup mortel au fameux régiment russe de cuirassiers du prince Albert de Prusse. Les champs de Wawr, de Dembe, d'Iganie, sa marche contre les gardes russes décelaient en Kicki un excellent militaire.

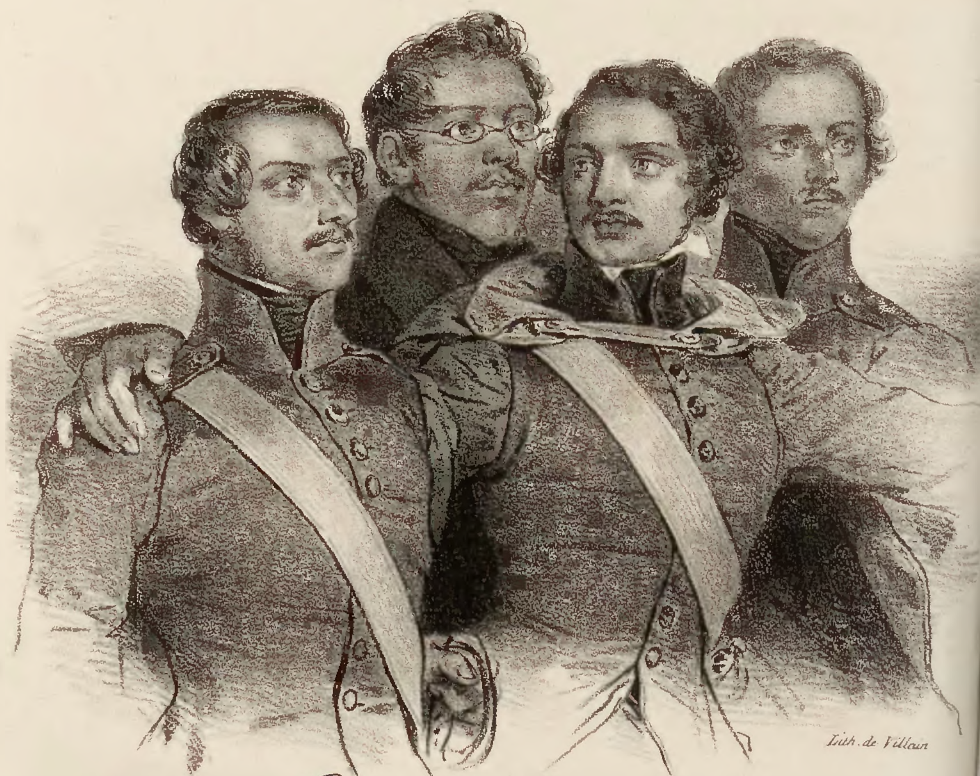
Lorsque la fatalité qui présidait à toutes les actions du généralissime Skrzynecki, amena inutilement les deux armées belligérantes

sur les champs d'Ostrolenka, au plus vif de l'action, le général Kicki monté à cheval et commandant les 2e et 5e lanciers, se trouvait posté dans l'embranchement de la Narew et d'une autre petite rivière qui s'y jetait. En passant de l'aile droite, pour donner des ordres à celle de gauche, il cheminait lentement, accompagné des deux aides-de-camp, les sous-lieutenans Marcellus Zoltowski et Evariste Radwanski, au moment où un boulet de canon de six le frappa au milieu du corps et l'enleva de son cheval. Alors Radwanski alla faire son rapport au généralissime, et Zoltowski alla chercher auprès du colonel Auguste Brzezanski un médecin pour sauver, s'il était possible, l'infortuné général. Brzezanski expédie tout de suite le capitaine Jean Jezieyski et le lieutenant Prote Mielencki avec quelques soldats. Ces officiers, au moment où ils approchaient, virent les soldats du 1er de chasseurs à pied emportant le corps de Kicki du côté de la rivière et dans un endroit moins exposé aux boulets moskovites. Ce cortége se rendit ensuite au plus proche village, où il y avait un dépôt de blessés, et là, dans un jardin potager, près d'une cabane, on enterra les dépouilles de Kicki. C'était le 26 mai 1831.

Quelques instans après la mort de Kicki, Jean Kowalski, chef d'escadron au 2e de lanciers, fut atteint par la mitraille; porté dans la même ambulance, il expira à la suite d'une amputation, et son corps fut déposé à côté de celui du général.

Il est difficile de peindre la douleur que causa dans toute la nation la mort d'un brave et excellent patriote. Ses qualités morales répondaient à ses forces physiques, il était à la fois l'Ajax et le Bayard de la Pologne. Ce sobriquet lui fut donné de son vivant, et lui sera confirmé par la postérité.

A la fin du mois d'octobre 1831, quand Varsovie fut envahie par les soldats de Paskévitsch, les habitans de cette ville s'assemblaient souvent près de la maison de madame Kicka pour apprendre la naissance d'un fils héritier d'un si beau nom. La police moskovite elle-même respecta ce noble enthousiasme des admirateurs de la vertu de Louis Kicki; mais c'était une fille qui vint au monde! Un jour elle deviendra mère, à son tour : un Polonais, descendant des Louis Kicki, vengera la patrie et sera digne de son nom.



Alexandre Rypiński Jean Klott

ALEX. RYPIŃSKI. JEAN KLOTT.

LUCIEN PLATER. ALEX. PĄGOWSKI

L. Plater Alexander Pągowski

LES

PORTE-ENSEIGNES DE DÜNABOURG.

Alexandre Rypinski, Alexandre Pongowski, Lucien et Ferdinand comtes Plater, Joseph Szulc, Antoine Przysiecki, Alexandre Zbrozek, Jean et Rodolphe Klott, Antoine Labunski, Joseph Strupinski, Louis Obuchowicz, Casimir Korsak, Joseph Kontrymowicz, Napoléon Rewkiewicz, Jean Kosciaukowski, Casimir Borowski, Mathieu Sollohub.

Nous avons vu l'école des porte-enseignes de Varsovie préparer et commencer la sainte insurrection du 29 novembre; digne sœur de la Pologne, la Lithuanie nourrissait, comme elle, une jeunesse ardente et prête à tous les sacrifices, et les jeunes porte-enseignes de l'école de Dünabourg ont aussi mérité qu'une page leur fût accordée dans l'histoire.

On sait que depuis un demi-siècle il n'y a plus d'armée lithuanienne proprement dite. Les nobles de cette ancienne province polonaise, régis par des *ukases*, sont forcés, s'ils veulent servir, d'entrer dans les rangs moscovites; et les écoles militaires de Moscou, Pétersbourg, Bobruysk, de Mohilow et de Dünabourg s'ouvrent indistinctement pour la jeunesse des deux nations. C'est dans cette dernière que se trouvaient les dix-huit jeunes gens auxquels nous consacrons cette notice. Au moment où la révolution éclata, confondus avec les Russes, couverts du même uniforme qu'eux, ils n'en étaient pas moins restés, par leurs sentimens et leurs vœux, les enfans de la grande famille polonaise.

Oh! comme ils tressaillirent à la nouvelle de l'insurrection! comme ils brûlèrent, les jeunes patriotes, d'imiter leurs frères de Varsovie! Ils comptaient les jours, les heures, les momens, se répétant sans cesse les uns aux autres: « Et nous, quand donc nous

» sera-t-il donné de redevenir soldats polonais? » Mais le gouvernement national, dirigeant, avec une inexplicable lenteur, le mouvement révolutionnaire, semblait avoir oublié la Lithuanie, et nulle part autour d'eux on ne se levait encore, nulle part on n'avait encore proféré ce cri *aux armes!* qu'à tout moment ils sentaient près d'échapper de leur cœur. L'attente était pour eux un supplice d'autant plus grand, qu'il leur fallait se taire et dévorer leur impatience : entourés d'espions (car, à l'exception des Lithuaniens, tout le reste de l'école était Russe), un mot, le moindre geste d'intelligence eût pu tout compromettre. Cependant ils profitèrent du temps qui leur restait encore ; ce fort de Dünabourg, que jusqu'alors ils s'étaient peu soucié de connaître, ils se mirent à le parcourir, visitant et examinant tout avec l'attention la plus minutieuse, observant surtout les endroits par où l'on pourrait le mieux l'attaquer ; bien que surveillés de près, ils parvinrent à confectionner une assez grande quantité de cartouches, et à faire une provision de clous pour enclouer les canons ; enfin ils prirent toutes les mesures que leur situation présentait pour préparer aux insurgés qui voudraient se rendre maîtres de Dünabourg un triomphe facile et certain. Ils sentaient qu'en enlevant aux Russes cette forteresse et l'arsenal qu'elle renfermait, on aurait toute facilité pour transporter immédiatement l'insurrection en Livonie et dans la Russie-Blanche.

Dans ce temps-là, Emilia Plater, qui s'était dit, comme nos jeunes Lithuaniens : « Il faut que Dünabourg soit occupé par les patriotes; » avisait au moyen de s'aboucher avec les porte-enseignes pour leur faire part de son projet et le mûrir avec eux. Trois des leurs, Lucien et Ferdinand Plater, cousins de la jeune héroïne, et Alexandre Rypinski, vinrent précisément passer le carnaval à Dweta, chez une tante d'Émilie. Elle ne tarda pas à s'ouvrir à eux, et sa joie fut grande quand ils lui jurèrent de la seconder de tout leur pouvoir, lui promettant le concours de tous leurs camarades lithuaniens. Il fut décidé qu'ils attendraient, pour agir, l'arrivée des insurgés que la jeune fille devait aller rassembler, et celle-ci partit aussitôt pour Wilna rendre compte au comité central du plan qui venait d'être arrêté.

Les porte-enseignes hâtaient de tous leurs vœux son prompt retour, prêts à tomber, au premier signal, sur la garnison de la citadelle. Tout alors semblait leur présager le succès : les remparts étaient entièrement dégarnis; tout le matériel était entassé pêle mêle dans les arsenaux; le commandant n'avait reçu aucun ordre, et il ne lui eût pas fallu moins de cinq jours pour mettre la place en état de résistance; d'ailleurs elle manquait d'officiers d'artillerie; enfin les patriotes lithuaniens commençaient à se lever en masse. Si dans ce moment ils se fussent présentés devant la citadelle, ils auraient, secondés par les trente porte-enseignes conjurés, triomphé aisément de la garnison. Nos jeunes gens les attendaient, frémissant d'impatience; chaque matin ils se disaient tous bas les uns aux autres, en se serrant la main : « Ce sera sans doute aujourd'hui! » lorsque tout-à-coup arriva un ordre de l'empereur de les faire partir sans nul retard pour l'armée de Diébitsch.

Ce fut pour eux comme un coup de foudre. Cependant une lueur d'espoir revient bientôt briller à leurs yeux : en suivant l'itinéraire qui leur est tracé, ils rencontreront les insurgés qu'ils attendent en vain depuis si long-temps, et déjà ils brûlent de voir arriver le jour du départ. Il arrive enfin : tout est prêt, et l'on va se mettre en route, lorsqu'on apprend que l'insurrection vient d'éclater à Wilkomierz. Cette nouvelle engagea le commandant russe à retenir encore dans la forteresse les porte-enseignes lithuaniens, car il craignait, avec raison, qu'ils n'allassent se joindre aux insurgés.

Le bruit courut qu'au lieu de leur faire traverser la Lithuanie, on allait les diriger vers l'intérieur de l'empire. Aussitôt leur parti est pris : dans un conseil secret, tenu dans la salle d'armes, ils se décident à fuir. Mais comment faire? deux d'entre eux, Jean Klott et Michel Bobrowski s'offrent à se rendre à Widzé, où ils savaient que le comité central de Wilna avait envoyé des émissaires, et promettent à leurs camarades de leur faire part, soit verbalement, soit par écrit, des renseignemens qu'ils y pourront recueillir. A la nuit tombante, le sergent-major les conduit jusqu'à la porte de l'école, qui à son ordre s'ouvre devant eux, et bientôt les voilà en plein

champ. Malheureusement les Russes, qui venaient d'être avertis du soulèvement de Wilkomierz, venaient de prendre les armes; la gendarmerie occupait toutes les avenues qui conduisent au fort, et le général Schirmann s'avançait avec une brigade de chasseurs et quatre canons.

Nos deux émissaires avaient déjà traversé la Dzwina, et ils allaient monter dans une voiture qui les attendait sur l'autre bord, quand ils sont surpris par une patrouille. On les arrète, on leur lie les mains derrière le dos, et on les jette dans une casemate où ils passent toute la nuit. Le lendemain on les amène devant le commandant; celui-ci, soupçonnant tous les élèves lithuaniens d'être leurs complices, ordonne qu'on les mette tous au cachot; mais ne pouvant appuyer son accusation d'aucune preuve, il sollicita et obtint qu'on les envoyât de suite à l'armée de Diebitsch. Ce fut le 9 avril qu'ils partirent de Dünabourg, désarmés et sous une escorte de quarante hommes. Le 17, ils arrivèrent à Dzisna, petite ville du district de ce nom, dans le gouvernement de Minsk. Là, ils apprirent d'un courrier qui venait à toute bride de Wilyeka que les citoyens de ce district venaient de s'insurger. Le chef de l'escorte, ne pouvant plus avancer, voulut alors reconduire les porte-enseignes à Dünabourg; mais les autorités de Dzisna vinrent le conjurer de rester dans la ville pour prêter main-forte à la garnison qui n'était pas suffisante, et l'aider à mettre les magasins de vivres qu'on y avait établis pour le service de l'armée active à l'abri de l'insurrection qui venait d'éclater à Wileyka. On promit de livrer, à cet effet, aux porte-enseignes les armes de l'arsenal. Quelle joie pour nos jeunes patriotes! ils vont être armés, et les insurgés sont tout près d'eux! Sans perdre un seul jour, ils communiquent secrètement avec le brave Nicolas Klott, frère de Rodolphe et de Jean, qui était employé à Dzisna. Digne héritier du patriotisme de son vieux père (1), Nicolas travaillait déjà depuis quelque temps à préparer

(1) Aucun des membres de cette nombreuse famille ne manqua à l'appel de la patrie; six frères, Nicolas, Henri, Michel, Casimir, Rodolphe et Jean illustrèrent le nom de Klott; Benoit et Léopold, leurs oncles, et Ignace, leur cousin germain, se montrèrent également dignes de le porter.

les citoyens à la révolte, de concert avec Alexandre Lopacinski; les porte-enseignes jurèrent de les seconder de tous leurs efforts. Il fut d'abord convenu que l'on s'emparerait de la ville et qu'on écraserait la garnison. Déjà on avait donné ordre aux conjurés du dehors de réunir toutes leurs forces et de marcher sur la ville, lorsque l'arrivée de nouvelles troupes russes envoyées de Polotzk vint empêcher l'exécution de ce plan. La ville se mit en état de défense; on distribua des armes aux porte-enseignes russes et allemands, mais on se garda bien d'en donner à ceux nés en Lithuanie, dont on se défiait avec raison. Une seule ressource restait donc à ces derniers: c'était de fuir. Nicolas Klott promet de partir avec eux. Le jour du départ est fixé au 22 avril; dès le matin même Nicolas sort de la ville; quelques heures après, les porte-enseignes Pongowski, Rypinski, Labunski, Lucien et Ferdinand Plater s'y rendent, pour engager leurs camarades à fuir avec eux; on désigne l'endroit où l'on se réunira; puis on part, par une pluie battante, non tous à la fois, pour ne pas donner l'éveil, mais deux par deux, trois par trois; on parvient à franchir le double cordon de sentinelles qui entoure la ville, et bientôt l'on arrive au rendez-vous indiqué. Là les porte-enseignes se comptent...... ils ne sont que dix-huit!..... et les autres?..... Hélas! les autres avaient oublié qu'ils étaient Lithuaniens.

N'importe; la défection de leurs camarades ne ralentira point leur ardeur. Échappés aux vedettes des Cosaques, ils se jettent dans la forêt, marchent toute la nuit, passent la rivière un à un sur un morceau de bois creux, et arrivent le lendemain à Luzki où les patriotes leur avaient donné rendez-vous. Aussitôt ils rédigent des proclamations, qu'ils vont eux-mêmes répandre dans les campagnes. Partout on les accueille avec ivresse, partout on se soulève; jeunes et vieux, paysans et nobles, tous prennent les armes. Une petite armée se forme; les porte-enseignes, chargés d'organiser l'infanterie, la portent jusqu'à trois bataillons, dont on confie le commandement à Joseph Wolossowski, Léopold Klott et Lopacinski; et bientôt s'élève un cri mille fois répété: « *A Dzisna! à Dzisna!* » Mais il fallait un chef: Alexandre Lopacinski, sur lequel

on avait d'abord jeté les yeux, venait de partir pour Varsovie; on s'adressa à Plater; Plater refusa. Un ancien soldat de Napoléon, connu par son patriotisme et ses talens militaires, le lieutenant-colonel Valentin Brochocki, demeurait dans les environs; on lui envoya une députation pour le prier d'accepter le commandement, ce qu'il fit aussitôt. Dès le lendemain de son arrivée au camp, il nomma Ignace Klott son aide-de-camp, et Pongowski son chef d'état-major; ce dernier lui traça le plan d'attaque de Dzisna. Quelques jours après, on expédia Rypinski, avec une compagnie de sapeurs, à Hermanowicze, pour y préparer le passage de la rivière; ce passage s'effectua le lendemain; et Dzisna, attaquée par trois colonnes, tomba au pouvoir des insurgés qui repoussèrent les Russes au-delà de la Dzwina. C'est ainsi que la révolution du 29 arriva aux confins de l'ancienne Pologne.

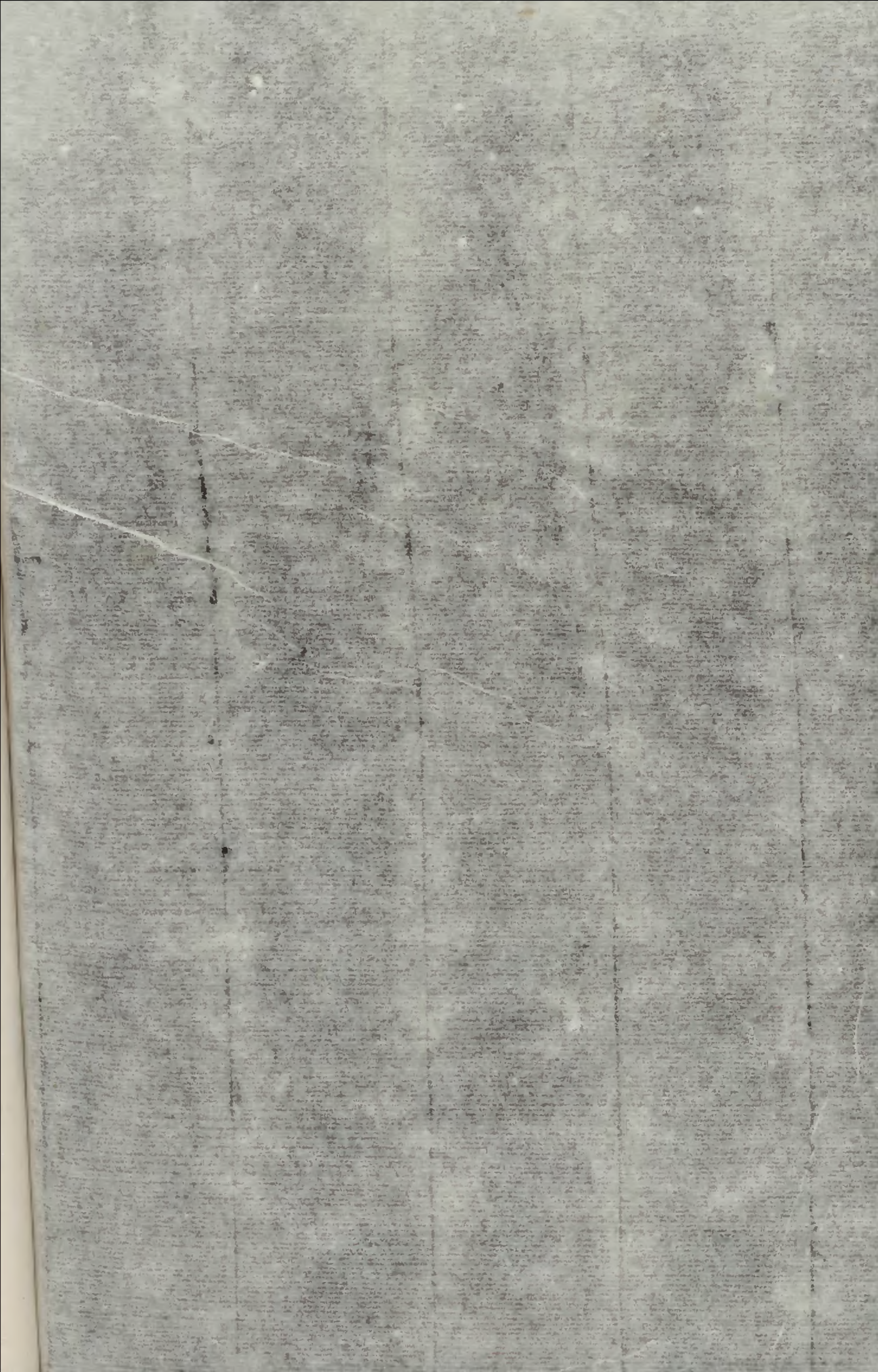
Forcés enfin de se retirer vers la Samogitie, avec les insurgés de Wileyka et ceux de Swienciany, les vainqueurs de Dzisna envoyèrent une partie de leurs forces dans le gouvernement de Witepsk; et, ne prenant avec eux que leurs troupes d'élite, ils traversèrent toute la Lithuanie, et se réunirent au corps de Gielgud, qu'ils trouvèrent à Zeymy. Ce général passa en revue leur détachement, et en forma le cadre du 27e de ligne. Par un ordre du jour, daté de Janowo, le 15 juin 1831, tous les porte-enseignes furent promus au grade de sous-lieutenans.

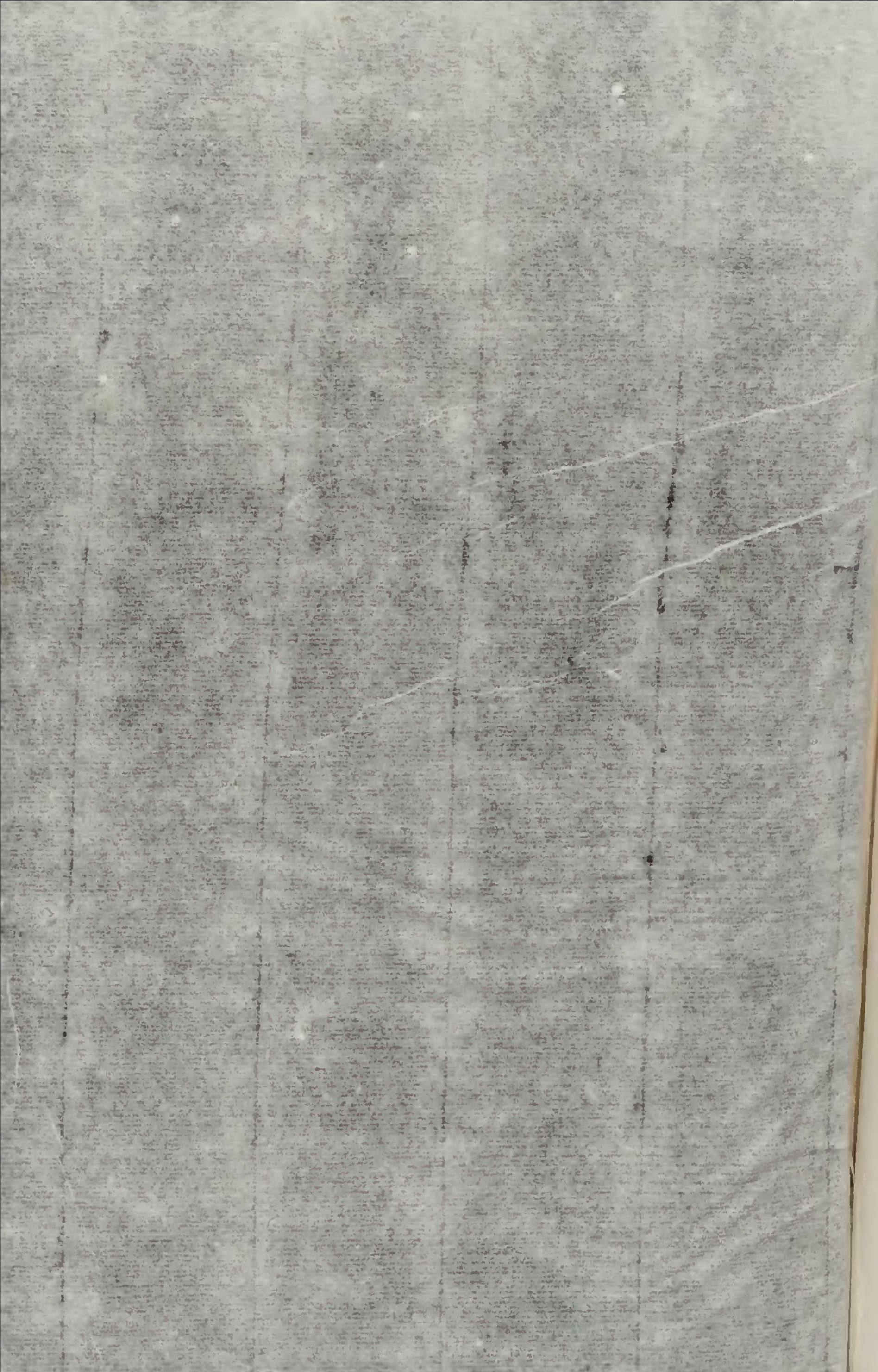
Aujourd'hui, ils se trouvent presque tous en France, consolant leur exil par l'étude, et pleins de foi dans l'avenir.



Włodzimierz Gadon

VLADIMIR GADON.





VLADIMIR GADON.

Fils d'Antoine et de Sybille, née Butler, Vladimir-Denis Gadon naquit le 9 octobre 1775. Après avoir reçu dans la maison paternelle une éducation soignée qu'il perfectionna dans les écoles de Kroje, il alla étudier à l'université de Wilna. Fidèle au serment prêté à la constitution du 3 Mai 1791, il prit les armes pour la soutenir, lors de l'insurrection nationale sous Kosciuszko. Après l'issue malheureuse de cette guerre, il revint dans ses foyers, où, appelé par les vœux de ses concitoyens, il accepta, en 1805, l'emploi de juge au tribunal supérieur du gouvernement de Wilna. En 1808, nommé Maréchal de la noblesse du district de Telsze, il fut le premier qui éleva la voix pour demander au gouvernement l'établissement des hypothèques, comme le seul moyen d'assurer le crédit public. Quoique cette pétition, ainsi que beaucoup d'autres, n'obtint pas le résultat désiré, elle servit à prouver le zèle de Gadon pour les intérêts communs, tels que devait les entendre un vrai patriote.

La guerre de 1812 le trouva, pour la deuxième fois, revêtu de la dignité de Maréchal de la noblesse. La protection qu'il accordait à ses concitoyens contre les vexations des Russes lui valut la nomination de Nonce à la Diète de Varsovie, qui devait alors avoir lieu. Après la retraite des Français, la Pologne succomba, et les Russes punirent, par la persécution et par mille outrages, le patriotisme de Gadon. C'était la mission du général russe Paulucci, et il s'en acquitta avec la plus grande rigueur. Quelques années avant la révolution du 29 novembre 1830 (en 1834), Gadon fut nommé par l'université de Wilna aux fonctions d'Inspecteur honoraire des écoles, dans le district de Szawlé. Ce fut alors qu'il eut occasion de

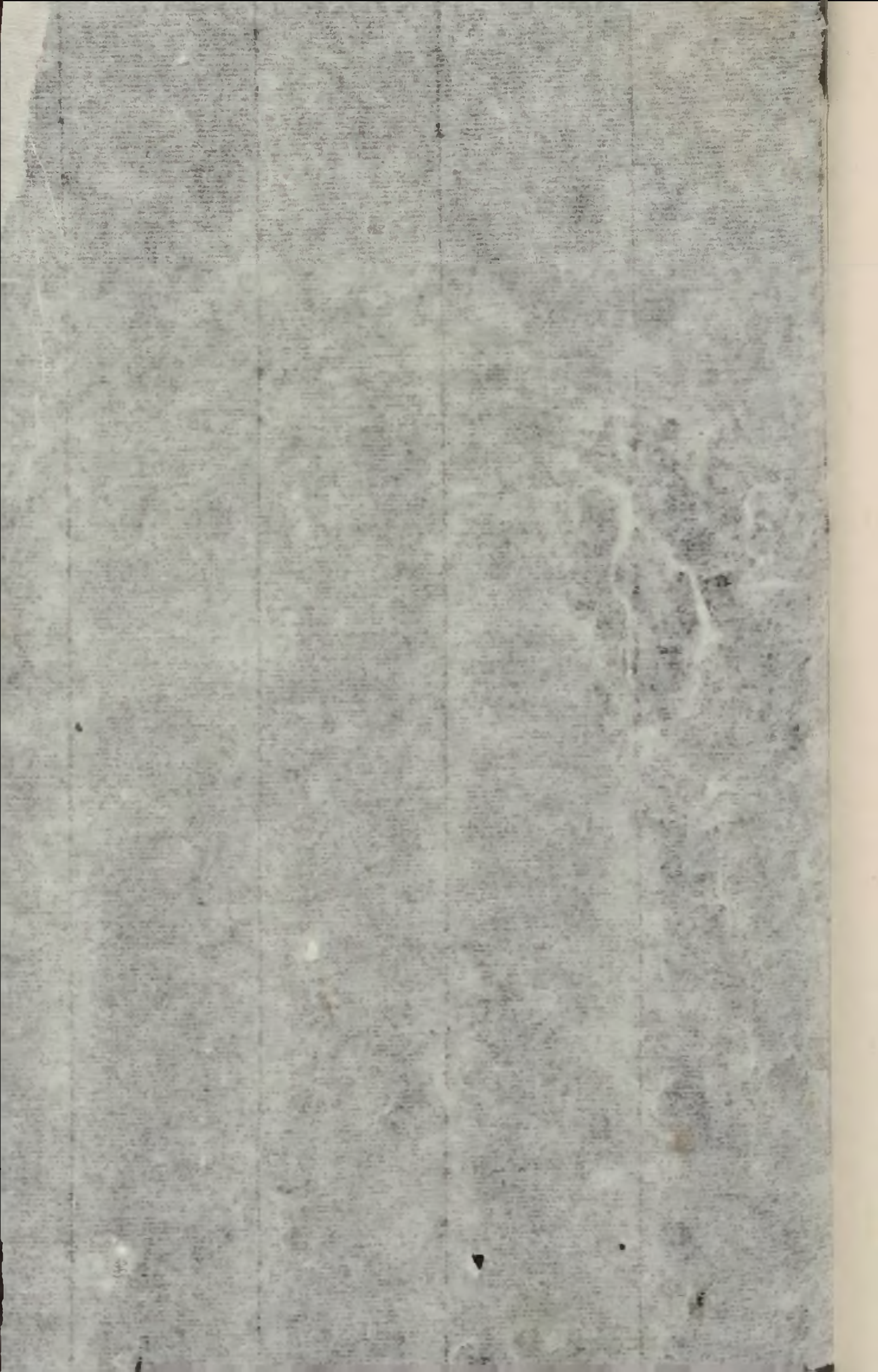
connaître cette jeunesse qui devait bientôt l'appeler au service d'une patrie régénérée.

Aussitôt qu'éclata l'insurrection en Samogitie, Gadon, élu président du gouvernement provisoire du district de Telsze, organisa son administration tant civile que militaire. Cette dernière, sous les ordres de son chef Jacewiez, était destinée à s'emparer du port Polonga et du littoral de la Baltique. Il établit la fonderie des canons à Wornié, et la manufacture de poudre à Jadwoynie. Ce fut lui qui le premier, par son rapport du 3 Avril 1831, annonça au gouvernement de Pologne la nouvelle de l'insurrection en Lithuanie; ce fut lui encore qui, au nom de la Pologne, protesta contre la violation de la neutralité assurée par la Prusse, qui avait laissé passer le corps du colonel russe Bartholomée, et lui fournissait, après, les munitions nécessaires.

De tant de travaux, de tant de dévouement, il ne reste à ce vétéran du patriotisme et de la liberté que l'exil. Mais ces devoirs si consciencieusement observés, mais ces souvenirs si nobles, quoique si déchirans, mais l'espérance qui ne meurt jamais dans un cœur polonais, le soutiennent toujours. S'en remettant à une juste providence, il médite le bonheur du retour sur la terre natale, et l'ineffable joie du moment où les échos de la Pologne répèteront après lui : *ô Patrie ! ô Liberté !*



LADISLAS OSTROWSKI.



JOSEPH ORLIKOWSKI.

ORLIKOWSKI (JOSEPH), natif de Podolie, après avoir fini ses études au lycée de Krzemieniec, entra dans l'armée polonaise en 1818. Il servait dans l'artillerie de la garde. Dix ans après, ayant obtenu le grade de major, il quitta la carrière militaire pour revenir aux devoirs et aux plaisirs de la vie domestique. Le repos qu'il goûtait au sein d'une famille chérie ne fut pas de longue durée. L'insurrection nationale ayant éclaté, le major Orlikowski suivit l'élan du patriotisme, et s'arrachant des bras d'une jeune épouse à laquelle il ne laissait pour toute consolation que de pauvres petits enfans, il vola à la défense de la patrie, et prit part à l'insurrection de Haysyn.

Les connaissances qu'il avait dans l'art militaire le firent nommer chef d'état-major auprès du général Kolyszko. L'infatigable activité qu'Orlikowski ne cessa de déployer dans l'organisation des troupes des insurgés ne tarda pas à lui concilier l'estime et la confiance de ses compatriotes. Mais bientôt, le 14 mai 1831, survint la malheureuse et décisive affaire de Daszow.

Les forces des insurgés s'élevaient à 2000 chevaux environ; elles s'étaient tellement déployées dans leur marche de Granow à Daszow, que leur arrière-garde se trouvait encore à deux lieues de Daszow, tandis que des colonnes nombreuses avaient déjà dépassé cette ville. Dans cette fatale situation, ils furent attaqués par 4000 Russes renforcés de six pièces d'artillerie. Les insurgés, commandés par le brave Pobiedzinski, les repoussèrent avec la plus grande vigueur. Le général Kolyszko, qui était alors à l'avant-garde, n'avait pas pu se trouver au commencement de la bataille; Orlikowski le remplaça.

A deux reprises, l'avant-garde de l'ennemi qui débouchait par le village de Grodek fut culbutée par les insurgés. Orlikowski, toujours à la tête des combattans, montra un courage à toute épreuve; mais lorsqu'il eut reconnu toutes les forces réunies de l'ennemi, qui, par un feu de mitraille bien nourri, tentaient de jeter la terreur parmi leurs adversaires trop inférieurs en nombre, il s'empressa d'ordonner la retraite, espérant ainsi éviter de grandes pertes et pouvoir réunir toutes les troupes des insurgés, pour tomber ensuite sur les Russes avec plus d'avantage. Il ne savait pas, hélas! que la retraite d'un corps irrégulier est sa défaite. Cependant les insurgés, retenus comme par un infaillible pressentiment, n'obéirent point aux deux premiers ordres de retraite qu'ils avaient reçus. Orlikowski en donna un troisième, accompagné de quelques paroles alarmantes. Aussitôt des soldats moins courageux s'écrièrent à haute voix : *Voilà 30,000 Russes et 40 canons, nous sommes perdus.* Ces paroles et la fuite de quelques uns jetèrent le découragement dans les rangs des troupes, qui, abandonnant une des plus belles victoires, se retirèrent vers Daszow dans le désordre le plus complet. L'alarme se communiqua rapidement aux escadrons qui accouraient au secours des combattans; ils se dispersèrent également. Cette fuite inattendue pénétra d'une douleur profonde le cœur des plus ardens citoyens. Pour comble de malheur, la nuit vint encore rendre inutiles les efforts qu'ils faisaient pour rallier les soldats et tenter de nouveau la victoire. Cinquante hommes seulement, sous le commandement d'Orlikowski, mus par une force pour ainsi dire surhumaine, s'élancèrent sur la masse de l'ennemi, l'enfoncèrent en un clin d'œil, et, semant autour d'eux l'épouvante et la mort, se rendirent maîtres un instant de ses canons. Ce combat inoui dura plus d'une demi-heure! Mais les Russes, voyant que le nombre des insurgés n'augmentait pas, les enveloppèrent de leurs masses, que ces héros traversèrent pour la dernière fois, laissant sur le champ de bataille 140 cadavres ennemis. Ainsi l'intrépidité de cinquante Polonais préserva les insurgés d'une destruction complète; car l'ennemi intimidé n'osa pas les poursuivre, et se retira même en toute hâte à deux

lieues de là : mais elle ne put réparer les pertes causées par la faute du chef. A l'approche de la nuit, les insurgés se dispersèrent dans les forêts voisines ; et ce fut à peine si l'on parvint à en rallier cinq cents. Le major Orlikowski reconnut alors la grandeur de sa faute et tous les malheurs qui devaient en être la suite ; aussi ne cessa-t-il de s'accuser lui-même jusqu'aux derniers instans de sa vie. Depuis cette catastrophe, ce n'était plus la gloire qu'il cherchait, c'était la mort, et l'ennemi s'aperçut plus d'une fois encore, aux coups qu'il lui portait, de tout ce que peut un grand courage uni au désespoir. Sombre, inconsolable, nulle victoire ne peut lui dérider le front ni lui donner un seul moment de contentement ; et quand ses plus intimes amis cherchaient à alléger ses souffrances en lui parlant des avantages remportés sur l'ennemi, il leur répondait toujours : « La bataille de Daszow nous a perdus ; c'est » à la bataille de Daszow que j'ai perdu l'insurrection. »

L'affaire de Maydan fut le dernier combat des Podoliens. 200 insurgés, appuyés par deux canons qu'ils avaient pris à l'ennemi, combattirent pendant plusieurs heures contre des forces dix fois supérieures en nombre ; dix fois ils rompirent les lignes ennemies. Enfin, après avoir perdu la moitié de leur monde, après avoir été trahis par les canonniers russes qu'ils avaient gardés pour le service de leurs pièces, ils furent obligés de battre en retraite et d'abandonner ainsi à l'ennemi tous leurs trophées. Dans ce combat à jamais glorieux pour les vaincus, les Russes perdirent plus de 500 hommes. Orlikowski s'y battit en désespéré, cherchant la mort qui paraissait le fuir. Accablé sous le poids de ses remords, il regarda cette défaite comme une suite de la première, et tout-à-coup, en présence de ses camarades, il tourna ses armes contre lui, et se délivra ainsi d'une existence qui lui était devenue insupportable. Cet acte d'un désespoir sublime, le plus éloquent témoignage de ses vertus civiques, changea les plaintes des insurgés en regret et en admiration pour un homme vrai modèle du plus patriotique dévouement.

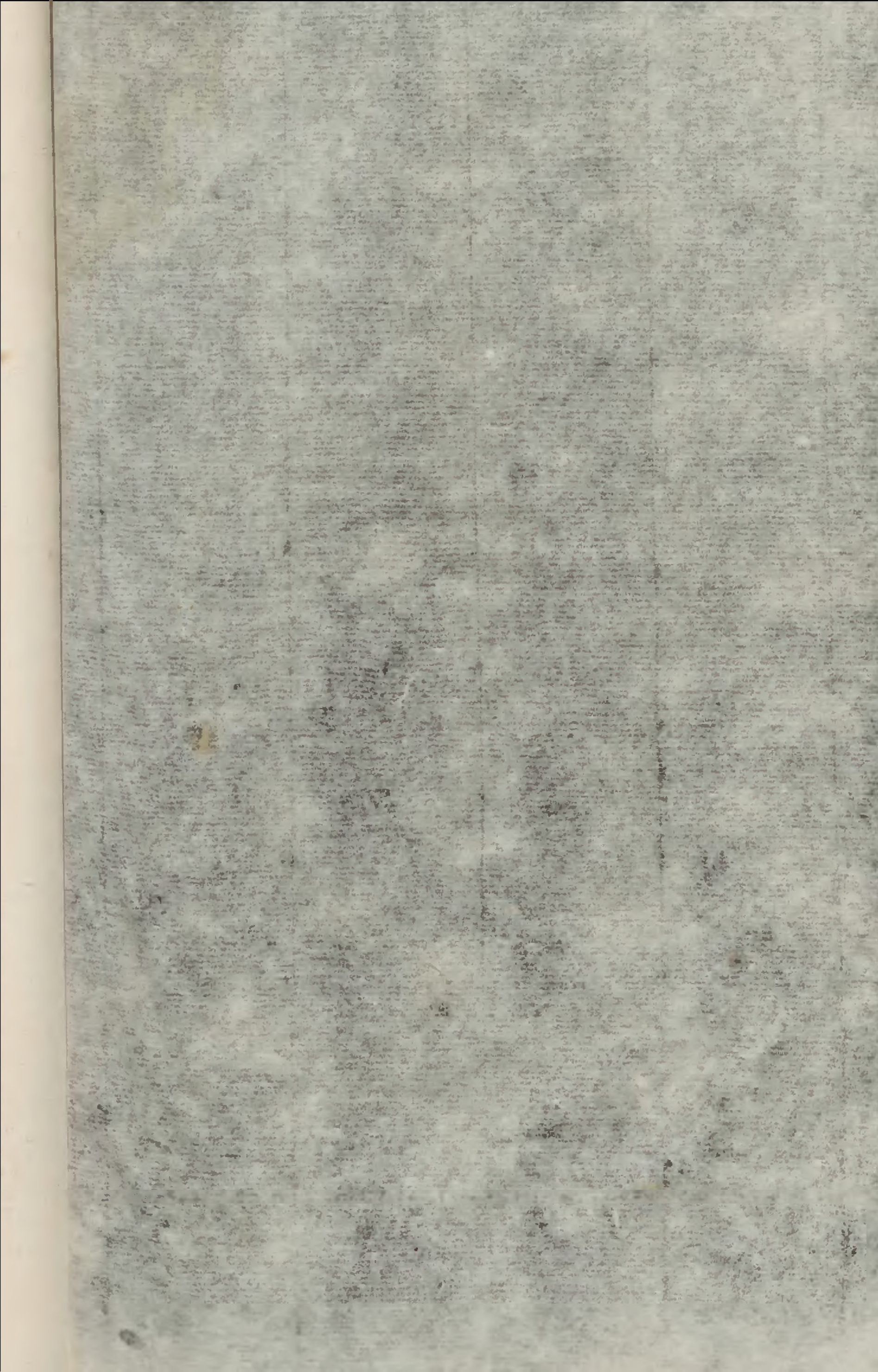
rées de lui; mais elle ne put réparer les pertes causées par la faute du chef. A l'approche de la nuit, les insurgés se dispersèrent dans les forêts voisines, et ce fut à peine si l'on parvint à en rallier cinq cents. Le major Orlikowski reconnut alors la grandeur de sa faute et tous les malheurs qui devaient en être la suite; aussi ne cessa-t-il de s'accuser lui-même jusqu'aux derniers instans de sa vie. Depuis cette catastrophe, ce n'était plus la gloire qu'il cherchait, c'était la mort, et l'ennemi s'aperçut plus d'une fois encore aux coups qu'il lui portait, de tout ce que peut un grand courage uni au désespoir. Sombre, inconsolable, nulle victoire ne put lui dérider le front ni lui donner un seul moment de contentement; et quand ses plus intimes amis cherchaient à alléger ses souffrances en lui parlant des avantages remportés sur l'ennemi, il leur répondait toujours: « La bataille de Daszow nous a perdus; c'est à la bataille de Daszow que j'ai perdu l'insurrection. »

L'affaire de Majdan fut le dernier combat des Podoliens. 200 insurgés, appuyés par deux canons qu'ils avaient pris à l'ennemi, combattirent pendant plusieurs heures contre des forces dix fois supérieures en nombre; dix fois ils rompirent les lignes ennemies. Enfin, après avoir perdu la moitié de leur monde, après avoir été trahis par les canonniers russes qu'ils avaient gardés pour le service de leurs pièces, ils furent obligés de battre en retraite et d'abandonner ainsi à l'ennemi leurs trophées. Dans ce combat, à jamais glorieux pour les vaincus, les Russes perdirent plus de 600 hommes. Orlikowski s'y battit en désespéré, cherchant la mort qui paraissait le fuir. Accablé sous le poids de ses remords, il regarda cette défaite comme une suite de la première, et tout-à-coup, en présence de ses camarades, il tourna ses armes contre lui, et se délivra ainsi d'une existence qui lui était devenue insupportable. Cet acte d'un désespoir sublime le plus éloquent témoignage de ses erreurs expiées, changea les plaintes des insurgés en regret et en admiration pour un homme vrai modèle du plus patriotique dévouement.



Emilie Plater

EMILIE PLATER.



ÉMILIE PLATER.(1)

ÉMILIE PLATER, issue d'une des premières familles de la Lithuanie, naquit à Wilna le 13 novembre 1806, du comte Xavier Plater et de la comtesse Anna de Mohl. Sa mère, femme instruite autant que vertueuse, fut bientôt obligée de se séparer de son époux, peu fait pour apprécier ses nobles qualités, et se retira avec sa fille chez une de ses parentes, madame de Sieberg, qui habitait le domaine de Lixna dans la Livonie polonaise. Émilie avait alors neuf ans; son esprit pénétrant, sa candeur, son humeur douce et affable, et un certain penchant à la mélancolie, ne tardèrent point à lui gagner tous les cœurs. C'est à Lixna que se fit son éducation, c'est là aussi qu'elle passa la plus grande partie de sa courte existence. Déjà alors, à cet âge où les jeux sont toute la vie, il lui fallait, à elle, de quoi nourrir à la fois l'esprit et le cœur. La parure, la danse, la musique douce et efféminée des salons ne pouvaient lui convenir; ce n'était pas des plaisirs qu'elle demandait, c'était des émotions, et des émotions fortes et passionnées.

L'étude de l'histoire fut celle qu'elle préféra à toute autre, et cette étude devint pour elle une véritable passion. La lecture des annales de la Pologne, de cette nation où tant de femmes ont égalé, surpassé même quelquefois les hommes dans leur dévouement à la patrie, enflamma surtout sa jeune imagination. Elle dévorait aussi tous les ouvrages consacrés à la gloire de son sexe; et parmi les femmes dont la vie excitait son enthousiasme, Jeanne d'Arc lui apparut comme le modèle qu'elle devait suivre. C'était une sainte à la-

(1) Les détails que je donne ici sur la vie d'Émilie Plater, sont extraits de mon ouvrage récemment publié : *Émilie Plater, sa vie et sa mort, avec une préface de M. Ballanche*, 1 vol. in-8°, orné d'un portrait.

quelle elle avait voué un culte de prédilection, et dont elle avait fait l'idéal de ses rêves ; beaux rêves, tout de gloire et de liberté, et dont une moitié seulement devait se réaliser. Quoi qu'il en soit, la jeune Polonaise se préparait à la mission auguste et sainte qu'elle se sentait appelée à remplir. Sa table était couverte d'instrumens et de livres de mathématiques ; l'équitation, le tir, de longues courses dans les bois, au milieu des neiges ou à l'ardeur du soleil, tels étaient ses amusemens favoris, ses récréations ordinaires. Les fatigues ne pouvaient rien sur elle, les dangers lui plaisaient, et en leur présence elle déployait un courage et une énergie dont peu d'hommes même sont capables.

Lixna était situé dans le voisinage de Dunabourg, et ses terres étaient limitrophes d'un terrain appartenant à la citadelle, ce qui obligeait madame Sieberg à avoir des relations journalières avec le commandant, et à recevoir les visites des officiers de la garnison. Le commandant du génie, le général K..., y venait très souvent ; c'était un soldat et un Russe dans toute la force du terme. Il remarqua Émilie, elle lui plut, et bientôt il résolut de l'épouser Mais à la proposition qu'il lui fit de sa main, la jeune fille répondit par ce seul mot : *Je suis Polonaise*, et le général déconcerté quitta Lixna pour n'y plus revenir.

Dans l'année 1830, Émilie perdit sa mère. Ce triste évènement brisa son âme, et la blessure qu'elle en reçut ne se guérit jamais complètement. Ne pouvant vivre sans affection, elle chercha alors à se rapprocher de son père ; mais ses avances furent rejetées. Cependant elle ne se découragea pas : elle intéressa à ses projets plusieurs amis de sa famille, et se rendit auprès d'une de ses tantes à Antuzow, pour y attendre le résultat de leurs efforts.

C'est en ce lieu que la surprit la révolution de 1830. Le cri de liberté, parti des bords de la Vistule, retentit jusqu'au fond de sa retraite. Enfin elle voyait prêt à se réaliser le rêve de toute sa jeunesse ! Enfin elle allait s'élancer au milieu des bataillons moscovites, et combattre pour cette patrie qu'elle aimait de toutes les forces de son âme ardente et guerrière ! Comme tous les autres Lithuaniens, Émilie avait compté sur l'arrivée prochaine des Polonais, et son ambition se bornait alors à se mettre dans leurs rangs ; mais bientôt les

fautes du gouvernement national de Varsovie détruisirent ses espérances, et lui imposèrent une tâche plus difficile. Elle sentit qu'il fallait remédier à ces fautes, ou du moins en prévenir les fâcheux résultats, en soutenant l'enthousiasme dans les cœurs faibles et indécis, en se servant de l'influence que peuvent donner le rang, la naissance, l'instruction, les bienfaits, pour agir sur les masses et leur imprimer le mouvement. Ce rôle, elle se crut capable de le remplir, et elle s'y dévoua tout entière. Toujours en contact avec le peuple, dont elle était chérie et respectée, elle lui expliquait les motifs du retard des Polonais, lui faisait espérer leur arrivée prochaine, lui dictait la conduite qu'il avait à tenir, et le peuple suivait ses conseils, parce qu'il la voyait constamment occupée du bonheur du pays.

Une fois certaine que dans les environs tout se lèverait et marcherait au premier signal, Émilie partit pour Wilna, afin de se concerter avec le comité directeur; mais elle était femme, et l'entrée des réunions lui fut interdite. Émilie ne se rebuta point; et toujours occupée de son entreprise, une idée grande et hardie jaillit tout-à-coup de son cœur. Il ne s'agissait rien moins que de prendre la forteresse de Dunabourg, de s'emparer de l'arsenal qui s'y trouvait, d'arborer sur la rive gauche de la Dzwina, le drapeau de l'Aigle blanc de Pologne et du Cavalier lithuanien, et de transporter ainsi l'insurrection en Livonie et dans la Russie Blanche. J'y parviendrai, se dit-elle; et la voilà qui étudie les lieux, calcule toutes les chances, pèse toutes les probabilités, et n'oublie, en un mot, rien de ce qui peut assurer son succès.

Deux cousins d'Émilie se trouvaient dans l'École des sous-officiers porte-enseignes fondée par le gouvernement russe à Dunabourg. Elle s'ouvrit à eux, et leur communiqua son projet, qu'ils s'engagèrent aussitôt, eux et leurs camarades, à seconder de tout leur pouvoir. Il fut résolu qu'à l'approche des insurgés que conduirait Émilie, l'École des porte-enseignes se soulèverait, prendrait les armes, et tomberait à l'improviste sur la garnison de la citadelle.

Enfin, le 25 mars 1831, Jules Gruzewski, à la tête d'une petite troupe, chasse les Russes de la ville de Rosié. A ce signal,

toute la Lithuanie se lève. Heureuse de voir le moment arrivé, Émilie se rend auprès des conjurés, les excite, les supplie, les presse d'agir. Mais ce n'est point assez pour la jeune Polonaise: elle veut encore avoir sa part de dangers. Le 29 mars, elle coupe sa blonde chevelure, revêt des habits d'homme, s'arme de pistolets et d'un poignard, et, suivie de mademoiselle Pruszynska et de deux patriotes, elle part pour le village de Dousiaty où déjà tout était préparé. C'était un dimanche; tout le peuple des environs, accouru sur la mystérieuse nouvelle qu'il y aurait quelque chose de nouveau, remplissait l'église et ses abords. A la vue de la jeune comtesse à cheval et armée, la foule se répand sur la grande place, où notre héroïne vient d'arborer le drapeau national; elle l'entoure, curieuse, impatiente, prête à tout entreprendre. Émilie profite de ces heureuses dispositions, et dans une courte et chaleureuse harangue, expose les motifs puissans qui appellent le pays aux armes. On lui répond par des cris mille fois répétés d'enthousiasme et d'admiration; les jeunes gens accourent armés de faux, de piques, et de quelques fusils de chasse; en moins d'un quart d'heure tout le village prend une attitude guerrière; on organise les insurgés, on distribue des cartouches aux chasseurs, on aiguise le tranchant des faux. Emilie surveille tout, rien n'échappe à sa prévoyance et à son infatigable activité. A chaque instant de nombreux volontaires arrivent de tous les côtés pour se ranger sous ses ordres, et à la fin du jour elle se trouve à la tête de deux cent quatre-vingts chasseurs, de quelques centaines de faucheurs, et d'une soixantaine de cavaliers.

Le lendemain, elle s'empare de la poste aux chevaux de Daugiélé, et ayant ainsi augmenté sa cavalerie d'une trentaine de chevaux, elle se met en marche vers Dunabourg. Le 2 avril, une compagnie d'infanterie russe, qui s'y rendait venant d'Uciana, lui barra le chemin; Emilie l'attaque, et, après un combat opiniâtre, force l'ennemi à se retirer. Enfin, après quelques jours d'une marche pénible, elle arrive près de Iesiorossy; mais le commandant de Dunabourg, qui avait reçu l'éveil, envoie deux compagnies d'infanterie pour arrêter les insurgés. Émilie en est prévenue, et se ré-

jouit d'avance de ce nouveau combat qu'elle est déjà sûre de voir tourner à son avantage. En effet, le 4 avril, à la pointe du jour, elle tombe sur le camp des Russes, les pousse, les culbute, s'empare du village d'Ieziorossy, et poursuit ces fuyards sur la grande route de Dunabourg où elle brûle d'arriver. Malheureusement ils y sont avant elle ; le commandant, instruit par eux du sort de son premier détachement, fait marcher contre la petite troupe lithuanienne un bataillon d'infanterie avec deux pièces de canon. L'affaire ne pouvait être douteuse : les insurgés n'avaient plus de cartouches, et leurs fusils devenaient inutiles. Ils combattirent un moment ; mais bientôt forcés de céder au nombre et rompus sur tous les points, ils se dispersèrent en désordre, sans pouvoir se rallier. Serrée de près par les Russes qui la poursuivirent longtemps, Émilie fut obligée de revenir sur ses pas, et eut la douleur de voir l'ennemi reprendre tous les villages qu'elle avait délivrés. Dousiaty, où pour la première fois elle avait déployé l'étendard de l'insurrection, fut occupé par les Russes et livré aux flammes.

D'ailleurs le projet d'Émilie, de surprendre Dunabourg, était devenu inexécutable par suite des changemens survenus dans cette forteresse. Les jeunes porte-enseignes sur lesquels elle comptait le plus avaient tous été renvoyés, soit que le général russe eût eut quelque soupçon du complot, soit qu'il eût craint de garder dans la forteresse des hommes qu'il pensait avec raison devoir sympathiser avec les rebelles ; il les avait fait partir le 9 avril pour l'armée de Diébitsch, escortés d'un détachement de la garde impériale. Voyant ainsi ses plans déconcertés, Emilie réunit les débris de sa petite troupe à celle que commandait son cousin, le comte César Plater, quitta les environs de Dousiaty, et, suivie seulement de mademoiselle Pruszynska, elle se mit en route pour joindre le corps d'insurgés restés sous les ordres de Zaluski, dans le district d'Upita. Sa renommée l'y avait précédée, et l'on accourait en foule pour voir, pour admirer cette femme qui, non seulement avait donné l'exemple aux hommes, mais qui surpassait encore les plus intrépides et les plus dévoués. Le lendemain, 4 mai, le corps de Zaluski marcha à Przystowiany, où l'on arriva vers les onze

heures du matin. Émilie Plater se rendit aussitôt au bivouac des chasseurs libres de Wilkomir, les priant de vouloir bien l'admettre dans leurs rangs ; elle y fut reçue par acclamation, car chacun d'eux tenait à honneur de l'avoir pour compagnon d'armes, et le commandant ordonna que sa venue fût célébrée par une espèce de fête militaire.

Mais au lieu d'une fête, ce fut un combat... Vers une heure après midi, une décharge de fusils sur l'aile gauche annonça l'approche de l'ennemi; bientôt on aperçut les lanciers russes se déployant dans la plaine et l'infanterie qui marchait en colonne serrée. C'étaient les généraux Sulima et Malinowski avec deux régimens de cavalerie, une brigade d'infanterie et douze pièces de canon. Les insurgés, pris à l'improviste, se jetèrent sur leurs armes et coururent prendre position dans un petit bois qui couronnait le sommet d'une colline; deux fois l'infanterie russe s'avança, la baïonnette en avant, pour les en chasser, deux fois elle fut repoussée par une salve meurtrière... Pendant quatre heures on se disputa le terrain ; mais enfin les cartouches vinrent à manquer aux insurgés, et toute résistance leur devenant désormais impossible, ils cherchèrent leur salut dans la fuite, poursuivis de tous côtés par les Russes, qui sabrèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. Tant que dura le combat, Émilie fut en première ligne, parcourant les rangs, et affrontant la mort sans toutefois la donner. Au moment de la retraite, elle se vit abandonnée ; trois hommes seulement étaient restés auprès d'elle. La terre récemment labourée, et changée en boue par des pluies abondantes tombées quelques jours auparavant, retardait la marche de la cavalerie russe et donnait aux piétons un avantage sur elle. Cependant Émilie, fatiguée par le combat, n'avançait que difficilement ; à chaque instant une balle ennemie pouvait l'atteindre, elle entendait derrière elle les pas des chevaux russes ; enfin, après de longs et pénibles efforts, elle parvint à se réfugier dans un bois, où elle tomba de lassitude et d'épuisement. Sur le soir, elle se traîna jusqu'à la chaumière d'un garde-forestier, située tout au plus à cinq cents pas du camp russe. Bien que cette retraite fût peu sûre pour elle, son ex-

cessive faiblesse l'obligea d'y passer la nuit. Le lendemain, un peu rétablie, elle se remit en route, et après bien des recherches, bien des difficultés, elle retrouva la troupe de Zaluski sur les bords de la Doubissa.

Bientôt elle quitta le corps des chasseurs libres de Wilkomir, pour aller joindre celui de Parczewski qui devait s'avancer sur Wilna. Elle y fut suivie par Marie Raszanowicz, qui venait de se présenter aux insurgés pour courir, elle aussi, les dangers de la guerre. La conformité de sexe et de sentimens eut bientôt lié les deux héroïnes de la plus étroite amitié, amitié que la mort seule a pu rompre.

Lorsque Chlapowski eut organisé les troupes insurgées, Emilie Plater, qui avait reçu de ce général l'accueil le plus flatteur, fut nommée capitaine commandant la 1re compagnie du 1er régiment de Lithuanie. Ce régiment, désigné quelques jours après sous le nom de 25e de ligne, fut envoyé à Kowno, position importante qui devait servir de point de communication entre la Pologne et les insurgés de la Lithuanie. Émilie ne vit dans le grade qu'on venait de lui conférer qu'un moyen de plus d'être utile à la patrie ; elle s'adonna donc à l'étude des manœuvres militaires; et les travaux les plus actifs, les fatigues les plus pénibles ne purent lasser un seul instant son dévouement et sa patience.

Après la bataille de Wilna, les Russes se présentèrent le 25 juin devant Kowno. Le colonel Kiekiernicki, commandant le poste, ne songea point, malgré les avis qui lui venaient de tous côtés, à faire sauter le pont de la Wilia, qui offrait un passage à l'ennemi. Cette imprudence eut les suites les plus funestes : les Russes passèrent la rivière sans obstacle, et culbutèrent les Polonais. Placée sur la droite de la ligne, Émilie Plater reçut le choc de l'ennemi sans en être ébranlée. Héroïne intrépide, elle ne céda qu'aux derniers momens, faisant payer cher aux Russes chaque pouce de terrain qu'elle leur abandonnait. Déjà ses forces épuisées refusaient de l'aider plus long-temps; elle fait alors un dernier effort, et s'élançant au milieu des Cosaques, elle parvient à se frayer une route qu'elle jonche de cadavres ennemis. Ainsi échappée à la sanglante

affaire de Kowno, elle se rendit à Rosienie, où les débris du 25e de ligne reçurent ordre de se rallier.

Ce régiment, réorganisé tant bien que mal, fut bientôt après chargé d'escorter les bagages de l'armée que Gielgud dirigeait sur Schawlé; arrivé près de Schawlany, il tomba dans une embuscade russe. Grâce à l'intrépidité de nos soldats, on en fut quitte pour une perte assez considérable de matériel. Un rapport fait au général Gielgud sur cet engagement, cita le capitaine Émilie Plater comme ayant donné les plus grandes preuves de courage et de sang-froid. Ce fut là son dernier combat. Gielgud ayant perdu son commandement, et l'armée, divisée en trois corps, ayant été confiée aux généraux Chlapowski, Rohland et Dembinski, chacun se disposa à suivre celui de ces trois chefs dans lequel il avait le plus de confiance. Émilie Plater, partageant l'opinion ou plutôt l'erreur générale, opta pour Chlapowski, sur les pas duquel on espérait entrer en Pologne. Mais lui, c'était en Prusse qu'il voulait nous conduire! Cette décision n'était plus un secret pour personne, qu'Émilie se refusait encore à y croire. Voulant s'en assurer par elle-même, elle courut auprès de Chlapowski, et dès les premiers mots du général, l'affreuse vérité lui apparut tout entière. « — Eh! » bien, lui dit-elle après lui avoir énergiquement reproché son » ignominieuse conduite, allez en Prusse; pour moi, tant qu'il me » restera quelques gouttes de sang, je combattrai pour la patrie. » Et le même soir elle quitta l'armée, accompagnée de Marie Raszanowicz et du comte César Plater.

Ils marchèrent tous trois pendant dix jours, couverts d'une grossière souquenille de toile sous laquelle ils cachaient soigneusement leurs armes, et guidés par un vieux paysan samogitien. La fatigue, la faim, la soif, les veilles, ils supportaient tout cela avec résignation, avec héroïsme; car devant eux, mais bien loin encore, se trouvait Varsovie. Mais, hélas! déjà une fièvre ardente consumait Émilie, ses pieds n'étaient plus qu'une plaie, elle se sentait mourir; cependant elle cachait son affreux état à ses compagnons, dans la crainte de les affliger et surtout de les arrêter dans leur marche. Mais enfin il fallut céder; tout-à-coup, n'en pouvant

plus, elle tomba sans connaissance. Marie et le comte César la prirent dans leurs bras, et au bout d'un quart d'heure on arriva à la chaumière d'un garde-forestier, où les soins les plus touchans furent prodigués à la malade. Elle revint à elle, et les premiers mots qu'elle put prononcer furent pour engager son cousin à poursuivre sa route. « Partez, lui dit-elle, vous pouvez encore être » utile à la patrie ; moi, bientôt j'aurai cessé de vivre. » Le comte César, alarmé de l'état de sa cousine, s'adressa au propriétaire du village, et lui découvrant tout le mystère, le supplia d'accueillir chez lui celle qui ne se trouvait dans cette triste position que par suite de son sublime dévouement à la cause de la Pologne ; il parlait à un patriote, et celui-ci s'empressa de faire transporter Émilie dans sa maison : grâce aux secours de l'art, grâce surtout aux soins assidus de sa fidèle compagne, Marie Raszanowicz, qui n'avait pas voulu la quitter, Émilie recouvra peu à peu la santé dans cette retraite hospitalière où elle était cachée sous le nom de mademoiselle Korawinska. Mais un jour elle apprend que Varsovie n'est plus, que la Pologne tout entière est retombée dans l'esclavage..... Pauvre fille! ce fut pour elle le coup de la mort... La Pologne venait de succomber, Émilie Plater ne pouvait pas, ne devait pas lui survivre; son âme se brisa, un sombre désespoir s'empara d'elle; et le 23 décembre 1831, après avoir reçu les derniers adieux de la religion, et soulevé ses armes d'une main défaillante l'héroïne polonaise rendit son dernier soupir.

plus, elle tomba sans connaissance. Marie et le comte César la prirent dans leurs bras, et au bout d'un quart d'heure on arriva à la chaumière d'un garde forestier, où les soins les plus touchants furent prodigués à la malade. Elle revint à elle, et les premiers mots qu'elle put prononcer furent pour engager son cousin à poursuivre sa route. « Partez, lui dit-elle, vous pouvez encore être utile à la patrie ; moi, bientôt j'aurai cessé de vivre. » Le comte César, alarmé de l'état de sa cousine, s'adressa au propriétaire du village, et lui découvrant tout le mystère, le supplia d'accueillir chez lui celle qui ne se trouvait dans cette triste position que par suite de son dévouement à la cause de la Pologne ; il partit à cheval, et [illegible] s'empressa de faire transporter Émilie dans sa maison ; [illegible] de l'art, grâce surtout aux soins assidus de sa compagne, Marie Raszanowicz, qui n'avait pas voulu la quitter, Émilie recouvra peu à peu la santé dans cette retraite hospitalière où elle était cachée sous le nom de [illegible]. Mais un jour elle apprend que Varsovie n'est plus, que la Pologne tout entière est retombée dans l'esclavage. Pauvre fille ! ce fut pour elle le coup de la mort. La Pologne venait de succomber, Émilie Plater ne pouvait pas, ne devait pas lui survivre ; son âme se brisa, [illegible] désespoir s'empara d'elle, et le 23 décembre 1831, après avoir reçu les derniers secours de la religion, et soulevé ses armes d'une main défaillante l'héroïne polonaise rendit son dernier soupir.

LA NUIT DU 29 NOVEMBRE 1830

A VARSOVIE.

Severin Goszczynski, Louis Jankowski, Vincent Kobylanski, Antoine Kosinski, Valentin Krosnowski, Louis Nabielak, Valentin Nasierowski, Zeno Niemojewski, Louis Orpiszewski, Charles Paszkiewicz, Stanislas Poninski, Léonard Rettel, Edouard Rottermund, Roch et Nicodème Rupniewski, Alexandre Swientoslawski, Constantin Trzaskowski, Edouard Trzcinski.

Depuis l'année 1764, où la Russie commença à intervenir ostensiblement dans les affaires intérieures de la Pologne, les Polonais combattirent ouvertement contre elle tant qu'ils eurent des armes. Trahis par leurs alliés, en 1772 par l'Autriche et la France, en 1794 par la Prusse qui leur jurait une amitié éternelle ; enfin, dans l'année 1795, par l'Autriche et la Prusse à la fois, ils tramèrent continuellement de nouvelles conspirations qui tendaient toutes à renouveler la lutte. Cette lutte se continue toujours et peut continuer encore des siècles entiers, malgré toute la prévoyance de leurs ennemis. La langue, les mœurs, la religion, les souvenirs, la vie de famille même parmi les Polonais, renferment tous les germes d'une résistance éternelle ; ce n'est point en vain que la Pologne a traversé dix siècles d'une indépendance nationale : contre une œuvre de mille ans, les efforts de quelques cabinets, quelques sourdes intrigues, quelques actes de mauvaise foi politique, quelques traités plus ou moins équivoques doivent être sans force; et malheur aux puissances qui ont basé leur édifice politique sur un terrain aussi dangereux !

Dans le milieu du siècle passé, la Pologne, comme toutes les grandes puissances dont l'origine se perd dans une haute antiquité,

sentait le besoin pressant d'une réforme politique. Le mal, qui pendant un siècle la mit en proie à la plus affreuse anarchie, présentait au moins cet avantage, qu'il montrait évidemment la nécessité, non point de changer quelques lois absurdes, ou d'améliorer quelques institutions insuffisantes, mais de renverser l'édifice tout entier pour le reconstruire sur des bases que l'expérience de tant de siècles avait démontrées les seules durables. Ce fut en ce moment de crise politique que la Russie envoya des troupes, dans l'année 1764, pour aider une fraction de la riche noblesse polonaise, qui ne pouvait trouver dans la nation assez de force pour seconder ses vues ambitieuses. La diète qui eut lieu cette année sous les baïonnettes russes accepta la protection russe, et décida de l'avenir de la Pologne, en donnant la couronne au candidat proposé par Catherine. C'était le roi Stanislas-Auguste Poniatowski. La confédération de Bar prit alors naissance (le 29 février 1768). Nous n'entrerons point dans les détails de cette guerre éminemment nationale; nous dirons seulement que tous les efforts postérieurs de la nation n'étaient qu'une continuation des efforts des héros de Bar, et que la dernière insurrection du 29 novembre 1830 n'a fait que renouveler cet acte de l'indépendance nationale. La confédération de Bar ne dura que cinq ans; mais elle a jeté de si fortes racines dans l'esprit national, qu'elle restera toujours comme un fanal vers lequel les yeux des Polonais seront tournés au milieu des orages politiques. Quelques années après la chute de la confédération de Bar et le premier démembrement de la Pologne, la diète constituante eut lieu; elle dura depuis 1788 jusqu'à l'année 1792 : c'était avec les mêmes ennemis qu'il s'agissait alors de combattre, car la Russie ne discontinuait pas ses anciennes intrigues, qui tendaient à l'anéantissement de la Pologne, vues auxquelles elle faisait servir l'ambition personnelle de quelques individus de la riche noblesse. Ce qu'avaient fait les confédérés de Bar les armes à la main, la diète le continua dans ses travaux législatifs, et plus heureuse que ceux-ci, elle parvint à élaborer et à faire adopter par la nation une loi en faveur de la bourgeoisie, et une constitution par laquelle tous les anciens abus de la législa-

tion furent, ou renversés, ou sapés dans leurs fondemens. Les journées du 18 avril et du 3 mai 1791 furent pour la Pologne la première aurore d'un meilleur avenir.

Le premier partage du pays ayant mis fin à la confédération de Bar, le partage de 1794 renversa l'œuvre de la diète de 1788 et 1792. Alors les Polonais reprirent les armes: Kosciuszko, à Cracovie; Madalinski, dans la Grande-Pologne; Kilinski, simple cordonnier, à Varsovie; Niesiolowski, Giedroyc, Prozor, Zawisza, Sulistrowski et Chlewinski, en Lithuanie; le colonel Jasinski, à Wilna, firent leurs mouvemens insurrectionnels. Mais tous les efforts des patriotes échouèrent contre les forces réunies de tous les voisins conjurés à leur perte, et le troisième partage fut consommé.

Ici l'histoire de la Pologne finit: ici commence celle des sourdes conspirations des patriotes. Plusieurs d'entre eux émigrèrent en France: de ce nombre était le général Dombrowski; ceux qui restèrent dans le pays travaillèrent à faire passer en France des hommes et des sommes énormes pour soutenir leur émigration. Enfin, après de longs travaux, on parvint à former une légion en Italie, sous le commandement du général Dombrowski, et l'histoire de cette légion devint pour ainsi dire celle de la nation, celle de 20,000,000 d'hommes qui n'avaient d'autres représentans pour protester contre l'anéantissement de leur patrie. Enfin, l'élévation de Napoléon, et surtout la formation du duché de Varsovie dans les années 1807 et 1809 mirent fin à toutes les conspirations; l'espérance des Polonais semblait toucher à son terme, ils gardaient une confiance sans bornes dans le génie tutélaire de la Pologne. Cependant, après la chute de Napoléon, les conspirations reprennent leur activité et leur force; Dombrowski en suggère la première idée, qui se développe d'abord lentement jusqu'à l'année 1819, et depuis cette époque avance d'un pas rapide.

On peut dire que depuis le congrès de Vienne l'histoire de la Pologne a été double: l'histoire publique des oppressions étrangères; l'histoire secrète des patriotes dont les travaux tendaient à maintenir la haine du joug étranger, et à préparer les matériaux d'une nouvelle insurrection. Le major Lukasinski et Machnicki

forment une société patriotique à laquelle ils donnent toutes les formes extérieures de la *maçonnerie*. Le nombre de leurs adeptes augmente, les loges se multiplient sur divers points du pays, le gouvernement est obligé de défendre la maçonnerie en Pologne. Lukasinski profite de cette circonstance pour épurer la société, et concentrer le secret dans les seuls hommes dont il a apprécié le caractère. En 1821, à Posen, le général Uminski forme une société des *faucheurs*, en commémoration des régimens de Kosciuszko, qui, n'étant armés que de faux, ont remporté les plus belles victoires sur les Russes. Les faucheurs et les maçons se réunissent en une seule société dont Varsovie devient le point principal; le pays est divisé en *provinces*, celles-ci en *communes*, et la conspiration prend le nom de *société patriotique*. Dans le même temps et à l'insu de la conspiration de Lukasinski, une société secrète, sous le nom des *Templiers*, se propage en Volhynie, en Podolie et en Ukraine, sous la présidence de Maïewski : les formes extérieures de l'ordre des Templiers d'Écosse lui servent à cacher ses projets patriotiques. Une autre société des *philarètes* est établie aussi dans le même temps parmi la jeunesse de Wilna par Thomas Zan.

Cependant le comité de Varsovie envoie, sur tous les points de l'ancienne Pologne, ses délégués pour y établir les communications secrètes parmi les patriotes; les délégués rencontrent partout non seulement les hommes prêts à aider le comité, mais les associations entières qui travaillent dans le même but. Comme les faucheurs de Posen, les Templiers de l'Ukraine se concertent avec la société de Varsovie. On va encore plus loin, on découvre un filon de la société patriotique russe, avec laquelle le comité de Varsovie entre en négociation.

Tel était l'état des choses dans l'année 1822, quand le grand-duc Constantin parvint à découvrir une des communes de la société de Varsovie; mais ni Lukasinski, ni Machnicki, quoique gravement compromis par un misérable dénonciateur, ne révélèrent aucun secret, et tous les efforts du grand-duc n'aboutirent qu'à engager les conspirateurs à mieux couvrir leurs travaux A la même époque, la société de la jeunesse de Wilna, qui comptait près de

quinze cents membres dispersés en Lithuanie, devint l'objet des persécutions de Constantin, qui finit par envoyer en Sibérie une quinzaine des principaux de ses membres.

Lorsque survint la mort de l'empereur Alexandre, on comptait plus de 8,000 individus, presque tous de la noblesse de Pologne, faisant partie de la société patriotique dans toutes ses ramifications, sans compter les *philarètes* de Wilna.

La société russe découverte révéla l'existence de la société polonaise ; tous les membres de son comité, ainsi qu'une foule d'autres personnes, furent jetés dans les cachots. Une commission d'enquête, composée de Russes et des plus mauvais Polonais, fut établie à Varsovie, et au bout de plusieurs mois déclara que les prisonniers étaient coupables de haute trahison. Il ne s'agissait donc que d'instituer un tribunal criminel qui devait prononcer l'arrêt; mais comme la constitution octroyée à la Pologne, par Alexandre dans l'année 1815, prévoyait de pareils cas, Nicolas chargea le sénat du royaume de Pologne de prononcer en dernier ressort sur la culpabilité des prévenus et de leur appliquer les peines prescrites par le code criminel du pays. Le sénat, changé ainsi en *haute cour nationale*, rejeta le rapport de la commission d'enquête, procéda à un nouvel interrogatoire des prisonniers d'Etat, et après de longs travaux déclara leur innocence, à l'unanimité moins une voix. Une pareille conduite du sénat produisit l'effet d'un coup de foudre sur l'esprit de Nicolas, et surtout sur celui de son frère Constantin ; elle leur prouva que ce n'était point un crime pour les Polonais, que de travailler au rétablissement de leur patrie. Pour intimider les sénateurs, on leur défendit d'abord de rendre leur arrêt public avant la confirmation de l'empereur ; le sénat obéit, mais en même temps il protesta solennellement contre cet abus du pouvoir exécutif, dans un rapport plein de force et même d'une sanglante ironie qu'il adressa à Nicolas.

Par un mépris des lois dont on n'a jamais vu d'exemple, l'empereur soumit l'arrêt du sénat à la sanction du conseil de ses ministres, à Varsovie, espérant trouver au moins dans ses propres créatures l'instrument aveugle de ses volontés; son attente fut

trompée encore une fois, car les ministres approuvèrent la conduite des sénateurs. Il ne restait donc qu'à ouvrir les prisons d'Etat; mais Nicolas retarda de son bon vouloir l'exécution de cet acte de justice, et punit les sénateurs en les soumettant eux-mêmes, pendant une année entière, à une surveillance de police.

Il est difficile d'imaginer la joie de la nation entière à la vue d'une si noble conduite des pères de la patrie. L'effet que produisit cet arrêt sur l'esprit public surpassa tout ce que les sociétés secrètes les mieux organisées et les plus répandues auraient pu faire pour préparer la nation à une prochaine insurrection : aussi là finissent les travaux de la *société patriotique*; découverte elle ne pouvait plus agir, ni avoir assez de moyens pour renouer ses relations avec celles de ses branches qui n'avaient pas été découvertes. Chacun donc travailla isolément, observé strictement par la police.

Ce fut sur ces entrefaites que, le 15 décembre 1828, le sous-lieutenant Pierre Wysocki forma parmi les élèves de l'École des porte-enseignes, à Varsovie, une conspiration qui avait pour but d'insurger la Pologne. On voulait massacrer tous les membres de la famille impériale pendant les fêtes du couronnement qui devait avoir lieu à Varsovie quelques mois plus tard. Cette mesure semblait être la plus expéditive.

Quel eût été le sort de la Russie, de la Pologne et de l'Europe entière si ce complot eût été mis à exécution? Nous laissons à nos lecteurs d'en décider. La *conspiration du couronnement*, car tel est le nom qu'on lui donna, était composée des personnes suivantes : Pierre Wysocki, sous-lieutenant, Charles Karsnicki et Camille Mochnacki, porte-enseignes du bataillon des sapeurs; Stanislas Poninski, Séverin Cichowski, Alexandre Laski et Charles Paszkiewicz, porte-enseignes du régiment des grenadiers de la garde; Joseph Gurowski et Joseph Dobrowolski, porte-enseignes du premier de ligne. Dans le commencement de l'année 1829, la conspiration fut augmentée des personnes civiles suivantes : Maurice Mochnacki, Adam Gurowski et Adolphe Cichowski, qui tous avaient leurs frères parmi les principaux conjurés. Puis on initia trois membres de la chambre des nonces : Valentin Zwierkowski,

François Trzcinski et Gustave Malachowski; ensuite Titus Dzialynski, propriétaire dans le duché de Posen, et Bernard Potocki, autre propriétaire. Le jour du couronnement, l'École des porte-enseignes défilait déjà sur la place des parades, devant l'empereur et ses deux frères, avec les armes chargées et prêts à exécuter le plan de Wysocki; mais Malachowski, Dzialynski et Potocki, après s'être concertés avec plusieurs personnages d'un certain âge et d'une certaine considération, comme ils le disaient, engagèrent les conjurés à abandonner leur projet. Toutefois, si on laissa Nicolas terminer tranquillement sa comédie du couronnement à Varsovie, la conspiration ne fut point dissoute et fit au contraire des progrès rapides dans l'armée; outre les personnes civiles que nous avons mentionnées à l'instant, le complot, dans le courant de l'année 1829 et dans la première moitié de 1830, fut augmenté des individus suivans: Félix Nowosielski et Przedpelski, sous-lieutenans et Gawronski, capitaine du bataillon des sapeurs; capitaine Casimir Paschkowicz, lieutenant Pierre Urbanski et le sous-lieutenant Charles Szlegel, des grenadiers de la garde; enfin Koszucki, sous-lieutenant du premier de l'infanterie légère. Tous ces officiers étaient engagés à emmener au moment de l'action un certain nombre de soldats et fournir aux conjurés la poudre et les balles. Ils devaient en outre confier le secret de la conspiration à ceux de leurs camarades qu'ils jugeraient dignes de cet honneur, mais en prévenant chaque fois les principaux conjurés par l'intermédiaire de Wysoski. Deux d'entre eux, Urbanski et Przedpelski, préposés aux dépôts des poudres de leurs régimens, pouvaient à chaque moment fournir près de 150,000 cartouches.

En été 1830, Constantin Trzaskowski, porte-enseigne du quatrième de ligne, et Joseph Zaliwski, sous-lieutenant au premier de ligne, entrèrent dans la conspiration. L'acquisition de ce dernier surtout était d'une grande importance pour les conjurés, et quelques jours après il fut nommé, avec Wysocki et Urbanski, au comité chargé de l'organisation systématique du complot.

La conspiration était déjà assez forte, quand la nouvelle des journées de juillet arriva à Varsovie. Une révolution en France, une

autre en Belgique, présentaient sans doute la meilleure occasion pour un mouvement insurrectionnel en Pologne. Il éclata donc dans la mémorable soirée du 29 novembre 1830.

Il serait inutile de dire que le but que se proposait Wysocki, en donnant à la nation le signal d'une insurrection, était d'affranchir la Pologne du joug étranger. Son plan, dont la réalisation devait amener ces heureux résultats, consistait :

1° A faire prisonnier ou à tuer le Czarewitch Constantin;

2° A faire désarmer la garnison russe de Varsovie par la garnison polonaise;

3° A ne point distribuer au peuple les armes de l'Arsenal, qui devaient être employées à l'armement des régimens de la nouvelle levée;

4° A ne point attenter aux autorités constitutionnelles du pays, bien qu'elles fussent toutes instituées par Nicolas, et ne se mêler en rien aux affaires politiques que la diète seule devait décider.

Le Czarewitch n'avait à Varsovie aucun autre pouvoir légal, que celui de commandant en chef de l'armée polonaise; on sait cependant qu'en qualité de frère du Czar, il exerçait en Pologne la plus affreuse tyrannie, que son pouvoir était tout-à-fait discrétionnaire, et qu'il violait sans cesse la charte et toutes les lois du pays. Aussi les conjurés ne voulaient-ils point ménager sa personne. Le pouvoir suprême constitutionnel était entre les mains du *conseil d'administration*, ou conseil des ministres. Nous avons vu plus haut qu'en 1829, lors du jugement des patriotes, le conseil des ministres auquel Nicolas donna arbitrairement le pouvoir de réviser l'arrêt rendu par la *haute cour nationale*, par sa décision favorable aux prisonniers d'Etat, se rendit très populaire dans le pays. Voilà pourquoi Wysocki supposa à des individus, qui, sous la domination de Nicolas, étaient préposés aux affaires publiques dans le pays, le patriotisme, l'activité et l'inébranlable courage que réclame l'insurrection : erreur de la jeunesse qui pardonne facilement ; erreur funeste que rien ne pourrait réparer par la suite.

La garnison polonaise de Varsovie, dans la journée du 29 novembre, était composée des forces suivantes : un régiment des gre-

nadiers de la garde 1,600 hommes; le 4e régiment de ligne 1,400 hommes; dix-huit compagnies d'élite, choisies dans neuf régimens différens, chaque compagnie de 190 hommes; total 3,420 : le bataillon des sapeurs et des pionniers 700 hommes; l'école des porte-enseignes 200 hommes; régiment de la garde des chasseurs à cheval 600 hommes; une batterie de la garde de l'artillerie à cheval, 8 canons et 150 hommes; l'école d'artillerie, 40 hommes et deux pièces de canons; enfin l'école des bombardiers, 30 hommes et 4 pièces.

Quant à la garnison russe, l'ensemble de ses forces se composait d'un régiment des grenadiers, dit de Lithuanie, 1,800 hommes; un d'infanterie légère de la garde, dit de Volhynie, 1,800 hommes; un des cuirassiers de la garde, dit de Podolie, 600 hommes; un des lanciers de la garde, 600 hommes; un des hussards de la garde, dit de Grodno, 600 hommes; enfin, deux pièces de canon servies par 25 hommes.

Ainsi la comparaison entre les deux garnisons de la capitale donne la différence suivante : *Infanterie* polonaise, 7,320 hommes; infanterie russe, 3,600 hommes. *Cavalerie* polonaise, 600 hommes; cavalerie russe 1,800 hommes. *Artillerie* polonaise, 14 pièces et 220 hommes; artillerie russe, 2 pièces et 25 hommes : total des forces polonaises, 8,140 hommes et 14 pièces; total des forces russes, 5,425 et 2 pieces. Toutefois cette supériorité numérique résultait uniquement de la supposition que toutes les troupes de la garnison polonaise se réuniraient à l'insurrection, et qu'on ne laisserait pas aux Russes le temps d'envoyer chercher leur artillerie à Gora, ville située à 5 lieues de Varsovie, en se dirigeant au sud.

Or, au moment de l'action, les Polonais se trouvèrent réduits à 5,000 hommes, sans cavalerie; les forces des Russes s'élevèrent ainsi à près de 8,000 hommes, et dès le lendemain de l'engagement ils comptaient 28 nouvelles pièces de canons, dont 24 arrivées de Gora et 4 enlevées par ruse aux insurgés.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur le plan topographique de Varsovie, pour faire comprendre notre narration aux personnes qui ne connaissent point la capitale de la Pologne.

Cette ville est bâtie le long de la rive gauche de la Vistule, en forme de demi-cercle, dont voici les points cardinaux, qui étaient les points d'opérations militaires pendant la nuit du 29 novembre. Sur le point extrême *méridional*, à une certaine distance de la rivière, s'élève le château de Belvédère où résidait le Czarevitch; sur le point extrême *septentrional*, sont les casernes de la garde; à l'*ouest*, à peu près au centre du demi-cercle de la ville, est situé l'Arsenal; enfin le faubourg de Praga peu peuplé, bâti presque entièrement en bois, s'étend sur la rive droite de la Vistule et se réunit à Varsovie par deux ponts de bateaux, dont l'un, principal, se trouve justement posé dans le milieu de la longueur de la ville, et l'autre au nord tout près des casernes de la garde.

Une suite non interrompue des rues qui unissent le Belvédère à ces casernes, c'est-à-dire le point extrême du sud avec le point extrême du nord, forment une ligne à peu près parallèle à la Vistule. Ainsi, pour aller du Belvédère aux casernes de la garde, il faut traverser les rues suivantes, dont l'une n'est presque que la prolongation de l'autre : d'abord l'Allée, place de l'Église Ronde, la rue du Nouveau-Monde, la rue du faubourg de Cracovie, place de Sigismond III, la vieille ville, la rue Freta, la nouvelle ville, la rue de Zakroczym; enfin, la rue Fawory, qui aboutit à ces bâtimens.

Sur cette ligne, dans la rue du faubourg de Cracovie et dans la place de Sigismond III, étaient deux postes principaux occupés par les Polonais; dans la vieille ville se trouvaient les casernes de deux de leurs compagnies d'élite; dans la rue de Zakroczym, les casernes des Sapieha occupées par le 4e régiment de ligne, dont une partie se trouvait ce jour-là de service sur un point assez éloigné; enfin dans les casernes de la garde se trouvaient à la fois le régiment des grenadiers de la garde russe, dit de Lithuanie, et le régiment des grenadiers de la garde polonaise, ainsi que six des compagnies d'élite.

La partie *sud-est* de la ville, comprise entre la Vistule d'un côté et le Belvédère, l'Allée et la rue du Nouveau-Monde de l'autre, renferme d'abord, en allant du sud au nord, le quai de la Vistule connu sous le nom de faubourg de Solec, le bois de Lazienki où se trou-

vaient les casernes des porte-enseignes; puis les vastes casernes où étaient logés à la fois les trois régimens de la cavalerie de la garde russe ; à une certaine distance, les casernes des Radziwill encore inachevées ; enfin plus loin, presque en face du point qui réunit le Nouveau-Monde au faubourg de Cracovie, les casernes des Ordinats, occupées par six des compagnies d'élite de l'armée polonaise.

La partie *sud-ouest* de la ville n'avait aucun point important, et si elle est digne de mention, c'est seulement parce que de ce côté se trouvaient les casernes des chasseurs de la garde polonaise à cheval, qui se réunirent aux Russes dès le commencement, et les casernes et les quartiers de quelques compagnies d'élite.

A l'*ouest*, l'arsenal, qui, comme nous l'avons déjà dit, occupe le centre du demi-cercle de la ville, avait à sa droite la banque nationale et à sa gauche les casernes de la garde polonaise de l'artillerie à cheval.

La partie *nord-ouest*, comprise entre les casernes de la garde et l'arsenal, embrassait d'abord la place de Muranow, où était caserné le bataillon des sapeurs et des pionniers polonais; ensuite le Champ de Mars, vaste place pour les grandes manœuvres militaires, et à quelques centaines de pas de là les casernes de la Couronne, occupées par le régiment de la garde russe d'infanterie légère, dit de Volhynie, et où il n'y avait que trente individus polonais de l'école des bombardiers. Ces casernes étaient assez éloignées de l'arsenal.

Telle est la topographie de Varsovie, telle était la dissémination des deux garnisons ennemies. Voyons maintenant le plan des opérations militaires de la nuit du 29 novembre.

A un signal convenu, l'insurrection dut éclater sur tous ces points à la fois. Le signal était l'incendie d'une vieille brasserie, sur le quai de Solec non loin du Belvédère, ainsi qu'un autre incendie d'une maison en bois, dans une des rues derrière l'arsenal. A six heures du soir, deux colonnes de feu, l'une au sud, l'autre à l'ouest, devaient avertir les conjurés dispersés sur tous les points de la ville, pour effectuer le désarmement des Russes en un seul instant.

L'expédition du Belvédère, pour s'emparer de la personne du

Czarevitch ou pour le tuer, fut confiée aux étudians de l'Université, sous le commandement des deux hommes de lettres, Louis Nabielak et Séverin Goszczynski ; on leur adjoignit deux porte-enseignes, Trzaskowski et Kobylanski, parce qu'ils connaissaient mieux que tous les autres l'intérieur du château du tyran et pouvaient servir de guides. Wysocki ne voulait pas que le Czarevitch fût tué par les militaires polonais dont il était le commandant en chef; il réserva cette tâche à la jeunesse de l'Université.

L'École des porte-enseignes fut commandée par Wysocki lui-même; elle devait attaquer les trois régimens de la cavalerie russe renfermés dans leurs casernes. Nieszokoc, au signal donné par les deux incendies, devait arriver au secours de Wysocki avec les quatre canons appartenant à l'école des bombardiers ; tandis que de l'autre côté, et au même signal, les six compagnies qui se trouvaient dans les casernes des Ordinats avaient l'ordre d'arriver dans le bois de Lazienki, pour rendre complet le désarmement des trois régimens russes.

Dans les casernes de la garde, les Polonais, à la première lueur de l'incendie devaient charger leurs armes, entrer dans les salles occupées par les grenadiers russes et les faire tous prisonniers ; tandis qu'une partie d'entre eux, sous le commandement de Kiekiernicki, irait occuper le faubourg de Praga, s'emparer des magasins à poudre qu'il renferme et assurer aux insurgés la possession des deux ponts de bateaux qui unissent ce faubourg à la ville.

Dans les casernes de la Couronne où était logé le régiment russe de l'infanterie légère, dit de Volhynie, l'ennemi ne pouvait pas être aussi facilement désarmé que dans les casernes de la garde. On arrêta donc qu'au moment où il sortirait sur la place au signal de l'alarme, il serait attaqué des deux côtés à la fois, de l'un par le bataillon des sapeurs polonais, de l'autre par un bataillon du 4e de ligne et par deux compagnies d'élite.

Dans les casernes du 4e de ligne, situées rue de Zakoczym dans le palais de Sapieha, on devait prendre les armes et se mettre en marche vers l'Arsenal, où devaient arriver aussi plusieurs autres

parties des insurgés et où se trouvait dès le commencement Joseph Zaliwski avec quelques compagnies d'élite.

Le 4e de ligne n'était pas tout entier dans ses casernes, car un bataillon et demi faisait ce jour-là le service en divers endroits de la ville. Jules Zaïonczkowski et Stanislas Gorecki, qui se trouvaient à un poste dans le faubourg de Cracovie, devaient occuper le théâtre des Variétés et faire prisonniers tous les officiers russes qui s'y trouvaient. Mniszewski et Grotowski se chargèrent de la garde des deux prisons, pour empêcher ceux qui y étaient enfermés de s'évader au milieu de l'alarme universelle. Les deux compagnies d'élite, casernées dans la vieille-ville, avaient l'ordre d'en occuper la place; deux autres en quartier dans la partie sud-ouest devaient aller à la place de la Bourse.

Quant au peuple, les personnes civiles suivantes: Xavier Bronikowski, Maurice Mochnacki, Anasthase Dunin, Vlodimir Kormanski, ainsi que Louis Zukowski et Joseph Kozlowski, devaient faire dans la vieille-ville un rassemblement, se mettre à la tête des groupes du peuple, pour les porter sur divers points de la ville, et surtout à l'Arsenal; non, pour aider l'armée dans cette insurrection, qui dès son principe devait être purement militaire, mais uniquement pour sanctionner, par la présence du peuple, le grand œuvre des porte-enseignes et de toute la garnison.

Tel était le plan des opérations militaires de cette mémorable nuit; plan bien conçu, profondément médité, qui, vu les forces supérieures des Polonais, était de la plus facile exécution. Peu s'en fallut pourtant que le destin, dont les arrêts se jouent si souvent de la prévoyance des hommes, ne le fît avorter dès le commencement de son exécution; car, soit que les horloges de la ville ne concordassent point entre elles, soit que les deux sous-officiers chargés d'allumer l'incendie de Solec se fussent trop hâtés d'accomplir leur mission, le signal de l'action générale fut donné mal et trop tôt; non seulement il devança l'heure convenue, mais le feu, après avoir brillé à cinq heures et demie, s'éteignit à six. Nabielak et Goszczynski, qui devaient commander l'expédition des étudians sur le Belvédère, se rendaient dans une allée du bois de

Lazienki, où ce détachement devait se réunir, lorsque, chemin faisant, leurs yeux furent frappés de l'éclat de ce feu prématuré : au lieu du rendez-vous, ils ne trouvèrent qu'une vingtaine d'hommes, c'est-à-dire à peine la moitié de ceux qui devaient s'y rendre. Au bout de quelques instans, le tambour battit dans les casernes voisines, pour appeler au feu; un mouvement extraordinaire se fit dans les maisons ; des ordonnances à pied et à cheval parcoururent le bois dans toutes les directions ; les lumières se multiplièrent à travers les arbres; avertis par le son des cloches des corps-de-gardes, les postes furent bientôt armés.

Sous le Czarevitch, le service des incendies était bien organisé. Il avait l'habitude de se rendre lui-même, de jour ou de nuit, sur le lieu du désastre. Il aurait donc pu également cette fois descendre du Belvédère qui n'était éloigné qu'à quelques centaines de pas.

Cette considération, le mouvement qui se faisait autour d'eux, sans qu'ils pussent en apprécier la conséquence, jetèrent l'alarme et le désordre parmi les quelques hommes que Nabielak et Goszczynski avaient trouvés dans le bois de Lazienki. Le plus grand nombre, emporté par la crainte de tomber entre les mains des soldats et agens de police, se dispersa.

L'incendie fut bientôt éteint. Cet évènement, quoique peu décisif en apparence, produisit l'effet le plus funeste. Le manque d'ensemble, dans une action aussi importante, sur un si vaste théâtre, pouvait mettre les conjurés dans la position la plus critique : aussi, dès ce moment, les obstacles se multiplièrent.

Les conjurés qui se trouvaient dans la partie méridionale de la ville aux environs du Belvédère et des casernes de la cavalerie russe ne purent plus communiquer avec leurs frères des autres points de la capitale. Ceux-ci, ne voyant pas le signal du midi, croyaient que rien ne remuait encore, et de leur côté restaient dans l'inaction. C'était beaucoup de temps perdu. Ce fut ainsi qu'un moment de distraction de Wysocki compromit la cause entière et tout l'avenir de l'insurrection.

Cependant le silence ne tarde pas à se rétablir dans le bois de Lazienki. Les conjurés, d'abord dispersés, commencent à se rassem-

bler de nouveau près la statue de Sobieski. Ils conviennent d'envoyer Nabielak prendre des informations à l'École des porte-enseignes, éloignée à deux cents pas de là.

Il s'y rend aussitôt, mais revient sans nouvelles satisfaisantes. Wysocki était encore dans la ville ; l'École était aux transes : il fallut se résigner à une seconde pause. — Une heure entière s'était déjà écoulée depuis le moment marqué pour le commencement du mouvement général. Nabielak et Goszczynski se rendirent de nouveau à l'École des porte-enseignes. Pour la seconde fois ils revenaient sans nouvelles, lorsqu'à leur retour ils rencontrèrent Wysocki arrivant de la ville avec Szlegel, Dobrowolski, Paszkiewicz et Rottermund, et se rendant en toute hâte à l'École avec les deux premiers ; Paszkiewicz et Rottermund venaient se joindre à l'expédition du Belvédère. Dès cet instant l'espoir renaît, le courage grandit dans tous les cœurs, les fusils des porte-enseignes russes logés avec les porte-enseignes polonais sont enlevés sans que leurs maîtres aient l'air de voir ce qui se passe autour d'eux, et sur-le-champ distribués aux étudians de l'Université.

Les armes une fois chargées, Nabielak et Goszczynski se rendent compte de leurs forces : dix-huit hommes en tout, y compris Paszkiewicz et Rottermund, ainsi que les deux porte-enseignes Trzaskowski et Kobylanski, qui servent de guides à l'expédition. Le détachement est divisé en deux troupes égales : — L'une sous la conduite de Trzaskowski, composée de Nabielak, Goszczynski, Zenon Niemoïowski, les deux frères Roch et Nicodème Rupniewski, Orpiszewski, Jankowski et Nasiorowski, doit tomber dans le château par sa porte principale, du côté de la barrière de Mokotow. C'est l'élite des combattans. — L'autre conduite par Kobylanski et composée de Paszkiewicz, Poninski, Éduard Trzcinski, Édouard Rottermund, Swientoslawski, Valentin Krosnowski, Rettel et Kosinski, se dirige vers le jardin du Belvédère, pour empêcher la fuite du Czarevitch, et pour porter secours aux assaillans, en cas de besoin.

Plein d'espoir et d'audace, le premier détachement s'avança rapidement vers les portes du château, et, aux cris redoublés de *Mort au tyran!* s'élança dans la vaste cour. Quelques personnes qui se

trouvaient là prirent aussitôt la fuite, en fermant les grandes portes sur elles ; mais la précaution fut inutile ; car au signal de l'un des conjurés, les crosses de fusils tombent à coups redoublés sur ce faible rempart : il fut en peu d'instans renversé. Les vitres du rez-de-chaussée furent brisées, et cette partie du palais envahie, aux cris incessans de *Mort au tyran!*

A cet instant, le feu des porte-enseignes parvint aux oreilles des assaillans. Ce bruit de bon augure redoublant leur courage, ils se précipitèrent par les fenêtres rompues, et les porte-enseignes dans l'intérieur du principal corps du palais; mais là ils ne rencontrèrent qu'un morne silence, aucune résistance, aucun mouvement. Les portes intérieures brisées, ils s'élancèrent de chambre en chambre, fouillant toute la demeure du tyran...... Vaines recherches! ils ne le trouvèrent pas. Dans l'antichambre de la salle d'audience, un homme s'offrit à leurs regards : c'était Lubowidzki, chef de la police, qui apportait au Czarevitch les détails les plus exacts de la conjuration. Il fut percé de plusieurs coups de baïonnettes, et laissé pour mort baigné dans son sang.

L'insurrection avait surpris Constantin endormi. Aux premiers cris poussés au loin son valet-de-chambre s'éveille et passe chez le Czarevitch : celui-ci se frottait encore les yeux ; mais le valet-de-chambre l'arrache de son lit, et le pousse dans un cabinet où venait aboutir un escalier dérobé, conduisant au pavillon gauche qui servait de logement à la princesse Lowicz, son épouse. Cela eut lieu à peine un instant avant l'entrée des conjurés dans le même cabinet. Alors une scène vraiment pittoresque se passa chez la princesse. Ce fut aux pieds d'une Polonaise, à laquelle il avait fait le sacrifice d'un trône que le tyran des Polonais chercha un refuge contre ses victimes. Toute la cour féminine de la princesse était déjà rassemblée, lorsque le Czarevitch, dans le désordre de sa toilette nocturne, entra précipitamment dans sa chambre. A cet aspect, comprenant le danger, la princesse ordonna à toutes ses femmes de se mettre à genoux autour de Constantin, et de faire des prières à haute voix, bien sûre qu'elle était qu'au travers de ce rempart de la prière et du beau sexe, nulle main polonaise n'ose-

rait étendre sa vengeance jusqu'à lui. Ce superbe Czarevitch resta long-temps dans cette attitude suppliante, saisi de la plus grande frayeur, et les yeux égarés, sans pouvoir faire un mouvement, sans proférer une seule parole ; et même une heure après, quand déjà le danger était passé, il tremblait encore et ne pouvait monter à cheval sans l'aide de quelques personnes. Heureux qu'il dut être d'échapper aux conjurés, qui, après avoir parcouru tous les appartemens, excepté le seul pavillon de la princesse, sortirent précipitamment du palais, et mirent à mort dans la cour le général russe Gendre, premier favori du Czarevitch, qui lui-même avait l'habitude de l'appeler *le plus misérable des misérables*.

Cette expédition ne dura que quelques minutes. Les conjurés se rendirent à leur ancien poste, près la statue de Sobieski, dans le bois de Lazienki. Leur détachement qui gardait le jardin du Belvédère, après avoir massacré un messager envoyé pour demander des secours pour le Czarevitch, arriva peu après. Le poste du Belvédère se réunit alors à l'École des porte-enseignes, et opéra sa retraite justement à propos ; car, à peine sorti du palais, le bruit d'un détachement de cavalerie russe, qui y entrait, se fit entendre. Voyons d'autre part quelle avait été la conduite de l'École des porte-enseignes.

Wysocki, après avoir congédié Nabielak et Goszczynski, qui se rendaient au Belvédère, entra dans la salle de l'École à l'heure où l'on enseignait la théorie militaire. Là, il tira son épée et s'écria d'une voix tonnante : *Polonais ! l'heure de la vengeance est sonnée. C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir. Que nos poitrines deviennent les Thermopyles pour nos ennemis ! Aux armes !...* A l'instant toute l'École répéta avec enthousiasme ces derniers mots. Szlegel distribua les cartouches qu'il avait apportées de la ville : un instant s'était à peine écoulé, que toute l'École était déjà rangée en ordre de bataille dans la cour.

Ils étaient au nombre de cent soixante et plus ; chacun d'eux connaissait le commandement d'une brigade et d'une division, aussi bien qu'un général : on eût difficilement trouvé dans une armée des combattans plus adroits et des tirailleurs plus habiles ; car le Czare-

vitch mettait tous ses soins à exercer cette École, qu'il regardait comme une pépinière de très bons officiers pour l'armée.

Wysocki, à la tête de la colonne, marcha contre les casernes des trois régimens de la cavalerie russe, qui n'était éloignée de celle des porte-enseignes que de quelques centaines de pas. Ces casernes, si elles étaient défendues par un détachement d'infanterie, même peu nombreux, seraient une forteresse imprenable ; mais les cavaliers, surtout attaqués à l'improviste, ne pouvaient y tenir longtemps contre un seul bataillon. Elles se composent d'un grand nombre de petites maisons, isolées les unes des autres, ainsi que des écuries et des magasins. Une foule de canaux traversent leur vaste emplacement, coupés çà et là par de petits ponts; chaque escadron, chaque compagnie a, pour ainsi dire, sa petite place d'exercice dans chaque enceinte, et le corps entier des casernes est entouré d'un très large canal, qu'un cheval ne pourrait franchir.

En s'approchant de ce lieu, les porte-enseignes lâchèrent en l'air quelques coups de feu, pour jeter la frayeur parmi les Russes, ainsi que pour donner le signal aux six compagnies d'élite qui devaient leur arriver des casernes des Ordinats. Ce furent ces décharges que le détachement du Belvédère entendit à son entrée dans les cours du château.

Après cette première salve, les porte-enseignes entrent dans l'intérieur des casernes des lanciers russes, qui étaient déjà à cheval au nombre de 300. Une décharge bien ajustée en renverse le plus grand nombre. Les lanciers se formaient en ordre de bataille; mais, à la vue de leurs morts et de leurs blessés, ils tournent le dos et se dispersent dans le plus grand désordre. La nuit était sombre, les Russes se croyaient attaqués par plusieurs milliers de fantassins polonais. Leur terreur fut si grande, que, si deux compagnies polonaises, au lieu de six, comme il était arrêté dans le plan, fussent arrivées des casernes des Ordinats, on eût pu facilement désarmer les trois régimens de cavalerie russe. Mais comme ni ces compagnies, ni Nieszokoc, avec les quatre canons de l'école des bombardiers, n'arrivaient au secours de Wysocki, et que les cuirassiers et les hussards russes avaient le temps de monter à cheval et de sor-

tir des casernes, cette circonstance et la crainte de manquer de cartouches, dont les porte-enseignes étaient peu approvisionnés, engagèrent Wysocki à abandonner les casernes des lanciers, dont il s'était emparé, et à regagner le pont de Sobieski, dans l'intention d'y attendre les secours promis.

Ce premier engagement mit au jour toute l'intrépidité de cette brillante jeunesse, et jeta dans les rangs de l'ennemi un effroi impossible à décrire. Plus tard, il fut frappé d'étonnement en s'apercevant qu'une force si peu considérable l'avait délogé des casernes. Cela ne contribua pas peu à lui faire reprendre courage : aussi la position de Wysocki devint-elle périlleuse, lorsque au lieu de secours il aperçut les cuirassiers russes lui barrant les deux chemins par lesquels il pouvait pénétrer dans la ville : l'un du côté de l'Allée, l'autre du côté de la Vistule. Mais loin de se décourager, il divisa sa troupe en deux parts : à l'une, il fit attaquer l'ennemi à gauche, du côté de l'Allée, et se mit lui-même à la tête de l'autre. La lutte ne dura qu'un instant. Les porte-enseignes, dispersés en tirailleurs, tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant de l'ennemi, tiraient par derrière les arbres et du fond des ravins, et attaquant ainsi les lourds cavaliers, qui ne pouvaient s'avancer dans le bois, ils dispersèrent les cuirassiers et gagnèrent le chemin de la ville du côté de la Vistule.

Au même instant, les étudians commandés par Nabielak et Goszczynski sortaient du Belvédère, où arrivaient au galop une partie des cuirassiers dispersés par les porte-enseignes.

Wysocki, avançant toujours, s'aperçut que les cuirassiers commençaient à se rallier sur les derrières, et que le régiment tout entier des hussards russes se préparait à attaquer son front. Menacé d'être ainsi pris entre deux feux, il inclina à droite et s'empara des casernes des Radziwill, bâtiment inachevé et désert, plaça ses tirailleurs aux portes et aux fenêtres, et fit un feu meurtrier sur les Russes.

Il voulait rester le plus long-temps possible en cet endroit, d'abord pour occuper la cavalerie ennemie et détourner son attention de la ville, ensuite pour attendre les secours convenus. Mais

il ne lui restait déjà que quelques cartouches, tandis que les Russes s'approchaient de plus en plus, dans l'intention de le forcer dans sa retraite : *On nous assiége!* s'écrient alors les porte-enseignes, et pleins de confiance dans leur propre bravoure, la baïonnette en avant, ils tombent en masse sur les cavaliers ennemis et les dispersent de nouveau.

Cette fois du moins les forces des insurgés étaient connues des Russes, du côté desquels était tout l'avantage, puisqu'ils n'étaient plus enclavés et embarrassés dans des casernes de cavalerie. Aussi, dès lors, rien n'arrête plus la marche des porte-enseignes ; ils montent à gauche et arrivent à la place de l'Eglise Ronde, au point où l'allée se réunit à la rue du Nouveau-Monde.

Ce fut là qu'ils trouvèrent le général polonais Stanislas Potocki ; ignorant la cause qui l'amenait, ils le saluèrent et voulurent l'engager à se mettre à leur tête. Mais les prières furent inutiles : il resta inexorable ; force fut de le laisser se promener tranquillement sur la place, et cet homme cependant fut celui qui fit le plus de mal aux patriotes. Instruit du plan des conjurés, il se porta exprès à la place de l'Église-Ronde, point auquel aboutissaient plusieurs rues, dont deux menaient dans le bois de Lazienki, et deux autres vers le Belvédère et la barrière de Mokotow, où se trouvait le Czarevitch. C'était par là que passaient les six compagnies polonaises des casernes des Ordinats qui devaient porter des secours aux porte-enseignes. Mais à mesure qu'elles arrivaient l'une après l'autre, Potocki, que l'on croyait de la conspiration, les envoyait au Czarevitch ; et telle fut la cause de cet abandon involontaire dans lequel se trouvèrent si long-temps les porte-enseignes, luttant seuls contre les forces réunies de trois régimens de la cavalerie ennemie. Les quatre canons de Nieszokoc furent détournés par la même trahison que les compagnies d'élite : mais quand même ils ne l'eussent pas été, ils n'auraient pu à temps secourir Wysocki, et cela par un malentendu facile à concevoir dans un moment pareil ; puisque ce ne fut que quelques heures après l'affaire de Lazienki que ces pièces purent être dirigées vers l'Église-Ronde.

Constantin, qui n'avait pu de long-temps revenir de sa frayeur,

au milieu de la cour de sa femme, s'habilla à la hâte; entouré d'un détachement de cuirassiers, il monta à cheval et se rendit vers la barrière de Mokotow, dans le voisinage du Belvédère. A la vue des compagnies d'élite que Potocki lui envoyait, il éprouva la plus grande joie, et s'avança même avec son cheval un peu en avant pour les remercier de leur fidélité. Il ignorait la ruse de Potocki. Alors le sous-lieutenant Woloszynski arracha le fusil d'un soldat et le tourna contre le Czarevitch. Celui-ci s'étant aussitôt aperçu de ce mouvement, tourna bride, criant tout effrayé : Tirez! Tirez! Mais par trois fois le fusil ayant refusé le service, Woloszynski, avec quelques autres officiers, eut le bonheur d'échapper à sa vengeance.

Tout cela se passait entre 8 et 9 heures.

Après avoir quitté Potocki, l'École des porte-enseignes traversa la rue du Nouveau-Monde en criant partout : *Aux armes!* Mais rien ne pouvait interrompre le véritable silence de tombeau dans lequel ce quartier, le plus riche de la ville, et habité, pour la plupart, par les officiers russes, semblait être enveloppé. Les portes étaient partout fermées, et les lumières éteintes aux fenêtres. Cette attitude de mort irrita encore davantage la jeunesse; car l'espèce d'apathie dans laquelle étaient plongés les habitans de ce quartier, leur annonçait peu de sympathie au moment où, apres avoir vaincu l'ennemi, elle attendait un accueil plus amical de ses concitoyens. C'est à ce sentiment pénible qu'il faut attribuer quelques scènes sanglantes par lesquelles les porte-enseignes marquèrent leur marche vers l'Arsenal. Ils rencontrèrent d'abord le général polonais Trembicki, qui se rendait en toute hâte vers le Czarevitch, et ils l'arrêtèrent. Trembicki était un homme d'un caractère très rigoureux. Constantin lui avait confié le commandement de l'École des porte-enseignes quelques jours avant le 29 novembre. Respectant dans sa personne leur supérieur et les talens militaires qu'on lui reconnaissait généralement, ils lui adressèrent le même langage qu'à Potocki. « Général, dirent-ils, mettez-vous à notre tête. » Mais Trembicki repoussa avec dédain toutes leurs prières, les menaça de sa vengeance, osa leur intimer l'ordre de mettre bas les armes, et ne marcha enfin avec eux que contraint par une force majeure.

Les porte-enseignes traversèrent ainsi la rue du Nouveau-Monde et la rue du faubourg de Cracovie. Près du palais du lieutenant du roi, ils rencontrèrent le général Hauké, ministre de la guerre, l'un des premiers favoris de Nicolas, l'homme qui ne refusait jamais sa signature lorsqu'elle était exigée par le Czar, n'importe dans quel cas. Il était accompagné de son chef d'état-major Meciszewski ; tous les deux couraient au galop vers le Belvédère. Les porte-enseignes les arrêtent. Le ministre leur adresse les paroles les plus outrageantes, et sans songer aux conséquences de son action, lâche sur eux un coup de pistolet. Il fut à l'instant même massacré avec son compagnon.

Pour se rendre à l'Arsenal, les porte-enseignes tournent à gauche et traversent une rue étroite. Là, ils arrêtent une voiture dans laquelle était un général. Ils demandent son nom ; on leur répond : *Général Nowicki ;* ils prennent Nowicki pour le général russe *Lewicki*, gouverneur de Varsovie, et le tuent par méprise ; car Nowicki, secrétaire-général au ministère de la guerre, était un homme nul, ne méritant aucune vengeance.

Le détachement traverse ensuite une rue après l'autre, ayant toujours au milieu de lui le général Trembicki. Il s'arrête encore un instant, en lui adressant les paroles les plus amicales : « Unissez-» vous à nous ; au nom de la patrie, mettez-vous à notre tête ; vous » avez vu quel sort est réservé aux traîtres. » Mais le général répond avec un sang-froid imperturbable : « Vous n'êtes que des » assassins, des misérables. » Après quelques pas encore, on s'arrête de nouveau ; de nouveau on lui adresse des paroles de paix : on était déjà à peu de distance de l'Arsenal. « Vous pouvez m'ôter la » vie si vous le voulez, dit alors le général ; mais vous ne m'enga-» gerez jamais à manquer à mon serment. » A peine avait-il fini ces paroles qu'une balle lui fracasse le crâne.

L'Ecole des porte-enseignes, laissant son cadavre sur sa route, arriva peu après à l'Arsenal, où elle était déjà attendue par divers détachemens de l'armée insurgée.

Voyons maintenant la marche et les progrès de la conjuration dans la partie septentrionale de la ville, ainsi que sur les autres points occupés par les détachemens de l'armée polonaise.

Dans la journée du 29, quelques heures avant le moment désigné pour le commencement de l'action, les deux officiers, Florian Dombrowski et Joseph Przyborowski, amenèrent dans la ville deux fourgons remplis de cartouches pour les distribuer aux conjurés. Les deux compagnies d'élite, qui étaient en quartier dans un faubourg du sud-ouest, se rassemblèrent tranquillement sur une place peu éloignée de l'Arsenal ; les sapeurs étaient à la place de Muranow : le régiment de la garde des grenadiers et les six compagnies d'élite, dans les casernes de la garde ; le 4e de ligne dans les casernes de Sapieha, et tous les autres corps de l'armée attendaient à leur poste le signal du mouvement général et spontané. Ce fut dans cet instant seulement que les officiers annoncèrent aux soldats de quoi il s'agissait ; ceux-ci prouvèrent bien par leur conduite que le soldat polonais n'a pas besoin d'être prévenu et préparé d'avance là où il s'agit de combattre les ennemis de la patrie : son dévouement à une si belle cause est de tous les jours, de tous les instans.

Enfin six heures du soir sonnèrent à toutes les horloges de la capitale ; tous les yeux se tournèrent spontanément vers le sud pour y chercher le signal convenu..... Mais on attendit en vain ; rien ne parut, et ce fatal retard, fruit de l'imprévoyance du chef de la conspiration, faillit aussi de ce côté compromettre le sort général. Nous sommes même profondément convaincus que, si l'incendie de la brasserie à Solec avait éclaté à point nommé, le désarmement de l'ennemi aurait été opéré dans le même instant sur tous les points, et que la révolution aurait pris dès lors une direction toute différente, puisque Constantin, privé de son infanterie, n'aurait eu d'autre alternative que de mettre bas les armes. Mais telle n'était point la destinée des Polonais.

Une consternation générale s'empara de l'esprit de tous les conjurés. « Il n'y aura rien aujourd'hui, » se disaient-ils en regardant toujours vers le sud, et une heure et demie s'écoula au milieu de la plus pénible inquiétude. Ce ne fut qu'à sept heures et demie qu'un bruit sourd vint avertir la ville du mouvement des porte-enseignes. Les cris mille fois répétés : *Aux armes !* retentirent alors

dans toutes les rues, et le bruit des tambours mit en mouvement tout le centre. Ce retard avait permis aux Russes de courir aux armes en même temps que les Polonais, et, au lieu d'être pris au dépourvu, ils se présentèrent prêts au combat.

Cette promptitude à se mettre en défense était le fruit des précautions du Czarevitch, alarmé et éclairé en même temps par la double révolution de la France et de la Belgique; et, remarquant parmi les Polonais quelques symptômes d'inquiétude, il avait déjà, deux mois avant le 29 novembre, donné l'ordre aux garnisons de la capitale d'être prêtes au premier signal d'alarme, et désigné d'avance à chaque détachement le poste qu'il aurait à occuper. D'après ce plan, le régiment de la garde russe de Volhynie devait quitter les casernes de la Couronne, et se porter sur la place de l'Arsenal et sur celle de la Banque, tandis que les troupes russes et polonaises des casernes de la garde avaient l'ordre d'occuper, dans un cas pareil, le Champ-de-Mars, vaste place qui n'était éloignée des casernes de la Couronne que de quelques centaines de pas.

Les grenadiers russes des casernes de la garde ne tardèrent pas à remarquer un mouvement extraordinaire parmi les Polonais; aussitôt ils prennent les armes et sortent de leurs salles dans la cour pour se former en corps de bataille et se rendre au Champ-de-Mars. Les officiers polonais conjurés voulurent retenir les Russes, en faisant occuper l'autre partie de la cour par des compagnies polonaises; mais la mauvaise volonté de quelques uns de leurs camarades, qui ignoraient la conspiration, fit avorter leur projet. Le capitaine Lenkiewicz et le lieutenant-colonel Kolbersz empêchèrent que les soldats polonais ne sortissent dans la cour, pendant que les Russes commandés par le général Lewicki, gouverneur de Varsovie, se rendaient tranquillement au Champ-de-Mars, et les insurgés, qui auraient dû les poursuivre avec acharnement, se trouvèrent en proie au plus affreux désordre, par suite des entraves apportées au mouvement par Kolbersz et Lenkiewicz. Il leur fut impossible de faire un pas.

Le seul Kiekiernicki remplit exactement l'ordre qui lui avait été donné. Il quitta les casernes avec deux des compagnies d'élite, oc-

cupa Praga, s'empara des deux ponts sur la Vistule, et prit possession du magasin des poudres situé dans ce faubourg. Ce fut, à parler exactement, la seule partie du plan, des mouvemens militaires de cette mémorable nuit qui ait reçu une entière et satisfaisante exécution.

Toutefois le désordre suscité par Kolbersz et Lenkiewicz allait croissant; le conjuré Urbanski, témoin de ce déplorable état, loin de faire passer à ses auteurs les baïonnettes à travers le corps, Urbanski, aveuglé par l'erreur la plus funeste, disait aux soldats que tout allait selon le plan de la conjuration, et réclamait l'ordre de suivre les Russes jusqu'au Champ-de-Mars pour les observer.

Sur ces entrefaites, le général Zymirski tombe au milieu des soldats; il les voit avec étonnement assemblés dans la cour; il fait des réprimandes aux officiers d'avoir distribué des cartouches, et s'informe qui a donné l'ordre de charger les fusils. Enfin, « Grenadiers, dit-il, soufflez la poudre. » Et se mettant à leur tête, il les mène rejoindre les Russes.

On céda sans murmure à ses ordres, et cette complaisance était pourtant le fruit de la sottise de quelques officiers assez crédules pour s'en rapporter aux assertions de l'un d'eux. Cet homme, pour satisfaire un misérable amour-propre, assurait connaître le nom de tous les généraux joints à la conspiration, et citait surtout en première ligne Stanislas Potocki et Zymirski. C'est à ce mensonge funestement accrédité, que Zymirski dut une obéissance si facile. La plupart pensèrent que ses ordres tendaient à compléter l'exécution d'un plan dont il ignorait même l'existence. Tous cependant ne furent pas aussi crédules, et l'on est heureux de pouvoir citer les noms de Czechowski, Alexandre Laski, Klemensowski, Roguski, Bortnowski et Bortkiewicz, qui parvinrent, à force d'instances, à détourner six compagnies de grenadiers, avec lesquelles, abandonnant Zymirski, ils se rendirent dans la ville.

Dans le palais de Sapieha, rue de Zakroczym, tenu par le 4e régiment de ligne, se passait une scène bien différente. Le Czarevitch aimait le plus ce régiment; c'était son enfant chéri, à l'égal de l'Ecole des porte-enseignes; il le caressait ou le punissait selon son

humeur bizarre et capricieuse. Seul entre tous, ce régiment avait le privilége de ne jamais quitter la capitale ; il était comblé de faveurs aussi grandes qu'injustes ; car on ne voyait dans tout cela qu'une tendance à exciter la jalousie des autres régimens. Les conjurés, pour être plus sûrs de sa coopération, faisaient courir, quelques jours avant le 29 novembre, les bruits les plus absurdes sur son compte. On disait, par exemple, que le 4e de ligne, dans le cas d'une insurrection, se réunirait aux Russes ; que, par reconnaissance pour Constantin, il lui servirait de gardes-du-corps, etc. Tous ces bruits semés avec adresse firent l'effet qu'on en attendait, car les soldats et ceux des officiers qui ignoraient le complot, touchés au cœur par de pareilles suppositions, jurèrent de surpasser tous les autres régimens dans leur zèle pour la cause nationale. Il fut difficile de maîtriser tant d'ardeur patriotique. A l'instant où le mouvement éclata, les officiers conjurés, Kosicki et les deux frères Titus et Adam Przeradzki, distribuèrent les cartouches, et Wyszkowski, Lubowicki et Swiencicki se mirent à la tête des soldats. Mais au moment où l'on allait quitter les casernes, le commandant du régiment, Boguslawski, qui, seul entre tous, était réellement sensible aux bienfaits du Czarévitch, vint barrer le chemin.

On le pria d'abord; sur son refus, une courte lutte s'engagea avec lui ; on le repoussa ; il fut renversé, et le régiment sortit dans la rue. Là le capitaine Roslakowski prit le commandement et arriva à l'Arsenal au moment même où sa présence devenait sur ce point le plus nécessaire. D'autre part et au même instant, le régiment de l'infanterie russe de la garde, dit de Volhynie, qui était logé dans les casernes de la Couronne, dans la partie nord-ouest de la ville, ayant reçu par un officier russe arrivé du Belvédère, l'ordre de la marche, commença à se rassembler. A la faveur du mouvement, le conjuré Czetwertynski profita de cette occasion pour faire sortir de là l'Ecole des bombardiers, qui seule de toutes les troupes polonaises, au nombre de trente individus, était logée dans ces casernes. La place d'alarme, désignée deux mois avant par le Czarévitch au régiment de Volhynie, n'était point le Champ-de-Mars

situé tout près de ses casernes, mais la place de l'Arsenal et celle de la Banque; ce régiment s'y porta en toute hâte.

L'Arsenal était gardé par deux des compagnies d'élite, sous le commandement de Czarnecki et de Lipowski, du côté nord-ouest. Leurs postes avaient fait déjà bon nombre de prisonniers parmi les généraux et autres officiers russes, quand tout-à-coup fut annoncée l'arrivée de l'ennemi. C'était justement le régiment de Volhynie, qui, divisé en deux colonnes ayant chacune une pièce de canon, se rendait par deux rues différentes à l'endroit qui lui était désigné pour la place d'alarme.

Disons en passant que ce ne fut qu'alors qu'on aperçut l'incendie dans la rue de Nowolipié, derrière l'Arsenal : de même que Wysocki avait manqué le premier signal à Solec, Zaliwski avait manqué le sien.

Les grenadiers de Lipowski, à la vue d'un bataillon ennemi, le saluèrent d'un feu roulant. Cette première décharge coûta à l'infanterie russe quarante ou cinquante hommes tués ou blessés.

Dans le même moment arrive une compagnie du 4e de ligne commandée par Roslakowski. Elle attaque aussitôt la seconde colonne ennemie, qui s'approchait déjà de l'Arsenal sous le commandement du colonel Owander. Le feu ne dura que quelques minutes, et les Russes se retirèrent dans le plus grand désordre à une certaine distance; enfin ils ramassèrent leurs cadavres, et battirent en retraite avec eux, ne sachant mieux faire que de rejoindre leurs casernes.

Ce fut pendant cet engagement avec l'infanterie russe, et presque à l'instant où le général polonais Blumer expirait sous les coups des soldats du détachement de Czarnecki, que l'Ecole des porte-enseignes arriva à l'Arsenal.

Tous les détachemens de l'armée avaient agi jusqu'alors d'après leurs propres inspirations, car le plan du mouvement général, arrêté avec tant d'habileté, avait été tout-à-fait manqué. De tout ce qu'on s'était proposé rien ne devait réussir. Le Czarévitch se sauva, les Russes n'étaient point désarmés, le signal manqué avait mis le désordre partout. On décida cependant que l'on combattrait jus-

qu'à la dernière extrémité, et qu'on commencerait par s'assurer de la possession de la Banque et de l'Arsenal, afin que l'argent et les armes ne manquassent pas à l'insurrection.

Felix Nowosielski, à la tête de l'école d'artillerie, arriva aussi dans cet instant à l'Arsenal avec deux pièces de canons qu'elle avait dans ses casernes, et se mit en devoir d'en forcer les portes. D'après le plan arrêté, les armes qui y étaient déposées devaient rester intactes pour servir plus tard à l'armement des nouveaux régimens. On fut cependant obligé d'abandonner ce projet, vu que déjà tous les autres points du plan étaient manqués, et que l'insurrection se trouvait dans la position la plus critique, attendant à chaque moment une attaque de quatre régimens de cavalerie (dont un de la garde polonaise des chasseurs à cheval) et des deux régimens d'infanterie ennemie. On se décida alors *à distribuer les armes au peuple*, qui affluait en masse à l'Arsenal, sur les pas des citoyens qui avaient été chargés d'opérer les rassemblemens dans la vieille-ville.

Mais toutes les tentatives de Nowosielski pour ouvrir les portes étaient inutiles; il fallut arracher les barreaux des fenêtres et commencer ainsi la distribution des armes, car la foule s'accrut bientôt par l'arrivée de Zaïonczkowski et Dobrowolski avec une nouvelle masse de peuple. Ces deux conjurés commandaient dans la rue du faubourg de Cracovie l'un des postes principaux. A l'instant du mouvement général, ils entrèrent dans la salle du théâtre des Variétés, en criant: « Vous vous amusez ici, messieurs, et les » Russes égorgent les nôtres. Aux armes, Polonais! » — A ces cris la foule sortit précipitamment du théâtre; les deux officiers se mirent à la tête du détachement, et le guidèrent par diverses rues en criant toujours *aux armes*!

Enfin, par les efforts réunis de Zaïonczkowski et de Nowosielski, les portes de l'Arsenal sautent sur leurs gonds; les armes sont distribuées. Mais, ô rage! les fusils n'ont point de pierres; l'inquiétude renaît; l'inutilité des recherches ramène déjà la crainte, quand par bonheur Stoltzman arrive enfin au réduit secret où elles étaient cachées en masse. De nouveaux cris de joie retentirent dans les rues.

Cependant le général Potocki, que les porte-enseignes avaient laissé à l'Église-Ronde, arriva aussi dans le voisinage de l'Arsenal: là il tenta d'engager les soldats à se réunir aux Russes; mais il fut d'abord outragé, puis renversé, et jeté dans le ruisseau; enfin rien n'ayant pu changer ses sentimens, comme il ne cessait de crier, d'outrager le peuple, et de le menacer de sa vengeance, quelques grenadiers firent feu sur lui et laissèrent sans mouvement sur le pavé ce vétéran de l'armée polonaise, ce soldat de Kosciuszko, qui s'était fait, après quarante et quelques années de service, presque le gendarme de Constantin. Il vécut encore quelques heures à peine.

Les sentimens de Potocki pour la cause des insurgés étaient ceux de presque tous les généraux et officiers supérieurs polonais, qui, comblés seuls des bienfaits des Russes, étaient peu jaloux de changer une existence certaine contre un avenir gros de dangers. Accoutumés au joug, ils s'étaient pliés à un caractère servile, et leur position précaire ne leur permettant d'être ni tout-à-fait russes ni entièrement polonais, renfermés en eux-mêmes, ils n'étaient qu'égoïstes. Les uns, comme Rozniecki, Krasinski Vincent, et Kurnatowski, passèrent du côté de l'ennemi; les autres furent massacrés, ou forcés de se joindre aux insurgés, par la crainte d'une mort certaine et inutile; mais on peut affirmer que fort peu s'attachèrent sincèrement à la cause nationale, car la plupart même de ceux qui la servirent plus tard sur les champs de bataille ne le faisaient que par contrainte et avec toutes les précautions nécessaires pour se ménager la faveur de l'ennemi dans le cas d'une non réussite.

La riche bourgeoisie de Varsovie, et surtout les marchands, pour lesquels un temps de quiétude était le seul élément de vie, enrichis par les Russes et soutenus par leur luxe, ne pouvaient, au moins tout d'un coup, se réunir aux insurgés. Nous dirons plus, tous ces marchands et commerçans furent toujours indifférens dans les affaires politiques; et si la Pologne comptait principalement sur le patriotisme de cette classe, comme cela se passe dans les autres pays; si la Pologne avait plus de villes, ses espérances de reconquérir son indépendance, seraient aussi éloignées de la réa-

lité qu'elles en sont rapprochées. Les sentimens des riches bourgeois de Varsovie n'étaient autres que ceux des militaires de hauts grades; l'analogie entre leur position n'est que trop claire. Mais en revanche, ce qui s'appelle véritablement le peuple de la ville, les ouvriers, les artisans, les cordonniers, les tailleurs, etc., jouaient dans le mouvement populaire du 29 novembre le même rôle que les soldats et les officiers inférieurs dans l'armée insurgée. Ils fraternisaient avec les soldats, et animaient tout le mouvement par leur présence armée. Les prisonniers d'État délivrés par Nieszokoc se mettaient partout à la tête des groupes, en leur adressant les paroles les plus énergiques. On poussait des cris de joie et on tirait en l'air, le plus souvent pour effrayer les juifs, dont la poltronnerie est passée en proverbe en Pologne. Enfin, le véritable peuple de la capitale comprit, dès le premier moment, de quoi il s'agissait dans tout cela, et brûlait d'envie de contribuer à l'expulsion des Russes de la Pologne; tandis que les riches, enfermés dans leurs maisons et armés jusqu'aux dents, avec des armes tirées pour la plupart de l'Arsenal, tantôt tremblaient de frayeur, tantôt dispersés dans les rues, effrayaient les autres par les bruits les plus alarmans.

Au nombre des officiers supérieurs qui, sous peine de mort, furent forcés de se réunir aux insurgés, était le colonel Maykowski, commandant le bataillon des sapeurs et des pionniers, et Chaiencki, commandant la batterie de l'artillerie à cheval. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que ce dernier octroya à Czetwertynski l'ordre d'aller avec trois fourgons et un caisson à Praga, pour apporter les munitions du magasin des poudres qui se trouvaient dans ce faubourg, et avec plus de peine encore qu'il se mit à la tête de sa batterie.

On réunit à cette batterie les deux pièces de l'école d'artillerie, et trois autres qu'on retira de l'Arsenal, autour duquel elles furent placées pour le préserver d'une attaque subite de la part de l'ennemi.

Le régiment de la garde polonaise des chasseurs à cheval, qui embrassa la cause du Czarevitch, montrait la plus grande sympathie pour les Russes, et les surpassait même dans son zèle. Les

soldats de ce régiment ignoraient les motifs et le but de ces évènemens; les officiers, en grande partie *fanfarons et petits-maitres*, étaient trop peu estimés par Wysocki et ses compagnons, pour que ceux-ci aient dû leur accorder leur confiance, avec d'autant plus de raison que les tentatives faites pour sonder leur esprit, avaient indiqué clairement qu'au moment de l'action ils ne seraient pas hommes à embrasser la cause nationale. On se rappelait pourtant que, dans l'année 1826, ce régiment avait la réputation de révolutionnaire, quand Krzyzanowski était son colonel; et ce souvenir dut faire espérer de sa part une coopération assurée : mais l'évènement montra combien cet espoir était peu fondé. Les officiers persuadèrent aux soldats qu'il ne s'agissait dans toute cette affaire que de quelques actes d'insubordination de la part de quelques centaines d'écervelés; ils répandirent dans les rangs les nouvelles les plus absurdes, disant que ce n'était qu'une fausse émeute suscitée par la police, d'après l'ordre du Czarevitch, pour éprouver l'esprit public, pour compromettre les patriotes et les faire tomber entre les mains des Russes.

Ainsi abusés, les chasseurs poussaient leurs reconnaissances très avant dans la ville, et le bataillon des sapeurs fut obligé d'occuper tantôt la place de Saxe, tantôt le faubourg de Cracovie, et plusieurs autres points du côté du sud pour repousser leurs attaques.

Les choses en étaient là, quand le général russe Fenshave annonça au Czarevitch que les insurgés s'étaient distribués les armes de l'Arsenal. Constantin, qu'un fantôme de révolution ne cessait de poursuivre, et qui craignait de voir se renouveler à Varsovie les scènes de Paris et de Bruxelles, tout effrayé de cette nouvelle, dit alors en langue française : *Messieurs, pas un coup de fusil!* — C'était le moment où le moindre mouvement offensif de la part des insurgés, surtout en masse avec le peuple et les canons en tête, aurait suffi pour désarmer les quatre régimens de la cavalerie ennemie, ou au moins pour la forcer à une fuite d'autant plus certaine, que Constantin ne pouvait avoir de nouvelles de son infanterie, séparée de lui par toute la longueur de la ville et par les forces des Polonais rassemblés à l'Arseal.

Le sort, qui avait exposé l'insurrection aux plus grands dangers par le manque du signal dès le début de l'action, semblait présenter cette occasion pour réparer la première faute des conjurés. Mais il n'y avait personne pour se mettre à la tête du mouvement; de sorte que, au lieu d'imposer à l'ennemi par une attitude menaçante, désarmer sa cavalerie et emmener en triomphe le Czarevitch dans la ville comme prisonnier de guerre, on resta sur la défensive. Toute la nuit se passa dans l'inaction.

Certes, ce ne fut point la crainte qui retenait les insurgés dans cette position précaire, car ce sentiment était étranger à ceux qui ont osé des choses aussi grandes; c'était uniquement l'impossibilité d'entreprendre et d'exécuter un plan quelconque avec ensemble. Car là où tout le monde agit, et où il n'y a personne pour commander, on tombe facilement d'accord en faveur de la défensive, position dans laquelle on se passe plus aisément d'un chef; et force fut donc de s'y tenir, puisque du côté des militaires, Chlopicki, que l'insurrection avait trouvé au théâtre des Variétés, et qui commença sa carrière révolutionnaire par donner la liberté aux officiers russes faits prisonniers dans ce théâtre; — Chlopicki, dont le nom prononcé par tous les militaires, était cité comme celui du chef de la conspiration; — l'homme sur lequel on répandait les bruits les plus favorables, qu'on disait commander à l'Arsenal; cette idole de l'armée, s'était si bien caché qu'on ne parvint à le trouver que longtemps après le danger, et que du côté du peuple il n'existait plus personne d'une popularité égale à celle du cordonnier Kilinski, qui, dans l'année 1794, avait chassé les Russes de Varsovie.

Ainsi, et les Polonais et les Russes passèrent le reste de la nuit dans une inactivité presque complète. Les seuls chasseurs à cheval inquiétaient encore les insurgés, qui, après les avoir repoussés vers une heure de nuit, étendirent une ligne défensive du côté du midi, où ils étaient exposés aux attaques de la cavalerie ennemie, comme ils l'avaient déjà fait du côté du nord-ouest, pour se couvrir des attaques de leur infanterie, avec laquelle se trouvait le régiment des grenadiers de la garde polonaise, sous le commandement de Zymirski.

Ce général, qu'on croyait être patriote, se trouvait toujours sur le Champ-de-Mars en présence du régiment des grenadiers russes. Aux insurgés il disait qu'il était fidèle à leur cause; aux Russes et surtout aux messagers du Czarevitch, qu'il ne pouvait jouer qu'un rôle équivoque en présence des insurgés, dont ses soldats voulaient embrasser la cause; et il prouvait bien par sa conduite, comme nous allons le voir, qu'il n'était attaché qu'aux Russes.

Vers le matin enfin, le régiment russe, dit de Volhynie, sortit des casernes de la Couronne pour se réunir sur le Champ-de-Mars aux grenadiers russes et polonais; alors les deux compagnies d'élite, encouragées par les grenadiers de Zymirski, conçurent l'idée heureuse d'attaquer seules, avec deux pièces d'artillerie, les deux régimens ennemis, comptant naturellement sur la coopération des grenadiers de Zymirski. Mais, malheureusement, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient de munitions que pour deux coups de canon, et se trouvèrent forcés de rebrousser chemin.

La première chose qui frappa les yeux des habitans de la capitale dans la matinée du 30 novembre, fut la troupe des étudians de l'Université, qui, au nombre de près de mille individus, ayant à leur tète le professeur Lach-Szyrma, descendirent dans les rues complètement armés. Cette circonstance releva beaucoup l'esprit du public, et les militaires virent avec joie cette élite de la nation venir partager leurs dangers. L'école d'application, enfermée par son commandant pendant toute la nuit, sortit aussi les armes à la main.

Comme les chasseurs à cheval ne cessaient point d'inquiéter la ville, désarmaient le peuple et arrêtaient les militaires, pour mettre un terme à leurs incursions, on fut obligé d'envoyer contre eux les sapeurs et les deux compagnies d'élite avec deux pièces d'artillerie. Deux coups chargés à mitraille suffirent pour les disperser et les obliger à la retraite. Les insurgés s'avancèrent alors à la place de l'Église-Ronde, élevèrent des barricades et se fortifièrent pour résister à une attaque.

Dans le même temps, une scène scandaleuse eut lieu dans la rue du Nouveau-Monde. Quelques sapeurs, réunis à une partie de peu-

ple arrivée dans ce moment d'un faubourg éloigné, tombèrent sur la caisse de la commission des fournitures de l'armée russe, qui contenait quelques millions de roubles. Ce brigandage fut aussitôt puni; ses principaux acteurs furent fusillés. Néanmoins, on ne peut au juste savoir quelle fut la perte qui en résulta, car le chef de cette commission, Skrebitzky, emporta lui-même tout ce qu'il y avait en or ou en billets de banque. On a vu sa voiture arriver plusieurs fois à la caisse et s'en aller chargée de sacs et de paquets de papiers.

Dans cette triste matinée, la révolution ne présentait que le spectacle d'un grand attroupement armé. Elle ne proclamait pas encore ses vœux, elle n'avait personne à sa tête, et ne se fit entendre par aucun acte hostile au gouvernement établi par les Russes. Hors de la ville, à la barrière de Mokotow, se trouvait le Czarevitch avec une force assez imposante. Immobile en ce lieu, il ne voulait entreprendre aucune mesure pour étouffer l'insurrection; — mais il la menaçait de toute la puissance morale d'un tyran habitué à gouverner despotiquement le pays depuis une quinzaine d'années. Toutes les tentatives qu'on pouvait faire dans la capitale en faveur de la Russie trouvaient un appui naturel en lui. Ce ne fut point la force de son bras, encore moins ses conseils, qui pouvaient menacer la révolution, mais les idées colossales qu'on avait de la puissance du géant du Nord, dont on devait redouter la vengeance égale à l'affront qu'il aurait reçu.

Une affaire ainsi commencée, devait apporter en elle tous les germes de sa prochaine destruction. La révolution et la contre-révolution avaient pris naissance au même instant. Ce n'était point le seul Wysocki, avec ses porte-enseignes et les sous-lieutenans, qui avait conspiré contre la Russie; nous avons déjà dit, au commencement de cet article, que c'était toute la nation qui se trouvait toujours dans un état d'insurrection permanente contre cette puissance. Tout le monde aurait applaudi à une révolution heureuse, tout le monde se serait réuni à elle. Mais dès que Wysocki et les principaux conspirateurs, dans la crainte puérile qu'on ne leur attribuât des vues ambitieuses, ne voulurent point écouter ceux qui leur conseillaient de former un gouvernement insurrec-

tionnel, il en résulta que personne ne voulut savoir de quoi il s'agissait à Varsovie. On n'entrevit que les échafauds à la barrière de Mokotow, et naturellement on ne voulut point risquer sa tête pour un crime qu'on n'avait point commis. Cette idée s'empara surtout de l'esprit de personnages d'un certain âge et d'une certaine considération, parmi lesquels il y avait aussi des patriotes qui ne désiraient rien plus que l'expulsion des Russes, mais qui personnellement craignaient trop cette puissance pour s'engager dans une lutte inégale. Outre ces hommes, il y avait dans la ville une véritable caste gouvernementale. Pour ceux-là, une conduite modérée dans cette révolution était, pour ainsi dire, un devoir; et même s'ils pouvaient l'entraver, une récompense les attendait à la barrière de Mokotow. Il y avait encore dans la ville quelques milliers de mouchards et une foule d'agens russes, qui avouaient ouvertement leur mécontentement du nouvel ordre de choses. Enfin, les juifs, dont le nombre était évalué à plus de trente mille sur cent cinquante mille de la population totale de la capitale; au moins quinze mille étrangers, les commerçans, les fabricans, etc., tous ces gens-là préféraient la tranquillité sous un gouvernement étranger, à l'état d'une révolution, dont l'indépendance du pays n'était qu'un résultat très éloigné et très douteux. Une seule chose donc permit à cette révolution de se compléter.... et ce fut la lâcheté du Czarevitch. « C'est une affaire polonaise (disait-il en langue française), » que les Polonais s'arrangent entre eux; je ne m'en mêle pas. »

Ce fut au milieu de pareilles circonstances, que le prince Lubecki, ministre des finances, conjointement avec le ministre d'État Sabolewski et le sénateur palatin prince Czartoryski, convoquèrent le *Conseil d'administration*, autorité suprême administrative, qui, comme nous l'avons déjà dit plus haut, d'après la charte constitutionnelle de 1815, remplaçait dans le pays le roi absent. Le conseil envoya aussitôt une députation au Czarevitch, composée des princes Lubecki et Czartoryski. Elle avait pour but d'engager Constantin à mettre un terme au mouvement, en envoyant dans la ville ses quatre régimens de cavalerie. Mais tous les efforts de la députation demeurèrent inutiles. Alors Lubecki dit au Czarevitch: — « Puis-

» que V. A. I., qui tient une force entre ses mains, et qui est autorisée par S.M. à agir dans le cas de troubles, ne veut point apaiser » ce mouvement, il ne reste au Conseil d'administration, qui ne » possède aucune force matérielle, que de composer avec le mou» vement qui s'opère dans la ville. » — Ainsi Lubecki, au lieu de la cavalerie russe, employa un moyen beaucoup plus dangereux pour arrêter le mouvement. Il augmenta le nombre des membres du Conseil des personnes qui avaient la plus belle réputation de patriotisme dans le public, mais qui, imbues de l'idée que les forces de la Pologne étaient insuffisantes, ne furent que trop disposées à se laisser conduire par un homme aussi habile que lui. Entre deux et trois heures après minuit, on dresse un acte *au nom de S. M. Nicolas Ier, empereur et roi*, par lequel le Conseil d'administration, dans le besoin urgent, appelle dans son sein les personnages suivans : le sénateur-palatin prince Czartoryski, les sénateurs-castellans prince Radziwill, Kochanowski et Pac, le secrétaire du sénat Niemcewicz et le général Chlopicki : ce fut derrière ces noms respectables qu'il entreprit d'agir en maître absolu. Il s'agissait d'adresser la parole au peuple de la capitale, et il dressa la fameuse proclamation, où le Conseil engage les habitans *à retourner à leurs occupations paisibles*, et où l'insurrection est appelée *un triste évènement*. Cette proclamation, malgré son étrangeté, fut aussitôt et sans aucune hésitation signée par tous les nouveaux membres du Conseil, excepté Chlopicki, que l'on n'avait encore trouvé nulle part. Lubecki, qui connaissait le mieux les dispositions d'esprit de cet homme, le cherchait partout, mais toujours en vain.

La proclamation du Conseil d'administration circulait dans le public. Les signatures de quelques patriotes, et surtout celle du vénérable Niemcewicz, empêchaient qu'on ne la prît sous son véritable sens ; les conspirateurs eux-mêmes étaient en grande partie tranquilles. En attendant, Chlopicki était toujours invisible. Ce ne fut que dans la soirée du 30 qu'il se montra. La position de cet homme était la plus extraordinaire. Les insurgés le cherchaient pour le mettre à leur tête, tandis que Lubecki voulait le trouver, comme le seul homme capable d'étouffer la révolution. Quand les anciens

conspirateurs lui proposèrent de se mettre à la tête d'une insurrection, il leur répondit à plusieurs reprises : — « Je n'accepterai aucune autorité de la main des rebelles. » — Alors on prit ce refus pour une bizarrerie de son humeur soldatesque, car on était toujours sûr que si le moment arrivait, il serait le premier à embrasser la cause de la nation. Il ne tarda pas à prouver que ce n'était rien moins que son opinion, son idée immuable; car s'il accepta le commandement de l'armée, ce ne fut pas dans l'intérêt de l'insurrection, mais, ainsi qu'il s'était exprimé lui-même, « pour rétablir l'ordre, pour arrêter le pillage, et pour mettre un frein aux excès d'une soldatesque corrompue. » — Il l'accepta parce qu'il avait reçu à cet effet l'ordre du Conseil qui agissait au nom de S. M. Nicolas : et lorsque le Conseil l'engagea à faire une proclamation à l'armée, il ne se rendit à son invitation qu'après avoir obtenu un extrait officiel du procès-verbal du Conseil, qui lui donnait l'ordre d'appeler l'armée à Varsovie pour assurer cette ville contre les attaques du frère du Czar. C'était un véritable chaos d'idées politiques.

Lubecki, l'auteur de toute cette confusion, caché derrière quelques noms populaires, ceux surtout de Chlopicki, de Niemcewicz, de Czartoryski, pouvait avec la plus grande facilité poursuivre son système, en employant toujours les phrases sonores et vides de sens. Il disait par exemple : *Nous ne savons pas ce que veut la révolution ; il faut que la révolution se développe*; *il faut révolutionner les autorités du pays ; il faut arranger les affaires de manière à ce que Nicolas, roi constitutionnel de la Pologne, fasse la guerre à Nicolas, souverain absolu de la Russie*, etc. Peut-être serait-il encore pardonnable si les seuls vieillards, effrayés du danger de la révolution, n'avaient prêté l'oreille à toutes ces absurdités. Mais on a vu un homme du mouvement, chef avoué du parti révolutionnaire, qui deux mois après répétait encore sérieusement ces dernières paroles à la diète, en soutenant de bonne foi que dans les premiers instans de la révolution, Lubecki avait été dévoué à sa cause, et que ce ne fut qu'à Saint-Pétersbourg qu'il se déclara son ennemi.

Cependant le public n'était point aussi prévenu en faveur du ministre des finances. Ceux des membres de la chambre des nonces, qui étaient alors présens dans la capitale, s'étant réunis en une séance, envoyèrent une députation au Conseil, pour l'inviter à éloigner de son sein le prince Lubecki; mais Niemcewicz et Czartoryski s'opposèrent à ce projet, en disant à la députation qu'ils sortiraient eux-mêmes du Conseil si le ministre des finances en était éliminé. Ce fut alors qu'il imagina un nouvel artifice: Pour sauver l'existence du Conseil d'administration, il voulait le retirer des yeux du public. Il lui propose donc de suspendre ses travaux et de créer à sa place une autre autorité suprême, à laquelle il donna le nom bizarre de *division exécutive*. Cette nouvelle autorité pouvait satisfaire à tous les désirs des révolutionnaires, tandis que le Conseil d'administration gardait le droit d'adopter dans son temps ou de rejeter toutes ses décisions. Infernale politique! qui cependant échappa à la pénétration de tant de patriotes. Nous dirons, en passant, qu'après la prise de Varsovie, le premier acte de Paskevitch fut la réintégration du Conseil d'administration, qui existe même encore maintenant.

Dans la *division exécutive* restaient tous les nouveaux membres de l'ancien Conseil, y compris Lubecki. Pour donner plus de consistance à ce nouveau gouvernement, on appela aussi à en faire partie le sénateur-castellan Dembowski et les trois nonces qui jouissaient dans le pays de la plus grande réputation; c'étaient: Ladislan Ostrowski, Gustave Malachowski et Joachim Lelewel. Le premier soin de cette nouvelle autorité fut d'envoyer une députation au Czarevitch. Elle était composée de Lubecki, de Czartoryski, d'Ostrowski et de Lelewel. Il est naturel qu'elle n'ait pu parler que des négociations, en évitant soigneusement les propositions qui pouvaient offenser Constantin; il s'agissait même d'une amnistie dans ce pourparler. Lubecki et Czartoryski proposaient au Czarevitch de retourner à Varsovie, tandis qu'Ostrowski et Lelewel voulaient l'engager à quitter la Pologne. Le Czarevitch prit ce dernier parti, qui convenait mieux à son caractère peureux.

Cependant ses forces étaient alors très menaçantes, car outre les

quatre régimens de cavalerie et les vingt-quatre pièces d'artillerie qui lui arrivèrent de Gora, les deux régimens de l'infanterie russe que nous avons laissés au Champ-de-Mars, et le régiment des grenadiers polonais (moins six compagnies qui se réunirent aux insurgés) conduits par le général Zimirski, après avoir fait un grand tour au-delà des barrières de la ville, s'étaient réunis à lui. A la vérité, les forces des insurgés s'étaient aussi accrues par l'arrivée dans la capitale du général Szembek, à la tête du 1er régiment des chasseurs à pied. Ce général excita le plus vif enthousiasme par sa conduite dans cette affaire.

Toutefois Lubecki, jusqu'alors si heureux dans sa manière d'imaginer les moyens les plus adroits pour tromper la majorité de l'opinion publique, ne put résister au torrent révolutionnaire qui s'exprimait par la bouche des membres d'une société populaire, établie dès les premiers instans de la révolution, sous le nom de *club patriotique*. Les clubistes, après avoir épuisé tous les moyens conciliatoires, envahirent enfin la salle des séances du Gouvernement. Alors Lubecki, conjointement avec Czartoryski, adressa au Czarevitch la lettre suivante :

« — L'insurrection prend le dessus avec la plus grande violence. » Ses démarches étaient terribles cette nuit. Ce sont des circonstan- » ces que rien ne peut arrêter. Désormais le Conseil ne peut avoir » aucun rapport avec V. A. I. La seule idée d'une négociation a » exposé le Conseil aux plus grands dangers. Ainsi le Conseil ne » peut proposer à V. A. I. que la soumission, — ou une retraite. »

Mais il était déjà trop tard ; une masse innombrable de peuple réunie au 1er régiment des chasseurs à pied, portait sur ses bras le général Szembek, dévoué de cœur et d'âme à la révolution, et le général Chlopicki qui grinçait les dents de fureur. Les deux régimens polonais qui étaient avec les Russes, et surtout celui des grenadiers, désertaient par bandes et se réunissaient aux insurgés, de sorte qu'en peu d'instans les débris de ce corps tombèrent dans le plus grand désordre. Le Czarevitch écrivit la lettre suivante en langue française, pour répondre à celle qu'il venait de recevoir de la part du Conseil.

« — Je permets aux troupes polonaises qui sont restées fidèles » jusqu'au dernier moment auprès de moi de rejoindre les leurs.

» Je me mets en marche avec les troupes impériales, pour m'é- » loigner de la capitale, et j'espère de la loyauté polonaise qu'elles » ne seront pas inquiétées dans leur mouvement pour rejoindre l'em- » pire. Je recommande de même tous les établissemens, propriétés » et les individus à la protection de la nation polonaise, et les mets » sous la sauve-garde de la foi la plus sacrée. »

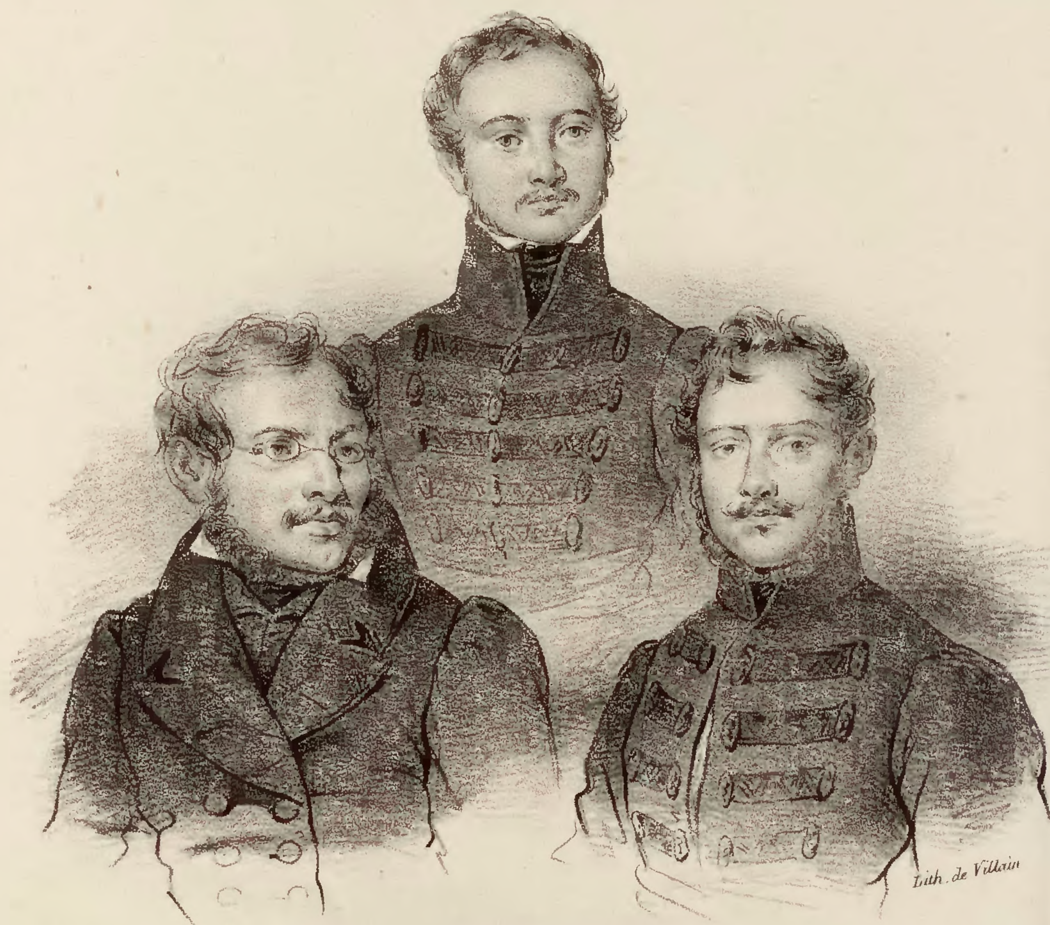
Varsovie, le 3 décembre 1830.

CONSTANTIN.

Chlopicki fut aussitôt proclamé dictateur ; — et ainsi finit l'insurrection du 29 novembre.

En ne voulant représenter ici principalement que le développement du plan des insurgés, nous n'avons fait qu'une mention fort courte de l'opposition révolutionnaire dans le club patriotique. Mais nous remplirons cette tâche dans un autre article consacré à la biographie de Maurice Mochnacki, mort il y a quelques mois en France. Ce fut lui qui se montra le plus actif membre du club, dont il était l'un des fondateurs ; c'est lui aussi qui, dans son excellent ouvrage publié récemment en langue polonaise à Paris, nous a fourni presque tous les matériaux de cet article, et auquel nous avons parfois emprunté les pages entières de sa narration.





Leonard Rettel — Rupniewski Roch

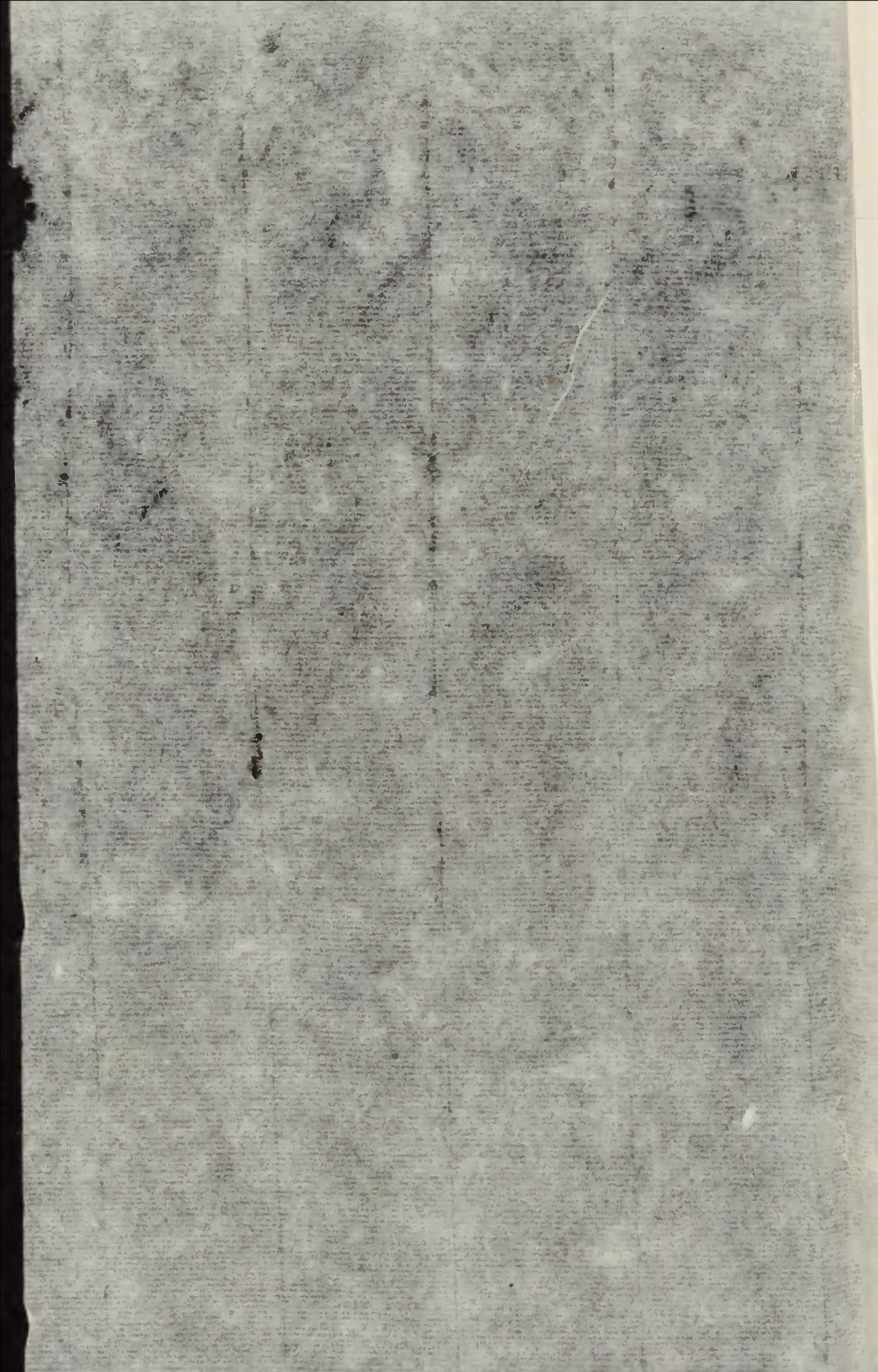
LÉONARD RETTEL. ROCH RUPNIEWSKI.

EDOUARD ROTTERMUND.





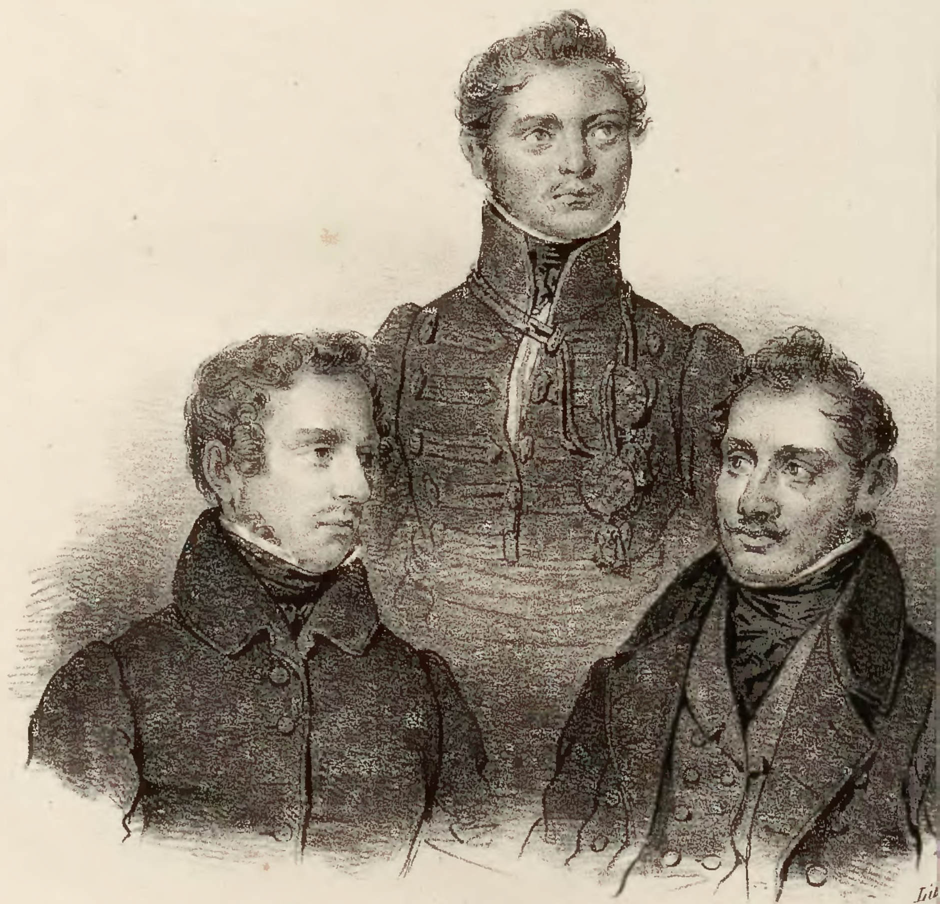
JOSEPH ORLIKOWSKI.





CHARLES PASZKIEWICZ. ALEXANDRE SWJENTOSLAWSKI.

VALENTIN KROSNOWSKI. VINCENT KOPYLANSKI.



Ludwik Orpiszewski

LOUIS ORPISZEWSKI.

Ludwik Nabiela

LOUIS NABIEL

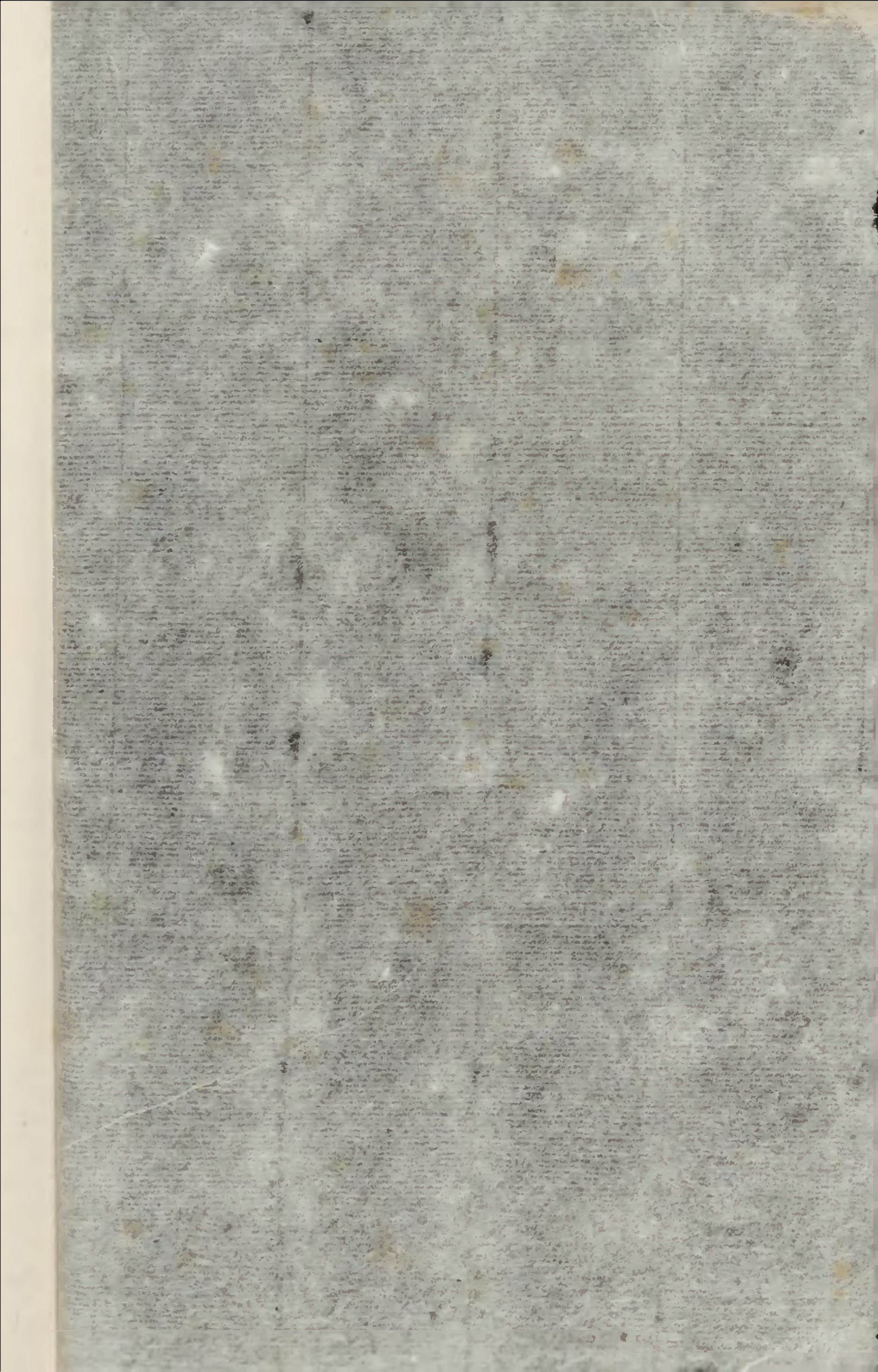
VALENTIN NASIEROWSKI.

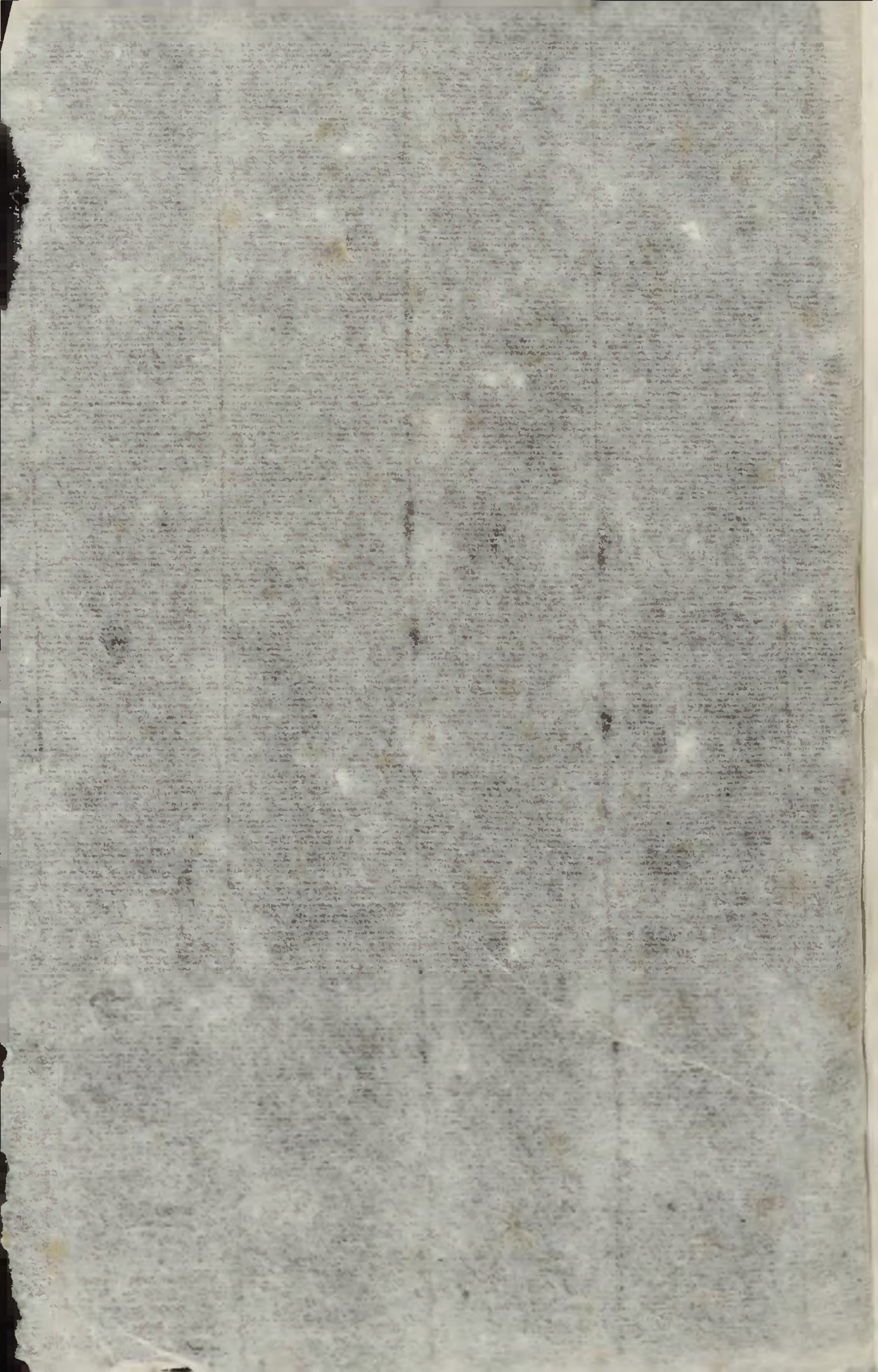
Nasierowski Walenty





LE PRINCE ADAM CZARTORYSKI.







Le Gl en chef Skrzynecki

SKRZYNECKI

General en chef

Z

